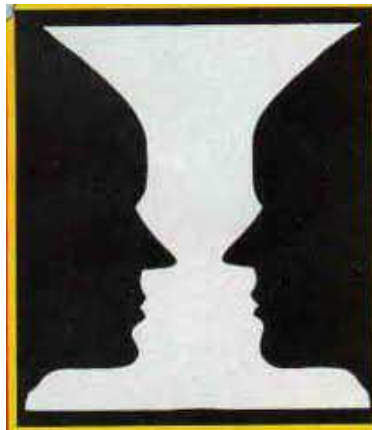


Université catholique de Louvain
Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation

L'ILLUSION CRÉATRICE DU LIEN

Des premiers objets d'attachement à la constitution du couple
à partir de D.W. Winnicott



Par Christophe JANSSEN

Thèse déposée en vue de l'obtention du grade
de docteur en sciences psychologiques

Promoteur : Prof. Jean-Luc BRACKELAIRE (Université catholique de Louvain)

Comité d'encadrement et jury :

Prof. Denis MELLIER (Université de Franche-Comté, France)

Prof. Anne-Christine FRANKARD (Université catholique de Louvain)

Prof. Patrick DE NEUTER (Université catholique de Louvain)

Prof. Nathalie FROGNEUX (Université catholique de Louvain)

- Louvain-la-Neuve, 2012 -

À Thom, Noélia, Loïc et Eledwen.

« Tant que le cœur conserve des souvenirs,
l'esprit garde des illusions. »

François-René de
CHATEAUBRIAND.

« L'âme a des illusions comme l'oiseau a des
ailes ; c'est ce qui la soutient. »

Victor HUGO.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	11
I. REFLEXION EPISTEMOLOGIQUE ET METHODOLOGIES	27
1. Réflexion épistémologique	27
1.1. Psychanalyse, pratique clinique et recherche	28
1.2. Winnicott comme auteur-phare : au risque de la pensée unique ?	35
1.3. Deux champs d'expression d'un même phénomène	40
1.3.1. Deux lieux distincts pour une même question : les « doudous » et les couples	40
1.3.2. Processus en jeu et actualité des phénomènes : deux questions articulées	43
2. Réflexions et dispositifs méthodologiques	46
2.1. Contexte et croisement de méthodes	47
2.1.1. Un contexte particulier	47
2.1.2. Deux méthodes pour un même champ empirique : croisement de méthodes quantitatives et qualitatives	50
2.2. Premier temps de la recherche : en quête de doudous...	51
2.2.1. Questionnaires auprès de professionnels et de familles	51
2.2.2. Entretiens avec des professionnels et des familles	55
2.3. Récits de vie croisés et récits de couple co-construits	57
2.3.1. Approche biographique et méthode du récit de vie	57
2.3.2. Dispositif de recherche	64
2.3.3. Méthode d'analyse	70
2.4. Brève conclusion à propos de nos choix méthodologiques	73
II. OUVERTURE AUX PHENOMENES TRANSITIONNELS : LES PREMIERS OBJETS D'ATTACHEMENT	75
1. « Lien », « liaison » et « relation d'objet » dans le champ psychanalytique	75
1.1. De Freud à Winnicott : traditions et filiations distinctes	76
1.1.1. « Liaison » et « lien »	76
1.1.2. « Lien » et « relation d'objet »	79
1.1.3. Winnicott : un kleinien contestataire	81

1.1.4. Le “ <i>Middle Group</i> ” ou groupe dit des « Indépendants »	85
1.1.5. Winnicott et Balint: quelques distinctions importantes	88
1.1.6. Bref retour à Freud et réassurance épistémologique	91
1.2. Winnicott : une voie intermédiaire	93
1.2.1. Le lien comme entre-deux	93
1.2.2. La capacité d’être seul : effets de présence	97
1.3. Le développement affectif primaire	102
1.3.1. Une introduction épistémologique.	102
1.3.2. Intégration, personnalisation, réalisation	103
2. Les phénomènes transitionnels	108
2.1. Lecture du texte fondateur	108
2.1.1. Contexte et introduction	108
2.1.2. Développements métapsychologiques	109
2.1.3. L’objet transitionnel : entre le subjectif et l’objectif	117
2.1.4. Distinction entre « phénomènes transitionnels », « objet transitionnel » et « aire intermédiaire »	126
2.2. Winnicott et d’autres auteurs...	129
2.2.1. Bowlby et <i>la théorie de l’attachement</i>	129
2.2.2. Lacan, une « <i>psychanalyse de l’absence</i> »	136
2.2.3. René Kaës et <i>l’appareil psychique groupal</i>	144
2.2.4. Roussillon et <i>l’entre-je(u)</i>	149
2.3. Conclusions intermédiaires	156
3. Rencontre avec le terrain	161
3.1. Des lettres de détresse	161
3.2. Quelques hypothèses et résultats	164
3.2.1. Des professionnels de l’accueil de la petite enfance	164
3.2.2. Des familles... en quelques chiffres	169
3.2.3. Des familles... en quelques mots	176
3.3. L’objet-lien	179
3.3.1. Devenir possible des premiers phénomènes transitionnels	179
3.3.2. Ni « objet transitionnel », ni « objet de relation »	183
3.4. L’objet au rythme de la psyché	186
3.4.1. Le doudou comme « seconde peau »	186
3.4.2. Le « parler doudou » : complexification du rapport à l’autre	188
3.5. Conclusion : des « doudous postmodernes »	192
4. Le lien comme « illusion »	195

4.1. Sigmund Freud : <i>L'avenir d'une illusion</i>	195
4.1.1. « Hériter-produire »	195
4.1.2. La philosophie du « Comme si »	199
4.1.3. Entre idée délirante et idéal scientifique	202
4.2. Conception winnicottienne de l'illusion	205
4.2.1. Emergence d'un concept : Winnicott, Milner et Rycroft	205
4.2.2. Illusion et jeu : reprise du « <i>fort-da</i> »	212
4.2.3. L'ouverture au champ de l'illusion	219
4.3. La consistance de l'illusion : contiguïté et continuité	229
 III. DEPLOIEMENT DES PROCESSUS TRANSITIONNELS : L'ILLUSION CONJUGALE	 237
1. Qu'est-ce donc qu'un « couple » aujourd'hui ?	237
1.1. Un objet bien difficile à circonscrire	237
1.2. Les exigences de l'individualisme	242
1.3. Entre individualisme et désir d'union	246
 2. Le couple, l'amour et la psychanalyse	253
2.1. Quelques fondements freudiens	253
2.1.1. « Retrouvailles » de l'objet primaire	253
2.1.2. La pulsion comme pilier théorique	257
2.1.3. Surestimation sexuelle et idéalisation	260
2.2. Quelques développements lacaniens	263
2.2.1. L'inexorable « non-rencontre »	263
2.2.2. L'objet <i>a</i> et l'« <i>amûr</i> »	268
2.2.3. La structure du fantasme	271
2.3. Les théories de l'« entre-deux »	278
2.3.1. L'intersubjectivité comme <i>entre-je(u)</i>	278
2.3.2. Appareil psychique groupal et débat entre les fantasmes	283
 3. L'illusion conjugale	291
3.1. Reprise de notre parcours réflexif à propos de l'illusion	291
3.2. Le lien de couple comme illusion	294
3.3. Quid du sexuel ?	304
 4. Rencontres avec des couples	313
4.1. Couple I : Carine et Michel	313
4.1.1. Contexte des entretiens	313
4.1.2. Récit commun	314

4.1.3. Analyse chronologique du récit de Michel	316
4.1.4. Commentaires et hypothèses	325
4.1.5. Analyse chronologique du récit de Carine	328
4.1.6. Commentaires et hypothèses	337
4.1.7. Modélisation d'une scénographie interfantasmatique	340
4.2. Couple II : Emilie et François	344
4.2.1. Contexte des entretiens	344
4.2.2. Récit commun	345
4.2.3. Analyse chronologique du récit de François.	347
4.2.4. Commentaires et hypothèses	359
4.2.5. Analyse chronologique du récit d'Emilie	363
4.2.6. Commentaires et hypothèses	373
4.2.7. Modélisation d'une scénographie interfantasmatique	375
4.3. Couple III : Adeline et EJ	379
4.3.1. Contexte des entretiens	379
4.3.2. Récit commun	380
4.3.3. Analyse chronologique du récit d'Adeline	381
4.3.4. Commentaires et hypothèses	391
4.3.5. Analyse chronologique du récit d'EJ	394
4.3.6. Commentaires et hypothèses	407
4.3.7. Modélisation d'une scénographie interfantasmatique	410
4.4. Conclusion des récits de couple	414
CONCLUSION GENERALE	419
1. La créativité au cœur de l'existence humaine	419
1.1. « créativité-destructivité » et « aire de repos »	419
1.2. Processus d'illusion, principe de réalité et transmission	422
1.3. Subjectivité et « inter-subjectivités »	426
2. Perspectives cliniques	432
2.1. Fragilisation moderne des capacités d'illusion	432
2.2. L'objet-lien comme visée thérapeutique	434
2.3. Le travail de l'« illusion conjugale »	440
3. L'illusion du clinicien-chercheur	444
BIBLIOGRAPHIE	451
REMERCIEMENTS	471

Introduction

Nous ne voulons pas que les enfants confiés à nos soins deviennent des individus appartenant à une catégorie extrême : ni ceux qui se soucient en effet de la communauté, mais dont la vie privée est insatisfaisante, de sorte qu'ils n'ont pas un sens du self continu ; ni ceux qui ne parviennent à conserver leurs satisfactions personnelles qu'en négligeant leur rapport à la société, voire en étant antisociaux ou fous. Car nous savons que les gens qui doivent être classés dans ces deux extrêmes sont malheureux ; ils souffrent¹.

Ouvrir notre texte sur cette longue citation de Donald W. Winnicott est la meilleure façon, selon nous, de faire entendre au lecteur deux choses qui, au moment où paradoxalement nous achevons et ouvrons notre thèse, nous paraissent fondamentales.

La première est la place que nous accorderons à Winnicott tout au long de notre élaboration théorico-clinique. Cette place sera centrale, éclairante, motivante également lorsque, par exemple, cet auteur nous indiquera l'ampleur du champ qui reste, selon lui, à investiguer à partir des concepts qu'il propose. Bien sûr, et nous y reviendrons plus largement dans notre chapitre épistémologique, nous confronterons sa pensée à d'autres auteurs – notamment, Jacques Lacan – mais aussi à un important matériel empirique. Nous tenterons d'en discuter les limites, les lacunes, les imprécisions ou contradictions. Mais il est vrai que nous ne pourrions pas non plus cacher notre enthousiasme à travailler cet auteur, ou plus précisément à *partir de* cet auteur, tant il nous a séduit par son audace, sa créativité, la finesse de son appréhension de l'enfant, de l'adulte et de leurs liens avec le monde qui les entoure : “*This was a creative process in which he was totally involved.*”²

Notre « véritable » rencontre avec Winnicott eut lieu au moment où nous nous sommes plongé dans la lecture minutieuse de

¹ Winnicott D.W. [1965], *La famille suffisamment bonne*, Paris, Payot, pp. 20-21.

² Winnicott C., “D.W.W.: A Reflection”, In Winnicott C., Shepherd R., Davis M. (Eds), *Psycho-analytic Explorations: D.W. Winnicott*, Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press, 1992, p. 2.

son ouvrage *Jeu et réalité*³. Nous nous souvenons de cet étrange et profond sentiment de voir mis en mots et en concepts une façon d'appréhender l'Homme, sa nature et ses mondes – tant intérieur qu'extérieur – qui nous habitait sans que nous puissions pleinement l'élaborer à cette époque.

Plus surprenant encore fut la possibilité pour nous, à partir de cette lecture, de comprendre le « style » clinique que nous étions alors en train de « bricoler » non sans nous poser quelques questions et habité de certains doutes. Qu'étions-nous en train de faire lorsque nous nous mettions à parler avec une patiente du large tissu qui ornait le mur du bureau de consultation⁴ ? Etions-nous en droit de griffonner quelques dessins aléatoires avec un jeune patient probablement psychotique⁵ ? Nous avons bien l'intuition que le « simple » recours à la technique classique – association libre, neutralité bienveillante, écoute également flottante⁶ – ne pouvait être satisfaisant pour un grand nombre de nos patients mais sans avoir le cadre théorico-clinique nous permettant de l'élaborer davantage. Le malheureux clivage entre les formations de cliniciens pour adultes et pour enfants compliquent encore l'accès à certains auteurs rangés d'un côté ou de l'autre. Winnicott, pédiatre puis psychanalyste pour enfants, n'en recevait pas moins des adultes. D'ailleurs, si les cliniciens pour enfants se doivent, ou se devraient, de travailler également avec des adultes pour mieux percevoir le devenir des enfants qu'ils traitent – ce que préconisait Françoise Dolto⁷ – sans doute les thérapeutes d'adultes devraient-ils recevoir des enfants, et donc apprendre à le faire, dans le but de se confronter plus radicalement à l'infantile des adultes qui les consultent. Bien entendu, cette proposition n'est logique que si l'on accorde à la réalité de l'expérience une place quelconque dans les dispositifs mis en place ; et nous touchons déjà, en disant cela, à l'un des enjeux centraux de notre thèse.

³ Winnicott D.W. [1975], *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 2002.

⁴ Janssen C., « Le couple comme machine à psychose », conférence publique, *Séminaire de l'Unité « Clinique du couple »*, SSM Chapelle-aux-Champs, Bruxelles, le 11 juin 2010.

⁵ Janssen C., *De la pertinence de la pensée de D.W. Winnicott dans la clinique d'aujourd'hui. Traumatisme, psychose et travail du négatif*, Mémoire non publié présenté en vue de l'obtention du diplôme d'études spécialisées en psychothérapie d'orientation psychanalytique pour adultes, Louvain-la-Neuve, 2006.

⁶ Freud S. [1953], *La technique psychanalytique*, Paris, Presses universitaires de France, 2007.

⁷ Dolto F., *L'image inconsciente du corps*, Paris, Editions du Seuil, 1984.

Quoi qu'il en soit, notre rencontre avec Winnicott fut déterminante tant du point de vue de nos élaborations théoriques que cliniques ; cela transparaîtra largement tout au long de notre texte.

Le lecteur constatera que nous nous référerons tantôt aux textes originaux, tantôt à leur traduction française. Il s'agit véritablement d'un choix et il est nécessaire que nous nous en expliquions. D'une part, notre découverte de la théorie de Winnicott s'est réalisée à partir de traductions et nous y référer rend compte de la mise en mouvement initiale de notre propre pensée à partir de ces lectures.

Par ailleurs, il nous a semblé rapidement indispensable de nous confronter à la langue originale de Winnicott de façon à nous imprégner de son style et du mode d'élaboration de sa pensée tributaire de l'usage de la langue anglaise. Aussi, certains textes n'ont, à ce jour et à notre connaissance, jamais été proposés en langue française. C'est, par exemple, le cas d'un nombre important de textes inédits repris dans l'ouvrage *Psycho-Analytic Explorations: D.W. Winnicott*⁸ qui, pourtant, nous donne un accès presque intime à l'élaboration même de la pensée de Winnicott. Il est vrai, cependant, que nous continuerons à nous intéresser et à utiliser quelques traductions dans la mesure où celles-ci sont le plus souvent réalisées par des psychanalystes et parfaits bilingues. En effet, les notes de traduction nous permettront de cerner les enjeux de l'utilisation d'un terme anglais plutôt qu'un autre ou du choix des traducteurs mieux que nous n'aurions pu le faire nous-même sans ce travail aussi minutieux que précieux⁹. Plus encore, certaines traductions rendent compte d'échanges véritables entre le traducteur et Winnicott lui-même¹⁰. Autrement dit, si par rigueur intellectuelle nous nous sommes plongé dans certains textes majeurs ou inédits de Winnicott dans leur version originale, nous n'avons pas non plus souhaité sacrifier cet apport considérable à la compréhension des écrits de Winnicott que constituent ces traductions éclairées.

⁸ Winnicott C., Shepherd R., Davis M. (Eds), 1992, *op. cit.*

⁹ C'est le cas, notamment, de la traduction proposée par Monod et Pontalis de *Playing and Reality*, Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*

¹⁰ Comme en attestent les échanges épistolaires entre Winnicott et Granoff à propos de la difficile traduction française du mot "self", In Winnicott D.W., *Lettres vives*, Trad. M. Gribinski, Paris, Gallimard, 1989 [1987].

Il nous reste encore à préciser l'autre raison, sans doute plus déterminante encore, qui nous a poussé à ouvrir notre texte par cette citation de Winnicott. En effet, en celle-ci se trouve l'enjeu même de ce que nous mettrons au travail tout au long de notre recherche.

L'objet de notre étude est *le lien* entendu comme la mise en rapport des individus et de leur environnement. C'est-à-dire que notre entreprise vise à mieux cerner les processus les plus basalement à l'œuvre dans le lien que les individus entretiennent avec le monde qui les entoure, en ce compris avec les autres individus. Ce lien, et c'est ce que nous enseigne d'emblée Winnicott, est une tentative permanente de mettre en rapport, sans qu'elles ne se confondent, les réalités intérieure et extérieure à l'individu. Se perdre en l'autre ou se voir désaffilier de la communauté des Hommes sont les deux dérives possibles que nous suggère Winnicott et qui nous indiquent que la mise en rapport de ces deux ordres de réalité ne va pas de soi. Or, il semble que la clinique nous indique que ce sont justement les différentes modalités des liens inter-sujets qui se trouvent actuellement fragilisées dans notre société.

Selon le sociologue Alain Ehrenberg, à partir des années 1980, l'individu n'allait devoir son épanouissement qu'à lui-même¹¹. Il précise encore :

[...] le 'nouvel' individualisme signale moins un repli généralisé sur la vie privée que la montée de la norme d'autonomie : se comporter en individu signifie décider de sa propre autorité pour agir par soi-même, avec les libertés, les contraintes et les inquiétudes qu'une telle posture implique¹².

Et il est vrai qu'aujourd'hui, dans notre société, le lien à l'autre semble périlleux en même temps que recherché de manière effrénée : le *gsm*, le *chat*, les *forums*¹³, les rencontres organisées parfois « virtuellement »¹⁴, etc. Thérapeutes et analystes ne peuvent que constater l'angoisse de plus en plus prégnante face à la fragilisation

¹¹ Ehrenberg A., *L'individu incertain*, Paris, Calman-Lévy, 1995, p. 15.

¹² Ehrenberg A., *op. cit.*, p. 19.

¹³ Marquet J., Janssen C. (dir.), *Lien social et internet dans l'espace privé*, Louvain-la-Neuve, Harmattan-Academia, 2011.

¹⁴ Marquet J., Janssen C. (dir.), *@mours virtuelles, conjugalité et Internet*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2009.

des repères d'affiliation et d'identification décrite par Ehrenberg¹⁵. Un grand nombre d'individus aujourd'hui semblent souffrir moins de leur aliénation subjective que de leur sentiment de déliaison, de dés-appartenance. Selon nous, le malaise surgit de la tension permanente entre ce nouvel impératif social d'autonomie et celui, plus ancien, qui somme l'individu d'assumer la charge de son héritage socio-familial¹⁶. Un élément susceptible d'expliquer ces tensions expérimentées par les individus nous a été rappelé par Pierre-Henri Castel¹⁷ : « Tout individu est individualisé », nous dit-il. C'est-à-dire que toute personne qui prétend à quelque aspiration individuelle le fait dans la mesure où la société dans laquelle il s'insère prône une telle posture. Autrement dit, une telle société « individualiste » confronterait les personnes à une véritable injonction paradoxale : *la Société vous demande de vous individualiser davantage*. La Société réclame que les individus se sentent libérés du poids du Social. La tension parfois extrême générée par la recherche effrénée d'un épanouissement personnel – qu'il soit professionnel, sexuel ou autre – tient peut-être au fait que, paradoxalement, se libérer du Social reviendrait justement à ne pas répondre à cet impératif d'individualisation propre au discours social ambiant. C'est en ceci, selon nous, que certaines « nouvelles psychologies » échouent puisqu'elles ne font, le plus souvent, que renforcer encore l'injonction paradoxale et la pression sur les individus qui en résulte.

C'est à cet endroit précis, dans cette “niche écologique” des prétendues nouvelles psychologies qu'au nom du positivisme économique, au nom du scientisme et du naturalisme, au nom du terrorisme pédagogique des rééducations cognitivo-instrumentales, on installe de nouveaux “directeurs de

¹⁵ Ehrenberg A., *La fatigue d'être soi (Dépression et société)*, Paris, Odile Jacob, 1998.

¹⁶ Janssen C., Coopman A.-L., « La narration de soi en groupe : le récit comme tissage du lien social », *Cahiers de psychologie clinique*, 2010/1, 34, p. 119-134.

¹⁷ Castel P.-H., « Qu'est-ce qui change dans le 'sexe' ? Quelques questions préliminaires d'histoire et de méthode », Conférence non publiée. Colloque organisé par l'Institut d'études de la famille et de la sexualité sur le thème « Différences des sexes et vies sexuelles d'aujourd'hui » (18 et 19 avril 2008 – Louvain-la-Neuve).

conscience” baptisés “experts” pour faire plus sérieux, ou “coachs” pour faire plus familier¹⁸.

Comme nous l'avons déjà suggéré, c'est très probablement le même type de difficultés qui amène beaucoup de nos contemporains à s'inscrire sur des sites de lien social tel que *Facebook*, ou à multiplier les forums sur Internet à propos de tout et n'importe quoi ; du moment que cela fait lien et crée une nouvelle communauté à laquelle l'internaute peut se sentir appartenir. Gays ou lesbiennes, pères ou mères de jeunes enfants malades ou non, fibromyalgiques, allergiques au gluten, phobiques, fans d'un groupe de musique, etc. ; chaque trait peut devenir une trace laissée dans un espace virtuel, mais néanmoins social, et à laquelle d'autres individus vont venir s'accrocher de façon à tisser une toile plus ou moins large. Sur Internet, comme nous l'indique Patrick Schmoll¹⁹, chacun a sa communauté d'appartenance singulière. C'est-à-dire que chacun se crée une liste de contacts, un réseau auquel il s'affilie, mais chaque membre de ce réseau a lui-même une liste de contacts différente et unique : habile compromis entre les impératifs individualistes propres à notre seconde modernité et la nécessité de se sentir être en lien²⁰. Les *blogs* ou le foisonnement des récits autobiographiques sont sans doute d'autres façons de se débrouiller avec ce double impératif d'apparence paradoxale²¹. Autrement dit, les tentatives nombreuses – et parfois efficaces – de réassurer les liens dans notre société témoignent, selon nous, de leur fébrilité ou, pour paraphraser l'expression subtile de Zigmunt Bauman, de leur « liquéfaction »²².

C'est donc à partir de ce constat clinique et de sa contextualisation sociologique que nous avons initié notre réflexion et notre recherche à propos des processus de base en jeu dans la construction des liens affectifs.

¹⁸ Gori R., *La preuve par la parole : Essai sur la causalité en psychanalyse*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2008, p. 13.

¹⁹ Schmoll P., « Déclinaisons de la rencontre amoureuse sur Internet : une approche médiologique », Conférence publique, Colloque « @mours virtuelles, conjugalité et Internet » organisé par l'IEFS et le CIRFASE, Louvain-la-Neuve, le 8 mai 2009.

²⁰ de Singly F., *Libres ensembles : l'individualisme dans la vie commune*, Paris, Armand Colin, 2005.

²¹ Janssen C., Coopman A.-L., art. cit.

²² Bauman Z., *L'amour liquide : De la fragilité des liens entre les hommes*, Trad. fr., Chambon, Ed. du Rouergue, 2004.

Notre objectif est double. Il s'agit, comme chercheur, de tenter de circonscrire les processus au cœur de cette fonction qu'est le lien entre deux ou plusieurs sujets ; fonction dont il est si difficile de traiter en psychanalyse, nous y reviendrons amplement. Mais il s'agit tout autant, comme clinicien cette fois, de proposer une lecture théorique de ces processus de base – s'appuyant, notamment, sur l'empirie – qui soit utile à la clinique et, en particulier, en ce qui concerne la prise en charge de ces patients qui semblent singulièrement souffrir de leurs liens, notamment de couple. Alain Ehrenberg, comme sociologue, nous a déjà averti : « L'idée que chacun puisse faire son chemin se démocratise, l'homme de masse se met personnellement en mouvement. Cela suscite de nouveaux désarrois. »²³

Une première et importante partie de notre thèse sera consacrée à une réflexion épistémologique, à la présentation et la discussion de nos dispositifs méthodologiques ainsi qu'à quelques repères théoriques sur lesquels nous étayerons notre propre élaboration.

Un chapitre épistémologique nous a semblé incontournable dans la mesure où nous produirons une recherche se référant à la psychanalyse mais élaborée à partir d'un matériel hors cure-type et, plus encore, non directement clinique ; tout ceci n'est pas sans soulever quelques questions critiques auxquelles nous avons souhaité nous confronter. Par ailleurs, notre choix d'un auteur de référence principal, à savoir Winnicott, représente le risque de nous enfermer dans un modèle unique et de cela également, nous souhaitons nous en expliquer. Enfin, nous tenterons, par l'articulation et l'enchaînement de différents temps de recherche, d'appréhender la construction des liens de couple à partir d'une réflexion préalable à propos des premiers objets d'attachement des enfants. Cela ne nous semble évidemment pas légitime *a priori* et il nous fallait, une fois encore, fonder notre approche. Disons déjà que ce rapport de continuité que nous établirons entre ces deux phénomènes, par ailleurs fort distincts, constitue très exactement le cœur de la thèse que nous allons développer ; nous y reviendrons ci-après.

Par souci de fluidité du propos, de la démarche et donc de la lecture, nous avons décidé de rédiger un chapitre méthodologique reprenant les différents dispositifs mis en œuvre tout au long de notre

²³ Ehrenberg A., 1995, *op. cit.*, p. 121.

recherche. Cette façon de structurer notre texte présente deux avantages. Le premier est qu'elle nous permettra de donner une vue d'ensemble de notre démarche empirique et qu'il nous sera, par conséquent, possible de rendre perceptible une certaine cohérence interne à notre recherche. En effet, notre volonté d'envisager deux champs phénoménologiques distincts mais aussi d'articuler méthodes quantitatives et qualitatives ne pouvait révéler pleinement son sens que dans un chapitre unique laissant apparaître quelle fut notre logique en ce qui concerne les recueils de données et le traitement de celles-ci. Le second avantage, comme nous l'avons déjà mentionné, est de ne pas interrompre le fil de notre élaboration qui tente de dégager un processus de base, à partir d'un premier matériel de recherche nous conduisant à envisager l'ouverture aux premiers liens intersubjectifs, afin d'en saisir la complexification à d'autres âges de la vie et, en particulier, lorsqu'il s'agit pour les individus de construire un lien de couple.

Bien entendu, ce chapitre sera l'occasion pour nous de décrire méthodiquement les différents dispositifs de recueils de données et d'expliquer la façon dont nous allons nous y prendre pour les analyser et les interpréter.

La deuxième partie de notre texte sera consacrée à la construction des premiers liens affectifs et plus précisément, en référence à Winnicott, aux premiers déploiements des « phénomènes transitionnels »²⁴.

Avant d'en arriver à l'exploration de ces phénomènes tant d'un point de vue théorique qu'empirique, nous nous poserons la difficile question de savoir si la notion de « lien » peut être un concept pertinent pour le champ de la psychanalyse. « Lien », « liaison », « relation d'objet » : autant de « faux-amis » qu'il nous faudra définir, différencier et par rapport auxquels nous aurons à nous positionner. En effet, nous en arriverons assez rapidement à préférer le terme de « lien » pour définir l'objet de notre thèse ; nous nous en expliquerons.

Par ailleurs, cette exploration de la notion de « lien » en psychanalyse nous amènera tout naturellement à situer Winnicott dans le contexte qui fut le sien en nous arrêtant, notamment, sur sa position par rapport à Mélanie Klein et Anna Freud, mais aussi par rapport à

²⁴ Winnicott D.W. [1971], "Transitional object and transitional phenomena", In *Playing and Reality*, London: Routledge Classics Edition, 2005, pp. 1-34.

d'autres auteurs qui lui furent contemporains comme, par exemple, Michael Balint. Cette reprise, en quelque sorte, « historique » de la pensée winnicottienne nous permettra, d'emblée, de cerner quelques-uns des enjeux fondamentaux des théories de cet auteur ; ce sera particulièrement clair lorsque nous évoquerons la création du « *Middle Group* » ou groupe dit des « Indépendants » en pleine période de « Controverse » au sein de la Société britannique de psychanalyse. Nous poursuivrons cette tentative de contextualisation de la pensée de Winnicott par l'exploration de quelques éléments de sa théorie. Il ne s'agira en aucun cas de traverser l'ensemble de l'œuvre de l'auteur – il ne s'agit pas d'une thèse dont l'objet serait Winnicott, ni même sa pensée – mais bien d'en reprendre, détailler et critiquer les éléments qui nous semblent apporter quelques réponses à la question de ce qui participe au lien entre un individu et son environnement.

C'est en ce sens que nous consacrerons un chapitre spécifique aux phénomènes transitionnels : concept-clé, s'il en est, de Winnicott. Bien entendu, nous nous arrêterons un long moment sur son texte à propos des objets et phénomènes transitionnels²⁵. En outre, nous tenterons de confronter, mettre en rapport et/ou différencier les conceptions de Winnicott et celles d'autres auteurs. Nous évoquerons d'abord Bowlby afin d'expliquer en quoi ce dont nous parlons se distingue clairement de la théorie de l'attachement. Nous montrerons, ensuite, en quoi Winnicott et Lacan proposent des théories qu'il est possible, en quelque sorte, d'opposer l'une à l'autre, ce qui ne nous empêchera pas de les mettre en rapport par la suite. Nous explorerons encore quelques éléments théorico-cliniques proposés par Kaës qui, rappelons-le, a largement contribué – à la suite de Winnicott mais aussi d'Anzieu – à faire de la groupalité un objet d'étude pour la psychanalyse. Son concept audacieux d'« appareil psychique groupal »²⁶ nous sera très utile en même temps que nous nous en distancierons, du moins dans le cadre de cette recherche. Enfin, nous nous appuierons sur Roussillon et sa notion d'« entre-je(u) »²⁷ qui, par sa lecture fine de Winnicott et ses propres créations, représente pour le chercheur et le clinicien que nous sommes un extraordinaire soutien et une base épistémologique solide.

²⁵ Winnicott D.W. [1971], *art. cit.*

²⁶ Kaës R., *L'appareil psychique groupal*, Paris, Dunod, 1975.

²⁷ Roussillon R., *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris, Presses universitaires de France, 2008.

A partir de cette exploration théorique initiale, le temps sera venu de nous confronter à notre premier matériel de recherche et qui concernera les premiers objets d'attachement des enfants. En réalité, ces données recueillies seront multiples, exploratoires, tantôt quantitatives, tantôt qualitatives. De véritables « lettres de détresse » envoyées par des parents à l'attention d'un fabricant de peluches aux entretiens menés avec des familles, en passant par des questionnaires adressés à des professionnels de la petite enfance et à des parents, ces « doudous », puisqu'ils sont ainsi nommés par toutes les personnes interrogées, apparaîtront très vite comme représentant le cœur d'un réseau de relations à l'enfant et autour de l'enfant²⁸.

Nous rendant compte que les objets que nous investiguons revêtaient bien quelques aspects fondamentaux des objets transitionnels mais sans pouvoir totalement être assimilés à ce que Winnicott nommait "*first possession*"²⁹, nous proposerons une catégorie d'objets particulière incluant les objets transitionnels mais également d'autres objets survenant ultérieurement dans le développement de l'enfant et même de l'adulte : *les objets-lien*³⁰. Cette proposition théorique issue du traitement de nos données empiriques n'aura rien d'anecdotique puisque nous commencerons alors à dégager ce qui, des premiers phénomènes transitionnels ouvrant à la capacité de se lier à d'autres et, plus largement, à l'environnement, se complexifie plus qu'il ne se transforme tout au long de l'existence ; à chaque fois que l'individu se retrouve à devoir ou désirer mettre en rapport réalités intérieure et extérieure.

Cet élément basal que nous isolerons de ces processus observés et analysés, nous le nommerons « *illusion* ». Proposer qu'au cœur du lien intersubjectif se déploie un processus d'illusion nous fait courir le risque d'un malentendu. Cela reviendrait-il à dire que rien ne se rencontre entre deux sujets ? Qu'il n'y aurait de rapport qu'imaginaire entre deux êtres ? Non. Comme nous le reprendrons déjà brièvement au terme de cette introduction, l'illusion est pour nous quelque chose de *consistant* en ceci qu'elle noue projections imaginaires et quelques éléments de la réalité. L'illusion n'est pas une

²⁸ Janssen C., Brackelaire J.L., Frankard A.C., « Les premiers objets d'attachement: points d'arrimage des liens actuels entre les enfants, les parents et les professionnels », *Enfance – Adolescence*, 2005, Hors-série, pp. 49-56.

²⁹ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*, p. 2.

³⁰ Brackelaire J.-L., Frankard A.-C., Janssen C., Tortolano S. (dir.), *Objet-transitionnel et objet-lien. Regards croisés*, Louvain-la-Neuve, Harmattan-Academia, 2011.

hallucination, cela n'est ni du « rien » ni une totale duperie. Mais pour en convaincre le lecteur, encore nous faudra-t-il nous distancier du sens commun du mot « illusion » afin de nous intéresser au concept désignant un processus spécifique. Nous consacrerons donc un nouveau chapitre théorique au déploiement de ce concept en le repérant d'abord chez Freud pour, ensuite, en définir les développements que nous en proposent Winnicott, mais aussi Milner et Rycroft. Nous prendrons le temps de mesurer les implications théoriques et cliniques du rapport étymologique que l'illusion (lat., *se jouer de*) entretient avec le jeu. Nous clôturerons ce chapitre, et par ailleurs cette partie de notre thèse à propos des premiers objets d'attachement des enfants, par nos propres propositions théoriques à propos de *l'illusion entendue comme processus au cœur du lien intersubjectif*.

Afin de vérifier notre thèse selon laquelle à la base des liens intersubjectifs se retrouve un processus d'illusion, nous avons choisi de nous confronter à un autre type de lien qui se déploie plus tardivement dans le développement des individus. Nous avons opté pour l'étude des liens de couple pour plusieurs raisons. Tout d'abord, la question de la conjugalité nous donne à voir et à penser un investissement réciproque souvent central dans la vie des personnes. Cette réciprocité du lien nous confronte radicalement à la question de l'intersubjectivité telle que nous tenterons de la définir à partir de Winnicott et d'un élargissement du concept de « phénomènes transitionnels », mais aussi en nous appuyant sur les développements récents de Roussillon³¹. Par ailleurs, la conjugalité nous semble être une complexification des premiers liens en ceci qu'elle inscrit le sujet dans l'actualisation d'une phase ultérieure de la sexualité, génitalisée, agie et relevant, notamment, de la construction des identités sexuelles masculine et féminine. Autrement dit, s'il peut nous être reproché qu'a priori l'ouverture aux premiers liens, notamment à travers l'investissement particulier d'objets concrets, relève de processus fondamentalement distincts du lien amoureux, nous répondons que notre thèse est très précisément qu'un processus basal, que nous nommons « illusion », est susceptible de participer tant aux premiers liens intersubjectifs qu'aux liens de couple. Par ailleurs, ces éléments de complexification du lien susmentionnés sont largement étudiés dans la littérature psychanalytique alors que l'appréhension des

³¹ Roussillon R., 2008, *op. cit.*

relations amoureuses selon l'axe « moi/non-moi » semble l'être beaucoup moins. C'est donc au terme de cette large partie consacrée aux processus en jeu dans la construction des liens de couple qu'il sera possible de nous prononcer – tant nous-même que le lecteur – quant à la pertinence ou non de mettre en rapport ces deux phénomènes en apparence si différents : les premiers objets d'attachement des enfants et les liens conjugaux.

L'autre raison qui nous a invité à investiguer ce lien particulier est notre pratique clinique avec des couples, reçus parfois en cothérapie, au sein d'un service de santé mentale. Assez rapidement, nous nous sommes rendu compte que notre réflexion à propos des phénomènes transitionnels nous était d'une aide précieuse dans ce cadre original³². Cette « découverte » clinique nous a largement encouragé à orienter notre processus de recherche en cours vers ce nouveau champ de l'expérience sans modifier notre objet initial mais bien au contraire en tentant de mesurer la pertinence et la portée clinique d'y repérer le même processus d'illusion, bien que plus complexe, que nous commençons à identifier à partir de l'étude des premiers objets d'attachement des enfants.

Nous l'avons déjà énoncé, quelques transformations de notre société ont des répercussions sur la façon dont les individus, aujourd'hui, se lient les uns aux autres et éprouvent ces liens. Le lien de couple n'échappe évidemment pas à ces changements ; bien au contraire, une importante littérature sociologique à ce sujet – dont quelques références constitueront la base d'un premier chapitre à propos de la notion même de « couple » dans notre société moderne – en atteste.

Nous verrons en quoi le lien de couple confronté aux impératifs individualistes de notre seconde modernité produit, certes de nouvelles difficultés, mais également de nouveaux « bricolages », voire de réelles inventions visant à faire face à ce nouvel idéal conjugal si bien défini par de Singly : *vivre « libres ensemble »*³³. L'intérêt de cette contextualisation sociologique est qu'elle nous permettra de saisir ce avec quoi les couples, dont ceux que nous recevons en consultation, ont à se débrouiller aujourd'hui. Par ailleurs,

³² L'originalité tient en ceci que l'approche de l'équipe se veut résolument psychanalytique.

³³ de Singly F., 2000, *op. cit.*

ce double enjeu paradoxal souligné par le sociologue nous permettra d'entendre, une fois encore, tout l'intérêt de la pensée paradoxale de Winnicott à propos des rapports entre l'individu et le monde qui lui est extérieur au regard de la clinique actuelle.

La psychanalyse est très ambiguë par rapport aux questions de l'amour et de la conjugalité. D'une certaine façon, ces deux thèmes constituent le cœur de sa pratique et de sa théorie et, en même temps, si l'amour se voit, le plus souvent, renvoyé à l'unique rang de l'imaginaire, la conjugalité, elle, se voit régulièrement évincée purement et simplement du champ psychanalytique. C'est le plus souvent la passion amoureuse qui fait l'objet des écrits en psychanalyse³⁴. Or, et nous tenterons de le montrer tout au long de cette partie de notre thèse, il nous semble que l'investissement passionnel de l'objet constitue précisément une forme de ratage du lien de couple. Pour nous, ce ratage, rappelons-le, se fonde sur un processus qui, s'il relève de l'illusion, n'en est pas moins *consistant*.

Toutefois, afin d'assurer notre inscription dans la tradition freudienne mais aussi pour nous confronter à des théories potentiellement critiques vis-à-vis de nos propres élaborations, nous prendrons le temps d'explorer quelques piliers théorico-cliniques à propos de l'amour, du choix d'objet et de la pulsion tels qu'ils se retrouvent dans l'œuvre de Freud. Plus encore, nous nous intéresserons aux théories de Lacan en la matière. Sa conception de la « non rencontre entre les sexes »³⁵ ne peut, a priori, que s'opposer à nos tentatives d'élaborer une théorisation du lien de couple en nous basant, notamment, sur Winnicott qu'il respectait autant qu'il le critiquait³⁶. Et pourtant, nous verrons que des concepts tels que l'objet *a*, l'« *amûr* » ou encore la structure du fantasme telle que proposée par Lacan nous conduiront, non pas à renoncer à nos propres élaborations ni à simplement nous opposer de façon critique aux développements lacaniens, mais bien à un affinement de notre propre modèle. En effet, nous serons amené à prendre en considération ce qui, de fait, ne se rencontre pas réellement ; ce qui permet, justement, que l'illusion fondatrice du lien se déploie.

³⁴ Lire à ce sujet, par exemple, Gori R., *Logique des passions*, Paris, Denoël, 2002.

³⁵ Lacan J., *Le transfert (1960-1961)*, Livre VIII, Paris, Seuil, 1991.

³⁶ Les rapports entre Lacan et Winnicott seront déjà abordés dans la première partie de notre thèse à propos des phénomènes transitionnels.

Pour cela, nous reprendrons le fil de notre thèse en explorant les développements d'auteurs auxquels nous nous reconnaissons comme plus directement affilié. Il s'agira tout d'abord de nous appuyer, une fois encore, sur les notions d'intersubjectivité et d'« *entre-je(u)* » théorisées par Roussillon³⁷. Ensuite, nous évoquerons Kaës et son concept d'« appareil psychique groupal »³⁸ puisque c'est essentiellement à partir de cet auteur que Bastien produit sa modélisation du couple comme lieu de débat entre les fantasmes³⁹, théorie clinique sans doute la plus immédiatement « connectée » à la nôtre⁴⁰. C'est donc de cette tension conceptuelle entre les théories que nous nommerons « classiques » et celles que nous qualifierons de « théories de l'entre-deux » que surgira notre thèse principale. Il s'agira de repérer un processus d'illusion, tel que celui identifié lors de notre investigation des premiers objets d'attachement des enfants, aux fondements du lien de couple. Il s'agira donc pour nous de définir ce qui serait une « *illusion conjugale* », définition que nous confronterons à un large matériel empirique.

Le lecteur aura sans doute remarqué notre utilisation variable de termes tels que « lien amoureux », « lien de couple », « lien conjugal » ou « conjugalité ». Pour notre propos, ces termes sont équivalents. Ce qui est à mettre à l'avant-plan de ces expressions est évidemment la notion de lien. Par ailleurs, il est probable que les termes « conjugal » et « conjugalité » puissent apparaître gênants. Pour éviter tout malentendu, il est à souligner d'emblée que, pour nous, ces termes ne sont absolument pas à entendre du côté d'une liaison amoureuse qui serait validée socialement par quelque rituel marital. Par contre, l'intérêt de ces mots est qu'ils suggèrent que deux sujets, munis d'un inconscient et mus par une activité pulsionnelle et fantasmatique, se « conjuguent ». C'est-à-dire qu'il ne s'agirait pas seulement d'une mise en rapport de deux investissements libidinaux mais bien d'une forme d'« alliance »⁴¹, de nouage donnant naissance à quelque chose d'inédit qui transcende les deux sujets en présence. Bien entendu, à partir de Winnicott, nous pouvons déjà avancer l'idée que le lieu propice à une telle « conjugalité » est l'« *aire intermédiaire*

³⁷ Roussillon R., 2008, *op. cit.*

³⁸ Kaës R., 1975, *op. cit.*

³⁹ Bastien D., *Le couple ou le dialogue inconscient*, Paris, Imago, 1995.

⁴⁰ Il se fait que nous travaillons avec Danielle Bastien, responsable de l'Unité « Clinique du couple » dans le service de santé mentale où nous exerçons, et qu'il nous arrive de recevoir des couples en co-thérapie.

⁴¹ Kaës R., *Les alliances inconscientes*, Paris, Dunod, 2009.

d'expérience »⁴² que nous définirons le plus précisément qui soit dans les premiers chapitres de notre texte.

Avant de nous lancer dans l'exploration de notre matériel de recherche à propos des couples, nous critiquerons et argumenterons notre proposition en nous posant la question de la difficile prise en compte du sexuel dans la perspective qui est la nôtre. Nous verrons que d'une part, le sexuel n'est pas absent de nos élaborations ni de nos références théoriques et que d'autre part, il s'agit pour nous d'envisager la base d'un processus qui se situe en-deçà du sexuel classiquement traité par la psychanalyse et relevant davantage de la différenciation « moi/non-moi » que de l'investissement objectal.

Enfin, s'ouvrira le dernier chapitre de notre thèse reprenant de façon systématique le matériel de recherche récolté. Il s'agit de récits de vie recueillis auprès de six individus formant trois couples : Carine et Michel, Emilie et François, Adeline et EJ. La méthodologie et les détails du dispositif seront explicités dans le chapitre qui suit et nous ne souhaitons donc pas anticiper davantage à ce sujet. Néanmoins, il nous importe d'insister sur le fait que ce recueil de récits de vie individuels, mais que nous pourrions croiser au sein de chaque couple, nous permettra une double vérification de nos hypothèses de départ. Un premier traitement de chaque récit individuel nous conduira à entendre ce qui, de l'instauration des tout premiers liens affectifs du sujet, se retrouve de façon sous-jacente dans l'établissement des liens ultérieurs, et en particulier de leur lien de couple actuel. Un second traitement des données, par le croisement des récits d'un même couple, nous amènera à proposer une modélisation du lien de couple en représentant, par quelques mots, l'illusion au cœur de chaque lien de couple. C'est un véritable agencement surprenant d'éléments fantasmatiques de chaque membre du couple qui se dégagera de notre matériel actualisant ainsi nos hypothèses théoriques à propos du lien intersubjectif.

Une conclusion spécifique à cette partie empirique précèdera une conclusion générale.

Au terme de cette introduction, nous restons avec une question : en couverture de notre texte, le lecteur aura-t-il perçu deux visages ou un vase ? L'image étant bien connue, probablement aura-t-il vu les deux alternativement. Mais est-ce le vide laissé entre ces deux

⁴² Winnicott D.W. [1971], *art. cit.*

êtres distincts qui nous pousse à créer un vase, objet concret, solide et contenant, en lieu et place de ce « rien » ? Ou est-ce plutôt cette masse obscure épousant la forme du vase qui nous amène à faire apparaître ces deux visages humanisant, dès lors, cette informité ? Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de créer à partir d'un creux, d'une absence, d'un vide laissé tout autour de ce qui se donne à voir. Le plaisir que l'on éprouve lorsque nous sommes confrontés à ce genre d'illusion d'optique est généré par la possibilité de *se jouer de* la réalité en faisant apparaître, tel un magicien le ferait avec une colombe, tantôt deux visages, tantôt un vase. Autrement dit, par ce jeu subtil mêlant quelques éléments de la réalité, quelques processus cognitifs mais aussi, probablement, notre propre désir, c'est le vide qui s'estompe. Ou plutôt, c'est de l'absence que nous ne pouvons nous empêcher de faire émerger la présence d'un objet ou de deux êtres.

Et bien c'est précisément de cela que nous allons parler tout au long de notre thèse. L'illusion que nous allons dégager comme processus, conceptualiser, mettre au travail, est ce qui nous soutient, comme l'écrit Victor Hugo⁴³. Elle soutient notre sentiment de continuité d'existence et remplit le vide tout autour de nous qui nous sépare du reste du monde, et donc les uns des autres.

Alors, deux visages ou un vase ? Ni l'un ni l'autre et les deux à la fois, pourrions-nous dire. Et c'est bien en cela que l'illusion – qu'elle soit d'optique, qu'elle s'étaye sur le « doudou » d'un enfant ou qu'elle participe au lien amoureux – permet, par sa dimension paradoxale, de nous arranger de notre extrême solitude.

⁴³ Cité en exergue de notre thèse.

I. Réflexion épistémologique et méthodologies

1. Réflexion épistémologique

Ceux qui lisent la littérature psychanalytique peuvent facilement éprouver un peu d'impatience s'ils prennent les énoncés théoriques comme le fin mot de la chose sur lequel il n'y aurait jamais à revenir. La théorie psychanalytique ne cesse de se développer, et elle doit le faire en quelque sorte naturellement, un peu comme l'affectivité de l'être humain qu'elle étudie⁴⁴.

Ensuite, l'étudiant commence à se demander : oui, mais est-ce que cela est vrai, réel, comment savoir ?⁴⁵

Nous ne souhaitons pas nous engager dans le débat aussi ancien qu'actuel qui interroge la place de la psychanalyse dans le champ des savoirs scientifiques⁴⁶ et, plus spécifiquement, tels qu'ils s'élaborent à l'Université ; notre état de chercheur-doctorant au sein d'une Université ainsi que de thérapeute en dehors de celle-ci suffit à faire entendre la façon dont nous nous positionnons par rapport à cette question. Comme le dit Sophie de Mijolla-Mellor : « Il me paraît certain que la psychanalyse a tout à perdre à vanter son extra-territorialité scientifique et tout à gagner à montrer quels apports originaux elle peut offrir aux champs du savoir par lesquels elle se laisse interroger. »⁴⁷ Cependant, dire quelque chose de notre engagement ne permet pas encore d'en cerner les enjeux. Or, si notre conviction est qu'il s'avère possible, voire nécessaire, que la psychanalyse se mêle de la recherche telle qu'elle se pratique à l'Université et réciproquement, s'y atteler est une autre affaire qui nous invite à questionner cette possibilité même. C'est-à-dire qu'il s'agit moins pour nous de chercher à légitimer notre démarche que

⁴⁴ Winnicott D.W., *La nature humaine*, Paris, Gallimard, trad. fr., 1990, p. 66.

⁴⁵ Winnicott D.W. [1950], « Oui, mais comment savoir si c'est vrai ? », In Winnicott D.W., *L'enfant, la psyché et le corps*, Paris, Payot & Rivages, Trad. fr. M. Michelin et L. Rosaz, 1999, p. 41.

⁴⁶ Voir, par exemple, à ce sujet Dor J., *L'a-scientificité de la psychanalyse 1 : L'aliénation de la psychanalyse*, Belgique, Editions universitaires, 1988.

⁴⁷ Golse B., Missonnier M., « Recherches en psychanalyse. Université Paris 7 Denis Diderot », *Le Carnet Psy*, 2004/3, 71, pp. 27-30.

d'interroger la façon dont nous allons nous y prendre pour en éviter les écueils. Notre réflexion se déploiera à propos et à partir du champ psychanalytique. En effet, il nous semblerait vain et peu rigoureux, à l'instar d'autres auteurs, d'« importer une épistémologie extérieure au champ de la psychanalyse, pour secondairement mesurer cette dernière à l'aune de la première. »⁴⁸

1.1. Psychanalyse, pratique clinique et recherche

Sans le contact avec les terrains cliniques, je ne vois pas très bien ce que je ferais à l'Université⁴⁹.

La première question qui s'impose à nous est la place que nous accorderons à notre pratique clinique dans ce travail d'élaboration théorique. Nous servira-t-elle de laboratoire afin de mettre à l'épreuve nos hypothèses ? Sera-t-elle plutôt le matériau de base à partir duquel émergeront ces mêmes hypothèses ? Ou bien encore, la clinique sera-t-elle ce sur quoi nous aimerions imprimer un changement – par exemple en terme de dispositif – au regard de nos données recueillies par d'autres méthodes quantitatives et qualitatives ?

Nous serions tenté de répondre à ces questions : rien de tout cela et tout en même temps. Nos premières questions sont issues de la convergence de trois choses : de nos intérêts de recherche, de la lecture de certains auteurs, et de nos activités cliniques⁵⁰. La clinique, en ce sens, constitue bien l'un des matériaux de base de notre recherche.

⁴⁸ Micheli-Rechtman V., « L'efficacité de la psychanalyse : une question épistémologique », *Figures de la psychanalyse*, 2007/1, 15, p. 169. Nous nous référerons toutefois brièvement à Ricœur mais principalement dans ses développements ultérieurs à sa reprise de l'œuvre freudienne. En effet, ça n'est que dans un second temps que Ricœur s'est intéressé à la psychanalyse en tant que pratique et plus seulement en tant que « savoir ».

⁴⁹ Roussillon R., In Matot J.-P., Roussillon R., *La psychanalyse : une remise en jeu*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, p. 27.

⁵⁰ Nous travaillons comme psychothérapeute d'orientation analytique avec des adultes dans deux cadres distincts : en privé et au Service de santé mentale Chapelle-aux-Champs dans l'unité « Clinique du couple ». Nous y recevons des adultes « tout venant » et des couples en difficultés.

Mais aussi, même si nous ne considérerons pas les données issues de notre pratique comme un matériel de recherche à proprement parler, il va de soi que nos activités quotidiennes, nous amenant à rencontrer de nouvelles personnes en difficultés assez fréquemment en lien avec nos questions de recherche, contribueront à enrichir nos élaborations. Nous choisirons, dans un premier temps, de nous y référer davantage en utilisant des « vignettes » ou même des « allusions » cliniques qui constitueront une mise en perspective nécessaire à maintenir le cap d'une recherche qui se veut résolument théorico-clinique. Le mot « allusion » nous convient particulièrement dans la mesure où il renvoie à la même étymologie qu'« illusion » (lat., *ludere* : jouer), concept-clé dans le travail qui va suivre. En ce sens, nous ne serons pas dupe de l'écart qui subsiste inévitablement entre les réalités cliniques et nos modèles théoriques tout en nous accommodant de cette inexorable médiation dans notre rapport au réel. Mais plus encore, tout au long de notre élaboration théorique, nous laisserons le matériel tant clinique que de recherche infléchir nos hypothèses préalables qui s'en verront dès lors modifiées. C'est sans doute ici l'une des spécificités les plus nettes d'une recherche se référant à la psychanalyse qui ne souhaite aucunement, au risque sinon de nier le paradigme psychanalytique lui-même, s'extraire du champ de la parole et de la rencontre avec des sujets singuliers. « [...] une chance doit toujours être laissée au processus analysant de venir contredire l'attente de l'analyste issue de la théorie, sans quoi la théorie [...] risque d'être utilisée comme une "machine" à influencer »⁵¹ ; il nous semble que cette position par rapport à l'usage des savoirs dans le champ de la psychanalyse doit être maintenue et assumée dans le moment même de l'élaboration théorique à partir d'un matériel qu'il soit clinique ou de recherche. C'est même cette possibilité d'invalider nos modèles à partir du matériel qui nous permettra de respecter le fameux « principe de falsification » de Popper⁵².

La psychanalyse occupe une place à part dans le champ épistémique dans la mesure où elle est aussi fondée sur une praxis qui présente certaines

⁵¹ Roussillon R., *id.*, p. 4.

⁵² *Ibid.*

singularités qui lui confèrent autant de particularités⁵³.

Bien entendu, il pourrait nous être reproché notre prétention à contribuer à une théorisation psychanalytique par le recueil et l'analyse d'un matériel « hors-cure ». Cela pose essentiellement deux problèmes que nous souhaitons brièvement discuter.

Le premier consiste à réfuter la possibilité de construire un « objet psychanalytique » en dehors du cadre d'interlocution particulier qui en fonde la méthode⁵⁴. Si nous suivons la thèse de Ricœur, « la théorie psychanalytique [...] est la codification de ce qui prend place dans la situation analytique, ou plus précisément dans la relation analytique. » Un peu plus loin, il ajoute : « en d'autres termes, l'équivalent de ce que l'épistémologie de l'empirisme logique appelle des “observables” doit être cherché d'abord dans la situation analytique, dans la relation analytique. »⁵⁵ Ajoutons donc à ceci que, si nous sommes formé à la pratique clinique d'orientation psychanalytique et que nous pratiquons à ce titre, nous ne sommes pas à proprement parler psychanalyste. Devons-nous, dès lors, abandonner d'emblée notre entreprise ? Nous ne le pensons pas. Tout d'abord, il est important de considérer qu'aujourd'hui, l'opposition psychanalyse/psychothérapie vacille et nous trouvons, au sein même du champ psychanalytique, des auteurs montrant en quoi il est important d'accepter ces variations de la cure-type tout en s'évertuant à garder de cette dernière, non pas les aspects techniques, mais les fondamentaux de sa méthode⁵⁶. Il est d'ailleurs fort dommageable, selon nous, que, dans le débat actuel, certains auteurs continuent de penser que l'étiquette « psychothérapie » – qui, avant toute chose, permet de différencier des aspects techniques de ceux de la cure-type – suffit à concevoir le travail qu'elle recouvre comme n'étant « pas loin du désir de vouloir faire “le bonheur de l'Autre” (pensée totalement bannie en psychanalyse). »⁵⁷ D'autres, au contraire, vont

⁵³ Roussillon R., « Pour une clinique de la théorie », *Psychothérapies*, 27, 2007/1, p. 3.

⁵⁴ Gori R., 2008, *op. cit.*

⁵⁵ Ricœur P., *Ecrits et conférences 1 : Autour de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 2008, p. 21.

⁵⁶ Andreoli A., « Psychanalyse et psychothérapie : quoi, comment et pourquoi », *Psychothérapies*, 22, 2002/1, pp. 9-19.

⁵⁷ Spira M., « Psychanalyse, psychothérapie et société », *Psychothérapies*, 22, 2002/4, pp. 267.

jusqu'à prôner un réexamen du processus analytique lui-même dont le déploiement pourrait alors, peut-être, s'envisager dans d'autres cadres que celui de la cure⁵⁸. La recherche systématique en psychanalyse perd, certes, quelque chose de l'inattendu pourtant au cœur de la méthode analytique. Mais par ailleurs, elle peut contribuer à mettre en lumière des processus psychiques à l'œuvre, révélés par la pratique et mis à l'épreuve par la recherche.

Cette notion de « mise à l'épreuve » nous amène à énoncer le second problème que nous souhaitons évoquer ; il s'agit de la possibilité de valider nos données générées par un matériel de recherche – donc, non directement cliniques – par des interprétations à partir des théories psychanalytiques. Gori l'affirme avec conviction : « [...] les conditions de validité de la psychanalyse comme théorie et comme pratique [...] ne trouvent leur garantie que dans la méthode. »⁵⁹ Pour cet auteur, seule la portée d'un acte d'énonciation peut-être un indice de validité de la psychanalyse qui voient ainsi se lier l'une à l'autre éthique et épistémologie. Toutefois, nous pouvons sans nul doute nous appuyer sur cet autre extrait de Gori⁶⁰ :

Aussi l'épistémologie m'apparaît-elle comme essentielle à devoir rappeler tant aux analystes qu'aux scientifiques traditionnels que la *preuve* ne repose dans tous les cas que sur une *décision* : s'arracher au sensible et à l'évidence pour se vérifier dans la portée d'un acte d'énonciation. Et ce, quel que soit le dispositif conceptuel et expérimental qui la crée plus qu'il ne la révèle comme réalité empirique, "réalité voilée" [...] et non réalité transcendante.

Il s'agira pour nous, tout au long de notre recherche, de nous tenir à distance d'une forme de naturalisation ou de réification de notre objet. C'est-à-dire que sur le plan strictement théorique, nous veillerons à toujours éclairer le lecteur quant à « l'espace d'interlocution » d'où émergent les concepts repris. Autrement dit, chaque concept, chaque élément de la théorie ne sera pas entendu

⁵⁸ Reith B., « Psychanalyse, psychothérapie et psychothérapie psychanalytique : plaider pour un esprit d'investigation », *Psychothérapies*, 22, 2002/1, pp. 29-39.

⁵⁹ Gori, *op.cit.*, p. 14.

⁶⁰ *Id.*, p. 45.

comme une « vérité en soi » mais bien comme issu singulièrement de la rencontre entre un auteur et « l'objet réel » de son investigation tel qu'il se laisse entendre dans sa pratique, ou entre deux auteurs théorisant à partir d'un même objet réel. Il s'agit pour nous, en quelque sorte, d'emprunter la voie d'un constructivisme modéré⁶¹ dont nous pouvons trouver une percutante démonstration chez Latour⁶² et qui s'accommode extrêmement bien de l'objet même de notre recherche et de la pensée de notre auteur de référence principal : D.W. Winnicott. En effet, tout au long de cette recherche nous tenterons de naviguer dans cette « aire intermédiaire », cette zone floue qui nous sépare et nous relie au monde extérieur. Les objets – qu'il s'agisse d'un « doudou », d'un autre dont on tombe amoureux ou d'un objet de recherche scientifique – ne peuvent qu'être « *trouvés-crés* ». Il nous importera, donc, de toujours spécifier l'espace-temps spécifique au sein duquel chaque modèle ou concept a été trouvé-créé et d'explicitier les rapports qu'il entretient avec le reste de la théorie ou d'autres concepts qui paraissent proches ou, au contraire, contradictoires.

Rappelons également que les auteurs auxquels nous nous référerons – et c'est tout particulièrement le cas de Winnicott – déploient leur pensée à partir de leur pratique d'analyste. Notre traitement secondaire de leurs théories, s'il est contextualisé de façon systématique, ne déliera aucunement les concepts et les circonstances cliniques qui ont permis aux auteurs de les inventer ; cela permettra donc de respecter cette intrication entre épistémologie et éthique propre à la psychanalyse et soulignée par Gori⁶³.

Par ailleurs, nos propres tentatives de conceptualisation seront toujours, parfois de façon non explicite, générées par notre propre pratique en tant que clinicien ; il nous a toujours paru inconcevable, pour cette raison épistémologique, de produire une recherche clinique sans en avoir la moindre pratique.

⁶¹ Janssen C., Bartiaux F., De Neuter P., Frogneux N., « Couples et interdisciplinarité : les rencontres du différent », In Collart P. (dir.), *Rencontre avec les différences entre sexes, sciences et cultures*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, Intellection, 8, 2009, pp. 19-36.

⁶² Latour B., *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, France, Les empêcheurs de tourner en rond, 1996.

⁶³ Gori R., 2008, *op. cit.*

En outre, dans la façon dont nous traiterons notre matériel de recherche, nous nous autoriserons, voire même nous imposerons, un remaniement de nos hypothèses, une redéfinition de nos modèles, à chaque fois que la parole des personnes interrogées dans le cadre de cette recherche nous l'imposera. Ce sera toujours de cette tension entre ces différents espaces d'interlocution qu'émergeront notre propre pensée et nos propositions théorico-cliniques.

Aussi est-ce avec ce qui se dérobe à lui, que l'analyste, comme poussé par une exigence intérieure, va effectuer un travail d'élaboration théorique. De la même façon que la folie lorsqu'elle fait éclater les croyances et surgir une vérité, la "théorie folle" psychanalytique est, à de tels moments, en mesure de faire émerger un dire de vérité. Mais ceci n'a lieu que si l'analyste accepte d'être lui-même délesté de la maîtrise du savoir et abandonne par là une illusoire protection⁶⁴.

Enfin, il nous importera de faire retour à la clinique plus radicalement encore en bout de parcours. En effet, l'objectif de notre travail est sans nul doute d'éclairer la clinique sous l'angle de la « transitionnalité » et de la « capacité d'illusion ». Nous avons déjà évoqué les difficultés d'individus dont les tonalités semblent nouvelles et qui nous paraissent remettre en question certains paramètres du dispositif clinique lui-même. Autrement dit, nous partons d'un principe simple : si philosophes, sociologues, psychologues et psychanalystes s'accordent à dire que la société s'est transformée (et continue d'ailleurs de le faire), si les cliniciens attestent d'une transformation, si pas du sujet lui-même, au moins des modalités de sa plainte et de son adresse⁶⁵, il nous est par conséquent inconcevable que les dispositifs cliniques d'inspiration analytique ne soient pas repensés de façon à pouvoir accueillir et répondre adéquatement à ces nouvelles demandes. Nous pensons qu'une meilleure compréhension des processus en jeu dans l'établissement et le maintien de liens affectifs constitue une voie intéressante pour insuffler quelques

⁶⁴ Mannoni M., *La théorie comme fiction : Freud, Groddeck, Winnicott, Lacan*, Paris, Seuil, 1979, p. 35.

⁶⁵ Voir, par exemple, Lesourd S., *Comment taire le sujet ? : Des discours aux parlottes libérales*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2006.

changements de dispositifs opportuns pour les cliniciens. Nous tenterons donc, au terme de notre travail, de montrer à travers quelques vignettes et cas cliniques en quoi la prise en compte de la transitionnalité, telle que nous la développerons par la suite, a des implications directes sur le dispositif mis en place par le praticien. L'exploration « après-coup » des effets sur notre pratique et sur nos patients de ce qui aura émergé de notre travail de recherche en constituera pour nous une ultime validation ; nous espérons parvenir à la laisser percevoir suffisamment par le lecteur pour qu'il puisse, à son tour et à travers cet ultime « espace d'interlocution », s'approprier les résultats de notre travail.

Nous pouvons, dès lors, entendre la clinique comme l'un des inspireurs de la recherche, comme un ensemble de balises qui nous guidera tout au long de celle-ci, et comme le lieu même que nous nous proposerons de transformer partiellement au regard des conclusions de notre recherche. En ce sens, notre travail se situe bien dans le champ de la clinique psychanalytique et répond sans doute aux critères de ce que Ricœur décrivait comme modèles mixtes⁶⁶ articulant des moments d'*explication* de ce qui se présente spontanément, suivis d'une *transformation* de ce qui s'est présenté à l'état naturel par l'explication elle-même. Ce modèle, certes complexe, nous semble le plus à même de répondre aux attentes à la fois du chercheur et du clinicien que nous sommes. Comme nous l'avons déjà explicité, cette dimension paradoxale de la recherche en psychanalyse s'accorde assez bien avec la pensée de Winnicott qui restera pour nous l'auteur-phare auquel nous nous référerons.

Pour conclure sur ce point, nous pensons, comme d'autres auteurs⁶⁷, que la posture qui consiste à développer la théorie analytique à partir de la clinique et celle, opposée, par laquelle il s'agit de rechercher des « preuves » de sa théorie dans la clinique ne peuvent qu'être complémentaires. Il y a certes un écart incompressible entre théorie et pratique mais « il est un espace de travail, pas un 'défaut' à réduire »⁶⁸. Ce serait de cette tension continue entre les théories et ce qui, de la clinique, leur échappe qu'émergerait ce que Green nomme

⁶⁶ Ricœur P., *op. cit.*

⁶⁷ Lambertucci-Mann S., « Epistémologie et psychanalyse », *Revue française de psychanalyse*, 5/2004, 685, pp. 1675-1679.

⁶⁸ Donet J.L. cité par Lambertucci-Mann, *id.*

la « pensée clinique » : « un mode original et spécifique de rationalité issu de l'expérience pratique »⁶⁹.

D'une certaine façon, Winnicott évoque cette « pensée clinique » en préfaçant *Playing and Reality* avec un humour bien pensé : “*To my patients who have paid to teach me.*”⁷⁰

1.2. Winnicott comme auteur-phare : au risque de la pensée unique ?

Pour couper court à tout malentendu, précisons d'emblée qu'il ne s'agit pas ici de produire un travail à propos de Winnicott. Ce dernier ne constitue pas notre objet de recherche. Cependant, les théories de cet auteur nous offrent un cadre privilégié pour cerner notre objet et tenter de le saisir afin que nous puissions, dans un second temps, y apporter quelque éclaircissement nouveau. L'objet de notre thèse n'est donc pas « la pensée de Winnicott » mais plutôt la construction des liens intersubjectifs, ou encore l'établissement de liens entre un individu et le monde qui lui est extérieur. D'ailleurs, de cette pensée, nous ne reprendrons et développerons que les quelques aspects susceptibles de nous aider à cheminer vers la circonscription de notre objet de recherche et l'élaboration de nos propres modèles. Nous ne serons donc pas systématique dans la façon dont nous déploierons les nombreux concepts développés par Winnicott mais nous préfererons avancer pas-à-pas, choisissant par moment de nous arrêter rigoureusement sur l'un ou l'autre article qui nous semble déterminant pour alimenter et poursuivre notre réflexion.

Précisons encore, même si nous le ferons bien davantage ultérieurement, que lorsque nous parlons de liens « intersubjectifs », nous le faisons en restant pleinement inscrit dans le champ psychanalytique. C'est-à-dire que l'« entre-sujets » dont il est question concerne des individus munis d'un inconscient et travaillés par le pulsionnel ; en aucun cas il ne serait à entendre que nous nous inscrivons dans la voie d'une psychologie interactionniste. Nous pensons simplement, tout comme Roussillon⁷¹, qu'il serait dommageable pour la psychanalyse de laisser à ces autres approches cette question déterminante qu'est l'intersubjectivité.

⁶⁹ Green A. cité par Lambertucci-Mann, *id.*

⁷⁰ Winnicott D.W. [1971], *art. cit.*

⁷¹ Roussillon R., 2008, *op. cit.*

Ce point étant éclairci, il va de soi qu'une dérive possible de notre démarche serait de nous embourber nous-même dans une pensée univoque et de ne proposer qu'une relecture « au chausse-pied » de notre objet de recherche de façon à ce qu'il s'intègre parfaitement à la théorie de Winnicott. Nous serons, dès lors, attentif à plusieurs choses.

La première est évidemment de rester critique vis-à-vis des conceptualisations de cet auteur. Nous ne chercherons pas à dissimuler artificiellement notre enthousiasme par rapport aux apports théorico-cliniques considérables de Winnicott, mais il nous importera de discuter les points qui nous semblent obscurs, parfois contradictoires, ainsi que ce qui nous apparaît comme manques ou limites de ce qu'il nous propose. Par exemple, nous pointerons la difficulté de circonscrire, en lisant Winnicott, les notions de « fantasme », « fantasmatisation », ou « réalité intérieure ». Nous nous interrogerons également quant à la place qu'occupe (ou non) le « sexuel » dans l'œuvre de l'auteur, etc.

Par ailleurs, et comme nous venons de le développer, les concepts de Winnicott seront (re-)trouvés-crés par nous-même. Autrement dit, il est évident que nous en proposerons notre propre lecture et une articulation à notre objet de recherche, par essence, inédite. Une façon de dégager notre propre reprise de cette pensée consistera à envisager la façon dont d'autres auteurs – Roussillon, Kaës, Green et bien d'autres – reprennent à leur façon, et en les développant de façon singulière, quelques aspects de la théorie de Winnicott. Ceci nous permettra, par ailleurs, d'en actualiser les concepts à la lumière d'auteurs-cliniciens dont les écrits sont plus récents, voire actuels.

Précisons encore que nous reprendrons essentiellement chez Winnicott les éléments de sa théorie qui nous permettent d'entendre avec plus d'acuité ce qui relève du rapport entre un individu et son monde extérieur à savoir, les « phénomènes transitionnels », la « capacité d'illusion » et le développement du « moi » par différenciation d'avec ce qui serait « non-moi ». Bien entendu, par souci de rigueur et de clarté du propos, cela nous amènera à envisager d'autres aspects connexes de la théorie de Winnicott dont la forte cohérence interne fait de ses élaborations un véritable système de pensée. Comment parler du développement du moi à partir de cet auteur sans évoquer « la mère suffisamment bonne » ? Comment parler de la capacité d'illusion sans la lier d'emblée à la désillusion ?

De la même manière, il nous sera très utile de situer Winnicott par rapport à ses collègues contemporains de la Société britannique de psychanalyse, dans un contexte institutionnel très particulier, puisque son positionnement « intermédiaire » – en référence à la création du “*Middle Group*” et son refus d’appartenance électorale à l’École kleinienne ou annafreudienne – est lui-même parfaitement congruent au regard de sa théorie.

Mais pourquoi choisir un auteur de référence principal et ne pas investiguer plus largement le champ psychanalytique par rapport à notre objet de recherche ? Si l’on suit Roussillon⁷² :

On ne peut donc se passer de la théorie, même pour la pratique, et pour pouvoir suspendre efficacement la théorie il faut en avoir une, ou plutôt plusieurs ; je plaide pour la pluralité de la théorie et de la théorisation, c’est dans la pluralité que la théorie perçoit qu’elle est une forme de construction particulière, une forme d’interprétation et non une vérité révélée comme dans la position d’école et de militantisme.

Notre travail clinique ne peut que nous encourager à valider une telle proposition. Par ailleurs, et au risque du paradoxe, cette façon de refuser toute forme de dogmatisme est en parfaite adéquation avec les idées de Winnicott qui, nous en reparlerons, a été jusqu’à demander par écrit à Anna Freud et Mélanie Klein de dissoudre leurs propres écoles⁷³.

Les « grandes » théories psychanalytiques sont tellement hétérogènes les unes par rapport aux autres qu’il nous semble indispensable, dans un souci de rigueur et pour des questions épistémologiques, d’en choisir une comme point de départ ou, plus précisément, comme *point d’arrimage* de notre recherche. Cette hétérogénéité théorique est un aspect de la psychanalyse qui fait l’objet de nombreuses critiques puisqu’elle lui confère une apparence relativiste, « bricolée », avec des concepts difficilement transposables d’un auteur à l’autre. Celle-ci tient probablement au point de départ de

⁷² Roussillon R., *op. cit.*, p. 5.

⁷³ Winnicott D.W., 1989 [1987], *op. cit.*.

ces « grandes » théories : la clinique. Les cliniques distinctes des uns et des autres leur donnent à voir des réalités humaines différentes les conduisant à en proposer des éclairages théoriques singuliers. Cependant, il est important que nous nous rappelions deux choses.

La première est que l'objet de toutes ces théories reste le sujet humain, son développement, son mode de fonctionnement, son éventuelle souffrance et son mode de rapport à lui-même et au monde extérieur. Ce « réel » est fondamentalement commun à toutes ces théorisations même si, par des effets de construction singulière et de cadres cliniques différents, elles semblent parfois difficilement inter-pénétrables.

La seconde est que ces « grandes » théories se fondent toutes sur une pensée *princeps* qui est celle de Freud. Chaque auteur la lit à sa façon, se la réapproprie, la critique et y apporte des éléments nouveaux mais la théorie freudienne reste le point de départ de tous ces développements. Dès lors, ce qui peut sembler, aux dires de quelques détracteurs de la psychanalyse⁷⁴, être une obsession et une affiliation dogmatique qui entraînerait une référence systématique aux textes pourtant anciens de Freud, nous apparaît bien au contraire comme la démonstration d'une grande rigueur épistémologique. Conscient que nous ne partons jamais de rien, nous ne nous contentons pas de mentionner brièvement les apports d'auteurs récents comme si chaque concept était indépendant du contexte socioculturel qui lui a donné naissance ainsi que de son histoire et de son déploiement. A la manière sans doute des philosophes⁷⁵, il nous semble qu'un travail d'élaboration en référence à la psychanalyse qui soit rigoureux nécessite de retracer l'histoire d'un concept à travers les textes et d'en comprendre les conditions d'émergence. Cette démarche était également celle de Winnicott qui s'en est expliqué, notamment, de la façon suivante : « [...] si on ne disposait que de la littérature remontant à une vingtaine d'années, on pourrait croire que la théorie psychanalytique ne faisait place à aucun autre exposé de la génitalité féminine que celui qui présente la femme comme un homme châtré. »⁷⁶

⁷⁴ Meyer C. et al., *Le livre noir de la psychanalyse : vivre, penser et aller mieux sans Freud*, France, Editions Les Arènes, 2005.

Onfray M., *Le crépuscule d'une idole*, Paris, Grasset, 2010.

⁷⁵ Ou du moins à la manière de ce qu'ils devraient être. Voir Roudinesco E., *Mais pourquoi tant de haine ?*, Paris, Seuil, 2010.

⁷⁶ Winnicott D.W., 1990, *op. cit.*, p. 66.

Ces deux rappels nous amènent à préciser encore notre démarche.

Premièrement, l'hétérogénéité des théories psychanalytiques nous impose d'en choisir une comme fondation de nos propres élaborations. Il serait absolument incongru de passer d'un auteur à un autre – par exemple, de Winnicott à Lacan – comme si les élaborations de ces auteurs étaient transposables l'une par rapport à l'autre. Le choix de Winnicott comme *auteur-phare* – comme guide, donc, et non comme objet de recherche ni comme maître à penser – s'est imposé de lui-même par sa prise en compte systématique de l'environnement et de ses conséquences sur le développement psychique de l'individu ; celle-ci permet, dès lors, d'élaborer une véritable *théorie de l'intersubjectif en psychanalyse*⁷⁷. Comment, en effet, penser ces questions-là à partir de Lacan pour qui l'intersubjectivité est « ce qui est le plus étranger à la rencontre analytique » allant jusqu'à proclamer que l'expérience freudienne « ne fleurit que de son absence. »⁷⁸

Deuxièmement, nous confronterons quelques aspects de la théorie de Winnicott à notre propre examen critique mais aussi à d'autres auteurs proposant des conceptions très différentes à partir d'un même « réel ». L'exemple le plus évident est la mise en perspective des (non-)rapports entre Winnicott et Lacan. Ici encore, il ne s'agira pas de nous immerger dans la pensée de Lacan mais bien d'aller y chercher quelques points spécifiques qui semblent dire autre chose ou parler autrement de notre objet de recherche. Par exemple, nous tenterons de mettre en tension – plus qu'en rapport – « l'objet *a* » de Lacan avec « l'objet transitionnel » de Winnicott. Notons qu'en l'occurrence, ce sont les auteurs eux-mêmes qui nous invitent à penser cet éventuel rapprochement. En réalité, nous procéderons comme naît le « moi » dans la théorie de Winnicott, c'est-à-dire par *différenciation progressive*⁷⁹. Ce travail nous permettra dans un premier temps de faire émerger avec précision les concepts de l'auteur anglo-saxon et, dans un second temps, d'en dégager nos propres propositions théorico-cliniques.

⁷⁷ Roussillon R., 2008, *op. cit.*

⁷⁸ Lacan J., 1991, *op. cit.*, p. 21.

⁷⁹ Winnicott D.W. [1945], « Le développement affectif primaire », In Winnicott D.W., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Trad. fr par J. Kalmanovitch, Paris, Payot, 1969, pp. 57-71.

Troisièmement, nous prendrons le temps d'explorer – en quelque sorte, comme phénomène d'« après-coup » – l'affiliation freudienne des concepts que nous emprunterons à Winnicott ; ce sera particulièrement le cas en ce qui concerne « l'illusion ».

Enfin, il est essentiel de se rappeler, une fois encore, que c'est avant tout notre propre pensée qui s'élaborera tout au long de cette recherche. Avec Winnicott comme « phare », d'autres auteurs comme « balises », Freud comme « point de départ » et la clinique comme « boussole », nous tenterons de naviguer humblement vers notre propre théorisation afin qu'elle puisse, à son tour, trouver une certaine utilité dans sa réappropriation par d'autres auteurs et cliniciens : « [...] alors réjouissons-nous d'être nous-mêmes, et réjouissons-nous de voir ce que nous faisons quand c'est dans les travaux des autres que nous le rencontrons. »⁸⁰

1.3. Deux champs d'expression d'un même phénomène

1.3.1. Deux lieux distincts pour une même question : les « doudous » et les couples

Comme nous tenterons de le montrer dans le point suivant, l'objet de notre recherche est un *processus*. Plus encore, il s'agit de chercher la *base* d'un processus, en l'occurrence du processus de lien. Autrement dit, il nous importe de saisir un élément essentiel à ce qui, psychiquement, permet aux personnes de se lier affectivement les unes aux autres. Le défi est important puisque, a fortiori, nous n'avons accès qu'à d'éventuelles manifestations de ce processus. Il nous faudra donc relever, observer, entendre et analyser différentes manifestations dans la mesure où celles-ci nous en apprennent à propos de notre objet.

Une première façon d'aborder cette question de la base de la capacité à se lier affectivement aux autres est d'en envisager les prémices. Il s'agit d'investiguer l'ouverture aux tout premiers liens affectifs de l'enfant (principalement dirigés vers les parents). Pour cela, nous avons choisi de nous intéresser plus spécifiquement aux premiers objets d'attachement des enfants. Pourquoi ces objets ? Tout d'abord, parce que ces premiers objets envisagés comme premières

⁸⁰ Winnicott D.W., 1989 [1987], *op. cit.*, p. 167.

possessions « non-moi »⁸¹ sont propices à saisir la mise en branle des processus permettant à l'enfant de se différencier de son environnement augurant un lien possible aux autres. Aussi, la concrétude de ces objets permet l'observation et le repérage – par les chercheurs mais aussi par les professionnels de l'accueil de la petite enfance et les parents eux-mêmes – des manifestations de ces premiers liens. Bien entendu, ces objets visibles ne sont que le support d'un processus psychique mais disons qu'ils nous indiquent, en quelque sorte, où chercher. La dynamique des processus à l'œuvre se laissera saisir par le jeu avec l'objet et, en particulier, l'alternance présence/absence actualisée à travers l'objet par l'enfant. Nous verrons comment des parents peuvent nous raconter l'histoire des premiers liens affectifs de leur enfant à partir de l'histoire de ses premiers objets investis d'une façon particulière.

Nous pourrions en rester là et développer le temps d'une thèse l'observation et l'analyse de l'attachement à ces premiers objets. Cependant, notre objet n'est pas spécifiquement celui-là. En effet, nous désirons saisir ce qui, de ce processus basal, persiste et se développe au cours de la vie. C'est cette idée d'un processus de lien émergeant et se complexifiant tout au long de l'existence qui nous fait choisir D.W. Winnicott comme auteur de référence. L'auteur, d'emblée, présente les phénomènes transitionnels comme « une tâche humaine interminable qui consiste à maintenir, à la fois séparées et reliées l'une à l'autre, réalité intérieure et réalité extérieure »⁸². Autrement dit, ce qui se met en place dans la prime enfance serait une *capacité* et non pas une différenciation faisant suite à des liens « moi-environnement » établis une fois pour toutes. Il y aurait donc sans cesse un processus qui continue d'être à l'œuvre tout au long de la vie.

Par ailleurs, Winnicott présente les premiers phénomènes transitionnels comme ouvrant aux possibilités de *jouer*, mais aussi à l'art, la culture et la religion⁸³. Ces phénomènes seraient-ils du même ordre ? Nous ne le pensons pas. Par contre, il nous semble vraisemblable de penser que l'ouverture de l'« aire intermédiaire » conduisant aux premiers phénomènes transitionnels constitue une base fondatrice qui, se complexifiant, donnera lieu à ces autres potentialités. C'est bien en ce sens que Winnicott étudie ce qu'il

⁸¹ Winnicott D.W. [1971], *art. cit.*

⁸² Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*, p. 30.

⁸³ Winnicott D.W. [1971], *art. cit.*

nomme lui-même « l'essence de l'illusion, celle qui existe chez le petit enfant et qui, chez l'adulte, est inhérente à l'art et à la religion »⁸⁴ et qu'il perçoit également dans la capacité de se lier aux autres⁸⁵. S'il est établi qu'à un certain stade de développement, il est demandé à l'enfant de savoir clairement définir ce qui est de l'ordre de la réalité objective et ce qui relève du subjectif, il n'en reste pas moins qu'à l'âge adulte nous ayons recours à ce processus d'illusion que nous définirons plus précisément dans la suite de notre texte et que nous situerons au cœur de notre recherche. « Nous autres, adultes, faisons appel à l'art et à la religion dans ces moments de détente dont nous avons tous besoin au cours de la mise à l'épreuve de la réalité et de notre acceptation de celle-ci. »⁸⁶

C'est dans cette perspective qu'il nous paraît pertinent d'investiguer un autre lieu mettant en scène des liens affectifs. Il s'agit d'appréhender une complexification possible de cette capacité princeps. Nous avons alors pensé – de par notre pratique clinique, mais aussi au vu d'une littérature récente à ce sujet – à nous intéresser aux couples. Les liens de couple mettent au défi notre hypothèse et la théorie analytique elle-même dans la mesure où ils semblent présupposer une certaine réciprocité au moment même de la construction du lien. Il nous paraît également particulièrement intéressant de nous occuper de ces liens dans la mesure où ils constituent à la fois des liens affectifs potentiellement forts (en tous les cas avec des conséquences importantes sur la vie des personnes), établis à l'âge adulte et extra-familiaux (au sens de la famille d'origine). Notre travail consistera à tenter d'y repérer la complexification du processus basal à l'œuvre dans les tout premiers liens que nous aurons préalablement étudiés. A moins bien sûr qu'il s'avère que ces liens-là soient radicalement différents et reposent sur d'autres fondements ; c'est cela que nous souhaitons mettre à l'épreuve, notamment de façon empirique.

Soyons précis ; il ne s'agira pas de réduire des phénomènes aussi complexes que la mise en couple de deux personnes à la « simple » question des phénomènes transitionnels tels qu'ils se

⁸⁴ Winnicott D.W. [1975], *ibid.*

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ Winnicott D.W. [1952], « Psychose et soins maternels », In Winnicott D.W., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, trad. fr., 1958, p. 193.

manifestent à travers les premiers objets d'attachement des enfants. Mais nous tenterons *de saisir la base de ces phénomènes transitionnels et leur développement* en nous appuyant sur ces deux lieux au sein desquels les êtres humains tentent, de façon vitale pourrait-on dire⁸⁷, de se débrouiller avec les autres « qui comptent pour eux » et pour qui ils espèrent compter en retour.

1.3.2. Processus en jeu et actualité des phénomènes : deux questions articulées

L'objet de notre recherche articule deux niveaux : 1) les processus fondamentalement en jeu dans le lien affectif à d'autres 2) différentes figures que les liens affectifs (parents-enfants, couple) prennent de nos jours et dans notre société où semblent s'entremêler l'élargissement des réseaux sociaux et la fragilisation du lien social. Ces deux niveaux croisent les dimensions *psychologique* et *sociale*.

Les enjeux du premier niveau (psychologique) seront explicités dans les points ultérieurs. En ce qui concerne le second niveau (social), il est important que nous en disions d'ores et déjà quelque chose. En effet, notre intention n'est absolument pas d'affirmer l'une ou l'autre thèse concernant notre société contemporaine observée à partir de ce prisme à la fois riche et déformant qu'est notre pratique clinique. D'autre part, il ne s'agira pas non plus de prétendre recueillir un matériel de recherche susceptible d'être interprété à la manière du sociologue que nous ne sommes pas.

Cependant, il s'agira dans un premier temps de recherche de comprendre comment un objet peut faire lien. Or, l'attachement à l'objet et sa « construction » sont le fait psychologique du petit enfant, mais ces processus engagent de manière essentielle les relations entre lui, ses parents et les professionnels de la petite enfance. Et ces relations s'appuient toujours sur des modèles culturels qui leur servent de guides. Ces repères se trouvent socialement mis à mal aujourd'hui et en appellent à des formes de renouvellement ; c'est ce qu'affirment tant des cliniciens (Lebrun, 1993, Lesourd, 2006) que des sociologues (Ehrenberg, 2001, de Singly, 2005) et des philosophes (Bauman, 2004).

Il en va de même pour la question du couple dans ses manifestations actuelles. Même si, fondamentalement, le choix

⁸⁷ Que l'on pense aux expériences de Spitz sur l'hospitalisme ou aux nombreux suicides et dépressions générés par des ruptures amoureuses.

amoureux réciproque est singulier, reposant sur des processus psychiques et la vie fantasmatique et pulsionnelle des individus, les représentations et discours sociaux ainsi que les modèles culturels pèsent bien évidemment sur la façon dont les individus vont former, aujourd'hui et dans notre société, des liens de couple. Or, une fois encore, nombreux sont les signes qui nous laissent entrevoir une transformation importante des modalités du lien de couple. Des philosophes se demandent si le mariage a encore un avenir⁸⁸, des sociologues tentent d'énoncer ce que seraient les nouveaux enjeux des couples d'aujourd'hui⁸⁹ ou inventent de nouvelles catégories de couples⁹⁰ et des psychologues et/ou psychanalystes s'interrogent quant à l'actualité d'une clinique du couple de plus en plus recherchée par les individus⁹¹. Nous pouvons ajouter à ces réflexions scientifiques et cliniques l'envahissement des médias par les questions relatives aux nouvelles formes du couple et aux modalités inédites de rencontre comme, par exemple, celles qui se « réalisent » sur Internet⁹².

A travers notre recherche, nous tenterons donc d'articuler en permanence les dimensions psychologique et sociale inhérentes à notre objet d'étude. Une telle articulation permet deux choses. Premièrement, le recours à la métapsychologie nous apporte une compréhension plus fine des phénomènes observés qui nous autorise à aller au-delà de ce qui s'offre à l'œil du chercheur. Deuxièmement, le relevé plus systématique des phénomènes observés tel que proposé, notamment, par les sociologues nous permet de mesurer l'impact des transformations sociales sur les façons dont peuvent s'exprimer des processus psychiques ainsi que sur les individus eux-mêmes soumis à certaines tensions « moi – environnement ».

Les propositions de Winnicott facilitent l'articulation de ces deux niveaux en mettant déjà lui-même en lien les réalités extérieure et intérieure. Cela constitue l'objet même de ses recherches. L'auteur affirme que sa théorie « présuppose que vivre créativement témoigne

⁸⁸ Abel O., *Le mariage a-t-il encore un avenir?*, Paris, Bayard Centurion, 2005.

⁸⁹ de Singly F., *Libres ensemble : l'individualisme dans la vie commune*, Paris, Nathan, 2000.

de Singly F., *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan, 2004 [1996].

⁹⁰ Chaumier S., *L'amour fissionnel : le nouvel art d'aimer*, Paris, Fayard, 2004.

⁹¹ De Neuter P., Bastien D. (dir.), *Clinique du couple*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2007.

⁹² Marquet J., Janssen C., 2009, *op. cit.*

d'une bonne santé et que la soumission [à l'environnement extérieur] constitue, elle, une base mauvaise de l'existence ». Winnicott poursuit : « Il est vraisemblable que l'attitude générale de notre société et l'atmosphère philosophique de notre époque favorisent une telle conception ; elle aurait pu ne pas être la nôtre en d'autres lieux et d'autres temps. »⁹³ Nous pensons que cette proposition de Winnicott, comme nous l'avons déjà explicité dans notre introduction, ne fait que se confirmer aujourd'hui, dans notre société.

Quoi qu'il en soit, la volonté d'articuler les dimensions psychologique et sociale inhérentes à notre question de recherche sans chercher à généraliser les données issues de quelques entretiens, d'études de cas et/ou de la clinique a quelques conséquences méthodologiques.

⁹³ Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*, p. 128.

2. Réflexions et dispositifs méthodologiques

[...] logical thinking takes a long time and may never get there, but the flash of intuition takes no time and it gets there immediately. Science needs both of these ways of going along⁹⁴.

Nous avons choisi de présenter et de discuter nos différents dispositifs méthodologiques avant même de nous lancer dans l'exploration théorique des concepts que nous souhaitons mettre au travail, et donc bien avant d'explicitier nos hypothèses mises à l'épreuve par ces mêmes dispositifs.

L'inconvénient d'une telle structuration de notre texte est qu'elle nous conduit à évoquer certains points essentiels de notre thèse avant tout autre développement préalable. Par exemple, lorsqu'il s'agira de présenter notre dispositif de recherche concernant ce qui se joue dans l'établissement de liens de couple, nous mentionnerons les deux questions essentielles auxquelles nous souhaitons répondre par notre dispositif de recherche sans pouvoir, à ce stade, en expliciter chaque aspect. Nous proposons donc au lecteur qui le souhaite de revenir à ce chapitre méthodologique à chaque étape de notre texte impliquant un recueil de données. Cependant, en introduisant, pour ainsi dire, notre texte par ces éléments méthodologiques, il s'agit pour nous de permettre au lecteur de s'engager dans une lecture plus fluide qui ne souffrirait pas de mises en abîme trop conséquentes ; celles-ci présenteraient le risque de faire perdre le fil de notre pensée et de notre développement. Or, les enchevêtrements permettant de nous suivre, des premiers objets d'attachement des enfants jusqu'aux relations de couples, sont pour nous essentiels puisqu'ils sont, d'une certaine manière, le cœur même de notre thèse. C'est donc par souci d'allègement, de fluidité et dans le but de mieux rendre compte de notre propre processus réflexif que nous vous proposons d'emblée un parcours exhaustif des dispositifs qui ont contribué à nous faire cheminer tout au long de notre recherche.

Par ailleurs, cette façon de rassembler les dispositifs de recherche en un seul point nous permettra également de discuter

⁹⁴ Winnicott D.W. [1965a], "New Light on Children's Thinking", In Winnicott C., Shepherd R., Davis M. (Eds), 1992, *op. cit.*, p. 157.

globalement nos choix méthodologiques en insistant, par exemple, sur notre usage de méthodes quantitatives et qualitatives.

2.1. Contexte et croisement de méthodes

2.1.1. Un contexte particulier

La première partie empirique de notre travail reprend des éléments issus d'une recherche menée en collaboration avec Jean-Luc Brackelaire et Anne-Christine Frankard durant trois années, rejoints par Sophie Tortolano la dernière année. Cette recherche visait l'étude psychologique et sociale de la place et du sens actuels des premiers objets d'attachement dans les relations entre les jeunes enfants (0 – 3 ans), les parents et les professionnels du monde marchand (entreprise de création et de fabrication des objets d'attachement) et du monde non marchand (professionnels de la petite enfance : crèches, lieux d'accueil, école maternelle).

Notre réflexion s'inscrit dans le cadre d'une recherche dont le contexte est original puisqu'il s'agit d'une recherche en psychologie clinique d'orientation psychanalytique mais financée par une entreprise productrice de peluches. D'une rencontre fortuite entre *l'Université* et *le monde marchand* est né un projet riche de questions à propos des premiers objets d'attachement des enfants. Il est à souligner que le couple fondateur de l'entreprise s'est joint activement au travail-même de recherche en alimentant notre réflexion par des interrogations, des anecdotes, des constats, des hypothèses.

L'objet de notre recherche articule les processus fondamentalement en jeu dans l'attachement à ces objets et la figure qu'ils prennent de nos jours et dans notre société. Ces deux niveaux croisent, rappelons-le, les dimensions *psychologique* et *sociale*.

Les questions posées portent donc sur l'objet en lui-même *dans sa forme* (De quel type d'objet s'agit-il ? La question de la représentation animale ? Sa conception par l'entreprise ? Etc.), *dans son usage* (Son utilisation par des familles dans le cadre de « rituels » du soir ou encore, dans certains moments de la journée comme, par exemple, au moment de l'arrivée à la crèche) mais aussi, bien entendu, *dans ce qu'il a de processuel* (La question de l'objet transitionnel ou

de *l'objet-lien*⁹⁵ comme nous le proposerons). Ce que rencontre l'enfant, nous dit Winnicott⁹⁶, c'est l'objet en tant que *processus* plutôt qu'en tant que chose. Cette rencontre s'inscrit dans un espace, une « aire intermédiaire »⁹⁷ qui se situe entre la réalité interne et la réalité externe, entre le dedans et le dehors. C'est un espace qui nécessite de repenser la division traditionnelle entre la réalité matérielle et la réalité psychique. Il s'agit donc bien de saisir ce qui par essence est insaisissable : du mouvement, du passage, de l'« entre-deux ».

Le contenu du premier document de travail rédigé avec l'entreprise de fabrication de jouets et de matériel de puériculture soulignait, en ces termes, le contexte de la recherche⁹⁸ :

Les administrateurs délégués [de l'entreprise] nous demandent d'envisager la possibilité d'une collaboration scientifique, sous une forme à définir, autour des questions qui émergent des contacts avec leurs clients à propos des peluches de leurs enfants.

Nous envisagions à l'époque, avec beaucoup de prudence, voire avec une certaine méfiance, une collaboration avec le monde de l'entreprise. La méfiance a toutefois cédé la place à l'étonnement et à l'intérêt réciproque. Les questions posées souvent avec un certain désarroi par les représentants de l'entreprise suscitaient notre intérêt clinique. Lors de ces nombreux échanges, l'expérience parentale de ce jeune couple d'entrepreneurs, parents de trois enfants, a régulièrement alimenté les discussions. Ces quelques rencontres ont permis l'élaboration d'un texte clarifiant la place de chacun et visant à créer

[...] un véritable espace d'articulation et d'échange autour de la recherche. Ainsi la recherche aura une affiliation universitaire, afin de garantir son indépendance et elle sera construite dans sa logique

⁹⁵ Janssen, C., Brackelaire, J.-L., Frankard, A.-C., 2005, *art. cit.*

Brackelaire J.-L., Frankard A.-C., Janssen C., Tortolano S., 2011, *op. cit.*

⁹⁶ Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*

⁹⁷ Nous prendrons tout le temps nécessaire pour définir ce concept au cœur de notre travail de recherche.

⁹⁸ Document de travail rédigé en mai 2003 à partir des deux rencontres entre société Amtoys et les chercheurs (Brackelaire J.-L. et Frankard A.-C.).

scientifique propre donnant lieu à un rapport de recherche et faisant état de ses résultats selon ses canaux spécifiques de publication spécialisée⁹⁹.

Cet espace d'articulation et d'échange inscrit la recherche dans une dynamique de co-construction. En ce sens, le processus de la recherche était, selon nous, tout aussi important que son contenu. Ce dernier nous apparaissait comme un objet incertain, aux contours flous, pouvant difficilement se définir a priori.

La recherche s'est élaborée sur base d'un projet défini et mis par écrit, d'une méthodologie (recherche exploratoire), d'objectifs, mais ce qui est particulièrement intéressant, important et créatif, ce sont les phases d'ajustement et de réajustement du projet lors des échanges entre l'équipe des chercheurs et l'entreprise.

Bien que s'écartant des recherches-action, au sens où l'objectif de la recherche n'est pas directement lié à une action sur le terrain, elle emprunte à la dynamique des recherches-action la démarche d'ajustement et de réajustement des questions de recherche. L'espace d'articulation et d'échange décrit dans notre premier document de travail est un espace « entre-deux » ; entre le monde marchand et le monde de la recherche, entre le monde du « faire » et celui du « savoir ». Nous verrons assez vite que nous aurons à chercher le « savoir » d'abord chez ceux qui « font » et que ces derniers nous demanderont souvent ce qu'il convient de « faire ».

En fait, ce que nous cherchons à réaliser est en quelque sorte la production d'une "*grounded theory*". Ce terme de Glaser et Strauss insiste sur le fait de « relier terrain et théorie, non de les opposer, et d'insister sur la génération de théories à partir des données de terrain. »¹⁰⁰ Cette façon de penser la production de savoir par un dispositif de recherche est évidemment totalement en phase avec le paradigme psychanalytique que nous avons déjà commenté épistémologiquement.

⁹⁹ Texte servant de convention de recherche ratifiée par les différentes parties concernées.

¹⁰⁰ Olivier de Sardan J.-P., *La rigueur du qualitatif (Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique)*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2008, p. 23.

2.1.2 Deux méthodes pour un même champ empirique : croisement de méthodes quantitatives et qualitatives

[...] I think it is necessary that we should remind ourselves that human nature is too complex for evaluation by the statistical method [...] ¹⁰¹

Les différents temps de notre recherche sont l'occasion d'alterner et d'articuler des méthodes quantitatives et qualitatives.

L'intérêt d'une approche quantitative est qu'elle dessine un « décor social » au sein duquel viennent s'animer les personnes dans leur singularité.

Nous pouvons un peu mieux expliciter ce que nous entendons par « décor social ». Il s'agit d'y entendre un contexte à la fois réaliste, concret, mais aussi un certain *discours* qui s'inscrit nécessairement en chacun de nous qu'il soit ou non en accord avec nos façons d'agir, de penser, de ressentir¹⁰². Nous pouvons dire que ces données, aussi normatives soient-elles, nous indiquent probablement ce à partir de quoi chacun – parents, enfants et professionnels, et couples – se représente et investit les liens affectifs. Ce discours social auquel nous avons accès par ces méthodes quantitatives qui relèvent certaines normes de pensée ainsi que certains *habitus* sociaux nous révèlent, en quelque sorte, la partie sociale de l'inscription psychique avec laquelle les uns et les autres doivent se débattre pour créer leur rapport subjectif au monde. C'est la question du « *trouver-crée*r » qui se pose. C'est dans un même mouvement qu'il nous faut *trouver* – au sens où cela nous est proposé – des normes sociales, un discours partagé, une pensée commune, des croyances, des mythes et légendes, un système de valeurs basé sur des interdits et des prescriptions, et *créer* sa propre existence en tant que *sujet désirant*, en se réappropriant subjectivement ce qui se présente à nous. Nous reviendrons très largement sur cette question précise dans la mesure où elle s'inscrit au cœur même de nos préoccupations de recherche.

¹⁰¹ Winnicott D.W. [1953], "John Bowlby. I. Review of Maternal Care and Mental Health", In Winnicott C., Shepherd R., Davis M. (Eds), 1992, *op. cit.*, p. 424.

¹⁰² Janssen C., *L'entrée à l'université : crise, entre-deux et création de culture*, Mémoire réalisé en vue de l'obtention du grade de licencié en psychologie, Louvain-la-Neuve, Faculté de Psychologie et des sciences de l'éducation, Université catholique de Louvain, 2001, texte non publié.

Il s'agira donc d'entendre à travers des théories sociologiques mais aussi au moyen de données issues de questionnaires et traitées quantitativement d'appréhender un contexte particulier. Les entretiens et observations traités qualitativement seront donc toujours analysés et interprétés en étant resitués dans ce contexte plus large.

2.2. Premier temps de la recherche : en quête de doudous...

2.2.1. Questionnaires auprès de professionnels et de familles

Des questionnaires ont donc été construits¹⁰³ pour, dans un premier temps, nous permettre de nous faire une idée plus précise du phénomène tant du point de vue de son ampleur que de la façon dont ces objets sont utilisés au quotidien.

PREMIER QUESTIONNAIRE

Il semblait intéressant pour notre équipe de recherche¹⁰⁴ de nous adresser d'abord à des crèches ; cela nous permettait d'obtenir très rapidement des informations à propos d'un grand nombre d'enfants et recueillies auprès de professionnels de l'accueil de la petite enfance. De cette façon, nous avons pu obtenir une foule d'informations concernant d'une part, l'enfant et son « doudou » et d'autre part, la crèche, son fonctionnement et, plus directement, la façon dont les « doudous » sont gérés dans ces milieux d'accueil.

Tous les questionnaires ont été envoyés par courrier postal suite à un premier contact téléphonique. Ce courrier était accompagné d'une enveloppe pré-timbrée et adressée à la Faculté de Psychologie de l'Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve) afin de maximiser nos chances d'obtenir un nombre conséquent de réponses. Et, effectivement, 40 crèches sur 60 contactées ont répondu favorablement.

¹⁰³ Voir Annexes.

¹⁰⁴ Nous rappelons au lecteur que ce temps de recherche à propos des premiers objets d'attachement des enfants a été mené en collaboration avec Jean-Luc Brackelaire et Anne-Christine Frankard.

Notre échantillon se compose de 40 crèches dont 20 se présentent comme étant *subventionnées* par l'Office National de l'Enfance (ONE).

Le questionnaire qui leur a été adressé nous permet de connaître le *nombre d'enfants* accueillis par crèche, si elles s'organisent par *sections* ou non, le *mode de répartition* par sections, le *nombre de professionnels* constituant l'équipe de travail, le *mode de gestion du « doudou »* de l'enfant (rangé systématiquement, toujours donné quand l'enfant le réclame ou laissé à disposition de l'enfant en permanence) et *la (les) fonction(s) assignées au « doudou »*.

En ce qui concerne les différentes fonctions du « doudou », celles-ci ont été identifiées sur la base de la littérature mais aussi à partir des premiers entretiens qui ont été effectués à titre exploratoire auprès de professionnels : rassurer l'enfant, développer ses capacités ludiques, l'encourager ou au contraire le freiner dans son entrée en contact avec les autres, développer ses capacités créatrices.

Il est demandé aux personnes répondant au questionnaire de marquer leur degré d'accord ou de désaccord au moyen d'une échelle de Likert à 7 niveaux allant de « *pas du tout d'accord* » à « *tout à fait d'accord* ».

Enfin, nous demandons si le questionnaire est rempli par une ou plusieurs personnes et le degré d'accord supposé entre les réponses données et la « *pensée commune* » de l'équipe de collègues. Cette question est également évaluée au moyen d'une échelle de Likert à 7 niveaux.

Ce questionnaire nous a permis de rassembler des informations concernant 1236 enfants.

SECOND QUESTIONNAIRE

Ce questionnaire est construit sur la base des premiers entretiens recueillis mais aussi des premières hypothèses et questions plus précises soulevées à partir de nos diverses rencontres et réflexions.

Il s'agit d'un questionnaire double dont les deux parties sont liées par le fait qu'elles évoquent un même enfant et son entourage. La

première partie est remplie par un puériculteur accueillant l'enfant. Le(s) parent(s) répond(ent) à la seconde.

Nous nous sommes rendus dans quelques crèches situées dans le Brabant wallon (N = 13) nous apportant des données concernant 76 enfants.

De façon à rendre l'échantillon proportionnel, nous avons décidé de nous intéresser à un enfant par puériculteur travaillant dans chaque crèche. Le choix de l'enfant a été laissé au professionnel.

Un premier ensemble d'items vise à récolter quelques données par rapport à *la crèche* qui accueille l'enfant. Ensuite, nous nous interrogeons par rapport à *un enfant* en particulier. Puis, nous investiguons la façon dont le puériculteur se représente *le rapport que l'enfant entretient avec son « doudou »*.

La partie adressée aux parents est plus dense et vise à recueillir des informations beaucoup plus précises en ce qui concerne le « doudou » de leur enfant.

Un premier ensemble d'items nous a permis de recueillir quelques *données socio-biographiques* supplémentaires ainsi que quelques éléments généraux à propos de *l'enfant et de son contexte familial*.

Nous nous sommes intéressés ensuite au « doudou » de l'enfant en tant qu'*objet concret*.

Ces questions à propos de l'objet sont suivies d'autres items visant à appréhender la façon dont celui-ci est investi par l'enfant mais aussi par les parents.

Nous avons investigué les représentations que les parents se font de *la relation que l'enfant entretient avec son doudou* au moyen d'échelles de Likert à 7 niveaux allant de « pas du tout » à « tout à fait ».

Nous avons poursuivi, utilisant le même procédé, en interrogeant les parents à propos des *raisons supposées de l'attachement* dont témoigne l'enfant pour son « doudou ».

Nous avons cherché à identifier les *moments où le « doudou » est particulièrement important*.

Les questions de la *perte du « doudou »* et des réactions de l'enfant (avérées ou supposées) sont ensuite abordées.

« Quelles sont les *fonctions accordées par les parents au « doudou »* de leur enfant ? (Echelles de Likert à 7 niveaux) », est la question étudiée par l'ensemble d'items suivant.

Un autre ensemble d'items explore la question du lieu d'accueil de l'enfant.

Nous terminons sur deux items explorant *le rapport que les parents entretiennent eux-mêmes avec les objets*.

Les données obtenues ont été analysées statistiquement au moyen du logiciel S.P.S.S. 10.1[©]. Ce questionnaire nous a permis de dresser un « décor social » concernant l'occurrence de l'attachement à un objet particulier en milieu d'accueil de la petite enfance.

La grande majorité des enfants dont il est question sont de nationalité belge et parlent le français à la maison. La plupart des parents sont mariés et très peu constituent ce que l'on appelle couramment une « famille recomposée ». Il s'agit plutôt de jeunes parents (Moyenne Père = 34,65 ans / Moyenne Mère = 32,28 ans)¹⁰⁵. Notre échantillon se compose d'une majorité de parents n'ayant qu'un seul enfant. Cet aspect n'a pas été contrôlé préalablement et est donc le fruit du hasard.

Il nous faut d'emblée préciser que nous n'aborderons pas ici toutes les dimensions explorées de façon systématique comme le requiert une telle méthode quantitative. Ce travail a été réalisé en collaboration avec Christine Cugnon et Maëlle Mairiaux (stagiaires psychologues). Cependant, nous avons, dès le départ, tenu à ce que notre propre travail de thèse garde une certaine indépendance par rapport à cette recherche financée par l'entreprise de fabrication de jouets et vêtements pour enfants. Il ne s'agissait nullement pour nous de craindre que le pourvoyeur de fonds ne nous laisse pas une entière liberté quant à la façon dont nous souhaitions mener cette recherche. Mais nous avons la certitude, d'emblée, que la question au cœur de notre recherche personnelle – bien qu'en lien étroit, comme nous

¹⁰⁵ Ce résultat était logiquement attendu étant donné que les enfants inscrits en crèche ont entre 6 mois et 3 ans.

allons le voir, avec les « doudous » des enfants – ne concernait pas spécifiquement ces objets ; c'est-à-dire que ce premier temps de recherche à propos des « doudous » fut pour nous une façon d'entrer dans notre question, de mieux la circonscrire, de lui donner une assise épistémologique sans qu'ils ne constituent, à proprement parler, l'objet de notre recherche.

C'est pour cela que nous avons choisi de ne pas reprendre, dans cette thèse, les différents tableaux de chiffres et tests statistiques ; nous avons préféré directement intégrer à notre texte ces différentes données en rendant la lecture plus fluide, plus immédiate et rendant mieux compte de notre démarche et de la façon dont nous souhaitions utiliser les données de ce premier temps de recherche d'équipe dans notre propre recherche.

2.2.2. Entretiens avec des professionnels et des familles

Puisque des parents prennent la parole, il nous a semblé tout naturel d'aller à la rencontre de familles afin de nous entretenir autour de la question des « doudous » de leurs enfants¹⁰⁶.

Nous avons donc obtenu des rendez-vous avec quatre familles que nous avons chacune vue deux fois, à trois ou quatre mois d'intervalle. Les enfants ont tous, lors du premier entretien, entre 6 et 18 mois ; du moins en ce qui concerne l'enfant le plus jeune de la famille.

Les entretiens menés sont de type libre. Ceux-ci sont enregistrés et retranscrits intégralement en vue d'en retirer un travail d'analyse précis et communicable en équipe de recherche.

Comme nous l'expliquerons plus loin, certains parents ont mis en lien l'importance soudaine du « doudou » pour l'enfant et le moment difficile de l'entrée à la crèche. C'est pourquoi nous sommes également allés à la rencontre de puériculteurs sur le lieu de travail afin de recueillir leurs impressions à ce sujet¹⁰⁷.

L'ensemble de ces entretiens ont constitué, dans le cadre de notre recherche personnelle qui ne recouvre pas totalement la recherche d'équipe à propos des « doudous », un matériel exploratoire et ne sera pas l'objet d'une analyse systématique. Nous avons préféré,

¹⁰⁶ Les retranscriptions de ces entretiens sont reprises en annexes.

¹⁰⁷ *Idem.*

dans le cadre de notre thèse, en inclure des éléments et quelques extraits dans un texte continu.

Lors de notre visite de l'entreprise productrice de jouets, nous avons également, et même en tout premier lieu, été confronté à un matériel de recherche tout à fait étonnant. Il s'agit de *lettres* adressées à l'entreprise par des parents (au sens large). Chacune de ces lettres, comme nous le verrons, adresse à l'entreprise une demande bien particulière : retrouver un « doudou » perdu ou un « jumeau » du « doudou » que l'enfant risquerait de perdre.

Ces lettres ont été toutes lues avec attention et, par classements et recoupements thématiques successifs, ont permis de dégager quelques éléments déterminants si l'on souhaite mesurer l'importance de ses peluches pour l'enfant lui-même mais aussi pour les adultes entourant celui-ci.

L'ensemble du matériel récolté à propos des « doudous » des enfants – entretiens, questionnaires et lettres – nous permettra d'affiner notre appréhension du déploiement des processus transitionnels et donc, des premiers liens. En effet, ce premier ensemble d'éléments empiriques nous plongera d'emblée dans des processus qui d'une part, portent clairement en eux les traces des premières expériences récentes de liens au monde extérieur et d'autre part, nous révèlent déjà que ces processus sont en perpétuel déploiement et concernent tant les enfants que les adultes, nous y reviendrons très largement.

A partir de ces données empiriques articulées d'emblée à un corpus théorique délimité, nous développerons nos propres hypothèses concernant la construction des liens en termes d'illusion ; hypothèses que nous adapterons à la question de la construction des liens de couple. Ces nouvelles hypothèses seront, alors, mises à l'épreuve au moyen d'une méthodologie plus homogène et systématisée : les récits de vie de couples.

2.3. Récits de vie croisés et récits de couple co-construits

2.3.1. Approche biographique et méthode du récit de vie

Mon hypothèse de travail sur la narrativité non seulement ne doit rien à la psychanalyse mais n'est pas sensée lui apporter quoi que ce soit¹⁰⁸.

La méthode du récit de vie est issue du champ des sciences sociales et fut utilisée, au départ, exclusivement comme dispositif de recherche. L'idée de mener des entretiens en y ajoutant une dimension diachronique des événements racontés par l'individu a permis de dégager du matériel récolté par les chercheurs des logiques d'action dans leurs développements historiques¹⁰⁹. C'est, en fait, une lecture en termes de processus qui s'offre au chercheur recourant à cette méthode particulière.

La définition du récit de vie est assez simple : « c'est une narration des faits temporels qui constituent la vie d'un individu. [...] c'est le sujet dont la vie est relatée qui en est l'auteur. »¹¹⁰ Le fait que le narrateur soit l'acteur de l'histoire a toute son importance dans la mesure où ce qui importe est moins le caractère historique des événements relatés que la façon dont le sujet va lui-même les agencer en une histoire qui lui permette de se raconter. En ce sens, l'histoire racontée est relative, subjective et est l'objet d'un processus d'« historicisation » par le narrateur ; c'est-à-dire que ce dernier se souvient de bribes d'événements, les met en perspective, évalue rétrospectivement ces mêmes événements, les interprète¹¹¹.

« Une vie n'est qu'un phénomène biologique tant qu'elle n'est pas interprétée », écrit Ricœur¹¹². Cela signifie que les récits auxquels nous nous intéressons dans le cadre de notre recherche visent moins la réalité des faits que la vérité du sujet ; un sujet qui « fictionnalise » sa propre histoire de vie. Ricœur a largement contribué à dégager les

¹⁰⁸ Ricœur P., 2008, *op. cit.*, p. 277.

¹⁰⁹ Bertaux D., *L'enquête et ses méthodes : le récit de vie*, Paris, Armand Colin, 2^{ème} édition, 2005.

¹¹⁰ Lainé A., *Faire de sa vie une histoire : théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*, Paris, Desclée de Brouwer, 2004, p. 263.

¹¹¹ de Gaulejac V., *La névrose de classe*, Paris, Hommes et Groupes, 1987.

¹¹² Ricœur P., 2008, *op. cit.*

processus à l'œuvre dans la narration de son histoire de vie. Le philosophe nous permet donc de cerner davantage ce qui est agissant pour le sujet au moment même où il se raconte. Cet intérêt pour les processus subjectifs eux-mêmes ont certainement contribué à faire entrer la méthode du récit de vie dans le champ des sciences psychologiques.

La citation mise en exergue de ce paragraphe pourrait nous poser quelques problèmes. En effet, si un auteur tel que Ricœur nous affirme que ce qu'il propose comme lecture des processus en jeu dans la narrativité n'a strictement aucun lien avec la psychanalyse, ne devrions-nous pas en rester là, voire même rebrousser chemin ? Les rapports entre Ricœur et les psychanalystes – Lacan en particulier – n'ont pas toujours été simples. Lorsque le philosophe propose sa propre lecture des écrits de Freud¹¹³, les psychanalystes s'irritent et y voient une attaque en bonne et due forme de leur pratique et de leur maître. Cependant, les derniers écrits de Ricœur à propos de la psychanalyse sont absolument passionnants et bien plus nuancés. Nous ne reprendrons pas toutes ces questions ici mais notons tout de même que les choses deviennent plus riches pour le chercheur-clinicien que nous sommes à partir du moment où Ricœur s'intéresse non plus aux écrits de Freud mais bien à la pratique même de la psychanalyse et aux processus qui sont sensés s'y déployer¹¹⁴. A le lire, il semble que la pensée des psychanalystes, en ce compris Lacan, et de Ricœur se soient davantage interpénétrées qu'ils ne le laissent eux-mêmes entendre. Difficile de ne pas percevoir des liens entre les notions du philosophe telles que, par exemple, l'« ipséité »¹¹⁵ et les éléments apportés par Lacan à propos de l'« identification au *trait unaire* »¹¹⁶. Et pourtant, nous ne pouvons pas non plus, d'emblée, fondre l'une dans l'autre ces deux pensées complexes.

Pour Ricœur, produire son histoire revient à produire de l'identité : l'*identité narrative*¹¹⁷. Cette identité particulière n'est pas équivalente à la notion de « sujet de l'inconscient » telle qu'elle est

¹¹³ Ricœur P., *De l'interprétation : Essai sur Freud*, Paris, Seuil Mesnil, 1965.

¹¹⁴ Ricœur P., 2008, *op. cit.*

¹¹⁵ Ricœur, P., *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

¹¹⁶ Lacan J., *L'identification (1961-1962)*, Livre IX, Paris, Editions de l'Association Freudienne Internationale, 2000.

¹¹⁷ Ricœur, P., 1990, *op. cit.*

définie par la psychanalyse. Mais nous ne pouvons pas dire non plus que ce qui se passe dans un cadre de récit de vie se situe à un niveau strictement *moïque*.

Qu'est-ce exactement que cette identité narrative décrite comme un processus en perpétuel mouvement ? Quelles en sont les particularités ? En quoi est-elle opérante ? Pour bien saisir ce qui est en jeu ici, il est nécessaire d'en revenir à la conception de sujet, non pas telle que la psychanalyse l'a développée à travers la notion de sujet de l'inconscient mais telle que Sartre a pu la décrire à travers la notion de *sujet existentiel*¹¹⁸.

Michel Legrand, de par ses intérêts de recherche et ses formations académiques, a largement contribué au développement de l'approche biographique et la méthode du récit de vie dans le champ « mixte » de la sociologie et de la psychologie¹¹⁹. Nous nous permettons, dans les quelques paragraphes qui suivent, de nous en inspirer largement tant sa réflexion à propos de cette méthode particulière et à partir de l'existentialisme sartrien alimente notre propre pensée.

Dans son œuvre, Sartre nous amène à concevoir la subjectivité d'une façon toute particulière. La pensée de la subjectivité – et de la liberté – oscille entre deux termes extrêmes : celle de la forme minimale d'un « consentement à la nécessité », et celle de la forme maximale d'une « conscience transparente qui se conquiert par-delà toute détermination ». De cette seconde forme, Sartre, au cours de son œuvre, s'est démarqué. Il se focalisera sur la proposition d'un « consentement à la nécessité ».

Le consentement à la nécessité semble, cependant, laisser peu de place à une certaine liberté. Or, cette notion laisse entendre qu'il doit tout de même être possible de « s'en décaler ». Sartre cerne à travers le concept de « *praxis* » une part irréductible de liberté de l'acteur social. La *praxis* serait une réappropriation par le sujet des déterminations qui lui sont imposées. Ainsi il les conserverait et les

¹¹⁸ Le propos de l'ensemble de ce point consacré à la méthode du récit de vie est largement repris et développé dans notre article Janssen C., Coopman A.-L., 2009, *art. cit.* Cela fut également la base d'une conférence publique : Janssen C., Coopman A.-L., « Le récit de vie en groupe », Cliniques Saint-Michel, Bruxelles, 2008.

¹¹⁹ Legrand M., 1993, *op. cit.* L'auteur y développe, notamment, une « socio-analyse » proche de celle déployée par Vincent de Gauljac.

dépasserait tout à la fois. « Devenir sujet de sa propre histoire c'est parvenir à faire quelque chose de ce que l'on a fait de nous ». « Parvenir à faire quelque chose [...] » serait de l'ordre de cette praxis ; « [...] de ce que l'on a fait de nous » renverrait aux déterminations qui nous constituent. La *praxis*, ou « *personnalisation* », ferait ainsi partie d'un processus de subjectivation permettant au sujet d'effectuer un subtil pas de côté par rapport à ce qui le constitue. Il lui donne la possibilité de conquérir une certaine liberté et lui permet de passer de « tu es... » à « je suis... ».

On pourrait croire que cette *praxis*, cette façon de se réapproprier les données qui nous constituent, n'apparaît que dans un second temps de l'histoire du sujet. C'est-à-dire qu'elle n'émergerait que par le cheminement et le développement personnel du sujet. Pour Sartre, ce n'est pas le cas. Dès la cristallisation précoce des premières données de la constitution, s'opèrent des ébauches de subjectivation et de personnalisation mais, bien souvent, dans une certaine position de passivité. Le sujet accepte passivement ce qui a été décidé pour lui, adopte pleinement les données de la constitution et y adhère. Legrand faisait ainsi l'hypothèse d'une « subjectivité obscure », « praxis de la passivité », « réflexion irréfléchie » ou « volonté involontaire »¹²⁰.

La *praxis*, bien que toujours présente, se veut parfois passive, opaque et peu visible. Elle peut cependant devenir active et permettre au sujet dans une certaine prise de conscience de ses déterminations, non pas de s'arracher de façon illusoire à ces déterminations, mais de se sentir dans un rapport plus lâche avec elles, voire d'en jouer stratégiquement. Le processus d'*identité narrative*¹²¹ qu'initie la narration de son histoire et la méthode du récit de vie permettrait donc l'optimisation de la *praxis* telle que définie par Sartre. En effet, raconter sa propre histoire de vie, c'est la réorganiser d'une façon inédite, la réinterpréter, lui donner un sens nouveau qui n'est pas sans lien avec les enjeux existentiels actuels du narrateur et ses aspirations futures. En d'autres termes, se raconter, c'est aussi se construire comme sujet et en réaffirmer la position centrale dans l'histoire vécue et racontée.

¹²⁰ Legrand M., 1993, *id.*

¹²¹ Ricoeur, P., *id.*

Dans le but d'éclairer le lecteur quant à ce qui est mis en œuvre à travers notre dispositif de recherche, nous voudrions approfondir encore quelque peu ce concept d'identité narrative tel qu'il est proposé par Ricœur. Si nous prenons le temps de développer des concepts qui peuvent sembler annexes à notre objet de recherche, c'est dans la mesure où d'une part, c'est la dimension d'historicisation subjective qui nous permet d'articuler nos concepts psychanalytiques à cette méthode – c'est par ailleurs la ligne directrice qui semble être celle de Vincent de Gauljac – et où d'autre part, le clinicien que nous sommes ne peut pas ignorer les effets que produit inévitablement un tel dispositif de recherche sur les individus interrogés. Il nous incombe d'avoir à l'esprit que raconter sa propre histoire de vie n'est pas un acte anodin ; il s'agit d'un engagement, d'un acte de réinterprétation de son histoire de vie, d'une réorganisation nouvelle d'événements produisant ainsi un sens peut-être inédit pour le sujet-narrateur.

Par ailleurs, nous allons voir tout de suite que les idées de Ricœur en matière de narrativité nous amènent tout près de considérations qui seront les nôtres, à partir de Winnicott, dans la mesure où il s'agit de penser des ponts entre réalité brute et imaginaire de la rencontre avec soi-même ou d'autres individus.

« Les histoires se racontent, la vie est vécue. Un abîme semble ainsi se creuser entre la fiction et la vie. »¹²² Nous n'allons pas rapporter ici toute la démonstration déployée par Ricœur pour lever ce paradoxe mais nous en reprendrons juste un élément essentiel : « [...] dans l'interprétation [de sa propre histoire de vie], la fiction joue un rôle médiateur considérable ». Quels seraient les deux champs entre lesquels la fiction remplirait une fonction médiatrice ? D'une part, ce qui, de l'identité, apparaît comme une substantialité immuable et, d'autre part, ce qui relève dans l'histoire de la personne d'une suite incohérente d'événements. L'identité narrative n'est ni l'un ni l'autre ou, d'une certaine façon, la mise en dialectique de ces deux extrêmes.

Autrement dit, pour Ricœur, l'identité narrative est une identité qui à la fois renforce une certaine cohérence de la personne, et est en perpétuel changement puisque réinterprétée en permanence : en fonction du contexte de vie mais aussi des contextes sociaux et culturels. C'est par ailleurs cette réinterprétation qui signe la réappropriation de l'histoire par la personne. Cette conception

¹²² Ricœur P., 2008, *op. cit.*, p. 265.

paradoxale de l'identité narrative nous amène à appréhender les histoires qui sont mises au travail par les personnes en tenant compte de ce paradoxe. C'est-à-dire que les histoires rapportées sont des sortes de « 'mixte' entre le mode historique et le mode fictionnel du récit »¹²³ ; elles sont des reprises de données historiques – sur le mode de la documentation ou de l'information – travaillées par l'interprétation de l'histoire par le narrateur. Plus précisément encore, et pour et ne pas laisser entendre que l'interprétation consisterait en un ensemble d'hypothèses qui serait plaqué après-coup sur le récit, il est important de saisir que l'interprétation dont il est question se produit au moment de la narration elle-même : par le choix des éléments de l'histoire qui sont racontés, par la façon dont ils sont narrés et mis en lien, mais aussi par les émotions particulières qui leur sont associées. « De par la production d'un récit de sa propre vie, l'individu peut trouver-crée du sens et produire une synthèse des éléments hétérogènes qui composent son existence. »¹²⁴ Le processus narratif possède donc, en lui-même, une potentialité transformatrice du sujet à condition, bien entendu, que ce récit soit l'objet d'une réappropriation par le narrateur ; condition *sine qua non* pour que le récit ne demeure pas du côté de la pure fiction¹²⁵.

Bien entendu, les récits que nous recueillerons auprès des couples rencontrés constitueront à chaque fois *une* version de l'histoire de chaque sujet. Alors, comment se fait-il que nous puissions raconter autant de versions différentes de notre propre histoire ? Et bien, nous dit Ricœur, parce que notre histoire, au moment où nous la racontons, n'est pas finie. Or, une histoire ne prend sens de façon ultime qu'en y intégrant le critère de conclusion. « D'une certaine façon, le sens d'une vie est aussi dans sa conclusion, et sa conclusion réagit rétroactivement sur ses phases antérieures, ses commencements »¹²⁶. Par conséquent, le sens que nous lui donnons à un moment *x* dépend de deux choses : de la fin ouverte et provisoire de notre histoire à partir de laquelle nous nous mettons à la raconter et de ce que nous imaginons comme fin à notre propre histoire. « Puisque notre vie n'est pas terminée, nous ne connaissons pas la fin

¹²³ Ricœur P., *id.*, p. 268.

¹²⁴ Janssen C., Coopman A.-L., 2010, *art. cit.*

¹²⁵ Loute A., *La création sociale des normes : De la socio-économie des conventions à la philosophie de l'action de Paul Ricoeur*, Hildesheim, Olms, 2008.

¹²⁶ Ricœur P., *id.*, p. 288.

de l'histoire, et le récit que nous faisons sur nous-mêmes est en relation avec ce que nous attendons encore de la vie. »¹²⁷

En outre, si la version de l'histoire est inédite, c'est aussi parce que la narration s'adresse à un autre, un narrataire¹²⁸ – en l'occurrence, le chercheur – qui n'est pas absolument neutre. C'est-à-dire que le récit qui se construit est aussi tributaire de l'espace intersubjectif qui en constitue une des conditions d'émergence. Le récit de vie est ainsi co-construit.

Cela constitue-t-il un problème majeur dans la mesure où les données recueillies porteraient la trace du chercheur, ou du moins de sa présence telle qu'elle est interprétée par le narrateur ? Nous pensons que non à la condition que cet espace d'interlocution soit aussi objet d'analyse. C'est-à-dire que transmettre des éléments propres à la rencontre entre le chercheur et le narrateur contribue à analyser le récit lui-même. En fin de compte, notre objet est bien la constitution des liens intersubjectifs et il nous semble légitime que notre méthode de recueil de données en soit, en quelque sorte, le laboratoire. Par analogie, la rencontre analytique fondée, notamment, sur la neutralité de l'analyste n'implique nullement que ce qui s'y déploie soit totalement sans rapport avec la présence de l'analyste, fut-elle *imaginariisée* par l'analysant. Nous développerons davantage dans un point ultérieur l'inévitable empreinte de l'autre sur la constitution du sujet, y compris dans la situation analytique.

En quelque sorte, cette zone floue qui se dessine entre réalité et imaginaire est celle-là même qui se trouve au cœur de notre démarche de recherche. Ce que nous pouvons comprendre à partir, notamment, de Ricœur, c'est que le lien à sa propre histoire – et donc, d'une certaine façon, le *lien à soi* – procède de l'interprétation, de l'*illusion*, serions-nous tenter de dire ; même s'il est un peu tôt pour que le lecteur y entende tout ce que nous mettons derrière ce terme.

En plus de ce pontage entre imaginaire et réalité qui concerne tout autant notre concept central – l'illusion – que la notion d'identité narrative propre à la méthode que nous utiliserons, il y a d'autres éléments qui nous semblent valider l'emploi de la méthode du récit de vie dans le cadre de notre recherche. En effet, cette méthode nous a semblé la plus à même de nous apporter quelques réponses à nos deux

¹²⁷ *Ibid.*

¹²⁸ Le narrataire est celui qui reçoit le récit du narrateur.

principales questions : 1) un même processus – relevant des phénomènes transitionnels – est-il en jeu tout au long de l'existence à chaque fois qu'il s'agit pour un individu de se lier à d'autres individus ?, 2) y a-t-il tout de même quelque chose qui se rencontre des fantasmes de chacun dans l'établissement d'une relation amoureuse ? La réponse à la première question sera facilitée par les dimensions thématique et diachronique des récits récoltés. Cela nous permettra d'identifier le développement du sujet à travers sa façon d'établir des liens affectifs : de ses liens les plus précoces jusqu'à sa relation de couple actuelle. En ce qui concerne la seconde question, le récit de vie nous conduira à identifier des éléments qui se répètent tout au long de l'histoire du sujet. Or, comme nous l'indique Nasio¹²⁹, la répétition d'une scène dans la vie d'un individu est un indice de ce qui se trame au niveau fantasmatique pour le sujet. Le croisement des récits des deux membres d'un couple sera donc riche d'enseignement pour nous puisqu'il nous permettra d'envisager les éventuels points de rencontre – et de rupture – entre les deux mondes fantasmatiques en présence¹³⁰.

2.3.2. Dispositif de recherche¹³¹

Rencontre avec les couples

Il nous semble important que nous disions quelques mots de la façon dont nous avons rencontré les trois couples dont les récits alimenteront notre principale partie empirique.

Nous avons décidé de lancer largement, à partir de nos différents réseaux, un appel à participer à « une recherche à propos de la construction des liens de couple ». Il était précisé que le dispositif impliquait la participation des *deux* membres du couple et qu'il s'agissait de recueillir des *récits de vie*. Lorsque nous évoquons nos

¹²⁹ Nasio J.-D., *Le fantasme : le plaisir de lire Lacan*, Paris, Payot & Rivages, 2005 [1992].

¹³⁰ Un projet de recherche à propos du « récit de vie de couple » avait été élaboré par Michel Legrand, Chiara Aquino et nous-même. Celui-ci s'appuyait notamment sur le travail de Chiara Aquino, « Pour une approche biographie du couple : L'histoire de Jean-Marc et Danielle », *Mémoire de licences en sciences psychologiques*, Promoteurs : Legrand M., Dessoy E., Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, non publié.

¹³¹ Le lecteur retrouvera les retranscriptions des premiers entretiens individuels et les enregistrements des autres entretiens en annexes.

« différents réseaux », cela signifie que nous avons émis cette demande par l'intermédiaire de nos amis, collègues et, plus largement, à partir d'Internet par le biais de notre carnet d'adresses *email* ainsi que le site de réseau social *Facebook*[©]. Nous espérions, de cette manière, trouver assez rapidement des couples que nous ne connaissions pas directement ; d'autant que nous avions indiqué dans nos annonces par Internet que nous souhaitions que les personnes répercutent cette information à partir de leurs propres réseaux.

La difficulté de définir ce qui aujourd'hui permet de parler de « couple » ou non nous a conduit à n'énoncer qu'un seul critère déterminant ; seules les personnes étant en couple depuis minimum trois ans étaient susceptibles de pouvoir contribuer à notre recherche¹³². Poser comme condition une durée minimum nous permettait d'une part, de nous assurer qu'un lien « engageant » avait pu se déployer de façon réciproque au sein du couple et qu'une histoire commune suffisamment riche était susceptible d'être rapportée sous forme de récit.

Une dizaine de couples ont répondu à notre annonce en quelques semaines seulement. Nous les avons contactés dans l'ordre suivant lequel ils se sont manifestés. Reprenant avec chacun d'entre eux les étapes du dispositif global, quelques-uns se sont désistés et lorsque nous avons trois couples prêts à s'engager dans le processus de recherche, nous avons contacté les autres en vue de leur dire que nous avions déjà le nombre de couples requis pour notre recherche mais que nous nous permettrions de les recontacter si nécessaire.

Nous avons longuement hésité quant au nombre de couples nécessaires à notre recherche. Finalement, nous nous sommes arrêté, en concertation avec notre promoteur, sur le nombre de trois qui, rappelons-le, signifie en réalité de recueillir six récits de vie qu'il s'agissait de retranscrire et analyser singulièrement avant d'en proposer une analyse croisée deux par deux. Le faible nombre de sujets dissimule donc un matériel dense et conséquent recueilli en utilisant une méthode de recherche relativement lourde, comme nous le verrons ci-après par la présentation détaillée du dispositif.

¹³² Nous expliciterons cette difficulté quant à la définition du « couple » dans notre société actuelle dans un chapitre ultérieur.

Finalement, nous ne saurons qu'à propos d'un seul couple sur les trois interrogés quelle connaissance commune a permis notre rencontre. Il s'agit d'une collègue ayant réalisé une partie de ses études avec l'un des partenaires. C'est délibérément que nous n'avons pas cherché à en savoir plus concernant les deux autres couples.

Entretien de contrat

Chaque couple sera vu une première fois afin de définir les engagements réciproques, le déroulement de l'ensemble du dispositif ainsi que du devenir des retranscriptions. C'est bien entendu l'occasion également de définir un certain nombre de règles, notamment de confidentialité. Cet entretien est le temps de contractualisation entre le couple et le chercheur.

Nous annonçons à cette occasion à chaque couple que nous ne leur laisserons pas les retranscriptions des entretiens. Cette question fut l'objet d'une longue réflexion et pose quelques difficultés au regard du principe de l'approche biographique selon lequel le récit appartient au narrateur. Il nous semblait inopportun de laisser chaque participant avec la trace écrite de choses qu'il ne désire pas transmettre à son conjoint. Cela reviendrait à matérialiser les inévitables secrets qui existent au sein de leur couple. Ces quelques pages non partageables risquaient de devenir lourdes et encombrantes, voire d'être laissées à l'autre – volontairement ou non – avec les effets potentiellement dévastateurs et hors-cadre que cela peut produire pour les individus.

Mais ce premier entretien sera aussi l'occasion pour le chercheur de recueillir un premier récit : le récit *du* couple *par* le couple. La consigne est la suivante : « Racontez-moi en quelques mots votre rencontre et brièvement l'histoire de votre couple ». Il ne s'agit donc pas de chercher à entrer profondément dans les méandres de l'histoire d'une rencontre entre deux personnes mais plutôt de saisir la co-construction d'un *récit commun* socialisable.

Le but recherché par cette invitation à se lancer dans une narration à deux voix est de saisir ce qu'il en est du « Nous » entendu comme sujet collectif d'une narration. Si toute narration de son histoire suppose une part de fiction, qu'advient-il d'un récit à deux ? Comment se compose communément cette fiction ? Qu'est-ce qui est

retenu, oublié, accentué ou amoindri ? Comment s'articule la parole de chacun avec celle de l'autre ? Autant de questions auxquelles une analyse croisée des récits de couple et individuels nous permettra de répondre au moins partiellement ; nous y reviendrons.

Entretiens de recueil des récits

Nous voyons chaque membre du couple séparément pour un entretien d'environ 1h15. Il s'agit de recueillir leur récit de vie dans une perspective qui respecte scrupuleusement les prescriptions de l'approche biographique telles que décrites précédemment.

La consigne inaugurale est la suivante : « Racontez-moi l'histoire des liens affectifs qui parcourent votre histoire de vie ».

L'entretien se veut résolument « ouvert » bien que nous ayons en tête quelques grands thèmes qu'il nous paraît essentiel d'aborder au vu de notre question de recherche et de notre parcours de la littérature :

- les premiers liens affectifs
- le « moment » de la rencontre amoureuse,
- les couples du passé (répétitions, changements et idéal),
- les couples dans la filiation,
- l'organisation du partage de l'intimité (vie à deux et vie « hors-couple »).

Nous veillons lors de ce premier entretien de recueil du récit à intervenir le moins possible. La raison est méthodologique au sens où nous visons le déploiement d'une *identité narrative* qui ne saurait souffrir une trop grande suggestion de notre part. Autrement dit, il ne s'agit pas de viser des émergences de l'inconscient par une méthode d'associations libres. Les associations libres sont à l'opposé de la méthode ici utilisée puisqu'il s'agit pour le narrateur de se raconter à travers son histoire et sous l'angle d'une question relativement précise. Le narrataire intervient explicitement pour que certains points de l'histoire soient contextualisés, précisés ou situés par rapport à l'ensemble. Toutefois, une grande liberté laissée au narrateur nous permet que se livre une structure narrative qui lui soit propre. Structure du récit, mode d'élaboration, allers-retours, mises en abîme,

ellipses ; le récit doit être avant tout une création du narrateur à partir du thème qui lui est proposé. Il s'agit d'appréhender le récit de vie comme la sculpture originale (le récit lui-même) réalisée à partir d'un bloc de pierre (la question et le thème formulés par le chercheur et, bien entendu, une certaine réalité objective des événements de vie).

Initialement, nous avions prévu que l'entretien s'ouvre sur la réalisation d'un *arbre généalogique* : outil fort précieux pour initier assez rapidement la mise en récit par la personne. Nous avons préféré l'arbre généalogique à la ligne de vie – aussi fréquemment utilisée en travail de récit de vie – parce que cela nous semblait plus à même de servir de support à l'histoire « des liens affectifs ». L'arbre préfigure d'emblée ce qu'il en est des premiers liens : objet central de notre recherche. Finalement, nous ne serons pas en mesure d'utiliser cet arbre généalogique comme véritable matériel de recherche étant donné que la majorité des individus interrogés l'ont commencé pour « se lancer » mais sans jamais le terminer. Nous-même n'envisageons cet arbre que comme une aide à la narration, un « facilitateur », et non comme un élément narratif à proprement parler. Les quelques bouts d'arbres ainsi dessinés ne semblent dire rien de plus que ce qui se retrouve déployé dans les récits. Peut-être aurions-nous dû nous montrer davantage systématique dans notre consigne concernant cet outil mais il nous a semblé préférable de laisser la parole des personnes rencontrées s'écouler librement.

Toutefois, un arbre généalogique recréé à partir des entretiens sera proposé pour chaque récit individuel et inséré en fin de chaque analyse chronologique. Nous pensons que cela facilitera grandement la lecture de ces histoires de vie. Les informations reprises ne sont évidemment pas exhaustives puisqu'elles ne reprennent que les éléments rapportés en entretien (p.ex. la branche paternelle de Carine, deuxième couple, est totalement absente de l'arbre). Chaque personne citée et reprise dans l'analyse chronologique sera suivie d'un numéro entre parenthèse permettant de le retrouver aisément sur l'arbre généalogique.

Cet entretien est enregistré et intégralement retranscrit. Cette retranscription restera la propriété du chercheur comme annoncé lors de l'entretien de contractualisation.

Entretiens d'approfondissement des récits

Le chercheur revoit chaque membre du couple séparément, pendant environ 1h15, afin de compléter chaque récit. Pour ce faire, nous nous autorisons à intervenir davantage en demandant des précisions par rapport à certains événements rapportés. Nous questionnons également ce qui peut apparaître comme des contradictions, des « trous » dans le récit ou encore le contexte de certains épisodes de vie. L'ensemble de ces demandes d'approfondissement surgit de l'intervision dont le premier entretien a été l'objet ; nous en développerons le cadre et le dispositif lors d'un point ultérieur. Bien entendu, il s'agit également de s'assurer que nous avons des éléments suffisants concernant nos thématiques préalablement établies (cf. le point précédent).

C'est enfin l'occasion pour le narrateur de faire part de ses impressions suite au premier entretien et d'y ajouter spontanément certains éléments.

L'entretien se clôture sur quelques hypothèses compréhensives proposées au narrateur et travaillées avec lui. Ces hypothèses sont reprises du travail d'intervision. En outre, il est demandé au narrateur de réfléchir à ce qu'il souhaiterait transmettre à son partenaire lors du dernier entretien. Cette façon de terminer l'entretien permet au chercheur de réfléchir déjà à ce qu'il pourrait lui-même mettre au travail dans l'ultime entretien sans risquer de trahir le contrat de départ.

Ce second entretien individuel est enregistré et partiellement retranscrit. Nous ne reprenons que quelques extraits significatifs et complétons notre analyse chronologique effectuée suite au premier entretien (cf. le point à propos de la méthode d'analyse).

Entretien de clôture

Cet entretien a pour but de ramener l'une ou l'autre question issue de notre analyse croisée – notamment en intervision – au couple. Nous voyons donc les membres du couple ensemble comme lors du premier entretien.

Il s'agira, pour le chercheur, d'être particulièrement vigilant à ne pas dévoiler l'une ou l'autre chose ramenée en entretien individuel. Pour cela, nous nous appuierons sur ce que chacun a dit vouloir

transmettre à l'autre. Aussi, nous tenterons de tisser un lien entre les deux récits individuels qui reste largement éloigné d'événements spécifiques (ex. « La question de l'attachement semble avoir été mise en jeu de façon particulière et très tôt pour vous deux »). Bien entendu, nous suivrons pas-à-pas le discours et les réactions de chacun afin que l'entretien se poursuive le plus adéquatement possible pour les deux personnes en présence. Notre expérience clinique avec des couples nous aidera en ce sens.

Ensuite, nous tenterons d'articuler l'une ou l'autre hypothèse construite avec le couple à une question actuelle qui les concerne tous les deux. S'il est clair qu'il s'agit d'entretiens de recherche et non pas cliniques, il n'en demeure pas moins – et nous l'avons montré par notre reprise du concept d'identité narrative – que la mise au travail de son propre récit ébranle le sujet et qu'il convient, dès lors, de permettre aux personnes concernées de s'ouvrir à une certaine élaboration possible.

Il est spécifié aux membres du couple qu'ils peuvent, s'ils le souhaitent, nous recontacter pour un éventuel entretien ultérieur. Aucun couple ne nous adressera pareille demande.

2.3.3. Méthode d'analyse

Ce que nous cherchons à approcher par notre analyse des récits de vie, c'est quelque chose du *fantasme inconscient* qui anime le sujet et le guide malgré lui dans ses choix amoureux. Il n'est pas aisé de saisir quelque chose du fantasme inconscient hors cure analytique. En effet, l'ensemble du dispositif analytique travaille à cette émergence : association libre, écoute également flottante, neutralité bienveillante¹³³. Ces dispositions cliniques favorisent le déploiement d'un lien transférentiel ; c'est-à-dire une relation qui met en scène d'autres liens affectifs qui se sont déjà joués en d'autres lieux et d'autres temps, et qui se jouent encore sur la scène inconsciente. C'est donc le déploiement d'une répétition d'un lien qui est visé par la cure psychanalytique. Or, la répétition est précisément l'indicateur privilégié d'un scénario fantasmatique inconscient.

¹³³ Freud S. [1953], *La technique psychanalytique*, Paris, Presses universitaires de France, 2007.

Le fantasme s'exprime à travers un récit ou une conduite qui se répète et reste généralement inoubliable. Il peut réapparaître dans le cadre d'une séance, de plusieurs séances d'analyse, voire tout au long de la vie du sujet¹³⁴.

L'approche biographique et notre dispositif de recherche permettent justement de retracer, à travers le discours de la personne, toute son histoire de vie. Le thème – en l'occurrence, les liens affectifs – permet de tirer un fil de l'histoire globale de l'individu et ainsi d'y repérer ce qui s'y répète tout au long de l'histoire du sujet.

Les indices qui permettent de déceler un fantasme inconscient, à un moment donné d'une cure, sont : la répétition du récit ; le caractère énigmatique et surprenant du scénario qui s'impose au sujet ; les personnages de la scène ; l'action déployée ; l'affect dominant ; la partie du corps engagée ; et enfin le scénario pervers¹³⁵.

Tous ces indices sont perceptibles dans un récit de vie, à condition bien sûr de respecter quelques éléments techniques et des dispositions précises.

Premièrement, il convient que le premier temps du récit soit *le plus libre possible* ; c'est-à-dire avec le moins d'inférence possible de la part du narrataire. Il ne s'agit pas à proprement parler d'associations libres puisque la consigne de départ contraint le sujet à se raconter d'une façon déterminée et dans le but de raconter une histoire qui a un début, un développement et une fin (même si elle est fatalement provisoire). Cela dit, laisser libre cours à la parole du sujet même dans un cadre aussi restreint génère des moments de surprise et des associations qui échappent à la pensée consciente de l'individu.

Deuxièmement, l'enregistrement des entretiens permet au chercheur d'être dans une disposition *d'écoute flottante* l'amenant à accorder autant d'importance à ce qui peut sembler être un détail qu'aux événements d'une importance apparente. C'est aussi dans ces

¹³⁴ Nasio J.D., 2005 [1992], *op. cit.*, p. 36.

¹³⁵ Nasio, J.-D., *id.*, p. 39.

petites scènes anodines que se font entendre les répétitions inconscientes.

Troisièmement, il convient de systématiquement avoir des informations sur le *vécu émotionnel du narrateur* qui était le sien au moment des faits relatés. Rappelons l'importance des affects lorsqu'il s'agit de repérer un petit bout du désir inconscient du sujet.

Quatrièmement, l'analyse proprement dite se réalise dans l'après-coup de l'entretien sur la base des retranscriptions. Il s'agit d'analyser *la structure même du discours* dans sa globalité et dans chaque scène qui se dégage de l'ensemble. Nous porterons évidemment notre attention de façon privilégiée sur les scènes mettant en jeu le sujet dans un rapport affectif à un autre.

Cinquièmement, ce temps de l'analyse ne se réalise pas seul mais *en intervision* avec une personne de même formation que le chercheur, habituée aux entretiens cliniques et qui a lu préalablement les retranscriptions des entretiens¹³⁶. Cet espace d'intervision permet au chercheur de se décaler de son propre regard et de sa relation contre-transférentielle inévitablement générée par la situation en s'appuyant sur l'écoute et les interrogations de l'interviseur. Cette personne-ressource est en quelque sorte un « narrataire passif » dans la mesure où, bien que son écoute dans l'après-coup de l'entretien soit active, celle-ci n'interfère en rien sur le déroulement de la narration elle-même¹³⁷ puisqu'elle se situe en dehors de la relation directe narrateur-narrataire.

Si ces cinq conditions sont respectées, alors peuvent apparaître l'une ou l'autre séquence qui se répète tout au long de l'existence de la personne. Par répétition, nous entendons une scène qui se reproduit dans sa structure (séquence), sa scénographie (rôles et rapports) et les affects qui lui sont associés.

Ce repérage des répétitions nous permettra, si cela se vérifie, d'appréhender le fil qui se tisse des premiers liens d'attachement jusqu'au choix amoureux. Bien entendu, nous ne prétendons nullement atteindre par ce dispositif et cette méthode le fantasme inconscient fondamental qui structure chaque sujet mais bien quelques

¹³⁶ Pour cela, nous avons fait appel à Madame Chiara Aquino, psychologue, psychothérapeute. Celle-ci a une expérience du récit de vie de couples et a co-rédigé avec le Professeur Michel Legrand et nous-même un projet de recherche sur ce thème.

¹³⁷ Nous parlons bien entendu du premier entretien ; temps premier du déploiement du récit.

bouts de fantasmes en tant qu'ils s'actualisent et se repèrent dans la trame existentielle de celui-ci.

Insistons sur le fait que nous proposerons, pour chaque récit, une *analyse chronologique*¹³⁸. Autrement dit, les informations recueillies lors des entretiens seront organisées, structurées et réaménagées dans un ordre chronologique. Les récits proposés dans la thèse ne sont donc pas des données brutes, celles-ci ayant déjà subi un traitement qui en soi participe pleinement au processus d'analyse. Par exemple, la catégorisation « Événements prénataux – Événements périnataux – Enfance – Adolescence – Age adulte » est proposée par nous-même et constitue déjà un élément d'analyse du récit. Autrement dit, et à titre d'exemple, le passage de l'adolescence à l'âge adulte correspond à chaque fois au moment où un événement signe l'appropriation par l'individu de ses propres choix existentiels¹³⁹.

Mais notre dispositif nous permettra un deuxième temps d'analyse ; il s'agira d'une analyse croisée des deux récits du couple. Notre objectif sera de vérifier s'il existe une concordance ou une complémentarité entre les scènes fantasmatiques inconscientes – repérées à travers les répétitions dans l'histoire de chacun – de chaque membre du couple. Notre hypothèse est que la concordance ne se vérifierait pas du point de vue de la structure des scènes qui se répètent mais bien de leur *scénographie*. Autrement dit, nous vérifierons si ce qui se répète chez l'un et chez l'autre met en scène et en rapport d'une façon commune les différents protagonistes. Nous définirons plus précisément cette notion de « scénographie interfantasmatique » et en donnerons quelques exemples au moment d'analyser les récits de couples.

2.4. Brève conclusion à propos de nos choix méthodologiques

Il pourrait sans doute nous être reproché la multiplicité des méthodes employées, sachant que chaque saut méthodologique risque de nous mener d'une construction de notre objet à une autre diluant ainsi ce dernier dans un ensemble de données qui en deviendrait, du moins selon une approche globale, ininterprétable.

¹³⁸ Legrand M., 1993, *id.*

¹³⁹ Janssen C., « L'entrée à l'université : double transformation de l'environnement et de l'identité », *Exposant Neuf*, article en ligne : www.segec.be/exponeuf/pdf/25_Janssen.pdf, 2006a.

Cependant, nous pensons au contraire que la complexité de notre objet – à savoir, un processus qui participerait au déploiement de tout lien intersubjectif – nécessite une telle approche plurielle du point de vue de la méthode. En effet, ce qui garantira la cohérence interne de notre thèse sera notre grille d'interprétation résolument psychanalytique et plus spécifiquement en lien avec les travaux de Winnicott.

Autrement dit, chaque matériel collecté sera discuté et interprété à l'aune de nos concepts-clés que nous déploierons tout au long de notre texte. Si le lien intersubjectif, du point de vue de la psychanalyse, implique la prise en compte tant d'éléments du contexte environnemental de l'individu que d'éléments intrapsychiques sur le plan de leur configuration mais aussi de leur développement, alors il nous incombe d'utiliser différents moyens qui tous nous apporteront de quoi nous éclairer quant à tous ces aspects que recouvre notre objet de recherche.

Nous veillerons donc toujours à maintenir d'une main serrée le fil de notre questionnement ; c'est celui-ci qui donne sens à l'ensemble du dispositif de recherche. Selon nous, la méthode se doit d'être au service de la pensée et non l'inverse. Nous rappelons donc au lecteur qu'il relève d'un procédé artificiel de présenter en amont de notre texte l'ensemble de ces dispositifs. Mais nous pensons qu'une telle façon de procéder aura permis de clarifier notre approche même si, bien évidemment, il conviendra d'envisager chacun de ces dispositifs comme des temps d'élaboration distincts à resituer tout au long de notre propos.

C'est en quelque sorte à ce point précis de notre texte déjà avancé que s'initie véritablement notre recherche. C'est le temps des premières questions, du dégagement de quelques concepts à différencier et à préciser, de la découverte d'auteurs qui deviendront pour nous incontournables et de la rencontre avec ces objets étranges que sont les « doudous » des enfants.

II. Ouverture aux phénomènes transitionnels : les premiers objets d'attachement

1. « Lien », « liaison » et « relation d'objet » dans le champ psychanalytique

Le destin de l'homme individuel dépend de ses relations avec d'autres hommes¹⁴⁰.

Le présent chapitre vise à mieux circonscrire à la fois l'objet et les enjeux de notre recherche. Il s'agira d'une part, de cerner la question du lien en la situant dans un corpus théorique plus large tout en l'affinant par le recours à quelques concepts et d'autre part, à définir la visée de notre recherche tant théorique que clinique.

Pour ce faire, il nous semble important de commencer par situer ce que nous entendons par « lien » – terme critiquable parce que trop utilisé – en le situant dans le champ psychanalytique. Cette tentative de conceptualisation nous confrontera aux choix distincts posés par différents psychanalystes, de Freud à nos jours. Il s'agira pour certains de s'intéresser essentiellement à la réalité intrapsychique (l'objet interne) alors que pour d'autres, il sera question d'envisager de façon préférentielle l'objet comme externe à l'individu axant leurs études sur le rapport entre l'individu et les objets extérieurs à ce dernier. Nous verrons pourquoi nous privilégierons l'approche de D.W. Winnicott – et d'autres auteurs à sa suite – pour sa volonté tenace de ne pas trancher cette question en tentant de modéliser et conceptualiser le rapport dialectique entre ces deux réalités : interne et externe. Ce choix nous permettra par ailleurs de préciser pourquoi nous tenons à utiliser ce terme de « lien » même si celui-ci nécessite, comme nous tenterons de le proposer, un important affinement conceptuel.

¹⁴⁰ Freud S. [1932], *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.

1.1. De Freud à Winnicott : traditions et filiations distinctes

1.1.1. « Liaison » et « lien »

Le concept de lien est récent dans le champ des objets théoriques et de la clinique psychanalytique. Il n'est pas sans ambiguïté ni confusion, et il pose à la clinique, à la méthode et à la théorie psychanalytique des problèmes complexes [...]¹⁴¹.

Aborder la question du lien en psychanalyse n'est pas fort aisé dans la mesure où, d'emblée, cette question en soulève beaucoup d'autres : lien entre quoi et quoi ? Quelle place accorder à l'environnement dans nos conceptions du développement affectif ? Comment articuler cette notion au modèle de l'appareil psychique proposé par la psychanalyse ? Etc. Autant de questions dont les différentes réponses possibles vont diviser, opposer parfois, les héritiers de Freud, de son entourage proche jusqu'à nos jours. Cela démontre le caractère central de cette notion dans les théories psychanalytiques qui doit permettre d'appréhender les rapports que les parties du modèle entretiennent avec le tout et les autres parties. Car, si l'analyse (gr., *analysis* : dissolution) est, en quelque sorte, une entreprise de dé-liaison, encore faut-il penser la reconstruction, et donc la mise en rapport par le sujet des éléments issus de cette même dé-liaison. Dé-construire et construire, dé-liaison et lien ; cette question si difficile à aborder sans heurts dans les cercles psychanalytiques semble bien au cœur des modèles freudiens et post-freudiens et, plus encore, au cœur de la pratique psychanalytique. Afin d'appuyer d'emblée notre démarche et commencer à légitimer le lien comme objet de notre recherche – si cela est encore nécessaire de nos jours – disons, avec Roussillon, qu'il nous semble impossible de « concevoir le travail psychanalytique et le jeu du transfert sans considérer que la pulsion est aussi adressée à l'objet, considéré comme autre-sujet, du transfert. »¹⁴²

¹⁴¹ Kaës R., « Définitions et approches du concept de lien », *Adolescence*, 2008/3, 26, pp. 763-780.

¹⁴² Roussillon R., « La pulsion et l'intersubjectivité », *Adolescence*, 2004/4, 50, p. 740.

Freud, dans le cadre de ses première et seconde topiques, privilégie le terme « liaison » (all., *die bindung*)¹⁴³. Mais il l'utilise dans un sens plutôt éloigné de ce qui nous préoccupe puisqu'il s'agit d'y entendre « une opération tendant à limiter le libre écoulement des excitations, à relier les représentations entre elles, à constituer et à maintenir des formes relativement stables. »¹⁴⁴ Nous verrons tout à l'heure que Freud élaborera la question du lien (all., *das Bund*) – et non plus de la liaison – dans d'autres textes. Remarquons, avec Monique Dupré la Tour¹⁴⁵, que le terme « lien » n'est pas repris dans le Vocabulaire de psychanalyse de Laplanche et Pontalis (1967). Et c'est là que réside la difficulté quant à l'utilisation de ce terme dans un cadre psychanalytique. Il semble utile puisque nombre de psychanalystes l'emploient dans leurs interventions orales ou écrites¹⁴⁶, informelles ou publiques, mais sa polysémie nous fait craindre que nous parlions de choses fort différentes.

Les recherches en éthologie de Lorenz sur le phénomène d'empreinte et, peut-être davantage encore, les travaux sur l'hospitalisme de Spitz¹⁴⁷ et l'importante théorie de l'attachement de Bowlby¹⁴⁸ conduisent conjointement à parler de « lien » en différenciant ce terme de celui de « liaison » tel qu'il se retrouve dans les textes freudiens. Ils se démarquent par une prise en compte plus radicale des effets de l'environnement sur le développement affectif.

Aujourd'hui, nous pouvons ajouter aux auteurs élaborant leur pensée autour de la question du lien les psychanalystes et autres thérapeutes qui travaillent avec des couples et des familles, ou avec des groupes (de psychodrame, par exemple)¹⁴⁹.

¹⁴³ Kaës R., 2008, *art. cit.*

¹⁴⁴ Laplanche J., Pontalis J.B., *Vocabulaire de psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1967.

¹⁴⁵ Dupré La Tour M., « Le lien : repères théoriques », *Dialogue*, 155, 2002, pp. 27-70.

¹⁴⁶ Kaës R., « Le sujet, le lien et le groupe. Groupalité psychique et alliances inconscientes », *Cahiers de psychologie clinique*, 34, 2010, pp. 15-40.

Brusset B., « Métapsychologie des liens et troisième topique », *Revue française de psychanalyse*, 70, 2006, pp. 1213-1282.

¹⁴⁷ Spitz R.A., *Hospitalism. An inquiry into the genesis in early childhood*, n°1, New York: International University Press, 1945.

¹⁴⁸ Bowlby J., *Attachment and Loss. 1: Attachment*, New York: Basic Books, 1969.

¹⁴⁹ Dupré La Tour M., *id.*

Mais, jusque 1930, les théorisations du lien en psychanalyse resteront discrètes et, d'une certaine façon, secondaires. A ce moment, Fairbairn et Klein introduiront le concept de « relation d'objet » remettant la question du lien au premier plan (bien que lui préférant le mot “*relation*”).

Il faudra encore attendre les contributions de Bion entre 1957 et 1962 pour que ressurgisse réellement l'intérêt pour cette question posée en terme de « lien »¹⁵⁰. En réalité, Bion emploie les termes « *link* » et « *linking* » qui, dans la traduction proposée pour les Presses universitaires de France ont été traduits par « liaison ». La *Nouvelle Revue de Psychanalyse* optera, à juste titre selon nous, pour le terme « lien »¹⁵¹. Les termes « lien » et « liaison » se valent quant à l'accent mis sur le processus mais le premier permet sans doute de montrer en quoi les théories de Bion se démarquent des théories freudiennes concernant la liaison d'éléments intrapsychiques.

Par ailleurs, pour expliciter le pourquoi de l'usage du mot « lien » plutôt que « relation », André Green, dans un récent écrit, cite un passage de ce célèbre article de Bion¹⁵² :

J'emploie le mot 'lien' parce que je souhaite examiner la relation du patient avec une fonction plutôt qu'avec l'objet qui remplit une fonction ; je ne m'intéresse pas seulement au sein, au pénis, ou à la pensée verbale, mais à leur fonction qui est de faire le lien avec deux objets.

Ce passage est d'importance pour notre propos et nous y souscrivons pleinement. Il nous importe, à nous aussi, d'envisager l'objet de notre recherche comme *la fonction liante d'un sujet à un objet (ou à un autre sujet)*. Ce n'est pas tant l'objet en tant que tel qui nous intéresse, ni même l'objet en tant que représentation interne, mais bien *ce qui est agissant entre le sujet et l'objet ou entre les*

¹⁵⁰ Bion W. R. [1959b], « Attaque contre la liaison », In *Réflexion faite*, trad. fr. D. Robert, Presses universitaires de France, Paris, 1983, pp. 105-123.

¹⁵¹ Bion W.R. [1959], « Attaque contre les liens », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 25, 1982, pp. 285-298.

¹⁵² Bion W. R., *id.*, p. 115 cité par Green, A., « Repérage originaire et transformations du lien », *Revue française de psychanalyse*, 2006/5, 70, p. 1289-1306.

sujets. Notons que Bion reste kleinien, comme le démontre les premières phrases de son article de 1959 expliquant au lecteur que les principaux apports kleinien sont supposés connus pour comprendre la suite de son propos¹⁵³.

Toujours est-il que le mot « lien » nous semble le plus approprié pour parler de cette *fonction liante*. C'est-à-dire qu'il permet de se centrer non sur l'objet ou le sujet, ni même sur leur rapport, mais bien sur le processus à l'œuvre qui permet de les mettre en rapport. Comme nous l'expliciterons plus tard, le mot « lien » permet de désigner à la fois ce qui sépare et ce qui lie. Par analogie, pensons au « mot-lien » qui sépare deux propositions tout en les mettant en rapport d'une façon particulière. « La notion de lien est très polysémique : elle suppose l'entre-deux, ni l'un ni l'autre séparément mais ce qui unit, attache, séduit, capture, entrave. »¹⁵⁴ Cette même polysémie permettra de faire entendre toute la paradoxalité inhérente à notre objet d'étude.

1.1.2. « Lien » et « relation d'objet »

Comment, alors, distinguer « lien » et « relation d'objet » ? Deux théories s'opposent quant à cette question, comme nous l'explique Dupré la Tour¹⁵⁵. Soit, on envisage la question du rapport à l'objet sous l'angle de l'intrapsychique et de la représentation du lien au sein de la psyché. En ce sens, il est question de la construction de l'objet interne ; nous parlerons ici de « relation d'objet ». Soit, on appréhende cette même question de base en se centrant sur le lien lui-même comme *co-construction sujet-objet-sujet*. C'est ce qui intéresse Bion lorsqu'il se propose d'étudier « les attaques destructrices que le patient dirige contre tout ce qui a pour fonction, selon lui, de lier un objet à un autre objet. »¹⁵⁶

Pour nous, le « selon lui » qui se glisse dans cette citation tire les choses, plus radicalement que ce que nous proposera Winnicott, du côté kleinien ; à savoir, une approche qui envisage essentiellement la face intrapsychique de ces phénomènes.

¹⁵³ Bion W. R. [1959b], 1983, *art. cit.*

¹⁵⁴ Brusset B., 2006, *art. cit.*, p. 1230.

¹⁵⁵ Dupré La Tour M., *art. cit.*

¹⁵⁶ Bion W. R. [1959b], *id.*, p. 105.

L'expression « relation d'objet » est ambiguë et semble recouvrir tant le devenir des motions pulsionnelles que les liens interpersonnels. Remarquons toutefois qu'à l'origine, c'est-à-dire dans la conception freudienne, « les relations entre instances intrapsychiques sont conçues sur le modèle des relations intersubjectives. »¹⁵⁷

Et en effet, nous pouvons dire que Freud, en particulier lorsqu'il décrit sa première topique, nous invite à penser les choses en termes de « relation d'objet ». Même si cette dénomination sera peu usitée par l'auteur lui-même¹⁵⁸, c'est tout de même vers cela que tendent ses réflexions. Prenons comme exemple *Les trois essais sur la théorie sexuelle*¹⁵⁹, ou encore « Deuil et mélancolie »¹⁶⁰. L'objet dont il est question semble intimement lié à la constitution de l'appareil psychique jusqu'à en être un élément de structure. Lorsqu'on s'intéresse aux rapports qu'entretient la personne avec un objet en termes de « relation d'objet »,

[...] il s'agit moins de la façon dont il (le Moi) noue un rapport avec un objet qui lui est extérieur, que de ce que sa texture doit aux objets qui sont partie intégrante de sa composition et de ce qui rend compte de sa manière de composer avec eux, *en son sein*¹⁶¹.

Mélanie Klein va largement poursuivre l'investigation psychanalytique en ce sens en fondant sa « théorie de l'objet », l'objet en tant qu'objet interne, ou du moins internalisé¹⁶². Pour cette psychanalyste, inspiratrice d'un puissant courant dans la Société Psychanalytique Britannique, le rapport aux objets est d'emblée repris du côté des mécanismes psychiques d'introjection et de projection et, donc, l'objet se retrouve assimilé par ses mécanismes à l'appareil psychique lui-même : « (...) à chaque stade du développement les méthodes employées par le moi dans ses rapports avec les objets

¹⁵⁷ Brusset B., *id.*, p. 1222.

¹⁵⁸ Ce sera Fairbairn, cité par Brusset, B., *Psychanalyse du lien. La relation d'objet*, Paris, Ed. du Centurion, 1988, qui l'utilisera réellement comme concept.

¹⁵⁹ Freud S. [1905], *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987.

¹⁶⁰ Freud S. [1917], « Deuil et Mélancolie », In *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, pp. 145-171.

¹⁶¹ Green A., In Brusset B., *op.cit.*, p. VI.

¹⁶² Klein M., *Essais de psychanalyse 1921-1945*, Paris, Payot, 1976.

correspondent exactement à celles du surmoi à l'égard du moi, et à celles du moi à l'égard du surmoi et du ça. »¹⁶³

Ailleurs, d'autres auteurs vont tenter de proposer plus radicalement une théorie du lien comme, par exemple, Pichon-Rivière qui en 1971 – année de la publication de *Playing and Reality* de Winnicott – affirme qu'« il n'y a pas de psychisme en dehors du lien à l'autre. »¹⁶⁴ La façon dont cet auteur envisage la question du lien articule le sujet, l'objet et leur potentielle interaction. Ce lien fait l'objet d'une introjection et contribue donc au tissage de la trame intrapsychique. En ce sens, les développements plus récents de Kaës¹⁶⁵ trouvent ici une filiation évidente.

1.1.3. Winnicott : un kleinien contestataire

Si M. Klein avait en quelque sorte ouvert la psychanalyse au monde infantile et à une conflictualité très précoce, antérieure à l'œdipe freudien, D.W. Winnicott a déplacé cette conflictualité sur la limite même entre le Sujet et son environnement¹⁶⁶.

Au sein de la Société Britannique de Psychanalyse, des voix se démarquent – nous en reparlerons en évoquant le groupe des « Indépendants » – et tentent de faire entendre qu'il est possible d'inventer, de critiquer, de montrer les limites des modèles théoriques dominants sans pour autant s'en désaffilier totalement. C'est le cas de Winnicott, bien sûr, mais aussi de Bion ; l'un et l'autre que certains considèrent comme « les frères jumeaux, héritiers contestataires de M. Klein »¹⁶⁷.

Pour Bion, nous rappelle Brusset, « un vécu émotionnel suppose toujours une relation : le mot 'lien' décrit une vivance [sic] émotionnelle où deux personnes ou deux parties d'une même

¹⁶³ Klein M., *La psychanalyse des enfants*, Paris, Presses universitaires de France, 1959, 6^{ème} édition, 1982., p. 157

¹⁶⁴ Pichon-Rivière E., *De la psychanalyse à la psychologie sociale*, Buenos Aires, Galerna (en espagnol) cité par Joubert C., « Les fonctionnements régressifs du lien de couple, ou du collage à la rupture », *Dialogue*, 2003/3, 161, p. 105.

¹⁶⁵ Kaës R., 1975, *op. cit.*

¹⁶⁶ Mellier D., « Préface », In Brackelaire J.-L., Frankard A.-C., Janssen C., Tortolano S. (dir.), 2011, *op. cit.*, p. 6.

¹⁶⁷ Brusset B., 2006, *art. cit.*, p. 1241.

personne sont en interrelation »¹⁶⁸. C'est Bion qui introduira la notion « d'espace psychique » préférée au concept de « monde interne » que l'on retrouve sous la plume de Klein. Mais pour Bion, ces espaces sont originellement internes à l'individu. Nous retrouverons cette proposition qui le distingue sensiblement de Winnicott dans les travaux ultérieurs d'Anzieu¹⁶⁹ et Kaës¹⁷⁰.

Suite à un exposé de Bion à la Société Britannique de psychanalyse, Winnicott lui écrira la chose suivante : « Vous voyez que de mon point de vue, vous parliez de l'environnement, bien que vous ayez dit que vous ne le feriez pas. »¹⁷¹ Toute la distinction entre les deux auteurs est bien là : dans le statut donné à l'environnement, perçu par l'un comme s'étayant sur les processus intrapsychiques et par l'autre comme extériorité imprimant ses effets sur le développement affectif primaire. C'est ce qui oppose, du moins en apparence, Winnicott et Klein¹⁷². Si la seconde est parfois critiquée pour n'envisager que le monde interne de l'enfant et sa destructivité, le premier est accusé de ne s'intéresser qu'à l'environnement, « blâmant » les parents et ignorant les conflits intrapsychiques¹⁷³. Bien entendu, et comme nous allons le voir, les choses sont bien plus nuancées que cela.

Winnicott, en effet, met en cause l'objet en tant qu'extériorité par rapport au sujet. L'objet existe de par lui-même et possède des caractéristiques qui lui sont propres. Il dira, pour distinguer l'objet transitionnel du concept kleinien d'objet interne, que « l'objet transitionnel n'est pas un objet interne (concept mental), c'est une possession. »¹⁷⁴ Cependant, dans le même passage que cité précédemment, Klein fait tout de même référence à l'objet en tant qu'extériorité : « Durant le stade sadique, l'individu se protège contre la peur d'un objet brutal, à la fois introjecté et extérieur, en redoublant

¹⁶⁸ Brusset B., *id.*, p.1231.

¹⁶⁹ Anzieu D., *Le groupe et l'inconscient. L'imaginaire groupal*, Paris, Dunod, 1975.

¹⁷⁰ Kaës R., *Un singulier pluriel. La psychanalyse à l'épreuve du groupe*, Paris, Dunod, 2007.

¹⁷¹ Winnicott D.W., 1989 [1987], *op. cit.*, p. 137.

¹⁷² Lire à titre d'exemple Winnicott D.W. [1962], "II. The Beginnings of a Formulation of an Appreciation and Criticism of Klein's Envy Statement", In Winnicott C., Shepherd R., David M. (Eds), *op. cit.*, pp. 447-457.

¹⁷³ Likierman M., "Donald Winnicott et Melanie Klein: compatible outlooks?", In Caldwell L. (Ed.), *Winnicott and the Psychoanalytic Tradition*, London: Karnac Books Ltd., 2008 [2007], p. 112-127.

¹⁷⁴ Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*, p. 41.

en imagination ses propres attaques destructrices contre lui. »¹⁷⁵ Plus loin encore, la psychanalyste évoquera les causes possibles de la criminalité évoquant « l'influence de circonstances extérieures ou endopsychiques »¹⁷⁶. Cette idée d'un objet qui peut être à la fois intérieur et extérieur sera à la base de la pensée de Winnicott et nous rappelle, donc, que celui-ci était avant tout kleinien ; probablement l'est-il resté toute sa vie, tout en enrichissant sa pensée de ses propres créations. Ces mêmes créations, il est vrai, le conduiront tout de même à proposer quelques écarts par rapport aux théories de Klein et susciteront de nombreux débats au sein même de la Société britannique de Psychanalyse. Citons, notamment, l'importance que prend la pulsion de mort dans la théorie kleinienne alors que Winnicott nous en livre, en quelque sorte, une version plus « douce » [soft]¹⁷⁷.

Il radicalisera l'influence de l'environnement extérieur sur le développement psychique et concevra l'objet dans sa dimension concrète et objectivée. Ces créations ont souvent généré une levée de bouclier de la part des kleriens orthodoxes, mais c'est Winnicott lui-même qui nous indiquera que toute création est aussi destruction. Probablement a-t-il souffert de ces oppositions systématiques de la part des kleriens et, plus encore, de la part de Klein elle-même.

Toujours est-il que l'importance pour lui que revêt la créativité, jusque dans ses développements théoriques, l'a toujours invité à assumer sa singularité au sein de la Société britannique de psychanalyse :

J'ai dit que ce que je fais est gênant, mais je pense aussi que cela a son bon côté. Premièrement, dans la Société, il n'y a pas tellement de gens créatifs avec des idées personnelles et originales. Je pense que quiconque a des idées est vraiment le bienvenu, et j'ai toujours le sentiment qu'on me tolère dans la Société parce que j'ai des idées, même si ma manière est gênante. [...] Ce que je voulais sans aucun doute vendre était que, venant de chez vous, on fasse quelque pas vers le mouvement de mon exposé. C'est

¹⁷⁵ Klein M., *ibid.*, souligné par nous.

¹⁷⁶ Klein M., *ibid.*

¹⁷⁷ Likierman M., *id.*

un mouvement créatif, et il ne me permet d'engager aucune relation si quelqu'un ne vient à sa rencontre¹⁷⁸.

Cependant, il ne s'engagera pas dans la même voie qu'Anna Freud qui ne prête intérêt, pour ainsi dire, qu'à l'objet externe¹⁷⁹. En effet, il s'agira pour Anna Freud de mesurer l'adaptation de l'individu à son environnement. Une telle conception l'entraînera vers une « psychanalyse » éducative. Si nous nous arrêtons un instant sur ce qui tient Winnicott à l'écart de la pensée d'Anna Freud, c'est parce que cette double prise de distance – par rapport à celle-ci et à Klein – sera le terreau d'un mouvement psychanalytique anglo-saxon dont nous parlerons dans le point suivant.

Toutefois, notons déjà que l'opposition à Anna Freud s'éclaire dans une lettre qu'il lui adresse le 6 juillet 1948¹⁸⁰ ; nous n'en reprenons qu'un court extrait :

Cependant, je dirais ceci :

- a) Dans ce Congrès, la chose importante à faire accepter est que les désordres mondiaux ne sont pas dus à l'agressivité humaine, mais à son refoulement individuel.
- b) En conséquence, le remède n'est pas d'éduquer les enfants pour qu'ils viennent à bout de leur agressivité et la contrôlent, mais de fournir au plus grand nombre possible d'entre eux, petits et grands [*infants and children*], des conditions (d'environnement émotionnel) si stables et si sûres que chacun d'eux puisse arriver à reconnaître et à tolérer l'ensemble de son agressivité (amour primaire avide, destructivité, capacité de haïr, etc.).

Bref, lorsque Klein évoque le monde interne de l'individu, Winnicott insiste sur l'importance de l'environnement dans le développement affectif de celui-ci, et lorsqu'Anna Freud radicalise la prise en compte de l'environnement comme extériorité, ou ce qui

¹⁷⁸ Winnicott D.W., 1989 [1987], *op. cit.*, p. 68.

¹⁷⁹ Freud A. [1965], *Le normal et le pathologique chez l'enfant*, Paris, Gallimard, 1968.

¹⁸⁰ Winnicott D.W., 1989 [1987], *op. cit.*, pp. 41-42.

serait inné et commun à tous, il rappelle la nécessité de prendre en considération l'intériorisation de l'environnement et les opérations psychiques subjectives qu'il subit, notamment le refoulement.

En ce sens, Winnicott ajoute dans son texte de 1971 à propos des objets transitionnels : « Cependant, pour le nourrisson, ce [doudou] n'est pas un objet externe non plus. »¹⁸¹ Le « non plus » vient signer l'audacieuse originalité de cet auteur qui tentera de tenir le fil à la fois de la réalité interne et de la réalité externe ; nous y reviendrons très largement dans la suite de notre propos.

1.1.4. Le “Middle Group” ou groupe dit des « Indépendants »¹⁸²

Les différents courants théorico-cliniques psychanalytiques concernant la nature de l'objet et de son rapport au sujet sont intimement liés à l'histoire de la Société Britannique de Psychanalyse. Celle-ci, fondée en 1919 par Ernest Jones, connu dans les années quarante sa période de « Controverse ».

La bataille entre Mélanie Klein et Anna Freud sera féroce comme nous l'indique non sans humour Marion Milner. Celle-ci ayant peint deux poules s'arrachant des parties l'une de l'autre dit de sa réalisation la chose suivante : “*I like to say it's Anna Freud and Melanie Klein fighting over psychoanalysis.*”¹⁸³ Ces déchirements conduiront à la division de la Société non pas en deux groupes mais en trois : les « annafreudiens », les « kleinien » et le “Middle Group” dit « des Indépendants ». Ces derniers refusent de s'affilier exclusivement à Klein ou à Anna Freud et proposent de s'exprimer en leur nom propre.

Ce qui rassemble ces psychanalystes de renom sont notamment un attrait pour l'expérience et la flexibilité de la technique. Ce dernier point retiendra, d'ailleurs, toute notre attention puisque nous tenterons de mesurer l'impact sur le dispositif thérapeutique de nos propres conceptions du lien. Ce que visaient essentiellement ce “Middle Group”, c'est une possibilité de créer librement et d'inventer leurs modèles, leurs cadres et leurs dispositifs :

¹⁸¹ Winnicott D.W., *ibid.*

¹⁸² Une grande partie de ce point s'inspire de l'article de Stewart H., « Winnicott, Balint et le groupe des “Indépendants” », *Le Coq-Héron*, 173, 2003, pp. 11-20.

¹⁸³ Luepnitz D.A., “Thinking in the space between Winnicott and Lacan”, *International Journal of Psychoanalysis*, 2009, 90, p. 957.

Ce qui s'est passé, voyez-vous, c'est qu'une controverse s'est élevée entre Mélanie Klein et Anna Freud, et elle n'a pas encore été résolue. Mais pour moi, au cours de mes premières années, au stade de la formation, cela n'avait pas d'importance ; cela en a pris seulement maintenant, dans la mesure où la pensée libre s'en trouve entravée¹⁸⁴.

Cependant, ces psychanalystes « indépendants » se caractérisent également par la reconnaissance de la théorie et de la technique classiques intégrant les conceptions fondamentales de l'inconscient et recourant à l'interprétation dans le transfert. S'y surajoutent quelques apports kleinien importants comme, par exemple, les identifications projective et introjective, la notion de clivage et les positions schizo-paranoïde et dépressive. Il est toutefois à préciser que les « Indépendants » entendent ces manifestations comme des réactions face à l'empiètement traumatique de l'environnement plutôt que comme « le résultat de conflits primaires entre les pulsions de vie et de mort, où l'envie innée serait la manifestation extérieure de la pulsion de mort »¹⁸⁵.

Ce qui retient particulièrement notre attention, c'est la prise en compte par ces auteurs et cliniciens de l'environnement, entendu comme extériorité réelle et jouant un rôle important dans le développement de la subjectivité inconsciente. « L'imagination et le fantasme ne sont pas simplement des facultés innées, mais proviennent de l'interaction entre le nourrisson et l'environnement »¹⁸⁶. Dans une telle perspective, c'est le rétablissement ou la réintégration, de façon inédite, des parties clivées et perdues de lui-même qui est visée par les dispositifs cliniques proposés à l'individu. Le cadre prend alors toute son importance puisqu'il est entendu comme un environnement supposé « suffisamment bon » que pour permettre un processus de lien entre les réalités externe et interne satisfaisant et (ré-)intégrateur. Autrement dit, le cadre est aussi réalité extérieure qui a son existence propre

¹⁸⁴ Winnicott D.W. [1962a], « Les visées du traitement psychanalytique », In Winnicott D.W., *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, Trad. fr., 1974, p. 140.

¹⁸⁵ Stewart H., *art. cit.*

¹⁸⁶ Stewart H., *art. cit.*, p. 12.

susceptible de peser sur la réalité interne du sujet autant que d'être (re-)créée par celui-ci. Une telle reconnaissance de la réalité comme extériorité agissant sur le développement du sujet est un parti pris théorique – inspiré par la clinique – qui est donc lourd de conséquences en ce qui concerne nos dispositifs cliniques mais également déterminant quant à la façon dont nous allons (re-)lire les fondements de la théorie analytique :

Je ne vois pas l'intérêt d'utiliser l'expression « complexe d'Œdipe » lorsque l'un ou plusieurs des membres du trio est un objet à part. Dans le complexe d'Œdipe, du moins pour moi, chacun des trois membres du triangle est une personne à part entière, non seulement pour l'observateur, mais aussi et surtout pour l'enfant¹⁸⁷.

Mais en fin de compte, si les « Indépendants » refusaient une affiliation forte et exclusive à Klein ou Anna Freud, c'est sans aucun doute pour permettre que la pensée et les discours psychanalytiques restent vivants et créatifs. C'est en tout cas la position de Winnicott¹⁸⁸ lorsqu'il écrit le 3 juin 1954 conjointement à Klein et Anna Freud pour leur demander purement et simplement de dissoudre leurs écoles, chose qui ne pouvait être faite, selon lui, que de leur vivant :

S'il arrivait que vous mouriez, alors ces formations, avec leur reconnaissance officielle statutaire, deviendront absolument intouchables, et il faudra une génération ou plus avant que la Société ne se remette du désastre d'être devenue une structure rigide reposant non sur la science mais sur des personnalités, ou même sur la politique, puisque c'était comme constructions défensives que ces groupes étaient à l'origine justifiables.

Ce refus de « faire école » participera sans doute à ce qui fait que certains éléments de la pensée de Winnicott se retrouveront

¹⁸⁷ Winnicott D.W., 1990, *op. cit.*, p. 69.

¹⁸⁸ Nous ne pouvons qu'encourager le lecteur à s'enquérir de l'entièreté de cette lettre doublement adressée dont nous ne pouvons ici que citer un bref extrait. Winnicott D.W., 1989 [1987], *op. cit.*, pp. 115-116.

largement repris mais parfois de façon un peu « légère ». Par exemple, l'objet transitionnel se retrouve souvent réifié et déconnecté d'une théorie plus large, paradoxale et complexe. Mais ce même refus permettra, a contrario, que Winnicott soit cité comme référence par des psychanalystes de tous bords, qu'ils soient kleinien, annafreudien ou même lacanien.

Une autre conséquence de cette volonté de ne pas trop s'institutionnaliser est l'existence, au sein du "*Middle Group*", de quelques divergences assumées sans que cela n'entraîne une quelconque scission.

1.1.5. Winnicott et Balint: quelques distinctions importantes

Dans ce groupe des « Indépendants » figurent, donc, Donald Woods Winnicott, mais aussi Michael Balint. Si nous nous arrêtons brièvement sur une comparaison entre ces deux auteurs, c'est dans le but de mieux discerner ce qui semble largement partagé par les psychanalystes du "*Middle Group*" et, par contraste, ce qui est spécifique, à cette époque, à la pensée de Winnicott.

Winnicott décrit les premiers moments du développement infantile en termes d'unité mère-nourrisson qui servira de base à la future relation à deux. Il expose déjà très précisément sa conception des premiers stades du développement de l'enfant dans son article de 1945¹⁸⁹. Il s'en réfère pour cela à des cas de psychoses qu'il entrevoit comme des cas de régressions à ce stade du développement affectif où règne une certaine indifférenciation entre les réalités interne et externe. Pour le tout petit enfant, à sa dépendance totale vis-à-vis de la mère répond la préoccupation maternelle primaire. Le nourrisson est alors dans un état de non-intégration. L'intégration sera normalement suivie par une phase de personnalisation puis de réalisation : point culminant du développement affectif primaire qui ouvre à la possibilité de différencier les objets internes et extérieurs. Il situera les phénomènes transitionnels au cœur de cette dernière phase.

Nous expliciterons plus avant ces premiers stades appréhendés par Winnicott. Pour l'heure, ce qui nous intéresse est le constat que l'on retrouve ce même type de préoccupation chez Balint lorsqu'il

¹⁸⁹ Winnicott D.W. [1945], *art. cit.*, p. 57-71.

propose sa théorie de l'« objet d'amour primaire »¹⁹⁰. Ce sur quoi Winnicott et Balint se retrouvent parfaitement c'est sur la prise en compte de l'environnement et de ses effets, bénéfiques ou non, sur le développement psychique de l'individu, et d'abord de l'enfant¹⁹¹.

Balint, très sévère avec ce qu'il perçoit comme contradictions internes dans la théorie freudienne en matière de narcissisme, cherche à identifier « le point d'ancrage du narcissisme primaire »¹⁹². La mère et le nourrisson y sont présentés comme interdépendants sur le plan pulsionnel et accordés l'un à l'autre. Cependant, Balint proposera que c'est la naissance qui amorce le processus de séparation de l'enfant d'avec sa mère. « Avant la naissance, le Soi et l'environnement sont harmonieusement 'mêlés', ils s'interpénètrent. »¹⁹³ Balint poursuit :

La naissance est un traumatisme qui bouleverse cet équilibre en modifiant radicalement l'environnement, et qui – sous la pression d'un réel danger de mort – impose une nouvelle forme d'adaptation. C'est ce qui déclenche, ou du moins accélère considérablement, la séparation entre l'individu et l'environnement. Les objets, y compris le Moi, commencent à émerger du mélange des substances et de la rupture survenue dans l'harmonie des espaces illimités¹⁹⁴.

Nous avons pris la peine de retranscrire intégralement ce passage dans la mesure où il permet de situer très exactement le point de divergence – plus que de rupture – entre Balint et Winnicott. En effet, pour ce dernier, la reconnaissance de l'extériorité de l'environnement est postérieure à la plongée dans ce même environnement. Autrement dit, pour Winnicott, venir au monde n'est pas encore advenir comme sujet en relation avec ce monde. Il conçoit comme origine de la vie psychique une « *unité environnement-*

¹⁹⁰ Balint M., *Le défaut fondamental*, Trad. fr. J. Dupont et M. Viliker, Paris, Payot, 1971.

¹⁹¹ Tonnesmann M., "Michael Balint and Donald Winnicott: contributions to the treatment of severely disturbed patients in the Independent Tradition", In Caldwell L. (Ed.), 2008 [2007], *op. cit.*, pp. 128-140.

¹⁹² Balint M., *op. cit.*, p. 89.

¹⁹³ Balint M., *op. cit.*, p. 93.

¹⁹⁴ Balint M., *op. cit.*, pp. 93-94.

individu »¹⁹⁵. « Au début, le nourrisson est l'environnement et l'environnement le nourrisson. »¹⁹⁶ La différence conceptuelle tient en leurs avis distincts sur la question du narcissisme.

Pour Balint, le narcissisme est toujours secondaire. C'est-à-dire que, frustré par la séparation brutale d'avec la mère à la naissance, l'enfant tentera de retrouver « *le sentiment originel d'unité* »¹⁹⁷. La part de libido dirigée initialement vers l'environnement peut investir le moi ; il s'agit bien d'un processus narcissique mais qui est secondaire à la relation la plus primitive, « celle du mélange harmonieux par interpénétration »¹⁹⁸. C'est cet état archaïque qui alimenterait tout désir humain, y compris dans ses tentatives ultérieures de trouver un objet d'amour satisfaisant.

Winnicott, pour sa part, se montre davantage freudien en reconnaissant l'existence d'un narcissisme primaire, bien qu'il l'interprète en termes d'unité primaire entre la mère et le nourrisson. Nous verrons en quoi cette conceptualisation fondamentalement paradoxale – à la fois du « un » et du « deux » – constitue le noyau même de la théorie winnicottienne.

Mais cet auteur – et c'est là ce qui, selon nous, le singularise parmi ses contemporains du “*Middle group*” – propose ses propres concepts métapsychologiques : « aire intermédiaire », « phénomènes et objet transitionnels », « capacité à jouer », constitution du *self* et de l'objet, pour ne citer que ceux-là.

Nous venons donc de voir en quoi Winnicott se distingue de ses contemporains tout en s'affiliant de façon « souple » à certaines figures importantes de la Société britannique de psychanalyse. Mais qu'en est-il de l'ancrage psychanalytique de cette pensée singulière et donc, plus particulièrement, de son affiliation freudienne ? Lorsque nous envisageons l'objet dans sa dimension d'extériorité, s'agit-il de nous couper des racines freudiennes, du moins en ce qui concerne la question de l'objet ?

¹⁹⁵ Green A., 2006, *art. cit.*, p. 1299.

¹⁹⁶ Winnicott D.W. [1963], « La valeur de la dépression », In Winnicott D.W., *Conversations ordinaires*, Paris, Gallimard, trad. fr., 1988, p. 102.

¹⁹⁷ Stewart H., *art. cit.*, p. 14.

¹⁹⁸ Balint M., *op. cit.*, p. 100.

1.1.6. Bref retour à Freud et réassurance épistémologique

Quand Freud interroge la constitution des groupes¹⁹⁹, s'inscrit-il totalement dans une autre voie que celle des auteurs qui interrogent l'objet en tant qu'extériorité ? Une première réponse serait de dire : oui, ce qu'il déploie dans son article de 1921 c'est, sans équivoque, la relation d'objet. Et pourtant, avant qu'il n'en vienne à évoquer davantage ce qu'il en est de l'objet mis à la place du moi ou de l'idéal du moi, ou encore du moi pris lui-même comme objet, il évoque, à sa manière, l'*illusion* essentielle au lien ; hypothèse centrale de notre propos.

Lorsqu'il s'intéresse au lien amoureux – comme détour nécessaire pour comprendre tout type de lien – il évoque l'*idéalisation qui fausse le jugement*. Nous pouvons y entendre les prémices d'une conceptualisation du lien en termes d'*illusion* ; nous y reviendrons plus amplement dans un point ultérieur. Quoi qu'il en soit, l'idée d'un « jugement faussé » nous laisse entr'apercevoir l'objet comme existant indépendamment des projections du sujet. D'ailleurs, dans ce texte – ainsi que dans *Totem et tabou*²⁰⁰ et *Moïse et le monothéisme*²⁰¹ – Freud utilisera le terme « *das Bund* » (lien) et non plus « *die Bindung* » (liaison)²⁰². Kaës²⁰³ attire notre attention sur une précision de Freud quant à son objet d'étude et qui est importante pour notre propos :

Dans la vie psychique de l'individu pris isolément (*der Einzelne*), l'autre (*der Andere*) intervient très régulièrement en tant que modèle, soutien et adversaire, et de ce fait la psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale, en ce sens élargi mais parfaitement justifié.

Par ailleurs, Freud s'intéresse à la figure du *meneur* comme support d'une identification primaire (introjective). Cette identification constituera (une partie de) l'idéal du moi. C'est sur la base de la reconnaissance d'un même meneur (idéal du moi) que les

¹⁹⁹ Freud S. [1921], « Psychologie des foules et analyse du moi », In *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, pp. 128-242.

²⁰⁰ Freud S. [1912-1913], *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1989.

²⁰¹ Freud S. [1939], *Moïse et le monothéisme*, Paris, Gallimard, 1948.

²⁰² Kaës R., 2008, *art. cit.*

²⁰³ Freud S., *id.*, p. 71 cité par Kaës R., *id.*, p. 765.

membres d'un groupe s'identifieront secondairement les uns aux autres dans leur moi. Tout bien considéré, l'objet que Freud s'évertue à décrire dans les foules ou l'état amoureux « est autant un objet 'interne' qu'un objet interne 'transféré' sur un autre-sujet élu comme objet de la pulsion. »²⁰⁴ Mais, bien entendu, Freud glisse rapidement – puisque c'est l'objet de sa réflexion – vers la face intrapsychique de ce mouvement d'idéalisation d'une part, et de la figure du meneur d'autre part (en tant qu'introjectée par un processus d'identification). C'est l'objet en tant qu'idéalisé et participant à la structure du moi – ou de l'idéal du moi – par le truchement des identifications primaires et secondaires qui alimente la théorisation de l'auteur.

Suivant ces quelques considérations, il nous semble que la question du lien s'avère pertinente pour le champ psychanalytique si l'on s'en réfère à une théorisation qui tient compte de *l'objet pris comme extériorité* – avec ses caractéristiques propres – *en tant qu'il est subjectivement et créativement transformé par la personne*.

De plus, si nous pouvons parler de lien « intersubjectif », nous tenterons de le faire en respectant la proposition de Roussillon²⁰⁵ :

Le concept d'intersubjectivité me paraît donc aussi pouvoir être utilisé pour autant qu'il soit référé à une conception « psychanalytique » du sujet ; c'est-à-dire une conception qui intègre l'existence d'une dimension inconsciente de la subjectivité qui croise la question de la pulsion et du sexuel.

La question de la *relation d'objet* nous éclaire quant à la subjectivation de l'objet sans qu'elle ne recouvre totalement la question du *lien*. Il s'agit de deux questions articulées mais distinctes ou, pourrions-nous dire, articulées *donc* distinctes ; c'est-à-dire *liées*. Cela nous conduit tout naturellement à investiguer et commenter les perspectives théoriques de Winnicott à propos de cette question.

²⁰⁴ Roussillon R., 2004, *art. cit.*, p. 739.

²⁰⁵ Roussillon R., 2008, *op. cit.*, p. 1.

1.2. Winnicott : une voie intermédiaire

(...) il n'y avait alors que les psychanalystes pour savoir que tout existait sauf l'environnement²⁰⁶.

1.2.1. Le lien comme entre-deux

André Green, dans sa préface extrêmement riche du livre de Brusset²⁰⁷, écrit ceci : « (...) ce qu'on appelle objet n'est nullement une entité indépendante de la façon dont elle apparaît au sujet, mais au contraire n'est envisageable que sous cet angle ». Il reprend, bien entendu, ce que nous propose Winnicott ; ce dernier envisage bel et bien la dimension intrapsychique de l'existence humaine. Il cherche à en comprendre son avènement, son développement et, plus encore, son déploiement. Cependant, l'objet, dans sa théorie, jouit d'une existence propre et possède des caractéristiques qui échappent à l'omnipotence du sujet. Le sujet crée l'objet mais en partie seulement ou, pourrions-nous dire, dans la mesure où il trouve en l'objet les caractéristiques nécessaires à ce qu'il puisse endosser cette création.

Pensons au néologisme « *trouver-créter* » explicité par Winnicott dans son ouvrage *Jeu et réalité*²⁰⁸. De la relative séparation de la mère et de l'enfant, une aire particulière s'ouvre à l'intérieur de laquelle pourront émerger d'autres objets qui, eux aussi, devront être créés par l'enfant à l'endroit même où ils lui sont proposés. En réalité, cette façon de trouver-créter se maintient tout au long de l'existence dès lors que le sujet investit un objet animé ou inanimé ; dans la mesure où celui-ci renvoie à d'autres objets animés, tel le doudou de l'enfant représente le lien à la mère²⁰⁹. En d'autres termes, il s'agit d'un processus à l'œuvre dans toute activité de lien : en couple, en famille, en groupe, avec les vivants et les morts, par l'intermédiaire d'objets, d'actes, de paroles, de pensées ou représentations, de discours ou de mythes :

²⁰⁶ Winnicott D.W., « Sur D.W.W. par D.W.W. », In *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000.

²⁰⁷ Green A. in Brusset B., 1988, *op. cit.*, p. VII.

²⁰⁸ Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*

²⁰⁹ Cela sera l'objet très largement étudié dans la deuxième partie de notre travail.

[...] Dans la vie de tout être humain, il existe une troisième partie que nous ne pouvons ignorer, c'est l'aire intermédiaire d'expérience à laquelle contribuent simultanément la réalité intérieure et la vie extérieure. Cette aire n'est pas contestée, car on ne lui demande rien d'autre sinon d'exister en tant que lieu de repos²¹⁰ pour l'individu engagé dans cette tâche humaine interminable qui consiste à maintenir, à la fois séparées et reliées l'une à l'autre, réalité intérieure et réalité extérieure²¹¹.

Cette façon de penser le lien permet d'en respecter le caractère *d'entre-deux* au sens de Daniel Sibony qui décrit si bien cette séparation comme condition nécessaire au lien²¹², et du lien comme impliquant une séparation. Nous expliciterons cet apparent paradoxe dans quelques instants. Dans le champ de la philosophie, Olivier Abel reprend cette question à propos de l'amour et de la conjugalité²¹³ ; nous nous en inspirerons donc dans la partie de notre thèse à propos du lien de couple.

Mais notons déjà que tout ce processus nécessaire à la possibilité de s'inscrire dans du lien passe par l'inscription psychique de la notion même d'espace. Parvenir à penser « l'absent » comme toujours existant – et donc potentiellement en lien avec soi – implique de penser en termes spatiaux : « *ici* », « *là-bas* » et « *ailleurs* ».

(Le) « *ici* » : il s'oppose au « *là-bas* », comme étant le lieu où je me tiens corporellement ; ce lieu absolu a le même caractère de limite du monde que l'ego de l'énonciation ; la métaphore spatiale de l'orientation spatiale dans l'espace est même à l'origine de l'idée

²¹⁰ Le terme « repos » n'est pas à entendre dans le sens d'une inactivité. Bien au contraire, l'aire dont il est question est un lieu d'activité, de processus permanent, « interminable ». Ici, le mot « repos » renvoie au rôle de tampon entre les réalités intérieure et extérieure que revêt l'aire intermédiaire. Nous verrons comment une altération ou le défaut de cette aire rend difficile pour la personne le fait de se (re)poser.

²¹¹ Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*, p. 30.

²¹² Sibony D., *Entre-deux (l'origine en partage)*, Paris, Seuil, 1991. L'auteur préférera, dans son propos, employer le terme « appartenance ».

²¹³ Abel O., *Le mariage a-t-il encore un avenir ?*, Paris, Bayard Centurion, 2005.

du sujet comme centre de perspective non situé dans l'espace occupé par les objets de discours ; absolument parlant, « ici », en tant que lieu où je me tiens, est le point zéro par rapport auquel tous les lieux deviennent proches ou lointains²¹⁴.

L'espace naît de la séparation ; peut-être devrions-nous préciser en soulignant *l'inscription psychique* de la séparation. Il s'agit d'envisager le passage d'un monde total, indifférencié de l'enfant lui-même, à un environnement structuré, constitué d'éléments distincts qui s'articulent pour proposer une réalité cohérente et partagée. Avant cette première inscription de l'idée même de séparation, « nous n'en sommes encore qu'à une tonalité libidineuse entre un sujet et un "objet" qui demeurent fondus l'un dans l'autre. »²¹⁵

Une façon de saisir la portée clinique d'une telle appréhension du lien comme *entre-deux*²¹⁶ est de se référer au cas clinique rapporté par Winnicott dans son texte « La ficelle : un aspect technique de la communication »²¹⁷ :

(Il)²¹⁸ était devenu obsédé par tout ce qui avait un rapport quelconque avec une ficelle et, chaque fois qu'ils entraient dans une pièce, ils pouvaient trouver des chaises et des tables attachées par une ficelle ou encore un coussin attaché par ce même moyen. (...) Il avait récemment attaché une ficelle autour du cou de sa sœur (celle dont la naissance avait été cause de la première séparation).

²¹⁴ Ricoeur P., 1990, *op. cit.*, p. 70.

²¹⁵ Gouin Decarie Th., *Intelligence et affectivité chez le jeune enfant*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1968, 1973, p. 79.

²¹⁶ Nous préférons, à dire vrai, la traduction anglaise de ce terme : "in between". En effet, « dans l'entre » insiste davantage sur la dimension intermédiaire de ce dont il s'agit, au sens de Winnicott.

²¹⁷ Winnicott D.W. [1960], « La ficelle : un aspect technique de la communication », In Winnicott D.W. [1958], *op. cit.*, p. 53.

²¹⁸ « En mars 1955, un garçon de sept ans fut amené par son père et sa mère au Service de Psychologie du Paddington Green Children's Hospital. (...) Ce garçon avait été envoyé par le médecin de famille en raison d'une série de symptômes indiquant des troubles du caractère. Le test d'intelligence donna un Q.I. de 108. » (Winnicott D.W., *id.*, p. 51).

Dans son commentaire, Winnicott nous invite à penser cet objet (la ficelle) « comme une extension de toutes les autres techniques de communication ». Il précise : « La ficelle permet d'unir, mais elle aide aussi à envelopper des objets et à *maintenir ensemble des matériaux distincts*. »²¹⁹ Dans son usage excessif, l'auteur y perçoit un glissement de la communication au déni de la séparation. En d'autres termes, ne faire l'expérience du lien que dans la communication active avec un autre reviendrait à nier l'incompressible écart qui existe entre l'individu et son environnement. Il s'agit sans doute d'une piste intéressante si l'on veut saisir ce qui est en jeu dans la communication potentiellement ininterrompue dans les mondes dits virtuels sur Internet ; ininterruption qui semble contribuer à entretenir un certain sentiment d'omnipotence²²⁰.

Au cours d'un développement « normal », l'hypothèse de Winnicott est qu'un objet particulier peut venir matérialiser, dans un premier temps, cet écart, cet espace inédit qui s'ouvre pour l'enfant. Ce n'est pas l'objet qui est transitionnel ; celui-ci *représente* la transition du petit enfant qui se met à éprouver la mère comme quelque chose de différent et de séparer. Ce processus de transition lui permet de passer de l'état d'union avec elle à une possible relation à la mère²²¹. Tout se passe comme si l'objet venait symboliser – ou presque – la relation elle-même ; c'est-à-dire ce qui, par nature, n'est ni tout à fait extérieur, ni tout à fait intérieur. Or,

La consistance du concept d'intermédiaire tient à ce qu'il exprime cette triple fonction : de pontage sur une rupture maintenue, de reprise transformatrice, et de symbolisation. C'est en cela que l'intermédiaire est une création de la vie psychique²²².

« L'objet transitionnel permet à l'enfant de se dé-fusionner d'avec sa mère, sur le chemin de l'indépendance progressive, lui permettant de construire sa "capacité d'être seul", c'est-à-dire sa

²¹⁹ Winnicott D.W., *id.*, p. 55, souligné par nous.

²²⁰ Janssen C., Tortolano S., 2010, *art. cit.*

²²¹ Winnicott D.W., *id.*

²²² Kaës R., In Chouvier, B. & al., *Les processus psychiques de la médiation*, Paris, Dunod, 2002, p. 20.

capacité à pouvoir *s'accepter comme être séparé, en présence de l'autre.* »²²³

Si nous voulons respecter la pensée de Winnicott et nous assurer de la prise en compte des processus en jeu sans nous en tenir à une lecture topique du lien, il nous faut entendre ce qui participe à la fonction *liante* du sujet à l'objet. La difficulté de lire les choses en termes de processus – tout en respectant le caractère d'entre-deux du lien – est de comprendre la part active du sujet *et* de l'objet dans cette activité de lien. La notion de trouver-crée nous en dit bien quelque chose mais il ne s'agit peut-être pas encore d'une conceptualisation du lien. Même si ce terme nous invite à penser une lecture dynamique et dialectique du lien, l'on s'en tient encore à une description du processus. Or, la question qui nous occupe concerne ce qui participe basalement à cette capacité que les individus ont de se lier affectivement les uns aux autres.

1.2.2. La capacité d'être seul : effets de présence

Pour qu'il y ait du lien, il faut que l'objet soit et ne soit pas. C'est toute la complexité de la pensée winnicottienne qui se veut résolument paradoxale²²⁴ ; qu'il y ait quelque chose de l'ordre de l'absence dans la présence de l'objet et de la présence dans son absence. L'absence dans la présence de l'objet s'expérimente dès que la mère et l'enfant sont capables de se vivre comme distincts ; c'est-à-dire qu'il y a séparation moi/objet et prise en compte de l'altérité fondamentale de l'objet. Mais le risque est grand, alors, si rien ne vient assurer une fonction de pontage, que la déliaison soit totale. Ce serait alors l'anéantissement de l'objet et l'effondrement de soi qui risqueraient de se produire. Là intervient la nécessité de recourir au champ de l'intermédiaire comme « médiation entre des éléments discontinus, un rapprochement dans le maintenu-séparé ».²²⁵ Dans son absence, l'objet doit continuer d'exister pour l'individu à la fois en dehors de lui, mais aussi en lui par le jeu des représentations internes. L'objet, en sa présence, échappe au moi par sa dimension d'altérité. Mais

²²³ Rabain J.F., « Angoisse d'engloutissement et scénario fétichique », *Revue Française de Psychanalyse*, 2001, vol. 65, n°5, p. 1638, *souligné par nous*.

²²⁴ Clancier A., *Le paradoxe de Winnicott*, Paris, Payot, 1984.

²²⁵ Kaës R., « Introduction : le sujet de l'héritage », In Kaës, R., Faimberg, H., Enriquez, M., Baranes J.J., *Transmission de la vie psychique entre les générations*, Paris, Dunod, 1993, 2003, p. 56.

aussi, l'objet, en son absence, continue d'être agissant sur le moi qui en porte inexorablement la trace. La continuité de l'existence de l'objet assure sa continuité d'existence au moi ; ce sera toute la fonction du « doudou » de l'enfant que nous explorerons très largement par la suite. Mais reprenons ces questions de façon plus détaillée en nous appuyant sur ce qui nous semble être un article déterminant pour qui cherche à mieux cerner la pensée de Winnicott.

C'est avec « La capacité d'être seul », que Winnicott²²⁶ nous invite à penser les effets de présence²²⁷. Toujours dans cette démarche paradoxale, qui selon l'auteur est la plus à même de rendre compte de la complexité de notre rapport au monde, il précise que ce dont il va parler est « l'expérience d'être seul, en tant que nourrisson et petit enfant, en présence de la mère. »²²⁸ Il y évoque cette relation particulière qui continue d'exister entre deux êtres même lorsqu'au moins un des deux est absent mais surtout cette capacité de se retirer en son monde interne même si un autre est présent.

Il est essentiel de saisir la dimension paradoxale, une fois encore, de ce que nous propose Winnicott. Il s'agit bien de mesurer les effets de présence de l'environnement sur l'enfant même lorsque nous en évoquons l'absence. C'est même paradoxalement lorsque l'environnement fait défaut qu'il se rend davantage présent à l'enfant. Nous pouvons associer à ce phénomène le concept de « négatif » repris par André Green²²⁹ et que nous avons nous-même articulé au deuil et à la créativité en nous référant à la vie de James M. Barrie²³⁰. Contrairement à ce que nous avons pu lire chez certains auteurs²³¹, il n'y a pas, selon nous, à mettre sur le même pied « négatif » et « manque ». Il est ici question de penser une absence qui ne signe pas le manque de l'objet mais bien la possibilité que ce dernier soit créé par l'enfant.

²²⁶ Winnicott D.W. [1958a], « La capacité d'être seul », In Winnicott D.W. [1958], *op. cit.*, pp. 325-333.

²²⁷ Dupré La Tour M., 2002, *art. cit.*

²²⁸ Winnicott D.W. [1958a], *art. cit.*

²²⁹ Green A., *Jouer avec Winnicott*, Paris, Presses universitaires de France, 2005.

²³⁰ Janssen C., « J.M. Barrie : mort d'un frère et travail du négatif », *Cahiers de Psychologie clinique*, 27, 2006, p. 123-140.

²³¹ Dethiville L., « Introduction in Winnicott, un psychanalyste de notre temps », *Les Lettres de la Société de Psychanalyse Freudienne*, 21, 2009, pp. 13-21.

Il nomme cette relation particulière « *relation au moi* » (*ego relatedness*) de façon à la distinguer de ce qui serait une « *relation pulsionnelle* » (*id relationship*) : « cet élément qui perturbe sans cesse la vie du moi »²³². Winnicott insiste sur le fait qu'une telle capacité signe, en quelque sorte, le point culminant de la maturité affective. Mais en même temps, il nous explique que la capacité à être seul en présence d'un autre (initialement, la mère) est un fait qui peut survenir « à un stade très primitif, au moment où l'immaturité du moi est compensée de façon naturelle par le support du moi offert par la mère. »²³³ Vient ensuite la phase où l'individu peut être seul sans devoir recourir à la mère ou à sa représentation (pré)symbolique. Pour en arriver à ce stade, l'individu doit avoir intégré l'idée et le sentiment d'une continuité de l'existence de la mère.

Autrement dit, si une telle expérience de solitude en présence de la mère n'a pu se réaliser sainement, les expériences de solitudes réelles ultérieures resteront source d'une angoisse importante, voire dés-intégrante pour le moi.

Ce qui nous intéresse ici, dans ce texte, c'est la dimension paradoxale de cette proposition ainsi que la place qui est accordée à l'objet de la réalité extérieure. La capacité à être réellement seul repose sur la capacité à s'absenter du monde extérieur pour entrer en relation avec son monde interne et ce, en présence d'un autre. Un autre qui doit être suffisamment bon [*good enough*] pour assurer une qualité de présence qui rassurera le sujet sur sa continuité d'existence même lorsqu'il s'absente. C'est en ce sens que, si l'objet interne est le produit de l'effet de l'absence, du manque, la capacité à être seul en présence de l'autre nous conduit à réfléchir aux effets de la présence de l'objet²³⁴. Denis Mellier nous en propose une lecture précise :

Ce travail se réaliserait par un va-et-vient de l'attention pour maintenir et constituer une limite entre le dedans et le dehors de la psyché du bébé et lui permette de différencier ce qui est perçu de l'intérieur de ce qui est perçu à l'extérieur. Ce travail serait plus centré sur un écart « au présent » de la différence

²³² Winnicott D.W. [1958a], *art. cit.*, p. 327.

²³³ Winnicott D.W. [1958a], *art. cit.*, p. 329.

²³⁴ Dupré La Tour M., *art. cit.*

sujet-objet, que sur une différence entre représentations et absence de l'objet²³⁵.

Ce que nous mettons à l'étude relève bien de ces effets de présence. Il s'agit d'envisager le rapport entre un sujet et un autre par le biais des effets de présence de l'autre sur le sujet (dans sa dimension intrapsychique). Puget et Berenstein²³⁶ nous aident à distinguer plus clairement « relation intrapsychique » et « lien » :

Nous parlerons de relation intrapsychique quand nous aurons affaire à une relation avec ce qu'on appelle un objet interne, internalisé sans que soit nécessaire l'apport d'un autre Moi, d'un référent extérieur. Nous parlerons de lien comme l'espace où le Moi et l'Autre établissent une forme de relation dans laquelle il est absolument nécessaire de tenir compte de leurs deux présences.

C'est donc bien du lien que nous désirons parler, mais du lien en tant qu'il participe aux modifications permanentes et durables de la réalité interne du sujet.

Il nous semble important, à ce stade de faire entendre au lecteur que nous sommes ici tiraillé entre deux façons d'aborder les concepts winnicottiens. D'une part, il nous serait possible de dégager point par point les quelques grands concepts de l'auteur afin de les expliciter et d'en montrer la chronologie ainsi que leur articulation. D'autre part, nous pourrions, au fil de notre propos, déployer les quelques concepts-clés tels que nous les rencontrerions et au rythme, donc, du déroulement de notre propre démarche. Si nous suivions la première voie, il nous serait impossible de ne pas nous répéter dans la mesure où les concepts de cet auteur fonctionnent en un système complexe ; impossible de tirer un fil sans évoquer les liens étroits qu'il entretient avec le reste de la pelote. Par ailleurs, dégager quelques concepts-clés pour en rédiger un chapitre théorique semblerait quelque peu artificiel dans la mesure où les théories

²³⁵ Mellier D., « La symbolisation "au présent" du bébé. Temporalité et travail d'attention », In Ciccone A., Mellier D. (dir.), 2007, *op. cit.*, p. 41.

²³⁶ Berenstein I., Puget J. (1990), p. 106 cité par Dupré La Tour M., *art. cit.*, p. 34.

winnicottiennes sont profondément ancrées dans la pratique clinique de l'auteur, d'abord en tant que pédiatre et puis, comme analyste. Comme nous le rappelle Laura Dethiville : « Pour lui, la clinique ne servait jamais à illustrer la théorie. Bien au contraire, la vignette clinique est donnée comme une amorce d'un processus qui le mène, en général, beaucoup plus loin que ce à quoi il s'attendait. »²³⁷

C'est, donc plutôt la seconde option que nous privilégierons. Ce faisant, il nous semble que, d'emblée, nous nous inspirons davantage du style de pensée de l'auteur qui nous accompagne dans notre démarche. Voici ce qu'il écrit en introduction de l'article de 1945²³⁸ :

Je ne commencerai pas par un historique en exposant le développement de mes idées à partir des théories des autres, car mon esprit ne procède pas de la sorte. En fait, je glane une chose et une autre çà et là, me penche sur l'expérience clinique, élabore mes propres théories et puis, tout à la fin, je cherche à savoir ce que j'ai volé et où. Peut-être cette méthode en vaut-elle une autre.

Nous veillerons, toutefois, à toujours renvoyer précisément le lecteur aux divers articles dans lesquels sont exposés les différents concepts de Winnicott. Nous nous appuierons également sur l'ouvrage incontournable de Jan Abram (1996), *The Language of Winnicott. A Dictionary of Winnicott's Use of Words*²³⁹. En outre, il nous arrivera encore de tenter de situer Winnicott par rapport à ses prédécesseurs ou ses contemporains. Toujours est-il que la démarche si créative de Winnicott rend sa pensée faussement facile d'accès et nous amène à en éclaircir ci-après quelques points déterminants afin de permettre au lecteur de saisir avec précision à quel titre nous nous y référons.

²³⁷ Dethiville L., « Avant-propos in Winnicott, un psychanalyste dans notre temps », *Les Lettres de la Société de Psychanalyse Freudienne*, 21, 2009, pp. 9-10.

²³⁸ Winnicott D.W. [1945], *art. cit.*, p. 57.

²³⁹ Abram J. [1996], *The language of Winnicott : a dictionary of Winnicott's use of words*, London: Karnac Books, second edition, 2007.

1.3. Le développement affectif primaire

1.3.1. Une introduction épistémologique.

L'article intitulé « Le développement affectif primaire », qui est initialement un exposé fait à la Société Britannique de Psychanalyse le 28 novembre 1945, est fondamental, voire même fondateur de la pensée de Winnicott. C'est-à-dire qu'en une quinzaine de pages, Winnicott nous indique ce qui constitue le cœur de son questionnement, sa démarche pour tenter d'y apporter quelques réponses et certains concepts qui, même s'ils sont encore à l'état d'ébauche dans ce texte, annoncent déjà les développements ultérieurs de sa théorie. Lehmann attire, à ce propos, notre attention sur le fait que Winnicott écrit qu'il s'agit pour lui, à travers ce texte, de proposer ce qui serait l'introduction d'un livre qu'il n'aurait pas encore écrit²⁴⁰. Nous ne pouvons qu'être impressionné par l'extrême capacité d'intuition de cet auteur se révélant capable de produire une synthèse déjà précise, comme nous allons le voir, de ce qui constituera l'ensemble de ses élaborations théoriques des trente années suivantes.

« Intéressé essentiellement par l'enfant malade et le petit enfant, j'ai décidé qu'il fallait étudier la psychose dans l'analyse. »²⁴¹ Etablissant d'emblée ces liens entre « l'enfant malade », « le petit enfant » [*infans*] et « la psychose », Winnicott ne fait que rappeler sa filiation kleinienne et, au-delà, son ascendance freudienne. Il continue d'ailleurs son exposé en ce sens en rappelant l'importance de l'analyse des fantasmes, et en particulier du fantasme du patient à propos non pas de personnes de la réalité mais qui porte sur son propre monde intérieur. Cela l'amène, toujours dans une perspective résolument kleinienne, à l'analyse de la dépression et des défenses contre celle-ci.

« Cela conduisit rapidement à l'étude et à l'analyse de relations encore plus primitives, et c'est de celles-là que je me propose de parler. »²⁴² C'est à partir de ce qui serait antérieur à la position dépressive que l'on retrouve chez Klein que Winnicott initie ses propres développements théoriques. Il nous indique encore que ces nouveaux prolongements de la psychanalyse n'impliquent pas de réels changements techniques si ce n'est la prise en compte d'un transfert

²⁴⁰ Lehmann J.-P. [2003], *La clinique analytique de Winnicott : De la position dépressive aux états-limites*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2007.

²⁴¹ Winnicott D.W. [1945], *art. cit.*, p.57.

²⁴² *Id.*, p. 58.

qui se déploie différemment dans ce type de cas. Il y a à prendre en considération les abords amoureux et haineux du transfert qui seraient concomitants et non déplacés. Winnicott poursuit encore en précisant que l'analyse de ces relations primitives antérieures à la dépression ne sont analysables, selon le principe de régression dans la cure qu'il développera longuement, qu'à condition d'avoir d'abord analysé la dépression. L'auteur met en garde les jeunes analystes qui s'aventureraient trop rapidement, du point de vue du patient comme du leur, dans l'analyse de ces relations pré-dépressives sans s'assurer qu'ils soient capables d'« analyser l'ambivalence sans détour »²⁴³.

1.3.2. Intégration, personnalisation, réalisation

Nous ne souhaitons pas reprendre de façon exhaustive et dans le détail l'ensemble de la théorie de Winnicott. Pour cela, nous renvoyons le lecteur aux écrits de ce psychanalyste et à l'ouvrage déjà cité d'Abram²⁴⁴ qui constitue une aide précieuse à l'exploration fine de cette pensée complexe. Cependant, il nous semble impossible d'avancer nos propres hypothèses à partir de certains concepts de Winnicott sans tout de même dire quelques mots de la façon dont pour lui s'organise la construction de la psyché et ses rapports avec le monde.

Toujours dans « Le développement affectif primaire », l'auteur dégage trois processus précoces : l'intégration, la personnalisation et, ensuite, la réalisation. « Pour simplifier, disons qu'on peut distinguer trois aspects de ce développement : le contact avec la réalité, le sentiment d'habiter son corps et l'intégration de la personnalité. »²⁴⁵ C'est toujours à partir de sa clinique que Winnicott construit sa théorie. De jeunes psychotiques, notamment, lui indiquent que la localisation de la personnalité dans le corps propre ne va pas de soi. Il en déduit donc un état théorique préalable à l'intégration de la personnalité ; tout individu serait confronté à une « non-intégration primaire »²⁴⁶. Des difficultés dans l'intégration de la personnalité prédisposeraient à des phénomènes de désintégration ultérieurs. Mais aussi, le travail analytique peut laisser apparaître que le patient est

²⁴³ *Id.*, p. 60.

²⁴⁴ Abram J. [1996], *op. cit.*

²⁴⁵ Winnicott D.W. [1948], « Le premier contact avec la réalité externe », In Winnicott D.W., 1999, *op. cit.*, p. 55.

²⁴⁶ Winnicott D.W. [1945], *art. cit.*, p. 63.

parfois ramené à quelque chose de cet état antérieur à l'intégration de la personnalité, c'est-à-dire avant la localisation de celle-ci dans le corps. Nous percevons, comme Lehmann, une grande corrélation entre *intégration* et *moi*²⁴⁷. Par ailleurs, Winnicott relève dans son article divers phénomènes de dissociation – pathologiques, symptomatiques ou normaux – qui, selon lui, sont issus de la non-intégration primaire.

Ce qui nous intéresse tout particulièrement dans le droit fil de notre propos, c'est la façon dont Winnicott pense les éléments permettant le processus d'intégration.

La tendance à intégrer reçoit l'assistance de deux séries d'expériences : la technique de soins infantiles qui fait que l'enfant est tenu au chaud, est manié, baigné, bercé et appelé par son nom, et aussi les expériences instinctuelles aiguës qui, de l'intérieur, rassemblent les éléments de la personnalité et en font un tout²⁴⁸.

Nous retrouvons très précisément la manière dont l'auteur pense les rapports entre le monde interne de l'individu et son environnement extérieur. Premièrement, il nous parle de « tendance à intégrer ». Cela suppose une prédisposition à l'intégration de la personnalité qui serait, en quelque sorte, innée. Winnicott ira tout à fait en ce sens lorsqu'il écrira à propos de ce qu'il nomme « potentiel inné » [*inherited potential*]. Il mettra ce concept en relation avec un autre : « le geste spontané » [*spontaneous gesture*].

« Périodiquement, le geste de l'infans fournit une expression à une impulsion spontanée [*spontaneous impulse*] ; la source du geste est le vrai self [*True Self*], et le geste indique l'existence d'un vrai self potentiel [*potential True Self*]. »²⁴⁹ Il s'agit donc de penser la naissance du self et l'intégration de la personnalité comme étant initiées par un mouvement du dedans vers le dehors, du monde interne vers l'environnement. En quelque sorte, nous retrouvons les conceptions kleinienne et, en particulier, ce que Klein développe en termes d'identifications projectives ; processus qu'elle situe en-deçà

²⁴⁷ Lehmann J.-P. [2003], *op. cit.* Nous renvoyons le lecteur au chapitre « Le geste spontané du Self » de ce même ouvrage pour une discussion détaillée des rapports entre les concepts de Self (auquel renvoie le processus d'intégration) et de Moi.

²⁴⁸ Winnicott D.W., *ibid.*

²⁴⁹ Winnicott D.W. cité par Lehmann J.-P. [2003], *op. cit.*, p. 152.

de la position dépressive, en lien avec la position schizo-paranoïde. Pour le dire simplement, l'objet, dans les théories kleinienne, est d'abord interne.

Mais Winnicott s'éloigne de Klein en indiquant, rappelons-le, que l'intégration de la personnalité, si elle est spontanée, nécessite pour se réaliser l'assistance de deux séries d'expériences. Nous venons très rapidement d'évoquer les secondes : « les expériences instinctuelles ». Nous pouvons y entendre tout ce qui relève de la relation d'objet. Mais l'accent que Winnicott met sur les premières – « la technique des soins infantiles » – change assez radicalement la donne.

Si les techniques de soins prodiguées participent de façon égale au processus d'intégration de la personnalité, alors nous devons y entendre que l'environnement extérieur concourt à la construction psychique de l'individu autant que la construction de l'objet interne façonne l'environnement extérieur. C'est-à-dire que dès 1945, Winnicott pose les jalons de ce qui deviendra, pour nous et d'autres auteurs, la force créative de sa pensée : la paradoxalité²⁵⁰. Mondes interne et extérieur sont, dans la pensée de cet auteur, absolument concomitants. Pour le dire encore d'une autre façon, le monde interne de l'individu est à la fois effet et créateur de l'environnement extérieur.

Dans ce texte, nous retrouvons donc déjà la base de ce que Winnicott²⁵¹ développera quelques années plus tard et qu'il nommera « phénomènes transitionnels ». De cela, nous en reparlerons très largement puisque ce concept est aux fondements de notre démarche.

Lorsque Winnicott, toujours dans l'article que nous explorons, en vient à parler de la réalisation – à savoir, la prise en compte de la réalité par l'enfant comme extériorité – il nous entraîne encore plus près de ses conceptions à venir et de l'objet de notre recherche²⁵² :

Sous l'angle de l'enfant et du sein de la mère (...), l'enfant a des pulsions instinctuelles et des idées prédatrices. La mère a un sein et le pouvoir de

²⁵⁰ Clancier A., *op.cit.*

²⁵¹ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*

²⁵² Winnicott D.W. [1945], *art. cit.*, p. 66.

produire du lait et l'idée qu'elle aimerait être attaquée par un bébé affamé. Ces deux phénomènes ne viennent en relation l'un avec l'autre qu'au moment où la mère et l'enfant ont un *vécu commun*. La mère en raison de sa maturité et de sa capacité physique doit être l'élément de tolérance et de compréhension, de sorte que c'est elle qui produit une situation qui, avec de la chance, aboutira au premier lien qu'établit l'enfant avec un objet extérieur, un objet qui est extérieur au *self* du point de vue de l'enfant.

Ce « vécu commun » souligné par l'auteur lui-même nous indique avec précision l'idée d'une unité primaire mère-bébé indifférenciée tant du point de vue de l'enfant que de la mère elle-même. Au commencement, l'enfant n'est en contact – et pas encore en lien – avec le monde que par l'intermédiaire de la mère : « [L'enfant] n'est que trop heureux de trouver la mère derrière le sein ou le biberon, de découvrir la chambre derrière la mère et le monde à l'extérieur de la chambre. »²⁵³ Bien entendu, et cela aussi nous est rappelé par Winnicott, la mère et l'enfant ne jouissant pas d'une même maturité psychique, les processus en jeu pour l'un et pour l'autre ne sont pas totalement similaires. Dans son texte de 1956, « La préoccupation maternelle primaire »²⁵⁴, l'auteur distinguera la dépendance de l'enfant à l'égard de la mère et l'identification de celle-ci à son bébé. Cette « saine folie » relèverait donc d'un état « qui permet à la mère de s'identifier, comme personne ne peut le faire à sa place, à ce dont le bébé fait l'expérience. »²⁵⁵ Pour bien saisir de quoi il s'agit lorsque nous évoquons ce « vécu commun » du point de vue de la mère, voici ce que Winnicott écrit dans son texte de 1956²⁵⁶ :

Cet état organisé [de la jeune mère] (qui serait une maladie, n'était la grossesse) pourrait être comparé à un état de repli, ou à un état de dissociation, ou à une fugue, ou même encore à un trouble plus profond, tel

²⁵³ Winnicott D.W., *L'enfant et sa famille : Les premières relations*, Paris, Payot, 1971c, p. 19.

²⁵⁴ Winnicott D.W. [1956], « La préoccupation maternelle primaire », In Winnicott D.W. [1958], *op. cit.*

²⁵⁵ André J., « Introduction » in André J. et al., *La folie maternelle ordinaire*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, p. 21.

²⁵⁶ Winnicott D.W., *id.*, p. 287.

qu'un épisode schizoïde au cours duquel un des aspects de la personnalité prend temporairement le dessus.

Pour décrire cet état si particulier de la mère, Winnicott utilisera les termes « mère ordinaire normalement dévouée » [*ordinary devoted mother*]. C'est paradoxalement, une fois encore, d'une « saine folie » que nous parle l'auteur. Et c'est cet état si particulier qui permet à la mère de supporter les attaques dévorantes du bébé et de s'ajuster aussi parfaitement que possible aux besoins de l'enfant. Winnicott explique aux mères elles-mêmes cet état en écrivant : « Ce petit garçon ou cette petite fille [qui va naître] sera à vous dans le sens le plus profond et vous serez à lui ou à elle. »²⁵⁷ Nous déploierons cet aspect de la relation mère-enfant dans un point ultérieur lorsqu'il s'agira de comprendre ce qui nous semble être à la base du lien entre un individu et des éléments de son environnement : *l'illusion*. C'est d'ailleurs en évoquant longuement l'illusion que Winnicott poursuit son exposé de 1945 à propos du développement affectif primaire. La prise en compte de la réalité extérieure et l'illusion semblent participer d'un même mouvement ; c'est ce que nous pensons lire chez Winnicott et qui constitue les fondements de notre démarche.

Mais avant d'en arriver à ce processus basal, nous souhaitons poursuivre notre entreprise d'analyse, au sens d'une déconstruction, des phénomènes de liaison entre l'individu et son environnement. Pour cela, il nous importe de nous arrêter longuement sur ce qui constitue les bases théoriques de notre première phase de recherche empirique : les phénomènes transitionnels. Nous verrons qu'à partir de la reprise systématique de ce concept de Winnicott, nous en explorerons les développements chez d'autres auteurs. Notre démarche empirique nous conduira à dégager quelques élaborations théoriques qui nous sont propres et celles-ci nous permettront de déployer notre thèse centrale qui sera mise à l'épreuve au moyen de l'exploration d'un autre phénomène – le couple – et d'une nouvelle démarche empirique.

Pour l'heure, nous allons donc tenter de définir avec précision toute la complexité de ce concept souvent réduit, ô combien à tort, au simple ours en peluche : les *phénomènes transitionnels*.

²⁵⁷ Winnicott D.W., 1971c, *op. cit.*, p.16.

2. Les phénomènes transitionnels

2.1. Lecture du texte fondateur

2.1.1. Contexte et introduction

Comment aborder de front cette question des phénomènes transitionnels sans, dans un premier temps, suivre le texte de Winnicott pas-à-pas. Nous allons tout d'abord parcourir assez méthodiquement la première version de l'article « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » de 1951²⁵⁸. Il s'agit initialement d'un exposé présenté à la Société Britannique de Psychanalyse le 30 mai 1951. Celui-ci sera publié dans *l'International Journal of Psycho-Analysis* en 1953 avant d'intégrer les *Collected papers*²⁵⁹. Il sera, enfin, repris dans l'ouvrage *Playing and Reality*²⁶⁰ sans grandes modifications, mis à part l'ajout non négligeable de vignettes cliniques constituant une seconde partie inédite de l'article.

Insistons sur la présence d'un sous-titre qui nous permettra d'emblée de saisir en quoi ce que découvre et conceptualise Winnicott est au plus près de ce qui nous intéresse, à savoir le lien entre un sujet et son environnement : « Une étude de la première possession non-moi ». Par ce sous-titre figurant en tête de la première version de l'article, nous comprenons qu'il s'agira d'envisager le premier moment de la vie où l'enfant entre en relation avec un objet qui lui est extérieur. Plus encore, cette relation est de l'ordre de la possession. Comme nous l'indique J. Kalmanovitch en note de bas de page, « le terme 'possession' est utilisé pour désigner 'ce que l'on possède en propre' – *first not me possession* : première chose possédée en propre et que l'individu distingue de lui-même. »²⁶¹ Aussi, Winnicott lui-même insiste par une note infraliminaire sur le terme "*possession*" qui n'est pas à confondre avec "*object*"; le premier « objet non-moi » étant traditionnellement le sein. Dans cette même note, l'auteur nous indique que le terme « transitionnel » [*transitional*] se retrouve sous la plume de Fairbairn à maints endroits. En fait, ce terme est effectivement utilisé par cet auteur pour définir un stade du développement psychique qui se caractérise par le clivage et la

²⁵⁸ Winnicott D.W. [1951], « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », In Winnicott D.W. [1958], *op. cit.*, pp. 169-186.

²⁵⁹ Winnicott D.W., *id.*

²⁶⁰ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*

²⁶¹ Winnicott D.W., *id.*, p. 169.

projection de l'objet interne²⁶². Il semble que cette phase de développement soit assez proche de ce que Klein définit en termes de phase schizo-paranoïde et n'a que peu de rapport, en fin de comptes, avec la notion de "*transitional*" telle que définie par Winnicott.

Dans son introduction, Winnicott explique que ce qu'il se propose d'étudier se situe très exactement dans le passage de l'utilisation par l'enfant d'une partie de son corps pour satisfaire les pulsions orales (poing, doigts, pouces) à l'utilisation d'objets extérieurs, notamment les poupées : « la plupart des mères mettent d'ailleurs à leur disposition un objet particulier, escomptant que l'enfant s'y attachera en quelque sorte par assuétude. »²⁶³ Nous sommes maintenant habitué au style d'écriture de Winnicott et savons bien que, l'air de rien, chaque mot glissé dans ce type de phrases pouvant sembler anodines compte pour la compréhension de son propos. En une phrase, il nous parle d'un objet concret laissé dans l'environnement de l'enfant, d'attachement, de dépendance [*addiction*], de l'importance de l'investissement préalable de la mère, tout en nous laissant entendre que le choix de l'objet proprement dit restera la prérogative de l'enfant. Nous verrons par l'exploration, d'une part de cet article et d'autre part, de notre premier matériel de recherche à quel point cette remarque, en apparence presque anecdotique, contient en elle-même tous les éléments essentiels des phénomènes transitionnels.

2.1.2. Développements métapsychologiques

A propos de l'utilisation par l'enfant de ces premiers objets, Winnicott insiste sur le fait qu'ils ne relèvent pas fondamentalement « de l'excitation et de la satisfaction orales, encore que tout le reste en découle probablement. »²⁶⁴ Nous pouvons percevoir ici dans quelle mesure Winnicott s'inscrit dans la droite ligne de son texte de 1945 – « Le développement affectif primaire » – en circonscrivant des phases de développement distinctes qui découleraient l'une de l'autre, seraient l'occasion de passages et contribueraient les unes après les autres au développement affectif, ou psychosomatique, de l'individu.

²⁶² Fairbairn W.R.D. [1952], *Psychoanalytic Studies of the Personality*, New York: Brunner-Routledge, 2003.

²⁶³ Winnicott D.W., *ibid.*

²⁶⁴ *Id.*, p. 170.

Winnicott en arrive très rapidement à nous fournir une première définition des objets et phénomènes transitionnels²⁶⁵ :

J'ai introduit les expressions « objet transitionnel » et « phénomènes transitionnels » pour désigner l'aire d'expérience qui est intermédiaire entre le pouce et l'ours, entre l'érotisme oral et la relation objectale vraie, entre l'activité créatrice primaire et la projection de ce qui a déjà été introjecté, entre l'ignorance primaire de la dette et la reconnaissance de cette dette (« dis merci ! »).

Percevoir ce dont Winnicott parle d'un point de vue métapsychologique n'est pas toujours chose aisée. En quelques lignes à peine, pourtant, il tente de circonscrire son champ d'étude. Il pointe l'insuffisance de la seule prise en compte des relations interpersonnelles pour définir la nature humaine ; sur ce point, tout qui se réfère à la psychanalyse ne peut qu'acquiescer. Mais il insiste sur le fait que cette insuffisance conceptuelle persiste même si l'on tient compte « de l'élaboration imaginaire de la fonction, de tout l'ensemble de l'activité fantasmatique consciente et inconsciente, l'inconscient refoulé y compris »²⁶⁶. Ce point est d'importance dans la mesure où il introduit des distinctions importantes entre ce qui serait une activité fantasmatique, ou fantasmatisation [*fantasying*], inconsciente et une autre consciente. Mais retenons surtout, pour le moment, que Winnicott ajoute à cette façon de concevoir la nature humaine la notion de « réalité intérieure » – sur laquelle nous reviendrons – qui l'amène à produire sa contribution personnelle, à savoir :

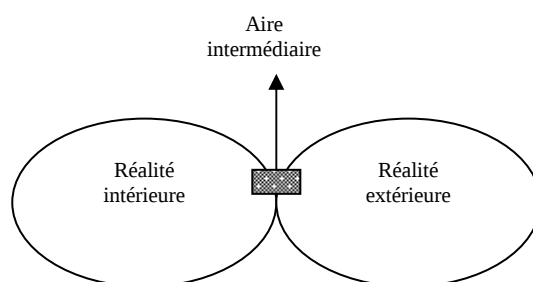
Je soutiens que si cette double formulation se révèle nécessaire, il est tout aussi indispensable d'y ajouter un autre élément ; car il existe une partie de la vie d'un être humain que nous ne pouvons négliger : la troisième partie qui constitue une aire intermédiaire d'expérience [*experiencing*] où la réalité intérieure et la vie extérieure contribuent l'une et l'autre au vécu.

²⁶⁵ *Ibid.*

²⁶⁶ *Id.*, pp. 170-171.

Cette aire n'est pas contestée, car on n'en exige rien ; il suffit qu'elle existe comme lieu de repos pour l'individu engagé dans cette tâche humaine incessante qui consiste à maintenir la réalité intérieure et la réalité extérieure distinctes et néanmoins étroitement reliées l'une à l'autre²⁶⁷.

C'est à ce point très précis de sa théorisation que Winnicott nous semble le plus créatif. En effet, par cette reprise en termes de réalités intérieure, extérieure et d'aire intermédiaire, il nous propose, en quelque sorte, une nouvelle topique métapsychologique. Nous pouvons, pour le moment, assez simplement la figurer de la sorte :



Nous reprendrons plus finement dans un chapitre ultérieur la nature même de l'aire intermédiaire, cette question constituant le cœur de notre recherche. Nous avons déjà montré, dans le chapitre à propos des positions particulières de Winnicott dans le champ de la psychanalyse anglo-saxonne de son époque, que cette aire intermédiaire n'est paradoxalement ni intérieure, ni extérieure et les deux à la fois. Il s'agit en quelque sorte d'un « *no man's land* entre ce qui est subjectif et ce qui est objectivement perçu. »²⁶⁸ Ce paradoxe, selon l'auteur, doit être accepté comme tel par les individus qui souffrent s'ils tentent de le résoudre.

Undoubtedly the concept of the transitional object and of transitional phenomena brought me to my wish to study this intermediate area which has to do with

²⁶⁷ *Id.*, p.171.

²⁶⁸ Winnicott D.W., 1990, *op. cit.*, p. 141.

living experience and which is neither dream nor object-relating. At the same time that it is neither the one nor the other of these two it is also both. This is the essential paradox, and in my paper on transitional phenomena the most important part (in my opinion) is my claim that we need to accept the paradox, not to resolve it²⁶⁹.

Mais ce qui rend si difficile l'articulation des théories de Winnicott à l'ensemble du corpus psychanalytique tient sans doute en ceci que ses créations métapsychologiques ne s'accordent pas immédiatement aux catégories habituelles, qu'elles soient freudiennes, kleinienne et moins encore lacaniennes. En effet, lorsque Winnicott écrit à propos de la réalité intérieure, de quoi nous parle-t-il exactement ?

Voici ce qu'il nous en donne comme définition²⁷⁰ :

On peut dire que pour tout individu qui a atteint le stade de l'unité (avec une membrane qui l'enclôt [sic] et délimite un intérieur et un extérieur), il existe une réalité intérieure – un monde intérieur riche ou pauvre, en paix ou en conflit.

Cette façon de penser l'intériorité n'est pas sans évoquer les travaux ultérieurs de D. Anzieu²⁷¹ et R. Kaës²⁷². L'intériorité se distinguerait de l'environnement extérieur par l'établissement d'une limite, une frontière, ou encore une membrane qui mettrait en relation les mondes intérieur et extérieur tout en les différenciant. *"The second area is external reality, the world that is gradually reorganised as not-me by the healthy developing infant who has established a self, with a limiting membrane and an inside and an outside."*²⁷³

²⁶⁹ Winnicott D.W. [1968], "Playing and Culture", In Winnicott C., Shepherd R., Davis R. (Eds), 1992, *op. cit.*, p. 204.

²⁷⁰ *Ibid.*

²⁷¹ Anzieu D. [1985], *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 2^{ème} édition, 1995.

²⁷² Kaës R., 1975, *op. cit.*

²⁷³ Winnicott D.W. [1959], "The fate of the Transitional Object", In Winnicott C., Shepherd R., Davis M. (Eds), *Psycho-Analytic Explorations: D.W. Winnicott*, Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press, p. 57.

Là où Winnicott, malgré l'antériorité de ses travaux, nous semble aller un peu plus loin, c'est dans la prise en compte d'une troisième aire qui ne se laisse pas réduire à une « enveloppe psychique » définissant un « dedans » par opposition à un « dehors ». Il s'agit d'un espace tridimensionnel, et même quadridimensionnel puisqu'il nous faut, comme Winnicott, prendre en considération le facteur temps. « Il n'y a pas d'expérience subjective, ni même d'expérience perceptive, sensorielle, sans dimensions temporelle. »²⁷⁴ L'aire dont il est ici question n'oppose aucunement le « dedans » et le « dehors » ; elle transcende, en quelque sorte, cette opposition phénoménologique. Winnicott nous amène à penser un irréprésentable paradoxe logique qui serait le mieux à même de faire entendre la nature des rapports que nous entretenons avec le monde extérieur.

Si nous tentons d'affiner encore notre compréhension de ce qu'est, pour Winnicott, la réalité intérieure, nous devons nous référer à un autre texte de l'auteur. Dans le deuxième chapitre de *Jeu et réalité* [*playing and reality*] intitulé « Rêver, fantasmer, vivre : une histoire de cas illustrant une dissociation primaire »²⁷⁵ [*Dreaming, fantasying and living : a case-history describing a Primary Dissociation*]²⁷⁶, Winnicott tente de dégager divers modes d'activité psychique qui se distinguent, selon lui, d'un point de vue qualitatif.

Il opère une première distinction entre rêver [*dreaming*] et fantasmer [*fantasying*]. Pour cela, il s'appuie dans cet article sur le cas d'une femme d'un certain âge, que nous ne reprendrons pas en détails ici. Toujours est-il que cette patiente de Winnicott illustre parfaitement, selon l'auteur, cette nette distinction « entre, d'une part, fantasmer, d'autre part rêver, vivre réellement et être en relation avec des objets réels (...) ». Il ajoute : « (...) avec une clarté inattendue, le rêve et la vie se sont avérés être du même ordre, alors que le rêve diurne [*daydreaming*], lui, est d'un ordre différent. »²⁷⁷ Le rêve, pour Winnicott, est en relation avec la réalité et le monde des objets réels. Il s'inscrit dans la droite ligne de la pensée freudienne qui, par la

²⁷⁴ Ciccone A., Mellier D., « Introduction : Les modalités primaires de la subjectivation du temps chez le bébé », In Ciccone A., Mellier D. (dir.), *Le bébé et le temps*, Paris, Dunod, 2007, p.1.

²⁷⁵ In Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*, pp. 65-83.

²⁷⁶ In Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*, pp. 35-50.

²⁷⁷ Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*, p. 65.

méthode psychanalytique et l'interprétation des rêves²⁷⁸, permet de comprendre les processus de liaison, de transformation ou de mise à l'écart du moi ou de la conscience d'éléments du monde réel. Mais pour l'auteur anglo-saxon, « à l'opposé, la fantasmatisation reste un phénomène isolé, qui absorbe de l'énergie mais ne participe ni au rêve, ni à la vie »²⁷⁹. Il complète l'opposition entre ces deux processus en insistant sur le fait que si les éléments constitutifs du rêve peuvent être soumis au refoulement, la fantasmatisation, elle, est rendue inaccessible par un mécanisme de dissociation.

Parlant de sa patiente, Winnicott nous indique que la levée des mécanismes de dissociation permettra que « la fantasmatisation se transforme en imagination qui, elle, est en relation avec le rêve et la réalité. »²⁸⁰ Ceci constitue une évolution dans la pensée de l'auteur qui, dans un texte antérieur à propos de la défense maniaque, insiste sur le fait qu'il en est venu à « opposer la réalité extérieure à une réalité intérieure plutôt qu'au fantasme. »²⁸¹ Relevons cette note de bas de page ajoutée lors de la réédition de ce texte dans ses *Collected Papers* :

Le terme de "réalité psychique" n'implique rien en ce qui concerne la position du fantasme ; le terme de "réalité intérieure" présuppose l'existence d'un intérieur et d'un extérieur, et par conséquent d'une membrane frontière qui appartient à ce que j'appelle maintenant le "psyché-soma" (1957)²⁸².

C'est donc postérieurement à son élaboration de l'aire intermédiaire que Winnicott redessine les rapports entre réalité intérieure, réalité extérieure et fantasme qu'il nomme maintenant "*fantasying*" et non plus "*fantasy*". Avant cela, il semblait établir une certaine équivalence entre le fantasme, les rêveries et ce qu'il désignera plus tard comme "*imagination*". Dès lors, si l'on considère que lorsqu'il nous parle de fantasme, dans ce texte de 1935, il évoque

²⁷⁸ Freud S. [1905b], *L'interprétation des rêves*, Paris, Presses universitaires de France, Trad. fr. I. Meyerson, 1926, nouvelle édition, 1967.

²⁷⁹ Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*, p. 66.

²⁸⁰ *Ibid.*

²⁸¹ Winnicott D.W. [1935], « La défense maniaque » in Winnicott D.W. [1958], *op. cit.*, p. 19.

²⁸² *Ibid.*

davantage ce qu'il en est pour lui des rêveries et de l'imagination, le long passage suivant peut nous aider à mieux comprendre ses apports métapsychologiques²⁸³ :

La réalité intérieure doit être elle-même décrite en terme de fantasme ; et pourtant elle n'est pas synonyme de monde fantasmatique puisque c'est employé pour désigner le fantasme qui est personnel et organisé et relié historiquement aux expériences physiques, excitations, plaisirs et douleurs de la petite enfance [*c'est l'équivalent du fantasme dans son acception freudienne, ndla*]. Le fantasme fait partie de l'effort accompli par l'individu pour affronter la réalité intérieure. On peut dire que le fantasme et les rêveries éveillées sont des manipulations omnipotentes de la réalité extérieure. Le contrôle omnipotent de la réalité implique le fantasme relatif à la réalité. L'individu parvient à la réalité extérieure à travers des fantasmes omnipotents élaborés dans l'effort fait pour fuir la réalité intérieure.

Cette activité psychique que nous qualifierons maintenant d'imaginaire serait donc, pour Winnicott, ce qui, plutôt que de s'opposer à la réalité extérieure, permettrait à l'individu de s'y lier *illusoirement* à partir de sa réalité intérieure. « Les fantasmes omnipotents ne sont pas tant la réalité intérieure à proprement parler qu'une défense contre son acceptation. »²⁸⁴

A partir de la distinction entre le rêve, l'imagination et la fantasmatisation, que Winnicott opère dans *Playing and Reality*²⁸⁵, nous pouvons comprendre que, si la fantasmatisation est entendue comme un repli sur soi permettant de fuir la réalité extérieure, le rêve et l'imagination seraient, au contraire, des façons de se défendre de la réalité intérieure en tissant des ponts imaginaires avec la réalité extérieure, le plus souvent mettant en scène un contrôle omnipotent de l'individu sur son environnement. Cette définition de la réalité intérieure et des processus en jeu nous sera très utile lorsque nous tenterons d'isoler l'*illusion* comme processus et de la repérer dans la construction de liens de couples.

²⁸³ *Id.*, p. 20.

²⁸⁴ *Id.*, p. 21.

²⁸⁵ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*

Là où nous en sommes, nous pouvons énoncer quelques points qui nous semblent essentiels pour précisément définir ce que nous empruntons à la théorie de Winnicott :

- Réalités intérieure et extérieure [*inner and outer realities*] se distinguent tout autant qu'elles sont mises en rapport par l'existence d'une « aire intermédiaire » [*intermediate area*].
- Le rêve [*dreaming*²⁸⁶], en lien avec la vie et le monde réel, s'oppose à la fantasmatisation [*fantasying*].
- La fantasmatisation est autre chose que l'imagination [*imagination*] qui, elle, est en relation avec le rêve, et donc avec la réalité.
- L'imagination et le rêve sont des processus psychiques qui visent à se défendre de la réalité intérieure. Nous pourrions préciser encore en disant que, ce dont l'individu se défend, c'est de l'existence même d'une réalité intérieure sans liens réels avec l'environnement extérieur.

Distinguer cliniquement fantasmatisation et imagination n'est pas chose aisée. Winnicott nous indique toutefois quelques repères très utiles. D'une part, il y a à s'interroger quant à la présence ou non d'un état dissocié ; c'est-à-dire le clivage synchronique de deux ordres de réalité sans apparent rapport entre eux. D'autre part, l'auteur attire notre attention sur le facteur temps. Il écrit, toujours à propos de sa patiente : « quand elle fantasme, ce qui se passe se passe immédiatement, à ceci près que rien n'arrive. »²⁸⁷ L'imagination serait davantage une exploration en pensée d'expériences virtuelles, de projets qui, par définition, ne sont pas coupés de la réalité même si ce qui surgit psychiquement est anticipatif. Le rêve comporterait en lui-même un programme d'action alors que la fantasmatisation serait résolument du côté du « ne rien faire ». De plus, les éléments du rêve ont une valeur symbolique au sens où ils désignent et représentent

²⁸⁶ Entendons-le au sens du processus : « le fait d'être en train de rêver ».

²⁸⁷ *Id.*, p. 67.

autre chose qu'eux-mêmes. Dans la fantasmatisation, la chose est prise pour ce qu'elle est : "*a dog is a dog.*"²⁸⁸

Nous le voyons, le *fantasying* de Winnicott n'a pas, a priori, grand-chose à voir avec le fantasme freudien et sans doute moins encore avec la reprise de ce concept par Lacan. Il s'agit sans aucun doute ici de ce que Winnicott nomme « fantasmatisations conscientes », par opposition aux « fantasmatisations inconscientes ». Il est probable que ces dernières soient davantage en lien avec les théories classiques du fantasme²⁸⁹.

Mais revenons-en au texte de 1951 à propos des phénomènes transitionnels. Nous l'avions laissé au moment où il s'agissait pour Winnicott de définir précisément cette « aire intermédiaire ». Nous avons souhaité, par quelques détours, ne pas considérer comme allant de soi les différents éléments métapsychologiques repris dans cette définition. Dans la suite de son texte, l'auteur nous propose d'inscrire l'ouverture-même de l'aire intermédiaire dans une perspective développementale.

2.1.3. L'objet transitionnel : entre le subjectif et l'objectif

En effet, la thèse centrale de Winnicott est d'ordre développemental. C'est-à-dire que sa contribution à la théorie psychanalytique consiste essentiellement, en ce qui concerne les phénomènes transitionnels, à définir « un état intermédiaire entre l'inaptitude du petit enfant à reconnaître et à accepter la réalité et son aptitude croissante à le faire. »²⁹⁰ Il est important, pour bien comprendre la pensée de cet auteur, de se rappeler qu'il s'inscrit toujours dans une telle démarche. Evoquant une approche nosographique de la psychose infantile, Winnicott²⁹¹ écrit la chose suivante :

La méthode que j'ai choisie est différente, peut-être parce que je désire m'exprimer en tant que pédiatre et que j'ai l'habitude de penser à l'enfant ou, plus précisément, au nourrisson qui se développe. Pour le

²⁸⁸ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*, p. 45.

²⁸⁹ Nous tenterons de reprendre cette distinction et une articulation possible lorsqu'il s'agira, par l'étude des processus en jeu dans la construction des liens de couple, d'étudier le rapport entre les fantasmes de deux individus tel qu'il se manifeste *transitionnellement*, c'est-à-dire au niveau de l'aire intermédiaire.

²⁹⁰ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*, p. 171.

²⁹¹ Winnicott D.W. [1952], *art. cit.*, p. 188.

pédiatre, il y a une continuité dans le développement de l'individu ; ce développement commence avec la conception, et se poursuit pendant les premières années de la vie ; l'état adulte en est l'aboutissement, l'enfant étant le père de l'homme.

Quoi qu'il en soit, c'est à ce point de son exposé à propos des phénomènes transitionnels que l'auteur évoque l'expérience d'illusion comme objet de ses recherches²⁹².

Winnicott²⁹³ précise davantage ce qu'il désire étudier et, plus encore, ce dont il ne parle pas :

On comprendra, je l'espère, que je ne me réfère pas exactement à l'ours en peluche du petit enfant, ni à la première utilisation que fait le nourrisson de son poing (de son pouce, de ses doigts). Mon propos n'est pas non plus l'étude spécifique du premier objet des relations objectales. Ce qui m'intéresse, c'est la première possession et l'aire intermédiaire entre le subjectif et ce qui est perçu objectivement. [*I am concerned with the first possession and with the intermediate area between the subjective and that which is objectively perceived*²⁹⁴.]

Si nous considérons les deux citations ci-avant, cela nous permet de comprendre que Winnicott s'inscrit dans une double perspective. La première est ontogénétique en ceci qu'il tente d'étudier une phase spécifique du développement humain intermédiaire entre l'illusion première d'omnipotence et l'émergence du principe de réalité à partir duquel la réalité est perçue comme « autre que moi » et que l'individu peut se mettre à utiliser. La seconde est métapsychologique dans la mesure où il vise à circonscrire un processus – et un lieu d'action de ce processus – qui se met en branle entre le monde subjectif et la réalité objective. Ce croisement de perspectives – ontogénétique et métapsychologique –

²⁹² Nous reprendrons de façon exhaustive cette question dans un chapitre ultérieur puisque c'est à partir de notre propre reprise de ce concept que nous fonderons notre thèse centrale à propos des liens qui unissent un individu et son environnement ou une autre personne.

²⁹³ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*, p. 171.

²⁹⁴ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*, p. 4.

est fidèle aux théories de Freud qui d'une part, s'est évertué à définir des phases du développement psychique et d'autre part, à en souligner le caractère toujours actif, vivant, ré-aménageable ou potentiellement fragilisé dans l'après-coup. Ainsi, on peut, dans une perspective freudienne, s'intéresser à l'oralité en termes de phase du développement pulsionnel chez le tout petit enfant, mais aussi reprendre cette question lorsqu'il s'agit, par exemple, de s'intéresser à l'hystérie ou encore aux troubles alimentaires. De la même façon, nous pouvons nous intéresser aux phénomènes transitionnels en tant que phase du développement de l'enfant. Mais, s'il est intéressant d'étudier ces phénomènes au moment où ils surgissent pour la première fois, il s'avère essentiel d'envisager leur persistance, leur devenir, parfois leurs déboires²⁹⁵ ou leur remise en jeu²⁹⁶ tout au long de l'existence. C'est essentiellement en ce sens que nous nous y intéresserons. Cependant, pour comprendre ce qui se joue ultérieurement en termes de transitionnalité, encore faut-il, tout de même, en saisir les premiers développements et leurs conditions d'émergence.

Winnicott évoque toute une série de comportements de l'enfant – qu'il situe avec une imprécision délibérée entre quatre et douze mois – qui relèvent de l'autoérotisme (p.e. se caresser une partie du visage avec les doigts pendant que le pouce est en bouche). Petit à petit, ces comportements, qui se distinguent de ceux qui ont comme unique fonction de « boucher » ramenant l'enfant au stade d'union avec la mère, vont être déployés au moyen d'objets trouvés par l'enfant dans son environnement immédiat : un bout de drap, un tétra, et aujourd'hui sans doute plus encore qu'à l'époque de Winnicott, une peluche conçue expressément pour remplir cette fonction autoérotique (p.e. un carré de tissu surmonté d'une tête à figure animale). Il y associe la fantasmatisation [*fantasying*] et le fait de penser [*thinking*].

C'est tout cela que je désigne sous le terme de « phénomènes transitionnels ». De cet ensemble peut se dégager une chose particulière ou un phénomène qui prend une importance vitale pour un enfant donné – que ce soit une boule de laine, ou un coin de couverture ou d'édredon, un mot, une mélodie ou

²⁹⁵ Janssen C., 2008, *art. cit.*

²⁹⁶ Janssen C., Tortolano S., 2010, *art. cit.*

encore un geste habituel. Il l'utilise contre l'angoisse et plus particulièrement l'angoisse de type dépressif [...]²⁹⁷.

Le fait qu'il inclut la fantasmatisation dans les phénomènes transitionnels n'est pas sans poser quelques difficultés. En effet, nous l'avons déjà compris, les phénomènes dont il est question doivent pouvoir se situer dans l'aire intermédiaire qui n'est ni extérieure, ni intérieure, et les deux à la fois. Or, avec la définition qu'il nous donne de ce mécanisme et que nous avons commentée plus haut, il est difficile d'entrevoir le fait de fantasmer comme étant en lien, d'une façon ou d'une autre, avec la réalité extérieure. Cependant, même si Winnicott nous laisse dans l'embarras, nous pouvons peut-être dégager de son propre texte, en nous autorisant une certaine liberté par rapport à celui-ci, quelques éléments d'explication.

Winnicott évoque « une chose particulière » qui tout d'un coup prendrait « une importance vitale pour un enfant donné ». Autrement dit, toutes les fantasmatisations – pas plus que tous les objets – ne sont transitionnelles ou amenées à le devenir. De plus, un même phénomène, qu'il s'agisse d'une fantasmatisation ou d'un objet, ne devient transitionnel que pour un enfant singulier.

Ce n'est donc pas le caractère autoérotique d'un phénomène – comme celui, par exemple, lié à la fantasmatisation – qui fait entrer ce phénomène dans le champ transitionnel. Ce serait plutôt de ce champ indéterminé que constituent certaines activités, certaines pensées ou fantasmatisations, certains objets, qu'émergerait quelque chose qui prendrait un sens particulier pour l'enfant et qui lui deviendrait essentiel à sa subsistance. Ce qui fait qu'une « chose » devient transitionnelle, c'est qu'elle se met à représenter pour l'enfant autre chose que ce qu'elle est ; elle prend une certaine signification et une valeur qui n'a que peu, voire pas du tout, de rapport avec sa valeur objective. C'est en ce sens que Winnicott lie les phénomènes transitionnels et le symbolisme.

Pour lui, les phénomènes dont il parle sont le point d'origine du symbolisme :

²⁹⁷ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*, p. 173.

Lorsqu'il en vient à utiliser le symbolisme, l'enfant sait déjà faire clairement la distinction entre le fantasme [*fantasy*] et la réalité [*fact*], entre les objets intérieurs et les objets extérieurs, entre l'activité créatrice primaire et la perception. Mais le terme d'objet transitionnel, selon mon acception, laisse place au processus qui aboutira à l'aptitude à accepter les différences et les similitudes. J'estime qu'il s'avère utile de disposer d'un terme pour décrire l'origine du symbolisme dans le temps, d'un terme qui évoquerait le chemin parcouru par l'enfant lorsqu'il passe du subjectif pur à l'objectivité [...]²⁹⁸.

Si c'est un objet qui devient transitionnel, celui-ci sera souvent nommé par l'enfant lui-même bien qu'empruntant au moins partiellement un mot utilisé par l'adulte. Il y a donc bien du « dedans » et du « dehors » dans cet objet particulier à la fois trouvé et créé : *“Here the symbol is at the same time both the hallucination and an objectively perceived part of external reality.”*²⁹⁹

Cet objet est à mi-chemin entre tout. Nous savons, nous, qu'il a été donné par une tante. Mais, du point de vue de l'enfant, il est un compromis idéal. Il ne fait partie ni du self ni du monde, et pourtant il est les deux. Il a été conçu par l'enfant, et pourtant l'enfant n'aurait pas pu le produire, il est simplement venu. Son arrivée lui a montré quoi concevoir. Il est tout à la fois subjectif et objectif. Il se tient à la limite entre intérieur et extérieur. Il est à la fois rêve et réalité³⁰⁰.

Rarement, selon nous, Winnicott n'aura été aussi clair quant à la paradoxalité des phénomènes transitionnels. Celui-ci ajoute une recommandation aux parents et aux professionnels de la petite enfance qui est tout à fait éclairante : « Laissons donc ce bébé avec cet objet. Près de lui, il est en paix, dans la pénombre entre une réalité personnelle ou psychique et la réalité réelle et partagée. »³⁰¹

²⁹⁸ *Id.*, p. 175.

²⁹⁹ Winnicott D.W. [1959], *art. cit.*, p. 54.

³⁰⁰ Winnicott D.W. [1965], *op. cit.*, p. 34.

³⁰¹ *Ibid.*

Cette recommandation nous en apprend beaucoup quant à la notion de « lieu de repos » [*resting place*] ; il s'agit bien pour l'enfant de se soulager de cette tension permanente entre deux réalités distinctes, l'une intérieure et l'autre extérieure.

Dans son texte de 1951, Winnicott mentionne « qu'il n'existe parfois pas d'objet transitionnel si ce n'est la mère elle-même »³⁰². Nous aurions aimé que l'auteur illustre son propos d'une vignette clinique. A défaut d'un tel éclairage, nous ne pouvons que demeurer perplexe face à une telle proposition. Bien entendu, et le reste du paragraphe en témoigne, Winnicott veut attirer l'attention du lecteur sur le fait que cette ouverture « saine » aux phénomènes transitionnels n'est pas automatique et qu'elle peut connaître quelques ratés ou dévoiements. Ainsi, nous pouvons imaginer que certains enfants n'entreraient en contact avec le monde que par l'intermédiaire de la mère réelle. Une telle configuration ne peut, selon nous, que témoigner d'une psychopathologie sévère qu'une lecture en termes de phénomènes transitionnels peut sans doute éclairer.

Toujours dans son article de 1951, Winnicott énonce de façon très systématique les particularités de la relation à l'objet transitionnel. Nous renvoyons le lecteur à ce passage³⁰³ et ne reprenons ici ces quelques points que de façon synthétique et commentée.

L'enfant prend possession d'un objet « et nous sommes d'accord pour cette prise de possession », écrit l'auteur. Il insiste sur l'annulation partielle de la toute-puissance. Et effectivement, cette prise de possession par l'enfant, à la fois d'autorité *et* autorisée, marque d'emblée la dimension paradoxale du rapport à cet objet qui, par une prise en compte relative de la réalité extérieure – tant par la concrétude de l'objet investi que par la nécessaire reconnaissance de l'investissement de l'objet par les adultes qui entourent l'enfant – atténue considérablement l'omnipotence de l'enfant.

Winnicott souligne avec justesse l'investissement ambivalent de l'enfant à l'égard de l'objet transitionnel. Celui-ci est aimé mais tant sur le mode du câlin que de la dévoration mutilante. Il est choyé mais aussi mordu, caressé et trituré. Cette ambivalence dans le rapport au « doudou » est bien connue par les parents comme par les

³⁰² *Id.*, p. 174.

³⁰³ *Ibid.*

professionnels et, nous-même, dans notre recherche, observerons cet amour parfois tendre, et passionnel à d'autres moments.

Mais le caractère ambivalent est plus marqué encore lorsqu'il s'agit de concevoir cet objet comme devant survivre tant à l'amour dévorant et mutilant qu'aux assauts de haine qui se manifestent par des élans d'« agressivité pure ». En même temps, l'objet doit être perçu comme chaleureux et doit pouvoir être, en quelque sorte, « interprété » comme ayant une vitalité propre. Nous verrons par notre matériel de recherche à quel point le « doudou » de l'enfant peut être vécu comme une « chose » vivante, voire comme une personne³⁰⁴.

Comme nous l'avons déjà souligné, si pour nous l'objet vient du dehors, il n'en est pas de même pour l'enfant, bien qu'il ne s'agisse pas non plus d'une hallucination. Nous continuerons à étudier ce paradoxe tout au long de notre thèse.

Comme ultime particularité, Winnicott évoque le devenir de l'objet transitionnel. Il nous semble important de retranscrire ici l'intégralité de ce point³⁰⁵ :

Cet objet est voué au désinvestissement progressif, de sorte qu'avec les années il n'est pas tant oublié que relégué dans les limbes. J'entends par là qu'au cours du développement normal l'objet transitionnel n'entre pas dedans [*go inside*] et que le sentiment qui s'y rapporte n'est pas nécessairement refoulé. Il n'est pas oublié, et on ne porte pas son deuil. Il perd sa signification, et ce, parce que les phénomènes transitionnels sont devenus diffus, se sont répandus sur tout le territoire intermédiaire qui se situe entre « la réalité psychique intérieure » et le « monde extérieur dans la perception commune à deux personnes » ; autrement dit, parce qu'ils recouvrent tout le domaine de la culture.

C'est au moment d'aborder le devenir ultime de l'objet transitionnel que Winnicott semble nous indiquer le plus clairement que ce qui s'est ouvert, non seulement ne se refermera plus jamais, mais plus encore, les phénomènes transitionnels ne sont amenés qu'à

³⁰⁴ Janssen C., Brackelaire J.-L., Frankard A.-C., 2005, *art. cit.*

³⁰⁵ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*, p. 173.

se déployer de façon incessante et potentiellement infinie. L'objet n'est pas oublié ; il reste présent, en creux, comme la source lointaine est en lien avec le fleuve. C'est bien à cette hypothèse-là que nous tentons d'apporter pas-à-pas notre contribution personnelle. Il s'agit de comprendre ce qui de la source est toujours agissant dans ce fleuve de l'existence, même si d'autres rivières sont venues contribuer à ce bouillonnement continu.

A ce stade, le sujet de mon étude s'élargit pour déboucher sur le jeu, la création artistique et le goût des arts, le sentiment religieux, le rêve et aussi le fétichisme, le mensonge et le vol, la naissance et la perte de tout sentiment affectueux, la toxicomanie, le talisman des rites obsessionnels, etc.³⁰⁶

C'est en quelque sorte une véritable "*Weltanschauung*" [conception de l'univers] que nous suggère Winnicott. Nous verrons à propos de l'illusion, et c'est pour cela que nous avons repris le terme allemand, que cette idée avait déjà effleuré Freud lui-même³⁰⁷. Chacun des points de cette liste non exhaustive proposée par Winnicott est susceptible d'être étudié de façon inédite à l'aune des phénomènes transitionnels. Dans le cadre de notre thèse, nous n'en reprendrons qu'un seul point : « la naissance de tout sentiment affectueux » et, plus précisément, le lien conjugal. Mais avant d'en arriver à ce deuxième temps de notre recherche, nous souhaitons poursuivre notre tentative de compréhension approfondie des phénomènes en question. En effet, afin d'en mesurer le devenir, encore nous faut-il plus clairement isoler les processus en jeu. Pour cela, nous nous proposons de poursuivre l'exploration des phénomènes transitionnels en les distinguant et/ou les articulant à d'autres concepts issus de la pensée de différents auteurs s'intéressant d'une façon ou d'une autre à ces mêmes phénomènes. C'est pourquoi, après une brève tentative de différenciation de la théorie de l'attachement de Bowlby et de la pensée de Winnicott, nous nous intéresserons particulièrement à Kaës qui nous propose d'envisager une troisième topique métapsychologique. Ce sera également l'occasion d'évoquer Anzieu.

³⁰⁶ *Id.*, p. 174.

³⁰⁷ Freud S. [1927], *L'avenir d'une illusion*, Paris, Presses universitaires de France, trad. fr., 1993 [1971].

Ensuite, nous nous poserons nous-même comme observateur de cette ouverture au champ transitionnel par l'intermédiaire des premiers objets d'attachement.

Il reste en réalité quelques pages dans la version de 1951 que nous n'avons pas commentées. Les premières sont l'illustration de l'utilisation d'objets transitionnels par l'évocation d'une fratrie. Nous ne reprendrons pas ces cas ici puisque, comme d'ailleurs l'annonce l'auteur lui-même, il n'y a rien dans ces illustrations que nous ne connaissions pas déjà par expérience. Et bien plus encore, nous préférons nous attarder sur les cas d'usage d'objets transitionnels issus de nos propres observations.

Vient ensuite un point essentiel à propos de l'illusion – et de la désillusion – que nous décidons de mettre de côté pour le moment dans la mesure où nous en ferons la base du développement de notre thèse centrale. Ce point suivra immédiatement le large chapitre autour de notre premier temps de recherche.

En ce qui concerne la version de cet article datant de 1971³⁰⁸, il nous semble plus pertinent d'en articuler les différents éléments directement à notre matériel de recherche.

Remarquons juste que la fin du résumé de l'article de 1951 se distingue de celle de la première partie de l'article de 1971. Dans le texte de 1951, Winnicott évoque trois devenirs psychopathologiques possibles des phénomènes transitionnels : la toxicomanie, le fétichisme ainsi que le mensonge et le vol. Dans la version de 1971, l'auteur choisit de souligner la « valeur positive » que revêtirait l'acceptation du paradoxe qui sous-tend les phénomènes transitionnels. Il mentionne également l'organisation de défenses générées par les tentatives de résolution de ce paradoxe et qui aboutirait à une forme d'organisation d'un vrai et d'un faux Self, concepts qu'il a proposés postérieurement à son texte de 1951.

³⁰⁸ In Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*

2.1.4. Distinction entre « phénomènes transitionnels », « objet transitionnel » et « aire intermédiaire »

Avant d'approfondir davantage notre reprise des concepts-phares de D.W. Winnicott à travers d'autres auteurs, il nous semble important, sur la base de ce que nous savons déjà, de ce que nous dit l'auteur lui-même mais aussi d'une analyse critique de ces propositions, d'établir des lignes de démarcation et des points d'articulation entre différents concepts trop souvent pris les uns pour les autres : *les phénomènes transitionnels*, *l'objet transitionnel* et *l'aire intermédiaire*. Il faut dire que la confusion vient en grande partie de Winnicott lui-même qui tantôt les distingue, tantôt les utilise les uns pour les autres. Si la force de cet auteur est son incroyable créativité articulée à un sens aigu de la clinique, l'une de ses faiblesses est sans nul doute une rigueur méthodologique parfois relative qui rend le travail du chercheur quelque peu embarrassé.

La distinction entre les phénomènes transitionnels et l'objet transitionnel est assez aisée dans la mesure où D.W. Winnicott a lui-même cheminé vers cette opération conceptuelle. Il tend, tout au long de ses articles de 1951 et 1971, vers l'idée que l'objet transitionnel ne serait qu'un phénomène transitionnel parmi les autres. Certes, celui-ci est spécifique mais se retrouve bien inclus dans un ensemble plus large de phénomènes³⁰⁹. D'une certaine façon, nous pouvons assurer que les *phénomènes* transitionnels sont absolument nécessaires au développement psychosomatique sain de l'enfant puis de l'adulte, alors que les *objets* transitionnels peuvent n'être présents à aucun moment de l'existence pour un certain nombre d'individus. Nos propres résultats de recherche attesteront, d'ailleurs, de cette absence d'objet spécifique pour un nombre non négligeable d'enfants. Cela nous rappelle qu'il est important de ne surtout pas réifier ces objets transitionnels qui ne sont que la manifestation visible, repérable, d'un processus mettant en rapport réalités intérieure et extérieure à l'individu.

Plus encore, dès 1951, l'auteur insiste sur le fait que l'objet de son étude n'est pas le premier objet des relations objectales mais bien « la première possession et l'aire intermédiaire entre le subjectif et ce

³⁰⁹ Un conte proposé par une mère à son enfant, le soir avant que celui-ci ne s'endorme, est un autre exemple de phénomène transitionnel.

qui est objectivement perçu. »³¹⁰ Il écrit également, comme nous venons nous-même de le préciser, que l'objet transitionnel est à entendre comme un processus. Autrement dit, c'est comme potentialité et non (uniquement) en tant que premier objet d'attachement que l'auteur conceptualise l'objet transitionnel. Cet objet particulier n'a d'intérêt que dans la mesure où il ouvre l'adulte en devenir à une dimension inhérente à toute existence humaine et qui sera le lieu de toutes rencontres entre les réalités externe et interne (comme c'est le cas, par exemple, dans les rapports amoureux).

Une fois éclaircis les liens épistémologiques articulant phénomènes transitionnels et objet transitionnel, il nous paraît important de situer, par rapport à ces premiers concepts, celui d'« aire intermédiaire ».

De façon simple, Winnicott écrit la chose suivante : « J'ai introduit les termes d'« objets transitionnels » et de « phénomènes transitionnels » pour désigner l'aire intermédiaire ». S'en suit la définition que nous avons déjà reprise dans les points qui précèdent. Il y aurait donc équivalence du point de vue conceptuel entre les phénomènes transitionnels – dont l'objet transitionnel fait partie – et l'aire intermédiaire.

Nous trouvons, néanmoins, un intérêt à tenter de les distinguer. Nous proposons de considérer que l'aire intermédiaire renvoie à la *dimension topique* des processus transitionnels. Penser les choses de cette façon permet de s'intéresser à la complexification de ces premiers phénomènes transitionnels qui donnera naissance au jeu, au jeu partagé, au social, à l'art et la culture, ainsi qu'au religieux. Cette complexification aux figures multiples est bien le cœur de ce que nous désirons mettre au travail ici. Nous parlerons alors de « transitionnalité ». La transitionnalité rassemblerait alors l'ensemble des devenirs possibles des premiers phénomènes transitionnels (dont, éventuellement, un objet transitionnel). Ces phénomènes transitionnels complexes se déploient au cœur de cette aire intermédiaire qui continue d'exister pour l'individu tout au long de son développement. Cette distinction, comme nous le verrons, comporte des intérêts tant du point de vue de la compréhension que du point de vue clinique.

³¹⁰ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*

Avant d'en arriver à l'exploration de notre premier matériel de recherche, nous souhaitons prendre un moment pour situer la pensée de Winnicott par rapport à d'autres auteurs.

Chacun des auteurs que nous mettons en perspective sous l'angle de ses (non-)rapports avec Winnicott a été choisi pour des raisons qu'il nous faut énoncer.

Nous commencerons par Bowlby afin d'expliquer en quoi et pourquoi nous ne parlons pas, dans notre recherche, de *la théorie de l'attachement*.

Viendra ensuite une « confrontation » entre Winnicott et Lacan qui s'explique notamment, comme nous le reprendrons ci-après, par notre profond ancrage dans le champ de la psychanalyse européenne francophone indissociable de la pensée de cet auteur.

Nous poursuivrons avec Kaës dont nous discuterons l'affiliation à Winnicott mais qui, quoi qu'il en soit, est une figure importante de la psychanalyse contemporaine s'intéressant à ce qui se passe *entre les sujets*.

Enfin, nous clôturerons par l'évocation des récents développements proposés par Roussillon en termes d'« entre-je(u) »³¹¹ qui, par ces termes mêmes, nous montre à quel point notre propre conception du lien s'inscrit dans la droite ligne de cet auteur, lui-même s'inspirant très largement de Winnicott.

Si nous avons choisi d'évoquer ces différents auteurs, c'est en ceci qu'ils nous éclairent quant à notre question de recherche. En effet, il s'agit d'envisager chaque élément théorique proposé comme enrichissant notre propre réflexion à propos des liens « intersubjectifs »³¹². Nous confronter à ces conceptualisations différentes mais qui toutes tentent de dire quelque chose du rapport que l'individu entretient avec le monde qui l'entoure et, plus précisément, avec les autres individus nous permettra de clarifier notre propre conception du lien. Il nous importera donc de mettre l'accent sur les éléments théoriques apportés par ces différents auteurs susceptibles d'enrichir ou préciser notre thèse centrale qui vise à circonscrire les processus basalement à l'œuvre dans la construction des liens. Que ce soit par différenciation, affiliation ou distanciation critique, chaque auteur repris ci-après le sera dans la mesure où il sert notre fil conducteur.

³¹¹ Roussillon R., 2008, *op. cit.*

³¹² Dans le sens où nous les avons déjà définis.

2.2. Winnicott et d'autres auteurs...

2.2.1. Bowlby et la théorie de l'attachement

Nous reprenons ici un court paragraphe d'un article de Violaine Pillet³¹³ dont la première partie relate de façon très pertinente l'émergence de la « théorie de l'attachement » en s'appuyant sur des éléments de la biographie de John Bowlby :

La théorie de l'attachement est née dans le contexte historique de la guerre, qui entraîne des séparations, pertes et deuils. John Bowlby, né en 1907, a alors une trentaine d'années. C'est entre 1929 et 1937 qu'il fait sa formation médicale en psychiatrie, après avoir étudié à Cambridge et avoir enseigné un an à la « *Priory Gate School* », école pour « enfant inadaptés ». Pour lui, il existe une influence de l'environnement précoce sur le développement des névroses et du caractère névrotique. Une psychopathologie peut se développer à partir des troubles de l'attachement. Bowlby s'appuie sur l'éthologie et les méthodes d'observation de cette discipline. Ses conceptions sont issues de la clinique. Plus tard, à partir de son expérience en psychiatrie adulte, Bowlby fera le lien entre psychose et perte.

Il est intéressant de constater que c'est dans une période où, au niveau de la société tout entière, les liens affectifs sont mis à mal que les prémices de la théorie de l'attachement voient le jour. De nouvelles difficultés entraînant de nouvelles modalités de plaintes de la part des individus auraient donc conduit John Bowlby à prendre radicalement en considération d'une part, *l'environnement réel* (séparations effectives, deuils, etc.) et d'autre part, l'importance des *liens affectifs* – par l'étude de leurs ruptures – dans le développement de l'être humain. Plus précisément, ce qui intéresse Bowlby sont les effets sur les comportements humains – en particulier, délinquants – d'une déprivation affective maternelle. Mais, très rapidement, l'auteur se dégagera d'un intérêt exclusif pour les comportements en y adjoignant la vie émotionnelle. Selon lui, les émotions étant le plus

³¹³ Pillet V., « La théorie de l'attachement : pour le meilleur et pour le pire », *Dialogue*, 2007/1, n°175, p. 7-14.

souvent le reflet de l'état des liens affectifs, les études des liens affectifs et de la vie émotionnelle se recouvrent largement.

Lorsque Bowlby s'intéresse aux réactions de deuil chez les adultes à la *Tavistock Clinic* dans les années 1960, il démontre qu'il pense déjà une certaine continuité développementale de l'enfant à l'adulte en matière de liens affectifs. Il se montre, d'ailleurs, rapidement convaincu de l'impact des premières relations mère/nourrisson sur l'établissement des liens affectifs ultérieurs. Même si la démarche s'avèrera vite distincte de la nôtre, penser une telle continuité dans l'établissement des liens affectifs tout au long de l'existence constitue un point théorico-clinique important auquel nous souscrivons et qui se situe au cœur même de notre thèse.

Ce n'est que dans les années 1970 que Bowlby décrit précisément son concept de *modèle interne opérant*³¹⁴. Nous ne le reprendrons pas ici dans toute sa complexité mais rappelons tout de même que ce modèle s'appuie sur l'idée d'une prédisposition innée de l'être humain à s'inscrire dans du lien social. L'immaturation du nourrisson a pour conséquence un besoin d'un lien sécurisant et continu ; la mère est évidemment la plus encline à remplir cette fonction. Mais ce lien affectif de dépendance, s'il est suffisamment sécurisant, conduira non pas à la poursuite de cette situation de dépendance affective, mais au contraire à un gain d'autonomie en permettant l'exploration sereine du monde extérieur. En fait, Bowlby pense une alternance « exploration » / « attachement ». L'attachement surgirait comme défense dans les moments où l'enfant se sent en danger et que la figure d'attachement (souvent la mère) s'est éloignée. Les comportements d'attachement viseraient alors à faire revenir cette figure d'attachement dans son environnement immédiat. Si cela se manifeste, alors l'enfant peut recommencer à explorer.

Cette notion d'une sécurité suffisante fournie, le plus souvent, par la mère semble assez proche de ce que Winnicott développe en termes de « mère suffisamment bonne »³¹⁵. Nous retrouvons donc chez ces deux auteurs la nécessité d'un environnement, principalement au travers de la mère, d'une qualité particulière pour que l'enfant puisse à la fois s'engager sereinement dans le

³¹⁴ Bowlby J., *Attachement et perte*, Paris, Presses universitaires de France, 1978.

³¹⁵ Winnicott D.W., *La mère suffisamment bonne*, Paris, Payot, 2006 [1996].

déploiement de ses liens affectifs – en ce compris ultérieurement à ces premiers moments de l'existence – et se développer psychiquement de façon saine.

Bowlby expose sa théorie de l'attachement (1978) postérieurement à l'élaboration du concept de « phénomènes transitionnels » proposé par Winnicott (1953, puis 1971). Mais, nous l'avons vu, ces deux auteurs contemporains l'un de l'autre ont posé les jalons de leurs théories à peu près lors de la même période.

Winnicott cite nommément Bowlby dans son texte-clé de 1945 : « Bowlby a récemment exprimé l'opinion qu'avant six mois, les petits enfants ne sont pas d'une exigence individualisée et qu'ainsi la séparation d'avec leur mère ne les affecte pas de la même façon que s'ils ont plus de six mois. »³¹⁶ Par ailleurs, il a souligné explicitement son intérêt pour les travaux de Bowlby notamment en commentant quelques écrits de ce dernier :

I wish to join in with the appreciation of the book and of the work that it represents and of the specific trend in Dr Bowlby which makes him drive on towards a translation of the psycho-analytic findings of the past half-century into social action. I wish to offer criticism but without ceasing to admire and support³¹⁷.

Ces quelques mots de Winnicott nous en apprennent, certes, sur le respect qu'il avait à l'égard de Bowlby mais aussi, et cela intéresse notre propos bien davantage, il nous éclaire quant aux raisons de cet intérêt pour son éminent collègue. La transposition de la clinique et des théories psychanalytiques dans le champ social constitue un point de convergence important entre les deux auteurs.

Ce qui retient notre attention – et qui transparaît avec force dans cette attention commune pour le champ et les engagements sociaux – c'est l'importance accordée par l'un comme par l'autre à l'environnement réel de l'être humain et, d'abord, du nourrisson. Mais, plus encore, Bowlby et Winnicott en fins observateurs font le même constat d'une modification du rapport à l'objet chez l'enfant de six mois. Bowlby note un impact plus important de la séparation

³¹⁶ Winnicott D.W. [1945], *art. cit.*, p. 60.

³¹⁷ Winnicott D.W. [1953], *art. cit.*, p. 423.

d'avec la mère sur l'enfant à partir de cet âge ; ce qu'il interprète comme une certaine différenciation moi-autre et donc, la prise en compte pleine de l'autre comme objet extérieur et pouvant, dès lors, manquer. Winnicott constate au même âge un usage des objets concrets qui se modifie radicalement puisque « ce n'est pas avant l'âge de six mois en moyenne que l'enfant, après l'avoir mis à la bouche, commence à laisser tomber délibérément l'objet qu'il a saisi ; cela fait partie de son jeu avec l'objet. »³¹⁸ C'est donc à partir d'observations cliniques et expérimentales fort semblables que Bowlby et Winnicott fondent leurs plus importants apports théoriques : la théorie de l'attachement pour le premier, les phénomènes transitionnels pour le second.

L'un et l'autre sont assez d'accord sur un point ; il y a un potentiel inné chez les êtres humains qui les pousse à se lier à d'autres humains. Winnicott conceptualisera ce potentiel inné en le nommant « geste spontané » [*spontaneous gesture*]³¹⁹. Le « potentiel inné » de Bowlby semble davantage *réactif* à l'environnement là où le « geste spontané » conceptualisé par Winnicott se veut éminemment *créatif*. Chaque fois que Winnicott se réfère à l'idée de « spontanéité », les rapports avec la notion de « créativité » sont immédiats. Il s'agit à chaque fois de montrer en quoi ce qui émane de l'individu n'est pas, a priori, tributaire de l'environnement même si, bien entendu, encore faut-il qu'un autre, dans cet environnement, soit présent pour le recevoir. Nous pourrions donc dire que, contrairement à ce que propose Bowlby, il s'agit moins de penser, *dans un premier temps*, un individu s'adaptant à son environnement et aux carences de celui-ci qu'un environnement s'adaptant le plus adéquatement possible à la créativité primaire et spontanée de l'enfant. Pour notre part, nous nous inscrirons davantage dans la perspective de Winnicott qui s'accordera mieux avec ce que nous observerons, par exemple, par nos rencontres avec des couples. En effet, cela nous permettra de rendre compte de l'élan premier, créatif, qui aura rencontré quelques éléments de l'autre suffisamment adéquats pour que celui-ci le reçoive ou, du moins, pour qu'il donne l'illusion à l'individu qu'il est reçu. L'inadéquation fondamentale de l'autre conduira, ensuite, à déconstruire cette illusion première afin d'en proposer une autre plus à même de concilier projections imaginaires et réalité de l'autre ; cette construction

³¹⁸ *Ibid.*

³¹⁹ Winnicott D.W. [1960], "Ego distortion", p. 145, cite par Abram J., 2007 [1996], *op. cit.*, p. 222.

secondaire de l'illusion au sein des couples sera le cœur même de notre deuxième temps de recherche.

Mais pour en revenir à Bowlby et Winnicott, il est probable que ce soit précisément le point à partir duquel les deux auteurs vont diverger. Si Bowlby fonde sa théorie sur l'observation des modes de réaction à l'absence prolongée de l'objet et sa réapparition, Winnicott va, lui, tenter de comprendre la façon dont l'enfant devient capable de jouer avec l'objet, de l'utiliser³²⁰ ; parfois, par l'intermédiaire d'objets concrets mais surtout par le jeu intrapsychique avec la représentation de l'objet.

D'une certaine manière, là où Bowlby étudie le caractère traumatique de l'absence de l'objet primaire – ou de la personne incarnant le mieux cet objet pour l'enfant – Winnicott, par sa reprise de cette question en termes d'« illusion/désillusion », entrevoit l'absence de l'objet de la réalité comme condition nécessaire au développement psychique et, en particulier, dans sa dimension créative. Si, pour Bowlby, l'attachement est adaptatif³²¹, la relation à l'objet, dans la théorie de Winnicott, est la résultante de la rencontre entre la créativité de l'individu et son environnement capable de le recevoir. La théorie de l'attachement implique de concevoir l'environnement et ses potentiels effets comme premiers alors que cette question de la primauté de la réalité extérieure ou du monde intérieur de l'individu tombe d'elle-même dans la théorie paradoxale que nous propose Winnicott.

Plus encore, ce qui différencie les théories de ces deux auteurs, et il convient donc que nous nous positionnions par rapport à celles-ci, est leur rapport à la réalité du phénomène dont ils parlent. En effet, la théorie de l'attachement implique, même si des nuances et quelques précautions lui sont apportées par des auteurs plus récents³²², un certain lien de causalité entre des faits de l'histoire du sujet et la façon d'établir de façon répétée un schème relationnel établi. La façon dont

³²⁰ Winnicott D.W., "The Use of an Object and Relating through Identifications", In Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*, pp. 115-127.

³²¹ Goldbeter Merinfeld E., «Théorie de l'attachement et approche systémique », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 2005/2, 35, p. 13-28.

³²² Dozier M., Kobak R., "Psychophysiology in attachment interviews: Converging evidence for deactivating strategies", *Child Development*, 1992, 63, p. 1473-1480.

Winnicott développe sa théorie des phénomènes transitionnels reste bien davantage conforme à la pensée psychanalytique et au statut particulier du « fait psychique » qui n'est aucunement à confondre avec le fait de la réalité. C'est précisément sur ce point qu'il critiquera un ouvrage de Bowlby en dénonçant le raccourci qui consisterait à identifier une cause unique à des phénomènes aussi complexes que, par exemple, la délinquance. Il pointera à ce propos l'absence de référence aux processus internes et à l'inconscient³²³ jusqu'à écrire dans un autre commentaire : "*Unconscious conflict seems to have no place in Bowlby's psychology [...]*." ³²⁴ Or, ce qui est central dans la théorie de Winnicott – et nous en reparlerons au moment de commenter nos récits de vie de couples – est la manière dont les différentes phases du développement psychique, aussi précoces soient-elles et relatives aux principaux conflits intrapsychiques relevant de la dynamique pulsionnelle inconsciente, peuvent être reprises, remaniées, remobilisées d'une façon inédite pour la personne. En réalité, lorsque nous interrogeons des personnes adultes à propos de la construction de leurs premiers liens d'attachement, nous visons à appréhender une certaine configuration actuelle des potentialités liantes de ces individus. Certes, cette configuration actuelle est traversée par l'histoire du sujet mais il s'agit bien d'y entendre le sujet psychanalytique, de l'inconscient, qui ne répond pas à la même logique diachronique que le moi conscient contraint, pour se repérer et s'assurer d'une certaine continuité, de se maintenir sur le fil des heures qui s'égrainent. Pour le dire simplement et nous référer plus étroitement à la théorie freudienne, le point de rupture le plus radical entre Bowlby et Winnicott – et probablement entre Bowlby et la psychanalyse – est la notion d'« après-coup » ; notion centrale qui signe l'écart entre la réalité historique de l'individu et l'existence du sujet qui s'en retrouve ainsi sommé de se définir par ses propres choix : largement inconscients, par essence conflictuels et, potentiellement, source de souffrance pour la personne. Cette discussion portant sur ce point de divergence entre les théories de Bowlby et Winnicott est, pour nous, fondamentale puisqu'il s'agit, anticipativement, de déjouer un malentendu potentiellement généré par notre recours à la méthode du récit de vie lors de notre second temps de recherche à propos des liens de couple. Nous reprendrons

³²³ Winnicott D.W. [1953], *art. cit.*, pp. 423-426.

³²⁴ Winnicott D.W. [1953a], "John Bowlby. II. Discussion of *Grief and Mourning in Infancy*, In Winnicott C., Shepherd R., Davis M. (Eds), 1992, *op. cit.*, p. 431.

cette question dans une discussion ultérieure mais il nous importe qu'il soit clair d'emblée qu'une logique « développementale » telle que la propose Winnicott et telle que nous la reprenons n'implique aucunement de lire le déploiement psychique et ses aléas en termes de linéarité et de causalité.

Voilà donc pourquoi nous ne nous référons pas à la théorie de l'attachement si ce n'est pour attirer l'attention du lecteur sur le fait que nos interprétations ultérieures – et plus particulièrement en ce qui concerne les couples – ne seront pas à lire strictement en termes d'histoire objective de l'individu mais bien d'historicisation subjective. Pour le dire sans doute plus simplement, il ne sera pas question d'identifier des patterns relationnels qui se seraient objectivement déployés dans la petite enfance pour ensuite, par stratégie adaptative, se répéter tout au long de l'existence de l'individu, mais plutôt de cerner quelque chose du fantasme inconscient du sujet en tant que celui-ci – nous y reviendrons très largement dans la seconde partie de notre recherche – participe à la possibilité de se lier à d'autres. Ce fantasme est par essence atemporel même s'il emprunte la voie de souvenirs, « écrans » pour certains³²⁵. S'il est conséquence de l'histoire du sujet – d'une histoire, devrions-nous dire – il n'en est pas moins la cause.

Enfin, si les patterns d'attachement s'apprennent, se désapprennent, se renforcent ou se déconditionnent, les processus transitionnels se trouvent-créeent, s'illusionnent tout en tenant compte d'une nécessaire désillusion. Comme nous l'avons déjà suggéré, de Bowlby à Winnicott s'opère un saut épistémologique de la notion de stratégie adaptative à la créativité/destructivité ; saut que, d'emblée, nous effectuons nous-même.

Si, comme nous avons pu le constater, Bowlby s'est retrouvé, petit à petit, « rangé » dans le champ de la psychologie davantage que de la psychanalyse, il est arrivé que soit reprochée à Winnicott une telle dérive. La raison en fut, le plus souvent, ce qui précisément nous intéresse dans la perspective de cet auteur : la prise en compte de la réalité extérieure, « positive », de l'environnement et de ses impacts sur la construction et le développement psychique à tous les âges de la vie. Une telle critique fut parfois énoncée par Lacan et il nous semble

³²⁵ Freud S. [1901], « Souvenirs d'enfance et souvenirs-écrans », In Freud S., *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 2004.

intéressant d'en dire davantage quant aux positions distinctes de Lacan et Winnicott afin d'enrichir nos propres propositions théorico-cliniques d'une critique éclairée de la théorie winnicottienne. Par ailleurs, nous verrons que la perspective lacanienne nous sera d'un grand secours lorsqu'il s'agira d'affiner notre appréhension du lien de couple.

La façon dont nous allons évoquer les approches de ces deux auteurs pourra parfois paraître artificielle. En effet, nous allons probablement grossir ce qui les oppose alors qu'en réalité, ces deux auteurs proposent des théories cliniques qui n'existent nullement, *a priori*, l'une par rapport à l'autre. C'est-à-dire que ces deux auteurs, et ce qu'ils élaborent, sont totalement indépendants l'un par rapport à l'autre. Toutefois, leurs interpellations et la reconnaissance par les auteurs eux-mêmes d'influences réciproques nous soutiennent dans notre démarche. Aussi, amplifier les rapports entre ces deux auteurs et mettre l'accent sur ce qui les distingue nous semble être un artifice épistémologique le plus à même de nous aider à élaborer notre conception du lien.

2.2.2. Lacan, une « psychanalyse de l'absence »

After Freud, I see two authors who have pushed their research and coherence very far on the basis of two quite different points of view, and which up to a certain point converge. These two authors are Lacan and Winnicott³²⁶.

Soyons clair d'emblée, nous n'allons pas ouvrir un large chapitre reprenant l'ensemble des perspectives lacaniennes concernant la question du « lien » ou de toute notion s'y approchant. Nous n'allons pas non plus tenter d'articuler outre mesure les théories si différentes de Lacan et Winnicott, au risque d'un syncrétisme sacrifiant la richesse de la pensée de l'un comme de l'autre. Certains auteurs s'y sont risqués et la tâche se révèle toujours ardue³²⁷. Même si nous ferons l'exercice de confronter quelques concepts de ces deux auteurs, ce sera dans la mesure où cette confrontation nous permettra

³²⁶ "Interview with André Green" by Anne Clancier (Clancier et Kalmanovitch, 1987, p.121) cité par Luepnitz D.A., 2009, *art. cit.*, p. 960.

³²⁷ Lippi S., « Entre *play* et *game* : le lieu du père », In Vanier C., Vanier A. (dir.), *Winnicott avec Lacan*, Paris, Hermann Editeurs, 2010, p. 167-177.

d'entendre ce qui de ces deux pensées peut se concilier ou non dans notre propre élaboration. C'est, à titre d'exemple, la démarche que nous propose Maria Izabel Oliveira Szpacenkopf lorsqu'elle s'intéresse à la façon dont Winnicott et Lacan théorisent et manient le transfert en analyse³²⁸. En d'autres termes, il s'agit pour nous de nous confronter à ce qui se présente a priori comme une toute autre conception du rapport que les individus entretiennent avec leur environnement et donc, les uns avec les autres.

Nous aurions pu choisir de ne tout simplement pas nous référer à Lacan et poursuivre le fil de notre propre pensée à partir de Winnicott et quelques autres. Cependant, nous percevons dans quelques propositions de Lacan de quoi soutenir notre propre conception des liens intersubjectifs – cela sera plus clair encore lorsque nous nous intéresserons aux liens de couple – et qui soulignent ce qui, sans doute, ne nous paraît pas pleinement satisfaisant dans la perspective winnicottienne. C'est-à-dire que ce qui nous conduira à dégager un processus d'illusion comme agissant au cœur du lien seront certes, les apports de Winnicott en la matière mais nous insisterons tout autant sur le fait que l'illusion, telle que nous serons amené à la définir, inclut la désillusion et donc, le manque, l'absence, le vide. Pour nous aider à entendre cette dimension particulière du concept que nous souhaitons mettre au travail, quelques idées de Lacan, comme nous allons le voir, nous semblent d'une aide précieuse.

En réalité, pour que Lacan nous aide à pointer ce qui n'apparaît sans doute pas suffisamment dans les théories de Winnicott, il nous faut, dans un premier temps, insister sur ce qui, de prime abord, les oppose pour, ensuite, reconsidérer quelques points d'articulation entre les deux auteurs. Comme l'exprime Green ci-avant, il est étonnant de constater à quel point ces deux auteurs semblent s'opposer radicalement en même temps que certains éléments de leurs théories paraissent converger. Lehmann³²⁹ nous livre sa pensée à ce propos :

La théorie de Winnicott est sans aucun doute hétérogène à celle de Lacan. S'il serait impossible et

³²⁸ Oliveira Szpacenkopf M. I., « D'un parcours à l'Autre : Winnicott et Lacan – L'utilisation de la théorie, le transfert et la créativité », In Vanier C., Vanier A., 2010, *op. cit.*, p. 181-191.

³²⁹ Lehmann J.-P. [2003], *op. cit.*, p. 10.

en tout cas fort dommageable de vouloir les réunir toutes deux en une seule théorie effaçant leurs divergences, cela ne signifie pas pour autant que l'une doive exclure l'autre et réciproquement. Quitte à tout simplifier, je me risquerai à dire que les théories de l'un et de l'autre soutiennent des pratiques ou des directions de cure ne concernant pas les mêmes patients et que, autant dans certaines cures l'enseignement de Lacan offre les repères les plus sûrs pour leur direction, autant dans d'autres les apports de Winnicott sont irremplaçables pour les mener à bien.

Cet aveu de simplification nous conforte dans l'idée qu'il y a sans doute plus à dire encore de la « non rencontre » de ces deux auteurs.

C'est Lacan lui-même qui nous invite à nous interroger de la sorte lorsqu'il mentionne l'intérêt qu'il porte à l'objet transitionnel de Winnicott qu'il assimile, un peu vite selon nous, à l'objet *a* qu'il théorise. Alain Vanier nuance déjà ce possible amalgame en précisant que « l'objet *a* n'est pas l'objet transitionnel, tout au plus une de ses incarnations. »³³⁰ Cela étant dit, il est un fait remarquable que ce soit à l'initiative de Lacan que le texte de Winnicott à propos des objets et phénomènes transitionnels³³¹ ait été traduit en français par Granoff et publié dans la revue *La Psychanalyse* début 1960. Ce fait amène Lehmann à penser que la théorie de l'objet transitionnel aurait participé aux élaborations de Lacan à propos de l'objet *a*³³² ce qui, par ailleurs, semble confirmé par Lacan lui-même puisqu'il dit : « C'est à partir de lui [Winnicott] que nous avons d'abord formulé l'objet *a*. »³³³ Cette traduction demandée par Lacan est d'autant plus étonnante que de lourds conflits existaient déjà entre l'*International Psychoanalytic Association* (IPA) – dont Winnicott fut un temps le Président – et Lacan soumis à une évaluation par cette institution avant d'en être purement et simplement exclu. C'est par ailleurs ce qui conduira Lacan à fonder l'Ecole Française de Psychanalyse qui deviendra

³³⁰ Vanier A., « Winnicott et Lacan, Lacan et Winnicott », In Vanier C., Vanier A., 2010, *op. cit.*, p. 14.

³³¹ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*

³³² Lehmann J.-P., « Le symbolisme entre Winnicott et Lacan », In Vanier C., Vanier A., 2010, *op. cit.*, pp. 345-354.

³³³ Lacan J., Compte-rendu de 1969 du séminaire 67-68, *L'acte analytique* cité par Gorog F., « Ouverture », In Vanier C., Vanier A., 2010, *op. cit.*, p.8.

l'Ecole Freudienne de Paris³³⁴. Ces quelques éléments de contextualisation peuvent paraître anecdotiques si ce n'est qu'ils révèlent une véritable attention que Lacan porte à Winnicott – nous percevons le témoignage d'une certaine réciprocité de la part de ce dernier – qui échappe aux enjeux politiques internes aux associations psychanalytiques de l'époque pourtant fort complexes et importants.

En réalité, Lacan oscille régulièrement entre reconnaissance de l'intelligence tant clinique que théorique de Winnicott et démonstration du fourvoiement de ce dernier³³⁵. Il conteste, par exemple, le concept de « régression » au sens de Winnicott³³⁶, y percevant la négation même de l'acte analytique³³⁷. S'il trouve utile à la pensée, comme nous l'avons dit, le concept d'objet transitionnel, il refuse avec force les concepts de *vrai* et de *faux self* :

Derrière ce faux *self* attend quoi ? Le vrai pour repartir. Qui ne voit, quand déjà nous avons dans la théorie analytique ce *Real-Ich*, ce *Lust-Ich*, et *ego* et *id*, toutes ces références déjà assez articulées pour définir notre champ, que la fonction de ce *self* ne représente rien d'autre que, comme c'est avoué dans le texte avec *false* et *true*, la vérité ? Mais qui ne voit aussi bien qu'il n'y a pas d'autre *true self* derrière cette situation, que Monsieur Winnicott lui-même, qui là se pose comme présence de la vérité³³⁸.

De son côté, Winnicott ne cite jamais Lacan, à notre connaissance, de façon précise bien qu'il ait exprimé avoir été influencé par *Le Stade du Miroir* (1949). Winnicott avait admis être dans l'incapacité de lire Freud de façon approfondie ; Luepnitz suggère que cette difficulté rendait inaccessible à Winnicott les textes de Lacan³³⁹. Winnicott mentionnera sa difficulté à comprendre la traduction d'un article de Lacan à propos d'Ernest Jones et de sa

³³⁴ Luepnitz D.A., 2009, *art. cit.*

³³⁵ *Id.*

³³⁶ Winnicott D.W. [1954], « Repli et régression », In Winnicott D.W. [1958], *op. cit.*, pp. 223-230.

³³⁷ Lacan J., *Séminaire, L'acte analytique*, inédit cité par Lehmann J.-P. [2003], *op. cit.*, p. 30.

³³⁸ *Id.*, p. 53.

³³⁹ Luepnitz D.A., *id.*

théorie du symbolisme³⁴⁰. Toutefois, il est connu que la thèse de Winnicott à propos du rôle du visage de la mère pris comme miroir ait été influencée par les théories de Lacan³⁴¹.

Winnicott s'intéresse à ce qui précède l'utilisation du miroir proprement dite. Sa thèse principale est que, pour regarder créativement et voir le monde, l'individu doit avant toute chose avoir internalisé l'expérience d'avoir été vu [*"His main thesis is that in order to look creatively and see the world, the individual must first of all have internalized the experience of having been seen"* ³⁴²].

Cependant,

Si c'est bien vers le couple mère-bébé affronté aux enjeux identitaires du miroir que Lacan puis Winnicott, trente ans après lui, ont porté leur attention, la place que chacun d'eux accorde au regard par le biais du voir et de l'être vu n'implique aucun partage d'opinion et encore moins une quelconque filiation³⁴³.

A partir de l'article de Luepnitz, cité plus haut, il est possible de cerner, effectivement, quelques grandes lignes de fractures entre les deux auteurs. Si l'on considère, justement, la question du miroir chez Winnicott, ce miroir – visage de la Mère – est, pour peu que la mère soit « suffisamment bonne » [*good enough*], empli d'espoir et prometteur d'une vie riche et créative. Pour Lacan, le stade du miroir est, en contrepoint, le lieu d'une nécessaire aliénation [*"Lacan's mirror stage, in contrast, is the site of a necessary alienation."* ³⁴⁴]. En fait, il est possible de différencier radicalement les points de vue de Lacan et Winnicott en tenant compte de deux oppositions majeures. La première est l'approche radicalement structurale de Lacan en tant qu'elle s'oppose à celle de Winnicott qui reste largement développementale. La seconde, plus subtile, consiste à opposer la « psychanalyse de la présence » proposée par Winnicott [*"a*

³⁴⁰ Winnicott D.W., 1989 [1987], *op. cit.*, p. 181.

³⁴¹ Winnicott D.W., « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », In Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*, pp. 203-214.

³⁴² Abram J. [1996], *op. cit.*, p. 239.

³⁴³ Brun D., « Des yeux de la mère dans le miroir au visage de la mère comme miroir », In Vanier C., Vanier A., 2010, *op. cit.*, p.75.

³⁴⁴ Luepnitz D.A., *id.*, p. 961.

psychoanalysis of presence”³⁴⁵] à une psychanalyse lacanienne organisée autour de la reconnaissance des limites et de la mort, et toujours sous le joug du signifiant [*“a psychoanalysis organised around the knowledge of limits and death, and always in the key of the signifier”* ³⁴⁶].

En ce sens, leurs approches sont parfaitement opposées et auront, de façon immédiate, des incidences sur la façon dont sont menées les cures de patients. Pour Winnicott, le cadre [*setting*] se doit d’être contenant, chaleureux, rassurant, à l’image de cette mère « suffisamment bonne » à laquelle le patient n’a peut-être jamais été confronté. C’est parfois même au thérapeute de servir de « miroir » pour le patient à la place de la mère³⁴⁷. Plus encore, Winnicott écrit : « Je crois que dans l’analyse des psychotiques et dans les tout derniers stades de l’analyse, même celle d’une personne normale, l’analyste doit se trouver dans une position comparable à celle de la mère d’un nouveau-né. »³⁴⁸

Pour Lacan, la situation analytique doit placer le sujet en situation relativement inconfortable, le confronter à sa propre castration, son propre manque et lui permettre de faire le deuil d’un objet qui serait pleinement satisfaisant³⁴⁹. C’est dans cet esprit que Lacan introduira, par exemple, les séances de très courte durée définie par le principe de scansion signifiante alors que Winnicott mènera parfois des séances de plus de deux heures s’il jugeait nécessaire la persistance de cet espace de contenance pour le patient.

Il apparaît très clairement que, selon Lacan ou Winnicott, l’analyste ne se trouve pas à la même place dans le dispositif et dans la relation transférentielle. Pour Winnicott, l’analyste doit pouvoir se laisser utiliser par le patient pour la raison que cette capacité à utiliser l’autre indique une évolution dans le traitement des patients incapables, dans un premier temps, « de placer l’analyste en dehors de

³⁴⁵ *Id.*, p. 965.

³⁴⁶ *Ibid.*

³⁴⁷ Winnicott D.W., « L’interrelation envisagée en termes d’identifications croisées et indépendamment des motions pulsionnelles », In Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*, pp. 215-246.

³⁴⁸ Winnicott D.W. [1947], « La haine dans le contre-transfert », In Winnicott D.W. [1958], *op. cit.*, p. 81.

³⁴⁹ Strauss M., « Le jeu chez Winnicott et Lacan », In Vanier C., Vanier A., 2010, *op. cit.*, pp. 335-343.

l'aire des phénomènes subjectifs »³⁵⁰. Entendons dans cette proposition, le travail qui consiste à mener le patient au déploiement des phénomènes transitionnels qui, par la prise en compte de l'objet comme extériorité, permettent à l'individu d'utiliser ce dernier subjectivement.

Pour Lacan, la question est tout autre ; il s'agit d'être mis à la place de l'Autre et de s'en décaler, indiquant au patient qu'il s'agit là d'une place vide. Au fur et à mesure que le sujet s'énonce lui-même, l'objet de son désir se dérobe lui révélant le manque structural qui le structure. Nous pourrions donc dire, à la suite de Lupenitz³⁵¹, qu'une psychanalyse du « plein » s'oppose à une psychanalyse du « manque ».

Cette opposition radicale des fils qu'ils déploient à travers l'ensemble de leurs élaborations théoriques nous intéresse tout particulièrement dans la mesure où chacun d'entre eux nous propose une façon de se représenter l'individu dans ses rapports au monde. C'est un peu comme si Winnicott, voyant l'illusion d'optique proposée en couverture de notre thèse, insistait sur la possibilité de créer l'image d'un vase entre ces deux visages qui se regardent ou deux visages à partir du vide autour du vase, alors que Lacan, percevant la même image, soulignerait sans doute qu'au fond, qu'il s'agisse du vase ou des visages, fondamentalement il n'y a que du vide. Et, de fait, ils auraient parfaitement raison l'un et l'autre. Chacun ne ferait qu'attirer l'attention sur ce qui, de la réalité, participe au déploiement de leur propre fil théorico-clinique. D'une certaine façon, nous tenterons, au moment de définir notre concept d'illusion conjugale, de tisser ces deux fils afin de mettre en évidence ce qui, dans le lien intersubjectif, participe de la présence *et* de l'absence.

Winnicott et Lacan ne sont pas exclusifs l'un de l'autre mais ils proposent – parce que leurs cliniques sont distinctes, comme nous le rappelait Lehmann – des constructions sensiblement différentes d'un même objet. L'un attrape l'objet réel par le bout qui se dérobe, en insistant sur ce qui échappe inexorablement. L'autre s'empare de ce même objet en soulignant l'action, fût-elle illusoire, qu'opère l'individu sur lui et lui permettant de l'utiliser, ainsi qu'en relevant

³⁵⁰ Winnicott D.W., « L'utilisation de l'objet », In Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*, pp. 162-176.

³⁵¹ Luepnitz D.A., *id.*

l'influence de cet objet sur la construction psychique de ce même individu. Le premier parle de « non rapport », le second d'« aire intermédiaire » entre le subjectif et ce qui est objectivement perçu.

Plus finement encore, il est possible de repérer ce qui, selon Lacan, se rencontre tout de même entre deux êtres et ce qui, selon Winnicott, ne se rencontre pas tout à fait. C'est ce que nous tenterons de montrer dans la partie de notre texte s'intéressant aux couples. Disons déjà que l'auteur français suggère une rencontre possible des fantasmes là où l'auteur anglo-saxon nous montre en quoi ce pontage entre réalités intérieure et extérieure, s'il est consistant, n'en demeure pas moins articulé à une nécessaire désillusion. Nous préférons ne pas en dire davantage à ce point de notre propos dans la mesure où cela nous conduirait à approfondir anticipativement des concepts tels que l'objet *a* de Lacan qu'il situe, en creux, au cœur même du Sujet et de son fantasme, et qui semble participer au choix amoureux tout autant qu'il entrave la rencontre réelle entre deux sujets.

Pour l'heure, retenons plusieurs choses. Premièrement, Winnicott et Lacan proposent des conceptualisations qui, en un certain sens, s'opposent ; le premier proposant une « psychanalyse de la présence et du plein » et l'autre nous invitant davantage à penser une « psychanalyse de l'absence et du manque ». Deuxièmement, cette opposition constitue, en fait, une polarisation extrême choisie par chacun des deux auteurs, notamment en raison de leur clinique spécifique, à partir d'un axe « Présence/Plein – Absence/Manque ». Autrement dit, si les angles d'approche sont absolument opposés, il n'en demeure pas moins que l'entreprise de ces deux auteurs est la même : comprendre l'être humain dans ses rapports au monde et à lui-même, et plus particulièrement lorsque celui-ci est en souffrance. Troisièmement, si nous saisissons l'invitation de Lacan à penser les connexions qui existeraient entre son concept d'objet *a* et l'objet transitionnel de Winnicott, ce que nous ferons, nous pourrions en retirer un plus de compréhension des phénomènes que nous étudions, et plus spécifiquement en ce qui concerne les liens de couple.

Pour le dire plus clairement encore, les perspectives de Lacan en ce qui concerne les rapports que l'individu entretient avec le monde et les autres nous indiqueront d'une part, comment affiner notre lecture des propositions de Winnicott et d'autre part, les limites d'une conception du lien qui ne s'appuierait que sur une « psychanalyse de la présence ». D'autres auteurs tentent de se situer dans cet espace

intermédiaire entre présence et absence ; c'est, notamment, le cas de René Kaës.

2.2.3. René Kaës et l'appareil psychique groupal

L'intérêt majeur de Kaës pour la question du lien, son approche originale et ses allusions et références directes à Winnicott justifient sans aucun doute de nous arrêter quelques instants sur cet auteur ; d'autant que, comme nous le verrons, il aura influencé, par ses propres élaborations théoriques, quelques auteurs auxquels nous nous référerons très directement lorsqu'il s'agira pour nous de proposer notre conception du lien conjugal³⁵².

Kaës s'affilie lui-même à deux auteurs importants³⁵³. Le premier est Bion pour, plus particulièrement, l'important travail d'ouverture du champ psychanalytique à la question des impacts du psychisme d'un sujet sur celui d'un autre sujet. Le texte paradigmatique de Bion est évidemment celui à propos de l'attaque des liens³⁵⁴, nous l'avons déjà évoqué. Nous y retrouvons très précisément cet intérêt pour une forme d'intersubjectivité à travers ses concepts de « fonction alpha » et d'« éléments bêta » par lesquels il tente de saisir l'impact de l'activité psychique de la mère sur l'appareil à penser du bébé.

Le deuxième auteur de référence cité par Kaës est Winnicott. Ce qui intéresse particulièrement l'auteur dans les travaux de Winnicott est l'idée « d'une co-construction d'un espace psychique entre la mère et l'enfant. »³⁵⁵

Ces fondateurs des travaux sur les relations précoces et sur les liens originaires autant que sur l'origine du lien ont dû accomplir une révolution méthodologique : prendre le parti d'observer, d'écouter et de traiter conjointement au moins deux sujets dans leurs relations, dans leurs liens³⁵⁶.

³⁵² Nous pensons en particulier à Danielle Bastien et sa conceptualisation du *conjugio*. Voir Bastien D., 1995, *op. cit.*

³⁵³ Kaës R., 2008, *art. cit.*

³⁵⁴ Bion W.R. [1959], *art. cit.*

³⁵⁵ Kaës R., *id.*, p. 766.

³⁵⁶ *Ibid.*

La pensée de Kaës lui-même s'initie dans des pratiques cliniques ou de formation, dans des espaces inédits pour la psychanalyse qui donnent à voir le sujet dans sa participation à des groupes, familles, couples ou institutions.

Il devenait évident aussi que devaient être établies les corrélations entre les théories de l'inconscient avec les objectifs du travail psychanalytique dans ces dispositifs nouveaux, différents de celui de la cure, y compris de ses aménagements, et avec les dispositifs réunissant plusieurs sujets, non plus considérés seulement un à un, mais dans leurs liens et dans l'ensemble psychique qu'ils constituaient³⁵⁷.

Kaës nous propose, comme il l'écrit lui-même, « plusieurs ébauches d'une théorie du lien. »³⁵⁸ Ce qui rend cet auteur d'emblée proche de Winnicott, c'est l'idée de définir trois espaces : celui du sujet singulier, celui des liens intersubjectifs et celui des groupes, des familles et des institutions. Mais pour l'auteur, il s'agit de trois espaces psychiques. Nous insistons sur cette remarque de l'auteur parce qu'il nous semble qu'il s'agit là, peut-être, d'une distinction importante par rapport à Winnicott et qui ramène la pensée de Kaës davantage dans la lignée de Klein et Bion. Il ne s'agit pas ici de chercher à enfermer l'auteur dans une filiation stricte mais plutôt de penser, d'un point de vue métapsychologique, jusqu'à quel point nos propres élaborations s'inscrivent dans une perspective proche de celles de Kaës. Autrement dit, il nous semble important – dans le but, précisément, de ne pas distordre les propositions théoriques de cet auteur – de ne pas rassembler artificiellement toutes les conceptualisations psychanalytiques du lien en une seule. Chacune d'entre-elles tire un fil particulier et nous apprend quelque chose de spécifique à propos de la question qui nous occupe. Nous arrêter donc sur les conceptualisations de cet auteur nous permet à la fois d'enrichir et d'étayer notre propos, et de nous démarquer, dans une certaine mesure, de cette théorisation du lien.

³⁵⁷ Kaës R., *id.*, p. 769.

³⁵⁸ Kaës R., 2008, *art. cit.*, p. 769.

Kaës définit un sujet « singulier pluriel » tiraillé entre deux impératifs contraires : « la “nécessité d’être à soi-même sa propre fin”, comme le dit Freud, et les exigences de travail psychique que lui impose le fait qu’il est sujet du lien, qu’il en procède, qu’il en hérite, qu’il en bénéficie et qu’il en sert les intérêts. »³⁵⁹ En lieu et place d’une aire intermédiaire, Kaës parle d’« espace interpsychique qui a sa consistance propre, et dont la connaissance forme progressivement une théorie psychanalytique du lien »³⁶⁰. Mais une fois encore, cet auteur semble nous ramener radicalement du côté des processus intrapsychiques ; là où Winnicott s’évertue à maintenir tendu le fil entre les réalités interne et externe.

Kaës nous propose une définition du lien qu’il énonce comme suit : « j’ai appelé lien la réalité psychique inconsciente spécifique construite par la rencontre de deux ou plusieurs sujets. »³⁶¹ Le lien chez Winnicott n’est absolument pas qu’une réalité intrapsychique inconsciente puisqu’il prend en compte la capacité réelle de l’environnement à endosser les projections du sujet et à en rencontrer les attentes. De la même manière, il ne nous semble pas que les phénomènes transitionnels relèvent exclusivement de l’inconscient. Le jeu dont il est sans cesse question chez l’auteur anglo-saxon n’est pas exempt de cette dimension fondamentale mais ne s’y confine pas non plus.

Pour Kaës, certaines exigences de travail psychique concourent à la mise en place d’un « espace psychique commun ». Les exigences de travail psychique relevées par Kaës sont au nombre de quatre ; nous ne les reprenons ici que brièvement.

La première est « l’obligation pour le sujet d’investir le lien et les autres de sa libido narcissique et objectale afin de recevoir en retour de ceux-ci les investissements nécessaires pour être reconnu comme membre du lien. »³⁶² Il est donc question d’une forme de réciprocité d’investissements libidinaux nécessaire au lien. Cette proposition ne fait que renforcer encore l’idée d’une véritable rencontre, même si celle-ci s’opère au sein d’un espace psychique particulier et inconscient. Pour notre part, nous inscrivant davantage dans la pensée de Winnicott, cette réciprocité marque plus encore la

³⁵⁹ *Id.*, p. 770.

³⁶⁰ *Ibid.*

³⁶¹ *Ibid.*

³⁶² *Id.*, p. 171.

nécessaire prise en compte de la réalité extérieure pour qui tente de théoriser le lien.

La deuxième exigence de travail psychique est « la mise en latence, le refoulement, le renoncement ou l'abandon de certaines formations psychiques propres au sujet »³⁶³. En s'y référant, par ailleurs directement, Kaës reste ici parfaitement fidèle au texte de Freud à propos de la constitution des groupes et auquel nous-même nous sommes déjà référé³⁶⁴. Kaës va jusqu'à évoquer des « processus d'auto-aliénation » qui se mettent au service du lien.

La troisième exigence « relève de la nécessité de mettre en œuvre des opérations de refoulement, de déni ou de rejet pour que les conjonctions de subjectivité se forment et que les liens se maintiennent. »³⁶⁵ Ces opérations rencontrent les exigences à la fois du lien lui-même mais aussi des sujets réunis par ce lien. Elles conduisent à la mise en place d'alliances inconscientes défensives centrales dans la théorie de Kaës³⁶⁶.

La quatrième et dernière exigence relevée par l'auteur « s'articule avec les interdits fondamentaux dans leurs rapports avec le travail de civilisation (*Kulturarbeit*) et les processus de symbolisation. »³⁶⁷ Kaës pointe, entre autres choses, comme résultat de cette exigence de renoncer à la satisfaction immédiate des buts pulsionnels – via les interdits du parricide et de l'inceste – les capacités d'aimer et de jouer. Cela nous intéresse tout particulièrement puisque ces capacités sont celles-là même dont nous tentons de cerner le processus commun tout au long de notre recherche.

Précisons-le encore, si nous avons pris la peine de reprendre ici de façon exhaustive ce que Kaës reprend lui-même de sa propre théorie, c'est en ceci que nous ne pourrions pas ne pas nous appuyer sur cet auteur dans la suite de notre recherche, et en particulier lorsqu'il s'agira pour nous d'aborder la question du couple. En effet, d'une part nous repartirons notamment du travail déjà effectué par Bastien qui, elle-même, se réfère largement à Kaës³⁶⁸. L'intérêt de ce dernier pour Bastien est que Kaës, selon elle, « résout l'épineuse

³⁶³ *Ibid.*

³⁶⁴ Freud S. [1921], *art. cit.*

³⁶⁵ *Id.*, p. 172.

³⁶⁶ Kaës R., 2009, *op. cit.*

³⁶⁷ Kaës R., 2008, *art. cit.*, p. 772.

³⁶⁸ Bastien D., 2005, *op. cit.*

question du passage du 1 au +1, en considérant qu'au sein du sujet est déjà le groupe [...]. »³⁶⁹ D'autre part, si nous avons relevé quelques distinctions importantes entre Kaës et Winnicott, notamment en ce qui concerne la prise en compte de l'environnement comme réalité extérieure au sujet, il n'en reste pas moins que Kaës étudie très précisément, contrairement à Winnicott, le lien *entre deux sujets*. C'est-à-dire que, selon nous, Winnicott ouvre le champ d'une « psychanalyse du lien » en définissant un lieu et des processus qui articulent et différencient la réalité du sujet et celle qui lui est extérieure, qu'il s'agisse d'un objet inanimé ou d'un autre sujet³⁷⁰. Mais Kaës nous indique qu'un lien entre deux sujets est d'une nature spécifique qui ne se laisse pas réduire à une théorie générale du lien entre le sujet et son environnement. « A une logique des processus et des formations internes, il est nécessaire d'articuler une logique des *corrélations des subjectivités* [...]. »³⁷¹ C'est bien à la définition d'une telle logique que nous tenterons d'apporter notre contribution lorsqu'il s'agira de comprendre ce qui lie les membres d'un couple. Nous reviendrons donc, à ce moment, sur les conceptions de Kaës à ce propos.

Toujours est-il que les contributions de Kaës en ce qui concerne la question du lien dans le champ psychanalytique sont considérables. Bien entendu, il fallut qu'il s'appuie, notamment, sur les écrits de Winnicott puisque ce dernier avait ouvert ce champ si contesté ailleurs. Cela étant dit, il est important de percevoir les lignes divergentes qui font de Kaës un auteur souvent davantage dans la lignée de Klein et de Bion plutôt que de Winnicott. Pour appuyer cette idée, notons encore la proposition de Kaës qui tend à dessiner une troisième topique, dénommée par lui-même dans ses premiers travaux « appareil psychique groupal »³⁷².

La volonté de Kaës est avant tout « de rendre compte de la manière dont le sujet se forme dans l'intersubjectivité comme sujet de l'inconscient, et de la part que celui-ci prend à la formation de celle-là. »³⁷³ Cette perspective, nous la ferons nôtre en partie, mais tout en

³⁶⁹ *Id.*, p. 99.

³⁷⁰ Même si, bien sûr, l'objet inanimé dont il est question dans les écrits de Winnicott renvoie assurément à un ou plusieurs autre(s) sujet(s).

³⁷¹ Kaës R., *id.*, p. 775.

³⁷² Kaës R. [1975], *op. cit.*

³⁷³ Kaës R., 2008, *art. cit.*, p. 777.

maintenant vive la tension qui s'opère entre la réalité psychique du sujet et son environnement entendu comme réalité extérieure ayant une certaine autonomie d'existence. Cette tension maintenue, nous la retrouvons plus aisément dans les développements de Roussillon.

2.2.4. Roussillon et *l'entre-je(u)*

Ici encore, nous ne pourrions traverser l'ensemble de l'œuvre de René Roussillon. Si nous avons décidé d'appréhender, en quelques pages, un pan de la pensée de cet auteur, c'est dans la mesure où il nous semble, à bien des égards, être celui dont la lecture de Winnicott est la plus proche de la nôtre. De ce fait, nous y trouvons, à l'entendre et le lire, un soutien important à nos propres élaborations et spécifiquement à ce que nous pourrions appeler une « psychanalyse du lien ». Nous ne voudrions en aucun cas trahir l'auteur en en faisant artificiellement un « winnicottien ». Bien au contraire, nous souhaitons nous enrichir de sa mise en garde face aux risques d'un certain dogmatisme théorico-clinique :

[...] je plaide pour la pluralité de la théorie et de la théorisation, c'est dans la pluralité que la théorie perçoit qu'elle est une forme de construction particulière, une forme d'interprétation et non une vérité révélée comme dans la position d'école et de militantisme³⁷⁴.

C'est déjà, en quelque sorte, ce que nous avons amorcé en situant Winnicott par rapport à d'autres auteurs, ce que nous poursuivons ici.

Dans son récent ouvrage à propos du jeu et de *l'entre-je(u)*, Roussillon expose très clairement ce qu'il tente de conceptualiser et qui ne peut que nous intéresser au plus haut point :

« [...] ce que j'ai proposé d'appeler "symbolisation primaire" ouvre à la nécessité d'une métapsychologie de la présence et de l'entre je, une métapsychologie de

³⁷⁴ Roussillon R., 2007, *art. cit.*, p. 5.

la rencontre entre deux sujets, de l'effet de la réponse de l'un à l'engagement pulsionnel de l'autre. »³⁷⁵

Ce projet nous concerne à plus d'un titre. D'abord, la tentative d'élaborer une métapsychologie de l'entre-je – ou, pour le dire (trop ?) simplement, une métapsychologie du lien – fait écho à notre propre démarche de recherche. Lorsque nous choisissons de parler du lien, nous étudions précisément ce qui se passe dans l'entre-je ; c'est-à-dire dans « la rencontre d'un sujet, animé de pulsions et d'une vie psychique inconsciente, avec un objet, qui est aussi un autre-sujet, et qui lui aussi est animé par une vie pulsionnelle dont une partie est inconsciente. »³⁷⁶

Par ailleurs, la perspective théorico-clinique de Roussillon nous conforte dans l'idée que la théorie psychanalytique se doit de s'enrichir des données issues de nouveaux dispositifs cliniques tels que ceux qui mettent en présence plus de deux sujets : par exemple, la clinique auprès de couples telle que nous la pratiquons nous-même.

Le recours à l'*intersubjectif* ne rend pas le théoricien ou le clinicien « interactionniste » ; ce qui garantit que nous restions dans le champ de la psychanalyse tient davantage à notre conception des sujets en présence, des processus internes et de ceux qui se déploient entre eux. Nous partageons pleinement la crainte de Roussillon lorsqu'il s'inquiète de voir la notion d'intersubjectivité confisquée par certains courants théoriques qui tendent à restreindre radicalement cette notion³⁷⁷ ; par contraste – et « mauvais réflexe », dirions-nous – nombreux sont les psychanalystes qui l'écartent de leur champ, validant dès lors sa définition restreinte.

Une première façon de définir l'*entre-je* conceptualisé par Roussillon est de comprendre l'intrication de l'intersubjectivité et de la vie pulsionnelle en tant que celle-ci comporte en elle-même une valeur messagère. La prise en compte de cette valeur messagère de la pulsion conduit le clinicien à prendre en considération l'objet « autre-sujet » à qui *s'adresse* la pulsion ainsi que les conséquences –

³⁷⁵ Roussillon R., 2008, *op. cit.*, p. XIII.

³⁷⁶ *Id.*, p. 2.

³⁷⁷ Roussillon R., « L'intersubjectivité, l'inconscient et le sexuel », *Le Carnet Psy*, 2004/8, 94, p. 22-28.

psychiques, somatiques et motrices – de la réponse de cet objet sur le sujet. Concrètement,

L'élargissement de l'écoute psychanalytique au matériel non verbal, y compris à ce que l'appareil à langage comporte comme modalité d'action sur l'objet autre-sujet, implique le concept de message agi et l'idée d'une action messagère de la pulsion, d'une adresse à l'objet³⁷⁸.

En ce sens, l'auteur nous propose de considérer la vie pulsionnelle comme d'emblée intersubjective. En réalité, et comme nous l'indique Roussillon lui-même, cette conception de la pulsion, bien qu'elle les complète et les précise, n'est pas du tout en contradiction avec les théories de Freud³⁷⁹. Si certains auteurs postérieurs à Freud ont surtout théorisé à partir de l'importance de l'auto-érotisme – sans objet, donc – de la sexualité infantile, Roussillon nous rappelle que dès les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Freud (1905) évoque un « autre sexuel », avec objet celui-ci, à côté de l'auto-érotisme. Ce sexuel avec objet qui s'étaye sur la rencontre entre l'enfant et le sein maternel traversée par la pulsion orale et l'expérience de plaisir est présenté comme « le “prototype” même de la satisfaction sexuelle future »³⁸⁰.

C'est très exactement sur ce point que Roussillon³⁸¹ nous invite, de façon plus ou moins explicite, à intégrer les apports de Winnicott :

Si le sexuel infantile est organisé par la double question de la différence des sexes et des générations – la différence moi/non-moi de base étant acquise et se spécifiant ainsi selon le sexe et la génération – le sexuel archaïque est, lui, commandé par la question de la différenciation du moi et du non-moi, par l'appropriation subjective de la différence moi/non-moi. Son processus fondamental pourrait être nommé « attachement/ différenciation », car il s'agit autant de

³⁷⁸ Roussillon R., 2004, *art. cit.*, p. 741.

³⁷⁹ Roussillon R., 2008, *op. cit.*

³⁸⁰ Roussillon R., 2004, *art. cit.*, p. 747.

³⁸¹ *Id.*, p. 748.

créer le lien avec l'objet que de se saisir et se représenter différencié de celui-ci.

Il apparaît clairement dans cet extrait que l'auteur se réfère aux développements de Winnicott en termes de différenciation « moi/non-moi », d'utilisation de l'objet, d'aire intermédiaire et de phénomènes transitionnels. C'est-à-dire qu'il pose aux fondements du sujet, en deçà du sexuel tel qu'il s'élabore à travers la scène œdipienne, la différenciation « moi/non-moi » conduisant tant à la circonscription du sujet lui-même qu'à sa capacité à entrer en relation avec le monde extérieur. Nous retrouvons au cœur de cette proposition toute la dimension paradoxale propre à la pensée de Winnicott et à la base de nos propres développements à propos de la question du lien.

Mais ce qui nous intéresse plus particulièrement, par-delà le simple fait de nous sentir soutenu dans notre démarche par un auteur tel que Roussillon, est que celui-ci nous indique où trouver la question du sexuel dans la théorie de Winnicott, là où d'aucuns semblent ne point l'y trouver. Ce sexuel « archaïque » avancé par Roussillon nous montre, ou nous rappelle, que lorsque Winnicott évoque les processus transitionnels s'ouvrant à partir de la fusion primordiale avec le sein maternel, incarnée par la mère dans sa totalité ainsi que par tout substitut, il est d'emblée question d'un sujet (la mère) et d'un « presque-sujet » (l'infans) animés l'un et l'autre par une vie pulsionnelle intense qui seule permet d'expliquer cette hallucination réciproque d'une unité primordiale. Nuançons toutefois en précisant qu'en ce qui concerne le sexuel et la pulsion, « il n'y a pas de recouvrement terme à terme. »³⁸²

Nous aurons l'occasion de revenir sur la place qu'occupe la question de la sexualité dans la théorie de Winnicott. Pour l'heure, nous intéressant à Roussillon, relevons que celui-ci nous permet d'avancer que cette question traverse nécessairement toute l'œuvre de l'auteur anglo-saxon, même si, comme le relève Roussillon lui-même, le concept de *self* dans la psychanalyse anglo-saxonne restreint

³⁸² Roussillon R., 2008, *op. cit.*, p. 151. Nous renvoyons le lecteur désireux d'approfondir cette question à ce chapitre de l'ouvrage de Roussillon. L'auteur y explique, notamment, les écarts existant entre le sexuel et la sexualité, mais aussi entre les pulsions liées au sexuel et la sexualité.

grandement la référence à la question sexuelle³⁸³. Mais tout de même, cette prise en compte du sexuel s'éclaire à partir du moment où, à partir de Freud, nous dégageons des théories psychanalytiques un « sexuel archaïque ». D'autres auteurs élaborent de façon fort identique cette question comme, par exemple, Scarfone qui propose, à la suite de Winnicott, de distinguer un courant libidinal « précoce » et un sexuel « profond »³⁸⁴. Si le second est équivalent au sexuel tel qu'il est classiquement défini en psychanalyse, le premier est défini comme « [...] un sexuel qui, dans les faits, est par moments presque harmonieusement réalisé vu l'adéquation optimale entre l'enfant et son environnement optimal. »³⁸⁵ Nous retrouvons ici toute la question de la « mère suffisamment bonne ».

Cette façon de concevoir la question de l'intersubjectivité, telle que définie ci-avant, est, selon nous, la manière la plus éclatante de contredire cette pensée commune selon laquelle Winnicott ne se préoccupait pas des aspects sexuels (infantiles) du développement affectif. Cette pensée sans doute générée par l'intérêt que Winnicott porte aux premiers moments de la vie psychique, et donc pulsionnelle, conduit même certains auteurs très au fait de la pensée de Winnicott à rechercher méthodiquement les évocations directes de la sexualité dans ses écrits³⁸⁶. Ce travail nous sera, d'ailleurs, d'une grande utilité lorsqu'il s'agira d'interroger la question du lien de couple en nous appuyant sur les phénomènes transitionnels.

Si Roussillon est aussi clairvoyant par rapport à la pensée de Winnicott, cela tient sans nul doute à leurs préoccupations cliniques fort proches. Si le second évoque de façon privilégiée le traitement des psychoses, les pathologies limites ou les moments de régression, dans la cure, à une phase très précoce du développement affectif, le premier s'intéresse à ce qu'il nomme

[...] des “souffrances narcissiques-identitaires” ;
c'est-à-dire des souffrances liées au narcissisme et
présentant des effets sur l'organisation du sentiment

³⁸³ Roussillon R., *id.*

³⁸⁴ Scarfone D., « Winnicott : libido précoce et sexuel profond », *Le Carnet Psy*, 2011/1, 150, p. 33-39.

³⁸⁵ *Id.*, p. 38.

³⁸⁶ Caldwell L. (Ed.), *Sex and Sexuality: Winnicottian Perspectives*, London: Karnac Books Ltd., 2005.

d'identité, en particulier concernant l'établissement ou la régulation de la différence moi/non-moi³⁸⁷.

Car c'est bien la clinique qui guide ces deux auteurs dans leurs élaborations théoriques ; ces dernières se mettent, dès lors secondairement, au service de la clinique qui, sans cesse tend à les invalider et donc, à la production de nouveaux modèles ou à l'affinement des modèles anciens.

Par exemple, à partir de sa clinique, Roussillon propose d'élargir la fonction « miroir » du visage de la mère³⁸⁸ à « l'ensemble des émois, comportements, attitudes corporelles, mimiques, gestuelles, bref tout ce que le corps de la mère communique au bébé et qui prend valeur de message signifiant pour lui, qui prend valeur de reflet de ce qu'il éprouve. »³⁸⁹

A ce stade de notre travail, et compte tenu que nous développerons davantage quelques aspects des conceptualisations de Roussillon dans la suite de notre texte, il nous reste à dire quelques mots de l'*entre-jeu* qui semble recouvrir, pour l'auteur, l'*entre-je*.

Cette question – qui énoncée d'une autre façon est bien celle qui se déploie à travers notre recherche – n'est pas des moindres puisqu'en l'occurrence, la référence à Winnicott³⁹⁰ est tout à fait explicite :

Le jeu ouvre alors sur des formes "d'entre jeux", il interroge la manière dont "deux aires de jeux se chevauchent" (Winnicott), dont deux sujets se rencontrent autour du jeu, dont ils partagent le jeu, c'est-à-dire sur l'*entre je*. »³⁹¹ Le « je » et le « jeu » se retrouvent intimement liés : « pas de je pensable, pas d'appropriation subjective, sans un *entre je* et un *jeu* entre deux sujets.

³⁸⁷ Roussillon R., « La perte du potentiel. Perdre ce qui n'a eu lieu », *Le Carnet Psy*, 2008a/8, 130, p. 35.

³⁸⁸ Winnicott D.W., « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », In Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*, pp. 203-214.

³⁸⁹ Roussillon R., *id.*, p. 37.

³⁹⁰ *Id.*, p. 3.

³⁹¹ Roussillon R., 2008, *op. cit.*, p. XI.

La conséquence d'une telle assertion est la nécessaire prise en compte, tout comme le fait Winnicott, de l'environnement extérieur et même, de la participation réelle de celui-ci au développement psychique du sujet. Bien entendu, il ne s'agit que d'une *participation* qui sera travaillée, nuancée, partiellement invalidée par les processus subjectifs qui, petit à petit, se mettent en place au fil de l'existence de l'individu. Néanmoins, il s'agit bien de considérer le monde extérieur comme possédant quelques qualités objectives susceptibles d'infléchir, d'une façon ou d'une autre, l'éclosion et le développement du sujet.

Si nous prenons l'exemple du développement de l'affect et de la relation que le sujet entretient avec celui-ci, Roussillon³⁹² écrit la chose suivante :

[...] à l'origine, l'accordage et l'acceptation de l'affect par l'enfant dépendent étroitement de la manière dont la réponse du "double" primitif, souvent la mère, qualifie ou disqualifie l'expression affective de l'état interne et de la relation, dont elle la confirme par le partage ou au contraire la disconfirme [sic] par le retrait ou l'évitement.

Roussillon³⁹³ précise et nuance :

L'affect ne dépend pas de l'objet, il résulte de l'organisation des réponses psychosomatiques, mais la manière dont le sujet entre en relation avec lui dépend, elle, de la place qu'il prend dans la relation à l'autre sujet.

Plus encore, de la même manière qu'à partir de Winnicott nous pensons la construction de liens ultérieurs à l'aune du déploiement des phénomènes transitionnels, Roussillon envisage l'établissement – ou l'échec dans l'établissement – de contacts avec l'autre « au niveau de l'affect partagé, dans le jeu d'accordage-désaccordage qui s'instaure

³⁹² *Id.*, p. 182.

³⁹³ *Id.*, pp. 182-183.

entre soi et l'autre, qui génère les formes de l'empathie ou la réaction à ses formes, la sympathie ou l'antipathie. »³⁹⁴

Il est aisé d'entendre dans cette notion d'« accordage-désaccordage » quelque chose de l'ordre de l'« illusion-désillusion » présente chez Winnicott³⁹⁵ et que nous développerons ultérieurement. Toujours est-il que cette proximité assumée des conceptualisations de Roussillon avec les théories de Winnicott nous permettra d'avancer dans nos propres élaborations à partir du second, enrichies par le premier. Par exemple, et puisque nous parlons de l'affect, nous nous appuierons sur ce que l'auteur français propose en termes de transfert d'affect sur l'autre sujet comme processus défensif³⁹⁶. Cette façon originale de penser l'échange d'affects articulant projection de l'un et capacité d'empathie de l'autre nous aidera à comprendre ce qui, parfois, est agissant entre deux individus formant un couple.

2.3. Conclusions intermédiaires

Au terme de cette première partie théorique à propos de la question du lien, il nous semble que nous pouvons valider que l'objet même de notre recherche concerne très largement la théorie ainsi que la pratique psychanalytiques. Mais pour nous en assurer, encore fallait-il mieux circonscrire la notion même de « lien » à distinguer, comme nous avons tenté de le faire, du concept de « relation d'objet ». En réalité, la question qui se pose, à travers notre démarche, peut être simplifiée à l'extrême : la psychanalyse a-t-elle à se préoccuper de la réalité extérieure au sujet ? C'est-à-dire qu'il ne va pas de soi que les préoccupations des psychanalystes, ou thérapeutes se référant à ce champ théorico-clinique, concernent l'environnement du sujet autrement que tel qu'il est construit psychiquement par ce même sujet. Nous pensons effectivement que ne prendre en considération l'environnement que dans sa dimension « réelle » objective s'oppose à toute théorisation psychanalytique. Mais, par ailleurs, il nous semble que ne considérer que la dimension intrapsychique de la réalité du sujet empêche de mesurer les effets indéniables de l'environnement sur le développement psychique de l'individu.

³⁹⁴ *Ibid.*

³⁹⁵ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*

³⁹⁶ *Id.*

Ignorer l'impact de la réalité, entendue comme extériorité, sur les motions pulsionnelles, l'organisation fantasmatique et la subjectivité même de l'individu nous paraît manquer lourdement un aspect fondamental de notre humanité qui consiste justement à nous positionner en permanence à l'interface de deux réalités : l'une intérieure, et l'autre extérieure. Jouer, créer, tisser des liens, aimer sont autant d'activités essentielles aux êtres humains qui toutes interrogent cette interface entre monde intérieur et environnement. D'une certaine façon, tel un organisme monocellulaire qui n'existe que par la tension maintenue et mesurée entre l'intérieur et l'extérieur séparés par une membrane régulatrice, l'individu ne semble pouvoir se définir comme sujet que par les échanges et exclusions qu'il opère entre ce qui relève de son monde intérieur et de son environnement. Le concept de « Moi-peau » défini par Anzieu³⁹⁷ nous en propose une certaine problématisation riche d'enseignements et particulièrement éclairante pour la clinique. En un sens, les apports de Lacan s'appuyant sur la figure de la bande de Moebius³⁹⁸ contribuent également à nous enseigner quelque chose d'une certaine continuité entre « intérieur » et « extérieur » qui se distinguent tout autant qu'ils se confondent. Mais, selon nous, l'intérêt majeur des propositions de Winnicott en la matière tient en ceci qu'il nous propose une troisième aire d'expérience – l'aire intermédiaire – qui semble résoudre, au moins partiellement et/ou temporairement, la tension inévitable entre les réalités internes et extérieures à l'individu. C'est bien la tension qui se voit apaisée et non le paradoxe qui en serait résolu ; bien au contraire, l'apaisement est généré par l'acceptation du paradoxe en tant que tel. Mais une telle acceptation apaisée d'une situation paradoxale nécessite quelque accordage entre réalités intérieure et extérieure.

Les phénomènes transitionnels qu'il soumet à l'étude permettent d'envisager la totalité des processus en jeu ; à savoir, tant *l'incidence* de la réalité extérieure sur la construction de l'appareil psychique que *la création* de l'environnement par les processus internes du sujet. L'ingéniosité de Winnicott consiste justement à tolérer le paradoxe qui soutient la base même de notre existence. Il s'agit de ne surtout pas trancher en vue de distinguer ce qui viendrait du dehors et du dedans. L'auteur se maintient sur le fil ténu qui se

³⁹⁷ Anzieu D. [1985], *op. cit.*

³⁹⁸ Lacan J., 2000, *op. cit.*

tisse entre les théoriciens du « dedans », par exemple Mélanie Klein, et les théoriciens du « dehors », tels qu'Anna Freud.

Entre Klein et Anna Freud, entre réalités interne et extérieure ; Winnicott assume un « non choix » théorique pour en constituer la base même de l'épistémologie de sa pratique. Théoricien et clinicien de l'intermédiaire, cet auteur nous est tout naturellement apparu comme le plus à même de nous aider à appréhender les processus fondamentalement en jeu dans la construction des liens, en particulier des liens affectifs. Nous aurons à apporter nos propres contributions théoriques mais il est incontestable que Winnicott nous a ouvert largement la voie en nous indiquant même, ici et là, les questions laissées en suspens. C'est pour cette raison que nous avons choisi de reprendre et discuter un certain nombre d'éléments propres à la théorie de l'auteur anglo-saxon et que nous venons d'étudier avec précision ce qui nous semble être son apport théorico-clinique le plus remarquable : *les phénomènes transitionnels*.

Nous avons suivi les développements de Winnicott pas-à-pas, nous les avons discutés et resitués dans un corpus théorique plus large. Ensuite, nous avons proposé de mettre en tension, parfois en continuité, la pensée de Winnicott avec quelques éléments conceptuels d'autres auteurs. Nous avons évoqué très brièvement Bowlby en vue, essentiellement, d'expliquer en quoi ce dont nous parlons est autre chose que l'« *attachement* » au sens de cet auteur. Puis, il s'est agi de confronter – sans chercher à les opposer et moins encore à les unir – Winnicott et Lacan. Nous avons poursuivi par l'évocation du concept d'« *appareil psychique groupal* » de Kaës. Ce dernier a largement contribué à élargir le champ de la psychanalyse aux enjeux collectifs en s'intéressant tout particulièrement à la groupalité. Enfin, nous avons terminé avec l'auteur qui nous semble proposer aujourd'hui la lecture de Winnicott la plus proche de la nôtre : Roussillon. Nous nous sommes appuyé, par ailleurs, sur les propositions de cet auteur afin de fonder encore notre approche du lien intersubjectif en tant qu'objet de la psychanalyse et, plus encore, en tant qu'objet de notre propre recherche.

Au terme de ce premier parcours théorique, nous sommes sur le point de confronter quelques éléments qui sont issus des observations et données recueillies sur le terrain. Ce premier temps empirique nous conduira à énoncer nos propres hypothèses concernant

les processus en jeu dans la construction des liens affectifs ; hypothèses que nous mettrons alors à l'épreuve par un nouveau dispositif de recherche. Le but sera bien de viser le même processus à l'œuvre mais à la base d'un autre phénomène : *la construction de liens de couple*.

Avant d'en arriver à de tels développements, il est temps de reprendre le fil de notre exploration du lien éclairée par la pensée de Winnicott et, plus spécifiquement, par son concept de « phénomènes transitionnels ». Nous allons nous plonger, très concrètement cette fois, dans l'univers des objets investis de façon particulière par les enfants ainsi que, comme nous allons le voir tout de suite, par les parents et autres adultes qui entourent l'enfant.

3. Rencontre avec le terrain

3.1. Des lettres de détresse

Dans les tout premiers moments de notre recherche, nous avons été confronté à un matériel tout à fait étonnant. Nous disons « confronté » dans la mesure où nous n'avons pas eu besoin d'aller le chercher. Il nous est, en quelque sorte, « tombé dessus » et a, d'une certaine façon, motivé la mise au travail d'une entreprise productrice de jouets en peluche et de matériel de puériculture, et des chercheurs³⁹⁹. Il s'agit de lettres adressées à l'entreprise par des parents (au sens large). La demande adressée à l'entreprise est toujours relativement la même ; il s'agit de retrouver une peluche identique au « doudou » de l'enfant, soit parce que ce dernier est perdu, soit parce qu'il risque d'être perdu ou encore, parce qu'il vieillit, se désagrège, « *ne ressemble plus à grand chose* » (un parent)... C'est par dizaines que ces lettres arrivent au siège central de l'entreprise au point qu'il s'est avéré nécessaire d'engager une personne à temps-plein dont la tâche principale est de répondre à ces parents.

Outre le contenu de la demande, il y a un autre élément que nous retrouvons dans la grande majorité de ces lettres. En voici quelques lignes :

« Cette lettre est une lettre de détresse, en effet je vous écris pour ma petite puce Angelina [...]. Vous restez donc mon dernier espoir... »

Ou encore :

« Je me permets de vous écrire pour une requête inhabituelle mais vitale pour mon bébé de six mois... »

« *Détresse* », « *requête vitale* », autant de mots qui évoquent une certaine gravité et, sans nul doute possible, un immense désarroi. Chaque lettre, à sa façon, met en scène quelque chose de dramatique au sens où les *enjeux* sont fondamentalement quelques-uns des grands

³⁹⁹ Cette partie de notre recherche a été réalisée en collaboration avec J.-L. Brackelaire et A.-C. Frankard.

dramas de notre existence : la séparation, la perte, l'absence. D'une certaine façon, toutes ces lettres racontent l'histoire d'une détérioration ou de la coupure d'un lien dont la manifestation, ou plutôt le support propice à ce que quelque chose soit adressé, est l'objet concret lui-même. Il s'agit bien d'une mise en scène autant que d'une mise en jeu. Cette dimension ludique demeure et s'articule à la dimension dramatique. Cet aspect important du matériel que nous avons récolté se manifeste notamment par une « variation du sujet de l'énonciation »⁴⁰⁰. Autrement dit, le parent ne s'adresse pas toujours à l'entreprise en tant que parent. Il peut tout aussi bien parler au nom de l'enfant, voire même au nom du « doudou » lui-même. En voici quelques extraits :

« J'ai reçu pour mon premier Noël, un Edgard 2000, qui depuis est le compagnon de mes jours et de mes nuits, confident de mes peines et mes joies [...]. Malheureusement d'ici quelques jours je vais avoir deux maisons, une chez Papa et une chez Maman...Pourriez-vous adresser à maman la marche à suivre pour que je puisse obtenir un de ses frères afin d'en avoir un dans chaque maison? »

« Vous me reconnaissez sur la photo? Je suis né chez vous [...], je fais le bonheur de Tanguy. Je suis son doudou. Mais voilà à force de me faire de gros câlins, j'ai des trous partout. Sa maman me rafistole de temps en temps, elle essaie même de donner à Tanguy un autre Doudou... »

« *Un semblable* », « *un jumeau* », « *un frère* » ; cette recherche du *même* qui viendrait combler un espace vide, ou potentiellement vide, revêt une dimension d'urgence. Cette urgence semble répondre, dans bien des cas, à une « relation » mise en péril.

Désireux de mieux appréhender ce qu'il en est d'une part, de l'usage de ces objets particuliers et d'autre part, du sens que ces derniers peuvent prendre pour les enfants mais aussi pour les parents et les professionnels, nous avons réalisé un *premier questionnaire* adressé à des puériculteurs⁴⁰¹. Ce questionnaire envoyé à quarante lieux d'accueil de la petite enfance nous a permis d'obtenir des

⁴⁰⁰ Frankard A.-C., Brackelaire J.-L., Janssen C., « Objet transitionnel et capacité de croire », *Cahiers de Psychologie clinique*, 2005, 25, p. 161-177.

⁴⁰¹ Voir I.2.2. Premier temps de la recherche : en quête de doudous.

données à propos de 1236 enfants. Cette source importante de données nous a laissé entrevoir d'emblée l'ampleur du phénomène ; *deux enfants sur trois se présentent sur le lieu d'accueil avec un doudou*⁴⁰². Bien entendu, ce chiffre laisse apparaître qu'un tiers des enfants en crèche se « débrouillerait » sans objet particulier, en tous les cas identifié par les puéricultrices. Et il est clair qu'il faut éviter de prendre l'objet pour le processus, ce qui nous conduirait erronément à une réification des phénomènes transitionnels. Si l'ouverture aux phénomènes transitionnels participe nécessairement au développement sain de l'enfant, cette transitionnalité peut se déployer sans que l'enfant n'ait recours à un objet spécifique identifié par l'entourage comme étant un « doudou ». Il convient donc de bien mesurer que, lorsque nous nous intéressons aux objets concrets tels que les peluches ou autres bouts de tissus investis de façon particulière par les enfants, nous ne faisons qu'étudier une manifestation courante du champ transitionnel et, sans doute, la plus facilement repérable par le chercheur-clinicien. Plus encore, et comme nous l'avons déjà vu précédemment, ce qui garantit à un objet sa qualité de support de processus transitionnels, c'est justement de se maintenir dans cette zone floue qu'est l'aire intermédiaire d'expérience. « L'objet transitionnel résiste à s'objectiver, tout comme il résiste à se réduire à un objet subjectif. »⁴⁰³

Un *deuxième questionnaire* adressé à 60 crèches (taux de réponses de 66 %) nous a permis d'approfondir non seulement ce qu'il en est de la réalité des doudous dans ces lieux d'accueil de la petite enfance, mais aussi la façon dont cet objet particulier est pensé par les professionnels.

Enfin, un *troisième questionnaire* a été envoyé à une cinquantaine de parents. Ce dernier nous en apprend quant aux représentations que les parents se font du doudou mais aussi à propos de l'objet concret lui-même (sa forme, sa provenance, etc.).

L'orientation qui est la nôtre nous invite à approfondir les choses avec quelques individus de façon à mieux appréhender ce qu'il en est des processus en jeu. Pour cela, nous avons réalisé quelques entretiens avec des familles et des puériculteurs.

⁴⁰² Aucune différence significative entre les filles et les garçons n'est observée.

⁴⁰³ Mellier D., 2011, *art. cit.*, p. 6.

3.2. Quelques hypothèses et résultats

3.2.1. Des professionnels de l'accueil de la petite enfance

« L'usage des doudous est tout à fait rentré dans les mœurs. Les parents ont parfois l'air de se préoccuper plus des doudous que de leurs enfants. Les parents attachent une grande importance au doudou surtout quand les enfants rentrent en milieu d'accueil. »
(Auxiliaire de puériculture).

Une part importante du questionnaire adressé aux professionnels tente d'appréhender leurs pratiques mais aussi leurs croyances en matière de « doudous »⁴⁰⁴. Les représentations que se construisent les auxiliaires de puériculture viennent-elles cautionner, légitimer des modes de gestion établis intuitivement ou référés à une position plus dogmatique (règlement d'ordre intérieur) ? Il se pourrait également que les représentations des auxiliaires de puériculture induisent directement des modes de gestion particuliers.

Des recherches antérieures⁴⁰⁵ soulignaient l'articulation de dimensions anthropologiques, psychologiques, groupales et sociales dans la construction des représentations que les auxiliaires de puériculture se font de la santé mentale de l'enfant. Des facteurs institutionnels potentialisent ou au contraire limitent la mobilité entre les différentes dimensions.

Voici les principaux résultats issus de ces questionnaires⁴⁰⁶.

⁴⁰⁴ Voir annexes.

⁴⁰⁵ Frankard A.-C., *Les représentations de la santé mentale de l'enfant : recherche empirique auprès d'un groupe de puéricultrices*, Thèse doctorale en psychologie, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'UCL, Louvain-la-Neuve, 1999.

Frankard A.-C., « La santé mentale de l'enfant. Les représentations que s'en font les puéricultrices », *Sauvegarde de l'enfant*, 2000/2, 55, p. 70-80.

Frankard A.-C., « L'intervenant tiers en crèche. Implications d'une recherche menée auprès d'un public de puéricultrices », *Cahiers de Psychologie clinique*, 2001, 17, p. 201-214.

⁴⁰⁶ Frankard A.-C., Brackelaire J.-L. et Janssen C., 2005, *art. cit.*

Si dans seulement 19 % des cas le doudou est laissé à l'enfant en permanence, le doudou est donné à l'enfant « à sa demande » dans 44 % des lieux sondés. Une proportion importante (37%) préfère le ranger de façon systématique – le plus souvent dans un bac prévu à cet effet – et ne le donner à l'enfant qu'à certains moments bien définis (p.ex. lors de la sieste). Si nous mettons à l'écart la première catégorie citée, nous pouvons dire que dans 81 % des lieux d'accueil interrogés, les professionnels souhaitent que les enfants puissent se détacher de cet objet. Petit à petit pour ceux qui le donnent à la demande : « *Nous essayons que l'enfant se sépare de son doudou mais nous le lui donnons systématiquement lorsqu'il le réclame.* » De façon plus radicale pour les autres : « *Nous essayons que l'enfant se sépare de cet objet en le rangeant dans un lieu déterminé (bac, armoire,...)* ». Ce doudou serait-il dangereux ou, du moins, un problème pour le développement de l'enfant ?

Avant de donner quelques résultats de notre recherche qui viennent apporter certains éclaircissements quant à cette question, nous devons tout de suite relever un paradoxe important relatif à cette posture des professionnels. L'enfant devrait, selon ceux-ci, se séparer de leur doudou mais, en même temps, tous soulignent l'importance de cet objet pour l'enfant (nous dirions pour la plupart des personnes interrogées en ce qui concerne les parents).

Pour comprendre cet apparent paradoxe, nous pouvons nous référer aux fonctions attribuées par les auxiliaires de puériculture au « doudou ». Si pour la grande majorité des professionnels, « le doudou rassure l'enfant », nous observons des différences de représentations plus marquées en ce qui concerne d'autres fonctions supposées comme : « le doudou développe les capacités ludiques de l'enfant », « il aide à entrer en contact avec les autres » ou encore, « il développe l'esprit créatif de l'enfant ». L'intérêt des données récoltées apparaît lorsque nous croisons le mode de gestion du doudou (« rangé », « donné » ou « laissé ») avec les résultats aux items « fonctions du doudou ».

Les auxiliaires de puériculture qui rangent le doudou donnent à 58 % des réponses de type 1: *le doudou ne développe pas du tout les capacités ludiques de l'enfant*. Ce pourcentage de réponses de type 1 tombe à 35 % pour les auxiliaires de puériculture qui donnent le doudou à l'enfant et à 23 % chez les auxiliaires de puériculture qui laissent le doudou à l'enfant autant de temps qu'il le souhaite. Nous

observons en effet une corrélation significative⁴⁰⁷ entre le *type de gestion du doudou (rangé, donné, laissé)* et la *fonction ludique* attribuée par les auxiliaires de puériculture au doudou.

Les différences constatées lors de l'analyse des autres fonctions ne sont pas significatives. Cependant, il existe une tendance très marquée entre un mode de gestion du doudou de type « *donner le doudou lorsqu'il le réclame* » et la *fonction de « sécurité »* attribuée à l'objet (« le doudou rassure l'enfant »)⁴⁰⁸.

Les auxiliaires de puériculture qui rangent le doudou de manière systématique ne considèrent donc pas qu'il puisse aider l'enfant à s'ouvrir aux autres. Par contre, les auxiliaires de puériculture qui laissent le doudou à disposition de l'enfant considèrent qu'il n'est pas un objet de repli. La corrélation entre le mode de gestion et la *fonction « aide l'enfant à entrer en relation »* n'est pas significative mais montre une tendance forte⁴⁰⁹.

Les observations issues de ce matériel de recherche montrent que les modes de gestion très contrastés du doudou ne sont pas sans relation avec les représentations que les auxiliaires de puériculture se font de la fonction du doudou. Il nous semble intéressant de reprendre et d'approfondir ce type de relation. Les auxiliaires de puériculture qui mentionnent que le doudou ne développe pas du tout les capacités ludiques de l'enfant et qui ont dans leur grande majorité (corrélation significative) tendance à ranger ce doudou ont-elles une représentation de l'enfant différente des auxiliaires de puériculture qui donnent le doudou lorsque l'enfant le réclame ? Comment ces représentations s'inscrivent-elles dans l'histoire de vie de l'auxiliaire de puériculture, dans le champ des valeurs défendues par la crèche et de façon plus générale dans le champ des valeurs promues par notre société ? Il nous semble intéressant d'envisager les différentes dimensions (anthropologiques, individuelles, groupales et sociétales) participant à la construction des représentations de l'objet. En ce sens, le processus en jeu peut ou non conférer une surdétermination à l'objet (de type idéalisation) ou l'envisager de façon plus métaphorique. Comme le souligne Pontalis : « la pensée questionne, se donne des réponses

⁴⁰⁷ Test de χ^2 (22,238, $p : 0,033$), p -valeur < 0.05 .

⁴⁰⁸ $p : 0,058$ soit proche de 0,05.

⁴⁰⁹ $p : 0,057$ soit proche de 0,05.

limitées, provisoires. Elle est par nature, expérimentale, exploratoire, curieuse. Elle appelle la contradiction, se réfléchit, polémique avec elle-même. Elle est laboratoire. »⁴¹⁰ Le psychanalyste français oppose la pensée, l'acte de croire dont la fonction première est de métaphoriser le réel afin qu'il ne soit pas le vrai, à l'appareil à croyance qui vient se substituer au travail de la pensée.

Nous pouvons, en quelque sorte, lier l'usage du doudou tel qu'il est prôné par des puéricultrices aux croyances de celles-ci. C'est-à-dire que la façon dont chacune aborde son propre rapport au monde, et notamment à ces objets particuliers, influe presque directement sur la façon de gérer les doudous des enfants. Nous verrons dans un chapitre ultérieur le rapport que nous pouvons opérer entre la question des croyances et la question de l'illusion, au sens winnicottien du terme. Et c'est bien encore une illusion, mais groupale cette fois⁴¹¹, qui permet une certaine harmonisation des pratiques au sein des équipes d'auxiliaires de puériculture. En effet, il est étonnant de constater que d'une part, ces pratiques reposent sur un ensemble de croyances subjectives et que d'autre part, chaque équipe adopte un mode de fonctionnement commun. Chaque membre des équipes rencontrées semble valider la croyance du groupe d'où découle un mode de fonctionnement spécifique⁴¹².

Retenons donc de ce questionnaire adressé à des auxiliaires de puériculture que l'usage du doudou en crèche semble dépendant de la représentation qu'ils en ont et des fonctions qu'ils attribuent à cet objet particulier. Si nous considérons, à la suite de Winnicott⁴¹³, que cet objet « doudou » surgit de « l'aire intermédiaire d'expérience », alors nous pouvons, à partir de ce que nous avons déjà déployé d'un point de vue théorique, considérer cet objet comme l'actualisation d'un *lien* ; ce lien étant entendu comme *processus*. Cet objet est *trouvé-crée*, certes, par l'enfant lui-même, mais il apparaît que cet objet ne remplit pleinement sa fonction que dans la mesure où il est

⁴¹⁰ Pontalis B., « Se fier à.... Sans croire en », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1978, 18, p. 5-14.

⁴¹¹ Anzieu D., « L'illusion groupale », *Revue Nouvelle de psychanalyse*, 1971, 4, p. 73-93.

⁴¹² Une telle différence entre équipes au sein d'une même institution s'est avérée particulièrement prégnante lors de la poursuite de la recherche sur le terrain menée en pouponnière par Sophie Tortolano. Voir Brackelaire J.-L., Frankard A.-C., Janssen C., Tortolano S., 2011, *op. cit.*

⁴¹³ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*

tout autant trouvé-crée par les adultes qui entourent l'enfant⁴¹⁴. Si habituellement, dans notre société, ces adultes sont prioritairement les parents, la délégation des soins de l'enfant à des professionnels amène ceux-ci à être partie prenante de la « création objectivement perçue » que constitue le doudou. Pour illustrer notre propos, nous faisons part d'une anecdote rapportée lors d'un colloque au cours duquel nous avons eu l'occasion d'intervenir à ce sujet⁴¹⁵.

Une puéricultrice raconte qu'il lui est arrivé d'être appelée chez elle, un vendredi soir, par des parents affolés. Ils venaient de se rendre compte qu'ils avaient oublié le doudou de leur enfant à la crèche ; l'enfant s'en retrouverait, dès lors, privé pendant deux jours et surtout trois nuits ! N'hésitant pas une seconde, la puéricultrice s'est rhabillée et s'est rendue à la crèche où l'attendait déjà l'un des parents. Une fois le doudou transmis au parent puis à l'enfant, tout le monde a pu s'en retourner chez soi pour dormir paisiblement... Car c'est bien là l'une des fonctions du doudou : s'assurer que tout est en place et que tout continuera à l'être en notre absence, c'est-à-dire, notamment, pendant notre sommeil.

Au-delà du constat de ce dévouement qui dépasse largement les engagements professionnels de cette puéricultrice, il est possible d'entendre au travers de cette petite histoire à quel point le doudou n'existe qu'en tant qu'il *vectorise* les liens autour de l'enfant. Cette anecdote ne nous apprend rien si nous ne portons pas particulièrement notre attention sur la *circulation de l'objet* et l'effet, d'abord d'entraînement puis d'apaisement, qu'elle suscite. Y a-t-il des raisons sous-jacentes à cet oubli du doudou et à cette mise en branle inhabituelle du réseau de liens autour de l'enfant ? Cela est possible sans que nous ne puissions avoir quelque élément de réponse. Dans une certaine mesure, le doudou comme processus transitionnel est justement là pour éviter que cette question ne soit posée. Chercher à en savoir plus reviendrait à se demander « Cette chose, l'as-tu conçue ou t'a-t-elle été présentée du dehors ? »⁴¹⁶ ; question qui en elle-même anéantirait purement et simplement le processus qu'elle interroge. Nous pouvons émettre l'hypothèse suivante : poser la question des

⁴¹⁴ Janssen C., Brackelaire J.L., Frankard A.C., 2005, *art. cit.*

⁴¹⁵ « *Et les enfants... ça va ? Transformations du lien et évolutions des pratiques.* », Colloque organisé par la Ligue Belge Francophone pour la Santé Mentale, Bruxelles, juin 2004.

⁴¹⁶ Winnicott D.W., « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », In Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*, p. 46.

raisons sous-jacentes à cette mobilisation des liens à travers l'objet-doudou conduirait à ce que chacun s'ouvre à ses raisons subjectives qui ne sont, par définition, pas exactement les mêmes que celles des autres protagonistes de cette histoire. En d'autres termes, ce serait le *pacte intersubjectif* lui-même, et donc la conviction d'être liés les uns aux autres, qui s'évanouirait en fumée laissant chaque individu, en ce compris l'enfant, dans la détresse propre à ceux qui sont soumis à donner sens à ce qui, en tout cas rationnellement, n'en a pas : le désespoir d'être seul pour l'un, le sentiment de n'avoir pas été à la hauteur pour l'autre, l'angoisse face à l'impermanence du monde pour un troisième, etc. Le recours à la réaffirmation, disons-le déjà, *illusoire* des liens à travers les processus transitionnels semble permettre de contourner une extrême « solitude » des êtres.

En ce sens, tout ceci nous apporte encore un certain éclairage par rapport aux voies si différentes empruntées par Winnicott et Lacan⁴¹⁷. En effet, l'analyse de ces quelques faits – qu'il s'agisse de cette dernière anecdote, des croyances des puéricultrices ou des lettres envoyées à l'entreprise de fabrication de jouets – nous mène, à partir des effets de présence de l'objet tels que décrits par Winnicott, vers l'inexorable manque au cœur même du sujet théorisé si finement par Lacan, en tant qu'il serait psychiquement, et même intersubjectivement – déjoué.

Les psychanalyses « de la présence » et « de l'absence » telles que nous les avons nommées en amont de notre texte semblent ici s'exclure comme le font les côtés pile et face d'une même pièce de monnaie ; impossible de les saisir en même temps et cependant, un côté ne peut s'appréhender sans que l'on ne se représente l'autre synchroniquement.

Cette dialectique de la présence et de l'absence comme phénomènes synchrones est au cœur de la question des phénomènes transitionnels, au cœur de la question du lien et nous la saisirons sans doute plus radicalement encore lorsque nous recueillerons et analyserons nos récits de couples.

3.2.2. Des familles... en quelques chiffres

Comme annoncé dans notre chapitre méthodologique, un questionnaire a également été proposé aux familles d'enfants qui fréquentent les crèches dont sont issus les précédents résultats

⁴¹⁷ Cfr. § II.2.2.2. Lacan, une « psychanalyse de l'absence ».

(N = 76)⁴¹⁸. Ce questionnaire est l'occasion d'entendre des parents parler eux aussi de l'importance et des fonctions qu'ils attribuent au « doudou » mais dans un premier temps, cela nous ouvre également la possibilité d'en savoir un peu plus sur l'objet dans sa matérialité même. Rappelons, une fois encore, que pour Winnicott⁴¹⁹, l'objet transitionnel est à envisager comme un processus. Cependant, la qualité « intermédiaire » de ce processus nous invite à nous intéresser à la dimension de réalité de ces « doudous » ; à partir de quels éléments de la réalité concrète l'enfant est-il amené à créer l'objet. N'importe quel objet ne peut servir de support à n'importe quelles projections ; c'est là la condition même de l'illusion telle que nous la définirons ultérieurement. Comme l'écrit si clairement Roussillon : « On n'hallucine pas facilement l'expérience de la douceur d'un sein dans un objet tranchant et pointu, râpeux et blessant ! »⁴²⁰ Il nous importe donc de nous intéresser à ces objets permettant la mise en jeu des processus transitionnels dans leur matérialité même mais aussi quant à leur provenance.

Près de 70 % des doudous de notre échantillon sont à figure animale. Notons également que seulement 10% sont des objets usuels (p.ex. un bout de tissu) alors que Winnicott dans son article de 1951⁴²¹ semble plutôt évoquer ce type d'objet lorsqu'il conceptualise les objets transitionnels. Il est fort probable que l'évolution de l'industrie et l'expansion du secteur de l'enfance comme nouveau marché n'est pas pour rien dans cette « nouvelle » tendance. Cependant, nous tenterons tout à l'heure de montrer qu'il ne s'agit peut-être plus tout à fait d'objets transitionnels au sens strict dans une grande majorité des cas. C'est alors que nous préférons utiliser le terme « objet-lien »⁴²² plus à même de décrire ce que sont ces objets de l'aire intermédiaire mais n'étant pas à proprement parler la « première possession non-moi »⁴²³ de l'enfant.

⁴¹⁸ Voir annexes.

⁴¹⁹ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*

⁴²⁰ Roussillon R., « Le jeu et le potentiel », *Revue française de psychanalyse*, 2004/1, 68, p. 92.

⁴²¹ Winnicott D.W., *id.*

⁴²² Brackelaire J.-L., Frankard A.-C., Janssen C., Tortolano S., 2011, *op. cit.*

⁴²³ *Id.*

Le fait que le doudou soit le plus souvent un objet produit, et donc achetable, a quelques conséquences. L'une d'entre-elles est la possibilité d'avoir au moins un second exemplaire du même objet : un « jumeau » comme nous diront plusieurs familles.

56,3% des personnes interrogées affirment qu'ils possèdent au moins un autre exemplaire du doudou de leur enfant. Les lettres envoyées à l'entreprise de fabrication de jouet que nous avons déjà commentées nous donnent un très bon éclairage pour comprendre en quoi la crainte, voire l'angoisse, liée à la perte ou la détérioration de cet objet dans le chef des parents eux-mêmes conduit ces parents à acheter plusieurs peluches identiques dès que la première est particulièrement investie par l'enfant.

Plus étonnant encore, l'entreprise qui nous accompagne dans ce premier temps de recherche avait imaginé de vendre des doudous par deux. S'ils ont dû renoncer à cette pratique ingénieuse d'un point de vue commercial, c'est parce qu'une telle technique de vente a été interdite par les autorités compétentes. Mais la demande était forte ! Autrement dit, les adultes autour de l'enfant, principalement les parents, étaient déterminés à acheter en double une peluche que l'enfant n'avait pas encore eu la possibilité d'investir comme « doudou ». Nous pourrions dire que le doudou en question était virtuel et que cette potentialité n'existait que par l'investissement préalable de l'objet par les parents eux-mêmes. Cet investissement est évidemment soutenu par le *merchandising* qui présente telle ou telle peluche comme un « doudou potentiel ». Les concepteurs de peluches déploient, pour cela, tout un arsenal d'« accroche-bébés » comme, par exemple, des petites étiquettes tout autour du tissu spécialement étudiées pour que le bébé ait envie de les manipuler.

Mais donc, prenons-en conscience, ce type de « doudou virtuel » est d'abord créé par l'entreprise et, ensuite, investi par l'adulte qui décide de l'acheter pour l'offrir à l'enfant. D'ailleurs, concernant les couleurs dominantes des « doudous », ce sont le blanc (18,4 %), le beige (15,8%) et le bleu (10,5 %) qui obtiennent le plus grand suffrage. Ces couleurs ne sont pas nécessairement préférées par les jeunes enfants qui distinguent mal les couleurs pastel mais, comme nous l'ont rappelé des concepteurs de peluches, « *ce sont tout de même les adultes qui achètent les doudous* ». Nous verrons que le choix du doudou, s'il n'est pas toujours totalement étranger au désir des parents, incombe néanmoins à l'enfant.

La quasi-totalité des doudous est définie comme étant de *consistance molle*. La matière privilégiée est le tissu. Les normes de sécurité qui sont d'application dans ce domaine influencent très probablement ce résultat mais nous pouvons également nous rappeler la citation de Roussillon⁴²⁴ qui insiste sur le fait que les éléments que l'enfant cherche à projeter sur l'objet – par exemple, la douceur – doit bien rencontrer une matérialité *suffisamment adéquate*.

D'où viennent ces « doudous » ? Le « doudou » de l'enfant a souvent été reçu d'un ami de la famille (23,7 %). Si nous additionnons les résultats « père », « mère » et « deux parents », la provenance du « doudou » reste tout de même principalement le(s) parent(s) (28,9 %). Il est par contre tout à fait intéressant d'observer la différence entre « père » (1,3 %) et « mère » (18,4 %). Afin de ne pas trop vite interpréter ce chiffre, il est important de préciser que plus de 50 % des répondants à notre questionnaire sont les mères seules. Cela dit, nous pouvons tout de même conclure de ces deux résultats que les « doudous » restent largement une préoccupation maternelle et, plus encore, un lien au monde maternel pour l'enfant. Pour étayer encore cette remarque, notons qu'une différence moindre mais tout de même marquée à l'item « origine du doudou » s'observe entre les grands-parents paternels (1,3 %) et les grands-parents maternels (9,2 %).

Mais qu'en est-il de l'usage du doudou par l'enfant lui-même ? Le doudou se voit attribuer par l'enfant – aux dires des parents – des aptitudes humaines. Alors que 32,4 % des parents ont l'habitude de « *faire parler* » le doudou de leur enfant, 15,6 % des enfants, d'après le(s) parent(s), prétendent que leur doudou est capable de *parler* de lui-même. Enfin, s'ils ne sont que 5,8 % à prétendre qu'il *se déplace* tout seul, 32,3% des enfants assurent que leur doudou accomplit les tâches nécessaires pour répondre aux besoins élémentaires (pour une personne) : *manger, dormir, etc.*

Nous venons de voir qu'environ un tiers des parents font parler le « doudou » de leur enfant. Mais les parents y sont-ils affectivement attachés? 53,8 % des parents interrogés répondent par l'affirmative à cette question. Il est particulièrement intéressant de constater que les parents qui se disent attachés à ce doudou ont significativement plus

⁴²⁴ Roussillon R., *id.*

tendance à le faire parler. Il semble donc que l'investissement du « doudou » par l'adulte relève, tout autant que pour l'enfant, du champ de l'intermédiaire. « Est-ce moi qui parle ou le doudou ? » : une fois encore, la question n'a pas à être posée. En tous les cas, ces résultats nous indiquent que les parents qui faisaient parler le « doudou » de leur enfant à travers une lettre adressée à l'entreprise productrice de jouets ne le faisaient sans doute pas que par stratégie de persuasion. Bien entendu, nous devons tenir compte d'une asymétrie évidente entre l'enfant et l'adulte du point de vue des phénomènes transitionnels. S'ils en sont au stade de l'émergence pour le premier, le second est sensé en jouer depuis longtemps et de façon bien plus complexe qu'avec un « simple doudou ». Plutôt que d'y entendre soit un mouvement régressif par identification à l'enfant, soit un jeu pleinement conscient visant à « tromper » ce dernier⁴²⁵, nous y entendons davantage une première preuve de la persistance de l'usage des processus transitionnels à tous les âges de la vie qui permet à l'adulte, dès lors, d'user du « doudou » de son enfant sans que cela ne relève ni de la duperie véritable, ni d'un total aveuglement.

Plus étonnants encore – et à la fois plus éclairants quant à l'investissement de l'objet par la famille – sont les résultats suivants.

Premièrement, la tendance à avoir un objet en double exemplaire est significativement plus élevée lorsque le doudou de l'enfant est nommé. Plus finement encore, cette tendance semble s'affirmer lorsque ce sont les deux parents qui ont nommé l'objet. C'est, en quelque sorte, lorsque le système tout entier investit explicitement le doudou de l'enfant que sa perte ou sa détérioration semble la plus inacceptable. Mais c'est aussi quand cet objet est « personnifié » – par sa nomination – que celui-ci ne devient remplaçable que par un « jumeau ». En outre, cette nécessité semble s'atténuer lorsque l'enfant atteint un certain niveau de développement. En effet, les parents ont moins généralement recours à un « jumeau » lorsque l'enfant a acquis le langage. Les résultats sont très significatifs.

74,3 % des parents prétendent qu'ils auraient réalisé le même choix de « doudou » que leur enfant. Devons-nous y entendre un « choix » préalable du parent, du moins dans trois quarts des cas?

⁴²⁵ Nous verrons, lors de la reprise de quelques extraits d'entretien, que la confusion entre les différents ordres de réalité concernant les « doudous » est manifeste.

Probablement pas. Les entretiens nous invitent plutôt à y entendre un attachement *a posteriori* à l'objet choisi par l'enfant. Nous pouvons cependant penser que c'est l'enfant *et* son environnement qui *trouvent-créent* cet objet.

Notons encore que les parents dont l'enfant n'a jamais perdu son doudou pensent davantage que leur enfant serait très angoissé si une telle chose devait se produire que ceux pour qui l'événement a déjà eu lieu. Cela nous invite à écouter ce qui est de l'ordre de l'imaginaire du parent et de sa propre angoisse qu'il peut projeter sur l'enfant avant que celle-ci ne soit atténuée par l'épreuve de la réalité. Dans le même sens, nous avons pu tester statistiquement que l'angoisse supposée du parent en cas de perte du doudou est corrélée à l'angoisse qu'il attribue hypothétiquement à son enfant dans la même situation.

Tout au long de ces analyses statistiques, nous avons eu l'occasion de nous rendre compte de l'importance que revêt le doudou de l'enfant non seulement pour l'enfant lui-même – aux yeux de ses parents et des professionnels des crèches – mais aussi pour les parents et les auxiliaires de puériculture.

« Théoriquement », dans la mesure où il s'agit d'une véritable « convention » entre l'enfant et lui-même, n'importe quel objet investi ou associé de manière suffisamment régulière à lui, peut venir tenir lieu de représentant de la représentation et de la subjectivité, *pour autant que l'environnement l'investisse aussi* ⁴²⁶.

Comme l'écrit notre collègue Sophie Tortolano, si pour Winnicott « un bébé, ça n'existe pas », un doudou non plus ⁴²⁷. L'objet, pour être « transitionnalisé » doit nécessairement être investi par tout un réseau de personnes autour de l'enfant. Cela est effectivement très proche de ce que Winnicott voulait dire du bébé : “[...] *there is no such a thing as an infant because when we see an infant at this early stage we know that we will find infant-care with the*

⁴²⁶ Roussillon R., *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*, Paris, Dunod, 2008b, p. 45.

⁴²⁷ Brackelaire J.-L., Frankard A.-C., Janssen C., Tortolano S., 2011, *op. cit.*

infant as part of that infant-care.”⁴²⁸ Winnicott allait fort loin en ce sens puisqu’à la question qu’il pose lui-même : “*Is an infant a phenomenon that can be isolated, at least hypothetically, for observation and conceptualisation ?*”, il répond sans détours : “[...] *I am suggesting that the answer is no.*”⁴²⁹ Il souhaitait insister sur la réalité clinique et développementale des phases du développement durant lesquelles l’immaturité psychique, la non-intégration du *self* et l’absence d’étayage sur les fonctions corporelles ainsi que la non-relation aux objets implique un état de dépendance à l’environnement tel que l’enfant [*infant*] ne peut être observable et concevable en dehors de son cadre de soin, c’est-à-dire son environnement et les adultes qui en font partie. « A ces niveaux très archaïques ou primitifs de la conflictualité psychique, les processus de subjectivation du bébé sont indissociables de sa situation intersubjective. »⁴³⁰

Loin de nous l’idée de penser que le « doudou » est un équivalent de l’enfant mais par contre, en quelque sorte par analogie, le « doudou » de l’enfant convoque quelque chose de cet état de dépendance primaire qui est en train de céder le pas aux phénomènes transitionnels et aux capacités de lien avec les objets de l’environnement. En ce sens, si l’enfant devient observable comme entité à part entière, le « doudou » rétablit quelque chose de cette phase primaire d’unité bébé-environnement et ne peut, de ce fait, s’envisager en dehors de ces liens particuliers entre l’enfant et son environnement, mais aussi tout autour de lui.

Par ailleurs, il nous est difficile d’encore penser le « doudou » en tant que simple objet matériel tant les données récoltées montrent à quel point cet objet est investi par les uns et les autres tantôt comme l’assurance d’un *lien* qui serait permanent, tantôt comme une « personne » dont l’avantage est qu’elle ne peut – contrairement aux véritables personnes – se décaler de ce que l’on projette sur elle, esquiver la projection de désirs et de fantasmes⁴³¹.

⁴²⁸ Winnicott D.W. [1959], *art. cit.*, p. 54.

⁴²⁹ Winnicott D.W. [1961], “Further Remarks on the Theory of the Parent-Infant Relationship”, In Winnicott C., Shepherd R., Davis M. (Eds), 1992, *op. cit.*, pp. 73-75.

⁴³⁰ Ciccone A., Mellier D., 2007, *art. cit.*, p. 3.

⁴³¹ Denis P., « La personne de l’objet : miroir portraitiste », *Revue Française de Psychanalyse*, 1997, vol. 61, n°2, pp. 361-364.

Pour nous éclairer davantage, nous avons décidé d'interroger quelques familles à propos de ces curieux objets⁴³².

3.2.3. Des familles... en quelques mots

Pour qu'il y ait lien à l'objet, il faut que l'objet soit et ne soit pas. C'est toute la complexité de la pensée winicottienne qui se veut résolument paradoxale⁴³³ ; qu'il y ait quelque chose de l'ordre de l'absence dans la présence de l'objet et de la présence dans son absence. La tétine, ou le pouce, n'évoque, le plus souvent, que la présence en bouchant ou comblant le trou laissé par l'absence. Cependant, ne nous y trompons pas ; la tétine, ou « sucette », est un objet qui, tout autant que le « doudou », peut participer à la circulation pulsionnelle et fantasmatique entre l'enfant et son entourage, et tout autour de l'enfant. Ce qui semble « bouché » par cet objet, c'est avant tout le risque du désaccord, du conflit⁴³⁴, des cris et des pleurs, de la séparation « brute », pourrions-nous dire. Ce « *pacifier* », comme l'appellent les américains⁴³⁵, est un objet d'apaisement pour l'enfant mais aussi pour l'ensemble du réseau intersubjectif autour de lui et dont il fait partie. En fait, si nous comprenons que certains auteurs, se référant d'ailleurs directement à Winnicott⁴³⁶, considèrent que la tétine ne peut être un « objet transitionnel » par son manque de malléabilité face à la créativité de l'enfant⁴³⁷, nous souhaiterions tout de même être plus nuancé. En effet, si l'on se rappelle que ce qui donne le caractère « transitionnel » à un objet est sa qualité de support d'un processus et n'est pas strictement lié à sa concrétude, alors il est envisageable que pour un certain nombre d'enfants la tétine se mette, avec le temps, à revêtir un caractère « transitionnel ». Lorsque l'enfant choisit de privilégier telle tétine cassée plutôt que n'importe quelle autre, de la jeter hors du lit pour signifier qu'il ne veut pas dormir, etc. ; il devient envisageable de considérer cet objet, sinon comme un « objet transitionnel » au sens strict, comme un « objet-lien », nous y reviendrons dans la suite de ce chapitre. D'une certaine manière, le devenir de cet objet dépend « de la capacité de la mère à laisser

⁴³² Voir retranscriptions des entretiens en annexes.

⁴³³ Clancier A., 1984, *op. cit.*

⁴³⁴ Mellier D., « La sucette, pour ou contre ? Quels enjeux dans les lieux d'accueil ? », *Spirale*, 2002/2, 22, pp. 89-95.

⁴³⁵ *Id.*, p. 93.

⁴³⁶ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*

⁴³⁷ Boige N., « De l'objet transitionnel à l'addiction ? Regard d'un pédiatre », *Spirale*, 2002/2, 22, pp. 77-88.

l'enfant se l'approprier et choisir lui-même le moment où il en a besoin, et celui de s'en séparer. »⁴³⁸

Une maman nous raconte :

« Je l'ai allaité ; il était souvent au sein pas pour le lait mais pour le sein. Et comme c'était à la demande, moi je savais plus trop ce qu'il buvait ou pas. Mais il avait besoin de téter. Une fois qu'il a eu son pouce, cet objet (le doudou) s'est lié... est venu de pair, quoi ! »

Le pouce pour boucher, le « doudou » pour faire tiers. On le voit, cet objet dont la mère nous explique comment l'enfant le place entre lui et sa main dont il engouffre le pouce, vient médialiser quelque chose, matérialiser un espace. « *Dès qu'elle est couchée, elle cherche, elle l'attrape ou on lui donne si elle est trop loin, elle se frotte, nous on existe plus, et puis elle est partie dans son processus d'endormissement* », nous raconte une autre maman. Bien sûr, nous pouvons y entendre une certaine violence de l'enfant vis-à-vis de cette mère qui se sent véritablement annihilée aux yeux de son enfant par la présence de cet objet. Rappelons-nous que :

L'objet est une entité séparée, l'objet a besoin d'être installé en dehors de l'espace de contrôle omnipotent. Cette opération, (...), ne peut s'accomplir sans quelque violence. C'est pourquoi la destructivité est inévitable pour assurer une identité séparée⁴³⁹.

Pour qu'il puisse à ce point autoriser l'absence radicale bien que temporaire des parents, le « doudou » de l'enfant doit briller par sa signifiante. Un « doudou » digne de ce nom doit en cas d'absence, manquer à l'enfant ; « *les autres sont des peluches d'accompagnement mais elles seraient là ou elles ne seraient pas là, ça lui serait égal !* », nous dit la maman d'un petit garçon de deux ans et demi. « *C'est un compagnon de jeu !* », nous rapportent certains parents.

⁴³⁸ Van de Castele N., Carillo-Brouchet C., « Le pouce à l'index, la succion et son devenir », *Spirale*, 2002/3, 23, p. 33.

⁴³⁹ Green A., *Jouer avec Winnicott*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 63.

Est-ce encore un objet (au sens d'une extériorité inanimée) ? Les entretiens menés auprès de parents et d'enfants semblent tous indiquer à quel point ce « doudou » est « vivant ». Une maman nous explique qu'elle a collé des affiches à l'image du « doudou » de son enfant que celui-ci avait perdu : « *on a mis des affiches et tout mais il n'est pas revenu !* ». Plus encore, voici ce que nous indique la maman d'un petit garçon d'un an et demi :

« Comme on dormait dans sa chambre, que notre chambre n'était pas finie, on l'a mis dans son berceau mais on est resté dans sa chambre et puis vers six mois, on est monté. L'attachement à son doudou était déjà fait ; il n'a jamais dormi tout seul tout seul, quoi ! Enfin je veux dire, c'est un objet mais... il a toujours dormi avec quelque chose... ou quelqu'un. »

Nous l'entendons bien, les parents eux-mêmes semblent perturbés par cet objet à la fois inanimé et pourtant si vivant. En fin de compte, et comme nous l'avons déjà suggéré, les parents ne simulent pas vraiment lorsqu'ils valident les expériences quasi-hallucinatoires de l'enfant. Du moins, ils se prêtent volontiers au *jeu de l'illusion* tels ces spectateurs qui refusent de se voir dévoiler l'un ou l'autre tour de prestidigitation. C'est en ce sens que l'illusion est bien partagée et la question de savoir si cet objet a été trouvé ou créé n'a pas à être posée, en fin de compte, ni à l'enfant ni aux parents⁴⁴⁰. « *On a raconté à Thom qu'il avait fait un grand voyage !* », nous dit, très enthousiaste, une maman ayant dû retrouver une peluche identique au doudou perdu.

Il apparaît clairement que cet objet concret se voit attribuer une grande valeur et un sens tout à fait particulier par l'enfant et l'ensemble du réseau affectif autour de lui.

De nombreuses observations nous conduisent à penser, cependant, qu'entre les objets transitionnels tels qu'ils sont décrits et conceptualisés par Winnicott⁴⁴¹ et les objets auxquels nos entretiens nous confrontent s'immiscent quelques différences importantes.

⁴⁴⁰ Pas plus qu'aux professionnels.

⁴⁴¹ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*

Il nous semble que nous avons à faire au *devenir* possible des premiers phénomènes transitionnels qui ouvrent à la capacité de se lier à l'autre (lien rendu possible par la séparation d'avec cet autre). Autrement dit, la plupart des objets auxquels nous sommes confrontés dans cette recherche seraient déjà secondaires par rapport à la première utilisation de l'objet en tant que « non-moi ». Cela expliquerait, bien entendu, la persistance de ces doudous à un âge où la capacité de lien corrélée à une différenciation « moi/non-moi » semble bien avérée. Pourtant, ces objets paraissent continuer à matérialiser le processus de lien lui-même avec ce qu'il comporte de présence et d'absence. En termes de processus, ces doudous s'inscrivent bien dans le champ de l'*aire intermédiaire* même si nous ne pouvons plus, à proprement parler, les désigner comme « objets transitionnels ». Cela rejoint les résultats d'autres recherches comme celle de Pin-Scara qui évoque un moment de bascule dans l'évolution du rapport à l'objet transitionnel qui se laisse voir lorsque l'enfant se met véritablement à jouer avec l'objet⁴⁴².

Pour évoquer ces objets concrets qui relèvent de la transitionnalité sans pour autant être des « objets transitionnels » au sens d'une « première possession non-moi »⁴⁴³, nous proposons le terme d'« objet-lien ».

3.3. L'objet-lien

In this way I feel that transitional phenomena do not pass, at least not in health⁴⁴⁴.

3.3.1. Devenir possible des premiers phénomènes transitionnels

Cette hypothèse de l'objet comme actualisation de l'essence même du lien, de la capacité d'être en relation, nous permet d'entendre quelque chose de ce qui semble se produire fréquemment dans les lieux d'accueil de la petite enfance :

⁴⁴² Cité par Roussillon R., 2008b, *op. cit.*, p. 46.

⁴⁴³ «*First not-me possession*», In Winnicott D.W. [1971], *op.cit.*

⁴⁴⁴ Winnicott D.W. [1959], *art. cit.*, p. 58.

« Un enfant à la crèche accepte plus facilement de quitter son doudou, mais lorsque les parents arrivent, l'enfant réclame directement son doudou » (Auxiliaire de puériculture).

Ou encore,

« Avant de dire bonjour à la maman, c'est le doudou ! Le drame, c'est le doudou, ça m'a toujours interloquée ! » (Auxiliaire de puériculture).

Cette observation maintes fois entendue de la bouche de professionnels de la petite enfance paraît de prime abord venir contredire les propos de Winnicott à propos des objets transitionnels. Nous aurions pu nous attendre à ce que cet objet prenne toute son importance dans les moments d'absence des parents. Or, il semblerait, bien au contraire, que la demande la plus vive de la part de l'enfant concernant son doudou se produit le plus souvent au moment du retour du (des) parent(s). Mellier⁴⁴⁵ met en évidence ces comportements inattendus de l'enfant lors du retour du parent lorsque l'enfant est en crèche. « L'intégration de ce passage entre expériences avec des personnes de la crèche et expériences familiales de l'enfant et de son parent n'est pas immédiate. Un travail psychique de lien sur la frontière entre dedans/dehors doit se réaliser pour l'enfant. »⁴⁴⁶

Un cas sensiblement plus particulier précise davantage l'importance d'un objet dans les *moments de passage* :

« [...] je pense encore à l'exemple concret d'un enfant qui, pour franchir une pièce, tout un temps a eu besoin de tenir un objet, quel que soit l'objet. Il faut qu'il ait une forme de continuité qui le rassure pour pouvoir franchir quelque chose qui, a priori pour nous, n'a rien d'une transition ou d'une difficulté... mais lui le vivait vraiment comme une difficulté » (Auxiliaire de puériculture).

⁴⁴⁵ Mellier D., 2007, *art. cit.*

⁴⁴⁶ Mellier D., *id.*, p. 57.

En réalité, Winnicott⁴⁴⁷ nous l'indique clairement lorsqu'il lie tout en les distinguant cet objet particulier et la notion de *transitionnalité*⁴⁴⁸. Il n'est dès lors pas étonnant que l'attachement à l'objet soit maximisé dans ces moments qui nécessitent permanence et mobilité, ces moments *d'entre-deux* ; ces instants de « (...) mouvements plus ou moins riches où une identité tente de recoller ses morceaux (...) »⁴⁴⁹. Mais considérer que l'enfant ne peut se vivre comme être séparé que dans la reconnaissance d'un autre auquel il peut se lier nous permet de préciser encore ce qui se met en scène dans ce qu'évoquent ces auxiliaires de puériculture. L'objet est d'autant plus nécessaire que la présence de l'autre nécessite d'éprouver la relation et donc de s'éprouver soi-même comme différent, à l'écart de l'autre. Nos nouvelles observations nous permettent d'envisager l'objet comme prenant toute son importance dans les instants même de séparations et de retrouvailles, c'est-à-dire dans les moments où s'éprouvent non pas l'absence, ni même la présence, mais bien l'oscillation entre ces deux états de l'objet dont il s'agit de se différencier suffisamment que pour échapper à sa propre disparition ou implosion.

Bien entendu, l'enfant réclame son « doudou » ponctuellement à d'autres moments que dans ces mouvements relationnels. Mais si nous quittons le niveau strictement manifeste, s'agit-il fondamentalement d'autre chose lorsque l'enfant demande son « doudou » dans les moments de « coups de *blues* » ou au moment de s'endormir ? Même si dans le cas de l'objet venant rassurer l'enfant dans un mouvement de repli, nous assistons à un investissement particulier de l'objet, il n'en reste pas moins probable que la « déprime » de l'enfant survient à un moment où il lui est nécessaire que soit réactivé l'éprouvé du lien. Le lien à la mère, aux parents, à un *ailleurs* rassurant, « identifiant » au sens où il est apte à inscrire le sujet en un lieu, une filiation, une histoire ; un lieu dont il faut nécessairement se souvenir « activement » pour en supporter l'éloignement. Pensons à l'importance des photos de proches ou bien

⁴⁴⁷ Winnicott D.W. [1971] 2005, *op. cit.*

⁴⁴⁸ Kaës nous l'explique : « L'objet transitionnel est transitoire, comme l'expérience de l'illusion qui l'accompagne, la transitionnalité est un caractère constant de la psyché dans son rapport avec ses limites » (Kaës. R., « Médiation, analyse transitionnelle et formations intermédiaires », In Chouvier B. & al., 2002, *op. cit.*, p. 25).

⁴⁴⁹ Sibony D., 1991, *op. cit.*, p. 15.

d'objets représentant ceux-ci – voire même les incarnant – lors de certains longs voyages. Quelle menace nous pousse à de tels comportements ? Il est aisé d'y entendre de l'angoisse mais il semble que ce soit la réassurance du lien plus encore que de l'existence des personnes elles-mêmes qui soit recherchée. C'est le sujet lui-même qui pressent le risque de se perdre, de se « désinscrire » ou de se voir « désinscrit » tel *Peter Pan*⁴⁵⁰ qui trouve porte close lorsqu'il tente de revenir chez lui. Ses parents l'ont remplacé le privant de son histoire, de ce qui jusque là le tenait et le contenait l'obligeant à survivre par la création d'une *double négation* incarnée par le *Never Never Land*. Négation de la perte, de la séparation, de l'absence d'une possible réparation, négation de la négation-même : c'est probablement l'une des fonctions de l'objet transitionnel qui porte en lui-même *l'absence et la négation de l'absence*⁴⁵¹. C'est ici que l'objet prend tout son sens en tant qu'actualisation et représentation de la relation. Tant que l'objet existe, le lien persiste. Pensons encore à la terrible angoisse de quelqu'un ayant perdu son alliance ou sa bague de fiançailles ; c'est la menace imaginaire qui pèse sur la relation elle-même qui semble anxiogène bien plus que la perte de l'objet en tant que tel. « Réduit à la consommation, l'objet devient transitoire. Mais reconnu comme porteur de l'absence – d'une absence – l'objet devient autre chose que lui-même, il devient transitionnel. »⁴⁵²

Mais s'agit-il encore véritablement d'un objet transitionnel ? Nous avons déjà évoqué cette question et tenté d'y apporter réponse parlant d'« objet-lien ». Mais nous voudrions maintenant préciser davantage ce que nous désignons par ce terme et, surtout, en quoi il concerne pleinement le champ de l'intermédiaire tout en se distinguant de l'« objet transitionnel » au sens strict mais aussi d'un autre type d'objet désigné par l'expression « objet de relation »⁴⁵³.

⁴⁵⁰ Barrie J.M., *Peter Pan*, Paris, Flammarion, trad. Fr., 1982.

⁴⁵¹ Nous développons la question du négatif et ses liens avec la transitionnalité dans notre article « J.M. Barrie : mort d'un frère et travail du négatif », *Cahiers de Psychologie clinique*, 2006, 27, p. 123-140.

⁴⁵² Chouvier B. & al., 2002, *op. cit.*, p. 34.

⁴⁵³ Gimenez G., « Les objets de relation », In Chouvier B. & al., *Les processus psychiques de la médiation*. Paris, Dunod, 2002.

3.3.2. Ni « objet transitionnel », ni « objet de relation »

Eloignons-nous du monde de l'enfance – ou du moins, donnons-nous cette illusion – et écoutons cette anecdote rapportée à propos d'un jeune couple.

Marie et Jean vivent sous le même toit depuis quelques années. Un jour, Jean rentre à la maison et offre à Marie une peluche en forme de girafe. Celle-ci est vite jugée très laide par le couple qui s'en amuse beaucoup et se décide à la nommer : La Vilaine. Quelques jours plus tard, Jean est à la maison et constate qu'il y a une casserole sur le feu. Il ouvre le couvercle et y retrouve La Vilaine immergée dans de l'eau bouillonnante. Par la suite, Marie la retrouve dans son bain. Un autre jour, circulant sur une autoroute, le couple décide de s'en débarrasser en la jetant par la fenêtre du véhicule avant de faire demi-tour pour la récupérer. Torturée autant que chérie, cette peluche a pris un statut bien particulier au sein de ce couple.

Quelle est la nature de cet objet ? Bien entendu, nous ne pouvons qu'émettre quelques hypothèses sans tirer une quelconque conclusion à propos de ce couple ; là n'est pas notre propos. Cependant, cet usage particulier d'un objet semble mettre à l'épreuve ce que l'on connaît déjà des objets intermédiaires. S'agit-il d'un « objet transitionnel » ? Pour cela, il faudrait que l'objet soit un début de la représentation de la mère. Aussi, l'objet pour être transitionnel doit permettre une expérience sensorielle agréable : ce n'est pas le cas ici. Et puis, l'objet transitionnel à proprement parler n'est-il pas la première possession non-moi de l'enfant ? Plus encore, l'objet transitionnel n'est pas partageable ; il ne peut s'inscrire dans du jeu avec un tiers. Non, vraiment, cet objet n'est pas un objet transitionnel au sens strict du concept de Winnicott.

Et pourtant, il y a bien de la *transitionnalité* à travers cette peluche dont l'investissement particulier témoigne de son caractère intermédiaire. Comme l'objet transitionnel, il doit pouvoir supporter les élans d'amour et de haine, résister à une certaine « destructivité ».

S'agit-il alors d'un « objet de relation »⁴⁵⁴ ? Après tout, cette appellation désigne un objet potentiellement utilisable par au moins deux personnes en même temps. Il est évident, également, que, comme l'objet de relation, La Vilaine offre un support externalisé à la rencontre pouvant remplir des fonctions pare-excitatives. Il est repéré

⁴⁵⁴ *Id.*

dans un moment de surprise et utilisé pour représenter la relation. Bien que, contrairement à l'objet de relation, cet objet est repéré *conjointement* et non séparément par l'un et par l'autre. Il sépare et, en même temps, constitue le support d'une illusion efficace qui permet un bon fonctionnement entre deux appareils psychiques. En outre, les stigmates de la peluche inscrivent en l'objet les traces de l'histoire de la relation. Même si l'objet de relation désigne spécifiquement un objet qui émerge dans un cadre clinique, nous pourrions *a priori*, sans trop trahir la pensée de Gimenez, élargir le concept à la vie quotidienne.

Cependant, l'objet de relation est décrit comme éphémère et ponctuel, voué à être abandonné. Sur ce point, la peluche qui nous sert d'exemple ne semble pas répondre à ce critère. En effet, celle-ci – comme d'autres objets que nous aurions pu évoquer⁴⁵⁵ – émerge de façon durable et il apparaît même que c'est sa capacité à manifester une certaine continuité et persistance qui la caractérise.

L'objet de relation vient également dire quelque chose qui est tu dans la rencontre : un « plus de sens » symbolisé par l'objet en devenir. Même si certains éléments nous portent à croire que ces objets viennent également mettre en scène quelque chose d'indicible, nous en sommes probablement à un « en-deçà » ; l'objet *pré-symbolise* la relation, il *est* le lien davantage qu'il n'en *dit* quelque chose. Il ne s'agit pas encore d'une représentation mais d'un « représentant matériel », une « préconception de la subjectivité en train de se saisir elle-même. »⁴⁵⁶

L'objet dont il est ici question assure véritablement une *fonction liante*. C'est pourquoi nous proposons d'envisager La Vilaine et d'autres objets recouvrant ces mêmes caractéristiques comme des « objets-lien ». Le mot « lien » est à entendre comme phénomène, comme espace et comme processus.

Cette façon de prendre quelque distance par rapport à l'objet transitionnel stricto sensu nous permet de poursuivre notre entreprise qui vise à circonscrire un processus qui certes, se déploie initialement au travers des premiers phénomènes transitionnels qui parfois s'étaient sur un objet concret particulier, mais qui selon nous – et, à le lire, selon Winnicott également – continue d'être agissant tout au long

⁴⁵⁵ Nous pensons notamment à ce père de famille rencontré pour parler du doudou de son enfant et qui se met à parler de la ceinture de son père décédé qu'il ne peut se résoudre à ne pas porter.

⁴⁵⁶ Roussillon R., 2008b, *op. cit.*, p. 45.

de l'existence. Plus encore, notre recherche nous invite à penser que ce processus peut s'étayer sur d'autres objets concrets bien ultérieurs à la première « possession non-moi » et même à ce que nous désignons le plus communément de « doudous ».

Notre étude des premiers objets concrets investis affectivement par les enfants – et, soulignons-le encore, par les adultes tout autour – nous amène à douter que ce que nous repérons comme « doudous » soient véritablement des objets transitionnels dans leur acception première. Il est probable que l'objet transitionnel entendu comme « première possession non-moi », lorsqu'il est présent pour un enfant, soit, le plus souvent, fort peu repérable. Peut-être l'est-il moins encore aujourd'hui qu'à l'époque où Winnicott propose son concept. En effet, il est courant aujourd'hui que la transitionnalité se mette en place en s'étayant sur le passage régulier entre différents lieux : domicile familial, crèche, domiciles des grands-parents, etc. Nous voyons dès lors émerger très tôt, si l'on y prête une attention particulière, divers objets susceptibles de revêtir des qualités transitionnelles : un foulard de la mère demandé par la crèche, un bout de drap chez les grands-parents, une peluche au domicile familial, etc. Il est probable que les modifications sociales déjà évoquées se répercutant sur la façon d'entrer en lien avec autrui modifient quelque chose de la façon dont l'enfant fait l'expérience pour la première fois des phénomènes transitionnels.

Cette multiplicité des liens, des lieux et donc, potentiellement, des objets nous paraît tout à fait en phase avec la société « liquide » telle que décrite par Bauman⁴⁵⁷. L'enfant se retrouve d'emblée pris dans une logique de « réseau », ce qui a nécessairement quelques conséquences sur la façon dont il s'y prend pour gérer la différenciation d'avec le monde extérieur, les liens à l'autre, les séparations et les retrouvailles, la présence et l'absence.

Souvent, l'objet que nous pointons véritablement comme « doudou » est déjà utilisé par l'enfant dans des formes de jeu qui ne coïncident pas avec la façon dont Winnicott⁴⁵⁸ définit les objets transitionnels.

L'intérêt pour nous de parler d'« objet-lien » est d'une part, de ne pas distordre le concept très précis d'« objet transitionnel » et

⁴⁵⁷ Bauman Z., [2003] 2010, *op. cit.*

⁴⁵⁸ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*

d'autre part, de se dégager plus radicalement d'une période relativement précise du développement de l'individu. En effet, le recours à des objets concrets comme supports de processus transitionnels une fois dégagé du champ spécifique des « premières possessions non-moi » peut, dès lors, se repérer à tous les âges de la vie. C'est ce que nous percevons avec l'usage de « doudous » par des enfants ayant déjà atteint un âge où la différenciation moi/non-moi est effective.

Mais c'est aussi ce qui nous permet d'entendre quelque chose de ce qui est en jeu pour ce couple qui trouve-crée « La Vilaine ». Cela nous éclaire également quant à l'investissement tout particulier des « doudous » des enfants par les adultes – parents et professionnels – qui les entourent. Et bien entendu, l'objet-lien nous mène au plus près des processus issus des premiers phénomènes transitionnels qui trouvent à se déployer autrement qu'en s'étayant sur des objets concrets ; nous le verrons très précisément au moment de notre étude de la construction des liens de couple.

Nous souhaitons, dès lors, continuer à explorer le déploiement progressif de ce processus par l'analyse des entretiens recueillis auprès de parents et de professionnels. Dégagé de cette nécessité épistémologique de nous en tenir spécifiquement à l'objet transitionnel proprement dit, il nous est possible de suivre pas-à-pas l'investissement fort de quelques objets par les enfants et les adultes qui les entourent. En effet, si nous nous intéressons à un processus en jeu qui serait plus basal, alors, d'un objet à l'autre, nous pouvons l'appréhender dans son déploiement ontogénétique.

3.4. L'objet au rythme de la psyché

3.4.1. Le doudou comme « seconde peau »

« Ce que j'observe maintenant ce sont vraiment des petites conversations qu'il a à des moments de jeux. Ca n'est pas au moment de la sieste ou au moment de se mettre au lit. Là, c'est vraiment blotti contre lui : le petit côté douceur ! Mais là, il n'y a pas de conversation ! C'est vraiment le moment "Jeu" [dans lequel il y a des conversations avec le doudou] ». (Un parent).

Ce que nous décrit fort bien cette maman, c'est la présence de deux usages distincts de l'objet « doudou ». Si l'un et l'autre coexistent chez cet enfant de deux ans et demi, nous apprenons que, pour un temps, seul « le petit côté douceur » se manifestait. En effet, tous les parents – mais aussi les puéricultrices que nous avons rencontrées – mettent en évidence cette distinction entre ce qui semble être deux investissements différents de l'objet. Le premier, s'observant dès les premiers mois (entre quatre et neuf mois environ), consiste à coller à l'objet, à en faire comme une « seconde peau ». Cela n'est pas sans évoquer ce qu'Esther Bick propose en termes d'« identification adhésive »⁴⁵⁹.

Lors de plusieurs observations en crèche, il nous est apparu fréquemment des enfants de quelques mois, couchés dans leur berceau, leur doudou (en forme de loque) plaqué sur le corps et le visage. Selon l'hypothèse d'une phase propice à l'identification adhésive, cet objet pourrait participer « sensitivement » à l'unification du corps et de la psyché. Séparé de la mère, l'enfant se vit encore comme une plaie ouverte que l'objet viendrait *panser* à défaut de pouvoir être *pensée*.

Dans un premier temps, l'enfant se trouve dans un état de non séparation d'avec la mère et de non intégration des parties du corps et de la psyché en devenir. « *C'est le 'Ich bin die brust' ('Je suis le sein')* de Freud, mais sans que l'on puisse encore à ce stade y voir l'introjection ultérieure de l'objet. »⁴⁶⁰ Esther Bick défend la thèse selon laquelle, dans un second temps, la peau du bébé et ses premiers objets sont en relation avec l'assemblage le plus primitif des parties de la personnalité qui ne sont pas, jusque là, différenciées des parties du corps. C'est alors la peau qui fait office de limite, de « clôture contenante » pourrait-on dire. Cette identification qui se déploie dans une psyché bidimensionnelle⁴⁶¹ est un préalable aux autres types d'identification à venir. Par introjection d'un objet suffisamment

⁴⁵⁹ Bick, E. [1986], « Considérations ultérieures sur la fonction de la peau dans les relations d'objets précoces », In Harris, M., Bick, E. [1987], *Les écrits de Martha Harris et d'Esther Bick*, Trad. Fr., Larmor-Plage, Editions du Hublot, 1998.

⁴⁶⁰ Jadoulle, V., « Imaginaire et symbolisation », *Revue belge de psychanalyse*, 2003, 42, p. 72.

⁴⁶¹ Meltzer D. [1975], « La dimensionnalité comme paramètre du fonctionnement mental : la relation à l'organisation narcissique », In Meltzer D. et al, *Explorations dans le monde de l'autisme*, Tr. Fr. de Haag G. et al., Paris, Payot, 2002.

contenant, l'enfant s'identifie lui-même à la propriété contenante de l'objet. Mais, lorsque cette fonction contenante est défectueuse – soit parce que l'objet réel est inadéquat, soit suite à des attaques fantasmatiques contre l'objet qui entament l'introjection – l'identification adhésive permet le développement d'une « seconde peau ». Ainsi, la dépendance à l'objet de la phase de non intégration est remplacée par une « pseudo-indépendance »⁴⁶².

Bien entendu, cette « seconde peau » n'est qu'une rustine apposée sur une brèche qui demeure. Nous pouvons poser l'hypothèse que ce type d'identification peut survenir chez l'enfant, non par défectuosité de la fonction contenante introjectée, mais parce que ce processus n'est pas encore pleinement réalisé. En d'autres termes, l'objet « doudou » peut venir coller à l'enfant comme une « seconde peau » assurant l'intégration du *self*⁴⁶³ non encore totalement aboutie.

Il nous semble évident que l'angoisse parentale peut fragiliser cette fonction contenante introjectée rendant d'autant plus importante la présence d'un « doudou ». La maman de Clara (seize mois et demi) l'a bien compris et nous témoigne à la fois de son angoisse et de l'importance de l'objet : « *J'avais acheté deux, trois lapins parce qu'on m'avait dit : le doudou, si tu le perds, faut être sûr d'en avoir toujours !* ». Ou encore cette autre mère qui s'inquiète de perdre à nouveau le doudou de son enfant : « *On était soulagé d'en retrouver un mais maintenant c'est un peu 'Perds pas Benji [nom du doudou] !' [...]. Maintenant, on est un peu focalisé là-dessus* ».

Voilà tout l'intérêt de cet objet pour l'enfant, les parents mais aussi pour le chercheur-clinicien. Comme nous le rappelle Green⁴⁶⁴ :

Le but de Winnicott n'était pas d'étudier le rôle de l'objet externe en soi, mais de voir comment une activité de l'esprit, transmise par l'environnement (en particulier l'humeur de la mère ou, pire, sa pathologie cachée), influence et modèle la psyché de l'enfant.

3.4.2. Le « parler doudou » : complexification du rapport à l'autre

⁴⁶² Bick E., *id.*

⁴⁶³ Winnicott D.W. [1945], *art. cit.*

⁴⁶⁴ Green A., 2005, *op. cit.*, p. 55.

« Son premier doudou s'appelle Benji. Et celui de la crèche, il s'appelle Winnie parce que c'est un ourson. Enfin bon, Winnie, Benji ; de toute façon, il ne prononce ni l'un ni l'autre... » (Maman de Thom, dix-huit mois).

Un peu plus tard, cette mère très intuitive s'étonnera que son enfant ne nomme pas son doudou :

« Parce qu'il dit Papa, Maman, le chat, c'est Gaspard mais il dit clairement Babar ou quelque chose comme ça quand le chat arrive. Je me disais, il va très vite le noter... le citer ; il va dire Benji ou Ji ou quelque chose... Donc c'est comme si... Parce qu'il ne dit pas non plus Thom, quoi ! C'est comme si ce n'était pas quelque chose d'extérieur qu'il faut citer ! »

Assez rapidement, les parents prêtent leurs propres mots à l'enfant ; qu'il s'agisse de nommer le doudou ou de lui prêter l'une ou l'autre propriété actuelle ou permanente. Prêter ses mots à l'enfant est en principe quelque chose qui est mis en place dès avant la naissance. Nous avons tous déjà entendu dire par une future maman : « Là ! Je le sens remuer ! Il ne doit pas être content ! » ou exactement l'inverse, selon les circonstances. Mais, avec l'arrivée et la prise en compte du « doudou », cette mise en mots par la mère des signes corporels de l'enfant⁴⁶⁵ est médiatisée par cet objet-tiers. Ici, nous pouvons radicalement y entendre cet espace potentiel qui s'est ouvert entre la mère et l'enfant. La parole de la mère ne suffit plus à définir le ressenti de l'enfant ; le recours à ce tiers inanimé mais « vivant » laisse toute la place à l'expressivité de l'enfant.

Mais aussi, dans les premiers temps, il permet à la mère elle-même de se séparer de l'enfant en le mettant imaginativement en rapport avec le doudou :

« On a plutôt pris le pli de mettre des doudous où elle va souvent puisqu'elle est chez mes parents et à la crèche et donc de mettre un objet qui est "quand je vais dormir là, j'ai cet objet-là". » (Maman de Blanche, sept mois et demi).

⁴⁶⁵ Dor, J. [1985], *Introduction à la lecture de Lacan (L'inconscient structuré comme un langage. La structure du sujet)*, Paris, Denoël, 2002.

Faisons toutefois attention à ne pas rendre cet objet indispensable ! De nombreux enfants n'ont pas de « doudou » et se développent parfaitement bien. Il serait intéressant d'étudier par quel biais ces familles-là introduisent du tiers « pré-symbolique »⁴⁶⁶ autrement que par le recours à cet objet particulier.

Il est évident qu'ici intervient la culture et il est très probable que les différentes façons culturellement déterminées de gérer le rapport au monde, les séparations, les liens aux autres de la communauté, etc. rendent plus ou moins efficaces et utiles de tels objets investis pour leur fonction liante. Quelques études empiriques s'intéressent à cette question. Mais c'est le cas aussi de quelques cliniciens comme J.-F. Rabain qui réfléchit à ces différences interculturelles en matière de doudou à partir d'une remarque de l'une de ses collègues : « Le doudou, l'objet transitionnel, vous savez, ça n'existe pas en Afrique ! »⁴⁶⁷ L'auteur vise essentiellement à nous mettre en garde contre toute réification de l'objet transitionnel ; mise en garde que nous avons déjà nous-même reprise à notre compte. Toujours est-il que plusieurs auxiliaires de puériculture nous ont affirmé que les enfants issus d'une famille d'origine africaine n'avaient très généralement pas de « doudou » à la crèche. L'absence d'un objet spécifique ne signifie en rien que l'enfant ne fait pas l'expérience de phénomènes transitionnels et de leur déploiement.

Rappelons-nous, par exemple, que pour Dolto « le mot est un objet transitionnel »⁴⁶⁸. Elle évoque l'usage des comptines mais aussi ces quelques mots répétés sans cesse par l'enfant durant la première phase d'acquisition du langage ; ceux-ci, selon l'auteur, seraient utilisés comme « fétiches » invoqués pour trouver l'apaisement en situation de tension⁴⁶⁹. Pour notre part, s'il nous semble évident que certaines « formules magiques » sont investies par l'enfant comme fétiches, il nous semble que réduire l'« objet transitionnel » à l'« objet-fétiche » distord quelque peu le concept winnicottien. « Dans une société qui érige [...] le règne des objets, le “doudou” va pointer les limites de cette perspective, l'objet transitionnel résiste à la fétichisation. »⁴⁷⁰ Par contre, les comptines nous paraissent bien

⁴⁶⁶ Chouvier B. et al., 2002, *op. cit.*

⁴⁶⁷ Rabain J.-F., « Le doudou, ça n'existe pas », *Spirale*, 2007/3, 43, p. 19.

⁴⁶⁸ Dolto F., *Dialogues québécois*, Paris, Seuil, 1987, p. 196.

⁴⁶⁹ *Id.*

⁴⁷⁰ Mellier D., 2011, *art. cit.*, p. 8.

davantage pouvoir relever des processus transitionnels. L'attachement électif de l'enfant à une « histoire » choisie parmi tant d'autres et qui s'inscrit nécessairement dans du lien à l'autre, le plus souvent la mère, ressemble fort à l'investissement privilégié d'une peluche que nous qualifierons, alors, de « doudou ». D'ailleurs, l'importance de la tradition orale et des chants dans nombre de sociétés africaines est sans doute une explication supplémentaire de l'absence récurrente de « doudou » chez les enfants issus de ces cultures. Dolto nous rappelle donc qu'il s'agit bien de repérer un processus qui ne se laisse pas réduire à un objet concret même si parfois – et pour nous, cela a tout de même une certaine importance – l'étayage des processus transitionnels sur un objet concret de la réalité extérieure semble décisif quant au développement affectif de l'enfant.

Mais revenons à cette mère qui s'étonne que son enfant ne prononce pas le nom du « doudou ». Celle-ci constate cependant une évolution dans le rapport que Thom entretient avec ce dernier :

« Ce que je constate maintenant, c'est que, quand il ne sait pas accéder à certains endroits, il jette Benji là où il voudrait aller. Par exemple, il est en haut de l'escalier, il sait qu'il ne sait pas descendre, il jette Benji et ce n'est pas pour s'en débarrasser ! C'est parce qu'il me dit "c'est là que je veux aller" et qu'il n'a pas encore les mots pour me le dire ! ».

L'enfant peut maintenant, lui aussi, faire parler le « doudou »... à condition qu'un autre soit là pour l'entendre et en proposer une signification à la fois créative mais aussi rencontrant suffisamment les attentes de l'enfant. En d'autres termes, il est un fait indéniable que, si l'investissement du « doudou » par l'enfant – et les adultes tout autour – change, se complexifie notamment par l'acquisition du langage par l'enfant, ce qui en fonde l'essence même reste pleinement agissant ; il s'agit d'établir un pontage largement imaginaire entre deux mondes ou deux réalités.

Bien entendu, l'usage du « doudou » devient petit à petit davantage symbolique et support de métaphores ; lancer son doudou pour dire « c'est là que je veux aller », c'est déjà du langage. Mais il n'empêche que ce « doudou » vient juste là, au creux de l'*aire*

intermédiaire, au point même de « jonction/non jonction » de la mère et de l'enfant.

Est-ce vraiment cela que lui signifie l'enfant ? N'est-il pas en train de lui dire : « Je n'ai pas du tout envie de descendre l'escalier ; contente-toi de mon doudou ! » ? Rien ne peut nous l'indiquer avec assurance mais, au fond, l'important n'est pas dans l'exactitude de l'interprétation de la mère. L'essentiel est qu'il y ait interprétation du geste spontané [*spontaneous gesture*] de l'enfant vers la mère. A partir de ce double mouvement réciproque, se construit un lien pétri d'imaginaire, de croyances mais qui se fonde sur des éléments de l'environnement entendu comme réalité extérieure. Nous pourrions dire que le lien établi entre la mère et l'enfant par l'intermédiaire de l'objet concret – le « doudou » – et de l'interprétation par la mère du geste de l'enfant est *illusoire*. Mais encore nous faudra-t-il en établir les conséquences et mieux définir ce qu'est, en fin de comptes, une « illusion ».

3.5. Conclusion : des « doudous postmodernes »

Sujet inépuisable et tentaculaire que celui des premiers objets d'attachement, situé aux confins des questions originaires qui nous fondent en tant qu'individu, en liens perpétuels avec son environnement. Travail interminable que de saisir l'aire intermédiaire qui, par définition, est insaisissable, aire active en permanence, processus sans fin que cette articulation de la réalité interne et de la réalité externe.

Nous en avons abordé les lignes d'horizon au plus près des enfants et des adultes sollicités par cet objet étrange qui fait parler, réfléchir, se souvenir, et qui continue à nous échapper et par là même nous met en mouvement, en quête de liens.

Ce premier temps de la recherche fut l'occasion de mieux cerner l'objet lui-même. Qu'en est-il de cet objet qui suscite tant d'émois et d'attention chez des enfants, certes, mais aussi chez les parents, et même les auxiliaires de puériculture ?

Plus encore, une entreprise qui conçoit et commercialise ce type d'objets est amenée à interroger ce qui se joue à *travers* l'objet et donc, à explorer des aspects autres que strictement commerciaux. Et

c'est bien en cela que se fait entendre la caractéristique première de ces « doudous » : ils transcendent leur matérialité et sollicitent un « *au-delà* de l'objet ». C'est en ce sens que nous en sommes venus à proposer le terme « *objet-lien* » insistant par là sur la fonction première du « doudou ». Déplacé l'intérêt porté à ces objets sur leur fonction nous laissa apparaître que de tels objets sont repérables à tous les âges de la vie. D'ailleurs, le doudou lui-même est bien fortement investi par les adultes qui entourent l'enfant ; c'est même la condition nécessaire à ce qu'il puisse remplir cette fonction liante. Point d'arrimage de différents liens affectifs, représentation *pré-symbolique* du lien ; l'objet-lien est profondément ancré dans l'aire intermédiaire d'expérience et, plus encore, la concrétise. Cette matérialisation de l'aire intermédiaire permet sans doute aux enfants et aux adultes d'en jouer sans s'y perdre. L'objet est le garant du maintien de cette aire et donc de la séparation entre les réalités intérieure et extérieure qui sans cesse se chevauchent, s'articulent et tendent même, parfois, à se confondre⁴⁷¹.

Mais comment en sommes-nous arrivé à passer du constat d'une prolifération de « doudous » et autres « objets-lien » dans notre société à l'affirmation de notre collègue selon laquelle « un doudou, ça n'existe pas »⁴⁷² ? Cette affirmation est pour nous une façon d'insister encore sur la *fonction* plus que sur l'objet dans sa matérialité. En conséquence, si ces objets n'existent qu'en tant que représentation de la permanence de liens affectifs qui se voient rassurée par la consistance de l'objet, alors l'augmentation de l'usage de ces objets et l'importance qu'ils prennent dans notre société nous disent peut-être ce qui s'avère particulièrement problématique aujourd'hui. L'individualisation postmoderne⁴⁷³ produirait-elle l'angoisse de se retrouver en-dehors des liens affectifs et sociaux chez nombre de sujets ? Il ne s'agit pas ici de penser l'évolution de notre société en termes de dégradation ou de « pathologisation » mais plutôt d'envisager les transformations qu'elle suscite pour les individus. Une plus grande compréhension de ces phénomènes devrait nous permettre, au-delà des intérêts strictement scientifiques qu'elle représente, de mieux penser l'écoute et la prise en charge des individus présentant peut-être des souffrances qui s'expriment de

⁴⁷¹ Janssen C., 2008, *art. cit.*

⁴⁷² Brackelaire J.-L., Frankard A.-C., Janssen C., Tortolano S., 2011, *op. cit.*

⁴⁷³ Ehrenberg A., 1998, *op. cit.*

façon inédite. Les « doudous » comme objet d'étude n'ont rien d'anecdotique ! Bien au contraire, ils témoignent de la façon dont les individus ont aujourd'hui à se débrouiller avec le monde : monde qui les entoure tout autant qu'ils le portent en eux-mêmes.

Quand la mère de Thom interprète le geste de son enfant – il lance son « doudou » dans l'escalier – comme une façon que ce dernier a de lui signifier, à défaut de mots pour le dire, où il désire aller, qui parle ? L'enfant ? La mère ? Le doudou ? Peu importe, cela n'a même pas à être questionné. Il y a du langage et de l'*illusion* : il y a du lien.

Comme nous l'avons vu avec l'anecdote de cette puéricultrice qui se retrouve « contrainte » de revenir sur le lieu de son travail pour permettre à un enfant de récupérer son « doudou » par l'intermédiaire de l'un de ses parents, cette question, une fois posée, annulerait la fonction même de l'objet et entamerait le processus à l'œuvre. Ce processus nous paraît, au terme de ce premier temps de recherche, être un *processus d'illusion*. Cela étant dit, encore nous faut-il le définir précisément et spécifiquement dans le champ qui est le nôtre. Cette exploration conceptuelle nous conduira à en mesurer la portée et à affiner plus encore notre compréhension de ce qui se trame au cœur même de ces illusions qui nous lient – autant qu'elles nous en séparent – à notre environnement et donc, les uns aux autres.

4. Le lien comme « illusion »

L'illusion est un sujet très vaste qui mérite d'être étudié ; on verra qu'il offre la clef de l'intérêt des enfants pour les bulles, les nuages, les arcs-en-ciel et tous les problèmes mystérieux, et aussi leur intérêt pour la peluche qui est très difficile à expliquer en fonction de l'instinct direct. C'est ici aussi que se rattache l'intérêt à l'égard du souffle, et l'impossibilité de décider s'il vient primitivement de l'intérieur ou de l'extérieur, et sur lequel se fonde la conception de l'esprit, de l'âme, du souffle vital, de l'*anima*⁴⁷⁴.

4.1. Sigmund Freud : *L'avenir d'une illusion*

4.1.1. « Hériter-produire »

C'est dans un texte publié tardivement, *L'avenir d'une illusion*, que Freud⁴⁷⁵ tente de définir ce qu'il en est pour lui de l'*illusion*. Cet ouvrage n'est publié en Angleterre qu'en 1948⁴⁷⁶ au sortir de la seconde guerre mondiale qui avait contraint Freud à quitter l'Allemagne de l'IIIème Reich. Ce texte propose une lecture psychanalytique du développement des idées religieuses et des rapports qu'entretiennent les individus avec leur culture environnante. En ce sens, le propos de Freud nous intéresse directement puisqu'il s'agit d'appréhender une modalité possible de lien entre les réalités interne et externe à l'individu. Rappelons encore que pour Winnicott⁴⁷⁷, la religion fait partie des phénomènes issus du déploiement de l'aire intermédiaire et de la complexification des phénomènes transitionnels. Il est par ailleurs à noter que c'est à peine trois ans après la parution de ce texte dans sa version anglaise que Winnicott⁴⁷⁸ proposera la première mouture de son texte à propos des objets et des phénomènes transitionnels⁴⁷⁹ : texte dans lequel il

⁴⁷⁴ Winnicott D.W. [1945], *art. cit.*, p. 68.

⁴⁷⁵ Freud S. [1927], *op. cit.* Cette traduction a été revue par l'auteur lui-même.

⁴⁷⁶ Freud S., *Die zukunft einer illusion*, London : Imago Publishing Co., 1948.

⁴⁷⁷ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*

⁴⁷⁸ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*

⁴⁷⁹ Il s'agira d'abord d'un exposé présenté à la Société britannique de Psychanalyse, le 30 mai 1951, *Int. J. Psycho-Anal.*, XXXIV, 1953.

élaborera sa propre définition de l'illusion, « celle qui existe chez le petit enfant et qui, chez l'adulte, est inhérente à l'art et à la religion. »⁴⁸⁰

En réalité, comme nous le rappelle Lehmann⁴⁸¹, l'idée d'illusion apparaît sous la plume de Freud dès 1901 dans son texte *Psychopathologie de la vie quotidienne*⁴⁸². Il emploie ce concept dans la partie de son ouvrage à propos des erreurs de lecture et d'écriture. Freud rapporte un exemple d'erreur de lecture qui lui arrive fréquemment ; il lit le mot « antiquités » sur toutes les enseignes de commerces. « Cette illusion trahit la passion aventurière du collectionneur »⁴⁸³, écrit-il. Quelques paragraphes plus loin, il raconte que Lichtenberg, auteur des *Idées spirituelles et satiriques*, révèle qu'à force de lire Homère, il ne cesse de voir écrit « Agamemnon » à chaque fois qu'il tombe sur le mot « *angenommen* » (accepté). Freud nous explique alors que « c'est le désir du lecteur qui déforme le texte, dans lequel il introduit ce qui l'intéresse et le préoccupe. »⁴⁸⁴ Mais ce qui retient plus particulièrement notre attention est ce qu'il écrit ensuite :

Pour que l'erreur de lecture se produise, il suffit alors qu'il existe entre le mot du texte et le mot qui lui est substitué, une ressemblance que le lecteur puisse transformer dans le sens qu'il désire. La lecture rapide (...) facilite sans doute la possibilité d'une pareille illusion, mais n'en constitue pas une condition nécessaire⁴⁸⁵.

Ces quelques mots à propos d'une erreur de lecture nous paraissent fondamentaux dans la mesure où ils nous révèlent déjà que lorsque Freud évoque l'idée d'illusion, il le fait en montrant en quoi elle est le fruit de la rencontre entre un *désir* et une *réalité*. Plus encore, ce désir et cette réalité, pour que l'illusion se produise, ne

⁴⁸⁰ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*, p. 171.

⁴⁸¹ Lehmann J.-P., *Comprendre Winnicott*, Paris, Armand Colin, 2009.

⁴⁸² Freud S. [1923], *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, trad. fr. par S. Yankélévitch, 1967.

⁴⁸³ Freud S., *id.*, p. 138.

⁴⁸⁴ Freud S., *id.*, p. 141.

⁴⁸⁵ Freud S., *ibid.*

peuvent pas être sans rapport. Ce serait même leur « ressemblance » qui serait déterminante bien plus que les conditions de lecture aussi difficiles soient-elles. Par conséquent, même si nous soutenons l'idée selon laquelle « il ne s'agit pas de combattre l'illusion au nom d'une véracité à rétablir, mais de l'appréhender selon son rapport au désir et à la vérité du sujet »⁴⁸⁶ ; nous y ajoutons avec force son rapport à la réalité en tant qu'extérieure au sujet.

Cette prise en compte aussi claire de la réalité extérieure dans l'étude de liens entre le sujet et son environnement n'est pas si fréquente dans l'œuvre de Freud. D'autant que dans ce court passage cité, il situe très exactement le processus d'illusion à l'intersection de la réalité intérieure du sujet (son désir) et la réalité extérieure (le mot réellement écrit) en insistant sur une concordance relative – et relative seulement – entre ces deux réalités. L'illusion peut alors être définie comme une « mise en coïncidence d'une hallucination interne et d'une perception ajustée. »⁴⁸⁷

Lorsqu'il s'agira d'envisager ce qu'il advient de l'illusion au sein du couple, nous reviendrons largement sur ce point. Tout ceci nous rapproche grandement de la façon dont Winnicott parlait des objets transitionnels et, donc, de l'illusion : “[...] *an object that is ready to hand overlaps with an hallucination.*”⁴⁸⁸

Mais pour l'heure, revenons-en quelques instants au texte *L'avenir d'une illusion*⁴⁸⁹. Pour l'auteur, les idées religieuses sont une émanation de toute civilisation qui tend à fournir une tentative d'explication de cette part de la nature qui lui résiste. Citons en particulier l'Origine de toute chose et la Mort. C'est en fin de compte notre finitude et notre inexorable soumission au Temps qui passe qui apparaissent à Freud, lui-même vieillissant, comme ce qui demeure à la fois extrêmement contraignant et énigmatique pour l'Homme. Ce sont alors les idées religieuses, « partie la plus importante de l'inventaire psychique d'une civilisation »⁴⁹⁰, qui permettraient aux hommes de se débrouiller avec cette indomptable Nature.

⁴⁸⁶ Laufer L., « De l'image revenante au x illusions bénies », *Champ psychosomatique*, 2007, 46, p. 76.

⁴⁸⁷ Roussillon R., *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*, Paris, Masson, 2007a, p. 85.

⁴⁸⁸ Winnicott D.W. [1959], *art. cit.*, p. 53.

⁴⁸⁹ Freud S., *id.*

⁴⁹⁰ Freud S. [1921], *op. cit.*, p. 20.

Ces idées religieuses dont les individus héritent, Freud les nomme « illusions »⁴⁹¹. En réalité, il nommait déjà de la sorte ces croyances qui tendent à nous soulager de l'idée du Temps et de la Mort en 1920 dans l'article « Au-delà du principe de plaisir »⁴⁹². Freud y réfute l'idée d'un hasard circonstanciel conduisant à la mort des individus. Il préfère, dans un premier temps du moins, concevoir toute mort comme générée par des causes internes : « Mais il se peut que cette croyance à la nécessité interne de la mort ne soit encore qu'une des illusions que nous nous sommes forgées "pour supporter le fardeau de l'existence". »⁴⁹³

Avant d'aller plus loin dans l'exploration de *L'avenir d'une illusion*, notons encore que, pour Freud, l'illusion est à la fois une production d'individus amenés à vivre en collectivité et quelque chose dont les individus héritent. Cette énonciation paradoxale n'est pas sans rappeler ce que Winnicott rassemble sous le néologisme « trouver-crée ». Il s'agit de créer ce qui est déjà là, mis à disposition par d'autres. Dans la théorie freudienne, cet énoncé en apparence paradoxal est courant lorsqu'il s'agit d'évoquer la question de la transmission psychique⁴⁹⁴. « Ce que tu as hérité de tes Pères, afin de le posséder, gagne-le », emprunte Freud au *Faust* de Goethe. Autrement dit, pour passer d'une logique d'héritage à une logique de transmission, cet héritage psychique doit être l'objet d'une réappropriation subjective.

Bien entendu, et c'est là une différence de grande importance entre les propositions théoriques de Freud et celles de Winnicott, le premier s'intéresse essentiellement – si l'on force un peu le trait – à la face intrapsychique des phénomènes culturels et religieux, comme nous l'avons déjà explicité. C'est peut-être même par la prise en compte quasi-exclusive de la dimension intrapsychique que Freud résout le paradoxe « hériter-produire ». Winnicott, quant à lui, maintient la tension paradoxale entre le « trouver » et le « créer » afin

⁴⁹¹ Freud S., *ibid.*

⁴⁹² Freud S. [1920], « Au-delà du principe de plaisir », In *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, trad. fr., 1981.

⁴⁹³ Freud S., *id.*, p. 90.

⁴⁹⁴ Kaës R. [1993], « Introduction : le sujet de l'héritage », In Kaës R., Faimberg H., Enriquez M., Baranes J.-J. (dir.), *Transmission de la vie psychique entre les générations*, Paris, Dunod, 2003, p. 1-58.

d'en révéler le processus infini qui se met en branle tout au long de l'existence par l'impossibilité intrinsèque de résoudre ce paradoxe.

Mais comme nous allons le voir, Freud tente d'en dire davantage, dans le texte qui nous occupe, sur ce qui est produit et hérité sous forme d'illusions.

4.1.2. La philosophie du « Comme si »

Ces illusions, ou idées religieuses, Freud va également les identifier comme *croyances*. S'interrogeant sur ce qui permet aux individus de « prouver » ce en quoi ils croient, Freud identifie trois réponses « qui s'accordent remarquablement mal entre elles »⁴⁹⁵, écrit-il. La première consiste à dire que nos ancêtres y croyaient déjà. Cet argument est évidemment faible puisque ces mêmes ancêtres croyaient en un tas d'autres phénomènes qui aujourd'hui nous semblent aberrants. Cependant, ce qui retient notre attention, grâce notamment aux apports de Winnicott, c'est qu'il s'agit tout de même que ces croyances, ou illusions, soient partagées et s'inscrivent dans un ordre générationnel.

La deuxième réponse tient en ceci que les allégations de nos ancêtres s'appuient sur des preuves de leur temps. Là encore, une argumentation sommaire suffit à ébranler cette réponse et Freud ne s'en prive pas. En quelques mots, disons que les évolutions technologiques, philosophiques et scientifiques falsifient inexorablement les preuves d'hier par des découvertes nouvelles dont l'interprétation sera elle-même falsifiée ultérieurement.

C'est finalement la troisième réponse qui retient le plus notre attention et qui sera développée par Freud dans une partie ultérieure de son texte : « il est en tout cas défendu de poser la question de leur authenticité. »⁴⁹⁶ L'auteur y voit avant tout une preuve du caractère douteux de ces croyances. Plus encore, en tentant de percer le mystère du maintien de telles croyances, Freud en arrive à donner un argument philosophique : *la philosophie du « Comme si »*⁴⁹⁷. Il s'agit de ne pas méconnaître le caractère absurde de certaines théories ou idées, de les reconnaître comme « fictions » mais, pour des raisons pratiques, de faire « comme si » nous y croyions⁴⁹⁸. Mais Freud réfute cette

⁴⁹⁵ Freud S. [1921], *op. cit.*, p.37.

⁴⁹⁶ Freud S., *ibid.*

⁴⁹⁷ « *Als ob* » en allemand. Freud S., *id.*, p. 40.

⁴⁹⁸ Dans une note de bas de page, Freud renvoie le lecteur à la lecture du philosophe Vaihinger H. (1922), *Die philosophie des Als ob*.

explication arguant qu'on ne peut raisonnablement s'attendre à ce que les individus se comportent de la sorte face à des idées qu'ils jugeraient eux-mêmes absurdes. C'est ce qui va conduire l'auteur, nous le reprendrons plus avant, à nous donner une définition psychologique de l'illusion par laquelle il tente d'expliquer la force interne de ces croyances et les circonstances auxquelles « elles doivent cette efficacité indépendante de la raison. »⁴⁹⁹

La façon dont Winnicott⁵⁰⁰ aborde la question de l'illusion semble ne pas complètement s'inscrire en faux par rapport à la théorie du « Comme si ». Là où Freud dénonce le fait qu'il n'est pas autorisé de questionner l'authenticité de la croyance (entendue par l'auteur comme « illusion »), Winnicott préfère soutenir l'idée qu'il n'y a pas à remettre en cause la croyance. S'intéressant à l'essence même de l'illusion qu'il décrypte à partir des premières expériences du bébé en fusion puis en lien avec sa mère, l'auteur n'évoque pas autre chose qu'une forme de croyance. Bien entendu, les idées religieuses et les objets transitionnels ne sont pas tout à fait du même ordre mais, suivant Freud et Winnicott, force est de constater que quelque chose semble se jouer dans les premiers moments de la vie et se maintenir, tout en se complexifiant, tout au long de l'existence. Les ritualisations de l'enfant avec son doudou telles que nous les évoquerons plus tard n'ont-elles rien en commun avec les idées religieuses de l'adulte ? Ne s'agit-il pas, en fin de compte, de croire en une continuité de l'existence par-delà la séparation (pour l'enfant) ou par-delà la mort (pour l'adulte) ? C'est en tous cas ici que commence à se déployer notre thèse centrale qui situe l'illusion au cœur de toute expérience humaine de liaison entre son monde intérieur et la réalité extérieure.

Pour en revenir à ce qui distingue Winnicott et Freud sur cette question de l'authenticité de la croyance, voici ce que Winnicott⁵⁰¹ écrit à propos de l'objet transitionnel :

On peut dire à propos de l'objet transitionnel, qu'il y a là un accord entre nous et le bébé comme quoi nous ne poserons jamais la question : 'Cette chose, l'as-tu

⁴⁹⁹ Freud S., *id.*, p. 41.

⁵⁰⁰ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*

⁵⁰¹ Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*, p.46.

conçue ou t'a-t-elle été présentée du dehors ?'
L'important est qu'aucune prise de décision n'est
attendue sur ce point. La question elle-même n'a pas à
être formulée.

Nous voilà donc proches de la philosophie du « Comme si » réfutée par Freud. Le parent sait que le doudou de l'enfant n'est pas une personne, qu'il n'est pas non plus totalement créé par l'enfant, mais la question n'a pas à être posée. S'agissant de l'enfant lui-même, nombre de témoignages et d'entretiens de recherche attesteront que, pour lui également, il n'est pas question d'y croire totalement, du moins à partir d'un certain âge qui semble coïncider avec l'apparition du langage. A titre d'exemple, reprenons une anecdote qui nous a été racontée par une jeune maman lors de nos entretiens à propos des « doudous ». Celle-ci avait acheté un « jumeau » du « doudou » de son fils afin de pouvoir laver le « vrai doudou » sans que l'enfant ne s'aperçoive de rien. Un jour, elle retrouve son fils serrant le « jumeau » dans ses bras devant le hublot de la machine à laver à l'intérieur de laquelle tournait ostensiblement le « vrai doudou ». La mère de l'enfant en était très inquiète se demandant ce qu'elle allait bien pouvoir inventer. L'enfant lui tendit alors la peluche qu'il avait dans les mains en disant : « doudou-machine ». Depuis lors, il est établi que l'enfant a deux « doudous » : son « doudou » et « doudou-machine ». La croyance est autre chose qu'une affaire de savoir ; se jouer de la réalité, ça n'est pas la dénier.

Cependant, cette apparente contradiction entre Freud et Winnicott quant au statut accordé par les individus à ces illusions – posture du « comme si » ou non – doit être nuancée. En effet, pour Winnicott, il n'est pas question non plus d'envisager l'illusion comme un simulacre auquel tous se soumettraient pour quelque raison que ce soit. Il n'est d'ailleurs pas question de *raison* dans tout ceci. Une fois encore, l'auteur anglo-saxon semble nous proposer une lecture paradoxale des choses selon laquelle l'individu croit *et* ne croit pas. Il se laisse croire ou, mieux encore, *il se plaît à croire*. Cette formulation nous semble mieux rendre compte de ce que propose Winnicott en ceci que nous y retrouvons un lien filial avec les théories freudiennes : *le principe de plaisir* en tant qu'il entre en tension avec *le principe de réalité*. Mais si, pour Freud, le principe de plaisir bute sur le principe de réalité, il semble que selon la pensée de Winnicott, les deux principes s'articulent dialectiquement. Nous pouvons peut-être aller

jusqu'à proposer l'idée que *l'illusion est la manifestation même de cette articulation paradoxale – d'une certaine façon, résolue partiellement – des deux principes opposés.*

Mais avant de déployer davantage notre hypothèse, reprenons le cours du texte de Freud⁵⁰².

4.1.3. Entre idée délirante et idéal scientifique

L'auteur en arrive à nous préciser ce que n'est pas l'illusion : « une illusion n'est pas la même chose qu'une erreur, une illusion n'est pas non plus nécessairement une erreur »⁵⁰³. Sur ce point, Winnicott s'accorde assez bien avec la pensée de Freud. Cependant, comme nous le rappelle Green⁵⁰⁴, il faut tout de même attendre Winnicott pour que la notion d'illusion ne soit plus connotée péjorativement.

L'apport de Freud à une conceptualisation psychanalytique de l'illusion consiste à situer au cœur du phénomène, le *désir*.

Ce qui caractérise l'illusion, c'est d'être dérivée des désirs humains ; elle se rapproche par là de l'idée délirante en psychiatrie, mais se sépare aussi de celle-ci, même si l'on ne tient pas compte de la structure compliquée de l'idée délirante⁵⁰⁵.

Il poursuit : « L'idée délirante est essentiellement [...] en contradiction avec la réalité ; l'illusion n'est pas nécessairement fausse, c'est-à-dire irréalisable ou en contradiction avec la réalité. »⁵⁰⁶ Ce point est repris par Winnicott⁵⁰⁷ lorsqu'il distingue l'hallucination [*delusion*⁵⁰⁸] de l'illusion [*illusion*]. L'hallucination pour Winnicott et l'idée délirante chez Freud seraient des transformations radicales de la réalité produites par le psychisme et donc, par conséquent, transgressives par rapport à cette même réalité. L'illusion, elle, ne serait pas totalement irréelle. Pour Winnicott, les choses sont claires ;

⁵⁰² Freud S., *id.*

⁵⁰³ Freud S., *id.*, p. 44.

⁵⁰⁴ Green A., 2005, *op. cit.*

⁵⁰⁵ Freud S., *ibid.*

⁵⁰⁶ Freud S., *ibid.*

⁵⁰⁷ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*

⁵⁰⁸ Délire au sens d'hallucinoïde, même s'il ne s'agit pas nécessairement d'une hallucination visuelle.

l'illusion contient en elle-même des éléments de réalité qui se retrouvent paradoxalement créés par l'individu. Mais ce qui est intéressant, c'est de constater que, déjà chez Freud, nous retrouvons ce caractère *intermédiaire* de l'illusion.

L'auteur semble se perdre quelque peu dans les méandres des aspects paradoxaux de l'illusion. Passant d'un exemple à un autre, il en vient à relativiser la perception d'un phénomène comme illusion ou hallucination, cette perception dépendant de « l'attitude personnelle de celui qui est amené à juger de cette croyance »⁵⁰⁹. Freud préfère ne plus du tout se préoccuper de la dimension de réalité en ce qui concerne l'illusion, préférant se concentrer sur la notion de désir : « nous appelons illusion une croyance quand, dans la motivation de celle-ci la réalisation d'un désir est prévalente, et nous ne tenons pas compte, ce faisant, des rapports de cette croyance à la réalité, tout comme l'illusion elle-même renonce à être confirmée par le réel. »⁵¹⁰ Cette définition est étonnante tant Freud semble nous la servir en trébuchant. Si l'on se débarrasse du principe de réalité pour définir l'illusion, alors tout de même, il est difficile de la distinguer de l'idée délirante ou de l'hallucination. Freud lui-même, nous l'avons vu tout à l'heure, commence par définir l'illusion dans ses rapports étroits avec quelque chose de la réalité extérieure qui possède quelque ressemblance avec l'objet du désir de l'individu⁵¹¹. Or, dans ce texte ultérieur, en ne s'en référant qu'au désir, Freud évacue cette nécessaire accointance avec la réalité de l'environnement et réduit la question de l'illusion aux questions de l'objet interne et de l'espace intrapsychique. Cette perspective sera poursuivie, notamment, par Klein. Winnicott, quant à lui, semble s'appuyer sur la première définition de l'illusion proposée par Freud.

Pourtant, même dans *L'avenir d'une illusion*, Freud n'est pas loin de ce que Winnicott proposera trois ans plus tard dans son texte sur les objets et les phénomènes transitionnels. Il s'agit de considérer comme illusion une hallucination – ou une idée délirante – qui a comme particularité d'être partageable avec au moins un autre. Nous pourrions comprendre les rapports entre illusion et réalité, à partir de Freud et Winnicott, de la façon suivante ; si au moins deux individus s'accordent en partie quant à l'une de leurs croyances – entendues comme des tentatives de se représenter quelque chose qui leur

⁵⁰⁹ Freud S., *ibid.*

⁵¹⁰ Freud S., *id.*, p. 45.

⁵¹¹ Freud S. [1923], *op. cit.*

échappe – alors, c'est qu'il ne peut s'agir d'une totale transformation subjective de la réalité. Quelque chose de la réalité semble résister à l'interprétation et aux projections subjectives, et ce « quelque chose » fait partie de l'illusion même. Prenons garde de ne pas, dès lors, prendre l'illusion pour une réalité ! Mais ce qui tient l'illusion à l'écart de l'idée délirante ou de l'hallucination, c'est bien que le partage possible avec au moins un autre de cette croyance atteste d'une certaine réalité. En quelque sorte, l'autre avec qui la croyance est partagée est déjà un élément de la réalité extérieure du sujet que celui-ci prend en considération dans l'élaboration de sa croyance.

« Cependant le travail scientifique est le seul chemin qui puisse nous mener à la connaissance de la réalité extérieure »⁵¹², écrit Freud. Face au vertige qu'un tel paradoxe peut générer, l'inventeur de la psychanalyse semble se raccrocher à sa propre croyance : la Science.

Mais ce serait méconnaître le caractère systématique de la pensée freudienne que de penser que l'auteur s'en tiendrait à cette assertion. Fort de sa découverte – la place de l'illusion dans le rapport que les hommes entretiennent avec le monde qui les entoure – Freud mène plus loin son exploration et se demande s'il n'y a pas bien d'autres phénomènes culturels qui seraient de cet ordre : les principes qui règlent les institutions politiques, le rapport entre les sexes, etc.

Notre suspicion une fois mise en éveil, nous n'hésiterons même pas à nous le demander : notre conviction de pouvoir découvrir quelque chose de la réalité extérieure en nous servant de l'observation et de la réflexion et des méthodes scientifiques a-t-elle quelque fondement⁵¹³ ?

C'est bien le doute systématisé qui fonde l'entreprise rationalisante de Freud : "*The palace of reason, we might say, is built upon the sands of doubt.*"⁵¹⁴ Cette ultime remise en question de l'auteur nous semble déterminante. En effet, en quelques lignes, Freud pose les jalons de ce que nous retrouverons plus tard chez Winnicott⁵¹⁵. Tout sentiment de liaison entre l'individu et la réalité qui

⁵¹² Freud S., *id.*, p. 45

⁵¹³ Freud S., *id.*, p. 49.

⁵¹⁴ Turner J.F., "A brief History of Illusion: Milner, Winnicott and Rycroft", *International Journal of Psychoanalysis*, 2002, 83, p. 1065.

⁵¹⁵ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*

lui est extérieure serait de nature illusoire, en ce compris la Science et dans un sens tel que défini par l'auteur.

Bien entendu, nous nous soutiendrons dans la partie de notre recherche consacrée au lien de couple de cette remarque de Freud qui perçoit ce même phénomène illusoire dans les rapports entre les sexes qui seraient «troublés par une illusion érotique ou par une série d'illusions érotiques.»⁵¹⁶ Nous y reviendrons plus tard. Toujours est-il que Freud, en un paragraphe, va jusqu'à émettre l'hypothèse que l'exploration de l'ensemble de ces champs au moyen du concept d'illusion permettrait sans doute d'édifier une « *Weltanschauung* » [all., *conception de l'univers, ou vision du monde*]. Le pari paraît ambitieux mais l'hypothèse est forte et Winnicott semble bien partir de cela dans ses propres recherches. Freud, à ce moment de sa vie, préfère se concentrer sur une seule de ces illusions : l'illusion religieuse.

4.2. Conception winnicottienne de l'illusion

4.2.1. Emergence d'un concept : Winnicott, Milner et Rycroft

C'est un fait, mais un fait paradoxal, que les psychanalystes tentent désormais [...] d'utiliser l'illusion comme une catégorie psychique et de s'y référer dans un sens spécifique. Le terme aurait aujourd'hui sa place dans un vocabulaire de la psychanalyse... L'impulsion est ici incontestablement venue de Winnicott⁵¹⁷.

Cette citation déjà ancienne de J.-B. Pontalis n'a malheureusement pas été suivie d'effet ; aujourd'hui, le terme « illusion » n'apparaît toujours pas dans le *Vocabulaire de psychanalyse* que cet auteur a coordonné en collaboration avec J. Laplanche. « Depuis Winnicott, 'illusion' n'est plus un terme péjoratif (une erreur qui ne devrait pas exister) ; c'est devenu un concept utile à l'expérience et à la pensée. »⁵¹⁸ Plus encore,

⁵¹⁶ Freud S., *ibid.*

⁵¹⁷ Pontalis J.-B., « L'illusion maintenue », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 1971, 4, p. 3.

⁵¹⁸ Green A., 2005, *op. cit.*, p. 15.

« l'illusion tend à se voir attribuer une fonction positive : elle est envisagée comme un champ constitutif de l'expérience. »⁵¹⁹ Sans doute inspiré par un modernisme philosophique qui tend à s'opposer à la pensée positiviste dominante du début du XX^{ème} siècle, Winnicott contribue à redonner à l'illusion une valeur positive⁵²⁰. Et il est vrai que pour la Philosophie, de Platon et son « mythe de la Caverne », à Kant pour qui toute connaissance repose sur l'expérience sensible, en passant par Descartes souhaitant échapper aux illusions des sens par la prééminence de la pensée, l'illusion est apparue très longtemps comme un phénomène dont l'être humain avait à se départir pour atteindre une certaine vérité ou connaissance du monde et de lui-même⁵²¹. Freud, nous l'avons vu, a préparé le terrain permettant de considérer ces phénomènes de façon neuve et d'autres auteurs comme Ricœur poursuivront, notamment, en redonnant à l'imaginaire une place centrale dans l'existence humaine et dans le processus de réflexivité⁵²². Certains auteurs s'appuient sur cette revalorisation de l'illusion pour – un peu rapidement, selon nous – tenter de réconcilier croyances religieuses et psychanalyse⁵²³.

Il nous semble plus juste de penser, avec Lesley Caldwell⁵²⁴, que la particularité de l'approche de Winnicott tient en sa façon de penser les avantages pour le sujet humain de tenir compte d'une forme de réalité qui contraint, dans une certaine mesure, ce qu'il peut imaginairement créer. C'est-à-dire que l'illusion que nous nous efforçons de définir, à partir de Winnicott, contribue à construire un lieu de repos pour l'individu [*a resting place*] dans la mesure où d'une part, l'individu n'est pas entièrement soumis à la réalité extérieure mais aussi d'autre part, parce que l'individu se retrouve incapable de détruire entièrement la réalité du monde, capacité hallucinatoire d'omnipotence qui peut s'avérer terriblement déstructurante pour l'individu⁵²⁵.

⁵¹⁹ Pontalis J.-B., *ibid.*

⁵²⁰ Turner J.F., *art. cit.*

⁵²¹ Natanson J., « L'illusion et les philosophes », *Imaginaire & Inconscient*, 2006/1, 17, p. 55-62.

⁵²² Ricœur P., 2008, *op. cit.*

⁵²³ Blass R.B., "Beyond illusion: Psychoanalysis and the question of religious truth", *The International Journal of Psychoanalysis*, 2004, 85, p. 615-634.

⁵²⁴ Caldwell L., 2005, *art. cit.*

⁵²⁵ Janssen C., « Le couple comme machine à psychose », conférence donnée dans le cadre du séminaire public de l'Unité "Clinique du couple", SSM Chapelle-aux-Champs, Woluwé (Belgique), le 28 mai 2010.

To ask when and how emotional responses register, and how such a registration is to be conceptualized, is to pursue a different set of questions from those of Freud or Klein. Indeed, what Winnicott stresses is not loss and depression in the face of progressive disillusion, but the advantages of a realization that what can be imagined has its limits⁵²⁶.

Nous proposons donc, afin de nous orienter davantage vers une conceptualisation psychanalytique du lien, de faire appel à la notion de « *capacité d'illusion* »⁵²⁷ et d'en définir plus précisément encore l'essence même.

Le concept d'illusion semble trouver difficilement sa place dans le champ de la psychanalyse francophone. Non seulement, il ne figure pas dans le *Vocabulaire de la Psychanalyse* susmentionné, mais plus encore, alors que dans l'ouvrage *The language of Winnicott* de Jan Abram⁵²⁸ nous retrouvons un important chapitre à propos de l'illusion, ce dernier disparaît dans sa traduction française⁵²⁹. Nous ne pouvons l'affirmer mais il est possible que la pensée psychanalytique française voit dans le concept d'illusion les deux aspects auxquels Lacan a – toujours en ce qui concerne le premier, par moment en ce qui concerne le second – voulu éloigner du cadre psychanalytique : l'impact de l'environnement réel sur le développement psychique et l'importance de l'imaginaire dans le développement sain du sujet. Winnicott, quant à lui, lorsqu'il aborde directement la question de l'illusion dans son article sur les phénomènes transitionnels, situe à ce point précis de son exposé sa « contribution personnelle » au thème de la relation à l'objet⁵³⁰.

C'est paradoxalement, une fois encore, par l'analyse de l'expérience de la *désillusion* que Winnicott aborde les choses. En effet, dès 1931, alors qu'il pratique encore comme pédiatre, il

⁵²⁶ Caldwell L., 2005, *id.*, p. 3.

⁵²⁷ Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*

⁵²⁸ Abram J., 1996, *op. cit.*

⁵²⁹ Abram J., 2001, *Le langage de Winnicott : Dictionnaire explicatif des termes winnicottiens*, Paris, Popesco, trad. fr., Athanassiou-Popesco C., 2001.

⁵³⁰ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*, p. 179.

s'intéresse à des enfants présentant différentes pathologies somatiques associées à des troubles du sommeil et du comportement. Winnicott reconnaît dans les douleurs bruyamment exprimées par ces enfants l'expérience difficile d'une désillusion récente⁵³¹.

En 1939, l'auteur publie un article intitulé "*Early Disillusion*"⁵³² dans lequel il intègre ses premières observations en tant que pédiatre dans un cadre analytique. C'est à partir de cette exploration de l'expérience de la désillusion qu'il en arrive à considérer l'environnement du nourrisson comme agissant de façon déterminante sur le développement affectif de l'enfant. La mère qui intervient pour, par exemple, ôter la tétine de l'enfant interrompt brutalement, par cet empiètement [*impingement*], son sentiment de continuité d'existence [*continuity of being*]⁵³³. Avant de considérer ce phénomène comme accompagnant le développement normal de l'enfant, Winnicott envisagera les moments où certains empiètements massifs entraînent chez l'enfant des réactions fortes donnant naissance à des tendances antisociales ; ce qu'il développera par la suite en associant ces tendances à la déprivation⁵³⁴. Nous verrons dans les prochains points en quoi aborder le concept d'illusion par le biais de la désillusion peut avoir du sens.

Nous l'avons vu, et nous le préciserons encore, c'est au moment de conceptualiser les objets et phénomènes transitionnels que Winnicott sera au plus près de ce qui nous occupe, à savoir l'illusion. Winnicott, que la créativité rend selon nous plutôt avare en références bibliographiques, ajoute à ce texte, dans le cadre de la publication de ses *Collected Papers*, une note à propos d'un auteur : Marion Milner⁵³⁵.

Si nous prenons la peine de nous arrêter un peu sur la pensée de Milner, c'est parce qu'elle nous semble directement intriquée dans la pensée de Winnicott. Ce dernier « doit beaucoup à Marion Milner

⁵³¹ « *This is a typical cry of newly-disillusioned* », In Winnicott D.W. [1931], *Clinical notes on disorders of childhood*, London: Heinemann, p.66, cité par Abram J. (1996), *Op. cit.*, p. 201.

⁵³² Winnicott D.W. [1939], "Early Disillusion", In Winnicott C., Shepherd R., Davis M. (Eds), 1992, *op. cit.*, p. 21-23.

⁵³³ Abram J., 1996, *op. cit.*, p. 202.

⁵³⁴ Winnicott D.W. [1956a], La tendance antisociale, In Winnicott D.W. [1958], *op. cit.*, p. 292-302.

⁵³⁵ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*, p. 180.

dans la découverte de cette “zone d’illusion” créatrice propre à la transitionnalité. »⁵³⁶ L’un et l’autre, et au même moment, tentent de comprendre les rapports complexes que l’individu entretient avec le monde extérieur. Winnicott écrit la première version de son article à propos des phénomènes transitionnels en 1951, Milner achève l’écriture de son ouvrage *On Not Being to Able to Paint* en 1950.

Le texte mentionné par Winnicott est “*Aspects of symbolism in comprehension of the not-self*”⁵³⁷. Publié en 1952, Milner le reprendra en 1955, soit quatre ans après l’article de Winnicott, sous l’intitulé “*The role of illusion in symbol formation*”⁵³⁸. Elle poursuit ses réflexions avec *The Hands of the Living God*⁵³⁹ deux ans avant la réédition augmentée du texte de Winnicott⁵⁴⁰. Comme nous l’indique Turner⁵⁴¹, l’un et l’autre s’avancent comme théoriciens de l’*illusion*. Ils semblent se répondre, s’influencer l’un l’autre tout en déployant leur propre pensée. Ils sont régulièrement en contact ; d’abord, à l’initiative de Milner qui lui référera l’un ou l’autre patients, ils se côtoieront également au Paddington Green Children’s Hospital et, enfin, Winnicott acceptera que Milner poursuive avec lui sa cure entamée avec Sylvia Payne⁵⁴².

En fait, ces deux auteurs se distinguent par leur élaboration théorique d’une illusion entendue comme lieu de repos pour l’individu [*resting place*]. Si, comme nous allons le voir, il y a bien à différencier les apports de l’un et de l’autre en termes d’illusion, il est toutefois à souligner que la racine latine du mot « illusion » [lat., *ludere* : jouer] semble bien être à la base du choix central de ce terme chez les deux auteurs⁵⁴³.

Dans son ouvrage de 1950, Milner tente de saisir, à partir de sa propre expérience, les racines profondes de la créativité et s’efforce

⁵³⁶ Mellier D., 2011, *art. cit.*, p. 7.

⁵³⁷ Milner M., “Aspects of symbolism in comprehension of the not-self”, *International Journal of Psychoanalysis*, 1952, 33.

⁵³⁸ Cité par Turner J. F., *art. cit.*

⁵³⁹ Milner M. [1969], *The Hands of the Living God*, East Sussex: Routledge, 2010.

⁵⁴⁰ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*

⁵⁴¹ Turner J. F., *art. cit.*

⁵⁴² Sayers J., In Milner M. [1950], *On Not Being Able to Paint*, East Sussex: Routledge, New edition, 2010.

⁵⁴³ Pajaczowska C., “On Humming: reflections on Marion Milner’s contribution to psychoanalysis”, In Caldwell L. (Ed.), 2008 [2007], *op. cit.*, p. 33-48.

d'exposer, pas-à-pas, les difficultés d'exprimer quelque chose de sa rencontre avec le monde au moyen des arts picturaux :

So it became clear that if painting is concerned with the feelings conveyed by space then it must also be to do with problems of being a separate body in a world of other bodies which occupy different bits of space: in fact it must be deeply concerned with ideas of distance and separation and having and losing⁵⁴⁴.

Cette citation de Milner nous montre à quel point son travail de recherche est proche de celui de Winnicott. Différenciation moi/non-moi, possession et perte, espace, distance et séparation ; autant de notions communes aux deux auteurs. Milner – d'une certaine manière comme Winnicott – s'intéresse tout particulièrement à l'excitation que produit le fait de trouver et produire ce qui est déjà là mais qui n'avait pas encore été découvert : *“Marion Milner was particularly alive to the dynamic of making and finding, and how this can be experienced as great joy.”*⁵⁴⁵

Par ailleurs, Milner⁵⁴⁶ évoque ce qu'elle nomme *“moments of illusion”* en des termes assez proches de Winnicott :

Moments of illusion: necessary for symbol formation, moments when the me and the not-me do not have to be distinguished. Moments when the inner and outer seem to coincide. Needed for restoring broken links, bridges, to the outer world, as well as forming the first bridges. As necessary for healthy living as night dreams seems to be – and as playing is.

Cependant, il semble que Winnicott se distingue de Milner par la conceptualisation de la troisième aire d'expérience, « l'aire intermédiaire ». En effet, Milner maintient une dichotomie plus nette entre sujet et objet de la réalité extérieure. Ses moments d'illusions semblent davantage relever d'expériences temporellement définies que d'un espace continu et servant de support aux processus transitionnels. Mais cette distinction, certes importante pour notre

⁵⁴⁴ Milner M. [1950], *op. cit.*, p. 13.

⁵⁴⁵ Pajaczkowska C., *id.*, p. 33.

⁵⁴⁶ Milner M. (1969, p.416), cité par Turner J. F., *art. cit.*, p. 1071.

réflexion, n'entame en rien la base théorico-clinique – ou théorico-expérientielle – commune aux deux auteurs :

The first phase of experience is a dream rather than a perception simply because we are not born knowing the difference between thoughts and things, not born knowing the difference between subjective and objective, it is a knowledge only slowly acquired⁵⁴⁷.

Notons encore, nous appuyant toujours sur Turner⁵⁴⁸, qu'à la même époque, Charles Rycroft se penche sur des questions assez similaires et écrit déjà à propos de la liaison entre un individu et des objets qui lui sont extérieurs en termes d'illusion. Ces textes sont rassemblés dans un volume de 1968 dont le titre ne peut que nous évoquer celui de l'ouvrage que Winnicott publie trois ans plus tard⁵⁴⁹ : *Imagination and Reality*.

Nous ne développerons pas plus avant la pensée de Rycroft mais il nous semble important de montrer en quoi la pensée de Winnicott, tout aussi originale et créative soit-elle, s'inscrit dans un courant de fond au cœur même de la Société de psychanalyse à laquelle il appartient. D'ailleurs, Rycroft s'appuie explicitement sur les écrits de Winnicott⁵⁵⁰ et de Milner pour développer sa propre thèse. En fait, ce qui taraude ces auteurs, comme nous-même, est la « rencontre » entre un sujet et des objets issus de son environnement. Et le chemin qu'ils ont ouvert, notamment en ayant recours au concept d'illusion, nous conduit inévitablement à relativiser nos catégories dichotomiques habituelles telles que « intérieur/extérieur », « moi/non-moi », « subjectivité/objectivité » ou encore « création/perception ».

Là où Rycroft se montre le plus proche des conceptions ultérieures de Winnicott en termes de « phénomènes transitionnels », c'est lorsqu'il définit la rencontre entre un sujet et un objet qui lui est extérieur comme la convergence et la fusion d'une hallucination (et son investissement libidinal) avec l'image de l'objet externe disponible [*“[...] a convergence and merging of this hallucinated*

⁵⁴⁷ Milner M. [1950], *op. cit.*, p. 32.

⁵⁴⁸ Turner J. F., *art. cit.*

⁵⁴⁹ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*

⁵⁵⁰ En particulier, Winnicott D.W. [1945], *art. cit.*

imago (and its cathexis) with the imago of the available external object [...]"⁵⁵¹. Et il poursuit – de façon très proche de notre propre lecture de Freud à propos de l'illusion – en écrivant : "*Successful fusion [...] leads to freedom from the belief that desire and reality are in inevitable opposition to one another [...]*." ⁵⁵² Cette possibilité de se dégager d'une opposition inévitable entre désir et réalité nous semble la voie royale pour appréhender les processus en jeu dans la liaison entre un sujet et un objet qui lui est extérieur, fut-il un autre sujet. Ce processus, nous en sommes de plus en plus convaincu, concerne bien l'illusion. Nous souhaitons, dès lors, préciser encore davantage les enjeux de ce concept et la nature de ce processus.

4.2.2. Illusion et jeu : reprise du « *fort-da* »

Comme adultes, nous admirons avec une certaine envie le jeu des enfants, la félicité de leur abandon au jeu, la foison des formes et des règles librement choisies ; nous admirons dans le jeu l'élan librement épanoui de la vie⁵⁵³.

Ce qui est essentiel, c'est de jouer, et le phénomène très sophistiqué du XX^{ème} siècle, c'est la psychanalyse. Il serait bon de rappeler constamment au psychanalyste, non seulement ce qu'il doit à Freud, mais aussi ce que nous devons à cette chose naturelle et universelle, le jeu⁵⁵⁴.

Si le fait que le mot « *illusion* » soit d'usage courant représente un inconvénient à ce que ce terme désigne un concept, l'avantage considérable de ce mot tient au fait qu'il se retrouve quasiment à l'identique en de nombreuses langues : anglais, français, italien, espagnol, allemand, etc. ; cela permet de nous éloigner de l'ambiguïté polysémique du mot « lien » dont les traductions sont autant de

⁵⁵¹ Rycroft C. [1955], "On Idealization, Illusion, and Catastrophic Disillusion", In Rycroft C., *Imagination and Reality*, London: Karnac Books Ltd., 1968, p. 37.

⁵⁵² *Ibid.*

⁵⁵³ Fink E. [1960], *Le jeu comme symbole du monde*, Paris, Les Editions de Minuit, Trad. fr. Hildenberg H. et Lindenberg A., 1966.

⁵⁵⁴ Winnicott, D.W. cité par Vermorel M. in Duparc, F. (dir), *Winnicott en 4 squiggles*, France, In Press Editions, 2005, p. 59.

nuances, voire de contresens⁵⁵⁵. Terme apparu, semble-t-il, au XIV^{ème} siècle⁵⁵⁶, « Illusion » vient du latin « *illudere* », *se jouer de*⁵⁵⁷. La racine latine « *ludere* » nous intéresse particulièrement puisque d'emblée l'illusion, dans son sens commun, s'articule à la dimension de jeu. Lorsque Winnicott nous fait glisser de la « capacité à jouer » à la « capacité d'illusion », il ne s'agit peut-être pas tout à fait des mêmes concepts mais ces deux capacités se retrouvent intimement liées l'une à l'autre par la dimension ludique de l'expérience. L'étymologie des mots « illusion » et « jeu » peut sans doute encore nous en apprendre davantage quant à l'articulation de ces deux phénomènes.

« Jeu » vient du latin « *jocus* » (plaisanterie, action de se livrer à un divertissement, une récréation)⁵⁵⁸. Nous retrouvons, au cœur du jeu, le plaisir. “*The characteristic of play is pleasure*”, écrit Winnicott dans ses notes personnelles⁵⁵⁹. Freud en propose une fine articulation lorsqu'il décrit et analyse le jeu du « *fort-da* »⁵⁶⁰.

Avant même de décrire le jeu en question, Freud salue l'innovation de l'un de ses contemporains, S. Pfeifer, pour avoir repris dans un article les différentes théories du jeu des enfants au regard de la psychanalyse⁵⁶¹. Mais dans le même temps, Freud semble déplorer que ce travail ait été réalisé « sans mettre au premier plan le point de vue économique, la considération du gain de plaisir »⁵⁶². Ce que tente de saisir Freud, et les psychanalystes qui lui succéderont, c'est un *au-delà* du jeu.

Ce qui est opérant dans le jeu, ce qui contribue à la symbolisation de l'expérience subjective, ce qu'il faut 'entendre' dans le jeu, c'est au niveau de ce qui se 'transfère' dans le jeu qu'il faut le saisir, c'est au

⁵⁵⁵ Kaës R., 2008, *art.cit.*

⁵⁵⁶ Turner J.F., *art. cit.*

⁵⁵⁷ Le Nouveau Littré, édition 2006, Paris, Garnier, 2005.

⁵⁵⁸ Le Nouveau Littré, 2005, *op. cit.*

⁵⁵⁹ Winnicott D.W. [Undated], “Notes on Play”, In Winnicott C., Shepherd R., Davis M. (Eds), 1992, *op. cit.*, p. 59.

⁵⁶⁰ Freud S. [1920], *art. cit.*

⁵⁶¹ Pfeifer S. (1919), „Äusserungen infantil-erotischer Triebe im Spiele“, *Imago*, 5, 243. (Les manifestations des pulsions érotiques de l'enfant dans le jeu), cité par Freud S. [1920], *art. cit.*

⁵⁶² Freud S., *id.*, p. 58.

niveau des enjeux inconscients qu'il faut le repérer et tenter de le dégager, c'est dans ce qu'il recèle de potentiels non encore advenus, à explorer, à découvrir, dans ce qui est latent à son expression manifeste, qu'il faut l'observer ou l'écouter⁵⁶³.

En réalité, le jeu de ce petit enfant qui consiste à envoyer une bobine en-dehors de sa vue et à la faire réapparaître en tirant sur le fil⁵⁶⁴ pose problème à l'auteur. Très vite, il fait le lien entre ce jeu et les séparations répétées de l'enfant d'avec sa mère. Il perçoit d'emblée le gain de plaisir que représente la seconde partie du jeu (le retour de la bobine, symbole de la mère). Mais il peine à comprendre la première séquence du jeu (la disparition de la bobine) qui pourtant semble parfois se suffire à elle-même.

Freud, cependant, ne renonce pas au principe de plaisir et considère qu'il doit y avoir dans cette répétition par le jeu d'une séparation, source de déplaisir, une source de plaisir d'un autre ordre.

Il propose ceci :

L'enfant répète l'expérience vécue même déplaisante pour la raison qu'il acquiert par son activité une maîtrise bien plus radicale de l'impression forte qu'il ne le pouvait en se bornant à l'éprouver passivement. Chaque nouvelle répétition semble améliorer cette maîtrise vers laquelle tend l'enfant ; et même dans le cas d'expériences plaisantes, il ne se lasse jamais de les faire se répéter et il s'en tiendra, inflexiblement, à l'identité de l'impression⁵⁶⁵.

Il s'agit donc bien, par le jeu, non seulement de retrouver des sensations de plaisir par la répétition d'expériences plaisantes, mais aussi, par la répétition d'expériences pénibles, d'éprouver une satisfaction d'un autre ordre. Cette satisfaction tiendrait au passage d'une passivité de l'enfant face au monde qu'il subit à l'activité du jeu qui lui fait agir sur le monde.

⁵⁶³ Roussillon R., 2004/1, *art .cit.*, p. 83.

⁵⁶⁴ L'enfant accompagne la disparition de la bobine d'un « Oooo » interprété par Freud comme « Fort » (loin) et le retour d'un « Aaaa » entendu par l'observateur comme étant « Da » (là).

⁵⁶⁵ Freud S., *id.*, p. 87.

Lacan nous donne un commentaire de ce jeu du « *fort-da* » qui tend à tirer les choses du côté du manque structural du sujet et de l'objet interne. Pour cet auteur, le fait que l'enfant, à travers ce jeu, se fasse agent de la disparition de sa mère plutôt qu'objet qui subit cette absence est un phénomène secondaire. Selon lui, ce sur quoi Freud n'a peut-être pas suffisamment porté son attention, c'est sur le fait que cette bobine est tenue, à l'autre bout du fil, par l'enfant. Si on tient compte de cette continuité entre la bobine et l'enfant, alors il y aurait à considérer l'objet qui s'éloigne jusqu'à disparaître comme un arrachement d'une partie de l'enfant lui-même. C'est l'objet absent en tant que béance au cœur du sujet qui serait ici mis en jeu :

[...] ce n'est pas l'autre en tant que figure où se projette le sujet, mais cette bobine liée à lui-même par un fil qu'il retient – où s'exprime ce qui, de lui, se détache dans cette épreuve, l'automutilation à partir de quoi l'ordre de la signifiante va se mettre en perspective⁵⁶⁶.

Dans cette perspective, le jeu de la bobine est une *réponse* au traumatisme de la séparation première. Ce qui est répété n'est pas la simple manifestation d'un désir de retour de la mère dans l'ici et maintenant qui serait réalisé imparfaitement par le jeu mais bien la répétition « du départ de la mère comme cause d'une *Spaltung* (d'une division) dans le sujet » qui s'en retrouve en quelque sorte amputé d'une partie de lui-même. Ce autour de quoi semble tourner le jeu de la bobine, c'est bien ce que Lacan nomme *l'objet a* ; l'objet éternellement manquant, cause du désir. Pour Lacan, le jeu est avant tout répétition qui mène à un plus d'élaboration symbolique du manque fondamental au cœur du sujet. A travers ce commentaire du « jeu de la bobine », il est possible d'entendre que l'objet a lacanien articule les trois registres du nœud borroméen. En effet, si l'objet a se fait réel par son caractère fondamentalement manquant, il est aussi imaginaire à travers le jeu qui fait apparaître l'objet pour l'enfant et symbolique par les mots qui y sont associés : « fort » et « da ». Donc, le jeu de cet enfant observé par Freud serait une façon de s'arranger

⁵⁶⁶ Lacan J., *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Livre XI, Paris, Seuil, 1973, p. 73.

d'un manque structural par l'articulation des trois registres : réel, imaginaire et symbolique.

Lorsque Lacan, dans ce même commentaire, insiste sur le fait que la bobine n'est pas la mère réduite à ce petit objet, nous pouvons, avec Marc Strauss⁵⁶⁷, imaginer que c'est l'inventeur de l'objet transitionnel qui est directement visé. Pourtant, si nous nous référons à la théorie de Winnicott, nous pouvons tenter d'en dire davantage, ou du moins quelque chose de sensiblement différent et sans doute intermédiaire entre Freud et Lacan.

Rappelons une fois encore toute l'importance que revêt le jeu [*playing*], et en particulier le jeu des enfants, dans la théorie de Winnicott pour qui l'expérience culturelle tout entière y trouverait ses racines les plus déterminantes : "*I am making an assumption here that cultural experience comes about as a direct extension from the playing of children and indeed of babies from the age of birth, and perhaps earlier.*"⁵⁶⁸

Le jeu de ce jeune enfant à la bobine s'inscrit pleinement dans le cadre des phénomènes transitionnels théorisés par Winnicott. A ce titre, nous pouvons considérer la bobine et le fil qui la relie à l'enfant comme n'étant ni tout à fait extérieurs à l'enfant ni tout à fait intérieurs. Autrement dit, cette bobine et ce fil ont une matérialité propre qui échappe à l'omnipotence imaginaire de l'enfant mais ils sont aussi créés par lui. La bobine devient une représentation d'un au-delà de l'objet, probablement de la mère (et du lien « mère-enfant » si l'on considère la présence du fil). Si nous nous inscrivons dans la théorie de la transitionnalité, parler d'un objet concret qui représente autre chose pour le sujet, c'est à la fois s'inscrire dans la perspective freudienne du jeu comme tentative d'agir sur le monde extérieur et dans la perspective lacanienne qui consiste à concevoir le jeu comme tentative d'élaborer autour d'un objet interne (fut-il manquant). En ce sens, le fil est alors *un représentant du lien lui-même*. C'est-à-dire qu'il représente à la fois ce qui appartient au monde intime de l'enfant, celui qu'il crée, et ce qui est de l'ordre du monde extérieur à l'enfant, celui qu'il trouve. Le fil semble actualiser concrètement pour l'enfant le sentiment de continuité d'existence et de liaison avec le

⁵⁶⁷ Strauss M., « Le jeu chez Winnicott et Lacan », In Vanier C., Vanier A. (dir.), 2010, *op. cit.*, pp. 335-343.

⁵⁶⁸ Winnicott D.W. [1968], *art. cit.*, p. 203.

monde extérieur. Ce sentiment est illusoire mais participe au développement psychique de l'individu puisqu'il rend possible le lien à l'autre.

Lacan, de façon très fine, insiste sur ce fil qui instaure une continuité entre l'enfant et la bobine mais il en déduit peut-être trop vite que la bobine ne serait alors qu'à entendre du côté de la réalité interne de l'enfant. Il nous semble qu'il est important de prendre en considération la matérialité concrète de l'objet qui résiste aux transformations hallucinatoires du monde par l'enfant. En d'autres termes encore, si ce lien continu qu'actualise ce fil conduit à penser que la bobine représente une partie de l'enfant lui-même, alors nous pouvons soutenir l'idée que, *dans un même temps*, l'enfant se vit comme une partie de l'objet : illusion narcissique primaire d'une indifférenciation sujet-objet.

Si Freud découpe le jeu de la bobine en deux temps distincts, c'est pour en souligner la contradiction interne qui le conduira, dans ce même article, à proposer une nouvelle dialectique pulsionnelle : « pulsions de vie/pulsion de mort »⁵⁶⁹. Mais la théorie paradoxale de Winnicott permet d'entendre dans ce même jeu une dimension propre à l'expérience humaine si, justement, nous appréhendons le jeu dans tout son déploiement et donc, en y intégrant ce qui apparaît comme contradictoire. Le jeu inventif de cet enfant permet de faire l'expérience d'une *aire intermédiaire* entre les réalités interne et externe. Par ce jeu, il manifeste tant ce qui du monde extérieur s'impose à lui que la possibilité qu'il a d'agir sur son environnement. En quelque sorte, il *trouve-crée* sans cesse cette bobine et donc, au-delà de l'objet, la mère et son lien à celle-ci. La répétition de cette présence/absence mise en scène par le jeu indique que l'enfant intègre l'idée petit à petit que la bobine (la mère) continue d'exister même en son absence. L'idée même de l'existence de l'objet en-dehors de toute perception fonde la représentation interne de l'objet pour l'enfant.

Notons encore que ce fil qui ne se détache jamais de la main de l'enfant signe la nécessité, à ce moment-là du développement de l'enfant et dans un contexte que nous ignorons, d'un rappel permanent et concret du lien à l'objet trouvé-crée (et donc, tant interne qu'externe). Rappelons-nous du jeu d'un autre enfant qui nous est

⁵⁶⁹ Freud S. [1920], *art. cit.*

rapporté par Winnicott : le jeu de la ficelle⁵⁷⁰. La ficelle et le fil de la bobine semblent remplir une même fonction : maintenir à la fois séparées et reliées l'une à l'autre les réalités externe et intérieure. Sans doute est-ce cela « jouer ». C'est aussi « donner du jeu » entre deux mondes ; c'est-à-dire les maintenir à une certaine distance qui permet de les différencier mais qui, en même temps, les met en rapport. C'est parfois « mettre en jeu » au sens de « quelque chose qu'on fait agir, qu'on emploie », mais c'est aussi « jouer le jeu de quelqu'un : entrer dans les vues de quelqu'un, dans ses intérêts. »⁵⁷¹ Jouer, c'est donc toujours trouver et créer en un même mouvement, être dedans et dehors, être soi-même et un autre (n'est-ce pas cela « jouer au théâtre » ?), être différent et le même, séparé et relié à la fois. Jouer, c'est éprouver la dimension paradoxale de l'expérience subjective de tout être humain dans ses rapports au monde objectif qui l'entoure. *Jouer, c'est être en lien*⁵⁷².

Il est important à ce stade de notre réflexion de bien considérer que lorsque nous parlons de « jeu », il ne s'agit pas d'y entendre – ou pas seulement – l'activité ludique ; « le jeu est pris comme métaphore d'un certain type de travail psychique. »⁵⁷³ C'est toute la distinction opérée par Winnicott entre le “*play*” et le “*game*”. Nous pouvons même insister davantage encore en évoquant, soutenu par Winnicott, le “*playing*” : « le fait même de jouer ». La forme transitive du verbe “*to play*” permise par la langue anglaise souligne le caractère processuel du jeu, met l'accent sur l'action et ouvre à la dimension réflexive et transformationnelle incluse dans la virtualité du jeu.

L'idée d'un jeu comme modèle du travail psychique, implique (...) la conception d'un travail de reprise et de transformation par et dans le jeu ; elle implique l'idée que, à travers le jeu manifeste, se masque et se révèle tout à la fois un autre jeu, un autre enjeu, que [sic] se trame, comme dans le rêve et selon le terme de Freud une « autre scène »⁵⁷⁴.

⁵⁷⁰ Cfr. § 3.1. Le lien comme entre-deux, pour le détail de ce jeu et l'interprétation que nous en livre l'auteur, In Winnicott D.W. [1960], *art. cit.*

⁵⁷¹ Le Nouveau Littré, 2005, *op. cit.*

⁵⁷² Si pas avec un autre, au moins avec le monde qui nous est extérieur.

⁵⁷³ Roussillon R., 2004/1, *art. cit.*, p. 82.

⁵⁷⁴ Roussillon R., 2008, *op. cit.*, p. 82.

Ce travail psychique est bien celui qui consiste à nous mettre en lien avec l'autre, mais aussi avec quelque chose de nous-même projeté sur l'autre et quelque chose de l'autre confiné en nous-même.

Nous avons vu déjà à quel point une certaine insécurité des liens intersubjectifs semble aujourd'hui non seulement se généraliser mais aussi s'étendre à tous les âges de la vie. Nous considérerons dans les chapitres ultérieurs ce qu'il en est aujourd'hui de ce phénomène à travers, notamment, la construction des liens de couples, comme nous l'avons envisagé à partir de l'étude des premiers objets d'attachement des enfants.

Toujours est-il que là où nous en sommes, nous désirons insister sur le triptyque conceptuel qui se dégage de notre exploration : « illusion », « jeu », « lien ».

[...] l'expérience du jeu est constitutive d'une expérience d'un nouveau type, celle de l'illusion subjective. Elle est l'essence même de l'expérience d'illusion, de la valeur de l'illusion pour le processus vital, elle donne sa réalité à l'illusion, lui permet de trouver le champ dans lequel elle prend toute sa valeur pour la symbolisation⁵⁷⁵.

4.2.3. L'ouverture au champ de l'illusion

Jouer, c'est paraphraser sur le mode de l'illusion l'auto-réalisation de l'homme⁵⁷⁶.

Ce que Winnicott tente de montrer tout en s'appuyant sur Freud est que le passage du principe de plaisir – le pur principe de plaisir, pourrait-on dire – au principe de réalité et la possibilité d'une identification primaire tels que Freud⁵⁷⁷ le développe en particulier au moment de l'élaboration de sa seconde topique, ne sont possibles que

⁵⁷⁵ Roussillon R., *id.*, p.90.

⁵⁷⁶ Fink E., *id.*, p. 80.

⁵⁷⁷ Freud, S. [1921], *art. cit.*

Freud S. [1923a], « Le Moi et le ça », In *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.

dans les conditions où la mère est « suffisamment bonne »⁵⁷⁸. S'appuyant sur les travaux de Milner⁵⁷⁹ à propos des effets délétères de la carence maternelle dans les tout premiers mois de l'existence de l'enfant sur le développement psychique de celui-ci, Winnicott souligne l'importance de ce qu'il appelle alors « période d'illusion » ou « phase transitionnelle » comme lieu de repos pour l'individu⁵⁸⁰. Cette fonction de lieu de repos, nous l'avons déjà largement évoquée lors de notre reprise théorique des phénomènes transitionnels. Mais pour Winnicott, c'est bien cette fonction qui assure à l'illusion « *sa valeur positive* »⁵⁸¹. C'est peut-être ce que Freud évoquait déjà, rappelons-le, lorsque, parlant des croyances échafaudées pour tenter d'expliquer la Mort, il écrivait : « Peut-être avons-nous adopté une telle croyance parce que nous y trouvons quelque réconfort. »⁵⁸²

Il appartient donc à la mère (ou tout autre substitut) d'être adéquate dans ce qu'elle propose à l'enfant : « Nous pourrions dire qu'elle réussit à donner au bébé l'illusion qu'il a lui-même créé, avec ses propres sentiments et son pouvoir d'halluciner, ce qu'il obtient, prend et trouve. »⁵⁸³ Cependant, il est important de correctement saisir ce que Winnicott désigne par l'expression « mère suffisamment bonne » [*good enough mother*].

Gribinski précise en note de bas de page dans les *Lettres vives*⁵⁸⁴, qu'il s'agit d'une litote. Autrement dit, le « suffisamment » souligne justement une certaine insuffisance dont le sujet se contente. Si dans un premier temps, l'adaptation de la mère aux besoins de l'enfant n'est pas « presque parfaite »⁵⁸⁵, c'est la possibilité même d'entrer en relation avec la réalité extérieure ou même de la concevoir qui est mise en péril. Cependant, une adaptation qui serait totale ou exacte « ressortit de la magie et l'objet qui se comporte d'une façon parfaite ne vaut pas mieux qu'une hallucination »⁵⁸⁶. Ce qui garantit l'ouverture au champ de l'illusion

⁵⁷⁸ Winnicott D.W., 2006 [1996], *op. cit.*

⁵⁷⁹ Milner M. [1952], *art. cit.*

⁵⁸⁰ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*, p. 180.

⁵⁸¹ Winnicott D.W., *ibid.*

⁵⁸² Freud S. [1920], *art. cit.*, p.90.

⁵⁸³ Winnicott D.W. [1948a], « L'environnement du nourrisson. De la dépendance absolue à l'indépendance », In Winnicott D.W., 1999, *op. cit.*, pp. 63-64.

⁵⁸⁴ Winnicott D.W., 1989 [1987], *op. cit.*, p. 72.

⁵⁸⁵ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*, p. 181.

⁵⁸⁶ Winnicott D.W., *ibid.*

est donc bien une adaptation adéquate de la mère aux besoins de l'enfant, ce qui crée le sentiment d'une continuité entre lui et le monde. Mais pour qu'il s'agisse bien du champ de l'illusion et non de l'hallucination, il faut que le monde – au début de l'existence, la mère – résiste tout de même quelque peu aux projections de l'enfant et à ses attentes : seule possibilité pour l'enfant de se sentir être en lien, c'est-à-dire à la fois lié et séparé, ou distinct. « C'est dans le creux de la présence de la mère, dans ses défauts, que l'enfant apprend à occuper cet espace intermédiaire pour expérimenter son appréhension du monde. »⁵⁸⁷ De la même manière, nous avons vu, et en particulier par notre étude de terrain, toute l'importance de la matérialité de l'objet transitionnel. C'est bien cette matérialité de l'objet qui assure qu'il peut être créé mais pas totalement ; il fait aussi partie de l'environnement extérieur à l'enfant qui échappe à son omnipotence.

Pour le dire plus simplement encore, la « mère suffisamment bonne » répond aux attentes de l'enfant à la mesure de ce qui est nécessaire, ni plus ni moins. Bien entendu, il faut articuler à ce concept une certaine temporalité. Si dans un premier temps, il est tout de même important que la mère puisse entretenir une certaine magie dans les rapports que son enfant entretient avec un monde qu'il considère encore comme faisant partie intégrante de lui, c'est petit à petit que la frustration va naître d'insatisfactions répétées et par là, faire venir, non pas l'enfant au monde, mais bien le monde à l'enfant. Cette tâche de *désillusionnement* de l'enfant ne pourra s'effectuer paisiblement que dans la mesure où, au tout début de l'existence, la mère « aura su lui donner tout d'abord des possibilités suffisantes d'illusion »⁵⁸⁸ : suffisantes et non totales, donc. Lorsque Winnicott parle de « capacités » [*abilities*], il nous faut y entendre toute la dimension potentielle de l'illusion. Il s'agit d'envisager une « capacité d'illusion ». Le terme français « capacité » rend bien compte du double aspect que recouvrent plusieurs concepts de l'auteur : une certaine potentialité d'une part, et une certaine contenance d'autre part⁵⁸⁹. De la même manière que nous l'évoquions en ce qui concerne les phénomènes transitionnels, il s'agit d'envisager la capacité d'illusion à la fois comme processus et comme lieu d'expérience tout autant interne qu'extérieur à l'individu.

⁵⁸⁷ Marty F., « A propos de l'illusion », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2002, 3, p. 15-19.

⁵⁸⁸ Winnicott D.W., *ibid.*

⁵⁸⁹ Frankard A.-C., Brackelaire J.-L., Janssen C., 2005, *art. cit.*

Par ailleurs, pour Winnicott, cet ajustement premier aux besoins de l'enfant est a priori reconnu comme une capacité habituellement présente pour toute mère. C'est en ce sens que, notamment lorsqu'il s'adresse à elles, il parle de « mère normalement dévouée » [*ordinary devoted mother*]⁵⁹⁰. Ce serait donc plutôt les défaillances de cette capacité qui seraient « inhabituelles » et conduiraient à quelques problèmes quant au développement psychique de l'enfant⁵⁹¹. Cette capacité relèverait même d'autre chose que de la pensée consciente. « Ce qui est beau ici », écrit Winnicott s'adressant à des mères de famille, « c'est qu'il n'est pas nécessaire que vous soyez savante ; vous n'avez même pas besoin de penser si vous ne le désirez pas. »⁵⁹²

La « capacité d'illusion » est la capacité de prêter à l'objet des propriétés, des traits, qu'il n'a pas réellement. Si nous nous en tenions à ceci, nous pourrions y lire, en quelque sorte, une définition de l'hallucination. Mais il faut encore que cet objet soit susceptible de revêtir, d'endosser, ces propriétés projetées. C'est en ce sens que Winnicott pose l'« illusion », ou la « capacité d'illusion », comme l'essence même du lien, ou de la capacité à faire lien : « nous pouvons, si nous le désirons, nous unir et former un groupe ayant pour base l'affinité de nos expériences illusives. »⁵⁹³ Anzieu reprendra largement cette idée et la développera en étudiant les phénomènes de groupe en se référant précisément, d'ailleurs, à Winnicott lorsqu'il écrira à propos de « l'illusion groupale »⁵⁹⁴.

L'établissement de l'« aire intermédiaire », espace ni totalement intérieur ni tout à fait extérieur, constitue l'élément essentiel de cette possibilité d'illusion utile autant que nécessaire. C'est ce processus qui, dès nos premiers rapports au monde, soutient notre conviction d'exister. C'est également le processus en jeu dans les rapports amoureux, dans les phénomènes religieux, sociaux et

⁵⁹⁰ Winnicott D.W. [1971c], *art. cit.*, p. 10.

⁵⁹¹ Janssen C., « Le couple comme machine à psychose », conférence donnée dans le cadre du séminaire public de l'Unité « Clinique du couple », SSM Chapelle-aux-Champs, Woluwé (Belgique), le 28 mai 2010.

⁵⁹² *Id.*, p. 11.

⁵⁹³ Green A., 2005, *op. cit.*, p. 30.

⁵⁹⁴ Toutefois, la façon dont l'auteur appréhende l'objet-groupe comme intégré à la structure même de la psyché nous fait entendre les rapports plus étroits encore qu'il entretient avec la pensée de Bion. Anzieu D., 1971, *art. cit.*

culturels⁵⁹⁵. Nous pouvons aussi, à partir de ce processus, comprendre le transfert du patient sur la personne du thérapeute. Le point commun de tous ces phénomènes est qu'ils appellent tous à un moment de création subjective en adéquation avec ce qu'un autre – ou plusieurs autres – propose(nt). Autrement dit, il y est chaque fois question d'halluciner à l'endroit même où quelque chose nous est présenté par un autre.

Dans un premier temps, et si la mère se montre suffisamment adéquate dans sa réponse aux besoins de l'enfant, ce dernier hallucine le sein à l'endroit même où la mère le lui présente. Winnicott précise en note de bas de page que ce qu'il entend par sein recouvre l'ensemble des soins maternels, ou technique de maternage, dont nous avons déjà parlé⁵⁹⁶. L'omnipotence du nourrisson semble alors coïncider avec l'expérience réellement vécue. Tout semble s'organiser de façon à ce que la mère et l'enfant aient « un vécu commun »⁵⁹⁷. C'est parce que cette hallucination peut être, comme nous l'avons déjà vu, partagée ou en tous cas en accord avec au moins un autre, qu'il s'agit d'une illusion. « Pour que cette illusion se produise dans l'esprit du petit enfant, il faut qu'un être humain se donne le mal de mettre constamment le monde à la portée de l'enfant sous une forme limitée, qui convient aux besoins de l'enfant »⁵⁹⁸.

Il est un point qui demeure un peu ambigu en ce qui concerne le statut de l'illusion dans l'œuvre de Winnicott. Si l'on s'en réfère au texte le plus abouti quant à cette question, à savoir celui à propos des « phénomènes transitionnels »⁵⁹⁹, il semble que l'auteur emploie le même terme pour désigner deux phénomènes sensiblement différents. D'une part, l'illusion renvoie à la phase d'ouverture au champ transitionnel, moment où l'enfant devient capable de jouer et donc, de mettre en rapport tout en les distinguant réalités intérieure et extérieure. C'est en ce sens précis que nous évoquons nous-même l'illusion comme constitutive du lien entre l'individu et son environnement, nous y reviendrons encore dans le point qui suit. D'autre part, Winnicott évoque une illusion spécifique, qualifiée de « primaire », qu'il associe à l'unité mère-enfant indifférenciée et qui

⁵⁹⁵ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*

⁵⁹⁶ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*, p. 181.

⁵⁹⁷ Winnicott D.W. [1945], *art. cit.*, p. 66.

⁵⁹⁸ Winnicott D.W. [1945], *Ibid.*

⁵⁹⁹ Winnicott D.W. [1971], *op.cit.*

caractérise les premiers moments de la vie. C'est ici d'une illusion d'omnipotence qu'il est question. L'individu et son environnement ne font qu'un pour lui, et la mère se donne beaucoup de mal pour qu'il en soit ainsi un certain temps.

Au début, la mère, par une adaptation qui est presque de 100 %, permet au bébé d'avoir l'illusion que son sein à elle est une partie de lui, l'enfant. Le sein est, pour ainsi dire, sous le contrôle magique du bébé⁶⁰⁰. [“*The mother, at the beginning, by an almost 100 per cent adaptation affords the infant the opportunity for the illusion that her breast is part of the infant. It is, as it were, under magical control.*”⁶⁰¹]

Cette illusion-là semble se confondre avec l'hallucination même si ce terme est à entendre autrement qu'en rapport avec l'hallucination psychotique. Il s'agit, en tous les cas, d'une transformation de la réalité sans prise en compte de celle-ci en tant que telle, c'est-à-dire comme extériorité objective. Il est intéressant de noter que cet état d'indifférenciation moi/non-moi trouve quelque confirmation empirique par les travaux de chercheurs en sciences cognitives à partir de la découverte des « neurones-miroirs ». Ces travaux démontrent que « le bébé comme le jeune enfant n'est pas “neurologiquement” d'emblée en mesure de différencier une action qui se déroule devant lui de celle qu'il produit lui-même ou de celle qu'il représente. »⁶⁰²

Winnicott propose un schéma visant à éclairer le lecteur quant à l'ouverture aux phénomènes transitionnels⁶⁰³ :

⁶⁰⁰ Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*, p. 44.

⁶⁰¹ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*, p. 209.

⁶⁰² Roussillon R., 2008b, *op. cit.*, pp. 18-19.

⁶⁰³ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*, p. 45.

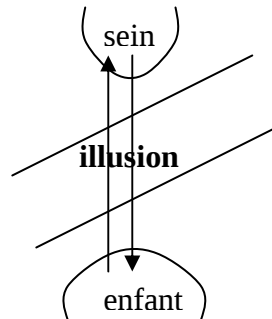


Fig. 1

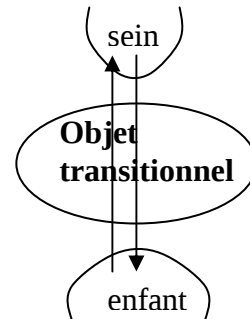


Fig. 2

La première partie du schéma représente le sein maternel et l'enfant en interaction « séparés » par une zone d'illusion que l'auteur ne délimite pas. L'absence de limite à l'illusion est importante puisqu'il ne s'agit pas encore de ce qui deviendra l'aire intermédiaire qui, elle, s'étayant sur la réalité de l'environnement, est nécessairement clôturée. D'ailleurs, dans la seconde partie du schéma, l'illusion est remplacée par une zone délimitée à l'intérieur de laquelle Winnicott écrit « *Objet transitionnel* ». Ce schéma paraît donc indiquer que l'objet transitionnel (ainsi que l'ensemble des phénomènes transitionnels entendus comme processus) prend la place de l'illusion. Ce serait alors la désillusion qui ouvrirait au champ transitionnel et l'illusion serait à jamais détruite. Le problème est que l'auteur ne cesse de dire tout l'inverse ; l'illusion perdure tout au long de l'existence, se complexifiant et donnant naissance à des phénomènes aussi importants que l'art, la culture et la religion. Nous retrouvons cette même apparente contradiction dans l'ouvrage publié à titre posthume : *La nature humaine*. D'une part, Winnicott⁶⁰⁴ écrit :

Au cours de la vie quotidienne de la petite enfance, nous pouvons observer le tout-petit en train de mettre à profit ce troisième monde, ce monde illusoire qui n'est ni la réalité interne ni la factualité extérieure, et que nous lui permettons, *bien que nous ne le*

⁶⁰⁴ Winnicott D.W., 1990, *op. cit.*, p. 140, *souligné par nous*.

permettions pas à l'adulte ou même à l'enfant plus grand.

Un peu plus loin, dans ce même texte, l'auteur dit la chose suivante⁶⁰⁵ :

Le tout-petit n'est d'abord pas provoqué, il n'a pas à décider, il peut être autorisé à prétendre à quelque chose qui est la frontière (borderline), qui est tout à la fois une auto-crédation et une chose perçue, et acceptée par le monde, le monde qui existait avant la conception de l'enfant. Quiconque serait dans ce cas et réclamerait que l'on soit pour cela indulgent avec lui serait, à un âge plus avancé, traité de fou. Dans la religion et dans le domaine artistique, l'individu n'est pas traité de fou car sa prétention est alors socialisée, et il peut se réjouir de l'exercice religieux ou de la pratique artistique ou du goût qu'il a pour ce domaine, en y trouvant le repos que les êtres humains tirent de la discrimination absolue et sans faille entre le fait et le fantasme.

Même si l'on peut entendre ici, par-delà la contradiction, une certaine reprise ou persistance secondarisée de processus précoces, la distinction entre une phase du développement spécifique à la petite enfance et la continuation de processus similaires tout au long de l'existence reste floue, nous semble-t-il.

Winnicott lui-même semble en peine face à cette ambiguïté lorsqu'il écrit au Dr. M. James le 17 avril 1957 (déjà six ans après la première version de son texte à propos des phénomènes transitionnels, donc) en vue de commenter un exposé de ce dernier :

Le point que vous avez soulevé est intéressant, mais il me semble que nous essayons de dire la même chose. Vous dites que la désillusion est une triste issue, etc., que le bonheur, c'est que les illusions deviennent vraies, etc. Je pense, cependant, que c'est le lot de la plupart des mères de présenter à l'enfant la réalité extérieure et ses faits. *A lui de construire une vie*

⁶⁰⁵ Winnicott D.W., *id.*, pp. 142-143.

*culturelle avec ce qu'il lui reste d'illusions. Je dois dire que je trouve tout cela plutôt compliqué, mais c'est, comme vous le suggérez, une bonne façon d'entrer dans la discussion de bien des problèmes effectifs de l'enfance et de la vie adulte*⁶⁰⁶.

En fait, nous devrions toujours préciser de quelle « illusion » nous parlons. La première est bien l'« illusion primaire d'omnipotence ». Celle qui est entretenue par la mère suffisamment bonne, présentant le sein au bébé de façon régulière lui offrant de la sorte « une courte période d'illusion dans laquelle il n'a pas à se rendre compte encore qu'un sein rêvé ne satisfait pas, aussi plaisant soit le rêve »[*“a short period of illusion in which he does not have to recognize yet that a dream breast does not satisfy, however lovely the dream.”*⁶⁰⁷] C'est bien de la répétition de cette rencontre entre une mère justement adaptée aux besoins de son enfant et l'enfant lui-même en train d'halluciner qui donnerait naissance à « l'aptitude de l'enfant à utiliser l'illusion, sans laquelle aucun contact n'est possible entre le psychisme et l'environnement. »⁶⁰⁸

La seconde est la « capacité d'illusion » à travers laquelle l'« illusion primaire » se délite partiellement et s'articule dialectiquement à la « désillusion ». Winnicott nous met tout de même sur la voie lorsqu'il écrit : « les phénomènes transitionnels représentent les premiers stades de l'utilisation de l'illusion sans laquelle l'être humain n'accorde aucun sens à l'idée d'une relation avec un objet, perçu par les autres comme extérieur à lui. »⁶⁰⁹ Les termes « utilisation de l'illusion [*use of illusion*] » sont éclairants dans la mesure où ils semblent renvoyer à l'expression « utilisation de l'objet [*use of object*] »⁶¹⁰. Le fait d'« utiliser » implique une certaine extériorité du phénomène par rapport à l'individu. L'expérience de l'illusion primaire peut se faire *jeu* entre réalités intérieure et extérieure par l'action continue et combinée de la « désillusion » –

⁶⁰⁶ Winnicott D.W., 1989 [1987], *op. cit.*, p. 165, souligné par nous.

⁶⁰⁷ Winnicott D.W. [1944], *Their standard and yours*, p.122 cité par Abram J., 2007 [1996], *op. cit.*, p. 203.

⁶⁰⁸ Winnicott D.W. [1952], *art. cit.*, p. 192.

⁶⁰⁹ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*, p. 44-45.

⁶¹⁰ Winnicott D.W., « L'utilisation de l'objet », In Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*, pp. 162-176.

issue des empiètements [*impingements*] de l'environnement sur la réalité interne de l'individu – et de l'« illusion » qui persiste afin de conférer à l'individu le sentiment d'une continuité d'existence. Il s'agit donc de penser

[...] un processus qui produise une forme de désillusion qui ne soit pas un effondrement de l'illusion, une pure perte, non plus l'effet d'un arrachement forcé, ou un clivage amputant, une désillusion qui “dépasse” l'illusion première en gardant le bénéfice de celle-ci : la capacité d'espérance⁶¹¹.

Cette « capacité d'espérance », c'est ce dont nous avons déjà parlé ailleurs en suggérant qu'il était tout de même nécessaire à l'individu de prendre un petit peu ses rêves pour la réalité⁶¹².

Dans la suite de notre propos, le mot « illusion » désignera sans ambiguïté la « capacité d'illusion » ; nous parlerons alors d'« illusion primaire » pour désigner le premier temps du développement affectif correspondant à la phase d'indifférenciation moi/non-moi.

Dès lors, nous pouvons soutenir l'idée que, si l'illusion primaire est antérieure à la désillusion, le déploiement de l'illusion succède, paradoxalement, à la désillusion. D'une certaine façon, l'illusion – de la façon dont Winnicott la définit lorsqu'il explique les phénomènes transitionnels et dont nous-même faisons usage ici pour définir tout processus de lien – inclut la prise en compte de l'environnement comme extériorité objective ; *l'illusion inclut la désillusion*. Ce point est essentiel dans la mesure où il nous indique que, si la capacité de lien repose sur un processus d'illusion – comme nous tentons ici de le déployer – ce processus d'illusion inclurait et serait généré paradoxalement par un processus de désillusion, lui-même ne pouvant intervenir que dans les conditions d'une illusion primaire préalable et suffisante.

⁶¹¹ Roussillon R., 2008b, *op. cit.*, p.17.

⁶¹² Janssen C., « Les avatars de la rencontre amoureuse », In Marquet J., Janssen C., *@mours virtuelles, conjugalité et Internet*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2009.

Comme nous l'explique Winnicott : « si le sevrage implique un allaitement réussi, la désillusion implique, elle, que l'occasion d'avoir des illusions a été offerte ». Nous pouvons donc, à la suite de notre réflexion, entendre que le processus de désillusion dont l'auteur nous parle ici est d'emblée articulé à un processus d'illusion et que les illusions perdues renvoient au concept d'« illusion primaire d'omnipotence ».

4.3. La consistance de l'illusion : contiguïté et continuité

Sur la consistance de ce lien, la recherche est ouverte⁶¹³.

Pour tenter de mieux saisir ce que désigne *processuellement* le terme « illusion », revenons-en un instant à son étymologie [lat., *illudere* : se jouer de]. Que peut nous apporter l'illusion de plus que le « jeu » [*playing*] à notre tentative de conceptualisation du lien ?

G. Fiorentini⁶¹⁴, à tort selon nous, soutient – avec heureusement grande réserve – que « illusion » vient de *inlusio*, *inludere* qui signifierait littéralement « être dans le jeu ». Cette explication ne peut nous satisfaire pour deux raisons. D'abord, elle ne correspond pas à ce que nous trouvons facilement dans Le Nouveau Littré (2006). Ensuite, et surtout, cette proposition met l'accent sur un état alors que pour nous – et bien avant nous, pour Winnicott (1971), Milner (1969), et sans doute déjà Freud (1927) – il s'agit d'un *processus*. C'est ce dont rend compte l'expression « se jouer de » qui précise ce qu'il en est essentiellement de ce jeu entendu comme lien. Le terme « jouer » s'intercale entre le « se » qui renvoie à la dimension réflexive de ce processus et le « de » qui sous-entend un « quelque chose » qui serait autre que le sujet lui-même. L'illusion – à entendre toujours comme processus, *le fait de se jouer de* – met en rapport le sujet et le monde qui lui est extérieur. Nous pourrions dire que, tel le fil de la bobine⁶¹⁵, l'illusion met le sujet et son environnement extérieur en continuité, ou plutôt *comme* en continuité. En réalité, le sujet et ce qui lui est autre ne sont pas réellement en

⁶¹³ Kaës R., 2008, *art. cit.*, p. 768.

⁶¹⁴ Fiorentini G., « Jeu et illusion », *Revue française de psychanalyse*, 2004, 68, pp. 49-64.

⁶¹⁵ Freud S. [1920], *art. cit.*

continuité ; il se maintient, pour les individus sains, un hiatus incompressible entre les mondes intérieur et extérieur. Nous savons que ce hiatus peut se retrouver mal instauré chez des personnes psychotiques ou mis à mal par des événements traumatiques⁶¹⁶. Mais quand les choses sont à l'état « normal », nous préférons parler de « contiguïté ».

Winnicott lui-même utilise ce terme dans un article de 1971⁶¹⁷, année de la réédition de son texte à propos des phénomènes transitionnels, lorsqu'il tente de situer l'expérience culturelle « à la place où il est permis de dire que la continuité cède le pas à la contiguïté. »⁶¹⁸

Si l'on considère l'illusion d'optique d'un mouvement générée par l'effeuillage de dessins qui se superposent – technique maîtrisée par les studios qui produisent des films d'animation – le « jeu » serait par analogie l'effeuillage, les « mondes » (interne et externe) mis en rapport se retrouvent matérialisés par les différents dessins, et l'ensemble constitue une *illusion (d'optique) par l'interprétation d'une certaine contiguïté comme une continuité*. Ceci constitue notre hypothèse centrale et nous la reprendrons au terme de ce chapitre. Il est possible de déjà entendre quelque chose à propos de ce phénomène de contiguïté chez Marion Milner : “*when the inner and outer seem to coincide.*”⁶¹⁹

Insistons sur le fait que la contiguïté, selon nous, n'est pas l'illusion ; l'illusion serait l'interprétation par l'individu d'un lien continu entre des éléments contigus. Autrement dit, si monde intérieur et réalité extérieure ne sont pas réellement en continuité, une certaine contiguïté de ces deux ordres de réalité – nous en donnerons des exemples très précis lors de l'analyse des récits de couples – permettrait que soit créée l'illusion d'un rapport de continuité ou, plus simplement, d'un lien.

« Se jouer de » serait donc se tromper soi-même en interprétant une mise en contiguïté comme une continuité que nous pouvons qualifier, à partir de notre exploration des processus transitionnels, de rassurante. Le terme « illusion » nous semble donc plus à même de

⁶¹⁶ Janssen C., 2008, *art. cit.*

⁶¹⁷ Winnicott, D.W., « La localisation de l'expérience culturelle », *Revue Nouvelle de psychanalyse*, 1971a, 4, pp. 15-23.

⁶¹⁸ Winnicott D.W., *id.*, p. 21.

⁶¹⁹ Milner M. (1969), cité par Turner J.F., *art. cit.*, p. 1071.

décrire ce qu'il en est de cette tentative interminable d'effectuer un pontage entre deux réalités distinctes. Croire en une réelle continuité serait à entendre du côté de l'hallucination. L'illusion permet de rendre compte à la fois de ce qui, dans le lien, est transformé par le sujet et de ce qui, de l'environnement, résiste à l'hallucination. Insistons sur le fait que lorsque nous parlons de tromperie, il s'agit bien de se tromper soi-même, voire d'être trompé par le processus d'illusion proprement dit. L'illusion n'est pas tout à fait une tromperie au sens où une large part du processus à l'œuvre échappe aux individus. Pour reprendre l'idée de Kant : « Le vêtement dont la couleur fait ressortir le visage est illusion ; mais le fard est une tromperie. Le premier séduit ; le second simule. »⁶²⁰

Dès 1945, Winnicott⁶²¹ nous proposait déjà une analogie fort éclairante quant à sa conception de l'illusion qui, alors implicitement, s'appuyait sur la notion de contiguïté :

Le processus est pour moi comme si deux droites venaient de direction opposées, et qu'elles étaient susceptibles de venir l'une près de l'autre ; si elles se recouvrent il y a un moment d'illusion – une parcelle de vécu que l'enfant peut prendre soit comme son hallucination, soit comme une chose qui appartient à la réalité extérieure.

En réalité, c'est exactement le schéma qu'il propose dans son article à propos des phénomènes transitionnels et que nous avons précédemment discuté. Il en fait le commentaire suivant : « [...] il y a chevauchement entre l'apport de la mère et ce que l'enfant peut concevoir. »⁶²² [*"In other words, there is an overlap between what the mother supplies and what the child might conceive of."*]⁶²³

⁶²⁰ Kant E., *Anthropologie du point de vue pragmatique* (1797), Paris, Vrin, 1964, p. 52, cité par Marzano M., *La fidélité ou l'amour à vif*, Paris, Buchet/Chastel, 2005, p. 121.

⁶²¹ Winnicott [1945], art. cit., p. 66. "I think of the process as if two lines came from opposite directions, liable to come near each other. If they overlap there is a moment of illusion – a bit of experience which the infant can take as either his hallucination or a thing belonging to external reality", In Abram J. (1996), *op.cit.*, p. 204.

⁶²² Winnicott D.W. [1975], *op. cit.*, p. 45.

⁶²³ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*, p. 16.

Quand l'individu est au stade où il est capable d'utiliser ce « chevauchement », tout se passe comme s'il jouait à se tromper lui-même et, d'une certaine façon, à tromper l'autre. Bien entendu, une large part de ce processus de jeu est inconsciente. Toutefois, il semble que l'on puisse y entendre également quelque chose de la philosophie du « Comme si » discutée par Freud⁶²⁴. Peut-être n'y a-t-il pas, une fois encore, à trancher cette question : l'individu sait *et* ne sait pas, croit *et* ne croit pas, interprète volontairement *et* à son insu. Les frontières entre ces propositions opposées sont floues et, pour qu'elles demeurent agissantes et définissent un lieu de repos pour l'individu, ont probablement à le rester.

Il nous semble inexact d'entendre dans l'œuvre de Winnicott qu'illusion et objectivation se succèdent⁶²⁵. Ce qui peut induire le lecteur en erreur est sans doute compris dans la phrase suivante :

[...] le fantasme est plus primaire que la réalité et l'enrichissement du fantasme à partir des richesses du monde dépend de l'expérience de l'illusion»⁶²⁶
[*Fantasy is more primary than reality, and the enrichment of fantasy with the world's riches depends on the experience of illusion* ⁶²⁷].

Il est, selon nous, erroné de confondre fantasme et illusion. Certes, pour Winnicott, le fantasme est premier par rapport à l'expérience de la réalité du monde extérieur puisqu'initialement, pour l'enfant, le monde et l'enfant ne font qu'un. Mais si nous considérons l'illusion, et tel est notre propos, comme le processus permettant de différencier et de mettre en rapport réalité intérieure et monde extérieur, alors certes, au fantasme [*fantasy*] succède bien la réalité du monde, mais l'illusion et l'objectivation nous semblent concomitantes. C'est en quelque sorte l'interprétation adéquate du monde extérieur à partir des capacités fantasmatiques de l'individu – c'est-à-dire la capacité d'illusion – qui rend possible une appréhension « objective » du monde ; c'est-à-dire la réalité extérieure prise comme réalité non-

⁶²⁴ Freud S. [1927], *op. cit.*

⁶²⁵ Contrairement à ce que propose Dessain B., *Winnicott : illusion ou vérité*, Bruxelles, De Boeck, 2007.

⁶²⁶ Winnicott D.W. [1945], *art. cit.*, p. 67.

⁶²⁷ Abram J., 2007 [1996], *op. cit.*, p. 205.

moi. Mais c'est tout autant cette « objectivation » du monde qui contribue à passer du pur imaginaire du fantasme à la fantasmatisation qui tient compte, dans une certaine mesure, de la réalité extérieure.

Comme nous l'avons déjà maintes fois évoqué en ce qui concerne les phénomènes transitionnels, la capacité d'illusion est un processus qui se déploie et se complexifie tout au long de l'existence. Comme nous l'explique Anzieu⁶²⁸ dans un article paru la même année que la seconde mouture du texte de Winnicott à propos des phénomènes transitionnels :

Winnicott insiste sur le fait que, tout en constituant un passage vers la relation d'objet proprement dite, le phénomène transitionnel apporte à l'individu quelque chose qui reste important dans toute la suite de son développement, à savoir, la présence d'un champ neutre entre la réalité extérieure et la réalité intérieure, qu'il appelle le champ de l'illusion.

Anzieu, dans ce même texte, présente l'illusion groupale comme sa contribution personnelle au champ ouvert par Winnicott. Cependant, bien que l'apport de cet auteur quant à la compréhension, notamment, des phénomènes groupaux est important, il nous semble que l'« illusion groupale » ne se distingue pas conceptuellement de l'« illusion individuelle », contrairement à ce qu'avance Anzieu⁶²⁹ :

[...] à côté de l'illusion individuelle et des productions culturelles qu'elle alimente et dont elle se nourrit, il existe une illusion groupale, régression protectrice, transition vers la réalité inconsciente intérieure ou vers la réalité sociale extérieure.

Plutôt qu'à côté, il nous paraît plus juste – ou peut-être plus utile à la clinique – de penser l'illusion groupale *en continuité* de l'illusion individuelle. Par ailleurs, rappelons-nous que l'illusion « individuelle » implique d'emblée de l'autre et que l'autre –

⁶²⁸ Anzieu D., 1971, *art. cit.*, p. 93.

⁶²⁹ Anzieu D., *ibid.*

initialement la mère ou son substitut – s'implique dans la construction et l'entretien de cette illusion.

[Ce qui] assure [à l'objet] une fonction symbolisante et médiatrice c'est la croyance dans les vertus de l'objet et cette croyance a un double fondement : dans la psyché de l'autre et dans l'expérience du sujet. Aucune médiation n'est productrice d'effet de croissance psychique si elle n'est pas d'abord *présentée* par un sujet à un autre sujet et alors seulement inventée – créée par l'un et par l'autre dans cet accompagnement mutuel⁶³⁰.

Une dernière restriction quant à une possible référence à Anzieu dans notre recherche à propos de l'illusion est que, pour cet auteur, « c'est encore des effets du lien dans l'espace psychique qu'il s'agit lorsque sont mobilisés les concepts [...] d'enveloppes psychiques entourantes, contenant, filtrantes et transformatrices. »⁶³¹ Autrement dit, nous sommes avec Anzieu, selon nous, encore très proches d'une théorie de la *liaison* – le rapprochant ainsi de davantage de Bion⁶³² – plus que du *lien*.

Pour l'heure, retenons que nous pouvons identifier, avec Winnicott et d'autres auteurs à sa suite, un processus que nous qualifions d'« illusion ». Ce processus se met en marche dans les premiers moments de la vie, lorsqu'il s'agit pour l'individu de se différencier du monde extérieur (initialement la mère) et de s'y lier. L'illusion, ça n'est pas « rien » ; c'est quelque chose de *consistant* qui permet d'établir un pontage entre réalités intérieure et extérieure. “*I am therefore studying the substance of illusion*”, écrit Winnicott⁶³³. La traduction française du mot “*substance*” qui nous est proposée est « essence »⁶³⁴. Mais ce même mot anglais, s'il signifie effectivement le fond, l'essentiel, peut également être traduit par « consistance ». Et c'est bien ce terme, que nous attribuons donc à Winnicott lui-même,

⁶³⁰ Kaës R., 2005, *art. cit.*, p. 28.

⁶³¹ Kaës R., 2008/3, *art. cit.*, p. 766.

⁶³² Mellier D., 2011, *art. cit.*

⁶³³ Winnicott D.W. [1951], “Transitional objects and transitional phenomena”, p. 231, cité par Abram J., 2007 [1996], *op. cit.*, p. 207.

⁶³⁴ Winnicott [1975], *op. cit.*, p. 30.

qui nous semble le mieux mettre l'accent sur la paradoxalité de ce concept dans la pensée de l'auteur. L'oxymore qu'est ce concept reflète très justement, selon nous, toute la paradoxalité de notre rapport au monde et aux autres.

Notre hypothèse est que ce processus continue d'être agissant tout au long de l'existence tout en s'enrichissant d'expériences et de possibilités nouvelles. Il serait possible de retrouver ce processus au cœur de tout lien affectif, mais aussi dans les expériences culturelles, artistiques et religieuses.

En fait, ce processus serait à l'œuvre dès qu'il s'agit pour l'individu *d'expérimenter imaginativement une forme de continuité entre son monde interne et des éléments de son environnement extérieur s'étayant sur une contiguïté réelle.*

"[...] in Winnicott's account, at the basis of all relationship is illusion"⁶³⁵ ; cette illusion que nous avons tenté ici de définir en nous appuyant d'une part, sur notre étude des premiers objets d'attachement et d'autre part, à partir des apports conceptuels de Winnicott, nous souhaitons maintenant tenter de l'éprouver en nous intéressant à la construction d'un lien particulier : le lien de couple.

Nous verrons que la complexification du mode de rapport à l'autre nous conduira à convoquer d'autres concepts tels que le fantasme et la pulsion. Cependant, nous retrouverons en soubassement de ces réalités psychiques un processus d'illusion assurant, pour l'individu, la base d'un pontage possible entre réalités intérieure et extérieure.

⁶³⁵ Turner J.F., *art. cit.*, p. 1072.

III. Déploiement des processus transitionnels : l'illusion conjugale

1. Qu'est-ce donc qu'un « couple » aujourd'hui ?

1.1. Un objet bien difficile à circonscrire

Le couple, comme entité sociologique distincte de la famille, du clan ou de la tribu, est une donnée récente. Si la famille s'est distinguée des tribus au moment où la Préhistoire devenait l'Histoire, le couple n'a pu être isolé de la famille qu'avec l'avènement du choix des partenaires, donc avec l'introduction d'éléments purement psychiques dans la constitution des alliances. La véritable question consiste donc à définir ce qu'est au juste un couple pour un psychothérapeute⁶³⁶.

Avant d'envisager le « couple » en tant qu'objet pour la psychanalyse – ce qui, en soi, n'est pas une évidence – il nous paraît important d'évoquer plus largement l'actualité de cette question et la difficulté d'en définir les contours. Si, comme l'écrit Bauman⁶³⁷, l'amour aujourd'hui se « liquéfie », notre perplexité à définir ce que recouvrerait le terme « couple » à l'heure actuelle et dans notre société en atteste peut-être partiellement. Ce sociologue, philosophe et essayiste pointe les effets de quelques transformations sociales sur la façon dont les individus se lient les uns aux autres. Les « communautés de similitudes » cèdent le pas sur les « communautés de circonstances »⁶³⁸ ; c'est-à-dire qu'il s'agirait moins, aujourd'hui, de tisser des liens sur base d'éléments d'identité partagée a priori mais plutôt de déployer un réseau de relations en fonction d'un ensemble de facteurs circonstanciels tels qu'un événement, un intérêt pour un phénomène de mode, etc. En même temps, les notions spatiales de distance et de proximité sont devenues obsolètes. C'est donc à partir de ce double constat que Bauman évoque la « société liquide » et, plus spécifiquement, *L'amour liquide*.

⁶³⁶ Valtier A., *La solitude à deux*, Paris, Odile Jacob, 2003, p. 65.

⁶³⁷ Bauman Z., 2004, *op. cit.*

⁶³⁸ *Id.*, p. 48.

« Le couple n'a jamais été aussi hétérogène que de nos jours dans ses principes, ses formes et ses espérances », renchérit Chaumier en première ligne de son ouvrage⁶³⁹.

Et, en effet, qu'est-ce qu'un couple aujourd'hui ? S'agit-il d'être marié ? Evidemment, non. Les transformations sociales en cette matière sont telles qu'il serait totalement anachronique de s'en référer à ce marqueur social⁶⁴⁰. Faut-il alors vivre sous le même toit ? Notre clinique ainsi que les individus que nous croisons dans notre vie nous montrent que certaines personnes aujourd'hui entretiennent un rapport amoureux de longue date avant de décider de s'installer ensemble. Les raisons sont multiples ; citons, notamment, la prolongation fréquente des études⁶⁴¹. D'autres encore choisissent de vivre « *apart together* », ensemble mais séparés ; ce qui n'est pas sans évoquer l'astucieuse expression de F. de Singly : vivre « libres ensemble »⁶⁴², nous y reviendrons. Ces « couples mitoyens » [*semi-detached couples*]⁶⁴³ disent être en couple mais, en plus de vivre séparés, maintiennent distincts leurs comptes bancaires, leurs cercles d'amis, etc. Alors, pour être en couple, les individus doivent-ils entretenir des rapports sexuels ? Certes, non. Certaines personnes – principalement outre-Atlantique mais aussi chez nous, semble-t-il – en viennent même à revendiquer un amour « a-sexuel »⁶⁴⁴. D'autres encore n'ont plus de sexualité depuis plusieurs années mais nous consultent pour des « problèmes de couple »⁶⁴⁵. Nous retrouvons également des indicateurs d'une faible activité sexuelle au sein des couples – en l'occurrence français – dans de grandes enquêtes sociologiques⁶⁴⁶. Se doivent-ils, alors, d'être amoureux ? Cette question est plus

⁶³⁹ Chaumier S., *L'amour fissionnel : le nouvel art d'aimer*, Paris, Fayard, 2004, p. 9.

⁶⁴⁰ Abel O., *Le mariage a-t-il encore un avenir ?*, Paris, Bayard Centurion, 2005.

⁶⁴¹ Prioux F. et al., « L'évolution démographique récente en France : les adultes vivent moins souvent en couple », *Population*, 2010/3 Vol. 65, pp. 421-474.

⁶⁴² de Singly F., *Libres ensemble : l'individualisme dans la vie commune*, Paris, Nathan, 2000.

⁶⁴³ Bauman Z., 2004, *op. cit.*, p. 51.

⁶⁴⁴ Lequeux A., « Regards biologique et clinique sur les identités », In Heenen-Wolff S., Vandendorpe F., *Différences des sexes et vies sexuelles d'aujourd'hui*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2010, pp. 13-22.

⁶⁴⁵ En ne mettant généralement pas du tout l'absence de sexualité au premier plan de leurs difficultés conjugales.

⁶⁴⁶ Bajos N., Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratique, Genre et Santé*, Paris, La Découverte, 2008.

problématique dans la mesure où les réponses diffèrent en fonction de notre approche.

Pour le sociologue et l'anthropologue, il est certain que l'amour n'est pas une condition absolument nécessaire au couple ; de nombreuses sociétés, encore aujourd'hui, organisent des unions conjugales en dehors de toute référence à ce sentiment. Par ailleurs, les sociologues montrent bien en quoi des déterminants sociaux contribuent tout autant à l'établissement de liens conjugaux que l'amour, dans un grand nombre de cas, y compris dans nos sociétés contemporaines. Notons, par exemple, la perpétuation forte de l'homogamie, notamment sociale, en matière de choix amoureux⁶⁴⁷.

Toutefois, pour le psychologue et le psychanalyste, même si nous ne parlons pas directement d'amour, encore faut-il pour notre objet qu'y soit mêlée la question du *désir*. Qu'il y ait désir mutuel, voilà bien un élément nécessaire pour que nous puissions, dans notre perspective, identifier deux personnes comme étant en couple. Mais depuis combien de temps ? S'aimer depuis vingt-quatre heures suffit-il à ce que nous puissions parler de couple ? Peut-être, mais nous ne pourrions le déterminer que dans *l'après-coup*.

Pour circonscrire notre objet, il faut donc que nous puissions identifier une réciprocité quant aux désirs de chacun ; encore nous faudra-t-il dire quelque chose de ce que nous entendons par « désir ». Il est nécessaire également qu'une certaine temporalité témoigne d'une relative durabilité du lien même si, une fois encore, ce facteur est éminemment relatif. En réalité, le témoin le plus sûr, du moins pour les psychothérapeutes et psychanalystes, demeure la parole même des individus. Qu'ils nous disent l'un et l'autre qu'ils sont en couple et que cet autre-là est hautement significatif pour eux et nous pourrions alors en déduire que, selon notre point de vue, il y a « couple ».

Peut-être aussi, et c'est une autre manière d'évoquer une certaine temporalité nécessaire, la perspective d'un avenir commun est-il un bon indicateur. Pour certains, très classiquement, celui-ci prendra imaginativement la forme d'un enfant ou d'une maison. Pour d'autres, ce désir d'avenir commun se traduira par le souhait partagé d'un mode de vie particulier ou l'envie de voyager dans tel ou tel

⁶⁴⁷ Kaufmann J.-C., *Sociologie du couple*, Paris, Presses universitaires de France, 2010 [1993].

endroit du monde, etc. Disons-le déjà en guise de transition entre les différents temps de cette recherche, il nous semble que le couple repose couramment sur l'*illusion* d'une certaine perpétuation du lien⁶⁴⁸. Lorsqu'il s'agit de déclarer que l'on s'aimera « toujours » – que cette déclaration soit officialisée, ritualisée ou non – il serait fou de penser être capable d'une telle assurance dans l'anticipation. S'agit-il alors simplement du *désir* que le lien dure toujours ? Peut-être est-ce plus que cela en ceci que le désir – nous sommes, en réalité, plus proche de la notion de « besoin » – serait tel qu'il ne serait pas à interroger. De la même manière, ce qui va faire d'une peluche anodine un « doudou » puissamment investi par l'enfant, c'est le fait que ce dernier « désire » tellement que l'objet soit là en permanence et pour toujours qu'il n'envisage même pas qu'il puisse en être autrement ; pas plus que les adultes, d'ailleurs, comme nous l'avons vu précédemment. Pourtant, cet objet sera bien, un jour, délaissé et abandonné dans les « limbes » [*“limbo”*], pour reprendre l'expression de Winnicott⁶⁴⁹. Ca n'est, certes, pas toujours le cas des partenaires amoureux, mais en même temps, il est tout à fait observable que cela a déjà été le cas pour un grand nombre d'entre-nous. C'est en ce sens que certains sociologues évoquent les « fidélités successives »⁶⁵⁰. Un amour passionné peut ne pas être infini et, petit à petit, se retrouver non pas oublié ni refoulé mais bien abandonné quelque part dans les recoins de la psyché agissant, d'une certaine manière, comme n'importe quelle expérience antérieure de relation affective signifiante pour la personne.

A propos de « fidélité », souvent, cette notion vient elle aussi participer à ce que nous serons amené rapidement à nommer « l'illusion conjugale ». Des sociologues nous en indiquent déjà quelque chose lorsqu'ils nous démontrent que si 95 % des personnes interrogées jugent « très importante » ou « plutôt importante » la fidélité dans une relation de couple, près de quatre personnes sur dix déclarent avoir déjà vécu « deux relations en même temps » au cours

⁶⁴⁸ Bien entendu, il est courant aujourd'hui que des individus s'investissent dans une relation de couple par l'impossibilité ressentie de vivre seul. Toutefois, la plupart de ceux-là ne perçoivent leur « réelle » motivation qu'à l'analyse et, s'ils ne la réfutent pas purement et simplement dans un premier temps, se persuadent tout de même que « *peut-être que cette fois les choses seront différentes* ».

⁶⁴⁹ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*

⁶⁵⁰ Marquet J., « De la libération sexuelle et de l'égalité des sexes », In Heenen-Wolff S., Vandendorpe F., *Différences des sexes et vies sexuelles d'aujourd'hui*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2010, pp. 91-119.

de leur existence⁶⁵¹. Il s'agit tout compte fait de « croire » en la fidélité ou en la durabilité de la relation. Pour la philosophe Michela Marzano, la fidélité serait un « entre-deux du dedans et du dehors, par lequel un individu peut “se tenir à sa place”. »⁶⁵² Nous sommes tout près du concept d'« aire intermédiaire », et plus proche encore de ce qu'est le processus d'« illusion », lorsque l'auteur poursuit en écrivant que la fidélité « offre un lieu privilégié à soi et à l'autre – non toute la place, mais de l'espace à habiter ; non un état figé, mais un *intervalle* à partir duquel il est offert à chacun d'être vivant et désirant. »⁶⁵³

Là où nous en sommes, nous pouvons déterminer que le lien de couple qui nous intéresse est affaire de « croyances ». C'est bien de ce type de liens que nous nous préoccuons depuis le début de notre recherche. Le lien, dans sa dimension affective, serait de l'ordre de la « croyance », de l'« illusion », sans doute du « jeu » comme nous tenterons de l'explicitier plus avant. Encore nous faudra-t-il plus finement évaluer si cette illusion relève globalement d'un processus similaire à ceux que nous avons déjà étudiés précédemment.

Soulignons encore ce que le sociologue J.-C. Kaufmann écrit à propos du choix amoureux : « [...] chacun voudrait croire au choix amoureux sans parvenir à y croire vraiment. »⁶⁵⁴ Y croire sans y croire, se plaire à croire ou encore « se jouer de » ; la sociologie semble nous mener déjà au plus près de nos propres hypothèses concernant l'« illusion conjugale ».

Avant de poursuivre en ce sens, nous aimerions encore quelques instants écouter ce que des sociologues et philosophes ont à nous dire des couples d'aujourd'hui dans la mesure où, semble-t-il, les possibilités d'y *croire*, en ce couple, sont mises à mal d'une façon toute particulière et en lien avec les transformations sociales que nous connaissons. Insistons sur le fait que nous ne sommes pas formé à la sociologie et que, par conséquent, notre interprétation de ce que les sociologues ont à nous apprendre du monde sera toujours produite à partir de notre discipline. Il ne serait pas étonnant que des sociologues

⁶⁵¹ Marquet J., *id.*

⁶⁵² Marzano M., 2005, *op. cit.*, p. 19.

⁶⁵³ *Ibid.*, souligné par nous.

⁶⁵⁴ Kaufmann J.-C., 2010 [1993], *op. cit.*, p. 8.

réfutent notre propos. Toutefois, nous essaierons d'être suffisamment proche des mots des auteurs afin de ne pas trop trahir leur pensée. Disons que se fera entendre plus sensiblement notre lecture psychanalytique de leurs travaux à chaque fois qu'il s'agira d'envisager les conséquences de ce qu'ils décrivent à propos de notre monde contemporain.

1.2. Les exigences de l'individualisme

Nous avons déjà, dans notre introduction générale, évoqué les transformations contemporaines de notre société en insistant sur ce nouveau « repli sur soi généralisé » qu'implique l'individualisme qui domine les individus depuis les années 1980⁶⁵⁵ et qui s'est construit déjà, petit à petit, à partir de la fin des années 1960. C'est durant ces années que s'ouvre ce que F. de Singly nomme la « seconde modernité »⁶⁵⁶ et dont les caractéristiques nous intéressent tout particulièrement :

Depuis les années 1960, depuis la “seconde modernité”, les normes morales ont été remplacées pour une large part par des normes de type psychologique ou relationnel. Ce qui compte dans les sociétés “individualistes” occidentales, c'est le fait que tout individu, petit ou grand, vive dans un environnement favorable pour développer son identité personnelle, pour devenir un être singulier⁶⁵⁷.

Si Ehrenberg décrit quelques difficultés nouvelles qui diffèrent d'anciennes souffrances non quantitativement mais bien qualitativement⁶⁵⁸, de Singly tente, lui, d'appréhender les conséquences de ces transformations, ou plus exactement les changements qui y sont corrélés, par l'étude d'un point de vue sociologique des liens à soi, familiaux et conjugaux⁶⁵⁹. Toujours est-il que ces deux sociologues s'accordent à décrire notre société sous l'angle de la prééminence de l'individu, ou du Soi, sur le collectif ; ce

⁶⁵⁵ Ehrenberg A., 1995, *op. cit.*.

⁶⁵⁶ de Singly F., *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan, 2004 [1996], p. 12.

⁶⁵⁷ de Singly F., *ibid.*

⁶⁵⁸ Ehrenberg A., 1998, *op. cit.*

Ehrenberg A., 1995, *op. cit.*

⁶⁵⁹ de Singly F., *id.*

de Singly F., 2000, *op. cit.*

dernier semble relever aujourd'hui de l'« intersubjectif » dont le point de référence déterminant serait le Soi. C'est en ceci, selon nous, que nous pouvons comprendre le propos de F. de Singly concernant ces normes qui seraient devenues « de type psychologique ou relationnel ».

Lorsque Freud⁶⁶⁰ tente de comprendre la « psychologie des masses », tout en ouvrant la porte à ce positionnement central de l'individu et ses processus intrapsychiques, il envisage néanmoins le groupe comme un agrégat plus ou moins organisé par une instance tierce. Cette instance tierce deviendra, par introjection, l'*idéal du moi* qui permettra aux individus, sur cette base, de s'identifier secondairement les uns aux autres constituant ainsi le maillage groupal. Mais ce dont parlent les sociologues d'aujourd'hui s'éloigne sensiblement de cette conception de la dimension sociale. Ce qui semble s'étioler, c'est la référence à cette instance tierce organisatrice et donc, en référence à un idéal du moi. C'est ce que nous retrouvons dans certains écrits psychanalytiques comme ceux de J.-P. Lebrun⁶⁶¹ ou de R. Gori⁶⁶² qui, pour sa part, souligne de façon plus engagée ce qu'il en perçoit comme conséquences néfastes. Nous avons nous-même écrit à propos de ce glissement de la référence à un *idéal du moi* vers la logique du *moi-idéal* dont nous percevons les signes, notamment, dans l'usage répandu des « mondes virtuels »⁶⁶³.

Sur le plan de la rencontre amoureuse, il va de soi que ce rapport au *même idéalisé* plus qu'au *tiers* aura quelques conséquences. Citons, par exemple, le recours aux sites de rencontre qui s'organisent autour de la recherche des similarités avec un autre qui en deviendrait, rationnellement et objectivement, le « partenaire idéal ». Comme si,

⁶⁶⁰ Freud S. [1921], *art. cit.*

⁶⁶¹ Lebrun J.-P., *La perversion ordinaire : Vivre ensemble sans autrui*, Paris, Editions Denoël, 2007.

Lebrun J.-P., *Un monde sans limite : Suivi de Malaise dans la subjectivation*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2009.

⁶⁶² Gori R., *L'Appel des appels : Pour une insurrection des consciences*, Paris, Editions Mille et une Nuits, 2009.

Gori R., *L'empire des coaches : Une nouvelle forme de contrôle social*, Paris, Albin Michel, 2006.

⁶⁶³ Janssen C., Tortolano S., 2010/2, *art. cit.*

Janssen C., « Viol sur Second Life » : entre jeu et réalité », In Marquet J., Janssen C. (dir.), *Lien social et internet dans l'espace privé*, Louvain-la-Neuve, Harmattan-Academia, 2011, pp. 237-248.

en fin de compte, on ne pouvait jamais autant se satisfaire que de soi-même, fut-il incarné par un autre. Bien entendu, l'évolution de la relation virtuelle *in real life* autorisera tout de même que surgisse la surprise et donc, une possible rencontre de l'altérité entendue comme telle⁶⁶⁴.

Par cette brève parenthèse qui nous a bien plus rapproché de notre objet qu'elle nous en a éloigné, nous venons de voir en quoi et comment les travaux de sociologues peuvent interroger les psychologues et psychanalystes. Il s'agit moins de traduire une pensée sociologique en une pensée « psy » – cela n'aurait aucun sens puisque l'objet construit est tout autre⁶⁶⁵ – mais bien de concevoir l'individu comme objet de la psychanalyse en tant qu'il est travaillé, traversé, en prises avec des réalités sociales que, par ailleurs, il crée en retour. Cette façon de penser les rapports entre réalités sociologique et psychanalytique nous semble tout à fait en phase avec la pensée de Winnicott puisqu'il s'agit d'appréhender cette « aire intermédiaire » entre réalités interne et externe à l'individu selon la dialectique du « trouver-crée ». Les « empiètements » [*impingements*] du Social participeraient, en ce sens, à la construction du « Sujet psychanalytique », y compris dans l'élaboration des défenses contre ces « empiètements ».

Cela étant précisé, revenons-en à la question qui nous occupe à savoir : les exigences de l'individualisme face au Sujet contemporain.

« Avoir un “monde à soi” est l'impératif social des sociétés modernes pour chaque personne. »⁶⁶⁶ Il est un fait troublant que la psychanalyse soit la discipline ayant largement contribué à promouvoir un tel impératif en même temps qu'elle en dénonce aujourd'hui les dérives. En réalité, à la fin du XIX^{ème} siècle, les transformations sociales en cours ont conduit à ce que les individus soient confrontés, parfois douloureusement, à la nécessité de se désaliéner partiellement de leurs appartenances sociales et familiales ; la psychanalyse est née probablement de ces nouvelles attentes. La « seconde modernité » signe, selon nous mais aussi selon les sociologues et psychanalystes déjà mentionnés, le surgissement de nouvelles souffrances ou difficultés inhérentes à, en quelque sorte, un excès du premier temps de la modernité. Il est intéressant de noter que

⁶⁶⁴ Janssen C., In Marquet J., Janssen C., 2009, *op. cit.*

⁶⁶⁵ Janssen C., Bartiaux F., De Neuter P., Frogneux N., 2009, *art. cit.*

⁶⁶⁶ de Singly F., 2004 [1996], *op. cit.*, p. 13.

Winnicott⁶⁶⁷ développe sa théorie des « phénomènes transitionnels » dans les années de basculement d'une modernité vers l'autre. L'engouement actuel des psychanalystes pour la pensée de Winnicott⁶⁶⁸ – y compris les français traditionnellement de filiation lacanienne⁶⁶⁹ – signe peut-être le fait que nous avons compris qu'aujourd'hui, les individus souffrent tout autant de leur *dé liaison* sociale que de leur inexorable *aliénation*. Cela implique de nouveaux cadres de pensée et sans doute, telle est notre conviction, de nouveaux dispositifs cliniques⁶⁷⁰.

Quoi qu'il en soit, cet impératif d'avoir « un monde à soi » a quelques conséquences sur la façon dont on se définit soi-même et dont on va chercher à se lier à d'autres individus. En effet, « être soi », aujourd'hui, n'est plus remplir tel ou tel rôle social ; bien au contraire, il s'agit d'être authentique, c'est-à-dire parvenir à ce que s'épanouisse cette part intime de nous-mêmes qui signerait notre singularité⁶⁷¹. De ce fait, « l'individu a besoin de personnes sachant reconnaître en lui autre chose que sa réussite, et il doit, lui-même, parvenir à un regard personnel capable de voir au-delà des apparences associées à des positions. »⁶⁷² La question fondamentale que nous adresse, dès lors, le sociologue est la suivante : « Comment l'individu, jeune ou adulte, parvient-il à se convaincre qu'il est lui-même tout en nouant des liens d'interdépendance avec des proches ? ». Et une première réponse de F. de Singly est : « Il le fait en cherchant deux équilibres – qui se correspondent en partie – entre “se lier à” et “se lier de” au niveau des relations avec autrui ; entre le “soi intime” et le “soi statutaire” au niveau de sa propre identité ». Mais l'auteur le sait, ou en a l'intuition forte, « cette double articulation entre l'autonomie et la dépendance vis-à-vis de très proches [...] pose problème »⁶⁷³ et est susceptible d'engendrer d'importants moments de crise. C'est évidemment à ce point précis que le sociologue suspend son propos et où s'initie celui du clinicien.

⁶⁶⁷ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*, et Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*

⁶⁶⁸ Comme en attestent les nombreux ouvrages publiés récemment à son propos ainsi que divers colloques organisés ces dernières années.

⁶⁶⁹ Vanier C., Vanier A. (dir.), 2010, *op. cit.*

⁶⁷⁰ Le dispositif de la co-thérapie de couple d'inspiration psychanalytique telle que nous la pratiquons dans l'Unité « Clinique du couple » du SSM Chapelle-aux-Champs (Bruxelles) en est un parfait exemple.

⁶⁷¹ de Singly F., 2004 [1996], *op. cit.*

⁶⁷² *Id.*, p. 24.

⁶⁷³ *Id.*, p.34.

1.3. Entre individualisme et désir d'union

Pour l'instant, je dois reconnaître que tous les couples mariés n'ont pas le sentiment de pouvoir être à la fois créateurs et mariés. L'un ou l'autre se voit engagé dans un processus qui pourrait aboutir à une situation où il vit dans un monde qui, en réalité, est créé par l'autre⁶⁷⁴.

« L'individu contemporain court après le bonheur », écrit de Singly⁶⁷⁵ en toute première ligne de son ouvrage. Et la clé de ce bonheur serait aujourd'hui plus que jamais l'épanouissement personnel, la réalisation de soi. C'est ce que nous imposent les magazines, ce que nous vendent des émissions de télévision et ce que nous promettent les coachs. L'explosion de l'offre « psy » participe également, bien entendu, à cette « société du bonheur » qui en passerait nécessairement par un développement personnel sur tous les plans : psychique, physique, professionnel, sexuel et relationnel⁶⁷⁶.

Mais ces exigences d'optimisation de soi finissent, dans une certaine mesure, par entrer en contradiction :

Alors il [l'individu] oscille : quand il est en équipe, en couple, il rêve de pouvoir s'échapper afin de retrouver son indépendance. Il a peur, en restant avec son partenaire, de se perdre lui-même dans la comédie des rôles qu'on lui fait jouer. Quand il est seul, il se sent libre – valeur absolue – mais il redoute de ne pas parvenir, dans ces conditions, à être au mieux de sa forme⁶⁷⁷.

⁶⁷⁴ Winnicott D.W. [1970], « Vivre créativement », In Winnicott D.W., 1988, *op. cit.*, p. 62.

⁶⁷⁵ de Singly F., 2000, *op. cit.*

⁶⁷⁶ Nous avons récemment aperçu sur la porte de l'une de nos collègues une affiche annonçant une conférence sur « La thérapie du bonheur » ; formulation étrange mais qui souligne que la singularité des personnes semble disparaître au profit d'une norme à laquelle il conviendrait de se soumettre.

⁶⁷⁷ de Singly F., *id.*, p. 9.

Dire que l'individu ne parvient pas, dans ces conditions, à être « au mieux de sa forme » relève, pour le clinicien que nous sommes, de l'euphémisme. En tous les cas, même si le plus grand nombre se débrouille tant bien que mal avec ces « oscillations » – et ce plus grand nombre reste l'objet du sociologue – d'autres en souffrent plus ou moins radicalement et viennent à notre consultation, seuls ou en couple, tirillés par ces questions qui, avant de devenir véritablement existentielles, semblent envahir totalement la psyché et paralyser les êtres. Nous retrouvons ici les deux pôles que nous évoquions dans le point précédent : « aliénation » et « déliaison ».

Le terme d'« aliénation » est à entendre ici comme le fait de transférer à l'autre – initialement, à l'Autre – les conditions de possibilité même de son existence. Il s'agit donc de penser une dépendance radicale à l'autre sans doute proche de l'état de fusion avec la mère où le moi et l'environnement ne font qu'un, ou en tous cas relative à la nécessaire présence d'un autre dont l'action fera que nos besoins vitaux seront satisfaits ou non. « Je ne peux pas vivre sans toi » évoque, plus ou moins métaphoriquement selon les cas, ce lien d'aliénation à l'autre dans le cadre d'une relation amoureuse ou passionnelle.

Le mot « déliaison » renvoie, lui, à la menace qui pèse sur les individus de se voir, en quelque sorte, délié de la Communauté des Hommes. Si cette menace est en grande partie imaginaire, il n'en demeure pas moins que le contexte de fragilisation des liens⁶⁷⁸ que représente notre société « liquide »⁶⁷⁹ conduit nombre d'individus à vivre de façon plus ou moins isolée.

C'est dans un tel contexte que toute forme d'engagement dans un lien à l'autre doit en lui-même conserver des possibilités d'émancipation et offrir un maximum de garanties quant au fait que l'épanouissement de soi demeurera le vecteur existentiel principal. Aujourd'hui, « (...) pas d'accord possible sans droit au désaccord, pas de lien solide sans penser la possibilité de la *déliation*. »⁶⁸⁰ La simplification des procédures de divorce et la diminution du nombre de mariages – rendant la séparation statutairement plus simple –

⁶⁷⁸ Janssen C., Coopman A.-L., 2010, *art. cit.*

⁶⁷⁹ Bauman Z., 2004, *op. cit.*

⁶⁸⁰ Abel O., 2005, *op. cit.*, p. 17.

participent à ce sentiment bien fondé qu'une « porte de secours » est toujours à disposition pour le soi.

Le “*living apart together*” et les “*semi-detached couples*” relèvent de la même tentative de se ménager des espaces-temps à soi et rien qu'à soi, « dissociant les deux vies grâce à une inscription spatiale de la séparation. »⁶⁸¹ Sans que les individus en arrivent à de telles modalités de vie « commune » – nous devrions dire « comme deux » – notre clinique nous enseigne qu'il semble de plus en plus nécessaire aux individus de se garantir des espaces en dehors du couple.

Il n'est pas rare qu'un temps de consultation soit utilisé par des couples pour tenter de réaménager leur espace de vie afin de définir de quels espaces propres chacun dispose. Nous nous souvenons d'un couple ayant explicitement défini que la présence de l'autre n'était tolérée dans telle pièce de la maison qu'à condition que celui-ci y ait été invité. Une autre femme se bat pour obtenir le droit d'occuper pleinement une pièce de la maison familiale : « *je veux juste ma petite pièce à moi pour y faire ma couture* ». Si cette exigence de repli sur soi n'en passe pas par l'attribution des espaces initialement communs, il n'est pas rare qu'elle se déplace sur l'occupation du temps. Pouvoir sortir avec « ses propres amis », avoir « ses propres activités », « du temps pour soi », avoir besoin de temps en temps « d'être seul » ; autant de demandes que déploient largement de nombreux couples rencontrés dans notre bureau de consultation, dans le cadre de notre recherche ou tout simplement dans notre vie quotidienne.

Le sociologue Chaumier a inventé un terme pour désigner ces nouveaux couples qui explorent des espaces-temps individuels à partir d'une entité conjugale : « les couples fissionnels »⁶⁸². D'après l'auteur, « les deux partenaires du couple peuvent vivre l'un sans l'autre, sans drame et sans manquer à leur affection. »⁶⁸³

Il convient de nuancer ce propos tant la clinique abonde de contre-exemples qui prennent bien diverses formes dramatiques pour se mettre en scène. Qu'il s'agisse d'un homme absent parce qu'absorbé par son travail, d'une relation extraconjugale réelle,

⁶⁸¹ de Singly, *id.*, p. 10.

⁶⁸² Chaumier S., 2004, *op. cit.*

⁶⁸³ *Id.*, p. 17.

virtuelle ou fantasmée, ou encore de l'absence ressentie du désir de l'autre ; autant de situation où l'absence de l'un est susceptible de plonger l'autre dans un immense désarroi. Cependant, si nous prenons la peine de nous décaler de ce prisme déformant que constitue la clinique – ce qui nous est rendu possible, précisément, par le recours aux écrits sociologiques – alors il y a certainement quelque chose de spécifique à notre époque que nous pouvons entendre dans ceci :

De même qu'ils avaient une existence avant le couple et qu'ils en auront probablement une ensuite (et ce n'est pas le moindre des changements : chacun imagine un après possible, et plus une vie *ad aeternam* qui prend plutôt une tonalité angoissante), les membres du couple peuvent développer une vie indépendante⁶⁸⁴.

Il est à noter que le sociologue nuance lui-même son propos en proposant d'envisager un *continuum* dont les deux pôles extrêmes seraient « l'idéal romantique » et « le couple fissionnel » : « Ainsi, certains couples se contenteront d'une transgression accidentelle et éphémère d'un idéal romantique demeurant la norme partagée, alors que d'autres auront totalement rompu avec le désir de cofusion. »⁶⁸⁵ Il ajoute que tous les cas de figure sont possibles entre ces deux polarités extrêmes⁶⁸⁶.

Il s'agirait donc aujourd'hui, dans nos sociétés modernes, de parvenir à articuler ce qui semble a priori inconciliable, à savoir l'*individualisme*, ayant comme visée l'épanouissement de soi, et la *vie commune* ayant, finalement, la même visée.

Si l'individualisme risque de conduire à un certain isolement ou à un sentiment de solitude potentiellement angoissant, la vie commune semble, elle aussi, générer sa part non négligeable d'angoisse qui porterait principalement sur le risque de se perdre dans la relation à l'autre, de devenir un autre que soi, voire ne plus être soi

⁶⁸⁴ *Ibid.*

⁶⁸⁵ *Id.*, p. 73.

⁶⁸⁶ Michela Marzano propose une critique très intéressante des postulats sous-jacents au concept de « couple fissionnel » proposé par Chaumier en dénonçant une « confusion évidente entre le désir d'être le "tout" de l'autre et celui d'être son "seul" amour », In Marzano M., 2005, *op. cit.*, p. 126.

du tout. Cette contradiction interne fait figure, pour le sujet, de paradoxe qui, si l'on y regarde de plus près, n'est pas sans lien avec la paradoxalité de notre rapport au monde extérieur telle que nous l'avons développée à partir de Winnicott dans les chapitres précédents. Se retrouver à la fois « seul » et « avec », pour reprendre l'expression du sociologue de Singly⁶⁸⁷, fait écho, nous semble-t-il, à « la capacité d'être seul en présence de l'autre »⁶⁸⁸ et « la capacité de s'unir les uns aux autres sur base d'un processus d'illusion »⁶⁸⁹ théorisées par Winnicott et largement développées par nous-même dans les chapitres précédents de notre thèse.

Plus encore, un philosophe comme Abel qui tente de cerner spécifiquement ce qui caractérise le lien de couple aujourd'hui se retrouve au plus près des théories du psychanalyste anglo-saxon lorsqu'il écrit : « on ne comprend pas le lien sans la déliaison, la possibilité de l'accord sans le désaccord. »⁶⁹⁰ Si nous y entendons la dialectique winnicottienne « illusion/désillusion », c'est sans aucun doute parce que, tout au long de son ouvrage, Abel insiste sur le caractère premier de la séparation – « différenciation », aurait sans doute préféré Winnicott – sur le *lien*. Reprenant l'œuvre de Milton, « *Le paradis perdu* », il écrit⁶⁹¹ :

Le coup de génie de Milton, (...) c'est justement de penser la séparation comme fondatrice : la création même est séparation – les analystes pourraient dire que le langage même est séparation – et l'alliance véritable repose sur le divorce. Sans cet arrachement et cette séparation première, il n'y a pas de pacte, pas de nouvelle alliance.

Nous voyons dans cette sensible concordance entre ces conceptions psychanalytiques et les écrits de sociologues et philosophes contemporains – avec toutes les précautions épistémologiques qui s'imposent⁶⁹² – un soutien non négligeable à notre démarche privilégiant comme base théorique les concepts de

⁶⁸⁷ de Singly, *id.*

⁶⁸⁸ Winnicott D.W. [1958], *art. cit.*

⁶⁸⁹ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*

⁶⁹⁰ Abel O., 2005, *op. cit.*, p. 37.

⁶⁹¹ *Id.*, p. 57.

⁶⁹² Janssen C., Bartiaux F., De Neuter P., Frogneux N., 2009, *art. cit.*

Winnicott. En effet, il nous semble qu'aujourd'hui plus que jamais, les travaux de ce psychanalyste nous offrent un cadre théorique éminemment pertinent lorsqu'il s'agit de nous intéresser aux modalités actuelles de la construction des liens, en l'occurrence des liens de couple.

D'autres théoriciens psychanalystes, Freud le tout premier, ont proposé différentes façons de comprendre, sinon le lien, l'amour et ses dérivés passionnelles. Nous ne proposerons pas une reprise exhaustive de ces différentes théories qui sont déjà l'objet de nombreux ouvrages. Toutefois, il nous importe d'en proposer une reprise synthétique qui vise essentiellement à situer notre propre proposition théorique en cette matière. Nous reprendrons donc, dans un premier temps, ce que nous qualifierons de « théories classiques » de l'amour avant de nous intéresser aux « théories de l'entre-deux » pour enfin en venir à notre thèse centrale qui d'une part, s'appuiera sur la première partie de notre recherche – et en particulier sur notre conception du processus d'illusion – et qui d'autre part, se situera, d'une certaine façon, à *l'intermédiaire* des deux catégories théoriques que nous venons de mentionner.

2. Le couple, l'amour et la psychanalyse

2.1. Quelques fondements freudiens

2.1.1. « Retrouvailles » de l'objet primaire

Qu'est-ce qu'un couple du point de vue de l'économie psychique des deux sujets qui le compose ? Existe-t-il, ou n'est-ce qu'un leurre qui ne constitue pas un objet de travail psychanalytique ? ⁶⁹³

Qu'il est difficile d'aborder d'un point de vue psychanalytique ces questions du couple et de l'amour qui semblent se dérober au moment même où nous tentons de les circonscrire, tout autant qu'elles s'articulent à tant de dimensions fondamentales qu'elles en deviennent trop vastes que pour en cerner les contours. Nous pourrions dire que si le couple et l'amour ne concernent en rien la psychanalyse, nous pouvons tout autant affirmer qu'ils sont le cœur même de notre champ en ceci que ces deux notions concernent tout de la psychanalyse. Encore un paradoxe avec lequel nous devons nous débrouiller comme nous l'avons fait avec tant d'autres depuis les débuts de notre recherche.

Une première façon de nuancer cet apparent paradoxe est de distinguer ce que le premier point de ce chapitre nous avait amené à articuler : couple et amour. En effet, la question de l'amour par ses liens avec le désir, la perte et leurs avatars, traverse l'ensemble du champ psychanalytique :

D'une part, l'amour [dans l'œuvre de Freud] renvoie au registre du "besoin d'amour" [*Liebesbedürfnis*] et des "exigences d'amour" [*Liebesanspruchen*], de la capacité ou au contraire de l'incapacité [*Liebesfähigkeit/Unfähigkeit*] d'amour. Il est ensuite question du "choix" [*Liebeswahl*] et des "conditions d'amour" [*Liebesbedingungen*]. Enfin, il est question de "perte", de "refus" [*Liebesverlust, Liebesversagung*] ou de

⁶⁹³ Bastien D., « Un homme, une femme et deux fantasmes : le couple existe-t-il ? », *Cahiers de psychologie clinique*, 2007/2, 29, pp. 133-143.

“déception” [*Liebesenttäuschung*]. La question des “relations d’amour” [*Liebesbeziehungen*] renvoie donc à la question de la puissance, du choix et du manque⁶⁹⁴.

Par contre, la question du couple est davantage problématique pour les psychanalystes comme nous le rappelle Assoun : « Peut-on parler de “couple” pour le savoir inconscient ? Rien n’est moins sûr, dans la mesure où il s’agirait d’en induire l’idée d’une conjugalité. »⁶⁹⁵ C’est-à-dire qu’il y aurait à penser une articulation véritable – à défaut d’être réelle – entre deux appareils psychiques. Nous verrons que plusieurs auteurs tels que Kaës, Roussillon ou encore Bastien proposent effectivement différentes façons de penser des « alliances inconscientes »⁶⁹⁶ pour l’un, des formes d’« intersubjectivité »⁶⁹⁷ pour le second et l’idée d’un « *conjugo* » pour la dernière⁶⁹⁸. Nous en avons déjà dit certaines choses à propos du concept de lien de façon générale mais il nous importera de resserrer nos hypothèses autour de la question spécifique du couple. Bien entendu, nous nous appuierons largement, dans un premier temps, sur les travaux de ces auteurs.

Mais pour l’heure, il nous faut entendre que cette question de la conjugaison de deux inconscients ne va pas de soi pour la psychanalyse et il nous importera donc de nous arrêter sur quelques fondamentaux de ce champ pour mesurer la difficulté d’une telle conceptualisation mais aussi pour y trouver quelque soutien à nos propres élaborations.

Comme nous l’avons déjà dit, nous ne souhaitons aucunement reprendre ici tout ce qui a pu être dit et écrit en ce domaine. Non seulement la tâche nous paraît trop conséquente que pour ne donner lieu qu’à un chapitre d’une thèse mais plus encore, d’autres avant nous ont déjà réalisé ce travail avec tellement de précision et d’intérêt que nous ne pourrions qu’en fournir une version appauvrie. Citons par exemple – et il nous servira, pour un temps, de guide – l’ouvrage de P.-L. Assoun, *Le couple inconscient : Amour freudien et passion*

⁶⁹⁴ Assoun P.-L., *Le couple inconscient : Amour freudien et passion courtoise*, Paris, Economica, 2^{ème} édition, 2005, p. 4.

⁶⁹⁵ Assoun P.-L., *id.*, p. 31.

⁶⁹⁶ Kaës R., 2009, *op. cit.*

⁶⁹⁷ Roussillon R., 2008, *op. cit.*

⁶⁹⁸ Bastien D., 1995, *op. cit.*

postcourtoise, dont l'unique préface constitue déjà, en une trentaine de pages, une synthèse détaillée et riche de références d'à peu près tout ce que l'on peut dire sur ce thème à partir de Freud et Lacan⁶⁹⁹. Il nous importe donc, dans le cadre de notre recherche, d'en restituer quelques éléments qui nous semblent déterminants et qui nous permettront d'en dégager ce qui se distingue de notre propre contribution ainsi que ce qui, d'une certaine manière, peut théoriquement s'y lier.

Soulignons encore, et cela est d'importance pour suivre notre propos, que nous n'ignorons pas mais n'investiguerons que très peu tout un pan de la littérature psychanalytique à propos de la passion amoureuse. En effet, la plupart des textes de psychanalystes s'intéressant à l'amour prennent les choses sous l'angle de l'investissement passionnel d'un objet par un sujet. Très souvent, cette façon d'envisager psychanalytiquement l'amour revient à n'en considérer que les dérives psychopathologiques. La « Logique des passions » de Gori⁷⁰⁰ est éminemment pertinente mais nous en apprend, en fin de compte, assez peu sur ce qui permet à deux êtres de se définir comme étant en couple. Peut-être sommes-nous ici confrontés à la limite de l'approche pathoanalytique ; approche qui se fonde sur le principe freudien du « cristal brisé ». En effet, la passion nous mène à considérer que l'autre sujet n'a que peu de place – voire, pas du tout – dans l'investissement amoureux. Cet autre n'est qu'objet pris pour un autre ; le sujet se laissant aveugler par son propre fantasme. Si Gori parle avec nuance de « folies ordinaires »⁷⁰¹, c'est tout de même une tout autre perspective d'envisager l'amour comme l'établissement d'un lieu de repos pour l'individu : “*a resting place*”, au sens de Winnicott. Là où la passion tourmente le sujet, l'amour est supposé lui apporter, dans une certaine mesure, un peu d'apaisement et de réconfort. Certains éléments sont évidemment communs à l'amour et la passion amoureuse – par exemple, l'enrôlement de l'autre dans son propre fantasme, comme nous le reprendrons ci-après – mais les processus en jeu nous semblent tout de même très différents. Pour le dire sans doute un peu vite, mais nous y reviendrons très largement, *si la passion procède d'une forme d'hallucination, au cœur de l'amour se trouverait l'illusion.*

⁶⁹⁹ Assoun P.-L., *id.*

⁷⁰⁰ Gori R., *Logique des passions*, Paris, Denoël, 2002.

⁷⁰¹ *Id.*, p. 59.

Par ailleurs, il nous paraît quelque peu tautologique de ne s'en référer qu'à la passion amoureuse pour en conclure que rien ne se rencontre entre deux sujets qui se disent amoureux l'un de l'autre. Pour notre part, et nous essaierons « en négatif » de le montrer, la passion amoureuse est justement un échec de l'illusion conjugale telle que nous allons, à travers ce chapitre, tenter de la définir.

Mais avant d'en arriver là, nous souhaitons tout de même reprendre ces quelques éléments des premiers écrits psychanalytiques à propos, non pas de la passion, mais bien de l'amour.

Dans un texte de 1910, Freud ne prétend rien d'autre que de « soumettre la vie amoureuse elle-même à un traitement rigoureusement scientifique. »⁷⁰² L'idée de Freud, en phase avec ses travaux de cette même période⁷⁰³, est de dégager l'*origine* et le *développement* de cet état psychique particulier qu'est l'état amoureux.

Il est connu – et nous ne le reprendrons pas ici trop largement – que pour Freud, le choix amoureux concerne électivement les premiers objets investis par l'individu dans son enfance, à savoir les parents et prioritairement la mère. Il situe donc la source du choix amoureux de l'homme « dans la fixation de la tendresse de l'enfant à sa mère. »⁷⁰⁴ L'auteur élargira rapidement le champ de ces premiers autres investis affectivement par l'enfant aux « personnes de la famille et celles qui donnent les soins à l'enfant. »⁷⁰⁵ Il s'agirait alors de considérer la vie amoureuse comme la répétition d'une relation ancienne, et l'objet aimé comme une « retrouvaille » de l'objet perdu⁷⁰⁶, à savoir la mère :

[...] cet amour flambant neuf ne prend sa portée qu'à répercuter les amours d'enfance. Le sentiment de

⁷⁰² Freud S. [1910], « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse (Un type particulier de choix d'objet chez l'homme) », In Freud S., *La vie sexuelle*, Paris, Presses universitaires de France, 2002 [1969], pp. 47-48.

⁷⁰³ Citons, par exemple, Freud S. [1912-1913], *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1989.

⁷⁰⁴ Freud S. [1910], *art. cit.*, p. 50.

⁷⁰⁵ Freud S. [1912], « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse (Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse) », In Freud S., *La vie sexuelle*, Paris, Presses universitaires de France, 2002 [1969], pp. 55-65.

⁷⁰⁶ Freud S. [1905], *op. cit.*

nouveauté est d'autant plus aigu que l'événement touche au retour de la promesse de l'aube. Tomber amoureux, c'est éprouver le sentiment nouveau qui fait croire à l'ancien⁷⁰⁷.

Il nous semble que le renversement de la dernière proposition d'Assoun serait tout autant pertinente : tomber amoureux, c'est éprouver le sentiment ancien qui fait croire au nouveau. Bien entendu, cette paraphrase implique qu'à l'origine, un tel sentiment de complétude aurait été véritablement vécu et c'est là, très certainement, un des points de divergence entre les psychanalystes d'inspiration lacanienne et ceux qui, comme nous, préfèrent s'inspirer, notamment, de Winnicott. Toutefois, nous ne pouvons qu'adhérer à l'idée qu'un amour au présent renvoie toujours, d'une façon ou d'une autre, à un amour du passé⁷⁰⁸. Nous en faisons l'expérience au quotidien par notre pratique clinique et la littérature ou le cinéma ne manquent pas, également, d'en faire écho⁷⁰⁹.

2.1.2. La pulsion comme pilier théorique

Précisons tout de même, afin de ne pas trop simplifier cette reprise des considérations freudiennes à propos de l'amour, que cette tentative de retrouver son *objet d'amour infantile primaire* provient de la séparation des courants *tendres* et *sensuels* et de la butée sur la *barrière de l'inceste*⁷¹⁰. Freud, qui bien entendu s'intéresse tout particulièrement aux dérives pathologiques des comportements humains dans la mesure où ils nous éclairent sur le fonctionnement « normal » des individus, évoque très largement ces personnes pour qui les investissements tendres et sensuels demeurent clivés ; nous rencontrons très souvent ce genre de difficultés dans notre clinique tant individuelle que de couple. L'épouse se retrouve alors surestimée comme l'objet infantile primaire (la mère) et, parfois, surgit une maîtresse « rabaissée » – par exemple, par un mépris de ses capacités intellectuelles ou par l'évocation d'une grande instabilité émotionnelle – mais avec laquelle l'individu s'épanouit sexuellement, contrairement à ce qu'il vit avec sa partenaire « officielle ». « Là où ils aiment, ils ne

⁷⁰⁷ Assoun P.-L., *id.*, p. 16.

⁷⁰⁸ Balestrière L., « Un amour si funeste : à propos des “fondements infantiles” de la passion amoureuse », *Cahiers de psychologie clinique*, 2002/2, 19, pp. 95-106.

⁷⁰⁹ De Neuter P., « Quand un amour du passé entrave celui du présent », *Cahiers de psychologie clinique*, 1997/2, 9, pp. 341-351.

⁷¹⁰ Freud S. [1912], *art. cit.*

désirent pas et là où ils désirent, ils ne peuvent aimer », écrit Freud⁷¹¹. Ces cas de clivage permettent d'entendre avec plus d'acuité leur action relative dans toute relation amoureuse. C'est, d'ailleurs, l'existence et le maintien tout au long de l'existence du courant tendre – inhibé quant au but, c'est-à-dire qui ne recherche pas une satisfaction sexuelle directe – qui permettrait de comprendre la perpétuation du lien amoureux en dehors des phases de plein épanouissement sexuel – satisfaisant, pour sa part, le courant sensuel de la pulsion⁷¹². « Il ne suffit pas de désirer l'objet, c'est-à-dire de mettre en acte la pulsion, il faut l'aimer *aussi* »⁷¹³, écrit Assoun. Il poursuit en écrivant que l'amour « se présente moins comme un au-delà du désir que comme un supplément de la relation d'objet, ce qui naît de la temporalité désirante avec une “prime de valeur ajoutée”. »⁷¹⁴

Nous avons pris la peine de nous arrêter sur ce cas spécifique dans la mesure où nous verrons, lorsqu'il s'agira pour nous d'éprouver notre thèse, situant le processus d'illusion au centre de la vie amoureuse, que ces questions de « retrouvailles » de l'objet infantile primaire, de clivage des courants tendres et sensuels et, pour le dire vite, tout ce qui relance singulièrement les enjeux de l'Œdipe seront au cœur de ce qui tantôt s'articulera aux attentes inconscientes de l'autre, tantôt seront mises entre parenthèse au profit de *l'illusion conjugale*.

Par ailleurs, l'intérêt de ce que nous décrit Freud dans ces « Contributions » est également lié au fait qu'il nous indique clairement que la vie amoureuse ne peut s'entendre en dehors d'une référence à la *pulsion*. Autrement dit, ce qui organise la vie amoureuse – choix d'objet, relation et sexualité – n'a de sens qu'en référence à l'activité pulsionnelle.

La pulsion, selon Freud, agit comme une *poussée* constante, prend sa *source* dans des zones excitables de notre organisme et vise un *objet* (ou des objets, à défaut de « l'Objet ») dans un *but* déterminé répondant au *principe de plaisir*, c'est-à-dire en supprimant

⁷¹¹ Freud S., *id.*, p. 59.

⁷¹² Freud S. [1921], *art. cit.*

⁷¹³ Assoun P.-L., *id.*, p. 9.

⁷¹⁴ *Ibid.*

l'excitation à la source de la pulsion⁷¹⁵. Ce que Freud nous explique, et qui concerne notre recherche au plus haut point, est la variabilité des objets susceptibles de permettre à la pulsion d'atteindre son (ou ses) but(s). Une cessation de cette variabilité caractérise une *fixation* à un objet électif particulier.

Dans notre reprise volontairement synthétique du concept freudien de pulsion, citons encore le découpage des pulsions en deux grands groupes proposé par l'auteur : « celui des *pulsions du moi* ou *d'auto-conservation* et celui des *pulsions sexuelles*. »⁷¹⁶ Freud proposera plus tard de rassembler ces deux groupes en un seul – les « pulsions de vie » – qu'il opposera alors, par nécessité d'un nouveau modèle lui permettant de comprendre ce qui survient dans ses observations cliniques, à la « pulsion de mort »⁷¹⁷.

Toujours est-il que nous ne pouvons faire l'économie de la prise en compte du concept de pulsion dans nos élaborations à propos de la construction des liens de couple. Bien au contraire, la pulsion en constitue un des piliers ; le fantasme en constitue certainement un autre, nous y reviendrons en abordant quelques éléments de la théorie de Lacan. C'est la pulsion qui nous amène au plus près de ce que c'est qu'aimer et qui nous permet de comprendre des manifestations inconscientes aussi déterminantes que l'*ambivalence* par rapport à l'objet, l'*ancrage narcissique* de cette disposition, l'*insatisfaction* structurale du Sujet et la domination du *principe de plaisir*. « A l'origine, l'amour est narcissique, puis il s'étend aux objets qui ont été incorporés au moi élargi et exprime la tendance motrice du moi élargi vers ces objets en tant qu'ils sont sources de plaisir. »⁷¹⁸ Cette reconnaissance de la pulsion comme concept déterminant en matière d'amour, de conjugalité et de choix d'objet pourrait, dans une certaine mesure, rendre difficile notre référence principale à Winnicott. En effet, il est fréquent que soit reproché à ce dernier l'absence, ou du moins le peu de référence à la vie pulsionnelle de l'individu. Nous tenterons, dans un point ultérieur, de repérer chez Winnicott ce qu'il advient de ce concept.

⁷¹⁵ Freud S. [1915], « Pulsions et destins des pulsions », In Freud S., *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, pp. 11-43.

⁷¹⁶ Freud S., *id.*, p. 21.

⁷¹⁷ Freud S. [1920], *art. cit.*

⁷¹⁸ Freud S. [1915], *art. cit.*, p. 41.

Mais préalablement, et même avant d'en venir à quelques propositions de Lacan au sujet de notre thème, nous souhaitons encore insister sur un point, crucial pour notre propos, de la théorie freudienne.

2.1.3. Surestimation sexuelle et idéalisation

Those who idealize their love-objects live in a fool's paradise [...]⁷¹⁹.

Freud, dans son texte de 1921⁷²⁰ – que nous avons déjà abordé dans un précédent chapitre – consacre un point de son propos à l'état amoureux qu'il associe au dispositif de l'hypnose. Voici ce qu'il écrit :

Lors d'un refoulement tant soit peu efficace ou d'une mise à l'écart des tendances sensuelles, s'installe l'illusion que l'objet est aimé, même sensuellement, à cause de ses avantages psychiques, alors qu'au contraire c'est le contentement sensuel qui lui a conféré d'abord ces avantages. Le mouvement qui fausse ici le jugement est celui de *l'idéalisation*⁷²¹.

Nous ne pouvons spéculer quant à l'emploi du mot « illusion » dans la mesure où nous n'avons pas pu retrouver le mot allemand utilisé par l'auteur. Toutefois, ce qui retient notre attention, c'est l'idée d'un *leurre* qui ne serait pas introduit par l'objet mais bien par un processus interne au sujet, allant du dedans vers le dehors et qu'il nomme « idéalisation ». La surestimation sexuelle qui découle de ce mécanisme était déjà évoquée dans certains textes plus anciens de Freud⁷²² mais ce dernier introduit ici un glissement déterminant de la logique de l'étayage à la prédominance du narcissisme. D'une certaine façon, alors que cette surestimation semblait initialement davantage relever de la dépendance totale à la mère dans les premiers moments de la vie, Freud insiste davantage dans ce texte sur les rapports entre l'investissement du moi propre aspirant à un certain *idéal* et

⁷¹⁹ Rycroft C. [1955], *art. cit.*, p. 34.

⁷²⁰ Freud S. [1921], *art. cit.*

⁷²¹ Freud S., *id.*, p. 197.

⁷²² Freud S. [1912], *art. cit.*

l'investissement de l'objet souvent aimé « à cause des perfections auxquelles on a aspiré pour le moi propre et qu'on voudrait maintenant se procurer par ce détour pour satisfaire son narcissisme. »⁷²³

Freud pousse son raisonnement plus loin encore lorsqu'il conclut que « *l'objet s'est mis à la place de l'idéal du moi* »⁷²⁴ conduisant à penser un sujet qui se serait « abandonné à l'objet ». Les liens entre l'investissement objectal et l'idéal du moi sont sans doute ce qui permet à Assoun d'affirmer que « le père donne sa vraie dimension à l'amour, désirante et idéalisante. »⁷²⁵ L'instance qui jusque là dictait au sujet, notamment, les préceptes à suivre en matière de morale et d'éthique se voit dans l'amour – du moins passionnel – remplacé par l'objet adoré ; « dans l'aveuglement de l'amour on devient criminel sans remords. »⁷²⁶ Notons une fois encore que Freud emprunte la voie pathoanalytique consistant, selon le principe bien connu du « cristal brisé », à étudier les fonctionnements extrêmes ou pathologiques dans la mesure où ils nous enseignent ce qui constitue les lignes de structure invisibles de la « normalité ».

C'est spécifiquement le fait que, dans l'amour passionnel, l'individu se laisse dicter sa conduite par l'objet qui amène Freud à comparer l'état amoureux à l'hypnose ; l'hypnotiseur se met – volontairement, pour sa part – à la place de l'idéal du moi.

Nous allons voir comment Lacan va déployer la question de la rencontre amoureuse à partir de ce *leurre* empreint de narcissisme et qui ne peut, selon lui, conduire qu'à une non-rencontre, au *ratage* de la rencontre. Cependant, dans son texte de 1921 et à la toute fin du chapitre qui nous occupe, Freud ouvre la voie à une autre lecture certainement plus proche de la nôtre :

Autre fait digne de remarque, il est fréquent que la conscience morale de la personne hypnotisée puisse se montrer résistante, même si par ailleurs la suggestion entraîne une pleine docilité. Mais cela peut provenir du fait que, dans l'hypnose telle qu'elle est pratiquée la plupart du temps, un savoir a pu s'être conservé, au

⁷²³ Freud S. [1921], art. cit., *Ibid.*

⁷²⁴ *Id.*, p. 198.

⁷²⁵ Assoun P.-L., *id.*, p. 14.

⁷²⁶ Freud S. [1921], *ibid.*

terme duquel il ne s'agit que d'un *jeu*, d'une reproduction sans vérité d'une autre situation d'une importance vitale bien plus grande⁷²⁷.

Cette référence au *jeu* ne peut que retenir notre attention. Ce que nous indique Freud dans ce passage de son texte est que l'individu pourrait, dans une certaine mesure, non pas *jouer à* mais bien *se jouer de*. C'est-à-dire que la conscience que d'une certaine manière la vérité est ailleurs que dans la relation à cet objet – qu'il s'agisse de l'hypnotiseur ou d'un(e) partenaire aimé(e) – serait présente en creux mais seulement manifeste que lorsqu'il s'agit pour l'individu de toucher à ce que seraient ses propres limites, ses tabous, ses lignes indépassables à partir desquelles la transgression n'est plus possible même dans l'abandon à l'autre. En deçà de ces frontières, tout se passe comme si le sujet était dupe, « aveuglé », comme l'écrit Freud. Mais comme ces cas de résistance aux injonctions de l'hypnotiseur nous font entendre que l'individu *sait*, alors nous ne pouvons qu'en conclure que, la plupart du temps, le sujet se joue de lui-même et de la réalité de l'autre. C'est en ce point précis que nous percevons – et nous en dirons bien davantage ultérieurement – le *processus d'illusion* tel que nous l'avons déjà défini à partir de Winnicott. L'individu sait et ne sait pas. Nous pourrions dire qu'il *se prend au jeu* ; fut-ce le jeu de l'autre.

On pourrait nous objecter que la remarque de Freud concerne essentiellement l'hypnose et non l'amour. D'une part, ce serait faire fi du parallèle établi par l'auteur, tout au long de ce chapitre, entre ces deux modes de rapports à l'autre. D'autre part, la clinique nous laisse entrevoir des phénomènes fort identiques à ceux décrits par Freud à propos de l'hypnose. En effet, il n'est pas rare qu'une crise conjugale survienne dans un moment où l'un des partenaires refuse brutalement de se plier au désir de l'autre sans que cet autre ait pu même envisager préalablement la possibilité d'un refus. « *Je n'ai plus envie de jouer !* », nous dit un homme venu en consultation avec son épouse. Une autre fois, et plus tragiquement, c'est une femme qui, ayant accepté, comme à son habitude, de se plier à une attente sexuelle de son partenaire, nous dit qu'elle s'est sentie violée. L'homme qui partage sa vie semble abasourdi par de tels propos. Nous pourrions faire l'hypothèse que la mise au travail de cette femme a modifié

⁷²⁷ *Id.*, c'est nous qui soulignons.

quelque chose de ses propres limites l'amenant à ne plus s'abandonner si radicalement qu'autrefois dans le désir de l'autre, parfois au détriment de son intégrité corporelle. Ou peut-être qu'un travail de son propre fantasme a modifié quelque chose de l'*illusion* qui jusque là leur permettait de « jouer » à deux ; mais n'anticipons pas trop notre propos.

Quoi qu'il en soit, il nous semble que, déjà à partir de Freud, il est concevable que l'état amoureux consiste à se prêter au jeu de la rencontre, au risque de s'y prendre ou de s'y perdre. Pour le dire plus clairement encore, dans l'état amoureux le plus courant, le sujet serait tout autant dans l'hallucination de l'objet – processus auquel Freud associe l'idéalisation – que dans une certaine prise en compte de la réalité de la scène sur laquelle se joue la rencontre même si le principe de réalité se trouve dans une certaine mesure, et dans une certaine mesure seulement, suspendu.

Comme nous allons le voir, Lacan reprendra et poursuivra l'œuvre de Freud en déroulant principalement le fil de ce qui échoue dans la rencontre. Il mettra l'accent sur ce qui selon nous, affirmons-le déjà, ne constitue qu'un versant de l'illusion.

2.2. Quelques développements lacaniens

2.2.1. L'inexorable « non-rencontre »

C'est ainsi que beaucoup de gens vivent, aiment, souffrent et meurent sans savoir qu'un voile a toujours déformé la réalité de leurs liens affectifs⁷²⁸.

Il nous importe de reprendre, de façon non exhaustive, quelques points essentiels qui conduisent Lacan à proclamer qu'il n'y a de rencontres que « manquées ». C'est-à-dire qu'il nous paraît tout à fait essentiel de comprendre ce qui, effectivement, « rate » de la rencontre entre deux êtres se disant amoureux l'un de l'autre ; et Lacan – ainsi que quelques autres à sa suite – ne peut que nous aider dans cette entreprise.

⁷²⁸ Nasio J.-D., 2005 [1992], p. 11.

Cela étant dit, rappelons-nous que l'objet de notre thèse est bien le *lien* ; c'est-à-dire que nous partons du principe qu'entre deux êtres, il y a bien « quelque chose » qui les lie l'un à l'autre et c'est ce « quelque chose » que nous avons commencé à isoler en déployant le concept d'illusion. Mais recourir à la pensée de Lacan nous permettra de considérablement affiner notre propos dans la mesure où il nous amènera à mieux mettre en évidence encore ce que nous avons déjà évoqué en termes de « continuité » et de « contiguïté ». En effet, si l'objet central de notre propos est sans aucun doute la façon dont les individus établissent de la continuité entre eux et leur environnement au moyen d'un processus d'illusion, ce dernier n'est rendu possible que par une forme de contiguïté qui en elle-même souligne que quelque chose de la rencontre entre le sujet et son environnement – ou un autre sujet – échoue. Un écart demeure, *et c'est de cet écart que peut émerger l'illusion liante*. Cet écart se retrouve au cœur même de la pensée de Lacan.

C'est dans son séminaire qu'il donne sur le thème du transfert que Lacan se confronte, sans doute le plus radicalement, à la question de l'amour⁷²⁹. Afin de déployer sa théorie du transfert, l'auteur entreprend de commenter de la façon la plus exhaustive qui soit – comme il se plaît à le mentionner lui-même – le fameux *Banquet* de Platon.

Dans ce texte, Platon relate un ensemble de discours à propos de l'amour énoncé par Socrate et quelques uns de ses invités. Il s'agit là d'une sorte de joute verbale qui consistait à produire un discours raisonné à propos d'un thème spécifique, en l'occurrence l'amour. Se produira l'irruption fortuite d'Alcibiade laissant se dévoiler sa passion pour Socrate dont l'analyse permettra à Lacan de déplier sa propre conception de l'amour et, par-delà, du transfert.

Ce qui se dessine petit-à-petit à travers l'enseignement de Lacan – qui s'apparente en un sens à un métadiscours socratique – c'est que l'amour est pétri d'imaginaire et semble déjouer, au moins partiellement, les affres inexorables du manque engendré par notre assujettissement au langage.

⁷²⁹ Lacan J., 1991, *op. cit.*

« L'amour, c'est de donner ce qu'on n'a pas », assène Lacan⁷³⁰. Cette phrase est célèbre et Lacan en usera à différentes reprises y ajoutant ici et là quelques précisions.

[...] vous verrez apparaître clairement l'amant comme le sujet du désir, avec tout le poids qu'a pour nous ce terme, le désir – l'aimé comme celui qui, dans ce couple, est le seul à avoir quelque chose.

La question est de savoir si ce qu'il a a un rapport, je dirai même un rapport quelconque, avec ce dont l'autre, le sujet du désir, manque⁷³¹.

Pour bien comprendre ce dont il s'agit, il est à noter que ce « quelque chose » dont nous parle Lacan est ce qu'il a, par sa relecture de Freud, identifié comme « le phallus ». « En donnant à l'autre ce qu'il *n'a pas* ("le phallus"), chacun des membres du couple obtient (imaginaiement) ce qu'il suppose détenu par l'autre (la jouissance phallique). »⁷³² Ce serait donc l'objet de son propre manque que l'on attribuerait imaginaiement à l'autre supposé, dès lors, nous combler.

Cette façon de définir l'amour nous permet d'introduire une distinction importante entre celui-ci et le désir. En effet, comme l'écrit si joliment Assoun : « le désir n'est pas possesseur de son objet, il se nourrit même de sa non-possession, là où l'amoureux a une incurable mentalité de propriétaire. »⁷³³ En d'autres termes, si le désir ne peut et ne doit en aucun cas être comblé, l'amour permettrait aux individus d'en avoir, affirmons-le, *l'illusion*.

Même si notre volonté n'est absolument pas de « réconcilier » des approches aussi différentes que le sont celles de Lacan et Winnicott, il est toutefois indéniable que notre propre pensée s'inspire de l'un et de l'autre, percevant ici et là non pas des ponts mais plutôt quelques gués que nous empruntons avec grande prudence.

L'illusion, telle que nous l'avons déjà définie, implique que quelque chose de la réalité extérieure échappe au sujet, en même temps que quelque chose de ce qu'il crée échappe à la réalité de

⁷³⁰ *Id.*, p. 46.

⁷³¹ *Id.*, p. 47.

⁷³² Assoun P.-L., *id.*, p. 71.

⁷³³ *Id.*, p. 31.

l'environnement. Sur ce constat d'une nécessaire « médiation » pour l'un, « oblitération » pour l'autre, de notre rapport à l'environnement ou au « réel », il est possible de réunir les deux auteurs par-delà leurs différences de langues. Soulignons, néanmoins, que ces différences de langues ne sont pas que circonstancielles mais relèvent bien de distinctions importantes dans leurs façons d'appréhender ce même constat. Présence ou absence, « plus » ou « moins », création ou manque : il s'agit bien d'entendre d'une façon toute particulière cette barrière – plus ou moins étanche en fonction de celui à qui l'on se réfère – entre le monde et nous-même. Lorsque Lacan définit l'amour comme « la matérialisation la plus vive de la fiction comme essentielle »⁷³⁴, sommes-nous si éloignés de la notion de « consistance de l'illusion » telle que nous l'avons nous-même abordée ? Car même pour Lacan, l'amour, aussi imaginaire soit-il, est tout de même « un lien contre quoi tout effort humain viendrait se briser. »⁷³⁵ C'est-à-dire que ce lien, s'il n'est pas à proprement parler « réel », s'avère tout de même existant et résistant.

Mais alors, « qui est l'autre, mon partenaire, la personne aimée ? »⁷³⁶ Qu'est-ce donc que cet autre que je prétends aimer pour ce qu'il est, supposément l'objet de mon désir ? Lacan finit d'anéantir tout espoir romantique : « Ce qui manque à l'un n'est pas de ce qu'il y a, caché, dans l'autre. C'est là tout le problème de l'amour. »⁷³⁷

La thèse de Lacan est claire : il ne peut y avoir de réelle rencontre entre deux êtres. Nous devrions dire entre deux « *parlêtres* » puisque, selon Lacan, c'est bien notre assujettissement au langage qui conduit à cette impossibilité structurale :

[...] c'est dans le mode même de confrontation des deux demandes que gît cet infime *gap*, cette béance, cette déchirure, où s'insinue d'une façon normale la discordance, l'échec préformé de la rencontre. Cet échec consiste en ceci que, justement, ce n'est pas

⁷³⁴ Lacan J., *id.*, p. 46.

⁷³⁵ *Id.*, p. 60.

⁷³⁶ Nasio J.-D., *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Paris, Payot, 2001 [1992], p. 117.

⁷³⁷ Lacan J., *id.*, p. 53.

rencontres de tendances, mais rencontre de demandes⁷³⁸.

Il est intéressant pour nous de relever l'utilisation par Lacan du terme anglais "*gap*". Comme nous l'indique Lehmann, ce terme « fait partie du vocabulaire winnicottien, il peut se repérer dans une grande partie de son œuvre ; il désigne un fossé, une faille, une lacune, un blanc, un vide, une solution de continuité. »⁷³⁹ Il s'agit bien ici, nous semble-t-il, du concept auquel se réfère Lacan.

Ce même *gap* conduit l'auteur à énoncer cette autre affirmation non moins célèbre : « il n'y a pas de rapport sexuel. »⁷⁴⁰ Ce contre quoi s'oppose l'auteur, c'est le mythe d'Aristophane dans « *Le Banquet* » de Platon ; à savoir, « que le rapport sexuel entre un homme et une femme forme un seul être. »⁷⁴¹

Afin d'éclairer encore cette conception complexe et d'effectuer un glissement vers le concept-clé que nous souhaitons déployer au prochain point, nous désirons citer un passage assez conséquent des « *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan* » de Nasio⁷⁴² :

Nous savons l'inadéquation fondamentale entre chose et langage, entre ce que je veux et la parole que j'énonce pour l'obtenir, entre le sein que je réclame et le cri de mon appel. Quand l'enfant crie sa faim, la mère croit qu'il a froid, et ainsi de suite, les malentendus se succèdent. Bref, dire que la demande est une *coupure signifiante* équivaut à dire qu'elle rate son objet, qu'elle transforme l'objet réel qu'elle vise en une abstraction mentale, en une image hallucinée. C'est cette image précisément que nous appelons objet du désir ou objet *a*. Ainsi le sein demandé devient-il – par le truchement de la parole – sein halluciné du désir.

⁷³⁸ *Id.*, p. 242.

⁷³⁹ Lehmann J.-P., 2007, p. 45.

⁷⁴⁰ Lacan J., « Radiophonie », *Silicet* 2/3, Paris, Seuil, 1970, p. 65, cité par Nasio J.-D., 2005 [1992], *op. cit.*, p. 61.

⁷⁴¹ *Id.*, p. 62.

⁷⁴² Nasio J.-D., 2001 [1992], *op. cit.*, pp. 129-130.

2.2.2. L'objet *a* et l'« *amûr* »

L'amoureux aspire à voir le toi de l'aimé se perdre dans son moi ; or le jour où se réaliserait cette fusion, il aurait perdu celui qu'il aime⁷⁴³.

Le concept d'objet *a* est à la fois complexe et déterminant si l'on veut comprendre la façon dont Lacan tente de répondre à la question qui nous occupe : quels-sont les processus qui fondent notre rapport à l'autre ?

Fidèle à sa « psychanalyse de l'absence » – comme nous l'avons précisé antérieurement – l'objet *a*, pour Lacan, signe un creux, les bords d'un trou qui serait davantage un trou noir cosmique qu'un trou dans une paroi. D'ailleurs, le « *a* » dont il est question désigne tout autant l'« autre » que le « *a* » alpha privatif. C'est-à-dire que cet autre qui se loge à la place de l'objet du désir signale davantage l'absence structurale de ce dernier qu'il ne comble le sujet. Car cet objet manquant, c'est, pour l'auteur, l'objet cause du désir ; l'objet perdu – sans doute depuis l'origine – que vise le désir du sujet de façon incessante. « L'objet *a* est le trou de la structure si vous l'imaginez en effet comme la source d'une force aspirante qui attire les signifiants, les anime et donne consistance à la chaîne. »⁷⁴⁴

Un aspect fondamental de cette théorie et qui tranche assez radicalement avec l'approche de Winnicott, c'est le fait de considérer que la question de la relation à l'objet concerne de façon essentielle le sujet dans son rapport à lui-même, n'ayant de « rapport » avec l'autre que de façon contingente.

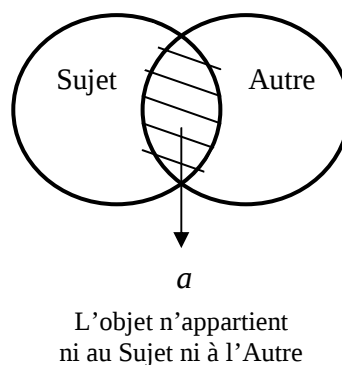
Et pourtant, rappelons-le, Lacan affirme que l'objet transitionnel de Winnicott correspond à son propre concept d'objet *a*. Et en effet, lorsque Nasio tente d'expliquer la nature de cet objet et ses rapports avec la réalité, la proximité avec le concept winnicottien est édifiante :

⁷⁴³ Sartre J.-P., *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1967, p. 74.

⁷⁴⁴ Nasio J.-D., *id.*, p. 120.

L'enfant hallucine le sein, ou, mieux dit, l'enfant hallucine l'objet du désir. Du désir de qui ? De la mère et de l'enfant. En réalité, l'enfant hallucine un objet qui n'appartient ni à sa mère ni à lui-même, mais qui se trouve entre les deux. A ce propos, posons-nous la question : à qui appartient ce sein qui se perd ? A la mère ou à l'enfant ? Ni à l'un, ni à l'autre, c'est un objet qui chute dans l'entre-deux comme tout objet *a*⁷⁴⁵.

Nous ne sommes vraiment pas loin de la définition winnicottienne de l'aire intermédiaire et de l'objet transitionnel. La question posée par Nasio est celle-là même que Winnicott désigne comme n'ayant pas à être posée, et Nasio à partir de Lacan, d'une certaine façon, nous explique qu'il est impossible d'y répondre. Cet objet qui choit dans l'entre-deux n'est-il pas l'objet transitionnel qui tombe dans les limbes ? S'il existe un point de raccord entre les deux théories, cela concerne en tout cas ces objets « *a* » et « transitionnel ». D'autant que Lacan, comme nous l'avons déjà vu chez Winnicott⁷⁴⁶, représente graphiquement son concept de la manière suivante⁷⁴⁷ :



La comparaison des deux schémas est saisissante. D'autant que la légende proposée⁷⁴⁸ (« L'objet n'appartient ni au Sujet ni à

⁷⁴⁵ Nasio J.-D., *id.*, p. 134.

⁷⁴⁶ Voir le point II.1.1.2. de notre texte.

⁷⁴⁷ *Id.*, p. 135.

⁷⁴⁸ Nous n'avons pu retrouver précisément cette légende dans les textes de Lacan lui-même. Toutefois, ce graphe, ainsi que l'explication simplifiée par la légende

l'Autre ») contredit le graphe représentant la double appartenance de cet objet au Sujet et à l'Autre ; représentation paradoxale qui nous rapproche fort de Winnicott et de l'objet transitionnel.

Cependant, il serait erroné de condenser les deux concepts – objet *a* et objet transitionnel – en un seul sur la simple base de ces quelques ressemblances. Qu'il s'agisse de Lacan ou de Winnicott, les deux auteurs ont produit un véritable système de pensée complexe et il convient d'en situer chaque élément au regard de l'ensemble de la théorie. Autrement dit, s'il semble bien que l'un et l'autre tentent de parler d'une même chose en évoquant ces deux concepts, il n'en demeure pas moins que la façon dont ils vont le développer et l'articuler à l'ensemble de la théorie va les entraîner vers des horizons théorico-cliniques extrêmement différents, voire même, par certains aspects, totalement opposés. Nous tenterons d'en dire davantage lorsqu'il s'agira de développer notre propre conception du lien de couple.

« Mais qui est donc, au regard de cette théorie de Lacan, l'être aimé ? », pour reprendre notre question laissée en suspens. Lacan y répondra notamment par un de ses nombreux néologismes : *l'amûr*.

« L'amûr désigne l'amour réfracté par l'objet du manque. C'est là-dessus que le névrosé, amoureux transi, s'empêtre. »⁷⁴⁹ Autrement dit, l'objet du désir (objet *a*) érige un « mur » entre le sujet et l'être aimé. De ce dernier, le sujet ne peut obtenir que quelques signes ; suffisamment, sans doute, pour croire qu'il s'approche de son objet tant désiré.

Nous pouvons donc dire qu'il ne peut y avoir que « ratage » de la rencontre du fait de notre assujettissement au langage qui nous oblige à en passer par la demande. Cette demande nous divise autant qu'elle divise l'objet en tant que celui-ci tombe dans l'entre-deux Sujet/Autre ; c'est cet objet que Lacan désigne « objet *a* ». Cet objet – qui ne correspond à aucun objet de la réalité – met en branle la chaîne signifiante animant le désir du sujet. Celui-ci est en quête permanente

reprise par Nasio, sont bien présents dans les retranscriptions de son séminaire à propos du fantasme. Lacan J., *La logique du fantasme* (1966-1967), Séminaire XIV, séance du 16 novembre 1966, http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/14-LF/LF16111966.htm, consulté le 13 février 2012.

⁷⁴⁹ Assoun P.-L., *id.*, p. 30.

de cet objet « perdu » qu'il croit parfois retrouver, au moins temporairement et partiellement, en un autre qui en devient l'être aimé.

Mais ce qui va façonner la singularité de ces processus, c'est l'accrochage privilégié d'un sujet à un objet *a* spécifique. C'est la définition que Lacan nous donne du fantasme et qu'il désigne par la formule bien connue : $\$ \diamond a$ (un sujet, divisé par le langage, arrimé à un objet de désir singulier).

2.2.3. La structure du fantasme

La première définition que Nasio nous livre du fantasme à partir de Lacan est la suivante : « un théâtre mental cathartique qui met en scène la satisfaction du désir et en décharge la tension. »⁷⁵⁰ Il s'agit donc d'une mise en scène, d'une mise en image faisant intervenir divers protagonistes qui entrent en relation sur un mode particulier et qui sert de support à une trame correspondant, dirons-nous, au *scénario subjectif du désir*.

Au cœur de cette scène vouée à se répéter incessamment dans l'histoire de l'individu se retrouve le sujet lui-même, le plus souvent comme petit garçon ou comme petite fille, voire comme bébé⁷⁵¹. Mais dans cette même scène, comme l'écrit Lacan, « l'être de l'autre [...] n'est point un sujet. »⁷⁵² Plus encore, l'autre y est anéanti comme « *parlêtre* » : « l'agencement fantasmatique est la mise en scène de la mise à mort de l'Autre. »⁷⁵³

Mais paradoxalement, le fantasme nécessite la présence d'un autre susceptible de servir de support aux projections imaginaires du sujet qui, en particulier, tentera, pour *jouir*, de lui faire *jouer* le rôle de son objet *a*. « Le moment de vérité de l'amour, [...] c'est quand le sujet va croire pour de bon à son fantasme. »⁷⁵⁴ Pour y croire, la présence d'un autre est indispensable. Nous commenterons plus loin ce qui nous apparaît comme la nécessaire, autant que relative, correspondance entre cet autre et le fantasme du sujet.

⁷⁵⁰ Nasio J.-D., 2005 [1992], *op. cit.*, p. 12.

⁷⁵¹ *Id.*

⁷⁵² Lacan J., *id.*, p. 68.

⁷⁵³ Nasio J.-D., *id.*, p. 92.

⁷⁵⁴ Assoun P.-L., *id.*, p. 17.

Pour l'heure, retenons de cette perspective lacanienne que l'être aimé comme « autre » se retrouve dissimulé derrière la trame du fantasme inconscient qui fonde le sujet. Plus précisément encore, il s'y trouve, à son insu, enrôlé : « c'est comme si l'être aimé était encadré *in vivo* dans le fantasme. »⁷⁵⁵ Il s'agit pour ces auteurs d'envisager l'amour comme un processus de transformation d'« un autre extérieur en un double intérieur. »⁷⁵⁶

Pour Lemaire, « le sujet cherche à utiliser un futur partenaire pour mieux se protéger des désirs œdipiens trop intenses, refoulés dans l'inconscient mais encore non dépassés. »⁷⁵⁷ Cette conception est quelque peu différente de celle de Lacan puisqu'en l'occurrence, il s'agirait moins de tendre à la réalisation du fantasme que de s'en préserver. Pour notre part, il nous semble, à partir de notre clinique avec des couples, que la position de Lacan à propos de l'enrôlement de l'autre dans le fantasme du sujet s'avère plus pertinente. Par ailleurs, il nous semble que ne considérer que les enjeux œdipiens dans la rencontre amoureuse ne tient pas suffisamment compte des capacités plus basales de liaison entre un sujet et un « objet-autre-sujet ». Or, il s'agit bien là de l'enjeu de notre thèse.

Pour en revenir, donc, à Lacan et ses successeurs, leur conception du fantasme et du rôle qu'il est amené à jouer dans la rencontre amoureuse conduit à une conclusion déterminante : « lorsque j'aime un être ou une chose, ce que je vois, c'est la projection de moi-même. »⁷⁵⁸ Nous ne tombons amoureux, selon la théorie de Lacan, que de nous-même ou, de l'autre en tant qu'il nous permet – nous reviendrons sur ce point – de le faire jouer dans notre propre fantasme. La femme que nous aimons est un « fantôme de femme »⁷⁵⁹, l'homme aimé est un mirage ; nous voyons l'autre jouer la scène de notre fantasme alors même qu'il n'a pas la moindre idée ni du rôle ni du texte qu'il y interprète. Par ailleurs, nous-mêmes ne sommes pas conscients d'évoluer sur une autre scène que celle de la réalité commune.

⁷⁵⁵ *Ibid.*

⁷⁵⁶ Nasio J.-D., *Le livre de la douleur et de l'amour*, Paris, Payot, 1996, p. 113.

⁷⁵⁷ Lemaire J.-G., *Le couple, sa vie, sa mort*, Paris, Payot, 1979, p. 60.

⁷⁵⁸ Nasio J.-D., 2005 [1992], *op. cit.*, p. 19.

⁷⁵⁹ Lacan J., *id.*, p. 61.

Là où les choses semblent se compliquer encore, c'est lorsque nous prenons en considération que des couples, il en existe. Comment comprendre qu'au-delà de cet inexorable ratage de la rencontre se construisent des liens de couple, certes pour le pire mais aussi le meilleur, qui parfois durent toute une vie, parfois moins mais qui souvent sont vécus avec engagement et dans une relative harmonie ? « Sommes-nous en quelque sorte condamnés à vivre seul mais à deux ? », s'interroge Valtier⁷⁶⁰. Nous apporterons notre réponse à cette question mais il nous importe d'abord de percevoir comment il est possible, à partir de Lacan, d'en dire quelque chose.

De Neuter nous rappelle que, pour Lacan, « il n'y a pas de rapport sexuel, certes, sauf entre fantasmes. »⁷⁶¹. Mais alors, de quelle nature serait ce rapport ? C'est une question complexe à laquelle quelques auteurs ont déjà essayé de répondre. Nous développerons plus loin les thèses de Bastien en la matière. Citons également Schaeffer : « On peut dire que la rencontre amoureuse est celle de deux scénarios fantasmatiques, par l'autosuggestion de chacun, ou par la suggestion de l'un par l'autre, en relation avec les prototypes infantiles. »⁷⁶² Nous verrons que cette hésitation entre suggestion et autosuggestion peut être, en quelque sorte, levée si l'on se réfère à un corpus théorico-clinique supportant la paradoxalité. Autrement dit, il ne convient peut-être pas de chercher à distinguer ce qui vient du dedans et ce qui vient du dehors.

Si l'on considère que le fantasme du sujet cherche à phagocytter l'autre pris pour objet⁷⁶³, qu'il tend à se réaliser par cette entreprise de dévoration, comment envisager la rencontre de deux fantasmes ?

Il n'existe pas d'être capable d'aimer un autre être tel qu'il est. Nous demandons à notre aimé de s'ajuster au fantasme que nous projetons sur lui. Peut-être le

⁷⁶⁰ Valtier A., 2003, *op. cit.*, p. 70.

⁷⁶¹ Lacan J., *Le moment de conclure*, Séminaire XXI, séance du 20 décembre 1977, éd. ALI, cité par De Neuter P., « Du devenir des fantasmes de "CHAQUE UN" dans le couple », *Conférence à la Fondation européenne pour la psychanalyse*, Paris, le 4 novembre 2007c, non publié.

⁷⁶² Schaeffer J., « La dynamique du couple ou la co-crédation du masculin et du féminin », *Dialogue*, 2002/1, 155, pp. 2-15.

⁷⁶³ Nasio J.-D., *id.*

comble de l'amour partagé consiste-t-il dans la fureur des partenaires de se transformer l'un l'autre d'après leurs fantasmes respectifs⁷⁶⁴.

C'est en substance ce que De Neuter a synthétisé et métaphorisé par la formule « Félics pour l'autre »⁷⁶⁵. Il s'agirait de penser le couple comme un repas cannibalique où l'un et l'autre des partenaires seraient dévorants et dévorés. « Dans le registre du désir, et donc du fantasme qui le supporte, *chaque un* du couple adresse à l'autre la demande suivante "Je te demande de tenir lieu de l'objet a imaginaire ou de l'objet a bouchon grâce auquel j'espère alléger ce manque qui me fait désirant". »⁷⁶⁶ Mais encore, par quel tour de passe-passe le sujet se prête-t-il au jeu de son propre anéantissement dans le désir de l'autre ? De Neuter nuance en évoquant ce qui serait une sorte de pacte de non agression ; c'est-à-dire qu'il y aurait à « réduire l'écart entre les fantasmes de l'un et de l'autre »⁷⁶⁷.

Le fantasme est, en lui-même, quelque chose de violent puisque soit nous tentons d'imposer notre fantasme à l'autre, soit nous devons l'abandonner à cause de l'autre. Chaque couple tente de conjuguer les fantasmes de l'un et l'autre. Donc, par respect, on demande à l'autre d'abandonner, au moins en partie, son fantasme. On peut bricoler quelque chose mais il y aura toujours une part d'insatisfaction⁷⁶⁸.

En fait, toute la difficulté semble résider dans la structure même du fantasme. De Neuter souligne cette paradoxalité de l'amour telle qu'elle peut s'entendre à partir de Freud et de Lacan : « [...] le fantasme rapproche les partenaires du couple, voire les enchaîne l'un à

⁷⁶⁴ Nasio J.-D., *id.*, p. 21.

⁷⁶⁵ De Neuter P., Bastien D. (dir.), *Clinique du couple*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2007.

⁷⁶⁶ De Neuter P., 2007c, *art. cit.*

⁷⁶⁷ De Neuter P., « Les agressivités conjugales masculines. Leurs causes et leurs remèdes », <http://www.asblcefa.be/cefa/images/pdf/analyse02.pdf>, CEFA asbl, 2009, consulté le 7 février 2012, p. 4.

⁷⁶⁸ *Id.*, p. 3.

l'autre et, d'autre part, [...] sa structure induit la non-rencontre, lorsque ce n'est pas l'isolement radical. »⁷⁶⁹

Et toujours à propos de ces « bricolages » à inventer pour tenter de dépasser ce paradoxe induit par le fantasme, Assoun écrit ceci :

Point d'amour sans "contrat" (non signé) de se faire l'objet de l'autre. Et vice-versa, doit-on ajouter. Certes : c'est ainsi que cela se passe dans le "devenir-couple" : moins intersubjectivation que réciprocation du « se-faire-objet ». L'amour ouvre la possibilité de se faire objet à deux – ou de "faire l'Objet" à deux [...] ⁷⁷⁰.

Si les théories de Lacan à propos du désir et de l'objet *a* nous semblent d'une formidable pertinence si l'on veut appréhender la nature du fantasme et son rôle de médiateur entre le sujet et la réalité extérieure, nous ne pouvons que constater qu'il nous est difficile de comprendre les liens affectifs et réciproques qui s'expérimentent au quotidien, notamment au sein des couples que nous rencontrons. Autrement dit, ce modèle théorique rend très bien compte de ce qui se passe pour un sujet. Mais ce qui est vrai pour l'un – à savoir, être habité par un fantasme qui vise à phagocyter l'autre pris comme objet – est valable aussi pour l'autre. Nous pouvons alors, bien sûr, envisager qu'un couple qui « fonctionne » serait un couple au sein duquel l'un et l'autre des conjoints, à tour de rôle, acceptent temporairement de faire taire leur propre fantasme au profit du fantasme de l'autre⁷⁷¹. Mais comment envisager qu'un sujet puisse faire taire un fantasme inconscient qui constitue ses propres fondations et, bien entendu, lui échappe largement ? Comment imaginer qu'un sujet puisse contourner le principe de plaisir et s'abandonner au désir de l'autre, se plongeant lui-même, en tant que « *parlêtre* », dans une sorte de « coma » subjectif. Pourtant, même cette lecture de l'amour en termes de projection idéalisante et

⁷⁶⁹ De Neuter P., « Le couple et les paradoxes de l'amour », *Le Bulletin Freudien*, 1993, 21, <http://www.association-freudienne.be/pdf/bulletins/23-BF21DENEUTER.pdf?phpMyAdmin=0k39wA0M-rYtTueZFUi-nHQMKB1>, consulté le 7 février 2012, p. 1.

⁷⁷⁰ Assoun P.-L., *id.*, p. 24.

⁷⁷¹ De Neuter P., Bastien D. (dir.), 2007, *id.*

d'investissement narcissique semble nécessiter la prise en compte d'une certaine réciprocité⁷⁷². Certes, De Neuter – souhaitant, par-là, nuancer ses propres écrits plus anciens⁷⁷³ – évoque un certain nombre de satisfactions partielles que peuvent apporter le lien de couple à travers toutes les modalités d'aménagement possibles de ce lien⁷⁷⁴ ; en ce compris quelques infidélités, jeux sexuels ou pratiques particulières comme, par exemple, l'échangisme. « C'est que la rencontre des fantasmes n'est pas nécessairement une partie de bras de fer, impliquant l'annulation complète du fantasme de l'autre et donc de sa subjectivité désirante. »⁷⁷⁵ Mais l'auteur en arrive tout de même à se demander comment, à partir de tous ces éléments théorico-cliniques, un couple peut-il durer ?

Nous pensons que cette façon d'envisager le rapport *entre* les fantasmes au sein du couple reste tout à fait pertinente si l'on veut saisir la façon dont le fantasme inconscient d'un sujet tend à se réaliser. Cela contribue à une meilleure compréhension de ce qui amène un certain nombre de personnes à consulter (en couple ou de façon individuelle). C'est-à-dire que cette conception que nous qualifierons de « classique »⁷⁷⁶ reste éminemment utile à la clinique et à la compréhension des enjeux de la subjectivation.

Néanmoins, notre pratique clinique avec des couples nous amène à nous interroger davantage quant à ce qui se *noue véritablement* – à défaut d'être un *nouage réel* – entre deux sujets. Ce qui nous interpelle régulièrement en consultation de couple est que ce qui se joue pour l'un semble trouver un écho chez l'autre. Il est aisé d'entendre très souvent ce que nous identifions comme étant des « reproductions familiales croisées » :

Madame se plaint des comportements alcooliques de Monsieur. Monsieur ne supporte pas que Madame le surveille et, surtout, qu'elle élève la voix pour le

⁷⁷² Lauru D., « Fragment d'un déchirement amoureux », *Cliniques Méditerranéennes*, 2004, 70, p. 148.

⁷⁷³ De Neuter P., 2007c, *art. cit.*

⁷⁷⁴ De Neuter P., 1993, *art. cit.*

⁷⁷⁵ De Neuter P., 2007c, *art. cit.*

⁷⁷⁶ Dans la mesure où elle s'appuie de façon précise sur les théories freudiennes et lacaniennes là où d'autres, comme nous le verrons, procèdent de quelques remaniements métapsychologiques.

sermonner. Le père de Madame était alcoolique et sa mère s'est tuée à la tâche afin de préserver au mieux ses enfants. La mère de Monsieur présentait, semble-t-il, des troubles importants de l'humeur et paraissait se venger sur ses enfants de l'absence du père en leur hurlant dessus de façon totalement imprévisible.

Qu'est-ce qui se trame entre ces deux personnes ? Chacun d'entre eux semble bien trouver en l'autre – *trouver-créter*, avancerions-nous – quelque chose qui renvoie à son propre monde fantasmatique en lien avec des expériences traumatiques précoces.

Si l'on tente de répondre à ce genre de question, alors il faut apporter aux conceptions « classiques » du fantasme d'autres modèles. Ces modèles, comme nous allons le voir, n'annulent en rien les précédents ; ils les nuancent, sans doute, mais surtout, ils permettent de mieux rendre compte de ce qui se joue entre les personnes qui viennent, parfois, consulter ensemble ou qui, tout simplement prétendent mener une vie « comme une ». C'est-à-dire que des modèles qui prennent en compte véritablement ce rapport *entre* les fantasmes sont bien utiles lorsqu'il s'agit, non pas d'écouter ou envisager un fantasme, mais deux.

Nous pourrions dire qu'à partir de l'« *amûr* » lacanien, il nous reste à saisir la nature même de ce mur qui se dresse entre deux sujets. Autrement dit, la clinique nous invite à penser que ce mur est « mitoyen » en tant qu'il appartient à l'un et l'autre des sujets en présence. Si les projections sur celui-ci sont évidemment singulières, peut-être pouvons-nous penser le mur lui-même comme une « trouvaille-crétation » nous autorisant à faire l'hypothèse qu'un tel « *amûr* » ne se construit pas entre n'importe quels sujets.

D'une certaine façon, Vanier – lors d'une conférence donnée à Paris⁷⁷⁷ – nous en a, à partir de Lacan, déjà dit quelque chose. En effet, celui-ci a souligné qu'on pouvait repérer un objet comme substitut d'objet *a* qu'après-coup ; le déduire de l'image de complétude qu'il est susceptible de générer. Autrement dit, n'importe quel objet de la réalité ne peut servir au sujet de substitut d'objet *a* ;

⁷⁷⁷ Vanier A., « L'enfant objet *a* de Lacan, *Qu'est-ce qu'un enfant ?*, colloque organisé par l'Espace Analytique, Paris, 8-9 octobre 2011.

encore faut-il qu'il soit capable, pour un sujet déterminé, de le combler imaginativement.

2.3. Les théories de l'« entre-deux »

Ainsi, je suis convaincu que si nous sommes assez sains personnellement, nous ne sommes pas obligés de vivre dans un monde créé par notre partenaire, pas plus que notre partenaire ne doit vivre dans le nôtre⁷⁷⁸.

2.3.1. L'intersubjectivité comme *entre-je(u)*⁷⁷⁹

Nous avons déjà évoqué brièvement l'intérêt que représentent pour nous les thèses de Roussillon à propos de l'intersubjectivité comme objet de la psychanalyse. Fin lecteur de Winnicott, il entend chez ce dernier l'incroyable potentiel des concepts qu'il déploie nous invitant à les mettre au travail ailleurs que dans le segment de réalité qui les a révélés.

Si nous devons à Winnicott le relevé des formes premières de la transitionnalité, il ne faudrait pas conclure de l'accent qu'il met sur celles-ci que ces formes sont les seules à mériter que l'on se penche sur leur utilisation. L'organisation plus tardive du sujet avec la réalité, ou encore le mode de fonctionnement des instances psychiques, du surmoi singulièrement, eux aussi doivent être pensés à l'aide du paradigme de la transitionnalité. La réalité, qu'il s'agisse de la réalité matérielle, ou de la réalité partagée qui caractérise sa place au sein de l'échange intersubjectif, doit pouvoir être "transitionnalisée" pour ne pas apparaître comme un réel brut sans autre forme de procès psychique⁷⁸⁰.

Winnicott⁷⁸¹ soulignait déjà, dans son texte à propos des objets et phénomènes transitionnels, la nécessité d'explorer ceux-ci, ainsi

⁷⁷⁸ Winnicott D.W. [1970], *art. cit.*, p. 77.

⁷⁷⁹ Roussillon R., 2008, *op. cit.*

⁷⁸⁰ Roussillon R., 2008b, *op. cit.*, p.4-5.

⁷⁸¹ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*

que la question de l'illusion, à travers toutes les expériences humaines qui, d'une façon ou d'une autre, amènent l'individu à échanger avec son monde environnant ; qu'il s'agisse de socialiser, de jouer, d'aimer, de créer ou de croire en une ou des force(s) surnaturelles. Certains auteurs, nous le verrons plus précisément avec Bastien, indiquent que, selon eux, « l'investissement de l'être aimé relève de l'objet transitionnel »⁷⁸². D'autres encore, un peu vite selon nous, vont jusqu'à affirmer que « dans la mesure où l'objet amoureux n'est ni réalité ni fantasme, il est transitionnel »⁷⁸³ ; nous suggérerons plutôt que le lien relève du transitionnel parce que justement, l'objet aimé est *à la fois* fantasme et réalité.

Roussillon, avec beaucoup d'audace – et rejoignant explicitement Kaës par quelques aspects de sa pensée – propose de considérer la situation analytique elle-même comme « entre-jeu ». Ceci, en soi, n'est pas complètement neuf mais par contre, l'idée que la prise en compte de cet entre-jeu conduise à une appréhension originale de la dynamique transférentielle, voilà qui est davantage novateur.

L'interaction ainsi reconnue, ou plutôt l'*interplay*, l'entrejeu, il reste à traiter la tension intersubjective, la tension transférentielle qu'elle induit. L'autre, celui sur qui s'exerce l'action, est aussi un autre sujet, il ne saurait être le réceptacle passif de ce qui s'externalise en lui⁷⁸⁴.

Cette remarque peut sembler anodine mais il n'en est rien ; elle bouleverse potentiellement nos dispositifs cliniques et la méthode elle-même. S'appuyant toujours sur la pensée de Winnicott, Roussillon nous indique clairement le point d'où s'origine cette révolution : « c'est là ce que j'appelle le passage à "l'entrejeu", un espace, comme dit Winnicott, où "deux aires de jeux peuvent se superposer". »⁷⁸⁵ Pour Winnicott, rappelons-le, la capacité à jouer du patient dépend de la capacité de l'analyste à lui-même jouer. Cette conception du travail analytique est radicalement distincte d'une perspective plus orthodoxe

⁷⁸² O'Dwyer De Macedo H., « L'amour véritable », *Topique*, 2005, 90, p. 62.

⁷⁸³ De Lara P., De Lara A., « L'enfant "objet transitionnel" de la médiation familiale », *Dialogue*, 2003, 160, p. 77.

⁷⁸⁴ *Id.*, p. 33.

⁷⁸⁵ *Id.*, p. 34.

– renforcée par la pensée de Lacan – qui considère que, dans l'espace des séances, l'analyste a, en quelque sorte, à y « jouer » le moins possible ; la méthode semble ainsi reposer sur la neutralisation des enjeux subjectifs propres à l'analyste de façon à ce que puisse se déployer pleinement l'investissement transférentiel de l'analysant au profit de son énonciation subjective et, par là, de la mise au travail de ses fantasmes inconscients. Il s'agit pour l'analyste, suivant cette méthode, d'être le plus au clair vis-à-vis de ses propres motions inconscientes mais afin de les tenir, le plus possible, à l'écart de la relation transférentielle favorisant ainsi les associations libres de l'analysant ; il convient, en quelque sorte, de « jouer le mort »⁷⁸⁶. Il est clair que les perspectives très différentes de Lacan et Winnicott⁷⁸⁷ en ce qui concerne le contre-transfert sont ici déterminantes quant à la méthode et aux dispositifs mis en place.

Est-ce à dire que ce renversement méthodologique conduirait à une sorte d'« analyse mutuelle » telle qu'a pu l'expérimenter, par exemple, Ferenczi⁷⁸⁸ ? Assurément, non. Il s'agit bien de penser en termes de capacité, de processus. Il est davantage question de contenant que de contenu. En technique du son, pour qu'il y ait communication entre un transmetteur et un récepteur, il est essentiel que le récepteur soit en ordre de marche et programmé sur « le bon canal ». Mais tout cela ne présage encore rien des informations qui vont être transmises et de la tournure que vont prendre les communications effectives. De plus, émetteur et récepteur sont en relation asymétrique dans la mesure où ils n'ont pas la même fonction dans la communication qui s'opère entre eux.

En d'autres termes, il s'agit d'être capable de recevoir tout ce qui va être « émis » par le patient ; cela oblige, tout de même, à tenir à l'écart de cet espace ce qui, de nous-même, est susceptible de venir « parasiter » la parole du patient.

Une telle perspective intersubjective de la relation transférentielle a quelques implications et, notamment, le fait que le déploiement du transfert dans un cadre clinique sera partiellement tributaire du cadre lui-même, en ce compris l'analyste ou le thérapeute

⁷⁸⁶ « Le mort » est à entendre comme dans le cadre d'une partie de cartes. Voir à ce sujet, De Neuter P., « Que doit-être un désir de psychanalyste pour qu'il opère de façon correcte ? », *Le Bulletin freudien*, 2006, 48, pp. 67-79.

⁷⁸⁷ Winnicott D.W. [1947], *art. cit.*

⁷⁸⁸ Le Dem J., « A visage découvert », *Revue française de psychanalyse*, 2004/3, 68, pp. 917-928.

qui y prend part. Nous le savons bien, un même patient ne se mettra pas au travail de la même façon avec n'importe quel thérapeute. Nous le savons si bien qu'il n'est pas rare, lorsqu'il s'agit de le référer à un collègue, que nous posions la question au patient de savoir s'il préfère travailler avec un homme ou une femme, un jeune thérapeute ou un plus âgé. Ces deux questions font référence aux deux grandes différences introduites par la scène œdipienne, à savoir la différence des sexes et la différence entre les générations. Cela signifie-t-il que rien ne puisse se déployer concernant le rapport à un Autre féminin avec un homme ? Ou que le rapport aux générations qui précèdent ne puisse être mis en branle avec un thérapeute plus jeune ? Evidemment, non. Mais il est certain que le déploiement progressif de la relation transférentielle sera d'emblée tributaire de son point d'origine dont quelques éléments de la réalité de l'autre ne seront pas absents. La façon d'intervenir – même par le silence – sera également un élément « autre » qui permettra que se dessine de façon singulière la scène (re)jouée tant en termes de rôle que de paroles énoncées et d'affects vécus dans les séances. La relation clinique transférentielle s'étaye donc partiellement, selon nous, sur la réalité des deux individus en relation, certes asymétrique, mais résolument intersubjective. L'expérience narrative que constitue l'énonciation du patient-narrateur nous semble donc tributaire, même de façon relative, des qualités réelles – notamment corporelles – et subjectives du thérapeute-narrataire⁷⁸⁹. Penser la relation transférentielle en termes de relation intersubjective implique donc la reconnaissance d'une certaine co-construction du lien.

Le lecteur pourrait penser que nous nous égarons à vouloir rendre compte d'une clinique du transfert qui serait à la fois psychanalytique et intersubjective. En réalité, nous prenons, en quelque sorte, à rebours ce que nous a proposé Lacan : une conceptualisation du transfert à partir de la question de l'amour. « L'expérience dans la vie amoureuse rejoint strictement ce dont on fait l'expérience dans une psychanalyse. »⁷⁹⁰ Pour notre part, notre conceptualisation du lien amoureux s'éclaire à partir de la question du transfert. En effet, à partir de notre propos et des apports tant de Winnicott que de Roussillon à sa suite, il nous est possible de fonder notre intuition qu'un lien amoureux ne peut se construire entre

⁷⁸⁹ Janssen C., Coopman A.-L., 2010, *art. cit.*

⁷⁹⁰ Mérian R., *Aucun rapport avec l'amour*, s.l., 2011, p. 1.

n'importe quels sujets. Nous pouvons même déjà préciser que, selon nous, les éléments fantasmatiques qui se transfèrent sur l'être aimé doivent encore rencontrer une certaine correspondance dans la réalité de l'autre pour qu'un lien amoureux puisse se construire. Bien entendu, cette correspondance est éminemment relative comme nous l'avons déjà vu chez Freud lorsqu'il évoquait les erreurs de lecture⁷⁹¹. C'est-à-dire que seraient nécessaires des traits de ressemblance suffisants pour que, de la projection, s'origine un lien véritable. C'est en ceci que nous pensons que, à l'instar de l'ouverture au champ des phénomènes transitionnels, le lien amoureux repose sur un *processus d'illusion*. Nous tenterons assez rapidement de cerner davantage ces éléments de « correspondance suffisante » entre les deux sujets se disant amoureux l'un de l'autre ; notre matériel de recherche nous y aidera grandement.

Roussillon résout à sa manière le paradoxe apparent d'une intersubjectivité reposant sur une forme de « non-rencontre ». En effet, se référant davantage à la psychopathologie, l'auteur décrit des situations où il s'agit pour l'individu de se débarrasser de ses affects négatifs en les faisant vivre à l'autre :

[...] l'affect est ainsi comme « évacué » dans l'autre, en exploitant les capacités d'empathie de celui-ci, ou en s'assurant d'une emprise sur lui, en agissant sur celui-ci les conditions susceptibles de provoquer l'affect correspondant, sans conscience nécessaire de cette procédure ou de cette stratégie défensive⁷⁹².

Il s'agirait donc, du moins en ce qui concerne le monde des affects, d'entraîner l'autre vers l'expérience de nos propres affects déplaisants. « L'affect est ainsi comme “transféré” dans l'autre, qui devient comme le “miroir affectif du négatif de soi”, qui est ainsi chargé de ce que le sujet ne peut ou ne veut pas sentir de lui. »⁷⁹³

⁷⁹¹ Freud S. [1923], *op. cit.*

⁷⁹² Roussillon R., 2008, *op. cit.*, p. 183.

⁷⁹³ *Id.*, p. 184.

Ce processus proche de l'identification projective⁷⁹⁴, nous le rencontrons fréquemment dans notre pratique clinique auprès de couples en difficultés. Mais doit-on, dès lors, en revenir tout de même à l'idée que le rapport à l'autre est strictement rapport à soi ? L'investissement affectif de l'autre ne serait-il qu'imaginaire et narcissique ? Nous pensons que la plupart des difficultés conjugales sont associées à une prééminence des processus projectifs sur la prise en compte de la réalité de l'autre, que celle-ci soit présente dès l'origine du lien ou survenue suite à différents événements de vie (comme, par exemple, l'arrivée d'un enfant). Donc, si la psychopathologie et la clinique soulignent cette dimension projective du lien affectif, il n'en demeure pas moins que pour qu'un couple soit source d'une certaine satisfaction, il est justement nécessaire que ces mêmes projections, disons-le, fantasmatiques trouvent en la réalité de l'autre un support adéquat. Autrement dit, un rapport à l'autre qui ne reposerait que sur des éléments imaginaires projetés serait, de facto, un échec du lien.

Mais alors, si l'on considère qu'il y a quand même quelque zone d'échange entre deux partenaires amoureux, de quelle nature seraient cette « zone » et les éléments échangés ?

2.3.2. Appareil psychique groupal et débat entre les fantasmes

Danielle Bastien⁷⁹⁵ a largement contribué, nous semble-t-il, à définir rigoureusement ce qui peut se passer entre les sujets amoureux l'un de l'autre. Une fois encore, les propositions théorico-cliniques de l'auteur ne s'opposent pas aux conceptions psychanalytiques « classiques » mais contribuent à élargir le champ psychanalytique lui-même de façon à ce que nous puissions, à partir des théories de l'inconscient, du fantasme, des pulsions, saisir cet entre-deux du couple.

L'apport essentiel de Bastien à la clinique du couple, à nos yeux, est d'avoir pensé un lieu au sein duquel les fantasmes de chacun peuvent « débattre ». La notion de débat est importante puisqu'elle sous-entend que ce travail de mise en rapport des fantasmes est incessant. L'intérêt de cette modélisation est également de

⁷⁹⁴ Meltzer D. [1975], « La dimensionnalité comme paramètre du fonctionnement mental : la relation à l'organisation narcissique », In Meltzer D. et al, *Explorations dans le monde de l'autisme*, Trad. fr. Haag G. et al., Paris, Payot, 2002.

⁷⁹⁵ Bastien D., 2005, *op. cit.*

comprendre qu'il y aurait un espace psychique où ce débat peut avoir lieu.

Même si l'auteur semble assez rapidement s'éloigner de l'exploration des concepts de Winnicott, c'est tout de même à partir de la notion d'« utilisation de l'objet » et d'« aire intermédiaire » qu'elle fonde la nécessité de penser le lien de couple en termes d'espace et de tridimensionnalité⁷⁹⁶. Bastien définit, dans un premier temps, l'aire intermédiaire comme « espace de transit » entre les réalités interne et externe à l'individu. Passer du concept d'« aire transitionnelle » à l'expression « espace de transit » nous en apprend déjà quant aux développements ultérieurs de l'auteur. En effet, ce glissement terminologique nous mène plus radicalement vers l'appréhension d'une zone d'échange. L'aire de transit d'un aéroport consiste bien en un espace entre deux frontières qui permet la circulation entre deux états ou entre deux villes. Ces espaces ont tendance à tous se ressembler de par le monde soulignant du même coup que c'est leur fonction de médiation qui importe bien plus que le lieu lui-même. Il s'agirait même, au sens d'Augé, de « non-lieux »⁷⁹⁷. C'est bien en ce sens, nous semble-t-il, que Bastien évoque cet espace de transit ; sorte de « non-lieu » entre deux êtres qui va permettre que des choses – pour le moment, indéterminées – s'échangent entre eux.

Cet espace viendra évoquer, à qui sait tendre l'oreille, la mise en scène externe des théâtres internes. [...] Elle comprendra des mouvements d'identifications, de projections, mais également des défenses, des levées de refoulement, des renforcements d'autres contenus refoulés, des mises en acte des fantasmes infantiles. Elle nous fera découvrir aussi des jeux de scène et des dépôts, tout cela sous couvert de l'amour d'abord, de la jouissance et du symptôme ensuite⁷⁹⁸.

Ce que semble évoquer Bastien dans cet extrait, est un espace intersubjectif qui serait, en quelque sorte, une extension des psychismes individuels. De ce fait, cet espace serait le lieu d'une activité psychique intense que l'on peut retrouver sur le plan

⁷⁹⁶ Bastien D., *id.*, p. 94.

⁷⁹⁷ Augé M., *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

⁷⁹⁸ Bastien D., *id.*, p. 98.

intrapyschique. Cette conception rapproche nettement l'auteur – qui par ailleurs le revendique explicitement – des thèses de Kaës à propos de l'« appareil psychique groupal ». Il s'agit de penser une part de la psyché comme s'étendant au-delà des limites du corps propre mais capable d'être le lieu d'une activité proprement psychique. La particularité de cette aire étendue de la psyché – thèse que l'on peut retrouver également dans l'œuvre de Ferenczi – est qu'elle peut dès lors rencontrer, chevaucher l'extension psychique d'un autre sujet. Cet espace devenu partiellement intersubjectif peut alors servir de réceptacle aux fantasmes, aux pulsions et leurs multiples destins des sujets en présence.

Pour étayer cette thèse, Bastien part de son expérience clinique avec des couples et constate, comme nous, « l'étonnante concordance, soulignée maintes fois, des trames fantasmatiques entre l'un et l'autre conjoint. »⁷⁹⁹ Qu'il s'agisse d'un usage de l'alcool particulier chez Monsieur et le père de Madame, d'un rapport au sacrifice singulier chez Madame et la mère de Monsieur, ou encore de la rencontre, à travers le couple, de deux familles à secret ; les résonances psychiques sont courantes à un point tel que nous ne pouvons miser sur le simple hasard pour les expliquer.

Il y aurait donc bien, au cœur des couples, un lieu où certaines choses de l'un et de l'autre se rencontrent. Ce lieu aurait une fonction intermédiaire entre deux réalités, à l'instar de l'aire transitionnelle. Mais selon Bastien – et à partir des théories de Kaës – ce lieu serait une extension des appareils psychiques des sujets en présence susceptible de servir de réceptacle à l'activité psychique conjointe des deux individus.

Pour notre part, il nous semble que la référence à Kaës nous éloigne quelque peu des conceptions winnicottiennes du lien à l'autre en ne laissant que peu de place à l'environnement proprement extérieur à l'individu. Comme nous l'avons déjà mentionné, Kaës semble davantage affilié à la branche Klein/Bion/Anzieu même si, comme ces mêmes auteurs à leurs époques respectives, il n'est ni ignorant ni hermétique aux apports théorico-cliniques de Winnicott. Bien au contraire, ses références à l'auteur britannique sont

⁷⁹⁹ Bastien D., *ibid.*

nombreuses et beaucoup de ses collaborateurs travaillent plus spécifiquement à partir des théories de la transitionnalité⁸⁰⁰.

Se référer à Kaës pour comprendre ce qui tisse les liens amoureux résout un problème épineux bien que certaines difficultés demeurent. Le problème résolu consiste à préciser que ce qui semble tout de même se rencontrer sont des éléments fantasmatiques des individus qui se lient affectivement les uns aux autres. Mais la difficulté qui persiste se laisse entendre dans ce passage écrit par Kaës et cité par Bastien :

[...] dans l'appareil psychique groupal, le fantasme ne se laisse pas seulement décrire comme un dénominateur commun, ou un effet de résonance. Il ne produit ses effets qu'en raison de sa propriété distributive, qu'il tient de sa structure groupale, c'est-à-dire de sa fonction de mettre en scène les relations de désir. Chaque sujet se précipite dans cette distribution, ou la refuse pour une autre, quitte à sacrifier temporairement la réalisation de son fantasme personnel à l'exigence de trouver une place dans la scène fantasmatique du groupe⁸⁰¹.

Cet extrait repris par Bastien est déterminant pour comprendre les enjeux des théorisations de ces deux auteurs. En effet, pour l'un comme pour l'autre – qu'il s'agisse d'un groupe ou d'un couple – se dégagerait, à partir des enjeux fantasmatiques de chacun, une trame fantasmatique propre au groupe ou au couple. Autrement dit, il y aurait quelque chose d'inédit qui émergerait de cette rencontre singulière. Kaës, et donc Bastien, insistent sur le fait que le fantasme est une scène qui se joue toujours à plusieurs personnages ; de ce fait, le fantasme, de par sa structure même, est d'une certaine façon « groupal ». Cette structure favoriserait « l'utilisation » – au sens de Winnicott – de l'autre au profit du fantasme, d'une mise en scène fantasmatique particulière propre au groupe qui serait alimentée par les dynamiques intrapsychiques des uns et des autres. Nous verrons, lorsqu'il s'agira de déployer nos propres conceptions du lien de

⁸⁰⁰ Chouvier B. & al., 2002, *op. cit.*

⁸⁰¹ Kaës R., cité par Bastien D., *id.*, p. 103.

couple, que cette structure groupale du fantasme sera déterminante pour comprendre le nouage du lien amoureux.

Toutefois, toujours dans cet extrait cité par Bastien, nous retombons sur un problème que nous avons déjà souligné au moment d'explorer les théories « classiques » de la rencontre amoureuse. Comment un individu peut-il faire taire son propre fantasme, fut-ce au profit d'une scène fantasmatique de groupe ? Notre élaboration à propos de l'illusion nous permettra d'envisager les choses sensiblement différemment de façon à ce qu'aucun des protagonistes n'ait à renoncer à ses propres enjeux fantasmatiques.

Par ailleurs, un point de la théorie de Kaës retient tant notre attention que celle de Bastien : il s'agit de la notion de « dépôt ». Selon Kaës⁸⁰², l'individu peut, dans cet espace créé par la rencontre intersubjective, déposer la « part psychotique » de son être. Il s'agirait en fait de la possibilité d'expulser de soi, tout en les préservant dans ce lieu particulier, des parties indésirables, non métabolisables de la psyché. Remarquez que cette théorie du dépôt souligne, une fois encore, la filiation kleino-bionienne de ces deux auteurs. Nous pouvons y entendre tant les questions relatives à la position schizo-paranoïde de la personnalité et l'identification projective de Klein⁸⁰³ que les concepts de fonction *alpha* et de projection en l'autre des éléments *beta* de Bion⁸⁰⁴. Nous retrouvons toutefois cette idée d'un transfert sur l'autre d'éléments dont le sujet cherche, en quelque sorte, à se débarrasser dans la théorie de Roussillon à propos de *l'entre-je(u)*. Celui-ci, pour sa part, évoque essentiellement un transfert d'affects négatifs⁸⁰⁵.

Retenons donc de tout ceci plusieurs éléments.

Premièrement, il est concevable que se crée entre les sujets un lieu susceptible d'être animé par des dynamiques psychiques, notamment inconscientes.

⁸⁰² Kaës R., *Le groupe et le sujet du groupe*, Paris, Dunod, 1993.

⁸⁰³ Klein M. [1946], « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes », In Klein M., Heimann P., Isaacs S., *Développements de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.

⁸⁰⁴ Bion W.R. [1962], *Aux sources de l'expérience*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

⁸⁰⁵ Roussillon R., 2008, *op. cit.*

Deuxièmement, les fantasmes constituent sans doute la clé pour qui veut comprendre quels sont les éléments qui entrent dans la composition du nouage du lien.

Troisièmement, la structure même du fantasme, de par sa dimension groupale et organisatrice du désir, est propice à ce que se trame quelque chose, par cet intermédiaire, entre les différents sujets.

Quatrièmement, l'autre ou l'espace intersubjectif permet aux sujets de se débarrasser dans une certaine mesure d'éléments intrapsychiques indésirables, qu'il s'agisse d'affects négatifs ou d'éléments psychotiques de la personnalité.

Enfin, cette conception du lien groupal ou amoureux ne permet pas de nous éclairer tout à fait quant à la réciprocité que ce lien suppose. En effet, nous ne pouvons nous résoudre à accepter l'idée qu'un sujet puisse mettre son propre fantasme entre parenthèse au profit du fantasme de l'autre, du couple ou du groupe.

Ajoutons encore que pour Bastien, ainsi que pour Kaës par ailleurs, le lien groupal ou conjugal est créatif. Cette insistance des auteurs sur cette dimension originale de ce qui se construit entre les sujets est importante dans la mesure où elle permet de souligner qu'il ne s'agit pas seulement de *re-jouer* mais de créer une situation nouvelle. Ou alors, *a minima*, il s'agit de *re-jouer autrement*. Cette façon de concevoir le lien, en particulier le lien conjugal, donne un peu d'espoir lorsqu'il s'agit de recevoir des couples en consultation, voire même des personnes dans le cadre d'un suivi individuel. Si l'on peut envisager l'espace du couple comme « un atelier de production d'inconscient »⁸⁰⁶, alors les répétitions observées dans les mises en couple successives et au regard de ce qui s'est joué dans le nouage des premiers liens apparaissent davantage comme étant déjà des tentatives d'échapper à ces mêmes répétitions. D'une certaine façon, c'est sans doute en ce point précis que des liens plus directs peuvent être établis avec les théories winnicottiennes à propos du jeu et de la créativité.

Ces mêmes conceptions sont reprises par Roussillon, nous l'avons vu, lorsqu'il lie par son intitulé d'article le jeu et le potentiel⁸⁰⁷. Mais aussi, nous retrouvons déjà cette idée chez Freud et même Lacan dans leurs analyses du *jeu de la bobine* que nous avons

⁸⁰⁶ Bastien D., *id.*, p. 105.

⁸⁰⁷ Roussillon R., 2004, *art. cit.*

commentées précédemment⁸⁰⁸. Le jeu groupal ou conjugal ne serait donc pas pure répétition mais contribuerait également, potentiellement, à la symbolisation. «Lieu de remaniements essentiels, l'espace psychique conjugal constitue une véritable matrice de renouvellement du sujet. »⁸⁰⁹

Ce «jeu conjugal», Bastien lui donne un nom qu'elle emprunte à Kaës dans le but d'en construire un concept : celui de « débat »⁸¹⁰. Pour l'auteur, il s'agit d'envisager un débat entre les fantasmes des sujets amoureux l'un de l'autre. Elle souligne l'intérêt de ce terme en précisant que « pour qu'il y ait débat entre deux personnes, il faut qu'elles partagent un minimum d'éléments en commun : la langue utilisée, la thématique débattue, le désaccord permettant malgré tout une confrontation. »⁸¹¹ Selon nous, ce sur quoi insiste Bastien est ce qui nous apparaît, à partir de notre élaboration autour de la question de l'illusion, comme les éléments *suffisamment contigus* pour que les sujets les interprètent comme étant *en continuité*, réalisant, par ce processus, *l'illusion du lien*. Pour Bastien, ce débat ne peut donc pas avoir lieu entre n'importe quels sujets ; nous donnerons à cette question nos propres éléments de réponse dans le point suivant.

La circulation au sein de l'espace psychique conjugal va donc s'organiser autour du débat entre deux fantasmes. Elle va s'organiser dans la mise en tension entre les désirs d'accomplissements fantasmatiques associés à la circulation psychique et les défenses du moi qui y sont associées, liée à la crainte de la réalisation du fantasme⁸¹².

Il s'agirait donc que les fantasmes débattent, visent – puisque telle est leur nature – à se réaliser tout en s'actualisant de façon à préserver le moi d'une réalisation effective du fantasme qui fonde le sujet. Le moi doit d'autant plus se tenir à distance suffisante de la réalisation du fantasme dans la mesure où, comme nous le rappelle

⁸⁰⁸ Voir le point II.3.2.2. de notre texte.

⁸⁰⁹ Bastien D., *id.*, p. 108.

⁸¹⁰ Bastien D., *id.*, p. 106.

⁸¹¹ *Ibid.*

⁸¹² *Id.*, p. 107.

Bastien, l'espace psychique conjugal est le « lieu privilégié de mise en scène des désirs infantiles, donc incestueux [...] »⁸¹³ D'une certaine façon, cette conception permet de comprendre en quoi l'autre est à la fois adjuvant et adversaire du fantasme du sujet. Adjuvant dans la mesure où il permet d'en mettre en scène quelques éléments suffisants pour alimenter le désir du sujet. Et adversaire parce que cet autre, mû lui-même par ses propres fantasmes, n'autorise pas une pleine réalisation du fantasme du sujet.

C'est ici, selon nous, que la notion de « débat » conceptualisée par Bastien prend tout son sens puisqu'elle signe une tension permanente entre réalisation et non-réalisation du fantasme, entre pleine satisfaction du désir et simple rupture. Pour notre part, nous préférons parler de la dialectique illusion/désillusion qui permet d'entendre en quoi un couple lorsqu'il « fonctionne adéquatement » est, plutôt qu'un lieu de *débat*, un lieu de *repos* ; "*a resting-place*", pour reprendre l'expression de Winnicott⁸¹⁴.

Il est donc temps pour nous d'énoncer plus précisément la thèse que nous mettrons à l'épreuve par notre matériel de recherche recueilli auprès de trois couples selon la méthode du récit de vie. Il s'agit d'envisager le lien de couple comme reposant sur un processus d'illusion que nous qualifierons de « conjugale » et qui se déploie d'une façon particulière, comme en attesteront les discussions des différents récits recueillis.

⁸¹³ *Id.*, p. 179. Nous vérifierons très largement cette hypothèse par l'analyse de notre matériel de recherche.

⁸¹⁴ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*, p. 3.

3. L'illusion conjugale⁸¹⁵

Ôter l'illusion à l'amour, c'est lui ôter l'aliment.
(Victor HUGO)

3.1. Reprise de notre parcours réflexif à propos de l'illusion

Notre recherche, redisons-le, se déploie en deux temps dont le premier nous a conduit à recueillir un matériel de recherche initial concernant les premiers objets d'attachement des enfants. Pour rappel, il s'agissait de concevoir l'ouverture aux premiers liens affectifs comme le déploiement de phénomènes transitionnels reposant sur une certaine *capacité d'illusion* ; c'est ici la thèse de Winnicott⁸¹⁶. Nous avons souhaité approfondir l'appréhension de ce processus d'illusion par un retour à Freud mais aussi par d'autres apports de Winnicott ainsi que par l'exploration d'autres auteurs tels que Milner, Kaës et Roussillon, pour ne citer que ceux-là. Nous avons également veillé à mettre en tension notre propre conceptualisation de l'illusion avec des théories *a priori* fort éloignées de nos auteurs de référence, et en particulier celle de Lacan.

Au terme de ce premier temps théorique, il nous paraissait important d'explorer plus finement ces processus à travers un matériel de recherche particulier : les « doudous » des enfants. Ce temps de recherche nous a permis d'une part, de confirmer l'intérêt de parler des liens affectifs – et plus généralement avec le monde extérieur – en terme d'illusion. D'autre part, ces premières analyses nous ont convaincu que ce processus d'illusion continue d'être agissant au fil des âges de la vie. En effet, le « doudou » remis à sa juste place, c'est-à-dire au cœur d'un système de liens à et autour de l'enfant⁸¹⁷, il devenait évident que l'illusion de l'enfant n'était véritable qu'à partir du moment où les adultes – même si le processus apparaît comme étant sensiblement différent – l'entretenaient par leur propre « illusionnement » de la réalité. Par ailleurs, tant Winnicott⁸¹⁸ que Freud⁸¹⁹ antérieurement nous avaient déjà soufflé l'idée que l'illusion

⁸¹⁵ Janssen C., Coopman A.-L., 2011, *art. cit.*

⁸¹⁶ Winnicott D.W. [1951], *art. cit.*

⁸¹⁷ Janssen C., Brackelaire J.L., Frankard A.C., 2005, *art. cit.*

⁸¹⁸ Winnicott D.W., *id.*

⁸¹⁹ Freud S. [1927], *op. cit.*

participait pleinement à l'existence humaine, en particulier dans ses dimensions religieuses, culturelles et sociales.

Cette *illusion*, nous avons pu la définir de façon plus précise. Il s'agit de l'envisager comme s'articulant d'emblée à la *désillusion* ; c'est-à-dire que l'illusion en tant qu'elle participe à notre rapport au monde extérieur n'est pas pure projection hallucinée mais s'étaye, au moins partiellement, sur la réalité tangible de notre environnement. Donc, si le processus d'illusion permet de *se jouer de* l'écart incompressible qui existe entre nous et le monde, il ne s'agit pas pour autant qu'elle voile totalement ce monde environnant qui garde bien une existence propre produisant même des effets sur notre développement subjectif. Il s'agit, en effet, d'une projection hallucinatoire – ou fantasmatique, nous y reviendrons – qui doit encore, pour qu'il y ait illusion, rencontrer un support dans la réalité extérieure capable d'endosser « suffisamment » cette projection.

Plus précisément encore, nous avons émis l'hypothèse que ce qui constitue le plus basalement l'illusion – et donc nos liens avec le monde qui nous est extérieur – c'est *la mise en continuité imaginaire de deux ensembles d'éléments suffisamment contigus* : l'un, interne à l'individu et l'autre, appartenant à la réalité extérieure. Une contiguïté suffisante entre des éléments imaginaires et des éléments de la réalité extérieure permettraient alors de fonder une *croyance* qui peut s'avérer extrêmement solide si l'on pense, par exemple, à quelques croyances religieuses ou, du côté de la psychopathologie, à quelques cas de croyances magiques chez certains patients névrosés. Freud avait déjà largement montré l'importance des croyances magiques érigées en symptômes par des patients obsessionnels⁸²⁰.

Mais pour considérer que ces processus sont à l'œuvre en soubassement de la construction de liens affectifs, ce premier temps de recherche était insuffisant. Se lier à un objet inanimé même s'il est conçu comme « animé » – et, de toute façon, *intermédiaire* par rapport à d'autres objets animés – est tout de même d'un ordre de complexité autre que le lien affectif véritable entre deux êtres. Plutôt que de penser qu'il s'agit par la suite d'autres processus mis en œuvre, nous

⁸²⁰ Freud S., « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) », *Cinq psychanalyses*, Paris, Presses universitaires de France, 2003 [1954], pp. 199-261.

avons plutôt envisagé que ce même processus était susceptible de se complexifier tout au long de l'existence, donnant lieu à des modalités de lien de plus en plus élaborées. Celles-ci, par ailleurs, n'effacent pas les premières ; il suffit d'envisager le rapport magique que nous entretenons parfois avec les objets inanimés pour nous en convaincre⁸²¹. Mais il est clair que le lien entre deux individus pensé comme *processus d'illusion* implique des investissements réciproques qui contredisent a priori une large part des théories psychanalytiques, en particulier les théories lacaniennes et celles qui s'en inspirent. C'est pourquoi, nous avons pris le temps de nous confronter à ces dernières. De ce bref parcours freudo-lacanian ressort l'inévitable hiatus entre deux sujets parlants. De cet écart, nous allons pouvoir nous en accommoder assez facilement comme nous allons l'expliquer tout de suite. Mais émerge également de cette exploration théorique la question du *fantasme* qui est indéniablement un élément de complexification du processus d'illusion. Dès lors que les fantasmes entrent en ligne de compte, il ne s'agit plus de penser en termes d'hallucination d'une présence ou d'un lien mais bien de la projection sur la relation-même d'une *scène* à laquelle participent le sujet et l'Autre. L'autre individu est alors sommé de jouer sa partition sans même en connaître l'existence. Mais la réciprocité du lien nécessite de prendre en considération que les enjeux fantasmatiques valent tout autant pour cet autre individu.

Plus facile à nouer à nos propres conceptions du lien, les théories à propos de l'intersubjectivité et de l'amour, d'autres auteurs nous ont permis de fonder conceptuellement notre approche du lien de couple. Ils nous aident, dans une large mesure, à penser cette rencontre comme se déployant non pas entre deux individus mais bien entre deux mondes fantasmatiques. Le monde fantasmatique de l'autre en deviendrait, selon nous, l'élément de la réalité extérieure qui doit être suffisamment *contigu* au monde fantasmatique du sujet pour qu'un lien amoureux se déploie. Remarquons d'emblée que lire les choses en termes de contiguïté résout partiellement le problème de la réciprocité. Si deux éléments sont « proches », nous pouvons envisager les choses à partir du premier ou du second ; le point de vue sera différent mais la proximité susceptible d'être interprétée comme une *continuité* restera identique.

⁸²¹ Janssen C., Brackelaire J.L., Frankard A.C., *id.*

3.2. Le lien de couple comme illusion

Si l'amour était réciproque, s'il était simultané et s'il était éternel, il serait une illusion bien utile au narcissisme indispensable à notre vie et au maintien de notre structure⁸²².

Contrairement à ce que nous aurions pu croire avant d'arriver au terme de cette exploration théorique, notre conceptualisation du lien de couple s'appuie tout autant sur les modèles que nous avons qualifiés de « classiques » que sur ceux qui nous semblaient plus directement en lien avec notre façon d'envisager notre objet. Car, en réalité, c'est bien à partir de ces deux modèles – disons le modèle de la « dévoration » d'une part⁸²³, et le modèle du « débat »⁸²⁴ d'autre part – que nous pouvons avancer vers une meilleure compréhension de ce qui se passe entre deux personnes se disant en couple, en connexion avec notre conceptualisation du lien en terme d'illusion.

Le modèle de la « dévoration » nous rappelle qu'il y a irrémédiablement quelque chose qui ne se rencontre pas « réellement » entre deux sujets, et même entre deux fantasmes. Nous retrouvons cette *non rencontre* dans la nécessité de considérer l'illusion dont nous parlons comme dialectisée avec la *désillusion*. La notion de contiguïté implique effectivement que les éléments ne se fondent pas l'un dans l'autre, qu'ils gardent une identité propre et indépendante l'une de l'autre. Il s'agit donc bien d'échapper au « Faire Un » de l'amour⁸²⁵. Cependant, et comme le nuance lui-même De Neuter, « Il n'y a pas [...] de solutions sans insatisfactions, *sauf en quelques moments privilégiés dont chacun peut mesurer après coup la part d'illusion.* »⁸²⁶ C'est précisément à ces « moments » d'illusion que nous nous intéressons dans le cadre de notre thèse ; c'est-à-dire à ces étranges « bricolages » qui font que, parfois, l'amour dure un certain temps et nous semble indéfectible.

⁸²² De Neuter P., « Les paradoxes de l'amour », In De Neuter P., Bastien D., 2007b, *op. cit.*, p. 41.

⁸²³ De Neuter P., « Félics pour l'autre », In De Neuter P., Bastien D., 2007a, *op. cit.*, pp. 75-88.

⁸²⁴ Bastien D., 2005, *id.*

⁸²⁵ De Neuter P., 2007b, *art. cit.*, p. 32.

⁸²⁶ *Id.*, p. 53, souligné par nous.

Le modèle du « débat » nous apprend que, tout de même, deux fantasmes peuvent entrer en rapport, et même en « résonance », de façon à créer un espace particulier à *partir* et *entre* les sujets. Pour nous, cet espace est l'aire intermédiaire d'expérience décrite par Winnicott et la résonance entre les fantasmes serait une mise en continuité imaginaire d'éléments contigus générant un processus d'illusion.

Ce que nous proposons, c'est en quelque sorte de réconcilier ces deux approches en disant tout simplement que c'est justement parce que ça ne se rencontre pas que ça peut se rencontrer. Il s'agit là d'une proposition simple dont l'aspect paradoxal peut évidemment s'éclaircir à partir des théories de Winnicott et de nos propres développements.

Nous pouvons considérer un couple, dans une certaine mesure, comme quelque chose de « trouvé-crée » par chacun des individus. Créé à partir des scénarii fantasmatiques, nécessairement singuliers, de chacun ; en ce sens, nous validons pleinement les théories du lien amoureux en termes de fantasme, d'objet *a* et même d'« amûr ». Mis à part que, selon nous, le « mur » dont il est question métaphorise le lien lui-même. C'est-à-dire que le support des scénarii fantasmatiques serait l'espace incluant les deux sujets en présence ainsi que l'*entre-sujets* et non pas seulement l'autre, l'être aimé. Cela comporte une certaine logique dans la mesure où ce qui est projeté est bien une scène qui implique, certes un autre, mais également le sujet lui-même qui serait en relation avec cet autre. Ce serait donc d'une projection sur la scène tout entière qu'il serait question bien plus que sur l'autre uniquement. Cette façon de concevoir le voile du fantasme dans la relation amoureuse nous permet d'envisager – et nous en aurons quelques exemples dans notre matériel de recherche – que des éléments contextuels, appartenant au monde extérieur (tel un lieu ou une date) sont susceptibles de participer à la contiguïté nécessaire à l'illusion et donc au tramage de la toile sur laquelle se projette le fantasme.

En ce sens, le couple est également trouvé – et donc, pas seulement créé – dans la mesure où l'autre, et l'environnement de la rencontre, s'avèrent être propices à servir de support aux projections de ces mêmes scénarii fantasmatiques. Comme l'écrit si justement Roussillon, « on n'hallucine pas facilement l'expérience de la douceur

d'un sein dans un objet tranchant et pointu, râpeux et blessant ! »⁸²⁷
Autrement dit, et nous l'avons déjà largement explicité, pour qu'il y ait illusion, encore faut-il que l'objet perçu et ce que nous hallucinons ne soient pas totalement sans rapport. Si le doudou est suffisamment doux, il peut facilement évoquer, voire « convoquer », la douceur du sein maternel. D'une façon plus complexe mais néanmoins similaire dans ses fondements, du moins telle est notre thèse, l'autre et quelques éléments du contexte dans lequel nous le rencontrons doivent revêtir quelques qualités proches de l'objet de notre fantasme de façon à ce qu'une illusion amoureuse puisse se construire et perdurer.

En réalité, il s'agit moins pour l'individu d'avoir réellement ces qualités de l'objet que de *se mettre en scène*, à son insu, d'une façon telle qu'il en permette la supposition.

Cela n'est pas très éloigné des coordonnées de la rencontre entre un patient et son analyste dont divers éléments conduisent le patient à supposer que l'analyste sait ce qui conviendrait à son bonheur. Bien entendu, le travail de l'analyste consiste justement à s'en décaler suffisamment pour que le sujet élabore son propre désir et envisage le manque qu'il ressent comme constitutif de son être. Toutefois, ces mécanismes de la rencontre analytique maintes fois repris par divers auteurs semblent démontrer que des éléments de la réalité partagée contribuent à ce que s'instaure une telle projection qui doit, comme le disait déjà Freud⁸²⁸, être suffisamment entretenue par l'analyste dans un premier temps afin que puisse se déployer la relation de transfert. Il y a donc bien à se prêter au jeu de l'illusion pour que se noue une relation « durable ». Lacan avait, en ce sens, bien raison de s'en remettre aux théories de l'amour pour théoriser la question du transfert en analyse.

Du point de vue de la clinique, que nous apprennent les couples que nous écoutons ? Voici à titre d'exemple une vignette volontairement caricaturale mais aussi très courante :

Madame cherche à être à la place de la Mère de façon
à être choisie par le Père. Monsieur cherche une Mère
capable de le choyer et de prendre soin de lui.

⁸²⁷ Roussillon R., 2004, *art. cit.*, p. 92

⁸²⁸ Freud S. [1912a], « La dynamique du transfert », In *La technique psychanalytique*, Paris, Presses universitaires de France, 2002 [1953], pp. 50-60.

Si l'on s'en tient, en quelque sorte, aux positions de chacun, nous pourrions nous dire que tout est pour le mieux : *Monsieur cherche une Mère, Madame veut être une Mère*. Ils étaient faits pour se rencontrer. Et effectivement, ces quelques éléments peuvent contribuer à ce qu'une histoire se trame entre eux. Mais bien entendu, l'idée que cette histoire serait commune est *illusoire*. C'est-à-dire que si l'on déploie les scénarii de chacun, les choses ne paraissent plus si harmonieuses :

Madame veut être une Mère pour être choisie comme Femme par le Père. Monsieur cherche une Mère capable de le choyer, lui étant à la place de l'Enfant.

Même si, bien sûr, il s'agit d'un modèle – et nous ne cherchons absolument pas à réaliser ce qui s'apparenterait de près ou de loin à une « typologie des illusions de couple » – cette vignette simple permet tout de même de se poser la question des conséquences, par exemple, de l'arrivée d'un enfant dans cette histoire. Pour ce couple, comme pour tant d'autres, les problèmes conjugaux semblent avoir effectivement commencé à l'arrivée de leur premier enfant :

Monsieur se plaint que Madame n'en a plus que pour son enfant, lui-même s'en trouvant délaissé. Madame se plaint que Monsieur ne l'a plus jamais envisagée comme Femme désirable à partir du moment où elle est devenue mère.

L'arrivée de l'enfant perturbe l'illusion du couple et fait apparaître, dans cet exemple, ce qui, des scénarii fantasmatiques de chacun, était maintenu à l'écart, comme mis entre parenthèses. Bastien évoque, à sa façon, ce qui doit être tenu hors-champ en utilisant la métaphore du « coffre-fort » renfermant diverses choses bonnes et moins bonnes mais qui peuvent, d'un coup, faire irruption sur la scène conjugale⁸²⁹. Une autre façon d'évoquer ces mêmes difficultés consiste à faire le lien entre cette désillusion – même partielle – et la désillusion primaire : « la souffrance imputée à l'autre est le revécu de la perte originarie qu'on croyait pouvoir effacer. » Cette façon de

⁸²⁹ Bastien D., *id.*

concevoir les perturbations de l'illusion amoureuse ne nous convient que partiellement dans la mesure où elle implique qu'un couple serait nécessairement la tentative de refaire l'expérience de l'illusion primaire, moment où la mère et l'enfant se vivent comme « Un ». Il y a certes de cela dans la mise en couple mais, semble-t-il, davantage comme « mythe conscient » que comme fondements psychiques de l'investissement amoureux. En d'autres termes, il y a du vrai dans le « mythe d'Aristophane »⁸³⁰ mais s'il décrit la face visible de l'illusion co-construite, il n'en définit pas pour autant les racines. En réalité, la lecture du mythe d'Aristophane par Lacan, et avant lui par Platon, simplifie le mythe original. En effet, selon le mythe original, les êtres androgynes dont il est question sont divisés, défigurés et, lorsqu'ils tentent de réaliser la symbiose originelle en retrouvant « leur moitié », la retrouvaille est imparfaite puisque les mutilations infligées par les dieux de l'Olympe rendent impossible d'en revenir à cette unité première. Lorsqu'ils se retrouvent, ils s'enlacent passionnément et ne peuvent plus se lâcher. « Et, passant leurs bras autour l'un de l'autre, ils s'enlaçaient mutuellement, parce qu'ils désiraient se confondre en un même être [...] »⁸³¹. Ce nouvel « accrochage » – qui est donc autre chose qu'une nouvelle symbiose – s'appuie donc sur le désir réciproque qui se déploie et reste vivant par l'imperfection-même de cette « unité » retrouvée. Plus encore, Aristophane évoque la recherche par ces êtres divisés d'une moitié fut-elle autre que celle qui les complétait symbiotiquement à l'origine : « Et, quand il arrivait que l'une des moitiés était morte tandis que l'autre survivait, la moitié qui survivait cherchait une autre moitié, et elle s'enlaçait à elle [...] »⁸³². Ce que révèle le mythe d'Aristophane, et qui sans doute ne convenait pas plus à Platon qu'à Lacan, c'est que par-delà cette inexorable coupure, un lien est tout de même possible. Plus encore, ce lien imparfait – au sens de « non symbiotique » – semble davantage apaisant que la reconnaissance pure et simple de cet échec de la retrouvaille. Et même si « [...] un homme tombait sur un homme, les deux êtres trouveraient de toute façon la satiété dans leur rapport, ils se calmeraient, ils se tourneraient vers l'action et ils se préoccuperaient d'autre chose dans l'existence. »⁸³³ D'une certaine façon, l'enlacement des êtres paraît être une *illusion* suffisante pour

⁸³⁰ Platon, *Le Banquet*, trad. L. Brisson, Paris, GF, 1998.

⁸³¹ *Id.*, p. 116-117.

⁸³² *Ibid.*

⁸³³ *Ibid.*

qu'ils s'en satisfassent ; illusion qui, par essence, se dialectise d'emblée au principe de réalité et donc à la désillusion. L'erreur serait de comprendre par le discours d'Aristophane que, selon lui, l'amour réussirait le retour à une complémentarité symbiotique de deux êtres. Or il apparaît plus juste d'y entendre que l'amour est la recherche incessante de cette unité originaire, incessante parce qu'inexorablement imparfaite : « [...] aussi est-ce au souhait de retrouver cette totalité, à sa recherche, que nous donnons le nom d'"amour". »⁸³⁴ L'ambiguïté du discours d'Aristophane tient sans doute en cette phrase :

« Quoi qu'il en soit, je parle, moi des hommes et des femmes dans leur ensemble, pour dire que notre espèce peut connaître le bonheur, si nous menons l'amour à son terme, c'est-à-dire si chacun de nous rencontre le bien-aimé qui est le sien, ce qui constitue un retour à notre ancienne nature. »⁸³⁵

Mais il poursuit : « Si cela est l'état le meilleur, il s'ensuit nécessairement que, dans l'état actuel des choses, ce qui se rapproche le plus de cet état est le meilleur ; et cela, c'est de rencontrer un bien-aimé dont la nature corresponde à notre attente. »⁸³⁶ Ce qui, dans ce discours moins naïf qu'on le suppose souvent, apparaît comme une erreur du point de vue de Lacan et, disons-le, de la théorie psychanalytique dans son ensemble, c'est l'idée selon laquelle l'hypothétique retour à la symbiose originelle serait la clé du bonheur alors que, nous le savons, une telle réalisation éteindrait instantanément le désir et signerait la mort du sujet.

En ce sens, ce serait, paradoxalement, sur ce qui « rate » que prendrait appui le lien. Ce serait dans ce qui échoue de la rencontre que s'immiscerait la construction réciproque de l'illusion du couple par mise en continuité imaginaire d'éléments contigus. C'est de l'incompressible écart entre les sujets que naît la possibilité d'un pontage imaginaire. Encore faut-il qu'au-delà de ce « ratage » existent quelques éléments fantasmatiques susceptibles de s'assembler ; c'est-

⁸³⁴ *Id.*, p. 120.

⁸³⁵ *Ibid.*

⁸³⁶ *Id.*, pp. 120-121.

à-dire comportant quelque similarité suffisante pour que l'un et l'autre du couple *se jouent de leur* « non rencontre ».

Si l'autre se prête au jeu du fantasme du sujet, ce serait alors dans la mesure où, par ce jeu, il peut mettre en scène son propre fantasme. Il est donc nécessaire à la construction d'un couple qu'il y ait, selon nous, *réciprocité des positions fantasmatiques* ou, du moins, *en tant qu'elles se mettent en scène*. Les scénarii sont par nature différents mais *la scénographie* peut être commune servant dès lors de support adéquat à « l'illusion conjugale » : c'est-à-dire au lien amoureux.

La scénographie désigne, dans son rapport aux arts du spectacle, « l'art de peindre les décorations scéniques »⁸³⁷ mais aussi « les représentations mêmes, les objets représentés. » Il serait plus juste, dans la perspective qui est la nôtre, de parler de « mise en scène » : « *mettre un ouvrage sur la scène*, le représenter dans un ouvrage dramatique. »⁸³⁸ Mais le terme « scénographie » nous permet d'insister sur le fait qu'il s'agit d'interpréter à partir d'une image, d'un tableau à l'intérieur duquel les personnages sont représentés en situation mais de façon muette et figée.

Ceux qui ont eu l'occasion d'assister à des matchs d'improvisation théâtrale connaissent bien ce phénomène. Un thème d'improvisation est tiré au hasard. Les acteurs ont quelques secondes pour définir le début d'une trame à partir de celui-ci. Certains montent sur la scène – en l'occurrence, la « patinoire » – et se figent en un endroit et dans une posture à partir desquels ils pourront, au coup de sifflet de l'arbitre, déployer l'histoire qu'ils ont à peine commencé à imaginer à partir du thème. Ce moment de pétrification, qui n'est pas sans rappeler la technique des sculptures de certains thérapeutes systémiciens ou même une certaine pratique du psychodrame, conduit inévitablement chaque membre du public à imaginer quelle histoire va se construire devant eux. Cet exercice d'anticipation ne repose que sur quelques points : un thème, un ou des individus qui prennent place de façon singulière dans l'espace et la promesse qu'une histoire va leur être contée. Mais certaines improvisations dites « mixtes » impliquent que des acteurs des deux équipes qui s'affrontent montent sur la

⁸³⁷ Le Nouveau Littre, 2005, *id.*

⁸³⁸ *Ibid.*

« patinoire » en même temps pour co-construire l'histoire improvisée à partir du thème. Cela signifie que lorsqu'un acteur se fige sur la scène dans une posture liée au personnage qu'il vient de s'inventer et au début d'histoire qu'il a intérieurement bâti à partir du thème, un autre fait de même mais en référence, inévitablement, à un autre début d'histoire. Chacun ignore, bien entendu, ce que l'autre a dans la tête.

Et bien, c'est exactement à cette situation-type que nous nous référons lorsque nous parlons de « scénographie commune basée sur des scénarii différents ». Les acteurs vont très rapidement, de façon imperceptible, à la fois tenter d'imposer leur histoire tout en s'accommodant – *parce qu'ils ont choisi de jouer ensemble* – de ce que l'autre déploie. Cette façon de « s'accommoder » n'est pas sans rappeler ce que De Neuter pointait comme nécessaire acceptation d'abandonner un peu de son fantasme au profit de celui de l'autre⁸³⁹. Ce que nous en disent quelques acteurs qui se sont prêtés à ce genre de joutes théâtrales est qu'une « bonne » improvisation est souvent une improvisation dont on ne sait plus trop dire au bout d'un temps qui a initié l'histoire. Un peu comme les bons couples de danseurs dont on ne sait pas vraiment dire qui mène l'autre, si ce n'est la musique elle-même qui semble en être le liant essentiel.

Notre conviction est qu'en ce qui concerne la construction d'un lien amoureux, il en est globalement de même. Le « thème » commun peut-être l'amour, la séduction, le rapport entre les sexes. Les « acteurs », les partenaires potentiels. Chacun se met en scène en fonction de ses attentes conscientes et inconscientes, de ses désirs et fantasmes, mais aussi à partir de son histoire passée. Et puis, chacun va potentiellement déployer sa propre « histoire » tout en acceptant de s'accommoder partiellement de l'« histoire » de l'autre. Et ils le font essentiellement pour deux raisons.

La première est qu'ils désirent l'un et l'autre profondément *jouer ensemble*, même si le plus souvent ils ne comprennent pas exactement pourquoi. La question du pourquoi, d'ailleurs, décontenance très souvent les personnes que nous rencontrons en consultation de couple. En outre, point de « patinoire », point de scène visible et de règles explicites du jeu. Si l'amour est un jeu, les joueurs l'ignorent le plus souvent et, lorsque, cyniquement, ils l'envisagent comme tel, nous ne sommes déjà plus à proprement parler en présence de l'amour.

⁸³⁹ De Neuter P., *id.*

L'autre raison est que s'accommoder de l'autre et son monde intérieur permet que le jeu continue et ouvre donc la possibilité à ce que son propre scénario intérieur continue de trouver un lieu de déploiement.

Et souvent, ce jeu à deux fonctionne plutôt bien. Les entretiens avec des couples que nous allons explorer ci-après nous ont permis de constater que l'élaboration d'un « récit mythique commun » vient souvent entretenir, voire contribuer à la construction de cette illusion. Les récits de rencontre récoltés en entretien de couple puis, en interrogeant les mêmes personnes séparément sont souvent, comme nous le verrons, très différents. Et ce qui est mis de côté spontanément par les deux individus sont, de façon parfois manifeste, tout ce qui ne permettrait pas que se maintienne l'illusion sur laquelle est fondé leur lien de couple.

Des événements de vie peuvent venir perturber cette illusion : une naissance, un deuil, la perte d'un emploi, la révélation d'une infidélité, le handicap soudain de l'un des deux⁸⁴⁰, etc. Alors, parfois, ces couples viennent nous consulter. Notre sentiment est qu'une grande partie de notre travail en tant que thérapeute consiste à les aider à identifier la nature de l'illusion qui jusque là les avait maintenus ensemble. Il leur reste, dès lors, plusieurs choix : dissoudre l'illusion et se séparer, construire une toute nouvelle illusion ou, et c'est le plus souvent le cas, apporter quelques aménagements nouveaux à leur illusion de couple. Ces quelques aménagements consistent souvent en un assouplissement plus important laissant à l'autre une plus grande mobilité. Il s'agit, en fait, de continuer à projeter sur l'autre et sur la relation suffisamment de son monde fantasmatique pour l'aimer davantage qu'un autre individu tout en lui laissant, à cet autre, suffisamment d'espace pour échapper à ces mêmes projections sans mettre en péril l'illusion conjugale.

L'enfant est, le plus souvent, tout à fait capable de s'arranger de la « non réponse » du « doudou » avec qui il converse. Il le fait parler dans une relative conscience de la dimension ludique de cette expérience. Dans le cas contraire, l'enfant se retrouverait effondré face à la seule interprétation possible de cette « non réponse » : « il est non vivant » et, s'il l'a été, « il est mort ». Cela n'est pas sans nous

⁸⁴⁰ Janssen C., Coopman A.-L., 2011, *art. cit.*

évoquer les scènes fréquentes d'entretiens avec des couples dont l'un, l'autre ou les deux exprime(nt) à quel point il(s) se sent(ent) désespérément seul(s). Si *la capacité à être seul* en présence de l'autre dans le couple peut être envisagée comme un signe de bonne santé psychique et conjugale⁸⁴¹, un excès de ce sentiment de solitude évoque davantage cette non réponse de l'autre ou, du moins, le constat répété que l'autre à qui l'on parle ne peut répondre tout à fait adéquatement à la place de l'Autre à qui l'on s'adresse sans même le savoir.

Notons encore que des problèmes spécifiques se posent lorsque pour l'un, pour l'autre ou pour les deux, la capacité d'illusion elle-même est défaillante. Ce qui se trame entre les partenaires est alors, au mieux, énigmatique et, au pire, totalement destructeur ; nous avons eu l'occasion d'en livrer quelques exemples et leurs conséquences lors d'une conférence publique⁸⁴². Des difficultés se présentent donc tout particulièrement, et cela aussi nous en avons parlé à cette occasion, pour les enfants issus de ces couples fondés sur des capacités d'illusion défaillantes et donc, sur un rapport au monde et à l'autre qui ne trouve pas de repos dans une aire intermédiaire qui permettrait que se déploient les processus transitionnels.

Mais il est temps pour nous d'affiner et confronter nos élaborations théoriques – qui s'appuient déjà, notons-le, sur un premier matériel et notre pratique clinique notamment avec des couples – à un matériel de recherche conséquent. Il s'agit, comme nous l'avons explicité dans notre chapitre méthodologique, d'entretiens menés auprès d'individus se disant en couple ; entretiens pour lesquels nous avons utilisé la méthode du récit de vie. Nous rappelons au lecteur désireux d'en apprendre davantage à propos de notre méthodologie qu'il peut se référer au chapitre de notre thèse qui aborde largement ce point.

Les trois couples rencontrés seront présentés, et leurs récits analysés, en respectant toujours la même structure. Il s'agira d'abord

⁸⁴¹ Valtier A., 2003, *op. cit.*

⁸⁴² Janssen C., « Le couple comme machine à psychose », conférence donnée dans le cadre du séminaire public de l'Unité "Clinique du couple", SSM Chapelle-aux-Champs, Woluwé (Belgique), le 28 mai 2010.

de reprendre le récit de leur rencontre énoncé en commun lors d'un premier entretien. Ce premier récit « mythique » nous permettra d'une part, de présenter brièvement le couple en question et d'autre part, de relever dans l'après-coup les éléments de leur histoire que l'un et l'autre choisissent de tenir à l'écart de ce récit commun.

Nous laisserons ensuite une place conséquente à la reprise sous forme chronologique des récits de chacun. Ces analyses chronologiques seront le cœur de notre matériel que nous pourrons soumettre à une double analyse. La première consistera à repérer ce qui, de l'émergence des premiers liens, demeure comme agissant dans la construction de leur lien de couple actuel. La seconde, sans doute plus originale, nous permettra d'énoncer quelques hypothèses quant aux éléments fantasmatiques suffisamment contigus pour qu'ils soient interprétés par l'un et par l'autre comme des éléments continus, fondant, sur cette base, une illusion conjugale.

Mais avant d'en arriver réellement à la présentation du matériel récolté, nous désirons clore ce chapitre en pointant une difficulté relative au choix des théories winnicottiennes comme voie principale pour tenter de comprendre la construction des liens de couple.

3.3. Quid du sexuel ?

Nous avons jusqu'ici laissé en suspens une question pourtant primordiale à plus d'un titre : qu'en est-il du sexuel dans cette façon d'envisager le lien et, a fortiori, le lien de couple ?

Cette question est importante pour deux raisons. La première est que la référence à la psychanalyse, et donc basalement au corpus freudien, implique une certaine prééminence du sexuel lorsqu'il s'agit d'envisager le fonctionnement psychique et son développement. Pourtant – et cela lui a souvent été reproché – cette dimension fondamentale ne semble pas, de prime abord, très présente chez Winnicott.

La seconde raison tient à l'objet même de notre recherche, et en particulier à ce second lieu d'exploration que sont les couples. En effet, comment se passer d'une prise en compte du « sexuel », et

même de la sexualité, alors même que, d'une façon ou d'une autre, ils se retrouvent au cœur du champ que nous investiguons ?

En réalité, nous avons déjà en partie répondu à la première objection lorsque nous nous sommes penché sur le travail de Roussillon à propos de *l'entre-je(u)*. En effet, cet auteur propose de penser un sexuel qui serait « archaïque » et qui relèverait davantage de la différenciation moi/non-moi que des avatars de la pulsion dans ses enjeux narcissiques, puis œdipiens⁸⁴³. Et il est clair que ce que propose Winnicott est une élaboration théorico-clinique des phases du développement psychiques antérieures à l'œdipe freudien, au « stade du miroir » de Lacan et autres que la phase schizo-paranoïde de Klein par son point d'origine distinct⁸⁴⁴. En quelque sorte, Winnicott nous soumet une « théorie du *Big Bang* » ; c'est-à-dire une représentation théorique du « point zéro » du développement psychique déduit de ses manifestations *après-coup* ou des traces de ses « ratés » qui apparaissent dans la clinique. De la même manière que les astrophysiciens peuvent élaborer une phénoménale explosion première à la base de la formation de l'Univers par l'observation de l'expansion de ce dernier, Winnicott conceptualise un état premier d'indifférenciation moi/non-moi à partir de l'observation clinique de patients psychotiques⁸⁴⁵ ou d'expériences de régression dans la cure de certains de ses analysants⁸⁴⁶.

Partant d'un exposé de la psychologie dynamique de la petite enfance, je remonterai en arrière, pour atteindre, toujours plus en arrière, ce que les tout premiers temps ont d'inconnu, ces temps où l'expression d'être humain peut être appliquée au fœtus dans le ventre maternel⁸⁴⁷.

⁸⁴³ Roussillon R., 2004, *art. cit.*

⁸⁴⁴ Cette unité primordiale « Moi-environnement » comme point d'origine du développement psychique chez Winnicott ne se retrouve pas dans les théories kleiniennees puisque la phase schizo-paranoïde implique d'emblée une séparation Moi-Autre et des mécanismes de clivages « Bon » et « Mauvais » sein.

⁸⁴⁵ Winnicott D.W. [1952], *art. cit.*

⁸⁴⁶ Winnicott D.W. [1954], *art. cit.*

⁸⁴⁷ Winnicott D.W., 1990, *op. cit.*, p. 50.

Ce qu'étudie Winnicott se situe donc principalement en-deçà du sexuel tel qu'il se déploie dans la théorie freudienne, mais également dans la pensée kleinienne ou les développements lacaniens.

Est-ce à dire que le sexuel est, de facto, absent des théories de Winnicott ? Non, nous pensons comme Roussillon qu'il s'agit bien de s'en référer à un sexuel « archaïque » ou, comme le dit Scarfone⁸⁴⁸, un « courant libidinal précoce » par différenciation d'avec un « sexuel profond », ce dernier coïncidant avec le sexuel dans la théorie classique. C'est-à-dire que ce que Winnicott met au travail est aussi un « sexuel » à côté du sexuel traditionnellement théorisé par la psychanalyse⁸⁴⁹. Il est clair pour Roussillon – et nous y souscrivons pleinement – que « le transitionnel n'est pas déssexualisé, il définit plutôt un registre de l'expression pulsionnelle dans lequel il n'y a pas d'antagonisme entre les motions pulsionnelles et le travail du moi et de la subjectivité. »⁸⁵⁰

La différenciation progressive moi/non-moi générée par un processus de désillusion mettant fin à l'illusion primaire d'omnipotence – et ouvrant aux processus transitionnels – est bien affaire de pulsions et d'étayage sur le corps propre, notamment dans ses rapports au corps de la mère. Plaisir, désir, destructivité et même « utilisation » sont autant de phénomènes et de concepts au cœur de la théorie de Winnicott et qui évoquent tous, de façon plus ou moins directe, la question du sexuel.

Mais, il s'agit ici d'envisager ce sexuel particulier qui ne comporte pas tous les éléments du sexuel tel qu'il est traité largement dans les écrits psychanalytiques et qui se manifestera, notamment, dans la sexualité proprement dite.

Winnicott lui-même insistera, certes un peu tardivement, sur la nécessaire prise en compte du sexuel, et plus précisément le sexuel infantile, dans toute théorisation psychanalytique : « Une théorie qui dénie ou court-circuite ces questions [l'importance de la pulsion et la signification de la sexualité infantile] est une théorie qui ne sert à rien. »⁸⁵¹ Mais cela ne semble pas avoir suffi à lever les doutes d'un grand nombre de psychanalystes qui voit souvent en Winnicott un

⁸⁴⁸ Scarfone D., 2011, *art. cit.*

⁸⁴⁹ L'« en-deçà » et l'« à côté » sont rendus possibles par une lecture du développement en termes de phases et non de stades.

⁸⁵⁰ Roussillon R., 2008b, *op. cit.*, p. 10.

⁸⁵¹ Winnicott D.W., 1990, *op. cit.*, p. 54.

auteur qui se serait « débarrassé » du sexuel, peut-être parce qu'il trouvait lui-même cette question embarrassante.

Despite Winnicott's statement in his posthumously published *Human Nature* (1988) that "Ant theory that by passes the importance of instinct and the significance of childhood sexuality is unhelpful" (p.36), the impact of sexual difference and its organization of human individuality, the place of the drives, and the dominance of sexuality so central to the Freudian schema are not usually understood as forming an integral part of Winnicott's concerns⁸⁵².

Il y a bien une certaine ambiguïté chez Winnicott quant à la question du sexuel. Si l'insistance des liens établis entre psyché et soma signe la prise en compte immédiate de toute la sphère du pulsionnel par l'auteur, il est étonnant de voir la question de la sexualité totalement absente d'un grand nombre d'écrits à propos d'analyses d'adultes, alors même que le matériel qu'il nous livre pourrait laisser facilement la place à des interprétations qui iraient en ce sens⁸⁵³.

Mais une fois encore, lorsque Winnicott écrit à propos de ses patients adultes, il le fait dans le but explicite de nous faire entendre quelque chose des processus les plus archaïques du développement psychique, mettant l'accent, dès lors, sur l'aspect régressif de certains comportements de patients en cure ou sur les clivages entre différentes capacités qui montrent qu'elles sont l'objet d'un développement et qu'elles sont, dans une certaine mesure, différenciées :

In this chapter I make a fresh attempt to show the subtle qualitative differences that exist between varieties of fantasizing. I am looking particularly at what has been called fantasizing and I use once more the material of a session in a treatment where the

⁸⁵² Caldwell L. (Ed.), 2005, *art. cit.*, p. 1.

⁸⁵³ *Id.*, p. 6.

contrast between fantasizing and dreaming was not only relevant but, I would say, central⁸⁵⁴.

Et pourtant, la lecture du matériel clinique proposé par Winnicott est la porte ouverte à des interprétations en termes d'investissements libidinaux dans le transfert. Mais tel n'est pas le propos de l'auteur. Plus encore, il s'agit ici de la présentation d'une séance qui ne dit rien de ce qui a pu être travaillé avec cette patiente par ailleurs. D'ailleurs, lorsque nous avons accès à un matériel de cure plus brut, l'impression d'une certaine mise hors-champ du sexuel par Winnicott disparaît totalement. En voici un exemple parmi bien d'autres :

ANALYSTE : « Cela me rappelle l'idée de la fille au pénis. »

PATIENT : « Ma femme avait un pénis au commencement et maintenant selon le processus en cours elle va en être privée. Tout d'abord je voulais qu'elle soit mon égale, mais maintenant je veux dominer. Je veux la rendre jalouse. » (Il décrit quelques interactions [*interplay*] du même ordre.)

ANALYSTE : « Il y a une sorte de jeu sexuel entre vous dans tout cela ?⁸⁵⁵

Cet extrait nous intéresse particulièrement dans la mesure où il nous indique en quoi, si « jeu » et « sexuel » ne se recouvrent pas pour Winnicott, ces deux processus peuvent s'intriquer. Autrement dit, l'interprétation en termes de « jeu » n'annule en rien la prise en compte de la dimension sexuelle dans le travail avec les patients. Bien sûr, l'originalité de l'auteur se trouve davantage dans son exploration du jeu, des phénomènes transitionnels, de l'illusion, rendant cette dimension de l'expérience humaine prééminente dans ses propositions théoriques.

⁸⁵⁴ Winnicott D.W., "Dreaming, Fantasying and Living: A Case-history describing a Primary Dissociation", In Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*, p. 35.

⁸⁵⁵ Winnicott D.W., *Fragment d'une analyse*, Paris, Payot & Rivages, 2004 [1992], p. 167.

Il s'agit donc d'un double fil à tenir : celui de la clinique et de ce qu'elle nous impose comme matériel à élaborer, et celui du choix singulier du chercheur inhérent à ses intérêts mais aussi, et cela est commenté dans toutes les biographies en ce qui concerne Winnicott⁸⁵⁶, à l'existence même du chercheur et au développement de sa personnalité. C'est ici encore l'illusion en tant que soutenue par ce double mouvement du « trouver-crée » qui se trouve au cœur du processus d'élaboration théorique. A sa façon, Freud l'avait déjà supposé dans son texte à propos des illusions religieuses le conduisant prudemment à évoquer l'illusion scientifique⁸⁵⁷.

Si nous en arrivons donc à l'idée que nous référer à Winnicott n'implique pas une lecture de notre objet qui serait hors du champ sexuel – fut-ce un « sexuel archaïque » ou « précoc » – il n'en demeure pas moins que nous ne pouvons aussi simplement évacuer la seconde objection et qui concerne plus directement la question conjugale. Bastien nous y entraîne frontalement lorsqu'elle écrit ceci :

Le couple, paradoxalement, est à certains égards plus complexe que le groupe, notamment sur le plan sexuel. Kaës, tout comme Freud dans « Psychologie des masses et analyse du moi », prend en compte une sexualité agissante, mais non agie. (...) Dans le couple, par contre, la sexualité est agie. Le flirt avec les figures œdipiennes enflamme le désir mais, tout aussi certainement, provoque les affects haineux et meurtriers qui y sont associés⁸⁵⁸.

Et il est vrai que la question du lien entre partenaires amoureux ne nous permet que difficilement de faire l'impasse sur ces questions qui, nous l'avons déjà mentionné, constituent les enjeux mêmes du lien amoureux.

C'est surtout lorsque l'amour prend le visage de la passion que des psychanalystes mettent le plus au travail les rapports étroits

⁸⁵⁶ Voir, par exemple, Rodman F. R., *Winnicott, sa vie, son oeuvre*, Trad. fr., Ramonville Saint-Agne, Erès, 2008.

⁸⁵⁷ Freud S. [1927], *op. cit.*.

⁸⁵⁸ Bastien D., 1995, *op. cit.*, p. 179.

existant entre le sexuel – infantile, inconscient – et le lien ou, plus généralement, l'investissement amoureux. Si certains en explorent les fondements⁸⁵⁹, d'autres l'envisagent comme sinthome⁸⁶⁰. Gisèle Chaboudez⁸⁶¹, quant à elle, se confronte plus directement à la question sexuelle dans un exercice théorico-clinique aussi dense que rigoureux et Jacqueline Schaeffer se montre subtilement créative dans sa reprise de cette question par le biais d'une possible co-crédation du masculin et du féminin⁸⁶². La liste des auteurs concernés n'est, certes, pas infinie mais tellement longue que nous ne pouvons – et désirons – n'en relever ici que quelques fragments, selon nous, significatifs. Citons encore, pour finir d'étayer notre propos, le récent ouvrage de Gérard Pommier dont le titre est sans ambages : « *Que veut dire "faire" l'amour ?* »⁸⁶³

D'un sexuel infantile refoulé à la question même de la sexualité agie, tous ces auteurs bien connus des thérapeutes de couples et autres chercheurs ou analystes enclins à travailler cette question lient, de façon immédiate, investissement amoureux ou passionnel et « sexuel ».

Nous ne souhaitons nullement laisser entendre que cette dimension fondamentale des rapports au sexuel et entre les sexes ne nous préoccupe pas en tant que clinicien recevant des couples en consultation, ni même le chercheur que nous sommes. Mais il s'agit d'insister sur le fait que l'objet de notre recherche n'est pas spécifiquement « le couple ». En effet, celui-ci est pour nous davantage un lieu privilégié d'exploration de notre objet qui est le déploiement et le devenir possible des processus fondamentalement en jeu dans la construction des liens d'un sujet à un objet qui lui est extérieur, en l'occurrence – et cela a son importance – un autre sujet.

Valtier nous aide, avec beaucoup de précision, à fonder notre positionnement épistémologique : « L'homme et la femme, mis en présence, donnent à voir les rapports de force entre le masculin et le féminin, mais également *entre le dehors et le dedans* ou entre un corps

⁸⁵⁹ Voir, notamment, Balestrière L., 2002, *art. cit.*

⁸⁶⁰ De Neuter P., « La passion comme sinthome : Pour une typologie des passions amoureuses », *Cliniques Méditerranéennes*, 2004, 69, pp. 45-55.

⁸⁶¹ Chaboudez G., *Rapport sexuel et rapport des sexes*, Paris, Editions Denoël, 2004.

⁸⁶² Schaeffer J., « D'une possible cocrédation du masculin et du féminin ? », In De Neuter P., Bastien D., 2007, *op. cit.*, p. 55-74.

⁸⁶³ Pommier G., *Que veut dire « faire » l'amour?*, Paris, Flammarion, 2010.

et une âme. »⁸⁶⁴ C'est cet axe de la « rencontre » entre le dehors et le dedans qui, dès l'origine de notre questionnement, est au cœur de notre démarche. Il y a donc inévitablement, comme c'est le cas pour toute entreprise de recherche qui vise à appréhender un processus, quelque chose d'artificiel dans le fait d'isoler cet aspect de la rencontre entre deux êtres des autres dimensions. Si cela constitue une limite de notre travail, le gain en est un affinement conceptuel d'un aspect des enjeux de toute rencontre qui nous semble absolument fondamental.

Confronté à la clinique, l'isolement de cette dimension du rapport entre deux êtres cède la place à une ré-articulation éclairée de celle-ci aux autres aspects du lien amoureux ; c'est du moins notre intime conviction et notre volonté. Nous en ferons, d'ailleurs, immédiatement l'expérience par l'analyse du matériel qui va suivre puisque les scènes fantasmatiques qui se dégageront des récits des individus interrogés feront resurgir à chaque fois les enjeux pulsionnels et œdipiens de la rencontre amoureuse.

Il nous semble que cet axe « dedans/dehors », en ce qui concerne précisément la question de l'amour et de ses avatars, s'avère être le moins évoqué par les auteurs de notre champ paradigmatique laissant, dès lors, un espace pour que s'y insère notre propre tentative d'élaboration théorico-clinique.

Afin que cette élaboration ne soit, justement, pas uniquement théorique – bien que nous nous soyons déjà appuyé sur des auteurs cliniciens mais aussi sur un premier matériel de recherche – il nous a semblé absolument essentiel d'éprouver notre conception du lien de couple en la confrontant à un matériel empirique. Celui-ci repose sur une méthodologie déjà explicitée mais dont nous rappelons ici l'essentiel.

Il s'est agi de rencontrer trois couples. Le premier entretien a servi à ce qu'ils nous exposent en quelques mots le récit commun de leur rencontre et de leur histoire de couple.

Les entretiens suivants ont été individuels et nous nous sommes basé sur une méthode largement éprouvée en sciences

⁸⁶⁴ Valtier A., 2003, *op. cit.*, p. 66, souligné par nous.

humaines et sociales : le récit de vie. Le thème du récit était « l'histoire des liens affectifs de la personne, en ce compris son couple actuel ». Ce dispositif nous offre une double voie d'entrée puisqu'il nous permet d'éprouver les deux aspects de notre thèse :

1. La façon dont un individu va se lier à d'autres repose sur le déploiement des phénomènes transitionnels et est donc tributaire des tout premiers liens de la personne avec son entourage proche.

2. La construction d'un lien de couple repose sur un processus d'illusion généré par une certaine contiguïté des éléments fantasmatiques mis en jeu par les deux partenaires, ceux-ci étant interprétés comme étant en continuité. Autrement dit, des éléments suffisamment proches seraient interprétés comme identiques ou parfaitement complémentaires.

Pour chaque couple, nous proposerons donc la structure suivante :

1. Le récit commun.

2. L'analyse chronologique de l'un, suivi d'un commentaire et d'hypothèses relatives à la façon singulière dont la personne a construit des liens à d'autres au fil de son histoire

3. L'analyse chronologique de l'autre, suivi d'une même analyse des processus de lien.

4. Des hypothèses étayées sur le croisement des récits quant à l'illusion qui participe à la construction et au maintien du lien de couple.

Chaque « illusion conjugale » sera reprise sous forme de tableaux qui nous permettront de rendre « visibles » tant les éléments fantasmatiques « articulés » que ce qui, des fantasmes de chacun, est mis entre parenthèses au profit du lien de couple.

4. Rencontres avec des couples

4.1. Couple I : Carine et Michel

4.1.1. Contexte des entretiens⁸⁶⁵

Le premier entretien de couple avec Carine et Michel est mené à leur domicile. L'accueil est chaleureux et le contact s'avère rapidement très sympathique. L'un et l'autre semblent trouver un véritable intérêt à notre démarche et, dès la fin de ce premier entretien, surgit la question qui les occupe actuellement, à savoir : vont-ils choisir de devenir parents ou non ? Nous comprenons donc d'emblée que se mêlent des enjeux conjugaux, personnels et intellectuels dans leur choix de s'engager dans un tel processus de narration de leur histoire sous l'angle de leur vie de couple.

Par la suite, nous verrons toujours Michel à leur domicile alors que Carine viendra à notre cabinet privé.

Michel s'assure rapidement que ce qu'il nous racontera restera « entre nous ». Nous comprenons que certains éléments sont ignorés de Carine et qu'il s'inquiète des conséquences de certaines révélations concernant son histoire et celle de leur couple. Nous lui rappelons que cela s'inscrit dans le cadre d'une recherche et que, nécessairement, quelques personnes auront accès au contenu des entretiens : la personne avec qui nous effectuons des intervisions et notre comité d'encadrement. Pour le reste, non seulement des éléments seront transformés en vue de rendre le plus anonymes possible leurs récits, mais plus encore, seuls les éléments qu'il souhaite lui-même transmettre seront rapportés lors de l'ultime entretien de couple. Cela étant assuré, Michel se lancera de façon fluide dans la narration de son histoire alternant des moments d'association libre et de reprise chronologique des événements.

Cette inquiétude concernant ce qui serait transmis au conjoint nous est brutalement revenue lorsque nous avons rencontré Carine pour son premier entretien individuel. En effet, nous nous sommes rendu compte à quel point il était difficile de mener un entretien, fut-il de recherche, en connaissant certains éléments de l'histoire d'un couple alors que la personne que nous recevons les ignore. Nous aurions pu, pourtant, anticiper davantage cette difficulté dans la

⁸⁶⁵ Nous rappelons au lecteur qu'il peut se référer aux enregistrements ou retranscriptions des entretiens menés se trouvant en annexes.

mesure où nous nous interdisons de recevoir un membre d'un couple en entretien individuel dans le cadre de nos activités cliniques avec des couples pour ces mêmes raisons. Le travail en intervision effectué avec Chiara Aquino nous sera, notamment pour cela, très utile.

Pour sa part, Carine nous dira, principalement lors du second entretien individuel, à quel point elle se trouve en difficultés du point de vue psychique. Elle se pose beaucoup de questions à propos de son travail mais également d'autres qui ont probablement, en partie, été générées par le premier entretien de récit de vie. Cela nous rappelle à quel point raconter sa propre histoire de vie est un processus qui met en branle le sujet qui se prête à cet exercice remaniant, notamment, ce que Ricœur définit comme « l'identité narrative »⁸⁶⁶. C'est finalement à l'occasion de ce processus de récit de vie initié par nous-même mais dans lequel Carine s'est pleinement engagée qu'elle décidera d'entreprendre un travail personnel. Nous lui assurerons, par ailleurs, la possibilité de nous recontacter par la suite si elle en éprouvait la nécessité.

Le mode narratif de Carine est particulier dans la mesure où le caractère décousu de son récit rendra très difficile l'analyse chronologique et nécessitera beaucoup de réajustements suite au second entretien. Les phrases sont souvent inachevées et Carine semble rebondir d'idées en idées sans que le fil du récit ne soit toujours très clair pour le narrataire que nous sommes. De plus, elle a tendance à énoncer avec beaucoup de légèreté – presque enfantine – des événements particulièrement difficiles.

L'entretien de couple qui clôture notre dispositif de recherche permettra véritablement qu'ils s'adressent l'un à l'autre quelques questions qui tournent, principalement, autour d'une éventuelle maternité pour Carine. Il semble qu'ils aient profité de notre dispositif pour échanger sereinement à propos de décisions difficiles qui, autrement, étaient souvent sources de tensions.

4.1.2. Récit commun

Michel et Carine se sont rencontrés en France par le biais d'une amie commune, lors d'un gala à l'université qu'ils fréquentaient l'un et l'autre. A ce moment là, ils n'ont « rien fait » et on simplement dansé

⁸⁶⁶ Janssen C., Coopman A.-L., 2010, *art. cit.*

ensemble. Ils ont continué à fréquenter le même groupe d'amis pendant deux ans sans qu'il ne se passe rien de plus.

Ils ont eu un rapport sexuel non satisfaisant à l'occasion d'une fête de Noël ou de Nouvel an ; ils ne s'en souviennent plus très bien. Cette expérience reste un souvenir peu agréable et ils se sont peu revus pendant un an et demi. Tous deux étaient à l'étranger dans le cadre du programme Erasmus.

A la suite de cette expérience à l'étranger, ils se retrouvent en France. « Avec beaucoup de prudence », ils se sont rapprochés sans rien en dire à leur groupe d'amis communs. En réalité, Carine est alors en couple avec un autre homme mais cette relation est complexe et peu épanouissante. Elle rompt donc avec lui et « officialise par rapport au reste du monde » sa relation avec Michel.

Michel obtient un stage à Bruxelles et Carine en fait autant. Celle-ci obtient un emploi à la fin de son stage et ils sont donc « forcés » de se demander si Michel va lui aussi chercher du travail dans cette ville et s'ils vont vivre ensemble. Ils se demandent s'ils se seraient installés ensemble sans ces « concours de circonstances » les amenant à se retrouver dans ces mêmes endroits d'études puis de travail.

Ils finissent par s'installer définitivement à Bruxelles.

En 2000, ils se séparent ce qui amène Carine à « réaliser la fragilité de leur couple ». Michel, de son côté, y voit « la concrétisation d'un moment de doute ».

Celui-ci fait son sac, se trouve un petit appartement et part s'y installer. Ils se revoient quelques fois pendant cette séparation, se donnant un mois de réflexion.

Ils se remettent ensemble, et changent d'appartement (Michel n'aimait pas leur précédent lieu d'habitation). « *Je ne sais pas si on a changé grand chose dans notre vie en fin de compte mais... on est toujours ensemble. Pas d'enfant, pas de mariage* » (Michel).

Tous les deux sont d'accord de ne pas se marier, mais c'est surtout Carine qui n'est pas sûre de vouloir avoir des enfants. De son côté, Michel a plutôt tendance à ne pas aborder le sujet non plus. « *Je crois qu'on n'est pas balaises pour faire des choix existentiels !* » (Carine). « *Comme dit Carine, ne pas faire de choix c'est aussi un choix* » (Michel).

Durant les premières années de leur couple, Michel a souvent fait part de ses doutes rendant la situation assez difficile. Il proclamait régulièrement vouloir « être seul, ne pas être en couple ».

Aujourd'hui, Carine et Michel constatent qu'ils sont un des rares couples, au vu de leur entourage, qui résiste. L'un et l'autre pensent que ce qui les a sauvés c'est d'avoir « une vie en dehors du couple ». La question d'avoir un enfant reste cependant très vive et ils se sentent soumis à la pression de leur entourage.

4.1.3. Analyse chronologique du récit de Michel

EVENEMENTS PRENATAUX

Une grand-tante maternelle (1)⁸⁶⁷ s'est retrouvée rapidement orpheline à cause de la guerre. Un grand-oncle maternel (2) a été marqué lui aussi par la guerre ; enrôlé de force par l'armée allemande, il s'est battu contre les soviétiques sur le front russe. Un autre grand-oncle maternel (3) a perdu un fils mort d'une leucémie ; cela le conduira à avoir quelques problèmes d'alcool et il est maintenant mort d'un cancer du poumon.

Les deux grands-mères (5, 6) s'étaient rencontrées (dans les années 1920) avant même que les parents de Michel (7, 8) ne se marient.

Décès du grand-père maternel (9).

Décès du grand-père paternel (10) : Le père (7) et la tante (11) se brouillent pour des questions d'héritage.

Le père de Michel est assez proche du grand-oncle paternel Maurice (12), voisin des parents de Michel. Cet homme a eu trois épouses. Il a divorcé de la première, la deuxième est décédée mais lui a laissé un fils (13 : Fabien, dont la petite fille est la filleule de Michel) et la troisième (14) qui était beaucoup plus jeune que lui vit encore aujourd'hui. Fabien est encore actuellement voisin des parents

⁸⁶⁷ Nous rappelons au lecteur qu'un arbre généalogique reconstruit à partir des entretiens est inséré en dernière page de la présente analyse chronologique. Il en sera ainsi pour les six récits individuels.

de Michel. Le grand-oncle Maurice est un bon vivant un peu fantasque qui a emmené le père de Michel dans certaines de ses escapades.

EVENEMENTS PERINATAUX

Michel naît dans un petit village du nord de la France.

Michel étant le premier fils de la famille, le père et la tante se rapprochent... jusqu'au décès du Grand-père (*« ils n'ont plus de raison de se voir »*).⁸⁶⁸

La sœur de Michel (15) se montre très jalouse au moment de l'arrivée de son petit frère.

La mère de Michel (37 ans), qui a vécu une fausse-couche quelque temps auparavant, tombe malade au moment de la fin de sa grossesse. Cela provoque un problème pulmonaire chez le bébé qui se met à cracher du sang. Michel se retrouve sous surveillance médicale dès l'accouchement pendant huit jours (*« On m'a tout de suite enlevé de ma mère ! »*). Il restera un enfant fragile du point de vue de sa santé.

ENFANCE

Le père est boulanger et donc souvent absent (travail de nuit et le samedi). La mère aide au magasin qui ne ferme jamais ; ils ne partent jamais en vacances. Il y a de l'affection qui se fait sentir mais qui ne se dit pas (*« non-dit »*).

Les grands-mères sont, par contre, très présentes, en particulier sa grand-mère paternelle chez qui il passe beaucoup de temps. Une dame habitant en-dessous de chez sa grand-mère et une vieille voisine de ses parents lui servent de troisième et de quatrième grands-mères.

Il a donc peu de repères masculins : *« Je n'avais pas de grand-père, pas de frère et mon père n'était pas absent mais... distant »*.

Michel souffrait fréquemment d'angoisses nocturnes et est asthmatique. Son asthme est d'ailleurs assez problématique étant donné qu'il est « élevé » dans une boulangerie.

Il ne supportait pas qu'on le mette dans son parc. Si c'était le cas, il faisait une crise et, soit sa grande sœur le rejoignait dans le parc, soit on l'en sortait. Mais ça n'était jamais sa mère qui était là pour répondre à ses appels. On le mettait dans le parc parce que ses parents n'avaient pas le temps de s'occuper de lui. C'est alors sa sœur

⁸⁶⁸ Cette affirmation ne nous semble, aujourd'hui encore, assez sibylline.

de 8 ans qui s'occupe de lui au quotidien. Elle a un rôle « d'assistante » pour la mère.

3 ans : Sa sœur part à l'Internat à l'âge de 10 ans. Ils ne se voient dès lors presque plus ; cause selon Michel d'une relation bonne mais relativement distante. Mais sa sœur restera une sorte de modèle en matière d'éducation (« *Je lisais les livres qu'elle avait lus, elle, plus tôt* »).

10 ans : Décès du grand-oncle (3).

ADOLESCENCE

11 ans : Il est envoyé à l'Internat (« *j'ai beaucoup souffert* »). C'est sur place, le premier soir, qu'il comprendra vraiment ce que voulait dire le mot « Internat » : collectivité, manque d'intimité, la discipline... et surtout « l'enfermement » ! Le premier week-end, il remet toutes ses affaires dans son sac, prend le bus et rentre chez lui en disant à sa mère que ça ne lui plaît pas du tout. Ses parents lui demandent de prendre son mal en patience. Michel entretient alors l'illusion qu'il ne retournerait plus à l'Internat l'année d'après. Mais au mois de mai, ses parents le réinscrivent d'office. Ne voulant pas désobéir à ses parents, il laisse faire. Il en tiendra longtemps rigueur à ses parents (« *Vous m'avez mis dehors à un moment alors maintenant, ne venez pas vous plaindre que je prenne le large !* »). Il décrit ce moment comme un premier « virage ».

Pendant deux ans, il se replie sur lui-même et n'a que peu de contacts sociaux. Il n'en parle quasiment à personne. Il reçoit tout de même des cartes postales de sa sœur, représentant Lille. Sa mère a également gardé de nombreuses lettres « plaintives » qu'il lui a envoyées à cette époque. Elle refuse de les lui donner aujourd'hui (« *Tu les auras bien assez tôt* »).

15 ans : Il rejoint un foyer de jeunes étudiants à Lille pour ne pas continuer dans le lycée de l'Internat qui est de réputation moyenne. Sa sœur est étudiante pour devenir professeur et habite un studio à Lille, loué par les parents.

Il voit souvent son cousin Fabien (4). Le Foyer accueille aussi des jeunes travailleurs en formation manuelle et des jeunes issus de l'Assistance Sociale (DASS), ce que les parents semblent ignorer. Michel y rencontre donc des jeunes d'un tout autre milieu que le sien et même totalement marginaux. Deux groupes s'y côtoient : les gens de bonne famille et les « zonards ». Ces deux mondes se fréquentaient

mais en gardant une certaine distance. C'est une époque de plus grande liberté et de grande autonomie en comparaison avec les autres jeunes de son âge. C'est aussi, du coup, le temps de quelques « dérapages » (vol à l'étalage, etc.).

A cette époque, il connaît ses premiers flirts.

17 ans : Première rencontre amoureuse. Melody avait 23 ans et était étudiante en Arts. Elle l'ouvre à un monde qu'il ne connaît pas (« *chez mes parents, à part le journal et l'annuaire téléphonique, il n'y avait pas de bouquin !* »). Michel se demandera plus tard si Melody ne remplaçait pas, d'une certaine façon, sa mère. Ils se rencontrent à l'occasion d'une fête rituelle, le 31 décembre, dédiée aux jeunes l'année de leurs 18 ans. Melody fêtait le nouvel an avec ses amis, son frère et sa sœur. Passé minuit, les deux groupes se sont rejoints et il se retrouve, avec d'autres, chez elle. Il est séduit par ses côtés « *artiste* » et « *exotique* » : ses parents sont de la ville et son père est juif. Ils font l'amour ce soir-là. Melody le rappelle quelques jours plus tard et ils se revoient sans y croire vraiment. Ils sont très proches et passent beaucoup de temps ensemble : tantôt dans le studio de Michel, tantôt dans l'appartement de Melody.

20 ans : Melody décède dans un accident de voiture à l'âge de 26 ans. C'est un mois de décembre et lui est dans sa dernière année d'étude à l'Institut d'études politiques. Melody est enterrée dans le cimetière du village. Les parents de Michel ne se rendent compte qu'à cette occasion de l'importance que cette relation revêtait pour leur fils.

Michel en parle comme d'un deuxième choc affectif (après l'Internat) qui le plonge dans une dizaine de mois de déprime : « *C'était l'enfer !* » Il boit, prend quelques drogues et connaît quelques expériences sexuelles non protégées. Il rencontre en particulier deux filles qu'il va fréquenter un peu plus assidûment mais tout en mettant d'emblée certaines barrières (« *On s'amuse et c'est tout !* »).

Un mois après le décès de Melody, Michel rencontre Carine et ils font l'amour pour la première fois. Cela se passe le soir de la Saint-Sylvestre : date anniversaire de sa rencontre avec Melody. Ils s'étaient déjà croisés avant puisqu'ils faisaient partie d'un même groupe d'amis et de la même Université. Cela implique également que Carine et Melody se connaissaient. Michel pense que Carine était attirée par lui mais que ce n'était pas réciproque. Cette première expérience est

désastreuse sur le plan sexuel et ils repartent le lendemain chacun de son côté. Cela s'est mal passé parce que Carine connaissait Melody auparavant et aussi parce que, pour Michel, Carine n'était pas un « *bon coup* ».

A cette époque, Carine est en couple avec un autre homme avec qui Michel avait déjà campé. Michel tente de s'accrocher à ses études mais il ne sait pas très bien ce qu'il veut faire de sa vie : pris entre ses études de sciences politiques (« *assez carrées* ») et ses intérêts pour l'art et la culture auxquels Melody l'avait initié. Il écrit également de jour en jour dans des carnets qu'il n'a jamais rouverts.

21 ans : Il part un an en Italie dans le cadre d'un projet Erasmus : « *une grande parenthèse* ». Il vit fortement le choc culturel en ce qui concerne ses habitudes sexuelles et sa consommation excessive d'alcool. En effet, il se retrouve dans un milieu assez « puritain » où consommation d'alcool et expériences sexuelles sont assez restreintes.

Il décide de ne pas vivre avec les autres « Erasmus » mais avec trois étudiants italiens.

AGE ADULTE

22 ans : Il revient d'Italie et revoit Carine « *sans le faire exprès* ». Ils décident de se fréquenter et c'est là que « *le lien affectif s'est noué* ».

A cette époque, Carine est toujours en couple avec un autre. A ce moment-là, l'homme était parti faire de la moto aux Etats-Unis avec des amis. A son retour, Carine était avec Michel. Elle ne lui dit pas tout de suite et passe encore le week-end avec lui. Michel couche avec une autre femme ce week-end là. Carine l'apprend par une autre personne et leur relation aurait pu en rester là. Michel se pose beaucoup de questions à ce propos : était-ce simplement par vengeance ou par peur de s'engager ? Cette femme, il la reverra encore une fois un peu plus tard à l'insu de Carine. Il en verra quelques autres à différentes occasions entre ses 25 et 30 ans : « *many fishes in the sea* », se dit-il. L'un et l'autre voyagent beaucoup pour le boulot et s'autorisent une grande liberté en ce qui concerne les sorties.

25 ans : Il commence une psychanalyse qui durera sept ans. Il ne parvient pas à faire le deuil de Melody et trouve son boulot monotone et peu intéressant bien que financièrement très rentable.

Pendant longtemps, Michel a du mal à accepter qu'il forme un couple avec Carine. Il se sent assez insatisfait de leur relation. Il déprime, boit et fume du cannabis.

Michel trouve malsain de penser encore à Melody alors qu'il est avec Carine. Mais il ne se résout pas à la quitter ne pouvant assumer le fait de se retrouver seul. Ils n'en parlent pas ensemble directement. Une grande insatisfaction de Michel provient de leur sexualité ; ses élans ne trouvent pas de réponse chez Carine. Peut-être idéalise-t-il ce qu'il a connu avec Melody, qu'il trouvait « *plus simple par rapport à ça* ».

Durant certaines crises, Michel dit à Carine : « *J'ai envie d'être seul* ». En même temps, il en était incapable.

27 ans : Michel quitte Carine pendant un mois. Ils sont tous les deux loin de chez eux, dans un restaurant avec des amis qui les hébergent. A cette époque, Michel flirte avec une jeune stagiaire sur son lieu de travail. Cette femme lui envoie un *sms* et il sort du restaurant pour lui répondre. Il a bu. Il revient près de Carine et leurs amis et lui dit « *Je te quitte* ». Le lendemain, Carine restera seule chez leurs amis. Michel annonce à ses parents qu'il l'a quittée en leur disant : « *on n'avance pas* ». Les parents profitent de l'occasion pour s'étonner que cela fasse quatre ans qu'ils sont ensemble sans être mariés et sans enfants.

Michel se sent bien avec Carine au quotidien mais a l'impression qu'ils n'ont pas de projet commun. L'idée était d'anticiper la rupture ressentie comme inévitable (« *Ca marchera pas, je le sais, donc je prends la mesure maintenant !* »). Il dit durement à Carine : « *De toute façon, je sais que tu ne seras pas la mère de mes enfants !* ».

Il se retrouve dans un petit meublé « assez sordide » et est terrifié à l'idée d'être seul. A ce moment-là, il était aussi mal dans son boulot de temporaire dans l'administration allant de petits contrats en petits contrats. Il sort énormément dans les bars de la ville. Il drague un peu mais sans véritablement rencontrer quelqu'un d'autre.

Carine semble l'avoir particulièrement mal vécu étant donné l'impulsivité avec laquelle s'est réalisée cette rupture. En réalité, celle-ci devient « une pause » dont la durée est indéterminée : Michel a besoin de se retrouver seul (même si c'est très difficile pour lui).

Carine ne veut pas que la pause s'éternise et lui demande une date limite au-delà de laquelle la rupture sera définitive.

Ils se remettent ensemble avec l'intention l'un et l'autre « *de faire des efforts* ». Michel reproche un certain nombre de choses à Carine : la pauvreté de leur vie sexuelle, ses théories féministes qui l'entraînent à ne pas vouloir d'enfant et son incapacité à montrer de la tendresse à son égard. (« *Elle a dû se prendre quelques claques... au sens figuré !* »).

Six mois plus tard, ils changent d'appartement. Michel lui demande plus d'autonomie comme, par exemple, en ce qui concerne les sorties. Auparavant, Michel se sentait obligé de justifier ses moindres faits et gestes. Il trouve encore que vivre à deux sous le même toit est oppressant.

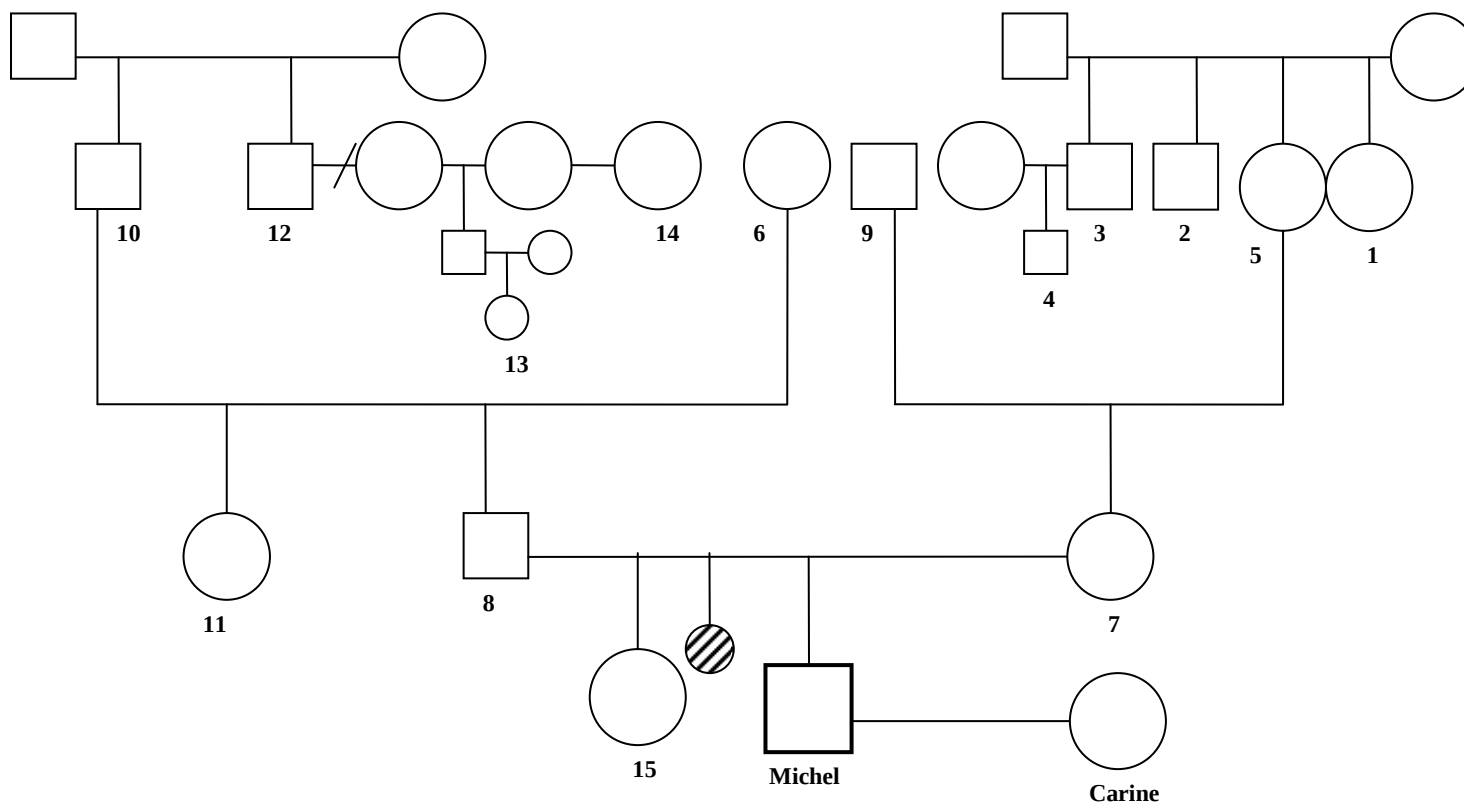
Encore aujourd'hui, Michel est incapable de dire s'il était opportun qu'ils se remettent ensemble.

En 2003 : Michel et Carine prennent un congé sabbatique et partent en Asie du Sud-est pendant trois mois. Ce voyage est l'occasion pour eux d'ouvrir leurs horizons tout en s'assurant qu'il était possible pour eux d'être juste à deux, loin de tout. Carine restera seule en Thaïlande trois semaines de plus que Michel, rentré pour le boulot.

Ils feront un grand voyage tous les deux ans.

Actuellement, Michel se dit que s'il veut des enfants avec Carine (avec une autre, il pourrait en avoir plus tard), ils doivent se décider dans l'année (d'autant qu'il est « contre » les enfants uniques). Mais selon Michel, « *Carine aime bien les enfants mais ceux des autres* ». Lui-même est hésitant parce qu'il trouve les bébés relativement infernaux tout en se disant que, sans doute, ce que ça apporte de positif l'emporte sur le reste. Contrairement à Carine, il serait aberrant pour Michel que son enfant ne porte pas son nom.

Michel



4.1.4. Commentaires et hypothèses

« L'angoisse de l'abandon... ha oui ! C'est toute ma vie ça ! ».

Ce qui semble marquer les premiers liens de Michel et traverser encore aujourd'hui son existence, c'est bien cette question de l'abandon. Abandon qui prend une certaine forme de réalité lorsqu'il est envoyé à l'internat, mais cet événement constitue déjà probablement un phénomène d'après-coup. En effet, Michel nous rapporte une scène qui semble faire figure de fantasme. Il s'agit d'une scène simple, avec peu de personnages et où il se figure lui-même comme petit garçon⁸⁶⁹. Il est dans un parc et appelle sa mère ; celle-ci ne vient pas et c'est une autre femme (une vieille dame ou sa sœur) qui surgit. Cette scène semble véritablement cristalliser quelque chose de son mode de rapport fantasmé à l'autre, et en particulier à l'autre féminin : l'une est idéalisée mais absente, l'autre est présente mais insuffisante. Il est probable que nous ayons à entendre cette scène comme un « souvenir-écran »⁸⁷⁰. Mais c'est justement ce statut que nous lui accordons qui nous invite à l'interpréter comme nous interpréterions un rêve.

Comme nous le reprendrons plus avant dans notre analyse croisée des récits, il est aisé d'y entendre une forme particulière de clivage tel que Freud l'a décrit dans sa « Psychologie de l'état amoureux »⁸⁷¹. La particularité de Michel est qu'il désire se venger de celle qui, bien qu'idéalisée, l'abandonne. Il a longtemps préféré ne pas s'engager pour éviter ce sentiment atrocement douloureux d'être laissé :

« Je veux éviter la souffrance. L'abandon me fait souffrir. Pour éviter la situation d'abandon, logiquement, le mieux, c'est d'éviter la situation

⁸⁶⁹ Nasio J.-D., 2005 [1992], *op. cit.*

⁸⁷⁰ ...masquant, tout en le jouant, sa séparation précoce d'avec sa mère lorsqu'il s'est retrouvé, à sa naissance, en service de néonatalogie. Sur la question des « souvenirs-écran », voir Freud S. [1901], « Souvenirs d'enfance et souvenirs-écrans », In Freud S., *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 2004.

⁸⁷¹ Freud S. [1912], *art. cit.*

d'attachement. Si on n'est pas attaché, on ne risque pas d'être abandonné ! »

Une façon pour Michel de « positiver » cette crainte de l'abandon et cet évitement de l'attachement, est de revendiquer une certaine liberté, une distance suffisante avec l'autre pour qu'elle lui permette de ne pas anticiper un déchirement trop important en cas de rupture. « *J'aime la liberté, surtout la mienne* » ; cette phrase n'est pas de Michel mais de Jean Gabin. Elle orne le mur des toilettes dans l'appartement de Michel et Carine comme si, en ce lieu si intime, il fallait se rappeler qu'il était salutaire de se préserver une part d'existence à soi, en dehors de l'autre. Un lapsus de Michel évoque clairement cette nécessité d'un juste écart entre l'un et l'autre tout en évitant le risque de la fusion : « *Il y a plus de choses qui nous rapprochent que de choses qui nous rassemblent. Tant que c'est le cas, on peut rester ensemble.* » Il s'agit d'être suffisamment proche mais sans trop appartenir à ce qui s'apparenterait à un ensemble, une entité émergente du lien à l'autre.

Dans la perspective qui est la nôtre, et sans doute aussi parce que la clinique de Winnicott nous inspire, nous faisons l'hypothèse que ce qui se trouve fragilisé chez Michel est son sentiment de continuité d'existence. Nous retrouvons dans l'histoire de Michel un événement qui lui est relaté dans le décours de son analyse, il y a quelques années. Il s'agit d'une fausse-couche de sa mère qui s'est produite avant sa naissance. Ce qui nous importe, bien évidemment, est moins l'événement « historique » en lui-même que la façon dont Michel l'interprète et l'intègre à son historicisation :

« Quand ma mère m'a dit qu'elle avait une fausse-couche, au moment de la fausse-couche de ma sœur, je me suis dit que si ça n'était pas arrivé, je ne serais peut-être pas là ! Enfin, ma sœur aurait eu un petit frère ou une petite sœur mais ça ne serait pas moi. On est peu de chose quand même ! »

« Etre peu de chose »... dans le désir de la mère. C'est bien la menace d'être annihilé par la présence désirée d'un autre que lui-même qui pèse sur Michel et qui semble encore agissant aujourd'hui dans la façon dont il entrevoit et expérimente la construction de ses liens affectifs, et en particulier avec Carine. Durant son enfance,

Michel s'est tout de même construit, ou disons qu'il a trouvé-crée, un monde maternel suffisamment chaleureux à travers l'investissement de différentes femmes dans son environnement : une vieille dame du voisinage, une grand-mère, etc.

Les problèmes rencontrés par sa mère en fin de grossesse ont, en outre, bien failli compromettre ses chances de survie. Et, même s'il a survécu, Michel s'est retrouvé d'emblée séparé de sa mère pour des raisons médicales sérieuses. Les effets de ces séparations mère-enfant précoces ont déjà été largement étudiés⁸⁷². Remarquons que les angoisses nocturnes dont Michel dit avoir longtemps souffert dans son enfance peuvent constituer un symptôme qui n'est pas sans lien avec la problématique de la séparation précoce et la crainte de l'abandon. Nous avons vu lors de notre recherche à propos des « doudous » que ceux-ci prenaient une place tout à fait particulière lorsqu'il s'agissait de rompre avec le monde et soi-même lors de l'endormissement. Aujourd'hui encore, Michel nous dit être incapable de dormir si la porte de sa chambre est fermée.

Par ailleurs, le père de Michel est décrit comme absent. Les figures masculines qui animent son récit sont rares, hormis l'importance qu'il accorde à ses grands-oncles, en particulier Maurice. Ce dernier est décrit comme fantasque, libre, entraînant le propre père de Michel dans ses aventures. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une figure paternelle mais plutôt d'un support d'identification alimentant un profond désir de liberté, voire un certain évitement de toute contrainte.

Il nous reste à dire quelques mots de sa première véritable relation amoureuse qu'il a entretenue avec Melody, décédée prématurément. Cela nous permet d'entendre en quoi certains éléments du récit subjectif sont masqués ou déformés dans le récit commun.

Le doute quant à la date de la première « vraie » rencontre entre Michel et Carine (un soir de Noël ou de Nouvel an) ne peut être véritable pour Michel puisqu'il s'agissait de la date anniversaire de sa rencontre avec Melody ; Michel nous l'affirmera sans aucune hésitation lors du premier entretien individuel. Cet élément caché est

⁸⁷² Voir, notamment, Missonnier S., *La consultations thérapeutique périnatale : Un psychologue à la maternité*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2003.

pourtant déterminant dans la construction fantasmatique de Michel et donc dans ce qu'il a mis en scène projectivement à travers sa rencontre avec Carine. D'une certaine manière, à ce moment, c'est Melody qui occupait la place de la « Femme (Mère) idéalisée », Carine étant celle qui, rabaissée, ne pouvait qu'être insuffisante et tout juste bonne à se venger de l'autre ; celle dont la mort n'a pu que renforcer le caractère idéalisé⁸⁷³. En réalité, nous pouvons découper la construction du lien amoureux entre Michel et Carine en trois temps : « *Le fiasco* », « *Les retrouvailles progressives* » et « *L'Allemand⁸⁷⁴ et le coup de poignard dans le contrat* ». Ce n'est en fin de compte qu'à travers le troisième temps que les choses vont clairement se nouer amoureusement entre Michel et Carine. Nous y reviendrons plus précisément dans la suite de notre analyse mais nous pouvons déjà indiquer que c'est à partir du moment où Michel va souffrir de l'absence de Carine, partie pour aller retrouver un autre homme, et se venger d'elle que cette dernière sera susceptible d'incarner à ses yeux celle qui, idéalisée, pourrait partir... et peut-être revenir, contrairement à Melody et, d'une certaine façon, à sa Mère.

4.1.5. Analyse chronologique du récit de Carine

EVENEMENTS PRENATAUX ET PERINATAUX

La branche paternelle de la famille est implantée dans le sud de la France. Venu dans le Nord, le père (1) n'est plus très en contact avec sa famille. Il s'agit d'un milieu social peu aisé et très populaire.

La mère (2) tombe enceinte de Carine et se retrouve à devoir épouser le père qui, pourtant déjà, se montre violent. Le Grand-père maternel (3) a un doute et lui demande si elle l'aime. Malgré la violence, la Mère de Carine est très amoureuse et le mariage a lieu.

Les parents sont très jeunes quand Carine voit le jour. La mère est encore étudiante. Carine est un « accident » mais cela, dit-elle, ne lui pose pas de problème.

⁸⁷³ Janssen, C., 2006, *art. cit.*

⁸⁷⁴ C'est ainsi que Carine nomme son compagnon de l'époque qu'elle retrouvera le temps d'un week-end avant de rompre avec lui.

ENFANCE

Carine habite chez ses grands-parents maternels jusqu'à l'âge de deux ans. Elle se sent très liée à la branche maternelle de sa famille et en particulier à sa grand-mère (4) qu'elle considère comme sa deuxième mère.

Le père est alcoolique et violent avec la mère mais aussi avec Carine lorsqu'elle tente d'intervenir. L'ambiance est malsaine et très conflictuelle. Cependant, à cet âge, Carine trouve plutôt agréables ces premières années de vie dans la mesure où les parents voient beaucoup de monde et qu'il y a souvent des gens qui passent à la maison. Ils vivent dans une cité dans une ambiance assez « soixante-huitarde ».

Ensuite, les parents décident de partir à la campagne : « *c'était à peu près normal avec un petit peu de terreur quand même* ». Carine se sent libre de faire ce qu'elle veut et vit entourée d'adultes, ravie de n'avoir ni frère ni sœur. Elle est considérée comme une adulte et sa mère lui raconte tout... même les histoires de « grandes personnes ».

10 ans : Naissance « accidentelle » de son frère Jean (5). Carine le considère comme une « poupée ».

ADOLESCENCE

Ce qui la fait tenir, c'est notamment le fait qu'elle est persuadée que malgré ses comportements violents, son père l'aime.

Carine s'occupe beaucoup de son jeune frère parce que sa mère travaille loin et que son père ne fait rien. Elle vit, du coup, sa relation avec son frère comme une corvée.

16 ans : Malade et devant subir plusieurs opérations, le père de Carine se retrouve en incapacité de travail et donc, toujours à la maison. La violence devient de plus en plus présente. Certaines crises la plongent dans un mutisme total (« *Quelque chose en moi se refusait à parler !* »). Quelque chose de « physiologique » l'empêche de parler. Mais ne pas parler, c'est aussi une façon de « punir » la mère qui s'inquiète du mutisme soudain de sa fille.

Son père tente plusieurs fois de se suicider et menace sa famille, conduisant la mère et Carine à enterrer un fusil dans le jardin. La mère de Carine commence à davantage parler de ce qu'elle vivait avec le père, persuadée que Carine était en mesure de mieux l'intégrer et le comprendre.

C'est aussi le temps du lycée et de nouvelles rencontres. A ce moment-là, elle a un copain qui a connu le divorce de ses parents. Elle y trouve une échappatoire providentielle. C'est aussi avec lui qu'elle découvre la sexualité de façon saine. Carine n'avait pas le droit de sortir mais son copain pouvait venir dormir au domicile familial, les parents sachant que leur fille s'était ouverte à une sexualité active.

18 ans : Lors d'une crise, le père de Carine veut lui casser un doigt. A deux semaines du « bac » et devant trouver un lieu serein pour étudier, elle parle de ce qui se passe chez elle depuis des années à ses grands-parents. Carine pense que personne d'autre n'aurait parlé et se sentait la responsabilité de le faire. Cela contribue à ce que la mère quitte son mari. De toute façon, elle comptait probablement le faire mais attendait que sa fille atteigne l'âge de 18 ans.

Son frère n'a que 8 ans et se retrouve contraint d'aller les week-ends chez son père qu'il passe au bistrot.

Carine part faire ses études deux mois après la séparation des parents et quitte le garçon avec qui elle était depuis deux ans. Elle partait à l'université et lui avait raté le lycée. Le jeune homme s'en remettra difficilement.

Elle se rend à Lille, à 50 km de son village, et loue un appartement. A cette époque, elle a beaucoup d'amis et connaît pas mal d'expériences avec des hommes. Il s'agit parfois de partenaires sans lendemain (« *J'ai fait des orgies pendant cinq ans* »).

22 ans : Elle travaille dans un restaurant pour la première fois. Trois clients sont présents : trois acteurs suisses. Le patron de l'établissement veut manger le soir avec elle « *comme c'est la tradition le premier soir* », dit-il. Elle refuse et décide de sortir avec les trois acteurs. Elle sera virée le lendemain. Elle couche avec l'un des trois puis, avec un autre dont elle tombe amoureuse.

Ils se voient souvent tard, après le spectacle. C'est une véritable « vie d'étudiant ». Puis, un jour, il disparaît. Il envoie encore quelques lettres passionnées qui ne la laissent pas indifférente.

Elle a déjà rencontré Michel qui lui plaît beaucoup. Mais il est déjà en couple et sent que ce n'est pas réciproque. Ils deviennent amis mais elle déteste son côté « protecteur » avec Melody (« *Nous et le reste du monde* »).

Elle part en Espagne dans le cadre d'un projet Erasmus. Là-bas, l'acteur suisse la contacte à nouveau parce qu'il joue une pièce à Barcelone. Elle refuse de le rejoindre, pleure pendant une semaine en espérant qu'il la rappelle et passe à autre chose. C'est une histoire inachevée qui la hante encore quelquefois.

Elle sort ensuite pendant un an avec un Allemand qu'elle a rencontré à Londres et qui lui rend visite quelques fois en Espagne.

AGE ADULTE

En rentrant, elle apprend que Melody est décédée. Michel se montre assez désagréable mais elle suppose que c'est l'effet du choc.

Elle et Michel se retrouvent fin décembre et couchent ensemble (à Noël ?) ; elle se donne à lui par compassion. C'est un « *fiasco* ».

Quelques mois plus tard, Carine a perdu du poids et pense que cela a contribué à ce que Michel accepte de réitérer l'expérience. Ils se voient de plus en plus tout en le cachant à leurs amis pendant un ou deux mois. Ils se rapprochent physiquement mais ils prennent leur temps.

Son copain allemand est parti en vacances et n'a pas donné de nouvelles pendant deux mois. Un jour, sûr de lui, il vient la voir à l'improviste. Carine est chez Michel, l'« Allemand » est chez la mère de Carine en présence de la grand-mère. Carine rentre et joue le jeu pendant le week-end avant de le quitter.

Une semaine plus tard, Carine apprend que Michel a couché avec une autre femme ce même week-end. Elle-même avait couché avec l'« Allemand » mais par « obligation ». Ils continuent à se voir et, plus encore, cet épisode « officialise » leur relation.

Ils terminent leurs études tous les deux par un stage à Bruxelles et décident d'y habiter ensemble.

Carine a l'impression que Michel est dépendant de leur relation et que, par ailleurs, il n'a pas encore totalement fait le deuil de Melody.

Carine lui a toujours été fidèle même s'il lui est arrivé d'être tentée. Un jour, sentant qu'elle se rapprochait d'un autre homme, elle a mis fin totalement à leur relation jusque là amicale mais ambiguë (« *On se comprend trop bien alors j'arrête !* »).

Quatre ou cinq ans après le début de leur relation, Michel décide de quitter Carine. Celle-ci vit des moments difficiles au boulot. Elle est fâchée avec sa mère pour la première fois. Enfin, elle apprend de mauvaises nouvelles concernant sa propre santé. Carine néglige son couple et ne sent pas du tout la rupture arriver ou du moins, ne prend pas ce que Michel lui dit préalablement au sérieux.

Ils sont dans un restaurant loin de chez eux avec des amis. Michel sort assez longtemps pour téléphoner à une fille avec qui il entretient alors une relation ambiguë. Carine sort le rejoindre et Michel lui dit qu'il la quitte. Elle tombe des nues. Sous le choc, elle essaie de comprendre et pleure.

Michel est rentré le lendemain à Lille. Carine se rend chez sa marraine après être restée chez leurs amis. Michel passe la prendre pour rentrer à Bruxelles. Carine s'était reprise entre-temps. Elle lui dit qu'elle s'en va et vit quelques jours chez une copine. Ils se revoient et décident de ne pas se fréquenter pendant un mois ; elle chez eux et Michel dans un nouvel appartement.

Carine s'est finalement amusée. Elle suit les conseils d'une amie qui lui dit : « *Fais le mort !* ». Un soir, Michel arrive complètement saoul chez Carine qui le remballe. Elle sait qu'elle a envie de continuer leur relation mais veut que Michel en soit sûr également.

Après un mois, ils se remettent ensemble et Carine le vit comme un nouveau départ (« *On recommence à zéro !* »). Elle en déduit qu'il faut faire plus d'efforts... y compris du point de vue sexuel : grief principal de Michel. Carine pense que Michel est revenu

en se disant : « *Pourquoi pas...* ». En définitive, cette douloureuse expérience est vécue par Carine comme salutaire.

Dans les deux ans qui suivent, Michel, de temps en temps, remet tout en question. Carine comprend qu'il « se prend la tête », qu'il n'est pas bien et qu'il projette son mal-être sur le couple. Elle décide alors de ne pas trop s'en faire dans ces moments-là.

2003 : Ils partent en Asie pendant trois mois tous les deux. Carine reste là-bas un mois de plus que Michel. Carine vit très mal le départ de Michel pendant trois ou quatre jours (« *C'est comme si on m'avait arraché un bras !* »). C'est la première fois qu'elle vit une telle expérience. Ensuite, elle a flirté avec un homme mais sans aller jusqu'à tromper Michel qu'elle inonde de mails.

Son frère, Jean, fait beaucoup de bêtises durant son adolescence et se retrouve plusieurs fois en garde à vue. Leur relation est distante ou conflictuelle quand Carine tente de lui faire la morale. Mais depuis cinq ans, les choses ont changé. Jean s'est marié, il a deux enfants et les relations avec sa sœur se sont nettement améliorées.

Le père est malade bien que sobre. Carine lui rend visite par « *devoir moral plus que filial* ». Michel, au courant depuis longtemps de ce qu'a vécu Carine durant son enfance, n'a plus très envie de voir son beau-père. Cela permet à Carine d'évacuer la culpabilité qu'elle éprouverait du fait de ne pas beaucoup s'occuper de son père.

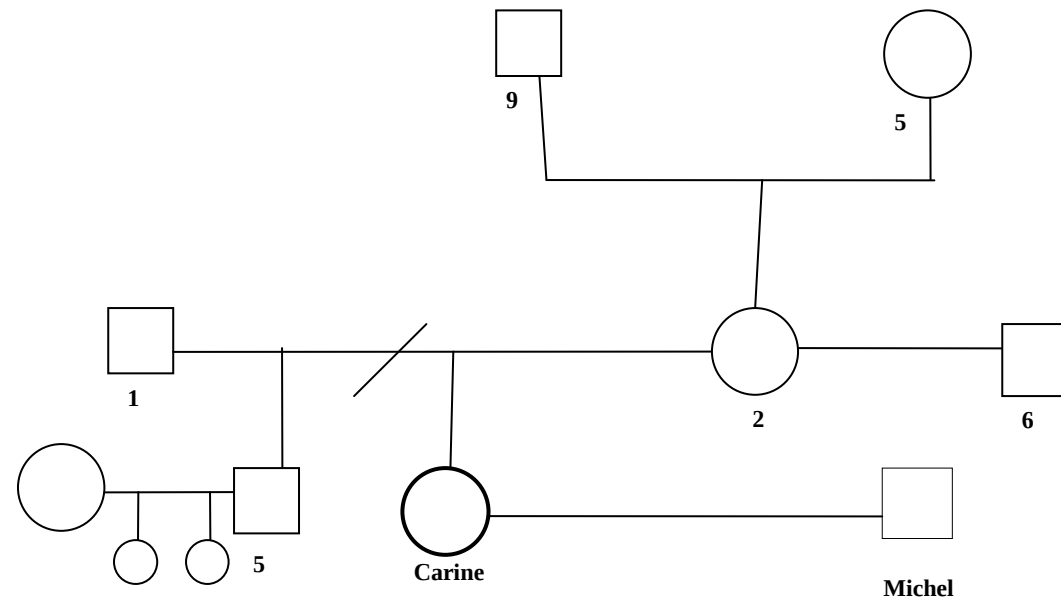
Lors d'un voyage au Maroc, la mère se remarie avec un guide local (6) plus jeune que Carine. Il vient d'un petit village et n'a jamais fait d'études alors que la mère de Carine est professeur. Carine ne croit pas beaucoup en cette relation. Il est extrêmement macho ce qui complique ses relations avec Carine qui se revendique comme féministe. Cela fait craindre aussi à Carine que sa mère ne se retrouve à nouveau dans une relation violente.

Aujourd'hui, Carine se pose beaucoup de questions par rapport à son travail mais aussi en ce qui concerne le fait d'avoir des enfants

ou non. Elle ne ressent pas l'envie d'être mère. Elle s'est d'abord dit que les aspects positifs liés au fait d'avoir un enfant étaient largement dépassés par les aspects négatifs. Ensuite, elle s'est demandé si ce n'étaient pas ses idéaux féministes qui lui faisaient refuser de ressentir son « horloge biologique ». Ce qu'elle trouve pesant, c'est le fait d'apparaître comme un couple très marginal étant donné qu'elle ne connaît pas d'autre couple de leur âge à ne pas avoir (essayé d'avoir) des enfants.

Mais, « *ne pas décider, c'est décider* ». Ce qui inquiète Carine, c'est ce qui se passerait si Michel avait absolument envie d'avoir des enfants dans dix ans. Elle n'exclut donc pas la possibilité d'en avoir. Sa principale motivation serait de « *construire quelque chose avec Michel* » plus que de laisser une trace, une descendance.

Carine



4.1.6. Commentaires et hypothèses

Le contexte familial de Carine est d'emblée complexe et les liens affectifs qui s'y nouent sont fragiles.

Tout d'abord, Carine sait qu'elle n'a pas été désirée et qu'il se dit qu'elle est un « accident ». Le fait que la grossesse n'a pas été attendue ne constitue pas nécessairement un problème dans la mesure où ce n'est que récemment, avec l'émergence des moyens de contraception et de contrôle des naissances, qu'une telle « programmation » des grossesses est possible. Néanmoins, se considérer comme « non désiré » peut s'avérer problématique lorsque le désir parental ne se déploie pas davantage dans l'après-coup de la naissance. Or, Carine vivra les deux premières années de sa vie davantage auprès de sa grand-mère maternelle – puisqu'elle vit chez elle – qu'auprès de sa propre mère. D'une certaine façon, ce « bricolage » familial aura permis à Carine de se sentir portée (*holding*) et soignée (*handling*) par un environnement maternel « suffisamment bon ». Cette « deuxième mère », comme la nomme Carine, semble lui avoir fourni un environnement suffisamment sécurisant et chaleureux pour qu'elle puisse affronter les épreuves ultérieures sans qu'elle ne s'effondre totalement et ne pas considérer le caractère « accidentel » de sa naissance comme un problème existentiel.

D'ailleurs, confrontée massivement à la violence et l'alcoolisme de son père, c'est tout naturellement vers sa grand-mère que Carine s'est tournée et auprès de qui elle a trouvé refuge.

Si son père se montre maltraitant, tant avec elle qu'avec sa mère, cette dernière investit Carine d'une façon peu structurante dans la mesure où Carine est considérée très tôt comme appartenant au monde des adultes. La grande liberté dont elle jouit est aussi source d'anxiété nous rappelant, une fois encore, la nécessité pour l'enfant de se sentir contenu et soutenu par un univers d'adultes auquel il n'est pas sensé appartenir. Cette barrière contre-incestueuse libère l'enfant en prise avec ses propres motions libidinales non encore liées et unifiées. Or, la mère de Carine lui tient des propos « d'adulte à adulte », y compris en matière de sexualité alors qu'elle n'a que 10 ans.

Par ailleurs, elle se retrouve forcée de s'occuper de son petit frère qui, à défaut de mère – absente pour son travail – et de père – absent par son apathie (dépressive ?), l'alcool et un non investissement généralisé – ne trouve de support étayant qu'en sa sœur aînée qui n'a alors qu'une dizaine d'années. Autrement dit, Carine se retrouve à jouer le rôle d'un substitut maternel par obligation, rôle qu'elle a pu, heureusement, apprendre de sa grand-mère. Cela aura quelques conséquences sur sa relation de couple, comme nous le verrons ci-après.

Ce que Carine apprend également de façon précoce, c'est la dimension de sacrifice. Cette dimension traverse son histoire : enfance sacrifiée, elle couche avec « l'Allemand » par obligation avant de le payer chèrement, elle a son premier rapport sexuel avec Michel par compassion, etc. En réalité, il semble qu'elle ne se contraigne au sacrifice que dans la mesure où elle se persuade que l'autre est en souffrance : son père, sa mère, « l'Allemand », Michel, etc. Cette scène qui se répète, nous en faisons l'hypothèse, témoigne d'une scène fantasmatique dans laquelle Carine se sacrifie non par amour mais bien pour être aimée de l'Autre. Dans cette scène, l'Autre la maltraite ou, du moins, l'amène à subir des choses désagréables parce qu'il ne peut témoigner de son amour autrement.

D'une certaine façon, nous pourrions émettre l'hypothèse que, pour Carine, se faire maltraiter c'est être aimée. Une telle croyance semble aller de pair avec une certaine identification à la mère qui ne se libérera du père que par l'intermédiaire de Carine ; c'est en tout cas l'histoire qu'elle se raconte et *à travers laquelle elle se raconte*.

En parlant à ses grands-parents de la maltraitance dont elle-même et leur fille sont victimes, elle (re-)tisse un lien entre trois générations de femmes et donc, évidemment, entre sa mère et sa grand-mère. Que s'est-il passé à cette génération pour que cette intervention soit nécessaire ? Pour que cette mère choisisse à ce point le chemin de la souffrance et se sente incapable d'investir sa propre fille dans le respect de la différence des générations ? Trop d'éléments nous manquent pour répondre à ces questions. Quoi qu'il en soit, il semble que Carine n'ait pas pu faire l'expérience ni entrevoir la possibilité, tout au long de son existence et à travers l'histoire qui la précède, d'un amour qui n'inclurait pas d'emblée son lot de souffrance et de maltraitance.

Il semble, par ailleurs, que les nouveaux rebondissements en ce qui concerne la vie amoureuse de sa mère aient éveillé Carine quant à ce rapport particulier à la maltraitance. Sans doute pouvons-nous faire l'hypothèse que cette nouvelle perception de la position à laquelle se met sa propre mère dans son rapport à l'être aimé l'aidera davantage à s'interroger par rapport à sa propre propension au sacrifice que le mode de défense qu'elle déployait jusqu'ici, à savoir son combat féministe.

Ce combat féministe semble venir s'opposer au désir d'être mère. Comme si, en quelque sorte, devenir mère revenait à abandonner la possibilité d'être une femme libre et épanouie⁸⁷⁵. Est-ce cela qu'elle ressent chez sa propre mère et qui l'a conduite à penser longtemps qu'elle était un « accident » ?

Ce qui nous apparaît plus clairement à la lumière de ce récit, c'est que nous retrouvons dans la construction de ses liens ultérieurs – en ce compris son lien avec Michel – les traces de ses premiers ratages dans la construction des liens affectifs et des défaillances de l'environnement précoce. Aujourd'hui, Carine vit les choses comme si elle n'avait pas le pouvoir d'infléchir sa propre vie : « *Le choix, c'est simplement de laisser le temps passer [...]. Ne pas décider, c'est décider.* »

Cette croyance est largement mise à mal par la réalité biologique. En effet, Carine se retrouve à devoir tout de même se demander si elle désire ou non un enfant. Elle prend conscience que « laisser passer le temps » revient à décider de ne pas en avoir, ce qu'elle ne semble pas tout à fait prête à faire. Mais désirer un enfant, c'est mettre celui-ci à une place qu'elle n'a elle-même jamais connue. De plus, tant qu'elle ne sera pas certaine que Michel le désire, elle sera toute prête à se sacrifier une fois encore si tel était son destin, ou plutôt ce qu'elle interprète comme destin alors qu'il y va, inévitablement, de son désir. Enfin, devenir mère s'apparenterait à renoncer à une identification féminine empreinte de liberté et d'épanouissement personnel.

⁸⁷⁵ Il est à noter que cette opposition « Femme – Mère » est au cœur de certaines thèses féministes contemporaines. Lire à ce propos l'ouvrage bien plus nuancé : Badinter E., *Le conflit : la femme et la mère*, Paris, Flammarion Lettres, 2010.

4.1.7. Modélisation d'une scénographie interfantasmatique⁸⁷⁶

Le travail d'analyse effectué à partir des récits de ce premier couple nous a conduit à construire une forme de modélisation des scénarii fantasmatiques et de la scénographie interfantasmatique. Fidèle à notre démarche consistant à effectuer des allers-retours théorico-empiriques, ce principe de modélisation trouvé-crée, pourrions-nous dire, à partir de ces premiers entretiens sera confronté aux récits des deux autres couples.

Du point de vue de Carine, nous pourrions dire qu'elle tend à prendre la place de la Femme du Père⁸⁷⁷ en se sacrifiant (dans la souffrance) au profit de ce dernier. L'Homme-Père est supposé aimant et ne serait maltraitant que parce que lui-même souffre.

L'organisation fantasmatique de Michel serait la suivante : il se retrouve à la place de l'enfant abandonné qui se venge. Notons que ceci n'est pas dénué d'ambivalence puisque s'il se venge de cette Mère, c'est bien parce qu'il l'aime, lui reprochant, dès lors, son absence. L'Autre en devient un substitut de la Mère idéalisée : celle qui est absente mais dont il est supposé que la présence comblerait totalement ses attentes. De cette place, l'Autre ne peut que décevoir et être attaqué pour cela.

La scénographie interfantasmatique de ce couple peut être alors formalisée comme ceci :

Fantasme de Michel :

**« ELLE » est la « Mère » qui accepte de souffrir pour
Moi. Je la fais souffrir comme preuve d'amour.**

⁸⁷⁶ Nous empruntons ce terme « interfantasmatique » à De Neuter, In De Neuter P., 2007c, *art. cit.*

⁸⁷⁷ Nous insistons sur l'expression « Femme du Père » pour souligner que l'identification à sa propre mère porte avant tout sur la dimension féminine (potentiel objet de désir du père) que sur la dimension maternelle de celle-ci. Ces deux dimensions semblent même largement s'opposer dans la construction subjective de Carine.

Fantasme de Carine :

Je suis la Femme (du Père) qui accepte de souffrir pour lui. « LUI » me fait souffrir par amour.

Scénographie interfantasmatique :

**« ELLE » est la « Mère » (« Femme du Père ») qui accepte de souffrir pour l'Autre.
« LUI » fait souffrir la « Mère » (« Femme du Père ») comme preuve d'amour.**

Cette façon de modéliser l'illusion conjugale nous permet de rendre compte à la fois de ce qui est suffisamment contigu pour fonder l'illusion du couple et, en même temps, ce qui ne se rencontre pas véritablement des fantasmes de chacun. En effet, nous ne pouvons formaliser ce qui se joue entre Michel et Carine qu'en ayant recours à l'usage de parenthèses. Les choses doivent donc se lire comme suit.

Pour Michel, l'autre est la « Mère » qui accepte de souffrir pour lui ; lui faisant souffrir la « Mère » comme preuve de son amour pour elle. Du point de vue de Carine, elle est la « Femme (du Père) » qui accepte de souffrir pour lui ; celui-ci la faisant souffrir par amour pour elle.

« Mère » ou « Femme », c'est bien là toute la question de Carine. Peut-elle se vivre comme femme désirée par un homme en devenant mère désirant un enfant ; position qu'elle ne peut qu'avoir du mal à considérer de par sa propre relation à sa mère. Mais cette question – « Mère » ou « Femme » – est également la question de Michel. S'agit-il de trouver en la femme qu'il aime une mère, sa propre mère⁸⁷⁸ ? Nous en avons obtenu quelques indices et, notamment, en ce qui concerne sa relation plus ancienne avec Melody. C'est autour de cette question « comme une » que semble se construire l'illusion conjugale liant Carine et Michel. Mais bien

⁸⁷⁸ A savoir, celle qu'il s'est forgée imaginativement et qui se laisse apercevoir au fil de son récit.

entendu, lorsque nous déplaçons les enjeux fantasmatiques et subjectifs de cette question pour l'un et pour l'autre, les scénarii qui s'en dégagent sont radicalement différents. C'est ce que nous avons imaginé hypothétiquement lorsque nous écrivions dans un chapitre précédent que c'est justement sur ce qui échoue de la rencontre que se forge l'illusion conjugale. C'est bien à partir de cette zone de confusion entre « Mère » et « Femme du Père » qu'une scénographie fantasmatique « comme une », ou interfantasmatique, va pouvoir se déployer sur la base de scénarii pourtant distincts.

Nous avons vu qu'il était possible de distinguer trois temps de la rencontre entre Carine et Michel : « *Le fiasco* » (première fois qu'ils ont des rapports sexuels), « *Les retrouvailles progressives* » et « *L'Allemand et le coup de poignard dans le contrat* ».

Ce troisième temps nous semble décisif et est d'ailleurs pointé par l'un comme par l'autre comme étant le moment à partir duquel ils vont pouvoir « officialiser » leur relation. Si cet événement apparaît comme un tournant scellant leur relation de couple, nous faisons l'hypothèse que c'est parce qu'il leur a permis d'expérimenter dans la réalité quelques éléments de leurs scénarii fantasmatiques. Ceux-ci semblent trouver une possibilité de « nouage » illusoire, au sens de « propice à générer une illusion ».

Du point de vue de Carine, Michel la fait souffrir par amour. S'il a une aventure avec une autre femme – ce dont il ne se cache absolument pas – c'est bien pour se venger de son absence. Et s'il se venge de son absence c'est qu'il doit, à ses yeux, l'aimer. D'une certaine façon, Carine accepte cette souffrance en n'y percevant rien d'autre qu'un amour meurtri. Aujourd'hui encore, Carine semble par moment se sacrifier et encaisser un certain nombre de frustrations parfois douloureuses.

Du point de vue de Michel, il souffre qu'elle l'ait abandonné pour rejoindre un autre ; ce qui est interprété comme une preuve de son amour pour elle. Mais il lui fait sentir son amour en se vengeant d'elle et donc, en la faisant souffrir à son tour. Pour cela, il la « remplace » par une femme qui n'a pas d'importance à ses yeux : investissement clivé de deux femmes qui n'est pas sans rappeler les phénomènes de clivage des courants tendres et sensuels décrits par Freud et qui conduisent à la surestimation de l'une et le rabaissement

de l'autre⁸⁷⁹. On retrouve les prémices de cette organisation clivée dans sa façon d'opposer « mère idéalisée » et « mère qui abandonne ».

A l'heure actuelle, il semble qu'il arrive parfois à Michel de rejouer ce clivage dans la réalité l'amenant, en quelque sorte, à maltraiter Carine, au moins imaginativement.

Aujourd'hui, il est aisé de comprendre que la question d'avoir un enfant ou non n'est pas anodine pour ce couple. Un enfant viendrait potentiellement faire de Carine une mère « réelle » qui accepterait de sacrifier sa condition de « femme » mais dans le but de protéger cet enfant du père. Notons que ce n'est justement pas ce qu'a fait la mère de Carine. Celle-ci a choisi de rester avec le père de Carine, lorsqu'elle était enceinte, alors qu'il la maltraitait déjà. L'astuce de Carine consiste à envisager que son enfant porte son nom et non celui de Michel ; de cette façon, elle protégerait l'enfant et, en même temps, cliverait d'une certaine façon sa maternité et sa condition de femme auprès d'un homme qu'elle aime.

Tout ceci entre en résonance avec les craintes de Michel qui vivrait sans doute difficilement cet « abandon » au profit d'un autre, fut-il son fils. L'importance pour Michel que celui-ci porte son nom à lui tient peut-être au fait que, de cette manière, il s'agirait en quelque sorte d'un « autre lui-même », rendant la rivalité avec cet autre sans doute plus relative. Par ailleurs, et comme nous le rencontrons très régulièrement dans notre clinique, lorsqu'un homme investit une femme amoureusement sur le mode de l'étayage, le fait que celle-ci devienne véritablement « Mère » dans la réalité s'avère souvent source d'angoisse. Cette angoisse surgit, d'une certaine façon, comme ultime barrière aux fantasmes incestueux.

Bref, la question d'avoir ou non un enfant fait vaciller l'illusion de couple dans la mesure où il tend à rendre apparents certains éléments de l'illusion qui sont ceux-là mêmes qui doivent rester confus pour que l'illusion perdure.

Quoi qu'il en soit, l'analyse des récits individuels et le croisement de ceux-ci nous permet d'envisager que ce couple s'est sans doute co-construit sur un montage original des fantasmes de chacun dont certains éléments proches, ou *contigus*, contribuent à ce

⁸⁷⁹ Freud S. [1912], *art. cit.*

qu'ils puissent imaginer⁸⁸⁰ vivre « la même histoire », faire l'expérience d'une certaine *continuité* d'existence dans le lien à l'autre. L'enjeu pour ce couple est probablement aujourd'hui de mesurer la *flexibilité de l'illusion* ainsi générée mise à mal, notamment, par l'éventuelle arrivée d'un enfant. Le travail personnel de Michel et celui que Carine nous dit vouloir entreprendre pourraient contribuer à assouplir les enjeux fantasmatiques de ce couple. Un travail de couple, plus directement encore, serait susceptible de les accompagner dans cette transformation partielle de l'illusion qui les unit. Carine pourrait se décaler de cette souffrance qui lui apparaît comme nécessaire à l'amour ainsi que réunifier les dimensions « maternelle » et « féminine », et il se peut que Michel dés-idéalise quelque peu l'objet de son amour, atténuant par conséquent la haine qui surgit lorsque celui-ci fait défaut.

4.2. Couple II : Emilie et François

4.2.1. Contexte des entretiens

Emilie et François nous reçoivent chez eux. Il en sera ainsi pour l'ensemble des entretiens tant de couple qu'individuels. L'appartement est largement envahi par les objets de leurs enfants. Ces derniers seront souvent présents mais nos entretiens commenceront toujours juste après leur mise au lit ; je me retrouve alors, parfois, seul dans le canapé du salon.

Emilie et François s'installeront à chaque fois, lors de leurs entretiens individuels, dans le même fauteuil rond situé juste en face du canapé où je me trouve.

Si Emilie m'apparaît comme très occupée – on sonne à la porte pour lui demander des conseils médicaux, elle est au téléphone, elle arrive en retard parce que retenue au boulot –, elle se montre également plutôt « chaleureuse », terme que nous retrouverons dans les analyses qui vont suivre.

Son discours est relativement fluide même si, dans un premier temps, elle se demande ce qu'elle pourrait raconter, par quoi commencer et ce qui serait susceptible d'être intéressant pour ma recherche. Elle présente une personnalité assez forte et, lors des entretiens de couple, mène largement le fil des entretiens. Emilie

⁸⁸⁰ Nous évoquons ici des processus largement inconscients.

semble très à l'aise par rapport à la démarche qu'elle entreprend en ayant accepté de participer à ma recherche.

En ce qui concerne François, nos impressions sont un peu différentes. Bien que fort sympathique, il règne en début d'entretien individuel un certain malaise. Nous ne nous sentons que peu à notre place, ne sachant pas où poser notre verre généreusement proposé et le temps précédent l'entretien proprement dit nous semble long. Nous comprendrons au travers des analyses que se mettre à « tout déballer » n'est pas chose aisée pour François, habitué à garder pour lui un certain nombre de choses le concernant.

Nous saisissons à la fin des entretiens qu'Emilie et François sont aujourd'hui dans une profonde réflexion concernant des choix professionnels qu'ils doivent poser l'un et l'autre et qui auraient inévitablement des répercussions sur l'équilibre de leur couple. C'est donc sans aucun doute dans le droit fil de ce cheminement réflexif qu'ils ont accepté l'un et l'autre de se prêter au jeu de notre recherche : un jeu néanmoins très engageant.

4.2.2. Récit commun

« Tu commences parce que tu m'as rencontrée avant que je ne te rencontre... » (Emilie).

Emilie et François se sont rencontrés à l'université. François a décidé de faire son « baptême » et de « passer sa calotte »⁸⁸¹ en seconde année. Il choisit Emilie comme « marraine de calotte » après qu'elle l'eut, avec ses camarades, « baptisé ».

François n'avait pas particulièrement remarqué Emilie jusqu'au moment où il lui fallut se faire « parrainer ».

Ce parrainage implique qu'ils se voient davantage dans le but de préparer la soirée rituelle par laquelle François accèdera au statut de « calotté ».

⁸⁸¹ Rites de passage propres au folklore étudiant à l'Université catholique de Louvain. Traditionnellement, le baptême se réalise en première année et la « calotte » en seconde.

Mais Emilie est en couple ; son couple « fonctionne plutôt bien » mais ils sont encore jeunes (19 ans), n'entrevoiant pas très clairement un avenir commun. Emilie considère François « *comme un petit bleu* »⁸⁸² et n'imagine pas une seconde qu'il pourrait se passer quelque chose entre eux. Ce sont ses colocataires qui lui font remarquer qu'elle pourrait bien intéresser François autrement qu'en tant que « marraine ».

Progressivement, Emilie et François se rapprochent en même temps que le couple d'Emilie tourne mal : « *On ne sait pas très bien où est l'œuf et où est la poule mais... je pense que ça doit être les deux ensemble, de toute façon* » (Emilie).

L'année suivant leur rencontre, le copain d'Emilie part vivre sur un autre campus universitaire et la distance géographique aura raison de leur couple. Elle sort avec François un soir alors qu'Emilie est encore « officiellement » avec l'autre garçon ; ils s'embrassent. Cet épisode bouleverse Emilie qui ne supporte pas cette situation et décide, un mois plus tard, de rompre avec l'autre garçon. Mais entre-temps, François s'était mis en couple avec une autre jeune femme.

Malgré cette situation, Emilie et François partent aux sports d'hiver, chacun avec son groupe d'amis mais au même endroit. Ils commencent à cette occasion à entretenir une véritable relation tout en se montrant discrets puisque François est alors encore en couple avec l'autre jeune femme ; celle-ci n'a pu accompagner François pour cause de jambe cassée... A leur retour, François rompt avec elle ; Emilie n'a pas manqué d'insister pour qu'il le fasse.

Emilie doit changer de campus alors que François doit rester. Ils se voient malgré cela très souvent, y compris lorsque François doit partir quatre mois en France.

François présente Emilie à ses parents, ce qui semble être un événement notable davantage pour lui que pour elle.

Quelques mois plus tard, François quitte Emilie pendant 48h, ce qui fut particulièrement pénible pour elle.

⁸⁸² Les étudiants sont appelés « bleus » avant d'être baptisés.

Emilie, dans le cadre de son assistantat de médecine, part quelques mois en Afrique où elle est rejointe par François durant trois semaines. Ils décident de s'installer ensemble à leur retour. Cela crée de nombreux conflits avec les parents de François qui souhaitent qu'ils se marient ; ce qu'ils n'ont toujours pas fait.

Emilie termine ses études et a le sentiment de vivre un peu « aux crochets » de François qui a commencé à travailler pour une université.

Aujourd'hui, Emilie et François sont parents de petites jumelles ce qui, bien évidemment, leur demande beaucoup d'énergie d'autant que chacun travaille énormément ; en particulier Emilie dont les horaires sont particulièrement chargés et changeants.

« Y a eu plein d'années calmes, évidemment ! Mais c'était gai ! Nos petites années à deux, c'était gai ! » (Emilie).

4.2.3. Analyse chronologique du récit de François.

EVENEMENTS PRENATAUX

Le père de François (1) est le petit dernier d'une nombreuse fratrie, né « accidentellement » lorsque ses parents avaient déjà une quarantaine d'années.

Lorsque la mère de François (2) a 17 ans, ses parents divorcent. Elle vit cet événement très douloureusement : *« ça l'a complètement traumatisée ! »* Elle poursuit des études de secrétariat alors qu'elle aurait souhaité faire des études plus importantes. Mais la situation de ses parents l'oblige, pour des raisons financières, à revoir ses objectifs à la baisse.

Le grand-père de François (3) avait en fait rencontré une autre femme avec laquelle il avait une aventure.

Les parents de François se rencontrent à l'âge de 22-23 ans et se marient six mois plus tard. La mère n'est pas bien acceptée par ses beaux-frères pour deux raisons : elle n'apporte rien financièrement à la famille et ses parents sont divorcés (ce qui est alors assez mal considéré). Ils en souffrent beaucoup.

La grand-mère maternelle de François (4) est désignée comme marraine de son frère (5). Par imitation, François l'appellera également « marraine ».

EVENEMENTS PERINATAUX ET ENFANCE

Les parents de François sont assez conventionnels et stricts.

La mère de François fait une grave dépression quand il a 4 ou 5 ans, dépression dont elle gardera un côté « *imprévisible et un peu colérique* ». François prend alors l'habitude de « *tout faire en douce* » tant les colères de sa mère peuvent être explosives.

Le père quant à lui n'est pas très démonstratif mais montre son affection physiquement « *par exemple en vous écrasant les épaules* ». Il n'a pas fait d'études supérieures et vend des voitures italiennes. Il finira par acheter un garage et la mère de François aidera à la gestion de celui-ci. Ils décideront d'arrêter et de venir à Bruxelles.

Les deux ont une vie sociale très restreinte à cause de leur travail.

François se retrouve dans une école qui s'avère être « *un vrai repère de francs-maçons et de mécréants en tous genres* ». Il se sent très vite en décalage par rapport à ses camarades de classe qui jouissent de bien plus de libertés que lui.

Son frère quant à lui change d'école en sixième primaire parce que ça ne se passait pas très bien pour lui. Il se retrouve dans un établissement tenu par des jésuites.

ADOLESCENCE

Les parents de François lui interdisent toute sortie. Ils voient d'un mauvais œil, en particulier sa mère, le fait qu'il puisse fréquenter l'une ou l'autre fille.

Pour ne pas contrarier sa mère, il se contraindra à avoir le moins de copines possible. Il connaît bien quelques flirts d'un soir mais très peu et toujours sans lendemain.

Dès ses 15 ans, François ressent le besoin de se fâcher une bonne fois sur ses parents et de « *casser le lien* » mais il n'en a pas le courage et y renonce. Au même âge, sa mère le surprend assis à côté d'une fille devant l'école et le tance ensuite dans la voiture en le

bombardant de questions et de remarques. A peu près à la même époque, les parents de François découvrent sous le lit du frère aîné quelques magazines érotiques. La réaction des parents est telle que François passe deux jours enfermé dans sa chambre *pour « attendre que la tempête soit passée »*.

François se souvient encore aujourd'hui de deux événements qui ont trait au désir ou à la sexualité et qui, d'une certaine façon, transgressent le tabou.

Le père de François, jaloux d'un collègue de sa femme, pique une colère que François ne pensait pas possible venant de son père.

Le deuxième événement est plus énigmatique ; un jour, suite à une dispute, la mère de François s'écrie : *« hier soir, votre père a essayé de me sauter dessus ! »*

Pour le reste, ils ne parlaient jamais de tout cela.

François tombe néanmoins très amoureux lorsqu'il a 17 ans. Mais les contraintes parentales qui pèsent sur lui rendent la relation impossible. En pleine période de grève des enseignants, les étudiants aidés de quelques professeurs décident de monter leur pièce de théâtre annuelle. C'est en fait la seconde fois qu'il participe aux répétitions de la pièce annuelle. L'année précédente, il avait été appelé comme remplaçant d'un élève tombé malade. Mais il a été jugé tellement mauvais que le garçon est tout de même venu, malade, pour jouer son rôle. Frustré, il décide l'année suivante de se manifester le plus tôt possible afin de décrocher un rôle. Cela lui demande de s'opposer à ses parents qui finissent par accepter étant donné que cette activité se déroule dans les murs de l'école.

C'est dans ce cadre qu'il rencontre Isabelle. Ils se voient presque tous les jours pendant les six mois de répétition. Un jour, François comprend que certains membres de sa classe se sont vus dans le plus grand secret à l'occasion d'une *« espèce de camp de vacances pour enfants de francs-maçons »*. Isabelle faisait partie du groupe et François se sent trahi par celle avec qui il estimait avoir une relation la plus honnête qui soit, mais aussi par tout un groupe de camarades.

Ils sortent ensemble *« mais pas vraiment »* étant donné l'impossibilité de s'engager pour François. Isabelle ne pouvant plus supporter cette situation décide de ne pas poursuivre cette relation. Elle se met en couple avec un autre garçon qui participait lui aussi à la

pièce de théâtre. Il faudra un an à François pour se remettre de cette rupture.

François décide d'aller étudier dans une autre ville. Il y voit une façon de ne pas se confronter à nouveau au groupe de son école en qui il n'avait plus confiance. Il ne voulait pas plus croiser Isabelle et désirait rencontrer des gens différents. Bien entendu, il s'agissait également de prendre un peu de distance par rapport à ses parents.

Dans le même temps, le frère de François revient vivre chez ses parents pour étudier dans une université près de chez eux.

Les parents de François lui promettent un kot⁸⁸³ mais seulement après six mois d'université, histoire de voir comment les choses se passent pour lui. Il commence donc ses études en faisant d'incessants trajets de train. L'intégration à l'université se passe plus difficilement du fait que la plupart des étudiants qu'il rencontre sont en kot et donc, vivent sur place toute la semaine. Il décide alors de devenir délégué étudiant.

Ses parents ne lui accorderont finalement pas le kot négocié en début d'année sans avancer de raison particulière. Une fois encore, François se sent trahi.

Durant sa première année, François vit une amourette sans importance. Il passe la nuit avec elle (sans faire l'amour) mais le lendemain, il se rend compte qu'ils n'ont rien à se dire. Elle aurait probablement souhaité continuer quelque chose mais lui trouve qu'elle ne représentait pas une motivation suffisante pour se lancer dans une « *rébellion parentale* ».

En fin de première année, François exige un kot auprès de ses parents en préférant mettre l'accent sur l'aspect « inconfortable » des trajets. La vraie raison est évidemment l'envie de s'émanciper un peu du contrôle parental. Ils finissent par accepter mais font installer un téléphone dans le kot qui deviendra en quelque sorte « *un fil à la patte* ». Cela permet aux parents de François de l'appeler n'importe quand pour s'assurer qu'il est bien là.

⁸⁸³ Habitation communautaire pour étudiants.

Lors de sa deuxième année, François vit dans un kot et décide de faire son baptême étudiant dans une régionale. C'est à cette occasion qu'il rencontre Emilie sans véritablement la remarquer. Elle est en deuxième année comme lui mais fait passer les baptêmes puisqu'elle s'était fait baptiser lors de sa première année.

François rencontre un tas de gens. Ce baptême, il le fait sans que ses parents ne soient au courant. Cela l'oblige à les appeler ou attendre leur coup de fil avant de courir aux activités de baptême. Il rentre parfois chez lui avec des habits « dégueulasses » et les planque sous son lit afin que ses parents ne se rendent compte de rien.

Le fait qu'il soit déjà en deuxième année lui permet de s'impliquer davantage dans les activités de son cercle d'étudiants. A cette occasion, il rencontre lors de « l'accueil des bleus », Céline qui semble le trouver « *fort sympathique* ». Ils sortent ensemble. Mais une fois encore, François n'est pas prêt à s'engager. En fin de compte, elle n'y était pas prête non plus et s'apprête aujourd'hui à épouser une jeune femme.

François déplore que tout ce qu'il vit et ressent vivement est caché à ses parents. Il commence à trouver la situation malsaine mais il est l'objet d'un chantage – « *si tu fais des bêtises, tu n'auras plus de kot et on ne te paiera plus les études !* » – qui le décourage d'en parler à ses parents. La situation est « schizophrénique » ; François a l'impression de mener « *une double vie* ».

Les études d'ingénieur en tant que telles ne sont pas un souci pour lui. Il décide la même année que son baptême de passer sa calotte. Il se sent plus en confiance et a plus de contacts avec des filles. Il demande à Emilie d'être sa « marraine de calotte » parce qu'il la trouve sympathique, rieuse et chaleureuse. Ils commencent donc à se voir régulièrement dans le kot d'Emilie en compagnie d'une coteuse de cette dernière et d'un autre filleul de calotte. L'objectif est d'apprendre aux deux « filleuls » le folklore et les chants estudiantins.

Il commence à s'intéresser davantage à Emilie. Il sait qu'elle est en couple mais, son copain étudiant sur un autre campus, celui-ci n'est jamais présent. Il voit donc Emilie « *comme si elle était célibataire* ».

Un jour, à l'occasion d'une session d'apprentissage des chants folkloriques, Emilie lui frôle le genou et François se dit qu'il aimerait « *en avoir plus* ». Mais la situation d'Emilie combinée aux problèmes qu'il connaît avec ses parents ne l'encouragent pas à aller plus loin. De plus, la fin de l'année approche, il étudie de son côté puis part pour des vacances ennuyeuses avec ses parents ; ils se perdent de vue pendant trois mois.

A la rentrée, François a 20 ans et commence à ne plus du tout supporter sa situation. Il se met à sortir partout où se trouve Emilie qui, de son côté, est toujours en couple. Parallèlement à son envie de sortir avec Emilie, il se met à discuter avec toutes les filles qu'il rencontre et sort brièvement avec l'une d'entre-elles qu'il juge « *très libérée* ».

Emilie commence à s'apercevoir de l'omniprésence de François. Ils se voient une ou deux fois pour prendre un verre en tête à tête. Lui se sent devenir un « *playboy* » voyant que plusieurs filles commencent à s'intéresser à lui. A cette époque, il a quelques aventures d'un soir dont une avec une fille pour qui il ressent vraiment quelque chose. Mais lors d'un énième rendez-vous avec Emilie, ils finissent par s'embrasser. Emilie se sent très mal par rapport à l'autre garçon et dit à François que leur relation n'est pas possible.

De son côté, François est prêt à tout. Il « *brûle la chandelle par les deux bouts* » et recherche d'une façon ou d'une autre que les choses éclatent avec ses parents.

Deux semaines plus tard, Emilie rompt avec son premier grand amour et s'en retrouve très malheureuse. François, entre-temps, sort avec une autre fille. Cette fille, plus jeune que lui, lui semble naïve et un peu trop « *enfant* ».

Avec des amis ingénieurs, François décide d'organiser des sports d'hiver avec les étudiants de médecine. Il est alors toujours en couple avec la fille « *enfant* ». François est décidé à parler à ses parents si son histoire de couple continue. Mais durant les vacances d'hiver, François et Emilie (qui était donc présente) ressortent ensemble. Le jour de leur retour, ils font l'amour pour la première fois – c'est aussi la première expérience sexuelle de François – et choisiront ce jour comme date anniversaire du début de leur histoire de couple. Pour François, le fait de faire l'amour montre à quel point cette relation est sérieuse pour lui, ça n'était pas « *juste pour le fun* ».

Le lendemain, François rompt avec l'autre fille après tout de même avoir hésité (hésitations dont il fait part à Emilie). Une fois décidés, ils commencent réellement une histoire de couple et se voient sans arrêt, habitant l'un chez l'autre. Par contre, ils ne se voient jamais les week-ends, François ayant expliqué à Emilie qu'il ne pouvait en parler tout de suite à ses parents. Cela lui a permis de s'assurer qu'il envisageait quelque chose de sérieux avec Emilie ; elle semblait assez au clair par rapport à cela.

Six mois plus tard, il rencontre les parents d'Emilie. Il avait déjà fortuitement rencontré sa sœur en rentrant saoul chez Emilie où sa sœur se trouvait sans qu'il le sache. Il se sent tout de suite à l'aise et se permet même d'imiter l'accent de la mère d'Emilie.

Se sentant de plus en plus amoureux, François décide d'en parler à ses parents en vue de les faire se rencontrer. Mais il « *sous-présente l'affaire* ». Il parle d'une fille « *sympathique* » qu'il voudrait leur présenter. L'objectif de François est de « *raccrocher la réalité en douceur* ». Les parents ont l'impression que leur fils leur demande leur avis.

La rencontre a lieu dans un salon de thé. Les choses semblent se passer tranquillement et François est confiant. Mais juste après cette rencontre, c'est l'heure de « *la douche froide* ». La mère prend la parole : « *elle est sympathique mais ça ne va pas aller !* ». Le fait que les parents d'Emilie soient divorcés et qu'elle-même poursuive des études de médecine pose problème. Ce jugement intangible désespère François.

Emilie fait preuve de patience. Le jeune couple se voit en douce pas plus de cinq fois durant l'été.

Au début de la quatrième année, les parents de François le mettent tellement sous pression pour qu'il rompe avec Emilie qu'il finit par mettre un terme à sa relation avec elle. Il souffre tellement qu'il finit par penser que la seule solution pour être tranquille est de faire ce que lui demandent ses parents. Emilie est évidemment très malheureuse et rentre chez sa sœur. Lui est inquiet pour elle et se rend compte que lui-même ne peut envisager réellement de se séparer d'elle.

Sensé organiser une soirée étudiante, il demande à ses amis de prendre la relève et rentre, déprimé, chez lui. Il téléphone à ses parents et leur dit que c'est fini avec Emilie mais qu'il est malheureux à cause d'eux. Il a l'impression d'être entendu pour la première fois.

Le lendemain, François retrouve Emilie, lui demande de l'excuser et « *recolle les morceaux* » avec elle. Depuis ce jour, cette dernière a gardé une certaine rancune vis-à-vis de ses beaux-parents.

AGE ADULTE

François « *prend la voie de la franchise* » avec ses parents. Il ne se cache plus pour aller voir Emilie. Ses parents trouvent la situation « atroce ». Son frère aîné ne soutient pas du tout sa démarche : « *tu rends papa et maman malheureux, ça ne va pas !* » Ce dernier vit d'ailleurs toujours chez ses parents.

Cette période difficile de tensions permanentes avec les parents de François soude paradoxalement le jeune couple. Poussés par les parents, ils se retrouvent à parler énormément de leur couple et de leur avenir.

Conscients que le couple résiste à leurs pressions, les parents de François changent d'angle d'attaque radicalement et leur demandent d'envisager le mariage. A 22 ans, Emilie et François se sentent trop jeunes mais une fois encore, cette pression parentale les amène à en parler.

François, fort perturbé par ces tensions, décide d'aller voir un psychologue d'un service de l'Université. Il sent que cela lui fait beaucoup de bien. Lors de la dernière séance, Emilie l'accompagne. En présence du psy et d'Emilie, il décide de dire définitivement « *merde* » à ses parents.

L'année suivante, François part cinq mois en France dans le cadre de ses études. Il aurait pu partir beaucoup plus loin mais il a privilégié son couple en choisissant une destination plus proche. Emilie le rejoindra pendant trois semaines et lui-même viendra lui rendre visite sans en avertir ses parents.

A la fin de ses études, François commence à travailler pour une université. Il s'installe alors dans un appartement avec un copain. C'est une façon de partir de chez ses parents qui ne soit pas trop « violente » pour eux. Ceux-ci ont quand même eu du mal à l'accepter.

Il reste dans cet appartement pendant un an. Durant cette même année, Emilie part plusieurs mois au Cameroun dans le cadre de sa spécialisation. Il va lui rendre visite pendant trois semaines là-bas. Mais juste avant son départ, ils décident qu'au retour d'Emilie, ils s'installeront ensemble dans l'appartement qu'occupe François.

Ils décident de l'annoncer aux parents de celui-ci. C'est la première fois que « *le conflit est déclaré* » entre Emilie et les parents de François. Ils se disputent violemment. C'est difficile pour Emilie mais François sent que ça lui fait du bien.

Au retour d'Emilie, ils s'installent comme ils l'avaient prévu. Lui travaille à l'Université, elle finit ses études. Puis, ils décident de voyager. C'est d'ailleurs lors d'un voyage que François demande Emilie en mariage. Celle-ci refuse car elle n'envisage aucunement de se marier. François n'a pas absolument envie de « *faire un mariage* » mais il a envie « *d'être marié* ». Il se rend compte par après qu'il était peut-être encore trop marqué par la pression sociale et familiale. De plus, organiser un mariage dans lequel ses parents seraient impliqués lui semble encore impossible. Par ailleurs, il n'est pas trop affecté par le refus d'Emilie dans la mesure où il comprend qu'elle ne remet pas en cause le fait de passer sa vie avec lui mais juste l'institution du mariage.

Au retour d'un autre voyage, ils décident d'avoir un enfant. François termine sa thèse et Emilie tombe enceinte de jumeaux (6). François n'a jamais trouvé de raison rationnelle pour avoir un enfant mais s'est toujours dit que c'était instinctif : « *si je réfléchissais, y avait toujours une raison de ne pas le faire.* » Ils avaient parlé dès le début de leur relation de la possibilité d'avoir des enfants mais en se disant qu'ils allaient prendre leur temps.

L'annonce de la future naissance apaise les tensions avec les parents si ce n'est par rapport à la question du mariage souhaité par ceux-ci.

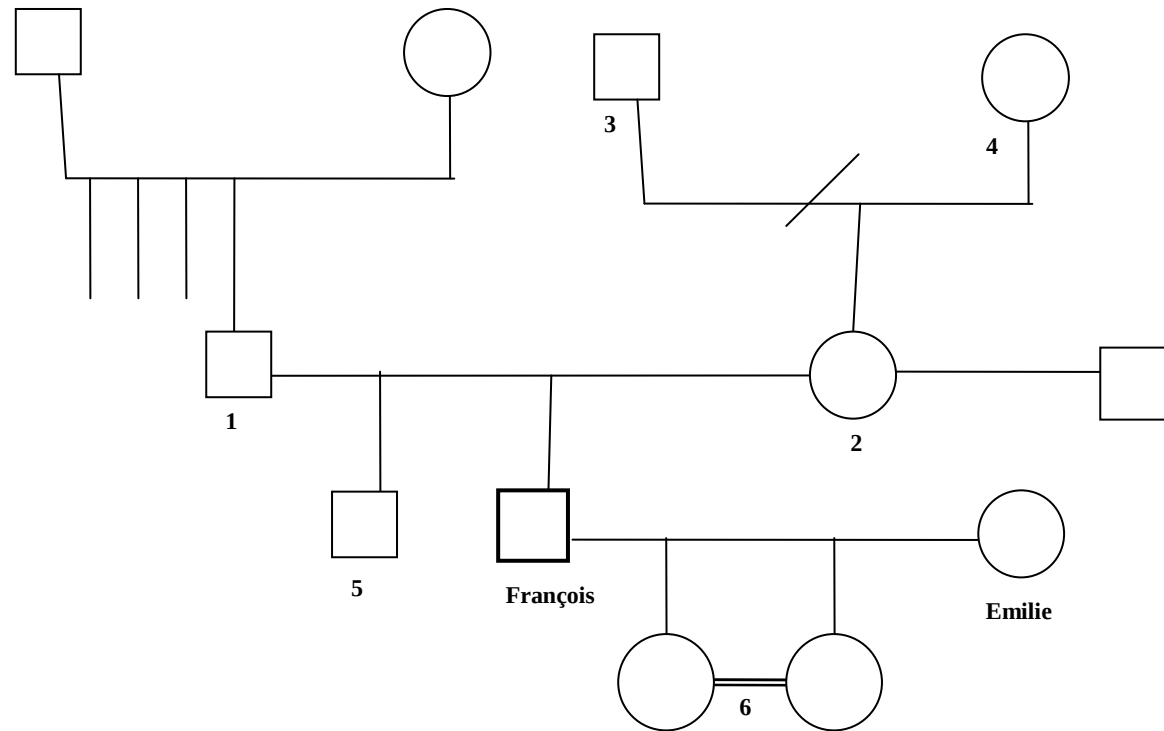
En stage, enceinte de jumeaux, Emilie est fatiguée et François, terminant sa thèse, l'est tout autant. Ils déménagent avant la naissance.

Se sentant un peu perdu deux ou trois mois avant la naissance des enfants, François se lance dans l'écriture d'un *blog*. Il prend quelques semaines avant de le montrer à Emilie. Personne d'autre de ses proches n'est au courant de l'existence de ce *blog*.

Aujourd'hui, le travail prenant d'Emilie permet à François d'avoir beaucoup de moments « hors couple » ce qui rencontre son besoin de parfois s'isoler.

En fin de compte, les parents de François ignorent encore beaucoup de choses : *« je ne me suis jamais mis autour d'une table pour leur dire " voilà, j'ai fait mon baptême, Emilie était ma marraine... »*

François



4.2.4. Commentaires et hypothèses

Ce qui interpelle d'emblée, à la lecture du récit de François, c'est l'emprise « folle » que sa mère a sur lui durant une bonne partie de son existence. Impossible de « *casser le lien* », nous dit-il. Tout se passe comme si la mère de François continuait d'investir son enfant sur le mode de la fusion mère-nourrisson telle que décrite par Winnicott. Mais rappelons-nous que cette illusion primaire doit nécessairement se déliter pour que s'ouvrent les phénomènes transitionnels ; c'est-à-dire la reconnaissance de l'environnement comme réalité extérieure, la possibilité de nouer des liens avec des objets de cet environnement et de recourir, pour cela, à la capacité d'illusion. La mère de François ne semble pas avoir pu se dégager d'une telle omniprésence ne laissant à son fils que peu d'espace pour exister au sens fort du terme. Pas d'espace pour désirer en dehors de la mère, pas de possibilité d'expérimenter les potentialités du monde ; François évitera tout investissement affectif significatif pendant longtemps.

Mais cette « folle fusion » n'est véritablement entretenue que par la mère ; François, pour sa part, subit les choses dans le but, principalement, de se protéger de la violence de celle-ci, mais il semble également la préserver de ce qui serait insupportable pour elle.

La violence de la mère de François se fait entendre dans ses éclats de colère, ses jugements intempestifs, ses menaces mais aussi à travers des expressions imagées fortes telles que « *je suis crucifiée sur une porte !* » pour expliquer ce qu'elle ressent à l'annonce de la relation continue que son fils entretient avec Emilie.

Si François la protège, dans une certaine mesure, nous pouvons évidemment y entendre la conséquence d'une forte ambivalence. Mais il nous semble tout à fait important, puisque nous étudions précisément l'ouverture aux premiers liens, de considérer comme relativement déterminante la sévère dépression de sa mère lorsqu'il a 4 ou 5 ans. Comment François a-t-il vécu cette dépression maternelle ? Il nous est difficile de répondre à cette question. Cependant, certains travaux à ce propos – et en particulier ceux d'André Green⁸⁸⁴ – nous permettent de faire l'hypothèse d'un

⁸⁸⁴ Green A., « La mère morte », In Green A., *Narcissisme de vie, Narcissisme de mort*, Paris, Payot, 1985.

effondrement tel de l'univers maternel qu'il ne peut plus, et de façon brutale, remplir ces fonctions de *holding*, de portage suffisamment chaleureux et soutenant. Contrairement à ce que semble vouloir éviter la mère de François, la désillusion est radicale. C'est sans doute d'un tel effondrement que François a voulu préserver sa mère. Il semble que les sautes d'humeur de celle-ci, ses états de colère, soient, pour François, l'annonce d'un possible effondrement qu'il lui faut donc éviter.

Pour tenir le double fil de sa propre existence et de la préservation de sa mère, François va se lancer dans un « bricolage » tout à fait original et qui, d'une certaine manière, va l'aider à explorer son environnement et expérimenter sa capacité à créer des liens.

François se crée une « double vie » ; une dimension de son existence lui permet de vivre (presque) comme tout adolescent en proie à ses pulsions et désirs, et une autre entretient une forme d'illusion primaire par laquelle il serait enchaîné à sa mère. Celle-ci s'évertue à croire qu'elle sait mieux que quiconque ce qui est bon pour son fils. Cette croyance est d'ailleurs cautionnée par son frère qui, lui, n'est jamais parvenu jusqu'à ce jour à s'autonomiser.

Bien entendu, nous n'avons nullement à juger cette mère incapable d'assurer à son enfant un environnement « suffisamment bon ». Celle-ci semble extrêmement fragile du point de vue psychique, tiraillée encore par le divorce de ses parents et sans doute d'autres événements que, probablement comme François, nous ignorons.

Il est étonnant de constater que c'est à l'occasion d'une pièce de théâtre que François initiera cette vie qu'il nomme « schizophrénique ». C'est comme s'il avait pu lui-même interpréter son désir profond de participer à cette pièce ; le désir de « jouer », d'être à la fois soi-même et un autre, d'alterner les masques en fonction de la scène sur laquelle il se trouve.

Bien entendu, cette façon d'organiser sa vie rencontre rapidement ses limites. Les processus d'autonomisation et de subjectivation propres à l'adolescence nécessitent de se déployer dans la différenciation et l'opposition d'avec l'univers parental, ou adulte de façon plus générale. Autrement dit, si l'adolescent fait des choses « en cachette », son accession à l'âge dit « adulte » nécessite qu'il puisse assumer ses propres désirs en présence des parents. Cela

renvoie d'une certaine façon au concept de « *capacité d'être seule en présence de la mère* » développé par Winnicott⁸⁸⁵. Cette capacité semble altérée chez François et l'omniprésence intrusive de sa mère n'y est sans doute pas étrangère. Déjà, la dépression de celle-ci quand François était enfant a pu altérer cette capacité l'amenant à être à l'affût, en permanence, des moindres modifications de l'humeur de sa mère⁸⁸⁶. Quoi qu'il en soit, c'est pour cette raison que nous avons choisi, dans notre analyse chronologique, d'introduire François à l'âge adulte au moment où il décide de faire face à ses parents.

Ajoutons encore, pour bien comprendre ce qu'il en est de ces capacités basales nécessaires à la construction des liens affectifs tout au long de l'existence, que le père de François semble totalement absent de son récit. La mère semble prendre toutes les décisions et le père marque systématiquement son accord. Cette absence du père ne fait que renforcer l'impression d'un lien indéfectible et « incestuel » entre François et sa mère ; lien dont François parvient à s'extraire, partiellement, par le déploiement de cette « double vie ».

La rencontre avec Emilie va quelque peu bouleverser cette organisation bancale de l'existence de François. Ce qu'il semble trouver à travers elle, c'est une « bonne mère ». Il la décrit essentiellement comme « chaleureuse », « à l'écoute ». Par ailleurs, celle-ci est un peu plus âgée que lui alors qu'il pointe un certain manque de maturité chez une autre jeune fille avec qui il connaît une aventure. Et puis, surtout, il l'investit d'abord en tant que « marraine ». Les liens entre la « marraine » et la « mère » sont évidents tant du point de vue étymologique que du point de vue de leurs fonctions respectives. C'est Emilie qui introduit François au monde étudiant ; elle le soutient, lui transmet un certain nombre de choses, l'accompagne, le rassure si nécessaire, etc. Et puis, rappelons-nous qu'il nommait « marraine » sa grand-mère maternelle.

C'est un frôlement de genou, incestuel donc, qui déclenchera chez François un désir profond pour Emilie. De façon classiquement œdipienne, il lui faudra d'abord évincer un rival. Celui-ci, tout comme son père, semble lointain, absent.

⁸⁸⁵ Winnicott D.W. [1958], *art. cit.*

⁸⁸⁶ Janssen C., 2006, *art. cit.*

C'est alors que François se retrouve « entre deux mères » ; l'une qui l'envahit et empiète sur sa vie depuis toujours, l'autre qui désire prendre une pleine place dans son existence. A défaut d'un père susceptible de le séparer de sa mère, François fait appel à une « autre mère ». Et effectivement, le jour où Emilie se dispute vertement avec sa belle-mère, François, plutôt que d'en être mal à l'aise ou gêné, se sent soulagé, apaisé. Il avait déjà fait le pas d'exprimer la colère qu'il ressent à l'égard de ses parents mais il avait préféré leur crier « *je suis malheureux sans elle à cause de vous* » sans pouvoir pleinement assumer un « je suis heureux avec elle malgré vous ».

Il est étonnant de constater que le fait qu'Emilie soit enfant de parents divorcés contribue à ce qu'elle soit rejetée par sa belle-mère alors que celle-ci est exactement dans le même cas. Probablement qu'une certaine identification à Emilie a renforcé un transfert violemment négatif. Quand nous parlons ici de transfert, c'est principalement au sens d'un transfert d'éléments négatifs internes dont le sujet tente de se débarrasser⁸⁸⁷.

En tout cas, cela peut nous révéler qu'il y a bien quelque chose de sa propre mère que François est allé chercher chez Emilie. Il ne s'agissait donc pas uniquement et (trop) simplement d'un choix qui visait à s'opposer et contrarier sa mère.

Pourquoi spécifiquement Emilie ? Qu'est-ce qui s'est noué entre eux ? C'est ce que nous tenterons de comprendre après nous être intéressé au parcours d'Emilie.

Quoi qu'il en soit, François ne s'aventure pas dans une pure répétition de sa relation à sa mère avec Emilie. En effet, son insistance sur les nombreux moments « hors-couple » dont il jouit avec bonheur est un indice qu'il peut aujourd'hui se sentir lié à l'autre, et même s'engager dans ce lien, sans s'y perdre.

Par ailleurs, si Emilie a connu l'expérience de voir ses parents divorcer comme la mère de François, celle-ci semble l'avoir géré tout autrement en étant capable de traverser cet événement, certes dans des circonstances tout autres que sa belle-mère. Aussi, elle a pu s'engager dans un long parcours d'études, ce à quoi la mère de François a dû renoncer. Autrement dit, si Emilie est investie comme mère par François, il s'agit d'une mère capable de tenir, une mère qui ne serait pas en permanence susceptible de s'effondrer.

⁸⁸⁷ Roussillon R., 2008, *op. cit.*

4.2.5. Analyse chronologique du récit d'Emilie

EVENEMENTS PRENATAUX

La maman d'Emilie (1) est française d'origine parisienne. C'est en venant travailler à la côte belge pendant les vacances en tant qu'étudiante que celle-ci aurait rencontré le père d'Emilie (2). Travailler en Belgique – elle vivait chez une copine – était une façon de s'éloigner des grands-parents très stricts, très « catholiques fermés » et conservateurs.

A ce moment, elle n'a que 18 ans et tombe enceinte accidentellement. La sœur d'Emilie (3) est donc née quand sa mère avait 19 ans. Elle était en première année de médecine. Etant donné l'époque et les contextes familiaux, il était exclu d'avorter et absolument nécessaire de se marier. Aidés par les grands-parents, le père continue ses études d'économie – il deviendra enseignant – et la mère, ses études de médecine. Les grands-parents maternels qui vivent en France élèveront en grande partie la sœur d'Emilie.

Quelques années plus tard, les parents d'Emilie (qui n'est pas encore née) se séparent. Le père se met en couple avec une femme (4) qu'il retrouvera plus tard.

EVENEMENTS PERINATAUX ET ENFANCE

Les parents se remettent ensemble et c'est alors que naît Emilie. Longtemps, celle-ci a pensé qu'elle était, tout comme sa sœur, née accidentellement. Les parents lui diront bien plus tard qu'ils avaient souhaité avoir un deuxième enfant.

Mais lorsqu'elle a trois ou quatre ans, le couple de ses parents bat de l'aile à nouveau. Elle a, en réalité, toujours connu ses parents faisant chambre à part.

Lorsqu'elle a six ans, à l'occasion d'un déménagement, les parents se séparent : « *on s'est retrouvées toutes les trois larguées !* » Emilie a six ans. Le père s'installe avec celle qu'il avait laissée pour revenir auprès de la mère d'Emilie. Il est probable qu'ils se voyaient depuis plus longtemps. La mère s'installe avec ses deux filles.

Contrairement à sa sœur qui, du haut de ses douze ans, vit très mal la situation, Emilie ne comprend pas trop ce qui se passe et semble traverser cette épreuve sans vraiment s'en rendre compte. Elle pensera un certain temps que la femme vivant avec son père est « la meilleure amie » de ce dernier.

C'est alors le temps de la garde alternée : un week-end sur deux, la moitié des vacances et les mercredis après-midi chez son père et sa belle-mère avec qui elle s'entendait parfaitement bien. La maison est à la campagne et Emilie pratique pas mal d'activités avec son père : photo, pêche, etc. Malgré la présence de celui-ci, il est jugé très peu chaleureux par Emilie. La mère d'Emilie, quant à elle, travaille énormément et est donc assez peu présente. Mais paradoxalement, sa présence relative est jugée extrêmement chaleureuse. Sa sœur ne vient que très peu chez son père et est en mauvais termes avec sa belle-mère. Les choses iront mieux entre eux pendant quelques années.

Quand Emilie a 10 ans, sa mère décide de partir aux Etats-Unis pendant un an dans le cadre de sa thèse. Le père refuse qu'elle parte avec Emilie. Ils finiront par demander à l'enfant de décider. Celle-ci est déchirée entre l'impossibilité de laisser sa mère partir sans elle et la culpabilité de faire souffrir son père en décidant de partir. La sœur qui a déjà 16 ans décide d'accompagner sa mère. Finalement, Emilie décide de partir également mais reviendra plusieurs fois sur l'année chez son père tout en ayant l'impression de l'avoir blessé.

ADOLESCENCE

Durant près de neuf ans, Emilie vit essentiellement avec sa mère et sa sœur. En rentrant des Etats-Unis, elles ont déménagé pour habiter une maison pas très loin de leur ancien appartement. Toutes les trois voient leurs liens renforcés. Emilie se rend moins souvent chez son père, plus attachée à la vie avec ses copains qu'à la maison en pleine campagne de son papa. De plus, lui ne l'appelle plus jamais trouvant qu'Emilie est maintenant assez grande pour appeler elle-même.

Emilie pratique la danse de façon intensive et donnera même des cours durant ses trois dernières années d'études secondaires. Ses études, elle les poursuit dans une école réputée élitiste. Emilie a besoin d'être stimulée intellectuellement ; elle est jugée un peu paresseuse par ses parents. Emilie n'aime pas tellement son école et se trouve des copines qui tranchent quelque peu avec l'élitisme social de l'établissement. La sœur d'Emilie est dans une autre école moins élitiste parce que, à 12 ans, celle-ci avait demandé pour aller dans une école où se côtoyaient tous les milieux sociaux.

La sœur d'Emilie (psychologue et sociologue) rencontre celui qui deviendra son mari (5), éducateur spécialisé. Emilie a 12 ans et

investit fortement son futur beau-frère. Elle vit le temps fort de sa crise d'adolescence entre ses 15 et ses 18 ans. Emilie passe alors beaucoup de temps chez sa sœur et son beau-frère qui se sont, depuis peu, installés ensemble. Elle y passe même une partie de ses vacances. C'est l'occasion pour elle de sortir et de rencontrer les copains de sa sœur. Elle se sent très proche du couple.

A 18 ans, Emilie doit choisir une orientation d'études. Elle dit choisir la médecine « *par élimination* ». Cependant, elle est aussi fascinée par le fonctionnement physique du corps humain. Elle s'orientera vers la médecine interne et se spécialisera en « *maladies infectieuses* ». Longtemps, elle s'était persuadée qu'elle ferait autre chose – probablement dans un domaine plus artistique comme la photo ou la danse – se souvenant des absences répétées de sa mère à cause de son activité de médecin. Elle est bercée d'histoires du type : « *quand je revenais de garde et que tu ne m'avais plus vue depuis trois jours, je venais te chercher à la crèche, tu ne voulais pas me regarder, t'allais dans d'autres bras.* » Ou alors, « *tu tournais autour de moi et la puéricultrice. Je parlais à la puéricultrice, je faisais semblant de rien. Et tu tournais sur ton tricycle et tu te rapprochais de plus en plus. Et puis, au bout seulement d'un quart d'heure, vingt minutes, tu venais me faire un bisou. Mais tu sais, je ne me vexais pas. Je savais que c'était normal et qu'il fallait le temps que...* » Tout cela, Emilie le vit aujourd'hui avec ses filles (6).

Emilie commence donc la médecine dans une autre ville. Cela implique de vivre en kot et donc, loin de sa mère. Cette dernière poussera plutôt à ce que les choses se passent comme cela en expliquant à sa fille qu'elle pourrait ainsi retrouver une certaine liberté : « *tu ne te rends pas compte, moi ça fait six ans que j'ai envie d'être toute seule ! Maintenant, je te vois partir, c'est bon ! Je vais pouvoir enfin avoir mes horaires, rentrer quand je veux, faire ma vie, c'est très bien !* ». C'est à cette époque que la mère d'Emilie commence à sortir avec un homme marié (7) et vivant loin de chez elle. Cette relation continue aujourd'hui sans qu'Emilie ne sache réellement de qui il s'agit. La mère a toujours refusé d'en parler davantage expliquant que cela ne regardait pas vraiment ses filles. Celles-ci ont tout de même de sérieux doutes par rapport à un ancien collègue de la mère vivant en France avec une femme malade. Cette relation rassure Emilie et lui permet de partir poursuivre ses études plus librement.

Durant ses trois premières années, Emilie se fait de très bons amis. Elle rencontre en première année son « *premier amoureux très sérieux* ». Celui-ci rate sa première année et commence des études de kinésithérapeute sur un autre campus. Malgré cela, ils continuent à se fréquenter et les trajets durant l'année suivante furent nombreux. La relation à distance n'est pas simple à gérer à leur âge. Ils étaient dans le même groupe de copains, guindaillaient⁸⁸⁸ ensemble. Ils se sont rencontrés dans les dix premiers jours de leurs études. Mais lui avait une relation très fusionnelle avec sa mère. Sa famille avait été meurtrie par le décès précoce de l'un de ses frères, au terme d'une longue maladie. La famille fonde alors une association pour lutter contre cette maladie. Toute la famille y est impliquée et, à vrai dire, l'ensemble du village également. Ils organisent de nombreux événements dans lesquels tout le monde s'investit à corps perdu.

Le père est devenu alcoolique et la mère s'est réfugiée dans le travail. Emilie se sent très vite un peu « étouffée » par cette famille fusionnelle à laquelle elle est (trop ?) immédiatement intégrée. A la fois, elle trouve toute cette agitation autour de l'association très positive et en même temps, elle craint de se voir enfermée dans des projets qui ne lui ressemblent pas. Lui envisage sa vie au village, Emilie rêve de voyages (comme sa sœur qui lui raconte ses propres voyages). Ils ne partagent pas la même vision du monde et, de plus, Emilie a perdu un peu de son admiration pour lui dans la mesure où il peine un peu dans ses études, probablement par paresse.

En deuxième année, Emilie rencontre François. Elle est, alors, encore en couple. François la drague ouvertement sans se soucier de la présence de l'autre garçon qui, par ailleurs, n'est pas souvent là étant donné qu'il étudie ailleurs. L'autre garçon sait très bien qui est François et voit d'un mauvais œil que celui-ci vienne sonner sans arrêt au kot d'Emilie. Celle-ci apprécie de se faire draguer par quelqu'un qu'elle trouvait « chouette » et qu'elle commençait à trouver attirant. Pressentant son envie de sortir avec François, Emilie se sent « infidèle » et vit ce déchirement très difficilement. Elle passe alors des journées entières au lit à dormir et fumer. « *La dépression adolescente !* » ; ses copines s'inquiètent. Emilie décide de se séparer de l'autre garçon mais sans sortir avec François. Ils se remettent en

⁸⁸⁸ Le mot « guindailler » renvoie à « guindailles » : fêtes estudiantines (belgicisme).

couple pendant deux semaines mais rien ne va plus entre eux. Ils n'ont décidément pas les mêmes rêves et rompent définitivement.

Mais à ce moment-là, François s'est mis en couple avec une autre fille. Cela lui permet de « *mettre de l'ordre dans sa tête* ». Un mois plus tard, Emilie et François sortent ensemble. Durant plusieurs mois, les choses sont difficiles parce qu'Emilie se sent coupable par rapport à l'autre garçon. Elle se demande si elle n'est pas en train de faire une erreur en se mettant en couple avec un garçon qu'elle trouve juste attirant : « *qu'est-ce que je fous avec ce gars ? Est-ce que je ne me suis pas laissée emporter par... mes hormones et mes 20 ans et que j'ai largué un gars que j'aimais pour quelqu'un qui m'attirait physiquement mais que je ne connaissais pas plus que ça ?* » Mais elle parle à François de ses doutes qui l'écoute avec patience et attention. A force de passer du temps ensemble et de vivre l'un chez l'autre, Emilie se réveille un matin en se disant « *je suis amoureuse de lui* ». François, lui, semblait très amoureux dès le départ.

Entre-temps, la sœur d'Emilie tombe enceinte tout en étant dans une situation financière précaire, elle se fait « *engueuler comme une gamine* ». Les parents les jugent irresponsables. La belle-mère avait vécu une fausse-couche (7) quelques années auparavant (mort in utero) avec des complications qui ont entraîné un arrêt cardiaque. Le père traumatisé n'a plus jamais voulu essayer d'avoir un enfant. La belle-mère vit assez mal la grossesse de la sœur d'Emilie et toutes les rancœurs du passé ressurgissent. Il y a coupure de pont parce que la belle-mère ne souhaite pas s'occuper de l'enfant de sa belle-fille (8). Le père, lui, dira qu'il ne veut pas faire le grand-père tout seul et décidera alors de ne pas s'investir auprès de l'enfant non plus. Or, la maman du beau-frère d'Emilie est en grave dépression depuis longtemps, son père s'est suicidé quand lui-même avait trois ans et la maman d'Emilie est médecin temps-plein. Ils ne trouvent donc aucun soutien.

Plus tard, François organise une rencontre entre ses parents et Emilie dans un salon de thé « *assez chic et bien sous tous rapports* ». Emilie comprendra très vite que cela est à l'image des parents de François. Emilie savait déjà que la maman de François avait fait une importante dépression et qu'elle était restée « *très susceptible et fragile à un certain niveau* ». Elle savait également que François n'avait pas pu sortir pendant son adolescence, qu'il n'avait pas pu koter la première année, etc. Emilie les trouve « *très polis mais pas*

très cordiaux ». Elle se retrouve interrogée (et jugée) à propos de sa famille, du divorce de ses parents, du choix de la médecine, etc. Tout cela pose problème aux parents de François. Le divorce des parents d'Emilie risque de l'amener à reproduire ce schéma par manque d'une structure familiale solide⁸⁸⁹. Etre médecin s'opposait à la possibilité d'être femme au foyer et risquait, en plus, d'être un frein à la carrière de François.

Quelques mois plus tard, au cours d'une soirée, François met fin à sa relation avec Emilie qui s'en retrouve stupéfaite. Emilie se réfugie chez sa sœur pendant deux jours. La première réaction de sa sœur et son beau-frère est : *« c'est peut-être mieux ! Parce qu'avec des beaux-parents pareils, ça va être l'enfer ! »* Emilie en est choquée. Ensuite, François la recontacte et lui explique à quel point il était mis sous pression par ses parents pour qu'il rompe. Il avait fini par craquer. Il était alors rentré chez ses parents le lendemain de leur rupture et s'était disputé avec eux tout le week-end : *« vous ne vous rendez pas compte, vous ne pouvez pas gérer ma vie comme ça ! Ce n'est pas possible ! »*⁸⁹⁰

Il décide de reconquérir Emilie que ses parents soient d'accord ou non. Cela marque une rupture entre lui et ses parents. Emilie prend conscience de son côté de l'influence que les parents de François ont sur leur couple et désire que les choses changent :

« Ecoute, je comprends, je comprends que t'aies craqué à cause de la pression etc. même si moi, j'ai eu du mal à l'avalier... mais ce n'est pas possible, quoi ! On ne va pas pouvoir continuer comme couple comme ça si tes parents ne prennent pas un peu distance par rapport à nous et par rapport à toi ! Il va falloir mettre les choses un peu plus au clair ! »

Du point de vue d'Emilie, François fait *« sa crise d'adolescence »* à 21 ans.

⁸⁸⁹ Rappelons que la mère de François a elle-même des parents divorcés sur le tard, ce qui l'a, semble-t-il, assez traumatisée.

⁸⁹⁰ Il est important de se souvenir que si nous mettons ces propos entre guillemets, c'est ici parce qu'il s'agit des mots d'Emilie et non directement de François.

A la suite de cet événement, François s'engueule régulièrement avec ses parents les week-ends et se réfugie chez Emilie et la mère de celle-ci. Il n'est pas du tout aidé par son grand-frère qui vit toujours actuellement chez ses parents : « *tu devrais quand même écouter papa et maman ; c'est eux qui savent ce qui est bon pour toi !* »

AGE ADULTE

François décide d'aller voir un psychothérapeute pour parler de tout cela.

Les parents de François semblent avoir compris qu'il fallait un peu « *mettre le couvercle sur certaines choses* » s'ils voulaient rester en contact avec leur fils. Il fallait également qu'ils acceptent qu'Emilie rentre un peu dans la famille.

En 2002, Emilie part au Cameroun dans le cadre de son assistantat. Avant de partir, François et elle vont annoncer à ses parents à lui qu'ils envisagent de s'installer ensemble à son retour. Cette annonce déclenche une crise impressionnante. La mère de François hurle sur Emilie en disant qu'il n'était pas question qu'ils s'installent si tôt dans leur relation et sans être mariés. La mère pense qu'Emilie ne respecte pas le mariage et donc ne la respecte pas, elle qui est mariée. Très vite la conversation tourne autour du mariage puisqu'il est inconcevable pour les parents de François qu'ils s'installent sans être mariés.

Au début, François souhaitait se marier, Emilie non, disant que si elle se mariait, ce serait dans « *ses années grises* » : entre ses 40 et 60 ans. Se marier voudrait dire aussi accepter un type de mariage qui ne leur correspond pas ou prendre le risque d'une rupture radicale avec les parents de François. De plus, leurs deux familles semblent assez incompatibles. Aujourd'hui, suite à tous les mariages de leurs amis, François ne souhaite plus se marier non plus.

Ils profitent pleinement de leurs années « sans enfant » en investissant leur réseau social et en voyageant. Ils partent un mois au Cambodge.

François et Emilie ont finalement deux enfants : des jumelles. Ils n'apprennent qu'il s'agit d'une grossesse gémellaire qu'après trois mois de grossesse. Emilie angoisse un peu sur le plan médical au début de la grossesse. François, lui, commence à stresser plus tardivement. Il leur faut déménager et ils trouvent l'appartement –

dans lequel ils habitent encore aujourd'hui – à quelques mois de l'accouchement. François rend sa thèse à ce moment-là mais prolonge son engagement à l'Université alors qu'il souhaitait partir. Il fait le choix de la sécurité et de la facilité eu égard à la flexibilité de ses horaires. Il s'occupe beaucoup des enfants étant donné le travail très prenant d'Emilie. Elle reproduit un peu, en toute conscience, ce qu'elle a vécu durant son enfance avec ses parents⁸⁹¹. Ils vivent, en quelque sorte, « *dans la survie* » pendant deux ans et recommencent tout juste à se poser des questions.

Depuis peu, la sœur d'Emilie connaît d'importants problèmes de couple. Celle-ci semble se retrouver entre deux histoires d'amour et son beau-frère s'est mis à boire un peu trop. Emilie se sent incapable de soutenir pleinement sa sœur parce qu'elle ne peut se résoudre à prendre parti tant elle dit avoir investi « le couple ». Elle se sent aussi proche de sa sœur que de son beau-frère. C'est aussi à cette occasion qu'Emilie remet en question la relation de complicité qu'elle a toujours pensé avoir avec sa sœur.

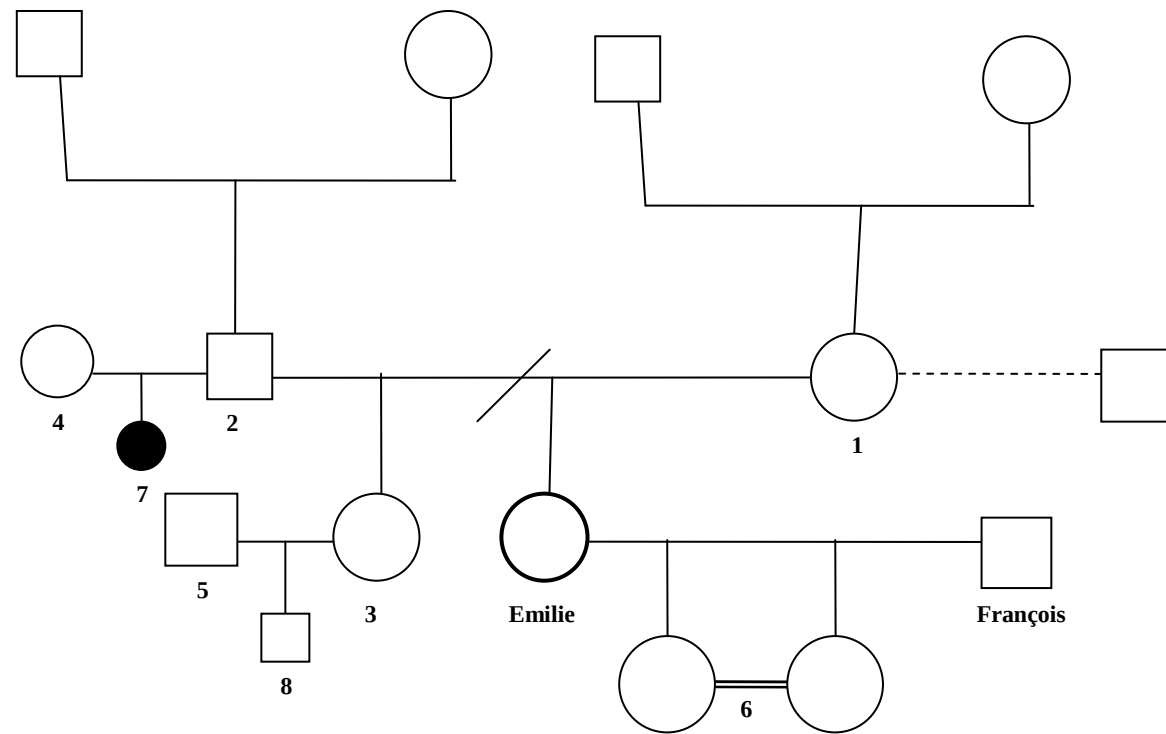
Actuellement, Emilie se pose des questions quant à son avenir professionnel. Elle se demande si elle ne devrait pas freiner un peu ses engagements pour permettre à François de relancer sa carrière, lui qui s'est tant occupé des enfants pendant qu'elle faisait ses gardes, etc. Il vient de changer d'emploi après avoir travaillé longtemps à l'Université comme assistant. Elle a beaucoup de mal à se mettre des limites qui lui semblent pourtant indispensables pour ne pas que ses activités prennent le pas sur la vie familiale. Pour l'instant, elle travaille dans un hôpital dans lequel elle sera engagée sous un nouveau statut l'année prochaine. Elle s'est spécialisée en « maladies infectieuses ». Elle voudrait apprendre à dire « non » de peur qu'à force de tout accepter, la qualité de son travail diminue.

Elle désire aussi reprendre certaines activités plus créatives auxquelles son père l'a sensibilisée : musique, danse, photo...

Se pose également la question d'un troisième enfant. Emilie le souhaiterait mais est prête à temporiser les choses. François est plus réticent ; il ne souhaitait que deux enfants et ne s'attendait pas à avoir des jumelles. Ces discussions ont généré quelques tensions et ils ont décidé de ne plus trop en parler pour le moment : « *On se reposera la question dans deux ou trois ans ! [...] On est vraiment dans une période de transition* ».

⁸⁹¹ Mis à part qu'en l'occurrence, un père est présent.

Emilie



4.2.6. Commentaires et hypothèses

En ce qui concerne les premiers liens affectifs d'Emilie, il est frappant, d'emblée, que les choses ne se sont pas déroulées simplement. Plusieurs éléments nous semblent déterminants.

Tout d'abord, l'importance que sa mère accorde à sa carrière professionnelle a rendu cette dernière peu présente. Les anecdotes relatées à Emilie à propos de ce qui se passait pour elle lorsque sa mère venait la chercher à la crèche sont particulièrement illustratives des difficultés qui ont pu être celles d'Emilie. En réalité, il est très probable qu'il se soit agi d'une certaine souffrance pour la mère d'Emilie elle-même puisque c'est bien celle-ci qui lui relate à plusieurs reprises ces scènes de retrouvailles compliquées. Loin de nous de penser qu'une mère aurait à renoncer à sa carrière professionnelle par crainte qu'une moins grande disponibilité altère le développement psychique de l'enfant. Mais dans le cas d'Emilie, ces absences de la mère se retrouvent accentuées par d'autres éléments déterminants.

Emilie a toujours connu ses parents faisant « chambre à part ». Ce fait n'est pas anodin dans la mesure où celle-ci n'a pu se construire comme issue d'un échange de désirs entre deux parents, comme l'objet aimé parce que fruit d'un amour. Elle n'a d'ailleurs pu ne concevoir sa naissance que comme « accidentelle », même si sa mère lui assurera le contraire bien des années plus tard.

« Etre désirée » ; voilà bien un des enjeux qui semblent majeurs pour Emilie dont les modèles parentaux ont toujours semblé ne pas pleinement désirer ou désirer ailleurs : la mère investit sa carrière professionnelle, puis un homme marié caché et lointain, le père désire une autre femme qui, sans qu'Emilie puisse en être totalement sûre, a probablement été sa maîtresse alors que sa relation avec la mère d'Emilie avait repris. Aujourd'hui encore, Emilie ne peut que constater le faible investissement de ses parents à l'égard du fils de sa sœur : pas le temps, pas d'envie.

Ce qui traverse toute l'histoire d'Emilie – et qui se retrouve déjà dans son « désir d'être désirée » – c'est le recours à une forme de passivité. Elle se dit incapable de dire « non », s'est retrouvée « larguée » par son père, se sent prise par les horaires de la crèche, les exigences de l'hôpital, dit avoir toujours dû être stimulée intellectuellement pour que ça marche au niveau scolaire et trouve très

agréable de s'être « *faite draguer aussi activement* » par François. Si tous ces éléments soulignent encore ce « désir de désir », selon l'expression consacrée de Lacan lorsqu'il évoque en particulier la névrose hystérique, ils soulignent également une crainte ; Emilie semble avoir peur que l'autre s'en aille et d'être remplacée. Remplacée par qui ? Par la carrière de sa mère ? Ou l'amant de celle-ci dont l'amour conduit la mère à se réjouir que sa fille s'en aille de la maison ? Remplacée par la maîtresse de son père ? Par une autre assistante à l'hôpital ? Ou encore par cette autre jeune femme qu'a fréquentée François et qu'elle méprise encore aujourd'hui très violemment⁸⁹² ? Nous pouvons certainement, à travers tout cela, entendre quelque chose de ce qui se répète dans l'histoire d'Emilie et qui semble s'être inscrit comme scène fantasmatique. Nous y reviendrons ci-après.

Toujours est-il que François, lui, l'a choisie. Non seulement il l'a choisie par rapport à d'autres jeunes femmes mais plus encore, il l'a choisie par rapport à une « autre mère ». Cette tentative d'élaboration fantasmatique au moyen d'une relation amoureuse, Emilie l'avait déjà tentée précédemment. Mais cet autre homme – dont elle souligne la relation fusionnelle avec sa mère – ne lui semble pas être capable de la choisir. Le poids de la mort du frère de cet homme et l'impact que ce décès a occasionné sur l'ensemble de la famille – et même du village – amène Emilie à renoncer à tout espoir d'être « l'Elue ».

Ce qui nous semble alimenter ces craintes d'être remplacée par une autre sont des sentiments négatifs à l'égard de ses parents qu'Emilie paraît mettre à l'abri de sa conscience mais que certains signes trahissent.

Vis-à-vis de sa mère, elle trouve horrible de ne pas pouvoir s'occuper plus de ses enfants à cause de sa carrière mais n'envisage même pas que les absences de sa mère ont pu être dures pour elle. Bien au contraire, elle entend dans les anecdotes relatées par sa mère ce qu'elle-même, en tant qu'enfant, a dû lui faire endurer. Aussi, elle tombe dans une profonde déprime – au point d'inquiéter vivement ses amis – lorsqu'elle *imagine* avoir une relation avec François alors qu'elle est encore en couple. Son infidélité virtuelle la tourmente

⁸⁹² Dès le premier entretien de couple, Emilie s'est mise à insulter la jeune femme lorsque celle-ci fut évoquée.

moralement de façon extrême sans que les relations de sa mère à un homme marié ou de son père avec sa femme actuelle – mais qui a sans doute été sa maîtresse – ne lui posent véritablement question.

Aujourd'hui, c'est la question des limites qui s'impose à Emilie. Comment ne pas dire « oui » à tout et tout le monde sous le seul prétexte de ne pas déplaire ? Sa spécialisation en « maladies infectieuses guérissables » trouve ici une analogie forte. Il s'agit de se construire des limites, une peau, susceptible de la protéger des intrusions extérieures néfastes qui la rongent de l'intérieur. Exprimant cette difficulté, Emilie se montre aujourd'hui plus fragile qu'elle ne semblait l'être tout au long de sa vie. Il ne fait nul doute que cette nouvelle remise en question personnelle⁸⁹³ aura quelque incidence sur sa relation de couple ; il nous reste à comprendre ce que cette nouvelle phase peut venir bouleverser.

4.2.7. Modélisation d'une scénographie interfantasmatique

Si nous souhaitons synthétiser les scènes fantasmatiques sous-jacentes aux désirs d'Emilie et François, nous pouvons faire les hypothèses suivantes.

En ce qui concerne François, il est fantasmatiquement l'« enfant-objet » de la mère toute puissante. Mais ce qu'il projette sur l'autre de son couple, c'est une « bonne mère » chaleureuse qui s'opposerait efficacement à une « mauvaise mère » destructrice de par ses empiètements incessants [*impingements*]. Il s'agirait donc d'une mère qui lui permette de s'émanciper d'elle, de s'autonomiser et de s'épanouir comme sujet explorant le monde.

Emilie, nous l'avons vu, remplit parfaitement ce rôle. D'une part, elle s'est opposée explicitement à la mère de François en revendiquant sa place auprès de lui et en l'amenant à prendre ses distances par rapport au couple, et donc à François. D'autre part, elle lui permet ses moments à lui, ses moments « hors couple ». Il n'est pas impossible qu'au moment où Emilie est devenue réellement mère, cela ait représenté une certaine menace pour François. Le *blog* qu'il a réalisé à propos de sa nouvelle paternité à l'insu, dans un premier temps, d'Emilie l'a sans doute aidé à traverser ce cap.

⁸⁹³ Au moment d'entamer le second entretien individuel, Emilie nous dira vouloir entreprendre un travail psychothérapeutique.

Pour Emilie, elle se représente fantasmatiquement comme celle qui est choisie par un homme et qui triomphe, de facto, d'une autre femme. Il s'agit, en quelque sorte, du fantasme d'être la femme suffisamment aimée que pour que soit évincée « la femme illégitime ». Il est intéressant de noter qu'aujourd'hui, la mère d'Emilie, probablement trompée autrefois, est devenue celle qui endosse le rôle de la maîtresse. Nous pourrions affiner encore notre hypothèse en spécifiant que son fantasme, d'un point de vue œdipien, est d'être à la place de la mère mais en tant qu'elle serait suffisamment aimée du père que pour que celui-ci renonce à l'autre femme. C'est d'une certaine façon le récit qu'elle nous raconte lorsqu'elle précise que son père est parti puis revenu pour, d'une certaine façon, l'avoir elle.

L'illusion qui se dessine entre eux pourrait se définir comme ceci :

Fantasme de François :

Je suis séparé de la « Mauvaise Mère » en étant défendu par la « Bonne Mère ».

Fantasme d'Emilie :

« Lui » se sépare de « l'Autre Femme » en me choisissant moi.

Scénographie interfantasmatique :

« Lui » se sépare (est séparé) de l'autre femme (la « mauvaise mère ») en la choisissant (en étant défendu par) « Elle » (la « bonne mère »)

Une fois encore, il nous semble intéressant de faire apparaître, par l'usage de parenthèses, que certains éléments propres aux fantasmes de chacun se distinguent tout en étant, en quelque sorte, dissimulés. Si le fantasme de François peut être « *d'être séparé de la "mauvaise mère" en étant défendu par la "bonne mère"* », celui d'Emilie serait : « *Lui se sépare de l'autre femme en me choisissant moi.* »

Il est aisé d'entendre dans ce nouage des fantasmes ce qui peut se rencontrer entre François et Emilie. En même temps, nous ne pouvons modéliser cette illusion amoureuse par l'énoncé d'une phrase unique dans la mesure où chacun semble, dans son fantasme, occuper une position passive, attribuant à l'autre la fonction d'agent actif. Là où Emilie attend d'être choisie – ce qu'elle vit lorsque François la « drague activement » ou lorsqu'il se décide tout de même à parler à ses parents tout en reprenant leur relation – François s'extrait de la scène et se fait spectateur de l'affrontement des deux mères en puissance. Il est étonnant que le récit commun relaté lors du premier entretien tende à nous présenter une histoire dans laquelle François serait plus actif qu'Emilie. « *Tu m'as rencontrée avant que je ne te rencontre* », nous dit-elle. C'est assez classiquement le mythe romantique du Prince Charmant, poursuivant sa quête afin de trouver sa Princesse qui l'attend passivement, qui se déploie à travers cette sorte de « mythe fondateur » du couple. L'analyse des récits individuels laisse entrevoir une tout autre réalité.

L'analyse des récits croisés de ce couple nous intéresse doublement. Premièrement, elle nous permet de modéliser relativement simplement ce qui, des fantasmes de chacun, est suffisamment contigu que pour être interprété comme une véritable rencontre amoureuse. Deuxièmement, cette analyse nous aide à modéliser, dans le même mouvement interprétatif, ce qui, des fantasmes de chacun, ne se rencontre pas. Plus encore, tout ceci nous autorise à penser qu'une telle méthode d'interprétation de ce qui se joue pour des individus en couple peut s'avérer très utile à la clinique que nous pratiquons. En effet, pour un thérapeute pratiquant des entretiens de couples, le procédé que nous élaborons peut sans aucun doute ouvrir des pistes de travail susceptibles d'amener chacun des partenaires à élaborer son propre fantasme inconscient tout en se repositionnant, si cela s'avère possible, par rapport au fantasme de l'autre.

Pour conclure à propos d'Emilie et François, il est possible que cette double position passive rende l'illusion fragile, ou du moins potentiellement ébranlée par quelque événement de vie ou décision à venir. La question du mariage, par exemple, reste potentiellement problématique. En effet, ce pacte implique un engagement et un choix réciproques. Autrement dit, il est demandé aux sujets de poser un acte, ou d'énoncer une parole qui fait acte ; un acte symbolique dans la mesure où il transforme le statut du sujet. François désirait se marier mais d'une part, il n'insiste pas et se plie au « non désir » d'Emilie et d'autre part, s'il s'oppose explicitement à sa mère en ne le faisant pas, il est probable qu'il lui préserve une certaine place potentielle de la même manière. Quant à Emilie – qui a tout de même refusé une demande en mariage – il est possible que d'accéder à ce statut de « femme légitime » ébranle la confiance qu'elle peut avoir en leur relation ; serait-ce la porte ouverte à une autre femme ?

Quoi qu'il en soit, Emilie et François se disent aujourd'hui dans une phase de transition. Ils se posent énormément de questions par rapport à leur avenir professionnel mais aussi par rapport à leurs projets de couple. Vont-ils avoir un troisième enfant ? Vont-ils réaménager la distribution des tâches parentales permettant à François d'investir davantage sa carrière professionnelle ? etc. Autant de questions qui par leur mise au travail, à l'occasion de notre recherche, conduiront peut-être à une modification partielle de l'illusion conjugale qui jusqu'ici leur a permis de se construire un bout d'histoire « commune ».

4.3. Couple III : Adeline et EJ⁸⁹⁴

4.3.1. Contexte des entretiens

L'ensemble des entretiens se sont déroulés à mon cabinet de consultation privé.

Lors du premier entretien de couple, EJ me demande si l'objet de ma recherche concerne les couples mixtes d'un point de vue culturel, lui étant originaire d'Afrique. Nous lui assurons qu'il ne s'agit pas de cela mais que si ce fait est d'importance pour eux dans la construction de leur lien de couple, nous en reparlerons bien évidemment.

De façon générale, EJ se montrera très préoccupé par notre démarche de recherche et se sentira libre de raconter son histoire à partir du moment où il se percevra dans une relation de confiance avec nous-même.

Le mode narratif d'EJ nous a, dans une certaine mesure, séduit. Le débit est lent mais le récit est dense, riche d'impressions, de réflexions, de métaphores. Certains passages du récit d'EJ provoqueront en nous une vive émotion tant par le contenu que par le style de sa narration.

Adeline, quant à elle, tient à nous préciser d'emblée qu'ils ne vivent actuellement pas sous le même toit et se demande si cela n'est pas un problème pour nous. Nous lui assurons que non pour les raisons déjà explicitées au chapitre dans lequel nous nous posons la question de savoir ce qu'est un couple aujourd'hui.

Du point de vue narratif, Adeline semble avoir des difficultés à se positionner en « je ». Ses études en sciences humaines servent souvent d'échappatoire l'amenant à théoriser, interpréter et généraliser plus qu'à rentrer précisément dans le processus narratif. Cela nous demande régulièrement quelques recadrages. Ensuite, c'est sa mémoire qui lui fait défaut. Il s'agit probablement d'un autre mécanisme de défense comme elle nous le dira elle-même lors du second entretien : *« J'ai un peu l'art d'oublier ce que j'ai envie d'oublier... »*

Par rapport aux deux autres couples, nous sommes davantage précautionneux. Le pourquoi de cette frilosité particulière ne

⁸⁹⁴ "EJ" se prononce à l'anglaise.

s'éclairera qu'après-coup et nous en dirons davantage lors des analyses. Disons déjà que ce couple nous apparaît encore en pleine construction et que nous ne souhaitons pas, dès lors, prendre le risque d'y mettre un peu trop de nous-même. En fin de compte, la remarque d'Adeline, lors du premier entretien, concernant le fait qu'ils ne vivent pas encore ensemble aurait dû davantage retenir notre attention ; peut-être était-elle en train de nous avertir que les choses se jouaient entre eux à ce moment même.

Un événement majeur pour ce couple se produira au moment même du processus de récit de vie puisque lors du dernier entretien de couple, Adeline nous apprendra qu'elle est enceinte.

4.3.2. Récit commun

« *Qu'est-ce que tu vas encore raconter... ?* »
(Adeline).

Adeline est une connaissance du frère d'EJ. Ils se rencontrent chez lui parce que son frère l'avait invitée. Pour Adeline, c'était « le grand frère ».

A ce moment, EJ sort avec une autre « Adeline ». Adeline, quant à elle, est en couple depuis longtemps avec un autre homme. Une fois celle-ci devenue célibataire, ils se voient quelques fois et la relation se tisse « de fil en aiguille ». Ils se rencontrent, un jour, dans une station de métro et discutent un long moment ; il est clair qu'ils ont des choses à se raconter.

Adeline le trouve « *mignon et sympa* ».

Alors qu'elle est encore étudiante et en colocation, EJ débarque à son appartement avec un ami qu'ils ont en commun. Leur premier baiser est échangé ce soir-là, trois ans après leur première rencontre. A ce moment, EJ est encore en couple avec une autre femme.

La relation est tumultueuse : « *On a eu une histoire très tumultueuse ; pas une relation en ligne droite où tout se passe bien...* » (EJ). Tous deux ont vécu de grandes déceptions amoureuses et ont du mal à s'engager ; en particulier EJ qui aura des relations avec d'autres femmes dont il pensera être amoureux.

Ils se séparent temporairement et EJ sort avec une autre femme. Cela se répétera quelque temps plus tard. Puis, c'est Adeline

qui, partie pour un voyage de plusieurs mois, aura une relation avec un autre homme. EJ rencontrera une autre femme à son tour.

Aujourd'hui, les choses sont claires pour EJ. Adeline, quant à elle, n'a plus peur qu'EJ la quitte ; « *peut-être qu'on était obligés de passer par là...* ».

Actuellement, ils ne vivent pas sous le même toit mais projettent très concrètement de le faire prochainement en achetant un bien immobilier commun. « *Je n'étais pas prêt à vivre avec quelqu'un d'autre que moi !* » (EJ).

4.3.3. Analyse chronologique du récit d'Adeline

EVENEMENTS PRENATAUX

La mère d'Adeline (1) a trois frères dont un faux-jumeau (2). Elle doit subir l'attitude de ses frères qui sont plutôt « durs » avec elle. Malgré cela, la mère d'Adeline s'occupe pas mal de ses frères et entretient un lien fort avec son frère jumeau malgré qu'ils semblent différents en tous points : « *c'est une bonne vivante, lui il est tout maigre ; ils sont opposés mais ils se complètent !* ».

Les grands-parents ne brillent pas par leur « psychologie » : « *des enfants, on les a, on les nourrit mais enfin...* » La mère d'Adeline semble avoir manqué d'affection. Une phrase qu'elle entendait de façon récurrente était : « *tu ne vas pas encore pleurer pour ça !* »

A l'arrivée des jumeaux, le grand-père (3) a confectionné un système permettant aux bébés de rapidement saisir leur biberon tout seuls. Les jumeaux ne sont pas souvent pris dans les bras.

Du côté du père (4), ce dernier est l'aîné. S'en suit une fausse-couche (5), puis les deux sœurs cadettes considérées comme des naissances « accidentelles » (6, 7). Il aura encore un jeune frère (8). Etant le premier enfant de sa génération dans la famille, le père d'Adeline est considéré « *comme un petit roi* ».

Les parents d'Adeline se sont rencontrés vers 20 ans, lors d'une soirée organisée par une troupe de scouts. La mère « flashe » sur le père qui lui, ne se montre pas du tout intéressé. C'est le frère de la mère qui doit intervenir pour que le père l'invite à danser. Il semble qu'elle cherchait à rencontrer quelqu'un, lui non. Elle s'est accrochée

d'emblée alors que pour lui, les choses n'étaient probablement pas si sérieuses : « *ils sont tombés amoureux petit à petit...* »

EVENEMENTS PERINATAUX

A 23 ans, les parents d'Adeline se marient. Adeline naît quand ses parents ont 25-26 ans.

Le père d'Adeline est peu affectueux avec son épouse. Elle, au contraire, est très « câline ». Il a tenté de poursuivre des études de droit mais sans succès. Il a surtout passé beaucoup de temps à sortir et boire. Il a ensuite encore entamé des études pour devenir professeur, mais seulement quelques mois. Il commence alors à bosser dans la boîte de son père et puis réussit un graduat.

ENFANCE

La mère d'Adeline est puéricultrice. Le père travaille beaucoup, dans les assurances. Cependant, il est tout de même présent pour ses enfants et leur raconte, notamment, une histoire tous les soirs. Ce sont le plus souvent les grands-parents maternels (3, 9) qui prennent le relais quand cela est nécessaire.

La mère est extrêmement « câline », probablement par opposition à ce qu'elle a vécu avec ses propres parents.

A la naissance de la benjamine, celle-ci arrête de travailler et devient mère au foyer.

Adeline est beaucoup moins en demande d'affection auprès de sa mère que ses deux sœurs (10, 11). Cependant, les trois sœurs s'entendent à merveille et jouent tout le temps ensemble.

La mère d'Adeline trompe son mari avec un ami de ce dernier. Le père d'Adeline est peu démonstratif et la mère souffre d'un certain manque d'affection ; ce dont elle avait déjà souffert avec ses propres parents. Ils en parlent et décident tout de même de rester ensemble. Adeline ignore tout de cette histoire à cette époque.

La souffrance de la mère engendre déprime et sautes d'humeur qu'Adeline ne peut comprendre.

A l'école, fin du cycle primaire, Adeline a un petit groupe de copines très soudées. En fait, c'est surtout sa meilleure amie qui maintient le groupe. Adeline ne se sent pas très « exclusive » en amitié. Elle connaît également quelques amourettes sans importance.

ADOLESCENCE

Le père d'Adeline se reconvertisse professionnellement. D'abord, il achète un lieu lui permettant d'organiser des événements culturels. Ensuite, il se lancera dans le coaching. Cela lui permet également d'aider son frère en lui procurant du travail. Ce dernier est revenu d'Afrique traumatisé de ce qu'il y a vu comme horreurs.

Ses enfants grandissant, la pudeur du père se révèle et les rapports avec ses enfants sont plus distants. Il ne prend plus ses enfants dans les bras, ne leur dit plus qu'il les aime, etc. Cela ne dérange pas Adeline qui partage cette même pudeur.

D'ailleurs, lorsqu'elle râle et part se réfugier dans sa chambre, il n'est pas question que son père vienne tenter de la consoler : « *il ne fallait pas me toucher !* »

Petit à petit, le père tente de résoudre son problème d'extrême pudeur, ce qu'Adeline ne trouve pas « naturel ». Elle estime que la pudeur de l'un et l'extrême corporalité de l'autre rendent ses parents complémentaires.

L'oncle paternel est marié avec une guinéenne (12). Ils ont deux enfants (13, 14) qui naissent quand Adeline a entre 12 et 14 ans et deviennent, en quelque sorte, « *les petites mascottes* » de la famille. Les liens entre les deux familles sont très forts même s'ils ne peuvent pas se voir souvent.

A l'école, Adeline a plutôt tendance à aller vers « *les rejetés* ». Elle a pris en pitié un jeune homme bosniaque à qui elle donnait des tartines au moment de la récréation.

1999 : Son grand-père paternel (15) décède. Adeline n'avait que peu de contacts avec lui.

Adeline vit au-dessus de ses grands-parents maternels. Mais elle entretient des rapports plus étroits avec sa grand-mère paternelle (16) à laquelle, selon ses dires, elle ressemble beaucoup : tant physiquement que du point de vue de la personnalité. Adeline « s'assimile » plus à son père et se dit qu'il est dès lors normal qu'elle ressemble davantage à sa grand-mère paternelle. Elle la voit donc souvent et lui parle « *comme à une copine* ». Contrairement à son autre grand-mère qu'elle qualifie de « vraie grand-mère » : « *c'est une autre génération [...] elle ne va pas toujours tout comprendre.* » D'ailleurs, Adeline ressent de la part de sa grand-mère maternelle une difficulté plus grande quant au fait que son compagnon soit d'origine africaine. La communication est parfois difficile et la grand-mère maternelle s'exprime parfois de façon directe et vexante : « *c'est quoi cette coiffure ?* »

A 15 ans, Adeline sort pour la première fois avec un garçon : un métis. Elle le trouve très attrayant. Mais elle est obligée de déménager en-dehors de la ville et leur relation s'étiolera. Ils entretiendront une correspondance qui s'estompera et elle le quittera en se demandant même pourquoi elle était sortie avec lui.

Elle sortira ensuite avec un espagnol qu'elle trouve amusant ; c'est le meilleur ami du premier.

Pendant toute cette période, Adeline « flashe » sur un adolescent d'origine africaine. Elle se dit « *fan de lui* ». Elle est trop intimidée par lui pour lui adresser la parole et il ne se passera jamais rien entre eux : « *s'il ne me regarde pas, c'est qu'il ne m'aime pas... alors, tant pis !* » Quelques années plus tard, elle le croquera à nouveau et se rendra compte qu'il savait très bien qui elle était, ce dont elle ne se doutait pas.

A 18 ans, Adeline rencontre son premier véritable amour : un jeune homme d'origine congolaise âgé de 20 ans. C'est le premier garçon avec qui elle a des rapports sexuels. Tout semble parfait mais le jeune homme ne peut s'empêcher d'aller voir ailleurs. Ils sont restés deux ans ensemble. Ce sont les parents d'Adeline qui l'ont avertie des infidélités de son compagnon ; il sortait en parallèle avec la cousine d'une camarade de classe de la petite sœur d'Adeline. La sœur ne sachant pas comment le dire à Adeline, ce sont les parents qui s'en sont chargés. Ils étaient sur le point de se fiancer et Adeline l'a donc,

évidemment, très mal vécu. Elle est même passée par une phase où elle ne croyait pas ce que ses parents lui révélaient.

Ils se remettent cependant ensemble mais cela ne dure pas ; elle le quitte.

Quelques mois plus tard, Adeline rencontre EJ. En fait, elle le connaissait déjà de vue étant donné qu'il était le grand frère d'un de ses copains.

Ce qui lui plaît tout de suite chez EJ, c'est qu'elle a l'impression que ce n'est pas un « dragueur ». Mais elle perçoit tout de même qu'elle ne le laisse pas indifférent ce qui est particulièrement important pour elle.

Ils sortent donc ensemble mais, au début, ça n'est pas très sérieux. Il l'a néanmoins rappelée et ils se sont revus. Petit à petit, Adeline souhaite un engagement réciproque plus important. Lui n'étant pas prêt, elle le quitte. Quelques mois plus tard, ils se remettent ensemble.

Plus tard, c'est EJ qui rompt. Il a rencontré une autre fille lui faisant comprendre qu'il souhaitait prolonger sa vie de « libertin ». Quand Adeline apprend qu'il y a une autre fille, elle « *pète les plombs* ». En fait, depuis son expérience malheureuse avec son premier amour, Adeline est devenue très jalouse et ne peut s'empêcher, par exemple, de fouiller dans le *gsm* d'EJ. Cette jalousie excessive est à l'origine de nombreuses disputes entre eux. Il ne comprend pas, elle s'en retrouve davantage insécurisée : c'est un véritable « cercle vicieux ».

Adeline entame un régime alimentaire et prend soin d'elle. Elle se rend à une fête où se trouve EJ. Ils ressortent ensemble mais EJ ne quitte pas l'autre fille. Adeline le sait : « *il a toujours été très clair avec moi* ». Lasse de son incertitude, Adeline lui pose un ultimatum. Il ne s'y tient pas, elle lui dit que c'est trop tard. EJ insiste pendant deux semaines et ils finissent, une fois encore, par se remettre ensemble.

Adeline ne parvient pas à avoir totalement confiance. EJ ne parvient pas encore à totalement s'engager.

Entre-temps, Adeline a commencé des études de communication pour ensuite entreprendre un graduat en psychologie. Lorsqu'elle entame ce nouveau cycle d'études où elle retrouve une cousine, elle trouve les autres trop jeunes et ne cherche pas trop à faire de nouvelles connaissances. Elle rencontre néanmoins une jeune fille qui, au début, est venue vers elle alors qu'Adeline n'en avait rien à faire, mais qui deviendra l'une de ses meilleures amies.

A cette période, EJ travaille à l'ambassade d'Angleterre.

A la fin de ses études, une amie propose à Adeline de partir faire un tour du monde pendant un an. EJ la soutient dans ce projet et elle décide de partir, mais « seulement » six mois.

Avant de partir, Adeline parle de son désir qu'ils emménagent tous les deux. EJ, de son côté, est dans un projet d'achat avec son frère et sa mère. Le fait qu'EJ se sente investi d'une place de père dans sa famille pose problème à Adeline qui ne le sent à nouveau pas prêt à s'engager auprès d'elle.

Pendant le voyage, Adeline rencontre un autre homme « à l'opposé d'EJ » : très affectueux. Il voulait avoir des enfants, se marier, etc. C'est de Nouvelle Zélande et par téléphone qu'Adeline quitte EJ : « *parce que ne pas lui dire, je ne pouvais pas !* » EJ lui racontera plus tard à quel point il a souffert, non pas qu'elle l'ait trompé, mais bien qu'elle lui dise qu'elle ne l'aimait plus. Il a perdu son emploi, est parti en Afrique et s'est retrouvé en prison là-bas pour possession de cannabis. Cette expérience est un choc pour EJ. Adeline continue son voyage en étant à distance de l'homme rencontré récemment. Ils correspondent mais, petit à petit, Adeline comprend que ça ne va pas marcher avec lui.

Elle envoie quelques messages à EJ lui disant qu'elle est désolée ; EJ reste fermé. Adeline se culpabilise énormément se disant qu'elle l'a trahi. Mais elle relativise son acte en se disant qu'EJ ne voulait pas du tout s'engager.

AGE ADULTE

Quand Adeline rentre de son voyage, elle comprend à quel point EJ a souffert de cet épisode. La mère d'Adeline qui s'est rapprochée d'EJ pendant son absence encourage sa fille à se rapprocher de son ex-copain. Ils se revoient, « flashent » à nouveau l'un sur l'autre et

décident de se remettre ensemble. Ils se rendent trois fois chez un psychothérapeute de couple.

Adeline ne regrette pas ce qui s'est passé dans la mesure où elle sent que les choses sont plus équilibrées entre eux. Ils sont « quittes ». Elle regrette cependant d'avoir dit « toute la vérité » parce que cela a contribué à le faire souffrir. Mais la question de la vérité est déterminante pour Adeline.

Ils cherchent tous les deux à acheter un appartement. La mère et la sœur d'EJ ont décidé d'acheter quelque chose de leur côté. EJ a trouvé un nouveau boulot. Ils veulent tous les deux fonder une famille.

La seule chose qu'ils redoutent encore aujourd'hui, c'est la routine... tout en ayant envie de se créer un « *petit nid à deux* ».

Les trois sœurs continuent de bien s'entendre. Adeline a déjà habité avec la première et c'est aujourd'hui la seconde qui l'a rejointe dans ce qu'elle appelle « *l'appart' de famille* ». Bien que proches, Adeline se sent un peu différente de ses sœurs dans la mesure où, comme son père, elle se sent moins « câline ». Ses deux sœurs ressemblent davantage à leur mère qui d'ailleurs, maintenant, a pris des cours de massage.

Adeline se fait très facilement des amis : « *les gens viennent vers moi et j'ai plus qu'à choisir !* » Elle se montre assez sélective.

2007 : Le père d'Adeline trompe la mère avec une amie de la famille. Leur couple ne se porte pas bien. Le père avoue l'adultère et c'est le « *gros clash* ». Après plusieurs mois de crise, le couple entame une thérapie et ils se remettent ensemble... un peu par faiblesse mais aussi persuadés que les choses peuvent reprendre.

C'est aussi à cette époque que la mère révélera son propre adultère d'il y a plusieurs années. A l'annonce de la tromperie du père, Adeline s'est dit dans un premier temps : « *on s'en fout !* » Mais par la suite, réalisant les faits et les mettant en lien avec sa propre expérience, elle s'en retrouve quelque peu perturbée : « *même mon père que je voyais comme l'homme idéal !* »

Le fait que sa mère lui dise qu'elle aussi a trompé son partenaire rassure Adeline : « *Il l'a fait mais elle lui a fait aussi !* »

Pour Adeline, ce qui compte est que ses parents aient toujours communiqué et choisi de se dire la vérité : « *ça va si on dit la vérité...* » En fait, Adeline prend même plutôt la défense de son père, jugeant sa mère insupportable.

A la même époque, l'oncle paternel d'Adeline (8) vit une crise conjugale importante. La rupture est assez violente. La police doit intervenir et la tante par alliance d'Adeline hurle des atrocités à propos de l'oncle et de sa famille. Le couple se remet ensemble mais les parents d'Adeline restent un peu en froid avec la tante suite à toutes ces histoires.

Aujourd'hui, la sœur d'Adeline vient de quitter son copain avec qui elle était depuis près de dix ans, son premier amour.

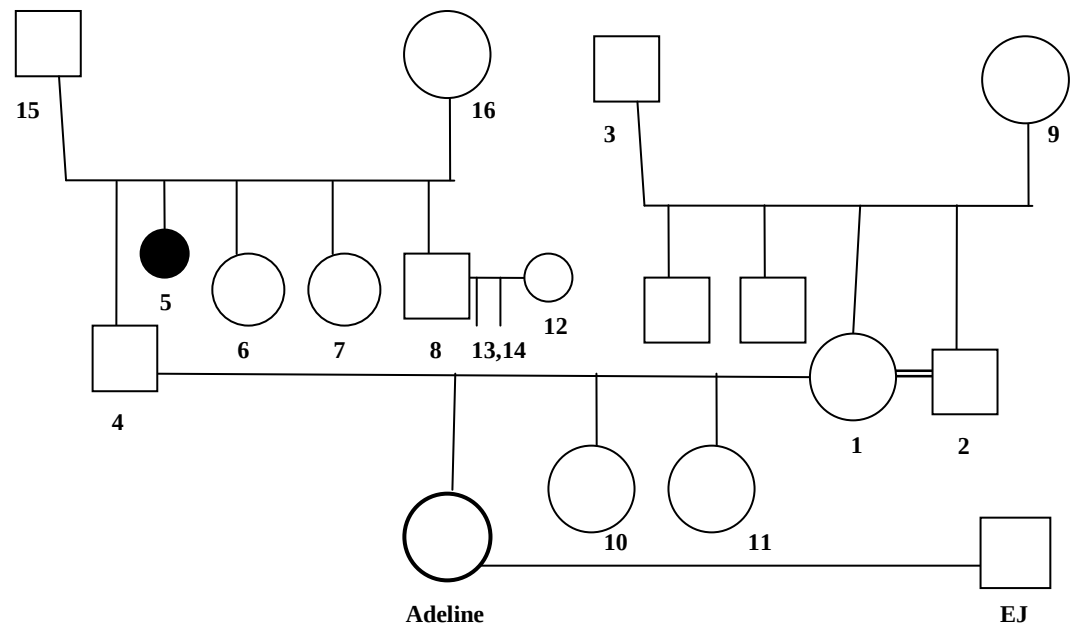
Adeline, quant à elle, se pose un tas de questions à propos d'elle-même. Elle remarque, par exemple, que toutes ses amies sont jolies et que, si elles sont devenues proches, c'est aussi parce qu'elle les trouvait attirantes.

Elle reconnaît par ailleurs, non sans difficulté, qu'elle préférerait ressembler plus tard à sa grand-mère paternelle qu'à sa propre mère.

EJ lui a renvoyé récemment qu'il la trouvait plutôt dépendante affectivement, ayant peur de l'abandon. Elle semble d'accord, après-coup, avec cette idée.

Elle est en train de changer... Alors qu'avant, elle prenait la vérité « absolue » comme socle de toute relation affective, elle se rend compte aujourd'hui qu'il vaut mieux peut-être ne pas tout savoir...

Adeline



4.3.4. Commentaires et hypothèses

Lorsque l'on se penche sur l'histoire d'Adeline, un élément s'avère particulièrement insistant tout au long de son récit. Il s'agit de l'idée selon laquelle les différences entre deux êtres sont susceptibles de se compléter. Bien entendu, nous retrouvons à travers cette idée le « mythe d'Aristophane », décrit dans le « Banquet » de Platon⁸⁹⁵, selon lequel les contraires se complètent et fusionnent en un seul être ; ce serait là l'essence même de l'amour entre un homme et une femme.

Dans l'histoire d'Adeline, ce mythe se retrouve décliné de multiples façons dès sa « pré-histoire ». A l'origine, on retrouve sa mère et son oncle décrits tous deux comme des faux-jumeaux que tout oppose mais qui, du coup, seraient parfaitement complémentaires. Les deux grand-mères mises en opposition semblent combler Adeline qui y perçoit une combinaison parfaite. Ses parents, eux aussi, sont présentés comme totalement opposés et complémentaires. Elle insiste lors du premier entretien sur la différenciation « garçons-filles » dont elle déduit qu'il ne peut y avoir entre eux que des histoires d'amour et non d'amitié. Aussi, que cherche-t-elle en trompant EJ avec un homme « *tout à fait à l'opposé* » de lui ? Et enfin, n'est-ce pas encore ce mythe de la complétude des êtres qui se dissimule derrière ses choix amoureux qui tous sont orientés vers des hommes d'origine culturelle différente de la sienne ? Il semble clair que ce mythe se retrouve au cœur de son fantasme, nous y reviendrons.

Concernant l'établissement de ses premiers liens affectifs, il est frappant de constater à quel point, de façon systématique, les évocations de la mère sont empreintes d'ambivalence, voire d'une haine certaine ; bien qu'Adeline s'en défende radicalement ne reconnaissant pas du tout en elle de tels sentiments à l'égard de sa mère. Et pourtant, Adeline prend systématiquement le parti de son père qu'elle comprend en toutes circonstances au détriment de sa mère. Aussi, n'y a-t-il pas à entendre quelque amertume lorsqu'Adeline clame qu'elle préférerait ne plus travailler le jour où elle a des enfants alors même que sa mère n'a posé ce choix qu'au moment de la naissance de sa petite sœur ?

Dans le même temps, le père d'Adeline est totalement idéalisé, chéri et adoré. Elle en arrive même à se demander ce que son père a

⁸⁹⁵ Platon, *id.*

bien pu trouver à sa mère pour former un couple avec elle, rappelant qu'au départ, celle-ci n'était absolument pas désirée par lui. Cela se répétera dans sa propre histoire avec EJ puisqu'il sera clairement établi que celui-ci n'éprouvait aucun désir particulier pour Adeline qui, elle, se sentait très attirée par EJ.

Il serait aisé d'y entendre une configuration classiquement œdipienne si ce n'est que le désir d'être désirée par le père ne semble pas contrebalancée par le désir d'être à la place de la mère, ce qui conduirait à une idéalisation « meurtrière » de celle-ci. De façon plus nuancée, il semble bien qu'Adeline s'identifie à sa mère – différents éléments de son histoire en attestent – mais cette identification introjective à un modèle féminin s'avère toujours négative.

Même dans ses fonctions maternelles, la mère d'Adeline semble discréditée. Le père travaille beaucoup mais est très présent ; il lit une histoire à ses enfants tous les soirs. Les grands-parents maternels sont aussi associés à des souvenirs de soins et d'échanges attentionnés. La mère d'Adeline est décrite comme très câline mais, finalement, cela est source d'un certain rejet de la part de la jeune femme qui se dit très peu en demande vis-à-vis de sa mère. En réalité, c'est toute identification à cette branche maternelle qui semble niée. Adeline, comme elle le dit elle-même, « s'assimile » plus à son père et trouve dès lors normal qu'elle ressemble plus à sa grand-mère paternelle qu'elle considère, par ailleurs, comme une « copine ». Il s'agit d'une relation en miroir ; la grand-mère paternelle étant prise comme modèle identificatoire. L'autre grand-mère est définie comme « vraie grand-mère », renvoyant davantage à la différence maintenue entre les générations. Adeline admet même qu'elle préférerait ressembler plus tard à sa grand-mère paternelle qu'à sa propre mère.

Cette mère serait-elle « trop câline » ? Jacqueline Schaeffer⁸⁹⁶ évoque les difficultés pour les jeunes femmes de passer de la phase phallique à la construction d'un couple masculin-féminin, en particulier lorsque la mère reste éminemment, dans ses rapports à sa fille, du côté de l'investissement maternel et corporel. Cette intrusion, ou ces empiètements [*impingements*], provoque le rejet et empêcherait de s'ouvrir à ce que l'auteur nomme « homosexualité secondaire » par distinction d'avec une homosexualité féminine primaire qui

⁸⁹⁶ Schaeffer J., « Antagonisme et réconciliation entre féminin et maternel », *Dialogue*, 2005/3, 169, pp. 5-18.

semble correspondre largement à la phase d'indifférenciation mère-nourrisson telle qu'on la retrouve dans les écrits de Winnicott.

Alors que tout nous indique chez Adeline une propension à idéaliser le père – qu'elle qualifiera d'ailleurs longtemps d'« homme idéal » – et à dévaloriser la mère, Adeline se construit l'hypothèse que si ses choix amoureux sont tous dirigés vers des personnes d'origine étrangère, c'est pour contrer « l'Œdipe ». Selon elle, cette différence garantit qu'elle va chercher à aimer un autre que son père. Elle trouve cette interprétation dans différents écrits à propos des couples mixtes d'un point de vue culturel. Mais ce « placage » théorique sur sa propre histoire que nous propose Adeline ressemble davantage à une tentative d'occulter la question centrale de son existence. Notons qu'EJ n'est absolument pas sans lien avec le père d'Adeline ; il suffit de constater déjà l'évidente similitude de leur rencontre et de celle des parents de la jeune femme. Le père d'Adeline et EJ se retrouvent d'emblée idéalisés, désirés alors que tous deux semblent ne rien éprouver de similaire en retour. Par ailleurs, le parcours, notamment professionnel, d'EJ et du père d'Adeline ne sont pas sans lien. Se centrant totalement sur la question du rapport au Père, Adeline semble éluder la question fondamentale de l'identification à la Mère et, plus encore, à la Femme. Qu'est-ce qu'une femme ? Cette question paraît enfouie et détournée par la question œdipienne qui, telle qu'elle est formulée par Adeline, ne laisse nullement apparaître ce qu'il en est pour elle de l'identification sexuelle féminine.

Dès lors, comment faire couple sans se poser cette question fondamentale de sa propre identité sexuée ? Une telle oblitération amène Adeline à n'envisager la question de sa relation de couple qu'à travers la question « quel Autre peut venir me compléter ? » se retrouvant clivée d'une question plus fondamentale encore : « quel manque se situe au cœur de mon être et me fonde comme sujet et comme femme ? »

Nous verrons, lors de l'analyse croisée des récits, ce que devient ce clivage et par quelle construction Adeline tente d'y faire face, ou du moins d'apaiser les tensions intrapsychiques qui en résultent.

4.3.5. Analyse chronologique du récit d'EJ

EVENEMENTS PRENATAUX

Le grand-père maternel d'EJ (1), « le Général », est un militaire haut gradé, originaire d'Afrique centrale, qui a étudié en Angleterre et en Ecosse. Il a été formé par le gouvernement britannique pour diriger des troupes. Il a, par sa fonction, des avantages financiers.

Le Général envoie sa fille aînée (2), sœur de la mère d'EJ (3), en Angleterre pour ses études. Dès qu'elle est arrivée là-bas, elle a fait une demande de visa pour faire venir la mère d'EJ.

La mère d'EJ, de famille protestante, a connu une première relation très jeune, en Afrique. De cette relation est née une fille (4).

Les grands-parents paternels d'EJ sont originaires d'un autre pays d'Afrique mais le père (5) a toujours vécu dans le pays d'origine d'EJ. Il a beaucoup voyagé durant toute son enfance. Le grand-père paternel (6) est mort assassiné aux Etats-Unis.

Le père d'EJ a eu une fille (7), en Afrique, qui est décédée d'une sclérose en plaques. Mais elle a eu un fils (8) qui, aujourd'hui encore, vit en Afrique.

Sa grand-mère maternelle (9) meurt, ainsi que ses grands-parents paternels.

La mère d'EJ émigre en Angleterre avant d'être extradée. Elle rejoint la Belgique, seul pays qui l'accepte : « *Elle a dû changer ses habitudes, s'oublier un peu* ». Elle ne parle pas très bien le français. Elle a la chance de pouvoir étudier en Europe. « *Comme elle a toujours voulu apprendre le français, elle s'est dit "je vais rester ici un peu de temps pour améliorer mon français". Et puis, le "un peu de temps", c'est devenu le reste de sa vie.* »

Le père d'EJ, de confession musulmane, émigre en Allemagne souhaitant poursuivre des études d'ingénieur électromécanicien. Il voyage énormément.

Les parents d'EJ se rencontrent en Angleterre. Un cousin du père est avec la sœur de la mère. Ils entretiennent d'abord une relation longue distance entre l'Angleterre, la Belgique et l'Allemagne.

Lorsque les parents d'EJ se marient, leur différence de confession religieuse suscitera quelques conflits mais qui seront rapidement dépassés : « *ils étaient capables d'être ensemble malgré cette différence-là* ».

EVENEMENTS PERINATAUX

EJ a été conçu en Afrique, à l'occasion d'un voyage des parents ayant pour but d'officialiser leur union auprès de leurs familles restées au pays, mais il est né en Belgique en 1980. Il fait partie de la première génération en Belgique dont la famille est originaire de ce pays.

Le père d'EJ connaît plusieurs aventures avec des femmes du milieu africain en Belgique. Le milieu des années 1980 voit cette population fortement frappée par le virus du SIDA. C'est probablement à cette époque que le père d'EJ devient séropositif.

ENFANCE

Quand EJ a 1 an et demi, ses parents donnent naissance à un petit garçon (10).

Très vite, EJ ne se sent pas à sa place dans le monde qui est supposé être le sien.

A l'école, EJ est souvent le seul noir et il subit une discrimination importante et des remarques racistes. Son frère, plus jeune, ne ressentira pas du tout la même chose.

Toute la famille voyage énormément entre la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne (où le père poursuit, pour un temps, sa formation) et les Etats-Unis. Il leur arrive de partir fréquemment pour plusieurs mois.

La demi-sœur d'EJ (4) les rejoint en Belgique. Son père (11) semble avoir été abattu dans des circonstances qui restent floues.

Quand EJ a 4 ans et demi, Le père abandonne ses études en Allemagne pour rester auprès de sa famille. Il a plus de mal à s'intégrer que la mère. Le père d'EJ souffre de la discrimination dont

il se sent être l'objet dans sa recherche d'emploi. Il se retrouve à travailler comme chauffeur pour une ambassade.

Quand EJ a 6 ans, ses parents se séparent. Le père était violent et la mère a eu, un jour, « *le courage de dire "c'est fini"* ». Vers 1986, le père d'EJ part aux Etats-Unis, se rendant compte que son ex-épouse est psychologiquement plus forte que lui et qu'il ne sert à rien de continuer à lui mettre la pression pour qu'elle revienne.

EJ n'a pas vraiment mal vécu cette séparation. Il n'a jamais subi aucune violence de la part de son père mais la tension était telle entre les parents que l'atmosphère devenait lourde à supporter.

Un an plus tard, la mère estimant que ses enfants avaient le droit de poser des questions à leur père, elle les emmène aux Etats-Unis. Ils y resteront plusieurs mois... sans jamais le voir. EJ pense aujourd'hui que c'est parce que son père se savait déjà malade et que, par honte, il ne souhaitait pas que ses enfants le rencontrent.

A 10 ans, le père d'EJ décède. Il n'apprendra que plus tard que son père avait contracté le SIDA.

EJ est d'une grande timidité, introverti, taiseux. Il s'exprime très difficilement ; il est probablement dyslexique. Les différentes langues dans lesquelles il baigne ne facilitent pas la prise de parole. Il échoue dans sa première année de l'enseignement fondamental. Considéré comme lent, il devient le bouc-émissaire de la classe. Il double également sa troisième et se retrouve dans la même classe que son jeune frère. Ses quelques amis sont les amis de son frère.

En 1988, la grand-mère maternelle d'EJ décède d'un cancer. Deux ans plus tard, il se rend dans le pays d'origine de ses parents pour la première fois de sa vie. D'abord, parce que sa mère veut le « présenter » à la grand-mère (déjà morte) et ensuite, parce que les problèmes scolaires d'EJ et les décisions prises rendent la mère extrêmement déçue du système belge.

A l'occasion de ce voyage, EJ découvre sa culture d'origine, les dialectes parlés ; il s'y sent bien ! La guerre n'a pas encore éclaté

dans ce pays, toujours sous tutelle britannique, et ils sont traités comme des rois.

Un soir, EJ joue à cache-cache avec des amis. Il est tapi dans un bac à linge et il entend des adultes parler de quelqu'un ; une personne est décédée il y a deux jours. EJ entend alors sa mère prononcer le nom de son père. L'enfant ne comprend pas et en même temps est ébranlé par ce qui se dit. Il sort de sa cachette et se met à répéter : « *Qui est mort ? Qui est mort ?* » Les adultes s'en vont tous. EJ reste éveillé jusqu'à 4h du matin et, lorsque sa mère revient légèrement éméchée, elle lui répond : « *oui, ton père est mort.* » « *Donc là, j'ai pleuré toute la nuit puis, j'ai plus jamais pleuré* », dit EJ. Très vite, il se responsabilise vis-à-vis de sa mère et de son petit frère ; il n'a pas le droit de se morfondre : « *faut être fort !* »

A 11 ans, EJ est orienté vers l'enseignement spécial. Malgré une batterie de tests psychologiques ne révélant rien d'anormal chez lui, ses éducateurs le jugent mentalement attardé. Il se retrouve alors dans une école qui accueille des handicapés physiques et mentaux, ainsi que des enfants caractériels. EJ y trouve sa place : « *pour une fois, le normal c'était moi !* » EJ doit faire face à de nombreux décès dans la mesure où beaucoup d'élèves sont atteints de leucémie : « *Avant 15 ans, j'ai dû voir 25 personnes mourir !* » Il apprend la tolérance et devient « *la force silencieuse* ». EJ prend confiance en lui.

ADOLESCENCE

EJ finit ses études primaires à 14 ans et rentre en secondaires à l'âge de 15 ans. Il passe par une « première accueil ». Puis, il se retrouve en « technique de transition » dans une école dont la population est très problématique : « *Je me souviens que je me retrouvais avec des gars de 26 ans qui venaient de faire deux ans de taule, et des trucs comme ça* ». Il doit choisir entre suivre un parcours professionnel ou réintégrer un enseignement classique en prenant un an supplémentaire. Malgré qu'EJ fût intéressé par les métiers de la construction, il choisit la seconde option en sentant qu'il devait mettre son potentiel en valeur. Sa mère soutient ce choix.

A 17 ans, EJ part faire un séjour aux Etats-Unis chez la sœur de sa mère qui est devenue médecin. Il y rencontre une fille, une amie

de sa cousine, avec qui il a ses premiers rapports sexuels. Deux jours plus tard, la jeune fille agira comme s'il n'existait plus.

La famille de son père veut le revoir à cette occasion. Il refuse de jouer le jeu en expliquant durement à sa tante qu'elle ne s'est jamais inquiétée de savoir ce qu'il devenait jusque là. Cependant, il s'y rend tout de même une fois. Toute la famille pleure en le voyant tant il ressemble à son père. Il vit cette situation très mal et dit à sa tante (12) que c'est à elle de venir le chercher le jour où elle veut entrer véritablement en contact avec lui. Il devient « l'ennemi n°1 » de la famille.

A 18 ans, EJ est en troisième secondaire. Son frère et ses anciens amis sont à l'Université. L'école est un lieu de violence incessante où la police débarque fréquemment. Il passe même quelques nuits au cachot « *sans avoir rien fait* ».

Il rencontre Sandrine : « *une très belle blonde aux yeux bleus* ». Elle est dans la même école que le frère d'EJ. Sandrine vit dans une tout autre réalité que la sienne ; une famille unie, bourgeoise, qui part en vacances, etc. EJ résume cette situation en disant : « *elle était blonde aux yeux bleus et moi, j'étais noir* ». Ils n'ont pas de rapports sexuels. EJ trouve la relation très respectueuse. Il adore la famille de Sandrine et cela semble réciproque. La relation dure neuf mois puis, EJ a des rapports sexuels avec une autre jeune femme qu'il rencontre dans le milieu de la musique et de la danse dans lequel il évolue. Il le dit à Sandrine.

Il finit par quitter l'école et s'inscrit au jury central ; cela lui prendra dix-huit mois. EJ se rend compte que sa mère a mis toutes leurs économies dans ce programme de cours visant à passer l'examen du jury central. Il rate l'examen, ou plus exactement, il ne s'y rend pas. En réalité, EJ a commencé à travailler en parallèle à ses études. Il ne supporte plus les conflits à la maison liés à son cursus laborieux et le prix à payer par toute la famille.

Suite à sa relation avec Sandrine, EJ rencontre Adeline. Il ne s'agit pas de la jeune femme avec qui il est aujourd'hui mais bien d'un homonyme. Par souci de trouver un certain « équilibre », EJ recherche encore quelqu'un qui est dans une réalité opposée à la sienne. Cette fois, les parents de la jeune femme ne l'acceptent pas. Adeline tombe enceinte et avorte ; ses parents, catholiques, refusaient qu'elle prenne la pilule. Elle rentre dans une haute école, lui travaille tout en passant son jury central. Leurs réalités sont de plus en plus contrastées. « *Je n'étais plus à la mode* », pense EJ.

Durant cette période, EJ fait plusieurs voyages plus ou moins improvisés avec des amis. Il fait la fête et fréquente beaucoup le milieu de la musique et de la danse. Son frère est devenu ingénieur du son et DJ. Il lui propose de faire des spectacles ; EJ accepte.

Il entre également dans une école qui propose une filière en gestion hôtelière. Il y entre en passant un examen de maturité réussi sans problème. Il travaille également pendant deux ans et demi comme réceptionniste de nuit dans un hôtel. Il gravira quelques échelons.

EJ échoue en deuxième année en grande partie à cause de ce job qu'il garde dans la mesure où il ne veut plus que sa mère paie ses études. Il poursuivra finalement sa formation dans l'orientation « gestion événementielle » et renoncera donc à son projet initial qui était d'ouvrir un hôtel en Afrique.

Etant sur un site universitaire en kot⁸⁹⁷, EJ connaît diverses relations et aventures passagères. Notamment Sylvie, plus âgée que lui ; elle veut des enfants et lui en est tout à fait à un autre stade de sa vie.

Ensuite, il rencontre Adeline (il la connaissait déjà un peu par son frère). Ils se retrouvent à une fête. EJ la trouve « *super marrante* » et « *très belle* » mais il n'est pas du tout intéressé. Il la trouve naïve et n'ayant rien vécu en comparaison de lui. Il sort néanmoins avec elle pour « *boucher le trou* » puis la quitte parce qu'il la sent sincère. Il rencontre Barbara, une hispano-luxembourgeoise. Ils se rencontrent

⁸⁹⁷ Habitation communautaire destinée à des étudiants.

grâce à leur passion pour la salsa. Mais ça ne dure que quelques mois ; Barbara rentre en Espagne.

Il retourne vers Adeline qui s'est énormément battue pour le récupérer. Ce qui finit par véritablement convaincre EJ de la solidité de sa relation avec Adeline est la famille de celle-ci. La famille d'Adeline valorise EJ. Il réussit sa deuxième année, arrête de travailler à l'hôtel et commence un stage en entreprise.

C'est alors qu'il rencontre Sabine dont il tombe amoureux ; il rompt avec Adeline. Depuis quelque temps, le contraste entre son milieu socio-familial et celui d'Adeline lui pose problème : « *je ne me sens pas à ma place* ». Sabine est issue d'une famille de migrants, comme lui. Elle part en stage à l'étranger pendant quatre mois et... Adeline refait surface. Ils couchent ensemble mais sans vraiment reprendre une relation suivie.

Quand Sabine revient, EJ lui dit que son histoire avec Adeline n'est pas tout à fait terminée et qu'ils ont couché ensemble. Sabine lui pardonne. Il se retrouve dès lors entre deux femmes.

Deux mois après, EJ se remet officiellement avec Adeline. Un peu plus tard, celle-ci lui demande s'il veut emménager avec elle. Lui venait de trouver un travail le sortant de cette situation précaire où il devait toujours dépendre de quelqu'un. La demande d'Adeline est mal reçue. Ils se comprennent mal.

Adeline dit qu'elle veut voyager pendant six mois à travers le monde et EJ l'encourage en se disant que l'amour qu'elle avait pour lui n'était pas « rationnel » : « *un peu un premier amour* ». Malgré ses hésitations, Adeline part soutenue par le fait qu'elle est accompagnée d'une amie. EJ lui dit qu'il sera prêt quand elle rentrera. Il a l'impression de devoir prouver en permanence à Adeline qu'il est l'homme sur qui elle peut compter et a tendance à s'oublier. Le voyage d'Adeline est donc, en quelque sorte, une façon pour EJ de retrouver un peu de liberté. Il se lance plus encore dans la danse et intègre une compagnie professionnelle. Il participe aussi à un groupe en tant que chanteur.

Adeline lui envoie des messages durant les premières semaines de son voyage. EJ répond toujours tardivement n'étant jamais « connecté » et occupé à d'autres choses.

La veille de son premier spectacle avec sa compagnie, il reçoit un message d'Adeline lui demandant de l'appeler « *parce que ça ne va pas* ».

Il se doute qu'elle a peut-être rencontré quelqu'un. Après plusieurs tentatives, il parvient à la joindre et elle lui annonce qu'elle a effectivement rencontré quelqu'un. EJ lui dit « *ok, vis-le à fond mais ne me dit pas que c'est fini !* » Adeline confirme que leur relation est terminée. Il ne comprend pas ce qui lui arrive. Adeline est froide et dure : « *non, je ne t'aime plus* ». Il raccroche et rejoint la soirée d'anniversaire où il était ce soir-là et comprend que tout le monde était au courant. Il boit puis va répéter sa chorégraphie seul dans un parc. Il investit plus encore la danse et la musique : « *je ne veux pas penser !* »

Il rencontre dans un bar Antonietta, qui travaille comme stagiaire à la Commission européenne. Ils se rendent compte qu'ils ont la même souffrance : elle vient d'être quittée par son compagnon. EJ comprend qu'ils n'étaient pas ensemble pour les bonnes raisons. Petit à petit, la relation s'est éteinte. Au retour d'un séjour en Italie dans la famille d'Antonietta, la compagnie de danse pour laquelle il travaille régulièrement lui propose de partir en tournée en Normandie, puis en Afrique. EJ se fait licencier de son boulot. Il en est blessé mais en, même temps, il se dit après-coup qu'il avait besoin de ça.

EJ veut revoir Adeline. Il a besoin qu'elle lui dise en face ce qui s'est passé. Elle s'apprête à partir en voyage et lui a décidé de partir en Afrique pour, peut-être, ne jamais en revenir. La mère d'Adeline s'en mêle et empêche la rencontre.

Il part en Normandie et rencontre une fille tout en se disant « *j'ai pas envie* ». Il s'agit d'une des responsables du projet. Il se sent dépaycé et met toute son énergie dans la danse. Il a l'impression de travailler dans un collectif de « *gens blessés* ». Plus tard, il en parlera en évoquant : « *la troupe des cœurs brisés* ». Mais il sent que la création artistique se nourrit de ses souffrances individuelles :

« comment travailler pour l'amour mais sans amour ? Ou du moins, en ayant l'impression de ne pas en avoir... »

Il part au Burkina Faso avec quatre autres personnes qui toutes participent à un projet artistique. Il se sent immédiatement chez lui. Il rencontre une femme qui porte à peu près le même nom que lui et qui a la même morphologie que son frère et son neveu. Il oublie radicalement tous ses problèmes laissés en Europe.

EJ retrouve son neveu (8). Ce n'est en réalité qu'à ce moment qu'il apprend l'existence de sa demi-sœur (7) et donc, de ce neveu. EJ est en recherche : de son histoire, de ses racines... « *L'arbre généalogique dont tu parles, c'est moi qui ai réussi à le raviver !* »

Il rencontre des gens qui veulent racheter le spectacle ; ce qui lui fait se sentir « professionnel ».

Dans le même temps, il sort finalement avec la coordinatrice du projet tout en continuant à se dire qu'il ne devrait pas.

Il attrape le paludisme de façon brutale et grave : « *je suis mort là-bas !* » Un jour, il « voit »⁸⁹⁸ son père et s'étonne de la ressemblance qu'il a avec lui : « *j'ai une bonne étoile* ».

Il est très malade, dans un village reclus, très loin de la capitale. Il ne peut plus danser, ce qui l'atteint psychologiquement. Il se remet à ruminer à propos d'Adeline.

Il se rétablit petit à petit mais refuse de rentrer en Europe. Sa mère ne comprend pas et est en colère. Elle cherche à entrer en communication directe avec lui. Pendant ce temps, EJ cherche des informations à propos de ses racines, son nom, sa famille ; il accumule énormément d'informations.

Dans un cyber café, il tombe sur Adeline via un site de *chat*. Il lui dit qu'il a grandi, qu'il comprend mieux mais qu'il a tout de même besoin d'en parler avec elle face à face.

⁸⁹⁸ Il semble qu'il ait halluciné sous les effets de la fièvre paludique.

Sa relation continue cependant avec la coordinatrice jusqu'au moment où elle doit partir d'Afrique. Il danse pour le spectacle final contre l'avis des médecins.

En revenant, il se fait arrêter à l'aéroport local avec de la marijuana sur lui. Il passe dix jours en prison : « *ça a été la claque de ma vie !* » Il y vit l'enfer : le cachot, deux jours sans boire ni manger, etc. Il n'a plus d'argent et ne peut entrer en contact avec sa famille. Il pense qu'il va crever. Il parvient tout de même à se remettre en contact avec des gens à l'extérieur, et puis sa famille. Après onze jours, grâce à des « pots de vin », il sort de prison. Il refuse de repartir tout de suite en Belgique parce qu'il tient à remercier les gens qui se sont débrouillés pour le faire sortir.

AGE ADULTE

Il rencontre une famille africaine et est marqué par sa rencontre avec le grand-père de la famille qui lui pose plein de questions : « *comme "européen", je suis une fenêtre pour l'homme africain* ». Il rembourse les gens qui l'ont aidé. Il achète des ventilateurs et retourne à la prison pour les donner à quelques uns, à la stupéfaction des gardiens.

Il rentre. Tout s'enchaîne très vite : aéroport de Paris, son frère vient le chercher, il retrouve sa mère. Il tombe dans son fauteuil : « *j'ai pas pété un mot pendant deux semaines* ».

Adeline le recontacte. Ils se croisent avant leur rendez-vous sans avoir le temps de s'y être préparés. Dès qu'il la voit : il sait. Adeline essaie de se justifier. Lui n'en est plus là ; il la comprend. EJ lui raconte tout ce qui lui est arrivé et Adeline s'effondre, se disant qu'elle n'était pas là pour lui. Comme les choses n'étaient pas encore très claires avec la coordinatrice du projet, il prend le TGV jusqu'en Normandie pour lui dire définitivement qu'il n'est pas amoureux d'elle.

Il rentre et se remet avec Adeline.

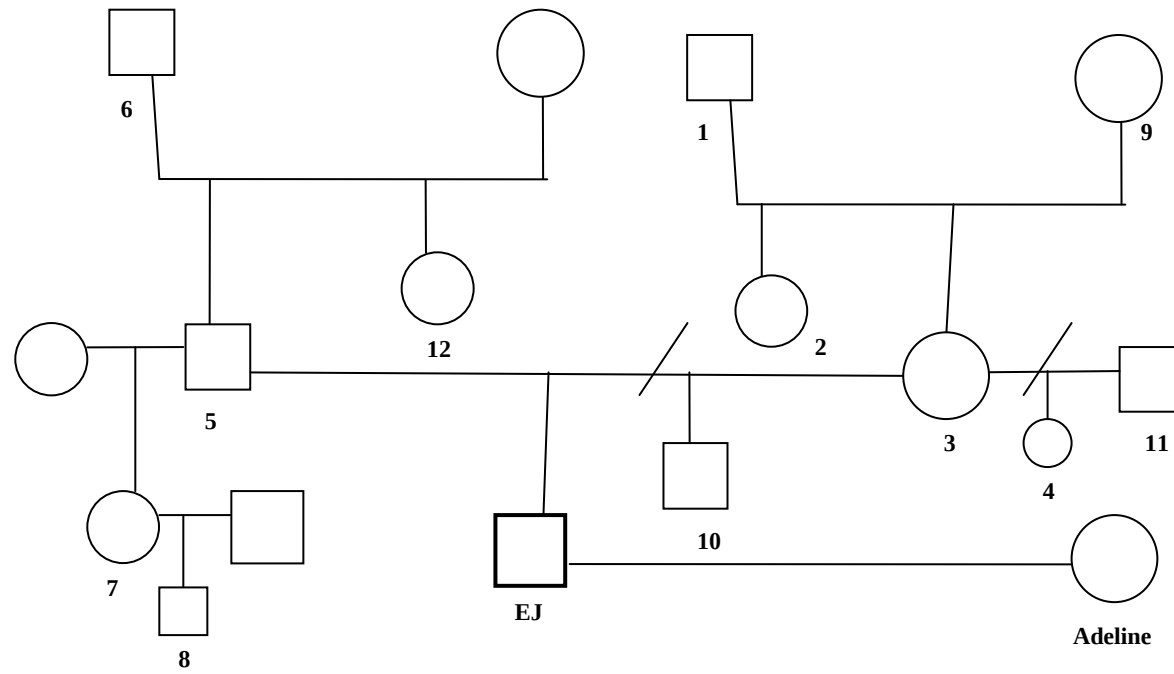
Il va voir un psychologue qui ne lui plaît pas. Il a de toute manière pas mal d'a priori concernant la psychologie : « *les meilleurs*

psychologues, ce sont les gens qui t'entourent ». Il teste son « psy » en permanence. Auparavant, il était déjà allé quelques fois avec Adeline chez une thérapeute de couple.

EJ est retourné récemment dans son pays d'origine et a téléphoné de là-bas à sa tante qui vit aux Etats-Unis. Il lui a annoncé sa prochaine venue pour « *parler en face à face* ».

Aujourd'hui, il se sent prêt à s'engager auprès d'Adeline.

EJ



4.3.6. Commentaires et hypothèses

Le récit d'EJ est riche d'événements potentiellement traumatiques et de morts, parfois violentes. Deux questions fondamentales traversent la narration d'EJ : l'Origine et la Mort. Il paraît se débattre avec ces questions existentielles depuis longtemps mais, semble-t-il, avec plus d'acuité depuis quelques années. Son voyage en Afrique n'y est évidemment pas pour rien puisque cela lui a permis, comme il le dit lui-même, de « *raviver* » son arbre généalogique. Par ailleurs, il dit être « *mort là-bas* » et donc, en fin de compte, ressuscité.

C'est donc à un moment sans doute particulier de son existence que nous rencontrons EJ. Il se (re-)construit une histoire filiale et familiale en même temps qu'il tente de poser les fondations nécessaires à l'établissement d'une relation de couple avec Adeline. La grossesse d'Adeline – annoncée lors du dernier entretien de couple – ajoute encore à ces remaniements psychiques la question de devenir soi-même un père. Il s'agira donc pour lui, également, de transmettre une histoire, la sienne, celle de ceux qui l'ont précédé et qui deviendrait l'histoire de son enfant.

Tout ceci contribue à nous rendre très prudent. Il est vraisemblable qu'EJ utilise notre dispositif pour alimenter sa mise au travail subjective. Cela n'est pas un problème en soi mais cela implique tout de même de ne pas perdre de vue la dimension clinique de ces entretiens qui pourrait, dans une certaine mesure, en supplanter la dimension de recherche. Par ailleurs, ces éléments compliquent énormément nos analyses étant donné que ce que nous tentons de saisir est en plein mouvement et d'une grande instabilité.

Quoi qu'il en soit, il semble que jusqu'ici, EJ se soit toujours construit une identité « par défaut ». C'est-à-dire que le jeune homme se définit davantage par opposition et *différenciation* que par *identification*. Pensons à ce qu'il nous dit à propos de son arrivée dans l'enseignement spécial : « *pour une fois, le normal c'était moi* ». Mais regardons également ses choix amoureux et ce qu'il nous en raconte. Par exemple, sa description de la jeune femme « *blonde aux yeux bleus* » souligne le caractère d'opposition par rapport à ce qu'il est lui-même : « *moi, je suis noir !* » Cette façon de se forger une identité par différenciation d'avec l'environnement n'est pas sans rapport avec l'établissement de ses premiers liens affectifs et de son contexte de vie précoce. Plusieurs langues, plusieurs pays « d'origine » puisqu'il est

issu – et a été conçu – en Afrique mais est né en Europe ; comment se définir autrement que comme « l'étranger », celui qui est autre, qui vient d'ailleurs ? En réalité, les choses auraient pu se construire différemment pour EJ mais le départ, puis la mort de son père – ainsi que la violence avec laquelle celle-ci lui est rapportée par sa mère – contribuent à « déraciner » EJ. Sans racines, pas d'identification fondatrice possible. Il se définit donc lui-même comme par « essais et erreurs » : « je ne suis pas ceci, donc je suis cela ».

Aux fondements de cette « non identification », nous pouvons entendre un véritable *refus* d'être identifié au père. Cette façon de se définir par opposition explique très probablement la tension vivement éprouvée par EJ lorsque tous les membres de sa famille paternelle vivant aux Etats-Unis se sont mis à pleurer croyant voir son père tant la ressemblance entre les deux hommes était saisissante. Une telle validation de sa filiation paternelle aurait pu aider EJ à asseoir son identité et son sentiment de continuité d'existence mais cela n'aurait pu être le cas que si EJ n'était pas dans un mouvement que nous qualifierons de « contre-identification ».

Il serait erroné, selon nous, de n'envisager la construction psychique d'EJ qu'à travers ce processus contre-identificatoire. En effet, celui-ci est contrebalancé par l'établissement de liens affectifs avec d'autres individus qui, par leurs différences, non seulement permettent à EJ de se définir lui-même mais plus encore, le complètent, du moins imaginativement.

Autrement dit, le processus complet serait : 1) différenciation (« Tu es autre que moi »), 2) contre-identification (« Si je ne suis pas toi, je suis moi »), 3) lien, 4) sentiment de complétude. Si le deuxième temps était un temps d'identification, les choses suivraient une voie davantage « classique » et proche de ce que Winnicott propose autour de ses concepts de désillusion précoce, d'intégration, de personnalisation, auxquels nous ajouterions les phénomènes transitionnels permettant d'entretenir partiellement un sentiment de continuité d'existence et l'illusion d'être intimement connecté à l'autre. Mais nous faisons l'hypothèse que le mouvement de contre-identification induit un clivage entre le sujet et la part de l'Autre qui le constitue. Le sentiment d'unité du Self – pour user des concepts de notre auteur-phare – serait recherché dans l'assemblage imaginaire de

morceaux de soi censés se compléter de morceaux de l'Autre⁸⁹⁹. Comme il le précise lui-même, ce qu'EJ vise en se liant affectivement à des individus « à l'opposé » de lui, c'est un certain « équilibre ». D'une certaine façon, l'intégration ne se réaliserait qu'imaginativement par la projection sur l'autre d'éléments contre-identificatoires. Les points trois et quatre de notre séquence de développement correspondent, selon nous, au processus d'illusion (lien et sentiment de complétude). Toutefois, en ce qui concerne EJ, l'illusion dont il est question semble osciller entre différenciation – nécessaire à l'établissement d'un lien – et illusion primaire d'une unité indifférenciée moi-environnement. L'autre est autre que moi et, en même temps, il est une partie clivée de moi-même.

Tout nous amène à penser qu'EJ ne parvient pas à faire la synthèse d'éléments hétérogènes constitutifs, potentiellement, de son identité. Lorsqu'EJ se demande s'il va intégrer, dans le cadre de sa formation, la filière « organisation d'événements » ou celle intitulée « tourisme », ce qu'il nous dit de l'une et de l'autre semble relever projectivement de ce même clivage d'éléments identitaires. Si l'organisation d'événements le conduirait à s'intégrer pleinement dans la culture européenne tout en proposant des événements éventuellement en lien avec l'Afrique, la section « tourisme » lui permettrait, selon lui, d'ouvrir un hôtel dans son pays d'origine. Pour le dire simplement, il ne peut intégrer deux positions subjectives dont la première consisterait à être un Européen accueillant des Africains et la seconde l'amènerait à être un Africain accueillant des Européens. Tout ceci n'est pas sans évoquer les développements passionnants qu'Amin Maalouf propose dans son ouvrage *Les identités meurtrières*⁹⁰⁰. Nous ne pouvons reprendre en détails ici les thèses de l'auteur, mais retenons que le clivage dont il est question pour EJ porte probablement sur des questions fondamentalement identitaires.

Aujourd'hui, EJ semble avancer vers une possible intégration ce qui se laisse entendre, notamment, dans ses tentatives de se ré-affilier à la branche paternelle de sa généalogie. Les choses restent, cependant, assez difficiles et le clivage semble sans cesse se déplacer. Par exemple, l'hésitation d'EJ à s'installer avec Adeline est liée à son

⁸⁹⁹ L'usage de ce terme avec un « a » majuscule ne renvoie pas précisément au concept de grand Autre introduit par Lacan mais suggère un rapport à une altérité fondamentale.

⁹⁰⁰ Maalouf A., *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.

projet d'acheter une maison avec sa mère et son frère : devenir lui-même « chef de famille », d'une *nouvelle* famille à construire, ou être « le fils de la maison » qui prend la place du père parti puis décédé. Contre-identification, identification symbolique ou réelle : trois voies possibles dont seule la seconde semble pouvoir mener EJ vers une intégration – tant du Self qu'au sein de la Communauté des Hommes – satisfaisante et paisible.

L'arrivée de l'enfant précipite les choses mais un tel événement « réel » ne suffira probablement pas à résoudre le conflit intrapsychique qui l'habite et qu'il projette, comme nous allons le voir tout de suite, sur sa relation de couple.

4.3.7. Modélisation d'une scénographie interfantasmatique

D'une certaine façon, au regard déjà des inquiétudes tant d'Adeline que d'EJ lors du premier entretien, la question qui semble nous être adressée est : « sommes-nous un couple ? » « Sommes-nous un couple même si nous ne vivons pas ensemble ? », interroge à sa façon Adeline. « Sommes-nous un couple par-delà nos différences ? », semble se demander EJ. Et il nous faut bien reconnaître que nous nous sommes nous-même posé cette épineuse question. Non pas qu'il faille vivre ensemble ou être issu du même milieu socioculturel pour former un couple, bien entendu, mais quelque chose de leur lien nous est apparu d'emblée comme balbutiant, fragile, peut-être en pleine construction.

L'enfant qui arrive répond-il finalement à cette question ? Sans doute que non même si, du point de vue d'Adeline et d'EJ, il y répond tout de même partiellement ; nous y reviendrons.

Toujours est-il que modéliser la façon dont s'articulent les fantasmes de l'un et de l'autre en une illusion fondatrice d'un lien de couple n'est pas chose aisée lorsque nous ne sommes même pas sûrs qu'une telle illusion existe pour ces personnes. « *Qu'est-ce que tu vas encore raconter... ?* », demande Adeline au moment où il leur est demandé de produire un récit commun de leur rencontre et de leur histoire. A l'image du lien qui apparaît comme vacillant, Adeline semble craindre qu'ils ne parviennent pas à se raconter de façon *commune* ; même si nous savons que cette apparente communauté du récit est illusoire.

Néanmoins, si l'illusion susceptible de faire perdurer leur lien amoureux est fragile, il n'en reste pas moins que quelque chose de

leurs fantasmes respectifs les pousse à se lier amoureusement l'un à l'autre. De quoi s'agit-il ?

L'un et l'autre semblent se soutenir de la croyance en une complétude des êtres. Cependant, cette croyance se décline de façon distincte pour Adeline et EJ.

Pour Adeline, l'autre apparaît comme comblant imaginativement le manque qui la constitue, lui évitant de se poser la question fondamentale de son identité féminine.

Pour EJ, ce mythe de la complétude relève davantage d'un « rafistolage » narcissique et identitaire dans la mesure où l'autre viendrait prendre la place non pas de ce qui lui manque, mais bien de parties clivées de lui-même, non intégrées, équilibrant ainsi les éléments hétérogènes de son identité. L'usage du mot « identité » est toujours problématique tant ce terme recouvre des réalités fort différentes en fonction du champ dans lequel il est utilisé. Précisons que, pour notre part, nous y entendons le fait que l'individu se vive comme une personne totale, *intégrée*, différenciée du monde extérieur et portée par le sentiment d'une certaine continuité d'existence.

Ce qui nous complique encore la tâche lorsque nous tentons de modéliser ce qui se joue entre Adeline et EJ, c'est l'absence ou le déni de toute référence à la différence des sexes. En effet, alors que le discours de l'un comme de l'autre accentue de toutes parts les différences entre les êtres, la différence sexuelle semble reléguée au second plan et ce, pour des raisons différentes.

Adeline évoque bien, dans son récit, la différence filles/garçons mais seulement pour en souligner la certitude qu'ils ne peuvent qu'être amoureux lorsqu'ils se sentent affectivement liés. C'est-à-dire que cette différence semble moins faire question, voire énigme, qu'être envisagée comme condition suffisante à ce qu'il y ait échange amoureux. Par ailleurs, l'absence d'identification féminine positive que nous avons repérée dans le récit d'Adeline fait qu'elle ne se pose pas en « Femme » dans son rapport à l'autre, en l'occurrence un homme. Cela nous amène à penser, en complément de ce que nous avons déjà élaboré à partir de son histoire de vie, que l'accent mis sur la différence culturelle dans ses choix amoureux élude encore cette question de la différence des sexes.

Pour EJ, disons que sa question nous semble relever d'un en-deçà de la question de la différence des sexes. Ce qui se retrouve au

cœur des préoccupations d'EJ, c'est la différenciation moi/non-moi conduisant potentiellement au sentiment d'unité du Self et de la possibilité, alors, d'être en lien avec d'autres.

Nous ne pouvons, dès lors, modéliser une illusion amoureuse qui prendrait la forme d'une mise en rapport entre un « LUI » et un « ELLE » ou un « Père » et une « Mère » comme nous avons pu le concevoir pour les deux couples précédents. Voici ce que nous pouvons proposer pour tenter de mieux cerner ce qui à la fois les lie l'un à l'autre et ce qui les distingue radicalement :

Fantasme d'EJ :

« L'Autre », par sa différence me complète moi-même.

Fantasme d'Adeline :

« L'Autre », par sa différence comble le manque en moi.

Scénographie interfantasmatique :

« L'Autre », par sa différence me complète (comble) moi-même (le manque en moi)

Si pour EJ, l'Autre vient compléter illusoirement les parties manquantes – parce que clivées et projetées au-dehors – de son identité, il s'agit pour Adeline de compléter le manque en elle-même par l'Autre. Nous pourrions rapprocher facilement la position d'Adeline d'une position classiquement féminine telle que décrite dans la littérature, mais ce qui manque à la jeune femme est une identification première au manque même qui la constitue et à partir de laquelle elle pourrait désirer obtenir de l'Autre l'objet qui la comblerait imaginairement ; que l'on évoque ici l'envie du pénis que

l'on retrouve dans l'œuvre de Freud, la quête du phallus telle que développée par Lacan, ou, sans doute avec plus de précision en ce qui concerne Adeline, la quête de « *l'amant de la relation sexuelle de jouissance* : celui qui crée le "féminin" génital de la femme. »⁹⁰¹ Pour Adeline, cette quête semble davantage venir dénier le manque qu'en souligner le caractère constitutif de son être.

Il nous reste à nous poser une question essentielle : que peut-il bien se passer pour Adeline et EJ maintenant qu'un enfant surgit dans la scène ?

Nous ne les avons pas revus, à ce jour, et nous ne pouvons donc pas attester du devenir de ce couple. Toutefois, il nous est possible d'émettre quelque hypothèse à partir de notre analyse du lien qui les anime. Il est envisageable que l'enfant vienne matérialiser, actualiser leur mythe commun de la complétude des êtres. Néanmoins, l'arrivée de l'enfant leur évitera peut-être deux écueils. Le premier est de croire en une forme de fusion amoureuse ; l'enfant intervient comme élément tiers. Même si celui-ci incarne une forme de fusion – y compris biologique – des deux individus, il n'en est pas moins une entité tierce dans l'équation de ce couple ; ils peuvent dès lors se projeter comme « unité » en la personne de l'enfant mais sans se fondre l'un dans l'autre. Le second écueil qui peut être contourné par l'arrivée de cet enfant rejoint, mais par la négative, le premier. Il s'agit d'éviter une sorte d'indifférenciation qui ne porterait aucune trace de leurs identités sexuelles. Certes, les rôles de « père » et de « mère » ne recouvrent absolument pas tout de la question du rapport entre homme et femme. Néanmoins, cette distinction de rôles auprès de l'enfant et portée par le Social est susceptible de raviver les rôles différenciés de la scène œdipienne et donc, peut-être, de laisser un peu de place aux identifications homosexuelles et hétérosexuelles.

Bien sûr, il est possible que l'enfant prenne, en quelque sorte, le rôle d'un « objet transitionnel » ; avec toutes les réserves et les limites qu'implique le fait d'attribuer une telle fonction à un enfant bien vivant. Rappelons-nous de « la Vilaine » et du rôle que cette peluche haïe autant qu'adorée jouait pour le couple que nous avons évoqué en conclusion de notre chapitre à propos des premiers objets d'attachement des enfants. Gagnant en autonomie, l'enfant finirait tôt ou tard – contrairement à un objet inanimé tel que « la Vilaine » – à se

⁹⁰¹ Schaeffer J., 2002, *art. cit.*, p. 5.

décaler des projections parentales obligeant Adeline et EJ à trouver un autre support projectif susceptible de médiatiser leur lien et de faire tiers entre eux.

Nous ne sommes pas en mesure d'anticiper quelles seront les conséquences de tels remaniements psychiques chez Adeline et EJ sur leur lien amoureux. Ce dont nous pouvons être sûr – et notre pratique clinique le révèle tous les jours – c'est qu'il leur faudra transformer l'illusion qui fonde le lien qui les unit. Remanieront-ils cette illusion ? La transformeront-ils radicalement en laissant place à des enjeux psychiques incluant d'autres dimensions telles que la différence des sexes ? Ou bien encore, l'illusion se dissoudra-t-elle totalement anéantissant, par-là même, toute possibilité de rester dans un lien amoureux qui se fonderait sur quelques éléments fantasmatiques suffisamment contigus que pour qu'ils soient interprétés comme étant en continuité ? Ne spéculons pas trop sur les capacités créatives de ces jeunes gens et reprenons la position qui doit être la nôtre en dehors du cadre strict de la clinique et lorsque les choses, tout simplement, se passent : la question de ce qui vient de l'un ou de l'autre des partenaires n'a pas à être posée.

4.4. Conclusion des récits de couple

Deux hypothèses se dégageaient de la première partie de notre texte.

Tout d'abord, nous pensions, à partir des apports théorico-cliniques de Winnicott, que les premiers phénomènes transitionnels correspondant à l'ouverture aux premiers liens de l'individu avec des éléments de la réalité extérieure se poursuivaient tout au long de l'existence et, se complexifiant, contribuaient à tout lien ultérieur du même type ; en particulier le lien conjugal.

Afin de nous décaler des phénomènes transitionnels tels qu'ils ont été étudiés par Winnicott, nous avons cherché à en isoler le processus le plus basal. Notre thèse centrale est qu'il s'agit d'un *processus d'illusion* défini comme la rencontre entre la créativité primaire de l'individu et des éléments de l'environnement susceptibles de supporter ces projections subjectives. Autrement dit, il s'avérerait nécessaire que réalités intérieure et extérieure ne soient pas totalement sans rapport pour qu'elles puissent se lier l'une à l'autre. Plus précisément encore, il serait nécessaire que des éléments de la réalité

interne de l'individu et d'autres éléments qui lui sont extérieurs soient suffisamment contigus que pour être interprétés comme étant en continuité, c'est-à-dire liés. Il est important de souligner que le caractère contigu des deux ordres de réalité signifie tout autant que monde intérieur et environnement ne sont pas réellement et directement en contact. Cela permet de différencier l'illusion primaire d'omnipotence générée par une indifférenciation moi/non-moi et l'illusion dont nous parlons ici qui s'articule d'emblée à la désillusion, reconnaissant donc l'altérité comme telle tout en se jouant de l'écart incompressible entre le Self et la réalité extérieure.

C'est, selon nous, ce processus de base qui persisterait et participerait à toute liaison entre l'intériorité de l'individu et son environnement.

Les analyses des six récits de vie recueillis nous ont permis de repérer la répétition de configurations spécifiques dans les liens affectifs qu'entretiennent, et ont entretenus, les individus interrogés. Le déploiement de leurs liens affectifs semble porter la trace des spécificités de leurs tout premiers liens, à savoir à leurs parents et premiers autres significatifs de leur entourage.

Bien entendu, il pourrait nous être objecté qu'à travers son récit, le sujet réinterprète *après-coup* des événements de vie, leur donnant ainsi un sens inédit mais qui n'est peut-être pas fidèle du point de vue de leur historicité. C'est à la fois la puissance de cette méthode et sa fragilité du point de vue d'une certaine validation scientifique. En réalité, tout dépend de ce que nous cherchons et prétendons obtenir comme résultat. En effet, ça n'est pas tant la réalité objective et historique que nous cherchons à étudier. Autrement dit, nous ne visons pas à établir des liens de cause à effet à partir de circonstances objectivées qui auraient quelque conséquence inévitable pour la personne et son développement. C'est justement par notre prise en compte de l'*après-coup* que nous nous inscrivons dans une perspective tout-à-fait autre que celle de Bowlby et de sa théorie de l'attachement. Il ne s'agit pas, pour nous, de prétendre obtenir des informations précises quant à la réalité des premiers liens dont nous imaginerions un *pattern* spécifique qui deviendrait le mode relationnel privilégié par les personnes interrogées. Les personnes que nous interrogeons sont envisagées comme des sujets munis d'un appareil psychique qui inclut un inconscient ; ils sont également soumis aux pulsions et aux conflits intrapsychiques qui en résultent ainsi qu'à une vie fantasmatique plus ou moins riche. Nous appréhendons le

développement psychique de ces sujets en termes de phases et de configurations davantage qu'en termes de stades successifs qui feraient disparaître les enjeux des stades précédents. Cela veut dire que la réinterprétation par le sujet de sa propre histoire de vie rend compte, justement, de ce re-travail incessant à travers lequel l'individu se constitue comme sujet. Cette façon psychanalytique d'envisager un tel travail n'est pas sans lien, bien que distinct, au concept d'identité narrative proposé par Ricœur⁹⁰². Ce que nous assure notre matériel de recherche, c'est que la façon dont ces individus s'engagent aujourd'hui dans des liens affectifs n'est pas sans rapport avec la façon dont ils envisagent la configuration de leurs premiers liens affectifs ; telle est notre thèse. Pour le dire plus clairement encore, ce que nous avons tenté de démontrer, c'est le rapport *subjectif* qui existe entre les premiers liens de l'individu et ses engagements affectifs actuels. C'est, une fois encore, la différence majeure qui existe entre notre travail et la théorie de Bowlby. Certes, la référence à Winnicott nous invite à penser que la façon dont l'individu se représente ses premiers liens affectifs n'est pas sans aucun rapport avec une certaine réalité de l'environnement ; c'est même cette correspondance relative qui permet, selon nous, l'émergence de l'illusion. Mais ce même auteur, parce qu'il pose la créativité au cœur de l'existence humaine, nous conduit plutôt à envisager l'expérience humaine comme une interprétation permanente – au sens analytique, mais aussi artistique du terme – de soi et du monde.

Par ailleurs, ce dégagement de la réalité objective ouvre des perspectives cliniques importantes puisqu'il implique la possibilité de se repositionner autrement par rapport aux liens entretenus avec son premier environnement. Mais ce qui est une évidence pour les cliniciens, c'est que ce remaniement psychique des premiers liens produit des changements dans la manière dont un sujet s'engage affectivement, par exemple dans un couple, au moment où il se met au travail. Notre thèse et l'analyse des récits de vie récoltés a permis, selon nous, de mettre à jour les processus en jeu dans la construction des liens affectifs mais aussi, *de facto*, dans leurs remaniements potentiels. L'illusion en devient donc un concept très utile à la clinique, en particulier quand il semble que la personne soit particulièrement en difficultés lorsqu'il s'agit, pour elle, de se lier affectivement à d'autres.

⁹⁰² Janssen C., Coopman A.-L., 2009, *art. cit.*.

La seconde hypothèse issue de la première partie de notre recherche concerne plus directement le *lien de couple*. En effet, nous avons tenté de mieux cerner et de modéliser le matériau psychique permettant de fonder un tel processus d'illusion dans le cas spécifique de la construction d'un lien amoureux.

L'analyse croisée des récits nous a permis de confirmer un élément qui se dégageait des quelques écrits psychanalytiques à propos de ce qui, par-delà le « non rapport », se rencontre tout de même au sein du couple ; s'il y a rencontre, c'est au niveau fantasmatique que les choses se jouent. Mais encore nous fallait-il comprendre, à partir de notre concept d'illusion, ce qui s'articule des fantasmes de chacun et comment.

A partir de l'analyse chronologique des récits, il nous a été possible de repérer quelques répétitions dans la vie des sujets et, en particulier, en ce qui concerne la façon dont ils se positionnent par rapport à l'autre dans leurs liens affectifs. Appuyé notamment par Nasio⁹⁰³, nous avons envisagé ces répétitions comme l'indice de quelques éléments propres à la vie fantasmatique des narrateurs. Comme le fantasme forme une scène imaginaire faisant intervenir quelques personnages dont le sujet lui-même, nous avons, pour chacun, défini cette scène par une phrase ; ce faisant, nous sommes très proches des théories de Lacan en la matière.

C'est alors que nous est apparue la possibilité de construire une phrase « commune » aux membres de chaque couple, à condition que soient mis entre parenthèses quelques éléments spécifiques. Cette phrase ainsi formée à partir de ce qui se rencontre des fantasmes de chacun mais aussi de ce qui échoue de cette même rencontre formalise le mieux, selon nous, l'illusion conjugale. C'est-à-dire que cette modélisation du lien de couple permet de saisir en un même mouvement les éléments contigus des mondes fantasmatiques des conjoints – interprétés, dès lors, comme étant en continuité et donc en lien – et les éléments révélant que les scénarii fantasmatiques sont, évidemment, distincts.

Chacun tentant, malgré lui, d'enrôler l'autre dans son propre scénario fantasmatique, l'illusion que favorise une certaine configuration « scénographique » commune des deux fantasmes agit alors comme "*a resting place*", un véritable lieu de repos pour les

⁹⁰³ Nasio J.-D., 2005 [1992], *op. cit.*

individus engagés dans cette tâche humaine interminable qui consiste à maintenir à la fois reliées et séparées les réalités intérieure et extérieure à l'individu. Il nous semble inutile de rappeler, à ce stade de notre texte, qu'il s'agit là précisément de la définition que Winnicott nous livre de l'*aire intermédiaire*⁹⁰⁴.

⁹⁰⁴ Winnicott D.W. [1971], *op. cit.*

Conclusion générale

1. La créativité au cœur de l'existence humaine

1.1. « créativité-destructivité » et « aire de repos »

[...] la vie vaut la peine ou non d'être vécue selon que la créativité fait ou ne fait pas partie de l'expérience vécue de l'individu⁹⁰⁵.

La créativité serait-elle la clé ultime du bonheur des Hommes ? Une telle assertion pourrait être perçue comme « normalisante » par certains, « naïve » par d'autres.

Aux premiers, nous répondrons que, nous référant à Winnicott, il ne s'agit pas d'entendre quelque entreprise « normalisante » puisque, pour l'auteur, tous les êtres humains naissent avec un potentiel inné de créativité. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de faire éclore une capacité qui serait absente pour certains individus mais bien de les aider, s'ils sont en difficulté pour cela, à déployer ce qui est déjà là, en eux-mêmes. Autrement dit, il ne s'agit pas de se référer à une norme qui serait extérieure aux individus mais, bien au contraire, de les mener à explorer les capacités créatrices qui signent leur singularité et définit leur subjectivité.

Le travail du thérapeute ou de l'analyste consisterait souvent à mener un individu incapable de jouer à un stade où il est capable de le faire, nous enseigne Winnicott. Mais ce travail, nous ne pouvons le mettre en œuvre qu'à condition d'une part, d'être nous-mêmes capables de jouer et d'autre part, que nous nous appuyions sur les ressources potentielles que le patient porte en lui-même. Il s'agirait donc d'aller à la rencontre d'un « geste spontané » et pour cela, d'offrir un cadre propice à ce qu'un tel élan de l'intérieur vers l'extérieur soit possible. C'est ce que réalisent la plupart des mères (ou substituts de celles-ci) avec leurs enfants dans les tout premiers âges de la vie, et même ultérieurement.

Mais ce qui va nous conduire plus près encore du cœur de notre thèse est la réponse que nous souhaiterions apporter à ceux qui jugeraient empreinte de naïveté la citation de Winnicott mise en exergue de cet ultime chapitre. Pour cela, il est nécessaire de préciser

⁹⁰⁵ Winnicott D.W. [1970], *art. cit.*, p. 54.

les processus complexes qui sous-tendent, dans la perspective de Winnicott, la notion de créativité.

J'ai maintenant cherché dans un dictionnaire au mot « créer » et j'ai trouvé ceci : « donner vie » (*bring to existence*). Une création peut être une « production de l'esprit humain ». [...] Par vie créatrice, j'entends le fait de ne pas être tué ou annihilé continuellement par soumission ou par réaction au monde qui empiète sur nous ; j'entends le fait de porter sur les choses un regard toujours neuf. Je fais référence à l'aperception par opposition à la perception⁹⁰⁶.

La créativité serait donc moins « la clé du bonheur » qu'une des conditions de possibilité même de notre existence ; j'entends par « existence » la naissance, le déploiement et la persistance de notre subjectivité. Pour l'auteur, ce processus nécessaire à la vie s'articule d'emblée à la destructivité. Créer, c'est toujours, d'une certaine façon, détruire en partie la réalité. Ecrire est à la fois créer et détruire la page blanche, la peinture annihile partiellement la toile et se représenter le monde – dont l'autrui fait partie – participe inexorablement à le transformer. Les capacités de créativité et de destructivité une fois remises dans leurs rapports dialectiques, il apparaît d'emblée que la proposition de Winnicott s'avère beaucoup plus complexe et entretenant des rapports avec le modèle freudien de la conflictualité pulsionnelle bien plus étroits qu'il ne semble au premier abord.

L'originalité de Winnicott est sans nul doute d'étudier et de travailler cliniquement la dimension pulsionnelle de l'existence humaine dans le champ qui l'a vue naître, à savoir l'intersubjectivité. Que l'on se réfère à Freud, Klein ou Lacan, il est évident que l'autre – comme autrui ou ersatz de l'Autre – est impliqué dans l'émergence et le déploiement de la vie pulsionnelle. Mais là où ces auteurs s'intéressent plus radicalement au versant intrapsychique de ces processus – citons à titre d'exemple les mécanismes d'introjection, d'identification, de constitution de l'objet interne ou encore la structure du fantasme – Winnicott persiste à maintenir son attention sur ce qui s'anime pulsionnellement entre l'individu et son environnement. Sa référence à l'aperception plutôt qu'à la perception

⁹⁰⁶ *Id.*, p. 57.

souligne avec finesse que ce qu'il étudie sans cesse se situe dans la rencontre entre le monde interne de l'individu et son environnement.

Nous l'avons vu avec Roussillon⁹⁰⁷, il est tout à fait possible de proposer une théorisation de l'intersubjectivité en psychanalyse si nous respectons deux choses. La première est la qualité des sujets en présence ; c'est-à-dire qu'il s'agit de penser un « entre-je » généré par la rencontre entre deux sujets munis d'un inconscient, habités de fantasmes et travaillés par la vie pulsionnelle et le sexuel. La seconde est de considérer la « valeur messagère » de la pulsion ; c'est-à-dire d'appréhender la pulsion comme s'adressant à un « objet-autre sujet » qui y répond et dont la réponse aura quelque conséquence sur le sujet et le devenir de sa vie pulsionnelle.

Mais ce qui est compliqué du point de vue de la psychanalyse, c'est qu'une telle appréhension du lien « entre deux sujets » implique la prise en compte de la réalité de l'autre et de l'impact de celle-ci sur la réalité interne du sujet. Autrement dit, s'intéresser au lien intersubjectif implique d'accorder à l'environnement du sujet – dont l'autrui est un élément – un certain pouvoir d'influence sur la façon dont se façonne et se met en mouvement le monde interne de l'individu. Nous ne voudrions pas laisser entendre que les psychanalystes ignorent tout des impacts de la réalité extérieure sur le sujet ; les écrits à propos des traumatismes actuels, par exemple, parlent aussi de cela. Mais il s'agit là, et c'est souvent le cas nous semble-t-il, de la réalité en tant qu'elle entre dans la psyché par effraction. Ce que nous évoquons, pour notre part, est un jeu continuuel entre deux ordres de réalités : l'un interne au sujet, l'autre externe. Plus encore, ce jeu dessine, le plus habituellement, une forme d'« aire de repos » pour l'individu, pour reprendre l'expression de Winnicott⁹⁰⁸. Rappelons-le, ce qu'il entend par « aire de repos » [*resting place*], c'est une aire intermédiaire entre les réalités interne et externe à l'individu, l'aire des phénomènes transitionnels. L'individu peut y trouver une façon de se soulager de la tension permanente que représente le fait de devoir sans cesse différencier ces deux ordres de réalité et tenter de les mettre en lien.

Le « doudou » de l'enfant, nous l'avons vu, remplit cette fonction en établissant une forme illusoire de continuité tant du monde

⁹⁰⁷ Roussillon R., 2008, *op. cit.*

⁹⁰⁸ Winnicott D.W., 1971, *op. cit.*

que de lui-même, mais aussi du lien entre lui et le monde. Utilisant l'objet, celui-ci résiste partiellement à être transformé par l'enfant – le monde existe donc de façon distincte de son contrôle omnipotent – et en même temps tolère le fait d'être créé par lui. L'enfant et le monde qui l'entoure s'en retrouvent donc différenciés, séparés et, en même temps, en lien. Ce qui met « au repos », c'est de ne pas devoir répondre à la question « cet objet, l'as-tu conçu ou t'a-t-il été présenté du dehors ? » ; ce qui revient à tolérer le paradoxe inhérent à notre rapport au monde. Beaucoup de croyances magiques ou religieuses remplissent, de façon plus complexe, cette même fonction d'illusion reposante pour l'individu pris entre deux réalités : celle de son monde intérieur et celle de son environnement.

1.2. Processus d'illusion, principe de réalité et transmission

Un couple que nous recevions en consultation nous disait avoir organisé un « week-end en amoureux » pour la première fois depuis des années. Nous leur posons la question malheureuse : « qui de vous deux a eu cette idée ? ». Il s'agit, en réalité, de la même question que celle qui concerne le doudou de l'enfant : « ce week-end en amoureux, l'as-tu conçu ou t'a-t-il été présenté du dehors, par l'autre ? ». Après nous avoir regardé comme si nous n'avions rien compris – ce qui n'était pas totalement erroné – ils nous disent l'un et l'autre avec grande fierté : « tous les deux en même temps ! ». En réalité, ils avaient de nouveau la possibilité d'éprouver le lien, de parler en « Nous » et de se reposer dans cet espace du couple où il n'était plus nécessaire d'expérimenter en permanence cet écart incompressible « entre moi et l'autre ». La notion même de « Nous » pourrait être envisagée comme la forme langagière de l'illusion du lien. Le « Nous » permet d'éviter soigneusement de distinguer ce qui vient du dedans et ce qui surgit du dehors, ce qui m'appartient et ce qui provient de l'autre. Mais pour en arriver à une telle quasi-conclusion de leur travail de couple, il fallut d'abord les aider à entendre tout de même un peu de ce que chacun avait à y mettre, dans ce couple. Ce que chacun, aussi, y mettait malgré lui ; pris par son histoire personnelle, familiale, et tout un univers fantasmatique qui, nous le savons bien, ne laisse que peu de place au partenaire en tant qu'autre sujet. Cependant, si nous nous en tenions à l'analyse, à la déconstruction de ce qui fonde le lien amoureux, aussi illusoire soit-il, nous ne leur laisserions pas la possibilité de mettre en œuvre un nouvel arrangement de leur espace de couple, un nouveau

« bricolage » interfantasmatique. La clinique du couple nous enseigne quotidiennement à quel point la réalité de l'autre participe au développement du sujet, et réciproquement. Le croisement souvent saisissant des histoires familiales des partenaires en constitue déjà une preuve évidente.

L'ingéniosité de Winnicott consiste, donc, à considérer qu'il nous faut tolérer le paradoxe qui soutient la base même de notre existence. A cette fameuse question « Cet objet, l'as-tu créé ou bien est-il objectivement perçu ? », il y aurait à répondre : « ni l'un ni l'autre et les deux à la fois ». Ne pas se poser cette question, permet de soutenir une forme d'illusion qui sert de pontage entre les réalités intérieure et extérieure, apaisant dès lors la tension autrement permanente entre celles-ci.

Car c'est bien un *processus d'illusion*, telle est notre thèse, qui permet aux individus de s'assurer une certaine continuité du *self*, du monde et du rapport maintenu entre ce qui relève du *self* et de l'environnement, en ce compris les autres sujets.

Mais l'illusion dont il est question ici dialectise ce qui relève de l'imaginaire et ce qui, de la réalité, résiste à être transformé par l'activité créatrice du sujet. « Le Principe de réalité, c'est l'existence même du monde, que le bébé le crée ou non »⁹⁰⁹, écrit Winnicott en qualifiant ce principe de « sale histoire »⁹¹⁰. L'illusion n'est pas le fantasme, elle ne se réduit pas à l'imaginaire et n'est pas équivalente à une pure projection hallucinatoire. Le processus d'illusion participe de tout cela mais dans la mesure où ce qui surgit ou se construit à partir du monde interne de l'individu s'étaye sur quelques éléments de la réalité qui lui est extérieure. Pour qu'un tel étayage soit possible, encore faut-il que ces objets de l'environnement comportent en eux-mêmes quelques caractéristiques propres susceptibles de concorder, au moins partiellement et de façon relative, avec ce qui est construit intérieurement par l'individu. C'est en ce sens que l'illusion que nous avons tenté de conceptualiser tout au long de ce travail, et à partir de Winnicott, s'articule d'emblée à la désillusion. C'est-à-dire que l'illusion réussit, selon nous, une forme de nouage apaisé entre les productions imaginaires de l'individu et le principe de réalité. C'est

⁹⁰⁹ Winnicott D.W. [1970], *art. cit.*, p. 55.

⁹¹⁰ *Ibid.*

aussi en ce sens que nous avons proposé de définir le processus d'illusion comme *l'interprétation en termes de continuité d'éléments internes et externes contigus*. La notion de « contiguïté » rend compte de la désillusion, de ce qui ne se rencontre pas, de la non-omnipotence de l'individu mais aussi de la possibilité qu'elle soit interprétée créativement par le sujet comme une mise en continuité « intérieur/extérieur » grâce à quelques similitudes ou rapprochements possibles entre des éléments relevant de ces deux réalités.

Nous avons veillé à distinguer deux types d'illusions qui apparaissent dans la théorie de Winnicott. Le premier relève d'une illusion primaire d'omnipotence renvoyant à cette phase très précoce du développement psychique durant laquelle l'enfant et son environnement ne font qu'un. Le second, l'illusion que nous situons au cœur du lien, sous-tend les phénomènes transitionnels et s'inscrit donc dans le champ de l'aire intermédiaire : entre ce qui est créé subjectivement et ce qui est objectivement perçu. Ce processus d'illusion secondaire serait donc paradoxalement postérieur à la désillusion qui permet à l'enfant de différencier ce qui est « moi » et ce qui est « non-moi ». L'illusion, en tant qu'elle inclut d'emblée la désillusion en tenant compte du principe de réalité, rend alors possible le lien entre ce qui s'est retrouvé séparé : l'individu et ce qui lui est extérieur.

Au terme de cette thèse, nous pouvons sans doute encore affiner notre propos. En effet, il nous faut tenir compte du caractère asymétrique de la relation mère-enfant du point de vue de leur développement psychique ainsi que des efforts considérables de la mère pour maintenir cette première illusion d'unité « bébé-environnement » ; efforts heureusement soutenus le plus souvent par une disposition psychique particulière générée par la maternité⁹¹¹. Nous pourrions en déduire que ce qui devrait être premier, c'est le principe de réalité ; une réalité brute qui ne laisserait que peu de chance de survie à un enfant lâché dans un monde avec lequel il ne se sentirait aucunement connecté⁹¹². Mais, si la mère – ou toute personne remplissant ce rôle auprès de l'enfant – est présente et a développé des capacités suffisantes d'illusion, elle peut alors, d'une certaine façon, transmettre cette capacité. Mettre tout en œuvre pour que l'enfant

⁹¹¹ André J. et al., 2006, *op. cit.*

⁹¹² Les travaux de Spitz à propos de l'hospitalisme en constituent un exemple clinique évident. Spitz R.A., 1945, *op. cit.*

fasse pleinement l'expérience, dans un premier temps, d'une illusion totale permet qu'ensuite et petit-à-petit, par un processus progressif de désillusion, il parvienne à s'arranger de cette « sale histoire » qu'est le principe de réalité en utilisant, à son tour, ses nouvelles capacités d'illusion. Nous pouvons donc dire que, du point de vue de l'enfant, la brutalité réelle du monde serait première si la mère ne lui offrait pas ses propres capacités d'illusion faisant, ainsi, naître le monde à l'enfant progressivement. « Ce qui est important chez la mère, c'est son propre rapport à son espace intermédiaire à elle. »⁹¹³ Nous comprenons donc, également, comment des capacités d'illusion défailantes chez les personnes constituant le premier entourage de l'enfant peuvent entraîner, chez ce dernier, des troubles du comportement ou de la personnalité plus ou moins invalidants⁹¹⁴.

Toute personne ayant déjà observé un enfant maltraitant son « doudou » ou encore des partenaires amoureux s'invectiver avec violence sans que jamais leur lien de couple ne soit véritablement remis en question s'étonnera que nous utilisions le terme « apaisé », ou la notion winnicottienne d'« aire de repos ». Mais ce que nous venons encore de préciser nous montre que ce qui se trouve apaisé, ce n'est pas nécessairement la relation au monde ou à l'autre ; *c'est l'individu qui se retrouve apaisé par la possibilité-même d'être en lien avec le monde*. Ce lien peut alors être parfois dur, violent, désespérant mais tant que cette liaison entre réalités intérieure et extérieure s'avère possible, c'est que la créativité du sujet est toujours agissante et s'étayant partiellement sur son environnement. C'est évidemment, alors, un levier considérable dans le cadre de nos dispositifs cliniques.

Nous pouvons, à ce propos, insister sur l'intérêt que représentent les activités artistiques de nos patients, que celles-ci s'expérimentent dans le cadre des séances ou en-dehors. Il ne s'agit pas simplement d'y voir un « moyen d'expression », une « façon de communiquer ». Il y a à y entendre bien davantage les tentatives mises en œuvre par le patient pour se « séparer-lie » au monde en le « trouvant-crée » et même en le « détruisant-construisant ». Pour le dire plus simplement, ces activités artistiques sont, souvent, l'expérience la plus aboutie pour le patient de l'utilisation de l'illusion.

⁹¹³ Lekeuche Ph., « Aire transitionnelle et psychopathologie », In Brackelaire J.-L., Frankard A.-C., Janssen C., Tortolano S. (dir.), 2011, *op. cit.*, p. 62.

⁹¹⁴ Janssen C., 2010, *art. cit.*

Ce que nous avons développé à propos de l'importance des capacités d'illusion de la mère pour le développement psychique de l'enfant soulève une importante question : quels rapports entretiennent la construction de la subjectivité et l'intersubjectivité ? Ou encore, l'intersubjectivité est-elle, paradoxalement, première par rapport à la subjectivité ?

1.3. Subjectivité et « inter-subjectivités »

L'avènement de la subjectivité et ses rapports avec l'intersubjectivité est une question éminemment complexe et nous ne prétendons pas en venir à bout. Cependant, il nous semble que notre thèse y apporte tout de même quelques éléments de réponse pour peu que nous remettons au travail certaines notions centrales.

Pour Winnicott, et nous avons rappelé que c'est notamment ce qui le distinguait de Balint, la naissance ne garantit pas d'emblée qu'il y ait sujet. Un état d'indifférenciation « moi/environnement » persiste au-delà de la venue au monde et nous pourrions dire que l'enfant, dans les tout premiers moments de sa vie est, d'une certaine manière, un sujet « virtuel », ou « potentiel ». Et cette notion est essentielle puisque, toujours pour Winnicott, l'enfant serait porteur d'un « potentiel inné » de créativité dans le sens où nous l'avons redéfini dans ce chapitre conclusif. C'est-à-dire que l'être humain, dès la naissance, jouirait naturellement d'une subjectivité en puissance. Mais celle-ci ne se réaliserait – ou ne s'intégrerait, dirait plus justement Winnicott – que dans certaines conditions environnementales qui lui sont favorables. Nous n'allons pas ici reprendre dans le détail la notion de « mère suffisamment bonne » puisque nous venons encore d'en définir les modalités à partir des concepts d'illusion et de désillusion. Cependant, au terme de notre thèse, il nous semble essentiel de saisir quelles sont les conséquences d'une telle appréhension des premières phases du développement psychique.

L'existence humaine est-elle d'emblée intersubjective ? La prise en compte de l'environnement, et donc de l'autre, dans le déploiement de la subjectivité nous amènerait assez rapidement à répondre par l'affirmative. Mais cela s'accorde mal avec le fait que l'enfant n'existerait pas, dès la naissance, comme sujet à part entière. « Un bébé, ça n'existe pas ! » ; et si le bébé n'existe pas comme sujet,

il nous semble peu soutenable d'un point de vue logique que l'intersubjectivité soit première.

« [...] les concepts que Winnicott utilise pour caractériser les différentes phases du processus de maturation ne portent-ils pas seulement sur l'état psychique de l'un des partenaires – à savoir l'enfant –, mais sur l'évolution du rapport entre la mère et l'enfant. »⁹¹⁵

Si nous prenons les choses du point de vue de l'autre, disons de la mère, celle-ci semble prêter son appareil psychique à l'enfant de la même manière, d'une certaine façon, qu'elle lui a prêté initialement son corps. La mère est alors capable, dans sa relation à son enfant, de remettre en scène et en œuvre une phase de son développement où « moi et l'autre » ne font qu'un. Il y aurait, par ailleurs, à investiguer davantage, au moyen du concept d'illusion, cette disposition toute particulière des mères dans leur rapport à leur bébé. Elles témoignent le plus souvent – ou « ordinairement », dirait Winnicott – d'une capacité à utiliser l'illusion d'une façon particulière induisant une sorte de « symétrie psychique » entre elles et leur enfant alors que, bien entendu et comme nous l'avons largement commenté notamment à propos de l'illusion conjugale, la capacité d'illusion de la mère est a priori d'un ordre de complexité tout autre qu'en ce qui concerne son bébé. Cette utilisation spécifique de l'illusion nous semble constituer en elle-même une question de recherche qui mériterait que nous-même ou d'autres chercheurs s'y attèlent avec plus de précision. Il serait tout aussi intéressant que des chercheurs de disciplines différentes croisent leurs données en cette matière. Nous pensons, par exemple, à la gestion et l'organisation des présences et des absences, de la proximité et de la distance entre une mère et son nourrisson dans le cadre domestique étudiées d'un point de vue anthropologique. Mais aussi, pensons à ce que la médecine pourrait nous apprendre en s'intéressant, notamment, aux processus physiologiques en jeu

⁹¹⁵ Honneth A., *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Les éditions du Cerf, 2002, p. 121. Ce philosophe, s'appuyant notamment sur les théories de Winnicott, s'intéresse tout particulièrement aux rapports dialectiques qu'entretiennent les processus de subjectivation et de socialisation. Il reprend, à sa manière et dans le champ qui est le sien, la question qui nous occupe, à savoir les rapports entre subjectivité et intersubjectivité.

lorsqu'une jeune mère fait l'expérience d'une « montée de lait » en entendant les pleurs d'un bébé (qui, en l'occurrence, peut être un autre que le sien).

Quoi qu'il en soit, il ne peut s'agir, à ce stade, d'une relation intersubjective ou, plus exactement, d'une « inter-subjectivités » puisqu'à proprement parler, nous ne sommes pas encore en présence de deux sujets. Il s'agirait plutôt de penser une « phase d'intersubjectivité indifférenciée »⁹¹⁶ ou, dirons-nous, une « subjectivité à deux ». Plus précisément encore, cette « subjectivité à deux » se construirait sur la base de la « subjectivité potentielle innée » de l'enfant à laquelle s'ajusterait la « mère-environnement » le plus adéquatement possible au moyen de ses propres capacités d'illusion.

Ce n'est que dans un deuxième temps, par le processus de désillusion progressive tel que nous l'avons défini, que s'ouvre l'aire intermédiaire d'expérience rendant possible le déploiement des phénomènes transitionnels et, donc, de la capacité propre à l'enfant d'utiliser l'illusion. Mais, d'une certaine manière, ces premiers phénomènes transitionnels, la première « possession non-moi » – s'étayant parfois sur un objet concret – conduisent, dirions-nous, à une subjectivité non plus « à deux » mais « pour deux ». C'est-à-dire que le monde naît à l'enfant, celui-ci s'en trouve séparé et donc potentiellement en lien avec des éléments de son environnement. Mais ce n'est sans doute qu'en développant ses propres capacités d'illusion, en diversifiant les formes de pontage entre lui et le monde, en multipliant les interprétations en termes de continuité à partir d'éléments de sa réalité intérieure et du monde externe suffisamment contigus, que l'enfant peut – petit-à-petit et en ayant recours, notamment, aux capacités de symbolisation qu'offre le langage – se construire sa subjectivité et se définir comme être singulier distinct du monde qui l'entoure mais relié à lui par un processus d'illusion.

En d'autres termes, nous pensons qu'une « subjectivité à deux » rendue possible par les capacités d'illusion de la mère s'adaptant adéquatement à la « subjectivité potentielle innée » de l'enfant – qui correspond à la créativité primaire dont parle Winnicott – rend possible, par un processus de désillusion progressive, une « subjectivité pour deux » qui correspond aux tout premiers phénomènes transitionnels, c'est-à-dire à un moment où l'enfant est

⁹¹⁶ *Id.*, p. 120.

encore dans un état de grande dépendance par rapport à sa « mère-environnement ». A partir de ce deuxième temps, l'enfant va pouvoir apprendre à utiliser ses capacités d'illusion diversifiant, de ce fait, ses liens au monde qui l'entoure. Cela revient à dire qu'il va pouvoir faire de multiples expériences de liaison « moi/non-moi » au moyen du déploiement de ses capacités créatrices dialectisées au principe de réalité. Bien entendu, ce troisième temps s'ouvre pour ne jamais se refermer, du moins le temps de l'existence humaine. « La créativité, c'est donc conserver tout au long de la vie une chose qui, à proprement parler, fait partie de l'expérience de la première enfance : la capacité de créer le monde. »⁹¹⁷ Mais encore faut-il que cette créativité primaire innée rencontre, au sens fort de ce terme, un monde susceptible d'être créé en même temps qu'il résiste à être détruit.

Nous touchons ici à la question aussi énigmatique que cruciale qui concerne les rapports qu'entretiennent la Nature et la Culture. Nous ne développerons pas outre mesure, du moins dans le cadre de cette thèse, cette question fondamentale. Mais disons tout de même qu'il nous semble qu'au moyen du concept d'illusion, il nous est possible d'ouvrir quelques pistes pour ceux qui aiment à se risquer à de telles réflexions.

Les individus créent-ils la Culture ? La Culture façonne-t-elle les individus ? En nous appuyant sur notre concept-phare, nous serions tenté, une fois encore, de répondre : ni l'un ni l'autre et les deux à la fois. Plus précisément, souhaitant ne pas nous en tenir à cette formule qui en elle-même contient l'évitement de la réponse, si l'individu, par nature, est capable de créer le monde et donc de l'interpréter en faisant œuvre de culture, celle-ci ne peut trouver son efficacité comme illusion que si elle préexiste à l'individu – qui, donc, la trouve-crée – et qu'elle résiste à être totalement transformée par lui. En retour, la Culture doit, selon nous, contribuer à offrir un environnement suffisamment ajusté à la créativité primaire de l'enfant, puis de l'adulte, de façon à rendre possible l'illusion du lien entre réalités interne et extérieure à l'individu. « Les phénomènes culturels prennent donc place dans l'espace potentiel. »⁹¹⁸

⁹¹⁷ Winnicott D.W. [1970], *art. cit.*, p. 55.

⁹¹⁸ Volckrick E., « Médiation technique dans les dispositifs. Pour penser les phénomènes transitionnels au cœur de la vie sociale et de ses mutations », In Brackelaire J.-L., Frankard A.-C., Janssen C., Tortolano S. (dir.), 2011, *op. cit.*, p. 129.

Cela rendrait compte, selon nous, de la diversité des contextes culturels en même temps que des constantes fondamentales telles que nous l'enseigne, par exemple, l'anthropologie philosophique. Le recours à la Tradition, selon nous, garantit aux individus que la Culture ne peut être totalement créée. En même temps, le recours exclusif et radical à cette même Tradition – menant ainsi au « traditionalisme » – finit par entrer en contradiction avec les aspirations créatrices des individus qui s'y trouvent, dès lors, soumis par « empiètements » [*impingements*], pour reprendre le terme de Winnicott. Il reste aux individus, sans doute alors, le clivage entre monde intérieur et relations intersubjectives d'une part, vie sociale et culturelle d'autre part⁹¹⁹. Ou alors, la normopathie qui conduit les individus à se conformer excessivement à des normes sociales et culturelles au risque d'étouffer leur propre subjectivité. A moins que, mus par un même idéal, réactualisant par là le modèle freudien de la constitution des groupes⁹²⁰, certains individus se créent ensemble une nouvelle illusion susceptible de les mener à la lutte dans l'espoir de voir celle-ci érigée en nouvelle grille d'interprétation de leur société commune⁹²¹.

Ce que mettent en évidence ces réflexions anthropologiques et philosophiques, c'est que l'Homme peut avoir recours au processus d'illusion pour échapper à une soumission trop grande au principe de réalité tout en maintenant des liens forts entre lui et le monde. Nous avons vu que, dans un premier temps, il convient que la mère propose un monde suffisamment ajusté à la créativité primaire de l'enfant pour que celui-ci puisse développer ses propres capacités d'illusion.

D'une certaine façon, au cours de son développement, l'individu est amené à déployer une créativité ajustée à la réalité du monde. La plupart du temps, l'utilisation de l'illusion transcende cette dichotomie « dedans/dehors » qui alors, d'une certaine façon, perd de sa pertinence. Tout au long de notre texte jusque au cœur de nos conclusions, nous continuons pourtant à évoquer cette tension entre

⁹¹⁹ C'est ce que nous a révélé le témoignage d'une jeune personne d'origine iranienne.

⁹²⁰ Freud S. [1921], *art. cit.*

⁹²¹ L'actualité récente du monde arabe relève sans doute de ce phénomène. Il est intéressant de constater que de nouvelles modalités de lien rendues possibles par les nouvelles technologies de l'information aient contribué à ces soulèvements populaires.

intérieur et extérieur alors même que notre objet – l’illusion comme processus au cœur du lien – soutient le dépassement de cette opposition. Cela tient essentiellement à deux raisons. La première est que nous pensons que, du point de vue de l’observateur ou de l’analyste, il y a bien deux mondes – l’un, interne à l’individu et l’autre qui lui est extérieur – qui demeurent sans rapport immédiat. C’est-à-dire que, comme le soutient d’ailleurs Winnicott lui-même, a priori, l’individu ne participe pas directement au monde et réciproquement. Autrement dit, si du point de vue de l’individu, cette opposition « intérieur/extérieur » est transcendée par le recours à l’utilisation de l’illusion, il nous semble tout aussi important de montrer qu’il s’agit là d’un « troisième terme », un « intermédiaire » qui ne fond pas réellement réalités interne et externe l’une dans l’autre. Bien au contraire, l’illusion est à disposition des individus pour apaiser la tension entre ces deux réalités autrement permanente.

L’autre raison qui nous pousse à continuer d’évoquer cette dichotomie « dedans/dehors » est que celle-ci resurgit dans le champ clinique quand l’illusion vient à défaillir ou peine à être opérante pour l’individu. Car ce double ajustement réciproque – de la créativité et du monde – n’est pas toujours chose aisée.

Tout d’abord, l’enfant traverse des moments précoces de son existence durant lesquels les capacités d’illusion, alors émergentes, peuvent être fragiles. Certains individus voient leurs capacités d’illusion brutalement perturbées par l’expérience vécue d’un événement traumatique⁹²². D’autres encore voient certaines de leurs illusions défaillir et menacer leurs liens à l’autre ; c’est ce que nous observons couramment dans le cadre de nos activités de thérapeute de couple.

Chacune de ces illusions « défaillantes » ou « fragiles » constituent en elle-même une question potentielle de recherche. Nous pourrions y ajouter, bien entendu, la question des rapports entre psychose et capacité d’illusion⁹²³. C’est évidemment ici qu’intervient la clinique si nous considérons que nos méthodes et dispositifs ont à se préoccuper de ces illusions liant le sujet à son environnement et aux autres sujets.

⁹²² Janssen C., 2008, *art. cit.*

⁹²³ Janssen C., 2006, *op. cit.*

2. Perspectives cliniques

2.1. Fragilisation moderne des capacités d'illusion

Une fois encore, nous ne pouvons penser les difficultés existentielles que nous venons d'évoquer en dehors de leurs liens à l'environnement social et culturel au sein duquel elles se déploient. D'une part, le contexte de fragilisation des liens que nous connaissons aujourd'hui dans nos sociétés modernes contribue à perturber ou entraver les capacités d'illusion des sujets. Mais d'autre part, les solutions que les individus vont pouvoir créer pour pallier cette mise en péril de leurs liens intersubjectifs et au monde seront également trouvées dans leur environnement ; c'est-à-dire en lien avec un contexte socioculturel particulier. Les nouvelles technologies de communication, Internet, les sites de réseaux sociaux tels que Facebook[®], etc. sont un exemple patent de ces « trouvailles-crétations » qui ont pour but de maintenir du lien là où il se fragilise tout en s'étayant sur une réalité sociale reposant elle-même sur des valeurs individualistes.

Nous pouvons comprendre alors qu'Internet offre une sorte de compromis qui permet aux individus de se débrouiller avec les injonctions paradoxales de notre société : être seul responsable de son existence, en toute liberté, *et* entretenir des liens intersubjectifs moins forts que nombreux⁹²⁴. Nous pouvons aujourd'hui, en un même temps, être seuls chez nous face à un écran, à l'abri, par exemple, de nos relations familiales et conjugales *et* en lien avec une communauté presque infinie d'individus en tous genres⁹²⁵. De la même façon, les « listes d'amis » sur les sites de réseaux sociaux ou de communication tels que MSN[®] remplissent également cette fonction de solution du paradoxe : *Je constitue une communauté d'amis dont je suis le point central. Cette communauté n'existe que par ma personne puisque personne d'autre n'a exactement la même liste d'amis que moi.* Il s'agit donc, ici, d'un habile compromis trouvé-crété par les individus qui parviennent, par ces moyens technologiques, à maintenir l'appartenance à une collectivité mais dont l'individu est l'élément central, respectant de cette manière l'impératif individualiste moderne⁹²⁶. Ajoutons encore, en vue de bien comprendre ce dont il

⁹²⁴ Marquet J., Janssen C. (dir.), 2011, *op. cit.*

⁹²⁵ S'il est connu que pour les adolescents, le nombre d'amis sur Facebook[®] est déterminant, il est à noter que nous retrouvons cette même expérience chez les utilisateurs adultes de sites de réseaux sociaux professionnels tels que LinkedIn[®].

⁹²⁶ de Singly F., 2000, *op. cit.*

s'agit, que l'individu peut intégrer à ses « listes d'amis » qui il veut mais aussi effacer de sa liste, voire même « bloquer » n'importe quel individu de ce que nous pourrions nommer sa « communauté subjective ». Le lien social tel qu'il se construit, se transforme, se fragilise, se renforce ou se déploie par l'usage d'Internet constitue un objet de recherche passionnant que les chercheurs psychologues et psychanalystes ne doivent pas, selon nous, laisser aux sciences sociales. Le croisement des regards sur ces questions produit, nous en avons fait l'expérience⁹²⁷, un indéniable enrichissement réciproque.

Bien entendu, ce recours aux nouvelles technologies comme tentative de pallier la fragilisation contemporaine des liens connaît quelques limites. Le « virtuel » ne possède pas en lui-même les caractéristiques suffisantes pour que s'y déploie, d'emblée, un processus d'illusion supportant un lien apaisé entre réalités intérieure et extérieure. Il est à souligner, notamment, la souvent trop faible place laissée à la réalité entendue comme extériorité – en ce compris les autres sujets – par le recours à ces dispositifs technologiques⁹²⁸. Certains, alors, semblent s'y perdre jusqu'au point où se confondent projections imaginaires et réalité tangible de l'expérience⁹²⁹. D'autres encore finissent par préférer à l'expérience d'une intersubjectivité réelle ces mondes dits « virtuels » où le moi peut se prendre pour le moi-idéal⁹³⁰.

En d'autres termes, si l'environnement social fragilise les capacités de lien, ou d'illusion, en même temps qu'il en propose des solutions possibles – notamment par l'usage de nouvelles technologies de l'information et de la communication – il reste encore à l'individu à s'y repérer et à se débrouiller avec ce qui le caractérise comme sujet, à savoir, ses rapports au pulsionnel, aux fantasmes et quelques caractéristiques de personnalité relevant plus ou moins de la psychopathologie.

Mais aussi, le recours au concept d'illusion dans notre pratique clinique nous invite à être particulièrement attentif à ces différents moyens mis en place par le sujet pour tenter d'assurer une articulation apaisée entre son monde intérieur et son environnement. Ils sont autant des indices cliniques qui nous permettent d'identifier ce qui

⁹²⁷ Marquet J., Janssen C. (dir.), 2011, *op. cit.*

⁹²⁸ Janssen C., 2009, *art. cit.*

⁹²⁹ Janssen C., 2011, *art. cit.*

⁹³⁰ Janssen C., Tortolano S., 2010, *art. cit.*

semble mis à mal pour un individu dans ses tentatives d'être en lien que des zones de l'existence où le sujet parvient tout de même, de façon imparfaite, à « se tenir ».

Le « doudou » de l'enfant est également un dispositif offert par notre environnement socioculturel ayant pour fonction de soutenir des capacités d'illusion naissantes. L'enfant puis l'adulte, nous l'avons vu, peuvent avoir recours également à des objets concrets pour les aider à se tenir dans cette aire intermédiaire et à se soutenir de leurs capacités d'illusion ; ces objets, nous les avons nommés « objets-lien ».

2.2. L'objet-lien comme visée thérapeutique

Nous pouvons avoir confiance dans les choses. Nous rencontrons là un principe de réalité. Nous pouvons compter sur le monde⁹³¹.

Nous avons fait allusion par une note de bas de page⁹³², lorsque nous développons la notion d'« objet-lien », à un père de famille rencontré lors de nos entretiens de recherche incapable de porter une autre ceinture que celle de son père décédé quelques années auparavant. Nous suggérions alors qu'il pouvait s'agir potentiellement d'un objet-lien ; c'est-à-dire un objet qui transcenderait sa matérialité pour représenter le lien à l'autre, en l'occurrence au père, assurant par sa concrétude la persistance de ce lien. Cet objet serait donc le support d'une illusion créatrice de lien. Mais au terme de notre thèse, il convient de nuancer quelque peu cette interprétation. Autrement dit, s'agit-il véritablement d'un « objet-lien » ou d'autre chose ?

Cette ceinture semble davantage être investie comme objet « fétiche ». Or, il est nécessaire de distinguer ces deux modes d'investissement de l'objet concret.

Je vais donc essayer de différencier l'objet transitionnel, qui va être un préalable à l'internalisation de l'objet, d'un néo-besoin ou d'un objet fétiche qui l'entravent et s'y substituent. J'entends ici « objet fétiche » dans l'acception de D. Braunschweig et M. Fain ou d'E. Kestemberg – à

⁹³¹ Volckrick E., 2011, *art. cit.*, p. 125.

⁹³² Cf. p. 190 de notre thèse.

savoir, un objet permettant de maintenir le déni du manque [...] ⁹³³.

Si l'objet-lien n'est pas à proprement parler un « objet transitionnel » au sens strict, nous l'avons déjà explicité, nous pensons néanmoins qu'il constitue également, d'une certaine façon, « un préalable à l'internalisation de l'objet ». Nous pourrions considérer qu'à travers l'objet-lien, l'individu « régresse » à une phase précoce de son développement durant laquelle ce processus d'internalisation de l'objet ne peut encore avoir lieu. Certes, le vocabulaire que nous employons semble tirer notre propos vers une lecture exclusivement développementale de ces phénomènes. Nous souhaitons nuancer cette impression tout en assumant l'intérêt pour cette dimension ontologique des processus que nous étudions. D'une certaine manière, l'individu peut recourir, dans diverses circonstances qui entravent ce processus de lien avec l'autre ou son environnement, à l'investissement *sur le mode transitionnel* d'un objet concret tel que l'enfant le réalise avec un objet considéré comme « première possession non-moi », puis avec d'autres objets que nous repérons encore, le plus souvent, comme « doudous ». C'est-à-dire qu'il peut s'appuyer sur des capacités anciennement acquises – à l'aide d'un environnement ajusté – et qui renvoient à un mode d'investissement d'objet particulier. Mais, aussi, ce type d'investissement d'objet signe un retour pour le sujet à un moment de son développement où il lui était absolument nécessaire d'en passer par l'usage d'objets concrets. Travailler cliniquement avec des adultes rend très utile cette lecture « développementale » des choses dans la mesure où nous pouvons alors repérer chez nos patients, non seulement ce qui s'est peut-être mal agencé pour eux de façon précoce, mais également la façon dont, au fil de leur existence, ils se sont « débrouillés » en s'appuyant sur des potentialités et des capacités basales.

En ce qui concerne la ceinture de ce père de famille, ne sommes-nous pas davantage face à un investissement fétichique de l'objet concret, au sens défini par l'auteur que nous venons de citer ? Nous pensons que oui mais encore nous faut-il l'étayer.

Une première façon de le faire est de nous référer au cas de « l'enfant à la ficelle » rapporté par Winnicott ⁹³⁴ et que nous avons

⁹³³ Blondel M.-P., « Objet transitionnel et autres objets d'addiction », *Revue française de psychanalyse*, 2004/2, 68, p. 460.

⁹³⁴ Winnicott D.W. [1960], *art. cit.*

déjà commenté⁹³⁵. La ficelle est utilisée de façon obsessionnelle par l'enfant pour séparer autant qu'unir – telle est l'interprétation de Winnicott – divers objets ; l'auteur y voit l'extension de toute communication. Toutefois, face à cet usage excessif de cette ficelle, Winnicott estime qu'« il est important de trouver un moyen de définir le changement qui pourrait conduire à une utilisation perversive. »⁹³⁶ Il poursuit : « Il semble possible d'y parvenir si l'on prend en considération le fait que la fonction de la ficelle change et passe de la communication à un déni de la séparation. »⁹³⁷ Sans doute la dérive fétichique de l'usage de l'objet-lien est-elle à entendre du côté de ce glissement d'une fonction à une autre. L'objet-lien – tout comme l'objet transitionnel du petit enfant, par ailleurs – porte en lui-même, rappelons-le, l'absence et la négation de l'absence. Il doit supporter, puisque telle est sa fonction essentielle, le paradoxe de notre rapport au monde qui dialectise présence et absence, moi et non-moi, dedans et dehors. Lorsque l'objet est investi comme soutien au déni de la séparation, il se met alors à représenter pour l'individu la présence du mort, le poids de l'absence sans qu'il n'y ait plus véritablement de place pour le jeu⁹³⁸. « Je ne peux plus porter une autre ceinture que celle de mon père », nous dit ce père de famille. L'impossibilité de poser un choix subjectif signe l'absence de jeu dans le rapport à cet objet et donc, la probable difficulté que connaît cet homme dans son processus de deuil. En même temps, comme tout fétiche, celui-ci est tout de même déjà une tentative d'élaboration symbolique mais qui échoue en butant sur l'indépassable matérialité de l'objet. Cependant, si l'investissement d'un objet peut faire passer celui-ci d'un objet-lien potentiel à un objet fétiche, il se peut également qu'un tel objet connaisse une transformation inverse.

Pour saisir ce dont il est question, nous proposons d'évoquer le cas d'une autre personne rencontrée non pas dans le cadre de notre recherche mais à la périphérie de celle-ci. Il s'agit d'une jeune femme ayant participé à un groupe de récit de vie que nous avons animé sur le thème de la « relation aux objets concrets »⁹³⁹.

⁹³⁵ Cf. II.1.2.1.

⁹³⁶ Winnicott D.W., *id.*, p. 383.

⁹³⁷ *Ibid.*, souligné par l'auteur.

⁹³⁸ Janssen C., 2006, *art. cit.*

⁹³⁹ Pour plus d'information concernant ce dispositif d'intervention particulier que je pratique au sein des Consultations Psychologiques Spécialisées en Histoires de vie

Emilie a 30 ans. Elle ne sait pas encore très bien ce qui, de la thématique des « objets », l'interpelle mais elle est convaincue qu'une telle démarche peut l'aider à « faire le point ». Elle se questionne essentiellement quant à son avenir professionnel mais s'interroge aussi sur le plan affectif et familial.

Nous avons demandé aux participants de ce groupe de venir le premier jour avec un objet qui a une signification particulière pour eux. Les consignes restent volontairement floues de façon à ce que chacun puisse se les réapproprier en fonction de son histoire propre. La notion du « trouver-crée » est, en effet, au cœur de la méthode que nous développons. L'idée est d'amorcer la narration d'un bout d'histoire de vie à travers la présentation en groupe de cet objet : sa signification, sa provenance, les circonstances de la « rencontre » avec cet objet, etc.

Emilie vient avec une bague : *« je n'ai pas dû chercher longtemps quel objet j'allais apporter puisque je l'ai toujours sur moi ! »*, nous dit-elle. Cette bague lui vient de sa mère décédée quelques temps auparavant. Emilie nous explique qu'elle ne peut se résoudre à ne pas la porter tous les jours. C'est évidemment, pour elle, l'occasion de partager avec le groupe des événements à la fois douloureux et importants de son existence : la longue maladie et le décès de sa mère. Une semaine plus tard, lors de la deuxième séance, un participant s'étonne : *« Tiens ? Tu n'as pas ta bague aujourd'hui ? »*. Emilie répond : *« je me suis dis que je pouvais parfois ne pas la porter. »*

Pour Emilie, la mise au travail de son histoire de vie par le prisme de la question du rapport aux objets lui permet d'élaborer les questions d'héritage et de transmission. Cette bague, réellement héritée de sa mère, Emilie la vit au départ comme une charge : charge qu'elle s'est par ailleurs infligée longuement et, en particulier, durant la maladie de sa mère, comme elle nous le racontera au cours des trois journées prévues par notre dispositif. L'élaboration de son récit de vie amorcé le premier jour par un travail autour d'un objet, puis d'un arbre généalogique, semble l'amener – assez radicalement dans un premier temps – à vouloir se libérer d'un héritage pesant non pas symbolisé mais matérialisé par cette bague investie, dès lors, comme un « fétiche » qui ne signe, en quelque sorte, que la présence du mort.

en collaboration avec A.-L. Coopman, voir Janssen C., Coopman A.-L., 2010, *art. cit.*

Le troisième jour, Emilie porte la bague de sa mère ou, plus exactement, *sa* bague. Elle nous explique qu'elle s'est dit durant la semaine que cette bague était la sienne et non plus celle de sa mère. Dès lors, elle peut en faire ce qu'elle veut : la porter ou non. « *Un jour* », nous dit-elle, « *j'aurai peut-être une fille et je lui donnerai sans doute cette bague. Cette bague sera alors la sienne et elle en fera ce qu'elle voudra.* »

Cette bague continue d'avoir toute son importance pour Emilie. Mais cet objet semble aujourd'hui représenter le lien à sa mère et non plus uniquement matérialiser la présence de celle-ci comme pour dénier le manque, l'absence. Par l'utilisation inédite que cette jeune femme en fait, cette bague représente le lien à l'autre ; c'est-à-dire qu'elle dialectise la présence et l'absence, la vie et la mort, « moi » et l'autre, monde intérieur et réalité extérieure. Autrement dit, cet objet peut maintenant soutenir les capacités d'illusion d'Emilie qui s'étaient trouvées mises en péril par le décès de sa mère ; événement brutal mais qui vient, bien entendu, comme *après-coup* d'une relation complexe que nous ne reprendrons pas ici.

Cette bague qui matérialisait de façon pesante l'omniprésence de cette mère décédée représente à présent le lien entre une mère et une fille jusqu'à permettre à Emilie de se vivre elle-même comme mère de sa potentielle descendance.

De l'objet « fétiche » à l'« objet-lien » ; la bague d'Emilie manifestait tant sa difficulté à se débrouiller avec sa relation à la mère décédée que ses tentatives pour y parvenir. Le travail effectué en groupe de récit de vie lui aura permis que se déploient, à travers ce même objet, des processus nouveaux rétablissant pour elle une capacité d'illusion contribuant au lien apaisé qu'elle peut, dès lors, entretenir avec sa mère : celle de la réalité passée et celle qu'elle porte encore en elle.

L'histoire d'Emilie nous invite à penser l'objet « fétiche » comme étant, parfois, un « objet-lien » potentiel. L'intérêt et la prise en compte dans un cadre clinique du processus d'illusion, entendu comme à la base du lien, offrent de réelles perspectives cliniques. Cela implique que nous ne soyons pas trop inquiets de modifier nos dispositifs classiques et de permettre qu'y prennent place quelques objets et autres créations de nos patients. Travailler avec le concept d'illusion implique nécessairement qu'un peu de la réalité s'invite

dans la relation clinique. Et quand elle ne s'y invite que trop peu, il convient même, parfois, de la convoquer.

L'objet-lien n'est pas un « fétiche » mais il n'est pas, non plus, une prothèse pour le sujet qui se complèterait de cette « chose » concrète qui oblitérerait le manque. « Ainsi, par exemple, pour l'alcoolique essentiel, l'alcool est un membre fantôme dans le prolongement réel du corps et cette prothèse est censée réaliser la clôture corporelle, parer à cette amputation, à ce trouage. »⁹⁴⁰ L'objet-lien s'inscrit radicalement dans le champ intermédiaire des phénomènes transitionnels alors que, comme nous l'indique Lekeuche⁹⁴¹, l'objet-prothèse ou le « *haltobjekt* », situe le sujet, dans son rapport à la pulsion, en deçà de la dialectique pulsionnelle propre à la transitionnalité.

Il n'est pas davantage une « béquille »⁹⁴² qui le soutiendrait comme le médicament soutient le malade en apaisant ses symptômes ou en le soulageant par la simple manifestation que l'Autre – le médecin, le monde médical, la Société – prend en compte sa souffrance et se propose de l'en libérer. L'objet investi d'une telle façon n'inscrit que très peu dans du lien dans la mesure où l'on retrouve une importante asymétrie des investissements d'un même objet. D'une certaine façon, une peluche à laquelle un enfant se serait fortement attaché ne pourrait remplir pleinement sa fonction d'objet-lien si cet objet n'était pas repéré et investi par l'entourage immédiat de l'enfant. Et, bien entendu, une peluche utilisée par un parent comme un « doudou » pour son enfant servirait bien d'avantage de soutien au parent lui-même que d'objet-lien pour l'enfant et son entourage⁹⁴³.

L'objet-lien est un objet d'ouverture ; il permet que se déploient les capacités d'illusion du sujet, et donc sa créativité s'étayant sur des éléments de son environnement. Il ne soutient pas l'individu mais la capacité même d'être connecté avec son monde intérieur et en lien avec le monde. L'objet-lien participe, si cela s'avère nécessaire pour l'individu, au sentiment de continuité d'existence.

⁹⁴⁰ Lekeuche Ph., 2011, *art. cit.*

⁹⁴¹ *Id.*

⁹⁴² Courtois A., « La triade père-mère-enfant et l'objet transitionnel multi-lien », In Brackelaire J.-L., Frankard A.-C., Janssen C., Tortolano S. (dir.), 2011, *op. cit.*, pp. 75-92.

⁹⁴³ *Id.*

Lorsque les capacités d'illusion ne requièrent pas pour l'individu qu'elles s'étayent sur un objet concret, elles n'en demeurent pas moins potentiellement fragilisées par le contexte de nos sociétés modernes et/ou par des éléments propres à l'histoire des individus. Cela, nous le constatons quotidiennement dans le cadre de nos activités cliniques avec des couples.

2.3. Le travail de l'« illusion conjugale »

Faire du lien intersubjectif un objet théorique pour la psychanalyse – ce à quoi nous avons tenté de contribuer à partir de Winnicott mais aussi avec Roussillon – c'est en faire, dans le même mouvement, un objet d'attention clinique.

Nous évoquons l'intérêt de convoquer la réalité extérieure dans nos cadres d'intervention thérapeutique dans certains cas. Travailler cliniquement la conjugalité peut nous mener à de telles expériences en recevant conjointement des partenaires dont la difficulté première – dans le sens de ce qui se trouve à l'avant-plan de leur plainte – concerne leur lien de couple.

La méthode psychanalytique la plus habituelle – principalement dans le champ de la psychanalyse francophone – rend inutile, voire impraticable, les entretiens menés avec des couples⁹⁴⁴. Or, notre façon de concevoir ce lien particulier à partir du concept d'illusion déplace non seulement notre regard et notre écoute mais nous invite à promouvoir de nouveaux dispositifs tels que celui que nous pratiquons nous-même en service de santé mentale. Pour qui s'intéresse à l'« entre je » conjugal, pour paraphraser Roussillon, il n'y aurait pas qu'à permettre au patient de déconstruire ce qu'il a construit imaginativement, et dont il peut d'ailleurs souffrir, mais aussi d'une part, à laisser de la place à la réalité de l'autre, du petit autre, en tant que celle-ci participe au déploiement psychique du sujet et d'autre part, à soutenir la possibilité d'une construction imaginaire, illusoire, susceptible d'être un « lieu de repos » pour les individus. Bien sûr, lorsque nous évoquons la réalité de l'autre, nous y entendons l'autre « sujet » porteur d'un monde interne singulier animé d'une

⁹⁴⁴ Il est toutefois intéressant de se rappeler que c'est notamment Patrick De Neuter qui a contribué à ce que se développe un dispositif de co-thérapie de couple selon une perspective psychanalytique au sein du service de santé mentale où nous pratiquons nous-même.

pulsionnalité et de fantasmes particuliers. Rappelons que, suivant notre thèse, l'illusion conjugale qui sous-tend le lien entre partenaires s'élabore à partir de la possibilité que soit trouvée-crée une scénographie interfantasmatique ; celle-ci s'étayant sur les scénarii fantasmatiques, par essence singuliers, des sujets en présence.

Recevoir des couples nous permet donc que chacun des partenaires déploie quelque chose de ce qui l'habite comme fantasme inconscient⁹⁴⁵. L'intérêt pour le thérapeute est alors d'essayer, à partir de ces bouts de fantasmes, de comprendre – comme nous l'avons fait avec les couples rencontrés dans le cadre de notre recherche – la façon dont ils s'articulent illusoirement pour constituer une scène « comme une », support de l'illusion conjugale ; quels sont les éléments fantasmatiques de l'un et de l'autre qui s'avèrent suffisamment contigus pour qu'ils puissent être interprétés par chaque membre du couple comme étant en continuité ; un peu comme des points sur un écran d'ordinateur qui seraient suffisamment proches pour être interprétés par l'observateur comme étant une ligne continue.

La particularité des couples que nous recevons est que, lorsqu'ils viennent nous consulter, l'illusion qui jusque là les maintenait ensemble s'est mise à vaciller. Cette façon de comprendre les crises conjugales nous amène à être particulièrement attentif au moment identifié par l'un et par l'autre comme étant le « début » de la crise ; quel contexte, quel changement ou événement de vie est venu ébranler ce qui jusque là semblait soutenir leur lien ? Souvent, de la même manière que Winnicott a théorisé l'illusion primaire d'omnipotence à partir de l'observation des effets de la désillusion, c'est à partir du contexte de la « désillusion conjugale » que nous pouvons le mieux entendre ce qui participait à l'illusion à la base du lien.

Un couple que nous avons reçu en consultation faisait remonter le début de leur crise conjugale à quelques années. Comme beaucoup des couples reçus, ils nous parlent de « problèmes de communication », mais surtout de la perte de confiance de Madame envers son mari qui l'a récemment trompée. Cet événement récent n'est donc pas l'origine de la crise conjugale mais bien l'élément qui les a motivés à entreprendre une thérapie de couple. Ils ne

⁹⁴⁵ Bien que nous ne prétendons nullement saisir, par cette méthode, ce qui serait le fantasme inconscient fondamental du sujet.

comprennent pas pourquoi mais ils parviennent à être assez précis quant à ce moment où leur relation de couple a commencé à péricliter. Les amenant à évoquer divers événements relatifs à cette période de leur vie, Monsieur mentionne, « l'air de rien », la promotion professionnelle de Madame. Cet avancement dans l'entreprise où elle travaillait toujours au moment de nos entretiens l'ont amenée à gagner davantage d'argent que Monsieur, mais aussi à avoir plus de responsabilités. Ce n'est qu'à ce moment que nous comprenons que tous les deux travaillent dans des services différents mais au sein de la même entreprise.

Si nous n'avions reçu que Monsieur – qui, par ailleurs, n'aurait probablement pas consulté seul – nous aurions pu, bien entendu, travailler avec lui ce changement de positionnement par rapport à son épouse envisagée comme figure de l'Autre. Et cela aurait eu tout son sens. Sans doute aurait-il mieux compris pourquoi il avait eu besoin de flirter avec une jeune secrétaire de son service, pourquoi il ne connaissait quelques problèmes d'érection qu'avec son épouse, etc. Bref, nous aurions pu l'accompagner dans l'entreprise de subjectivation de son fantasme et dans l'identification de son complexe de castration en lien, sans aucun doute, avec un roman familial qui laissera apparaître une mère « dévorante » et un père largement absent. Mais nous intéressant au lien intersubjectif, à l'« entre je », ce travail nous l'avons effectué en même temps que nous explorions ce qu'il en était de toute cette histoire pour Madame. Nous constatons alors que celle-ci s'est, depuis toujours, appuyée sur Monsieur. Elle était déprimée au moment de leur rencontre trouvant chez lui tout le réconfort nécessaire. Elle était fière de la réussite de son mari et se montrait admirative face à l'énonciation de tous les projets de Monsieur. On comprend donc comment une scénographie interfantasmatique, à l'intérieur de laquelle Monsieur soutenait Madame dans son développement et occupait une position forte et idéalisée, a pu se construire entre eux et soutenir une illusion conjugale. Mais Madame a perdu sa mère il y a quelques années et a entrepris une thérapie individuelle suite à ce douloureux événement⁹⁴⁶. Ce travail individuel l'a conduite à un repositionnement subjectif qui l'a autorisée à « penser à elle ». C'est à ce moment qu'elle a obtenu sa promotion.

Déployer les enjeux psychiques de l'un et de l'autre, comprendre comment ils se sont articulés illusoirement soutenant ainsi

⁹⁴⁶ Douloureux bien que non dépourvu d'une forte ambivalence.

leur lien de couple, a permis qu'ils construisent, à partir des mêmes éléments mais recomposés autrement, un « bricolage » interfantasmatique inédit susceptible de supporter une nouvelle illusion conjugale. Pour le dire simplement, Madame a pu communiquer à Monsieur qu'elle recherchait toujours la solidité de son épaule et que celle-ci n'avait pas grand-chose à voir avec quelque position hiérarchique que ce soit. De son côté, Monsieur a pu reprendre une place auprès de Madame tout en ayant pu se décaler d'une crainte d'être « castré » ; il a exporté cette question dans le cadre de la thérapie individuelle qu'il a entreprise à la suite de nos entretiens de couple.

Soyons précis, l'enjeu des entretiens de couple, même lorsque l'on se réfère au concept d'illusion, n'est pas que les partenaires restent ensemble à tout prix. Ce travail de l'illusion conjugale peut tout aussi bien conduire à la dissolution pure et simple de celle-ci sans que ne s'ouvre la possibilité d'en créer une nouvelle. Mais s'il est clair pour tous nos collègues, thérapeutes et analystes, que nous n'avons jamais à nous prononcer quant au devenir potentiel, et moins encore « préférable », du couple que nous recevons, permettre que le lien qui les unit, aussi illusoire soit-il, soit « retrouvé-recréé » nous semble la façon la plus juste de tenir notre position de « non savoir ». Par ailleurs, lorsqu'un couple se sépare au terme d'un travail de couple, leur permettre de non seulement un peu mieux comprendre quels étaient leurs enjeux subjectifs dans la constitution de ce lien mais aussi la façon dont les choses se sont articulées entre eux conduit souvent à des ruptures où les choses peuvent encore être pensées à deux. Cela s'avère bien utile lorsque, par exemple, des enfants font partie de l'histoire puisque, si le lien conjugal se brise, le lien parental, lui, demeurera le plus souvent.

Ajoutons encore que le travail de l'« entre je » à partir du concept d'illusion peut nous conduire à faire l'expérience d'un dispositif plus particulier encore – du moins dans le champ de la psychanalyse – qu'est la co-thérapie de couple. Comme nous avons eu l'opportunité de l'exposer ailleurs⁹⁴⁷, le lien entre co-thérapeutes peut alors devenir le véritable réceptacle de la dynamique intersubjective du couple reçu. Le travail de ces vécus particuliers que nous avons

⁹⁴⁷ Janssen C., Mairiaux C., « Mise au travail de la relation entre co-thérapeutes : le contre-transfert de lien », conférence publique, *Séminaire de l'Unité « Clinique du couple »*, SSM Chapelle-aux-Champs, Bruxelles, le 9 mars 2012.

nommé, avec beaucoup de prudence, « contre-transfert de lien », peut alors nous en apprendre beaucoup quant au travail de l'illusion déployé par le couple tout au long du suivi.

3. L'illusion du clinicien-chercheur

Et si tout ceci n'était qu'illusion ? Le chercheur n'est-il pas de ceux qui – pour des raisons qui restent, au moins partiellement, ignorées d'eux-mêmes – trouvent-crésent sans cesse de nouvelles illusions supposées donner sens au monde et faire lien entre les individus et leur environnement ? Freud lui-même, rappelons-le, en arrivait, à la fin de son ouvrage de 1927⁹⁴⁸, à douter que son entreprise de rationalisation par le recours à la Science était elle-même illusoire. Sans doute est-ce le lot de toute tentative d'élaboration théorique dans quelque domaine scientifique que ce soit.

Qui s'inscrit dans une pensée constructiviste, même tempérée par l'idée d'un réel qui résiste à être transformé totalement⁹⁴⁹, peut facilement accepter que toute production scientifique, en ce compris celles s'inscrivant dans le champ des sciences dites « exactes »⁹⁵⁰, relève de l'illusion, au sens où nous l'avons défini tout au long de notre thèse et s'articulant donc au principe de réalité.

Mais notre thèse, si illusoire soit-elle, n'a pas n'importe quel objet puisqu'il s'agit précisément de contribuer à une meilleure compréhension des liens intersubjectifs. Plus encore, nous avons tenté de préserver tout au long de notre recherche une visée clinique ; c'est-à-dire que le modèle que nous proposons doit aussi faciliter les rencontres intersubjectives particulières qu'offrent nos cadres psychothérapeutiques.

« Recherche clinique » ou « clinique de recherche » : à première vue, ces deux termes s'accordent assez mal entre eux et leur juxtaposition pourrait même être interprétée comme un oxymore. « Le chercheur, dirais-je, est obsédé par sa question, et tente d'amener, parfois un peu intrusivement, ses informateurs à lui fournir des

⁹⁴⁸ Freud S. [1927], *op. cit.*

⁹⁴⁹ Janssen C., De Neuter P., Frogneux N., Bartiaux F., 2009, *art. cit.*

⁹⁵⁰ Latour B., 1996, *op. cit.*

réponses à ses questions. »⁹⁵¹ Et il est vrai que l'intense travail théorique préalable à l'élaboration d'hypothèses – certes « souples », éprouvées, ensuite, par un dispositif précis – oriente, d'une façon ou d'une autre, tant l'oreille du chercheur que la parole des individus interrogés.

« Le clinicien, au contraire, se laisse guider par les questions et les signifiants de son analysant. Ce sont en effet les questions de l'analysant qui guident la cure, même si c'est l'analyste qui la dirige. »⁹⁵² Alors, nos précautions en matière d'épistémologie et de méthodologie ont-elles été vaines ? Est-il tout simplement contradictoire et donc impossible de faire de la recherche dans le champ clinique et, plus spécifiquement encore, de la psychanalyse ? Bastien nous indique quelques pistes qui permettent de lever cette apparente impossibilité et qui nous semblent avoir été respectées dans le cadre de notre propre recherche.

Premièrement, il convient de prêter son attention aux effets, sur le sujet, de son énonciation dans l'*après-coup*. La façon dont nous avons organisé les entretiens avec les couples nous a permis de tenir compte de ces effets. Par ailleurs, notre intérêt pour le concept d'« identité narrative »⁹⁵³ si lié à la méthodologie du récit de vie est également une manière de tenir compte de l'*après-coup* de la narration, par l'individu, de sa propre histoire.

Deuxièmement, pour qu'une recherche ne perde pas son caractère « clinique », il est important de s'intéresser aux particularités de la construction du discours. Là encore, notre dispositif a rendu possible une telle appréhension du mode narratif des différentes personnes interrogées. Les enregistrements et retranscriptions des entretiens – non seulement en ce qui concerne les récits de vie mais aussi les entretiens avec les familles à propos des « doudous » – rendent compte des hésitations, de l'enchaînement des idées, des ruptures dans le discours, des sauts associatifs, des silences, etc. Ces éléments ont influé pleinement sur le traitement des données que nous avons pratiqué.

⁹⁵¹ Bastien D., « Une clinique de recherche et sa rencontre avec le champ de l'anthropologie, ou la psychanalyse et la volonté de faire science », Florence J. (dir.), *La psychanalyse et l'université. L'expérience de Louvain*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2002, p. 114.

⁹⁵² *Ibid.*

⁹⁵³ Ricœur P., 1990, *op. cit.*

Troisièmement, une place doit être laissée aux effets sur le chercheur de la parole énoncée par les personnes interrogées. Le lieu propice à une telle prise en compte des effets de transfert et de contre-transfert inhérents à toute situation intersubjective de ce type fut l'intervision systématique réalisée avec notre consœur Chiara Aquino. Lors de nos rencontres, le partage des impressions, des sentiments, voire des ressentiments dont nous avons fait l'expérience lors des entretiens de recherche ont permis de tantôt révéler ce qui se jouait sans doute subjectivement pour le narrateur, tantôt pointer ce qui, par nos propres « taches aveugles », risquait de nous échapper ou parasiter nos tentatives d'interprétation des récits.

Enfin, dans le cadre d'une « clinique de recherche », « [...] le sens n'est pas hypothétisé, n'est pas dégagé par l'expert, dans notre cas le chercheur, à partir de l'informateur, mais résulte bien de la rencontre entre les deux et de la construction commune qui va jaillir de cette rencontre. »⁹⁵⁴ Si les trois points précédents sont respectés, celui-ci en découle presque naturellement. Pour notre part, nous pouvons tout de même parler d'un « sens hypothétisé ». Mais la particularité de la méthode du récit de vie implique que ces hypothèses soient co-construites par le narrataire et le narrateur. Et lorsque le narrateur s'extrait quand même de la situation de l'entretien pour réfléchir au matériel retranscrit, l'intervision replonge le chercheur dans la situation intersubjective d'où doit émerger un sens nouveau. Il n'est pas rare que la personne assurant ce travail d'intervision nous renvoie des questions simples mais ayant une puissante fonction de recadrage telles que : « Mais qu'est-ce qu'il en dit, lui ? », « Comment elle se sentait, elle, en parlant de cela ? », etc. Aussi, rappelons que la façon de transcrire l'illusion conjugale à partir de l'écoute d'un « bout » de fantasme de chacun nous est venue à partir de la rencontre avec le premier couple. De la même manière, le concept d'« objet-lien » s'est déduit de la rencontre avec des familles.

Bref, par la démonstration que ces divers éléments méthodologiques ont été respectés, nous pouvons affirmer, en ayant recours à l'expression de Bastien, que notre thèse s'inscrit dans le cadre de la « clinique de recherche ».

De ce fait, non seulement nous sommes convaincu que notre modèle du lien intersubjectif sous-tendu par un processus d'illusion

⁹⁵⁴ Bastien D., 2002, *id.*, p. 119.

relève lui-même de l'illusion, mais davantage encore, nous souhaitons le revendiquer. Si l'illusion dont nous parlons consiste bien à faciliter le lien entre les sujets en dialectisant productions imaginaires et principe de réalité, alors notre modèle théorique doit pouvoir s'avérer très utile dans le cadre de rencontres cliniques. Et, effectivement, nous avons pu, déjà, observer que cette « croyance » nouvelle s'avère particulièrement opérante dans la rencontre non seulement avec des couples, mais aussi dans les situations de suivis individuels où domine la question de la fragilisation des liens.

Une illusion comme soutien à d'autres illusions ; voilà donc ce que nous avons souhaité proposer à travers notre thèse. Nos critères de validité relèvent moins d'une rationalisation absolue – elle aussi illusoire, rappelons-le – que des effets de vérité que produit notre élaboration théorico-clinique dans la rencontre avec nos patients.

Par ailleurs, soulignons encore que nous sommes convaincu de la nécessité d'avoir recours aujourd'hui à de nouveaux modèles, tels que celui que nous proposons. La psychanalyse, selon nous, doit se repenser jusqu'à s'autoriser à modifier ses dispositifs tout en préservant l'essentiel de sa méthode. Il serait « fou » – puisque se déconnectant de la réalité, petit-à-petit, sans s'en rendre compte – de croire qu'un dispositif clinique puisse être immuable au sein d'une société en perpétuel changement. Si l'on comprend la pertinence des rites traditionnels comme le culte d'affliction *mbwoolu* chez les Yaka⁹⁵⁵ mais aussi l'efficacité de la médecine moderne dans nos sociétés éponymes, alors nous ne pouvons que percevoir la cohérence nécessaire entre un dispositif et son environnement. En d'autres termes, un dispositif visant à mettre en scène et en œuvre une forme particulière de rencontre intersubjective doit nécessairement s'appuyer sur un processus d'illusion nouant logiques subjectives et environnement social.

S'intéressant aux logiques dispositives et s'appuyant sur les hypothèses d'E. Belin, E. Volckrick écrit ceci :

⁹⁵⁵ Devisch R., « Incorporité par "encorporation" de figurines culturelles transitionnelles », In Brackealire J.-L., Frankard A.-C., Janssen C., Tortolano S. (dir.), 2011, *op. cit.*, pp. 93-122.

[...] notre confiance n'est pas fondée, toute nécessaire qu'elle est. Ce qu'on appelle culture est la mise en scène de cette illusion d'un fondement. Chaque communauté invente sa manière propre d'établir la sécurité existentielle⁹⁵⁶.

C'est en ce sens que nous pouvons sans doute envisager tout dispositif, en l'occurrence clinique, comme étant un phénomène culturel. La Société se transforme, la Culture – tempérée par la Tradition – se « retrouve-recrée » sans cesse, les modalités de liens intersubjectifs se renouvellent, les individus sont amenés à expérimenter des façons inédites d'être au monde puisque celui-ci change, l'expression de souffrances psychiques est parfois neuve. L'enjeu des chercheurs et cliniciens s'avère, dès lors, de se montrer *créatifs* – en tant que ce qu'ils créent s'ancre dans la réalité de leur environnement social – en *trouvant-créant* de nouveaux dispositifs et modèles théorico-cliniques susceptibles d'agir comme *espaces d'illusion* « *suffisamment bons* » pour que les individus « malades » de leurs liens puissent y mettre en jeu leurs propres *capacités d'illusion*. Nous espérons, donc, avoir contribué créativement à comprendre et soutenir les illusions qui nous relient les uns aux autres, et au monde ; ainsi va la connaissance...

C'est ce qui est excitant dans le rideau du théâtre. Quand il se lèvera, chacun de nous créera la pièce qui se jouera ; après quoi, le recoupement de ce que chacun aura créé de son côté fournira peut-être la matière d'une discussion sur l'œuvre représentée⁹⁵⁷.

⁹⁵⁶ Volckrick E., 2011, *art. cit.*, p. 125.

⁹⁵⁷ Winnicott D.W. [1966], « L'enfant dans le groupe familial », In Winnicott D.W., *Conversations ordinaires*, Paris, Gallimard, trad. fr., 1986, p. 199.

BIBLIOGRAPHIE

ABEL O., *Le mariage a-t-il encore un avenir ?*, Paris, Bayard Centurion, 2005.

ABRAM J.

- *The language of Winnicott: a dictionary of Winnicott's use of words*, London: Karnac Books, second edition, 2007 [1996].
- *Le langage de Winnicott : Dictionnaire explicatif des termes winnicottiens*, Paris, Popesco, trad. fr. Athanassiou-Popesco C., 2001.

ANDRE J. et al., *La folie maternelle ordinaire*, Paris, Presses universitaires de France, 2006.

ANDREOLI A., Psychanalyse et psychothérapie : quoi, comment et pourquoi, *Psychothérapies*, 22, 2002/1, pp. 9-19.

ANZIEU, D.

- « L'illusion groupale », *Revue Nouvelle de psychanalyse*, 1971, 4, pp. 73-93.
- *Le groupe et l'inconscient. L'imaginaire groupal*, Paris, Dunod, 1975.
- *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1995 [1985].

AQUINO C., « Pour une approche biographie du couple : L'histoire de Jean-Marc et Danielle », *Mémoire de licences en sciences psychologiques*, Promoteurs : Legrand M., Dessoix E., Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, non publié.

ASSOUN P.-L., *Le couple inconscient : Amour freudien et passion courtoise*, Paris, Economica, 2005.

AUGE M., *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

BADINTER E., *Le conflit : la femme et la mère*, Paris, Flammarion Lettres, 2010.

BAJOS N., BOZON M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratique, Genre et Santé*, Paris, La Découverte, 2008.

BALESTRIERE L., « Un amour si funeste : à propos des "fondements infantiles" de la passion amoureuse », *Cahiers de psychologie clinique*, 2002/2, 19, pp. 95-106.

BALINT M., *Le défaut fondamental*, Trad. fr. J. Dupont et M. Viliker, Paris, Payot, 1971.

BARRIE J.M., *Peter Pan*, Paris, Flammarion, Trad. fr., 1982.

BASTIEN D.

- *Le couple ou le dialogue inconscient*, Paris, Imago, 1995.

- « Une clinique de recherche et sa rencontre avec le champ de l'anthropologie, ou la psychanalyse et la volonté de faire science », Florence J. (dir.), *La psychanalyse et l'université. L'expérience de Louvain*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2002, pp. 109-121.
 - « Un homme, une femme et deux fantasmes : le couple existe-t-il ? », *Cahiers de psychologie clinique*, 2007/2, 29, pp. 133-143.
- BAUMAN Z., *L'amour liquide : De la fragilité des liens entre les hommes*, Trad. fr., Chambon, Ed. du Rouergue, 2004.
- BERTAUX D., *L'enquête et ses méthodes : le récit de vie*, Paris, Armand Colin, 2^{ème} édition, 2005.
- BICK E. [1986], « Considérations ultérieures sur la fonction de la peau dans les relations d'objets précoces », In HARRIS, M., BICK, E., *Les écrits de Martha Harris et d'Esther Bick*, Trad. Fr., Larmor-Plage, Editions du Hublot, 1998 [1987].
- BION W.R.
- [1959], « Attaque contre les liens », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 25, 1982, pp. 285-298.
 - [1959b], « Attaque contre la liaison », In BION W.R., *Réflexion faite*, trad. fr. D. Robert, Presses universitaires de France, Paris, 1983, pp.105-123.
 - [1962], *Aux sources de l'expérience*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.
- BLASS R.B., "Beyond illusion: Psychoanalysis and the question of religious truth", *The International Journal of Psychoanalysis*, 2004, 85, pp. 615-634.
- BLONDEL M.-P., « Objet transitionnel et autres objets d'addiction », *Revue française de psychanalyse*, 2004/2, 68, pp. 459-467.
- BOIGE N., « De l'objet transitionnel à l'addiction ? Regard d'un pédiatre », *Spirale*, 2002/2, 22, pp. 77-88.
- BOWLBY J.,
- *Attachment and Loss 1: Attachment*, New York: Basic Books, 1969.
 - *Attachement et perte*, Paris, Presses universitaires de France, Trad. fr., 1978.
- BRACKELAIRE J.-L., FRANKARD A.-C., JANSSEN C., TORTOLANO S. (dir.), *Objet transitionnel et objet-lien. Regards croisés*, Louvain-la-Neuve, Harmattan-Academia, 2011.
- BRUN D., « Des yeux de la mère dans le miroir au visage de la mère comme miroir », In VANIER C., VANIER A. (dir.), *Winnicott avec Lacan*, Paris, Hermann Editeurs, 2010, pp. 73-78.
- BRUSSET B.
- *Psychanalyse du lien. La relation d'objet*, Paris, Ed. Du Centurion, 1988.

- « Métapsychologie des liens et troisième topique », *Revue française de psychanalyse*, 2006, 70, pp. 1213-1282.

CALDWELL L.

- "Introduction", In Caldwell L. (Ed.), *Sex and Sexuality: Winnicottian Perspectives*, London: Karnac Books Ltd., 2005, pp. 1-10.
- "Introduction", In Caldwell L. (Ed.), *Winnicott and the Psychoanalytic Tradition*, London: Karnac Books Ltd., 2008 [2007], pp. 1-7.

CASTEL P.-H., « Qu'est-ce qui change dans le 'sexe' ? Quelques questions préliminaires d'histoire et de méthode », Colloque organisé par l'Institut d'études de la famille et de la sexualité sur le thème « Différences des sexes et vies sexuelles d'aujourd'hui » (18 et 19 avril 2008 – Louvain-la-Neuve), Conférence non publiée.

CHABOUDEZ G., *Rapport sexuel et rapport des sexes*, Paris, Editions Denoël, 2004.

CHAUMIER S., *L'amour fissionnel : le nouvel art d'aimer*, Paris, Fayard, 2004.

CHOUVIER B. & al., *Les processus psychiques de la médiation*, Paris, Dunod, 2002.

CICCONE A., MELLIER D., « Introduction : Les modalités primaires de la subjectivation du temps chez le bébé », In CICCONE A., MELLIER D. (dir.), *Le bébé et le temps*, Paris, Dunod, 2007, pp. 1-9.

CLANCIER A., *Le paradoxe de Winnicott*, Paris, Payot, 1984.

COOPMAN A.L., JANSSEN C., « La maladie génétique au cœur de la fratrie : secret et tabou », *Cahiers de psychologie clinique*, 2006, 27, pp. 39-54.

DE GAULEJAC V.,

- *La névrose de classe*, Paris, Hommes et Groupes, 1987.
- *L'histoire en héritage. Roman familial et trajectoire sociale*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999.

DE LARA P., DE LARA A., « L'enfant "objet transitionnel" de la médiation familiale », *Dialogue*, 2003, 160, pp. 69-87.

DE NEUTER P.

- « Ni ange, ni bête : la nécessaire intrication des trois registres de l'humain », In FELTZ B., LAMBERT D. (dir.), *Entre le corps et l'esprit*, Paris, Mardaga, 1994.
- « Quand un amour du passé entrave celui du présent », *Cahiers de psychologie clinique*, 1997/2, 9, pp. 341-351.
- « La passion comme sinthome : Pour une typologie des passions amoureuses », *Cliniques Méditerranéennes*, 2004, 69, pp. 45-55.
- « Que doit-être un désir de psychanalyste pour qu'il opère de façon correcte ? », *Le Bulletin freudien*, 2006, 48, pp. 67-79.

- « Félics pour l'autre », In DE NEUTER P., BASTIEN D., *Clinique du couple*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2007a, pp. 75-88.
- « Les paradoxes de l'amour », In DE NEUTER P., BASTIEN D., *Clinique du couple*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2007b, pp. 31-53.
- « Du devenir des fantasmes de "CHAQUE UN" dans le couple », *Conférence à la Fondation européenne pour la psychanalyse*, Paris, le 4 novembre 2007c, non publié.
- « Les agressivités conjugales masculines. Leurs causes et leurs remèdes », <http://www.asblcefa.be/cefa/images/pdf/analyse02.pdf>, CEFA asbl, 2009, consulté le 7 février 2012.
- « Le couple et les paradoxes de l'amour », *Le Bulletin Freudien*, 1993, 21, <http://www.association-freudienne.be/pdf/bulletins/23-BF21DENEUTER.pdf?phpMyAdmin=0k39wA0M-rYtTueZFUi-nHQMkb1>, consulté le 7 février 2012.

DE NEUTER P., BASTIEN D., *Clinique du couple*, France, Erès, 2007.

DENIS P., « La personne de l'objet : miroir portraitiste », *Revue Française de Psychanalyse*, 1997, vol. 61, n°2, pp. 361-364.

DESSAIN B., *Winnicott : illusion ou vérité*, Bruxelles, De Boeck, 2007.

DE SINGLY F.

- *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan, 2004 [1996].
- *Libres ensemble : l'individualisme dans la vie commune*, Paris, Nathan, 2000.

DETHIVILLE L.

- « Avant-propos », In *Winnicott, un psychanalyste dans notre temps*, Les Lettres de la Société de Psychanalyse Freudienne, 2009, 21, pp. 9-10.
- « Introduction », In *Winnicott, un psychanalyste de notre temps*, Les Lettres de la Société de Psychanalyse Freudienne, 2009, 21, pp. 13-21.

DEVISCH R., « Incorporéité par "encorporation" de figurines culturelles transitionnelles », In BRACKEALAIRE J.-L., FRANKARD A.-C., JANSSEN C., TORTOLANO S. (dir.), *Objet transitionnel et objet-lien. Regards croisés*, Louvain-la-Neuve, Harmattan-Academia, 2011, pp. 93-122.

DOLTO F.,

- *L'image inconsciente du corps*, Paris, Editions du Seuil, 1984.
- *Dialogues québécois*, Paris, Seuil, 1987.

DOR J.

- *Introduction à la lecture de Lacan (L'inconscient structuré comme un langage. La structure du sujet)*, Paris, Denoël, 2002 [1985].

- *L'a-scientificité de la psychanalyse 1 : L'aliénation de la psychanalyse*, Belgique, Editions universitaires, 1988.
- DOZIER M., KOBAK R., "Psychophysiology in attachment interviews: Converging evidence for deactivating strategies", *Child Development*, 1992, 63, pp. 1473-1480.
- DUPARC F. (dir.), *Winnicott en 4 squiggles*, France, In Press Editions, 2005.
- DUPRE LA TOUR M., « Le lien : repères théoriques », *Dialogue*, 2002, 155, pp. 27-70.
- EHRENBERG A.
 - *L'individu incertain*, Paris, Calman-Lévy, 1995.
 - *La fatigue d'être soi (Dépression et société)*, Paris, Odile Jacob, 1998.
- FAIRBAIRN W.R.D. [1952], *Psychoanalytic Studies of the Personality*, New York: Brunner-Routledge, 2003.
- FINK E. [1960], *Le jeu comme symbole du monde*, Paris, Les Editions de Minuit, Trad. fr. Hildenberg H. et Lindenberg A., 1966.
- FIORENTINI G., « Jeu et illusion », *Revue française de psychanalyse*, 2004/1, 68, pp. 49-64.
- FRANKARD A.-C.
 - *Les représentations de la santé mentale de l'enfant : recherche empirique auprès d'un groupe de puéricultrices*, Thèse doctorale en psychologie, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'UCL, Louvain-la-Neuve, 1999.
 - « La santé mentale de l'enfant. Les représentations que s'en font les puéricultrices », *Sauvegarde de l'enfant*, 2002/2, 55, pp. 70-80.
 - « L'intervenant tiers en crèche. Implications d'une recherche menée auprès d'un public de puéricultrices », *Cahiers de psychologie clinique*, 2001, 17, pp. 201-214.
- FRANKARD A.-C., Brackelaire J.-L., Janssen C., « Objet transitionnel, capacité de croire et appareil à croyance », *Cahiers de Psychologie clinique*, 2005, 25, pp. 161-177.
- FREUD A., *Le normal et le pathologique chez l'enfant*, Paris, Gallimard, 1968 [1965].
- FREUD S.
 - [1901], « Souvenirs d'enfance et souvenirs-écrans », In *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 2004.
 - [1905] *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987.
 - [1905b], *L'interprétation des rêves*, Paris, Presses universitaires de France, Trad. fr. I. Meyerson, 1967 [1926].

- [1909] « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) », *Cinq psychanalyses*, Paris, Presses universitaires de France, 2003 [1954], pp. 199-261.
 - [1910] « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse (Un type particulier de choix d'objet chez l'homme) », *La vie sexuelle*, Paris, Presses universitaires de France, 2002 [1969], pp. 47-55.
 - [1912-1913] *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1989.
 - [1912], « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse (Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse) », *La vie sexuelle*, Paris, Presses universitaires de France, 2002 [1969], pp. 55-65.
 - [1912a], « La dynamique du transfert », *La technique psychanalytique*, Paris, Presses universitaires de France, 2002 [1953], pp. 50-60.
 - [1915] « Pulsions et destins des pulsions », *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1968, pp. 11-43.
 - [1917] « Deuil et Mélancolie », *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1968, pp. 145-171.
 - [1920] « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de Psychanalyse*. Paris, Payot, 1981, pp. 47-128.
 - [1921] « Psychologie des foules et analyse du moi », *Essais de Psychanalyse*. Paris, Payot, 1981, pp. 128-242.
 - [1923], *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, Trad. fr. S. Yankélévitch, 1967.
 - [1923a], « Le Moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.
 - [1932] *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.
 - [1939] *Moïse et le monothéisme*, Paris, Gallimard, 1948.
 - [1948] *L'avenir d'une illusion*, Paris, Presses universitaires de France, Trad. fr., 1993 [1971].
 - [1953], *La technique psychanalytique*, Paris, Presses universitaires de France, 2007.
- GIMENEZ G., « Les objets de relation », In CHOUVIER B. & al., *Les processus psychiques de la médiation*, Paris, Dunod, 2002.
- GOLDBETER MERINFELD E., « Théorie de l'attachement et approche systémique », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 2005/2, 35, pp. 13-28.
- GOLSE B., MISSONNIER M., « Recherches en psychanalyse. Université Paris 7 Denis Diderot », *Le Carnet Psy*, 2004/3, 71, pp. 27-30.

- GOLSE B., MISSONNIER S. (dir.), *Récit, attachement et psychanalyse (Pour une clinique de la narrativité)*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2005.
- GOROG F., « Ouverture », In VANIER C., VANIER A. (dir.), *Winnicott avec Lacan*, Paris, Hermann Editeurs, 2010, pp. 7-9.
- GORI R.
- *Logique des passions*, Paris, Denoël, 2002.
 - *L'empire des coachs : une nouvelle forme de contrôle social*, Paris, Albin Michel, 2006.
 - *La preuve par la parole : Essai sur la causalité en psychanalyse*, Ramonville Saint-Agne, Eres, 2008.
 - *L'Appel des appels : Pour une insurrection des consciences*, Paris, Editions Mille et une Nuits, 2009.
- GOUIN DECARIE Th., *Intelligence et affectivité chez le jeune enfant*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1973 [1968].
- GOVINDAMA Y., LOUIS J., « Endormissement et fonction de l'objet transitionnel chez le jeune enfant entre 12 et 24 mois : une étude transculturelle », *Devenir*, 2005/4, 17, pp. 323-345.
- GREEN A.
- « La mère morte », In GREEN A., *Narcissisme de vie, Narcissisme de mort*, Paris, Payot, 1985.
 - *Jouer avec Winnicott*, Paris, Presses universitaires de France, 2005.
 - « Repérage originaire et transformations du lien de Freud à Winnicott », *Revue française de psychanalyse*, 2006/5, 70, pp. 1289-1306.
- HONNETH A., *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Les éditions du Cerf, 2002.
- JADOULLE V., « Imaginaire et symbolisation », *Revue belge de psychanalyse*, 2003, 42, pp. 71-84.
- JANSSEN C.
- *L'entrée à l'université : crise, entre-deux et création de culture*, Mémoire réalisé en vue de l'obtention du grade de licencié en psychologie, Louvain-la-Neuve, Faculté de Psychologie et des sciences de l'éducation, Université catholique de Louvain, 2001, texte non publié.
 - « J.M. Barrie : mort d'un frère et travail du négatif », *Cahiers de Psychologie clinique*, 2006, 27, pp. 123-140.
 - « L'entrée à l'université : double transformation de l'environnement et de l'identité », *Exposant Neuf*, article en ligne : www.segec.be/exponeuf/pdf/25_Janssen.pdf, 2006a.

- *De la pertinence de la pensée de D.W. Winnicott dans la clinique d'aujourd'hui. Traumatisme, psychose et travail du négatif*, Mémoire non publié présenté en vue de l'obtention du diplôme d'études spécialisées en psychothérapie d'orientation psychanalytique pour adultes, Louvain-la-Neuve, 2006.
 - « Le traumatisme : une défaillance temporaire de la capacité à jouer », *Revue francophone du stress et du trauma*, 2008, 8 (1), pp. 13-20.
 - « Les avatars de la rencontre amoureuse », In MARQUET J., JANSSEN C. (dir.), *@mours virtuelles, conjugalité et Internet*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2009.
 - « Le couple comme machine à psychose », conférence publique, *Séminaire de l'Unité « Clinique du couple »*, SSM Chapelle-aux-Champs, Bruxelles, le 11 juin 2010.
 - « Viol sur Second Life » : entre jeu et réalité », In MARQUET J., JANSSEN C. (dir.), *Lien social et internet dans l'espace privé*, Louvain-la-Neuve, Harmattan-Academia, 2011, pp. 237-248.
- JANSSEN C., BRACKELAIRE J.L., FRANKARD A.C., « Les premiers objets d'attachement: points d'arrimage des liens actuels entre les enfants, les parents et les professionnels », *Enfances – Adolescence*, 2005, Hors-série, pp. 49-56.
- JANSSEN C., COOPMAN A.-L.,
- « La narration de soi en groupe : le récit comme tissage du lien social », *Cahiers de Psychologie clinique*, 2010/1, 34, pp. 119-134.
 - « “Suis-je un homme avec toi ?” : L'illusion conjugale à l'épreuve du handicap physique », *Champ psychosomatique*, 2011/3, 59, pp. 59-77.
- JANSSEN C., FROGNEUX N., DE NEUTER P., BARTIAUX F., « Couple et interdisciplinarité : les rencontres du différent », In COLLART P. (dir.), *Rencontre avec les différences entre sexes, sciences et cultures*, Academia-Bruylant, 2009, pp. 19-36.
- JANSSEN C., MAIRIAUX C., « Mise au travail de la relation entre co-thérapeutes : le contre-transfert de lien », conférence publique, *Séminaire de l'Unité « Clinique du couple »*, SSM Chapelle-aux-Champs, Bruxelles, le 9 mars 2012.
- JANSSEN C., TORTOLANO S., « Mondes virtuels et capacité d'illusion : les avatars du lien », *Cahiers de Psychologie clinique*, 2010/2, 35, pp. 57-76.
- JOUBERT C., « Les fonctionnements régressifs du lien de couple, ou du collage à la rupture », *Dialogue*, 2003/3, 161, pp. 105-117.
- KAËS R.
- *L'appareil psychique groupal*, Paris, Dunod, 1976.
 - *Le groupe et le sujet du groupe*, Paris, Dunod, 1993.

- « Introduction : Le sujet de l'héritage », In KAËS, R., FAIMBERG, H., ENRIQUEZ M., BARANES J.J., *Transmission de la vie psychique entre les générations*, Paris, Dunod, 2003 [1993], pp. 1-58.
- « Médiation, analyse transitionnelle et formations intermédiaires », In CHOUVIER B. & al., *Les processus psychiques de la médiation*, Paris, Dunod, 2005.
- *Un singulier pluriel. La psychanalyse à l'épreuve du groupe*, Paris, Dunod, 2007.
- « Définitions et approches du concept de lien », *Adolescence*, 2008, 26, pp. 763-780.
- *Les alliances inconscientes*, Paris, Dunod, 2009.
- « Le sujet, le lien et le groupe. Groupalité psychique et alliances inconscientes », *Cahiers de Psychologie clinique*, 2010, 34, pp. 15-40.

KAUFMANN J.C., *Sociologie du couple*, Paris, Presses universitaires de France, 2010 [1993].

KLEIN M.

- [1946], « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes », In Klein M., Heimann P., Isaacs S., *Développements de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.
- *La psychanalyse des enfants*, Paris, Presses universitaires de France, 1982 [1959].
- *Essais de psychanalyse 1921-1945*, Paris, Payot, 1976.

LACAN J.

- *Le transfert (1960-1961)*, Livre VIII, Paris, Seuil, 1991.
- *L'identification (1961-1962)*, Livre IX, Paris, Editions de l'Association Freudienne Internationale, 2000.
- *La logique du fantasme (1966-1967)*, Séminaire XIV, séance du 16 novembre 1966, http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/14-LF/LF16111966.htm, consulté le 13 février 2012.
- *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Livre XI, Paris, Seuil, 1973.

LAINE A., *Faire de sa vie une histoire : théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*, Paris, Desclée de Brouwer, 2004.

LAMBERTUCCI-MANN S., « Epistémologie et psychanalyse », *Revue française de psychanalyse*, 5/2004, 685, pp. 1675-1679.

LAPLANCHE J., PONTALIS J.B., *Vocabulaire de psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1967.

LATOUR B., *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, France, Les empêcheurs de tourner en rond, 1996.

LAUFER L., « De l'image revenante aux illusions bénies », *Champ psychosomatique*, 2007, 46, pp. 65-78.

- LAURU D., « Fragment d'un déchirement amoureux », *Cliniques Méditerranéennes*, 2004, 70, pp. 147-158.
- LEBRUN J.-P.
- *La perversion ordinaire : Vivre ensemble sans autrui*, Paris, Editions Denoël, 2007.
 - *Un monde sans limite : Suivi de Malaise dans la subjectivation*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2009.
- LE DEM J., « A visage découvert », *Revue française de psychanalyse*, 2004/3, 68, pp. 917-928.
- LEGRAND M., *L'approche biographique*, Bruxelles, Desclée-De Brouwer, 1993.
- LEGRAND M., DE GAULEJAC V. de et al., *Intervenir par le récit de vie, entre histoire collective et individuelle*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2008.
- LEHMANN J.P.
- *La clinique analytique de Winnicott : De la position dépressive aux états-limites*, Ramonville Sainte-Agne, Erès, 2007 [2003].
 - *Comprendre Winnicott*, Paris, Armand Colin, 2003.
 - « Le symbolisme entre Winnicott et Lacan », In VANIER C., VANIER A. (dir.), *Winnicott avec Lacan*, Paris, Hermann Editeurs, 2010, pp. 345-354.
- LEKEUCHE Ph., « Aire transitionnelle et psychopathologie », In BRACKELAIRE J.-L., FRANKARD A.-C., JANSSEN C., TORTOLANO S. (dir.), *Objet transitionnel et objet-lien. Regards croisés*, Louvain-la-Neuve, Harmattan-Academia, 2011, pp. 61-74.
- LEMAIRE J.-G., *Le couple, sa vie, sa mort*, Paris, Payot, 1979.
- LEQUEUX A., « Regards biologique et clinique sur les identités », In HEENEN-WOLFF S., VANDENDORPE F., *Différences des sexes et vies sexuelles d'aujourd'hui*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2010, pp. 13-22.
- LESOURD S., *Comment taire le sujet ? : Des discours aux parlottes libérales*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2006.
- LIKIERMAN M., "Donald Winnicott et Melanie Klein: compatible outlooks?", In CALDWELL L. (Ed.), *Winnicott and the Psychoanalytic Tradition*, London: Karnac Books Ltd., pp. 112-127.
- LIPPI S., « Entre *play* et *game* : le lieu du père », In VANIER C., VANIER A. (dir.), *Winnicott avec Lacan*, Paris, Hermann Editeurs, 2010, pp. 167-177.
- Le Nouveau LITTRE, *édition 2006*, Paris, Garnier, 2005.
- LOUTE A., *La création sociale des normes : De la socio-économie des conventions à la philosophie de l'action de Paul Ricœur*, Hildesheim: Olms, 2008.

- LUEPNITZ D.A., "Thinking in the space between Winnicott and Lacan", *International Journal of Psychoanalysis*, 2009, 90, pp. 957-981.
- MAALOUF A., *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.
- MANNONI M., *La théorie comme fiction : Freud, Groddeck, Winnicott, Lacan*, Paris, Seuil, 1979.
- MARQUET J., « De la libération sexuelle et de l'égalité des sexes », In HEENEN-WOLFF S., VANDENDORPE F., *Différences des sexes et vies sexuelles d'aujourd'hui*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2010, pp. 91-119.
- MARQUET J., Janssen C. (dir.),
- *@mours virtuelles, Conjugalité et Internet*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2009.
 - *Lien social et internet dans l'espace privé*, Louvain-la-Neuve, Harmattan-Academia, 2012.
- MARTY F., « A propos de l'illusion », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2002, 3, pp. 15-19.
- MARZANO M., *La fidélité ou l'amour à vif*, Paris, Buchet/Chastel, 2005.
- MATOT J.-P., ROUSSILLON R., *La psychanalyse : une remise en jeu*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.
- MELLIER D.,
- « La sucette, pour ou contre ? Quels enjeux dans les lieux d'accueil ? », *Spirale*, 2002/2, 22, pp. 89-95.
 - « La symbolisation "au présent" du bébé. Temporalité et travail d'attention », In CICCONE A., MELLIER D. (dir.), *Le bébé et le temps*, Paris, Dunod, 2007, pp. 39-74.
 - « Préface », In Brackelaire J.-L., Frankard A.-C., Janssen C., Tortolano S. (dir.), *Objet transitionnel et objet-lien. Regards croisés*, Harmattan-Academia, Louvain-la-Neuve, 2011.
- MELTZER D. [1975], « La dimensionnalité comme paramètre du fonctionnement mental : la relation à l'organisation narcissique », In MELTZER D. et al., *Explorations dans le monde de l'autisme*, Trad. fr. Haag G. et al., Paris, Payot, 2002.
- MERIAN R., *...aucun rapport avec l'amour*, s.1., 2011.
- MEYER C. et al., *Le livre noir de la psychanalyse : vivre, penser et aller mieux sans Freud*, France, Editions Les Arènes, 2005.
- MICHELI-RECHTMAN V., « L'efficacité de la psychanalyse : une question épistémologique », *Figures de la psychanalyse*, 2007/1, 15, pp. 167-177.
- MILJKOVITCH R., COHIN E. « L'attachement dans la relation de couple : une continuité de l'enfance ? », *Dialogue*, 2007/1, 175, pp. 87-96.
- MILNER M.
- [1950] *On Not Being Able to Paint*, East Sussex: Routledge, 2010.

- "Aspects of symbolism in comprehension of the not-self", *International Journal of Psychoanalysis*, 1952, 33.
 - [1969] *The Hands of the Living God*, East Sussex: Routledge, 2010.
- MISSENIER S., *La consultation thérapeutique périnatale : Un psychologue à la maternité*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2003.
- NASIO J.D.
- *Le livre de la douleur et de l'amour*, Paris, Payot, 1996.
 - *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Paris, Payot, 2001 [1992].
 - *Le fantasme : Le plaisir de lire Lacan*, Paris, Payot, 2005 [1992].
- NATANSON J., « L'illusion et les philosophes », *Imaginaire & Inconscient*, 2006/1, 17, pp. 55-62.
- O'DWYER DE MACEDO H., « L'amour véritable », *Topique*, 2005, 90, pp. 57-72.
- OLIVEIRA SZPACENKOPF M. I., « D'un parcours à l'Autre : Winnicott et Lacan – L'utilisation de la théorie, le transfert et la créativité », In VANIER C., VANIER A. (dir.), *Winnicott avec Lacan*, Paris, Hermann Editeurs, 2010, pp. 181-191.
- OLIVIER DE SARDAN J.-P., *La rigueur du qualitatif (Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique)*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2008.
- ONFRAY M., *Le crépuscule d'une idole*, Paris, Grasset, 2010.
- PAJACZKOWSKA C., "On Humming: reflections on Marion Milner's contribution to psychoanalysis", In CALDWELL L. (Ed.), *Winnicott and the Psychoanalytic Tradition*, London, Karnac Books Ltd., 2008 [2007], pp. 33-48.
- PILLET V., « La théorie de l'attachement : pour le meilleur et pour le pire », *Dialogue*, 2007/1, 175, pp. 7-14.
- PLATON, *Le Banquet*, trad. L. Brisson, Paris, GF, 1998.
- POMMIER G., *Que veut dire « faire » l'amour?*, Paris, Flammarion, 2010.
- PONTALIS J.-B.,
- « L'illusion maintenue », *Revue Nouvelle de psychanalyse*, 1971, 4, pp. 4-11.
 - « Se fier à.... Sans croire en », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1978, 18, pp. 5-14.
- PRIOX F. et al., « L'évolution démographique récente en France : les adultes vivent moins souvent en couple », *Population*, 2010/3, 65, pp. 421-474.

RABAIN J.-F.

- « Angoisse d'engloutissement et scénario fétichique », *Revue Française de Psychanalyse*, 2001/5, 65, pp. 1625-1639.
- « Le doudou, ça n'existe pas », *Spirale*, 2007/3, 43, pp. 19-25.

REITH B., « Psychanalyse, psychothérapie et psychothérapie psychanalytique : plaidoyer pour un esprit d'investigation », *Psychothérapies*, 2002/1, 22, pp. 29-39.

RICŒUR P.

- *De l'interprétation : Essai sur Freud*, Paris, Seuil Mesnil, 1965.
- *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.
- *Ecrits et conférences 1 : Autour de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 2008.

ROBERT P., « Le couple : une croyance sans illusions », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2007/2, 49, pp. 141-147.

ROCKWELL M., « De l'objet à la chose, du sujet en jeu dans le fantasme au Réel traumatique : L'objet dans la clinique, entre Lacan et Winnicott », *Analyse Freudienne Presse*, 2005/2, 12, pp. 179-186.

RODMAN F. R., *Winnicott, sa vie, son œuvre*, Trad. fr., Ramonville Saint-Agne, Erès, 2008.

ROUDINESCO E., *Mais pourquoi tant de haine ?*, Paris, Editions du Seuil, 2010.

ROUSSILLON R.

- « Le jeu et le potentiel », *Revue française de psychanalyse*, 2004/1, 68, pp. 79-94.
- « La pulsion et l'intersubjectivité », *Adolescence*, 2004/4, 50, pp. 735-753.
- « L'intersubjectivité, l'inconscient et le sexuel », *Le Carnet Psy*, 2004/8, 94, pp. 22-28.
- « Pour une clinique de la théorie », *Psychothérapies*, 27, 2007/1, pp. 3-9.
- *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*, Paris, Masson, 2007a.
- *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris, Presses universitaires de France, 2008.
- « La perte du potentiel. Perdre ce qui n'a eu lieu », *Le Carnet Psy*, 2008a/8, 130, pp. 35-39.
- *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*, Paris, Dunod, 2008b.

RYCROFT C. [1955], "On Idealization, Illusion, and Catastrophic Disillusion", *Imagination and Reality*, London: Karnac Books Ltd., 1987.

- SARTRE J.-P., *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1967.
- SCARFONE D., « Winnicott : libido précoce et sexuel profond », *Le Carnet Psy*, 2011/1, 150, pp. 33-39.
- SCHAEFFER J.,
- « La dynamique du couple ou la co-crédation du masculin et du féminin », *Dialogue*, 2002/1, 155, pp. 2-15.
 - « Antagonisme et réconciliation entre féminin et maternel », *Dialogue*, 2005/3, 169, pp. 5-18.
 - « D'une possible cocrédation du masculin et du féminin ? », In DE NEUTER P., BASTIEN D., *Clinique du couple*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2007, pp. 55-74.
- SIBONY D., *Entre-deux (l'origine en partage)*, Paris, Editions du Seuil, 1991.
- SPIRA M., Psychanalyse, psychothérapie et société, *Psychothérapies*, 2002/4, 22, pp. 267-269.
- SPITZ R.A., *Hospitalism. An inquiry into the genesis in early childhood*, n°1, New York: International University Press, 1945 .
- STEWART H., « Winnicott, Balint et le groupe des "Indépendants" », *Le Coq-Héron*, 2003, 173, pp. 11-20.
- STRAUSS M., « Le jeu chez Winnicott et Lacan », In VANIER C., VANIER A. (dir.), *Winnicott avec Lacan*, Paris, Hermann Editeurs, 2010, pp. 335-343.
- TONNESMANN M., "Michael Balint and Donald Winnicott: contributions to the treatment of severely disturbed patients in the Independent Tradition", In CALDWELL L. (Ed.), *Winnicott and the Psychoanalytic Tradition*, London: Karnac Books Ltd., pp. 128-140.
- TURNER J.F., "A brief History of Illusion: Milner, Winnicott and Rycroft", *International Journal of Psychoanalysis*, 2002, 83, pp. 1063-1082.
- VALTIER A., *La solitude à deux*, Paris, Odile Jacob, 2003.
- VAN DE CASTEELE N., CARILLO-BROUCHET C., « Le pouce à l'index, la succion et son devenir », *Spirale*, 2002/3, 23, pp. 31-37.
- VANIER C., VANIER A. (dir.), *Winnicott avec Lacan*, Paris, Hermann Editeurs, 2010.
- VANIER A.,
- « Winnicott et Lacan, Lacan et Winnicott », In VANIER C., VANIER A. (dir.), *Winnicott avec Lacan*, Paris, Hermann Editeurs, 2010, p.11-18.
 - « L'enfant objet a de Lacan, *Qu'est-ce qu'un enfant ?*, colloque organisé par l'Espace Analytique, Paris, 8-9 octobre 2011.

VERMOREL M., In DUPARC, F. (dir.), *Winnicott en 4 squiggles*, France, In Press Editions, 2005.

VOLCRICK E., « Médiation technique dans les dispositifs. Pour penser les phénomènes transitionnels au cœur de la vie sociale et de ses mutations », In BRACKELAIRE J.-L., FRANKARD A.-C., JANSSEN C., TORTOLANO S. (dir.), *Objet transitionnel et objet-lien. Regards croisés*, Louvain-la-Neuve, Harmattan-Academia, 2011, pp. 123-134.

WINNICOTT C., SHEPHERD R., DAVIS M. (Eds), *Psycho-analytic Explorations: D.W. Winnicott*, Cambridge, Massachussets: Harvard University Press, 1992.

WINNICOTT C., "D.W.W.: A Reflection", In WINNICOTT C., SHEPHERD R., DAVIS M. (Eds), *Psycho-analytic Explorations: D.W. Winnicott*, Cambridge, Massachussets: Harvard University Press, 1992, pp. 1-18.

WINNICOTT D.W.

- [1935] « La défense maniaque », In WINNICOTT D.W. [1958], *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, Trad. fr. J. Kalmanovitch, 1969, pp. 19-36.
- [1939], "Early Disillusion", In WINNICOTT C., SHEPHERD R., DAVIS M. (Eds), *Psycho-analytic Explorations : D.W. Winnicott*, Cambridge, Massachussets: Harvard University Press, 1992, pp. 21-23.
- [1945] « Le développement affectif primaire », In WINNICOTT D.W. [1958], *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, Trad. fr. J. Kalmanovitch, 1969, p. 57-71.
- [1947] « La haine dans le contre-transfert », In WINNICOTT D.W. [1958], *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, Trad. fr. J. Kalmanovitch, 1969, pp. 72-82.
- [1948], « Le premier contact avec la réalité externe », In WINNICOTT D.W., *L'enfant, la psyché et le corps*, Paris, Payot & Rivages, Trad. fr. M. Michelin et L. Rosaz, 1999, pp. 51-59.
- [1948a], « L'environnement du nourrisson. De la dépendance absolue à l'indépendance », In WINNICOTT D.W., 1999, *L'enfant, la psyché et le corps*, Paris, Payot & Rivages, Trad. fr. M. Michelin et L. Rosaz, 1999, pp. 60-69.
- [1950], « Oui, mais comment savoir si c'est vrai ? », In WINNICOTT D.W., *L'enfant, la psyché et le corps*, Paris, Payot & Rivages, Trad. fr. M. Michelin et L. Rosaz, 1999, pp. 41-47.
- [1951] « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », In WINNICOTT D.W. [1958], *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, Trad. fr. J. Kalmanovitch, 1969, p. 169-186.

- [1952] « Psychose et soins maternels », In WINNICOTT D.W. [1958], *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, Trad. fr. J. Kalmanovitch, 1969, pp. 187-197.
- [1953], "John Bowlby. I. Review of Maternal Care and Mental Health", In WINNICOTT C., SHEPHERD R., DAVIS M. (Eds), *Psycho-Analytic Explorations : D.W. Winnicott*, Cambridge, Massachussetts: Harvard University Press, 1992, pp. 426-426.
- [1953a], "John Bowlby. II. Discussion of *Grief and Mourning in Infancy*", In WINNICOTT C., SHEPHERD R., DAVIS M. (Eds), *Psycho-Analytic Explorations : D.W. Winnicott*, Cambridge, Massachussetts: Harvard University Press, 1992, pp. 426-432.
- [1954] « Repli et régression », In WINNICOTT D.W. [1958], *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, Trad. fr. J. Kalmanovitch, 1969, pp. 223-230.
- [1956] « La préoccupation maternelle primaire », In WINNICOTT D.W. [1958], *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, Trad. fr. J. Kalmanovitch, 1969, pp. 285-291.
- [1956a], « La tendance antisociale », In WINNICOTT D.W. [1958], *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, Trad. fr. J. Kalmanovitch, 1969, pp. 292-302.
- [1958], *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, Trad. fr. J. Kalmanovitch, 1969.
- [1958a] « La capacité d'être seul », In WINNICOTT D.W. [1958], *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, Trad. fr. J. Kalmanovitch, 1969, pp. 325-333.
- [1959], "The Fate of the Transitional Object", In WINNICOTT C., SHEPHERD R., DAVIS M. (Eds), *Psycho-Analytic Explorations : D.W. Winnicott*, Cambridge, Massachussetts: Harvard University Press, 1992, pp. 53-58.
- [1960] « La ficelle : un aspect technique de la communication », In WINNICOTT D.W. [1958], *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, Trad. fr. J. Kalmanovitch, 1969, pp. 379-384.
- [1961], "Further Remarks on the Theory of the Parent-Infant Relationship", In WINNICOTT C., SHEPHERD R., DAVIS M. (Eds), *Psycho-analytic Explorations: D.W. Winnicott*, Cambridge, Massachussetts: Harvard University Press, 1992, pp. 73-75.
- [1962], "II. The Beginnings of a Formulation of an Appreciation and Criticism of Klein's Envy Statement", In WINNICOTT C., SHEPHERD R., DAVID M. (Eds), *Psycho-Analytic Explorations : D.W. Winnicott*, Cambridge, Massachussetts: Harvard University Press, 1992, pp. 447-457.

- [1962a], « Les visées du traitement psychanalytique », In WINNICOTT D.W., *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, Trad. fr., 1974, pp. 139-149.
- [1963], « La valeur de la dépression », In Winnicott D.W., *Conversations ordinaires*, Paris, Gallimard, trad. fr., 1988, pp. 101-114.
- [1965] *La famille suffisamment bonne*, Paris, Payot, 2010.
- [1965a], "New Light on Children's Thinking", In WINNICOTT C., SHEPHERD R., DAVIS M. (Eds), *Psycho-analytic Explorations: D.W. Winnicott*, Cambridge, Massachussetts: Harvard University Press, 1992, pp. 152-157.
- [1966], « L'enfant dans le groupe familial », In WINNICOTT D.W., *Conversations ordinaires*, Paris, Gallimard, trad. fr., 1986, pp. 185-203.
- [1968], "Playing and Culture", In WINNICOTT C., SHEPHERD R., DAVIS M. (Eds), *Psycho-analytic Explorations: D.W. Winnicott*, Cambridge, Massachussetts: Harvard University Press, 1992, pp. 203-206.
- [1970], « Vivre créativement », In Winnicott D.W., *Conversations ordinaires*, Paris, Gallimard, Trad. fr., 1988, pp. 54-77.
- [1971] *Playing and Reality*, Oxon: Routledge Classics edition, 2005.
- [1971a] « La localisation de l'expérience culturelle », *Revue Nouvelle de psychanalyse*, 4, pp. 15-23.
- [1971b] *Fragment d'une analyse*, Trad. fr. Jeannine Kalmanovitch, Paris, Payot, 2004.
- [1971c] *L'enfant et sa famille : Les premières relations*, Trad. fr. Annette Stronck-Robert, Paris, Payot.
- *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, Trad. fr., 1974.
- *Jeu et réalité*, Trad. fr. Cl. MONOD ET J.-B. PONTALIS, Paris, Gallimard, [1975] 2002 :
 - ◊ « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », pp. 27-64.
 - ◊ « Rêver, fantasmer, vivre. Une histoire de cas illustrant une dissociation primaire », pp. 65-83.
 - ◊ « L'utilisation de l'objet », pp. 162-176.
 - ◊ « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », pp. 203-214.
 - ◊ « L'interrelation envisagée en termes d'identifications croisées et indépendamment des motions pulsionnelles », pp. 215-246.

- [Undated], "Notes on Play", In WINNICOTT C., SHEPHERD R., DAVIS M. (Eds), *Psycho-Analytic Explorations: D.W. Winnicott*, Cambridge, Massachussetts: Harvard University Press, 1992, pp. 59-63.
- *Lettres vives*, Trad. fr. M. Gribinski, Paris, Gallimard, 1989 [1987].
- *La nature humaine*, Paris, Gallimard, Trad. fr., 1990.
- *Fragment d'une analyse*, Paris, Payot & Rivages, 2004 [1992].
- *La mère suffisamment bonne*, Paris, Payot, 2006 [1996].
- *L'enfant, la psyché et le corps*, Paris, Payot & Rivages, Trad. fr. M. Michelin et L. Rosaz, 1999.
- *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000.

Remerciements

Mes remerciements s'adressent tout d'abord à mon promoteur, Jean-Luc Brackelaire. Il m'a écouté, conseillé, guidé, cadré depuis de longues années d'une manière toujours stimulante et dans le souci précieux de préserver ma propre créativité.

Je remercie également Anne-Christine Frankard dont le regard affuté tant clinique que théorique a constitué pour moi, dès le démarrage de cette thèse, un atout majeur.

Merci encore à Patrick De Neuter pour avoir joué son rôle d'« empêcheur de penser en rond » mais aussi pour m'avoir, très tôt, incité à l'écriture et à la transmission, à Nathalie Frogneux pour m'avoir, sans cesse, encouragé à aller plus loin, à préciser les concepts et, surtout, à me « lâcher », à Denis Mellier pour avoir accepté d'assurer ce rôle de lecteur « extérieur » après nous avoir rédigé une préface à notre ouvrage si encourageante, à Jacques Marquet qui m'a aidé à me repositionner comme « psy » tout en me permettant de développer des capacités rédactionnelles essentielles pour ce type de tâche, et à Paul Servais pour m'avoir accordé sa confiance dès mon engagement en tant qu'assistant.

Je ne peux oublier Michel Legrand qui, non seulement m'a sensibilisé et initié à la méthode du récit de vie, mais m'a surtout encouragé à poursuivre dans la voie de la recherche clinique.

Je tiens à remercier Philippe Lekeuche non seulement pour avoir présidé le jury de cette thèse, mais davantage encore pour l'émulation intellectuelle qu'il permet « l'air de rien » à chacune de nos rencontres.

Merci encore à Danielle Bastien qui m'a donné accès à la clinique du couple et transmis son enthousiasme pour cette clinique particulière, ainsi qu'à toute l'équipe de l'Unité « Clinique du couple » du Service de santé mentale « Chapelle-aux-Champs ».

Il est évident que sans mon épouse, Anne-Laurence, cette thèse n'aurait pas été ce qu'elle est aujourd'hui. Pour son soutien dans des moments pourtant psychologiquement éprouvants, mais aussi pour ses relectures et nos discussions sans détours ; je la remercie tendrement et espère de tout cœur que nous continuerons, ensemble, à développer nos projets tant cliniques que d'écriture.

Merci à mes enfants, Thom et Noélia, qui ne comprendront que bien plus tard le rôle souvent déterminant qu'ils ont joué dans l'écriture de cette thèse.

Je ne peux, bien entendu, oublier mes parents qui m'ont toujours poussé, avec justesse et grande confiance, à atteindre le meilleur tout en maintenant vivant le souvenir de mes racines qui me garantissent, je l'espère, de garder les deux pieds bien ancrés dans le sol.

Merci à mon frère, Thierry, dont l'expérience artistique n'est sûrement pas étrangère à mon regard sur le monde.

Je remercie tout particulièrement Chiara certes, pour l'important travail de lecture d'entretiens et d'interviews qu'elle a accompli, mais avant tout pour son amitié qui m'accompagne depuis mes premiers pas dans le monde de la psychologie.

Merci, également, à Sophie Tortolano pour avoir si finement poursuivi les premiers temps de notre recherche à propos des « doudous ».

J'adresse aussi mes remerciements à tous ceux qui ont accepté de contribuer à cette thèse en me donnant un peu de leur temps, mais surtout leurs mots ; qu'il s'agisse des professionnels, des familles ou des couples rencontrés.

Merci à Maëlle Mairiaux et Anne-Christine Cugnon qui, lors de leur stage, ont contribué au recueil et traitement du matériel de recherche.

Enfin, je remercie Sophie, Alain, Mélanie, Nassima, Rohini, Muriel, Dominique, José, David, Reno, Tibo, Jérôme, Claire, Ben, Florence, Dany, Cécile, Cédric, Christiane, Jean-Pierre, Pierre, Hilde, Véronique, Didier, Letizia, David M., Laurence, Yasmine, Marichela et sans doute encore beaucoup d'autres qui, à divers moments et à leur manière, m'ont permis de faire l'expérience d'une « aire de repos » m'amenant à me sentir, pleinement et en toute confiance, connecté au monde qui m'entoure.